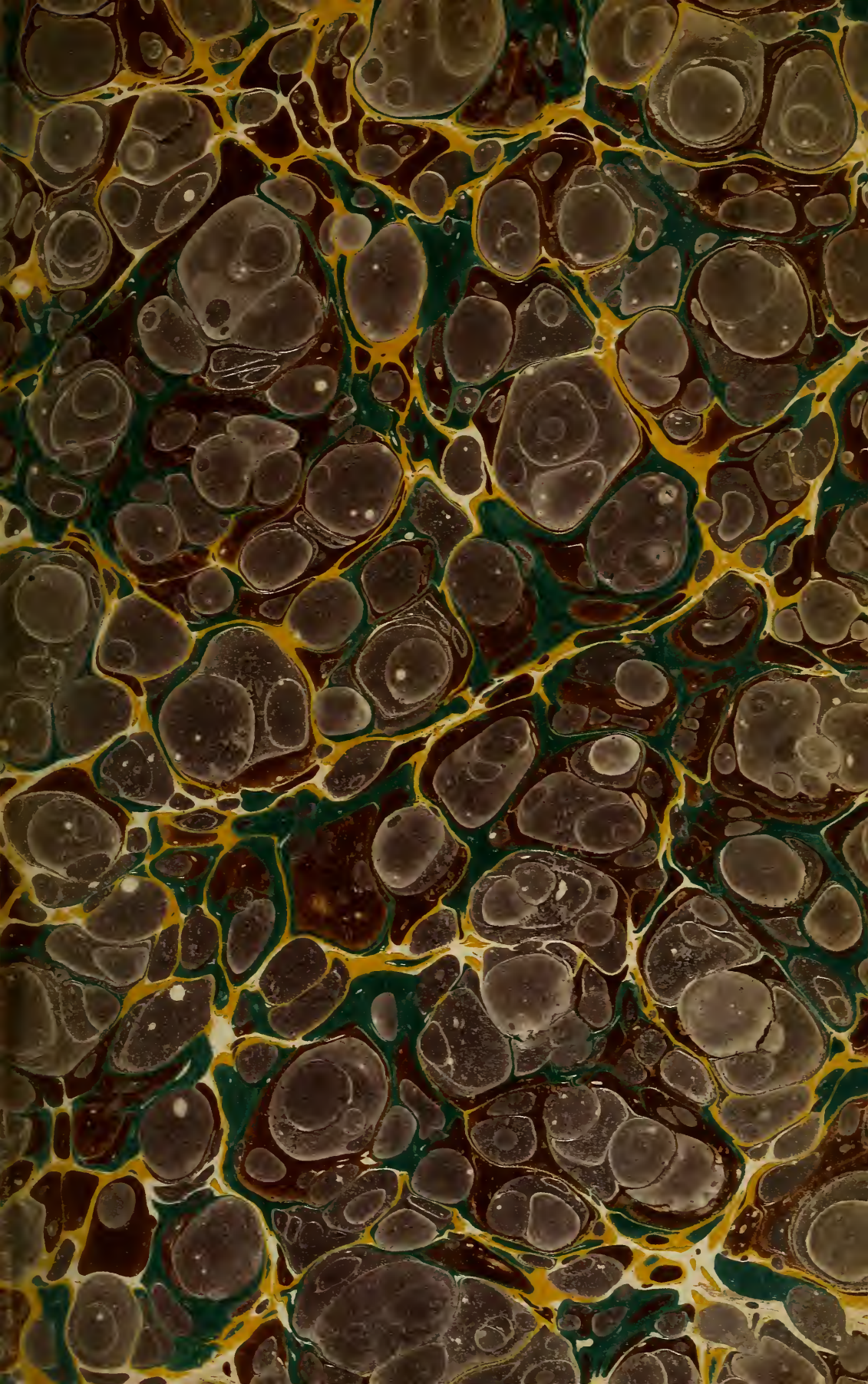
Wm. Standish Standish.

No P. II. 393 v. 3, 4

The Public Library of the City of Boston.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Boston Public Library

http://www.archive.org/details/mmoiresdunecon34sain

MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE.

TOME TROISIÈME.

SE TROUVE ÉGALEMENT

Chez PONTHIEU, Palais-Royal;

ET A LEIPSIG,

PONTHIEU MICHELSEN ET Cie.

PARIS. — IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.

MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE,

OU

SOUVENIRS D'UNE FEMME

SUR LES PRINCIPAUX PERSONNAGES

DE LA RÉPUBLIQUE, DU CONSULAT, DE L'EMPIRE, ETC.

« J'ai assisté aux victoires de la République, j'ai traversé les saturnales
« du Directoire, j'ai vu la gloire du Consulat et la grandeur de l'Empire:
« sans avoir jamais affecté une force et des sentimens qui ne sont pas de
« mon sexe, j'ai été, à vingt-trois ans de distance, témoin des triomphes
« de Valmy et des funérailles de Waterloo. » MÉMOIRES, *Avant-propos.*

TOME TROISIÈME.

Troisième Edition.

PARIS.

LADVOCAT, LIBRAIRE, QUAI VOLTAIRE,

ET PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS.

1828.

P11-393
V.3-4

Galatia Collection
Carnegie Fd.

8v. in 4
V. 3-4

June 13. 1900
G.

NOTE DE L'AUTEUR.

Les devoirs historiques que j'ai contractés ne m'ont pas laissé de repos depuis la publication des deux premiers volumes de mes *Mémoires.* Les illusions littéraires sont venues transporter ma tête dans une sphère nouvelle d'inquiétude et d'activité. J'ai senti le besoin de justifier la bienveillance et l'intérêt publics par les soins d'une composition plus travaillée. Ma santé a défailli plus d'une fois au milieu d'un passé dont les souvenirs semblaient s'accroître à mesure que je les remuais pour les reproduire. Deux choses en sont résultées : la seconde livraison de mon ouvrage s'est fait un peu attendre, et l'ouvrage lui-

même a pris des développemens tels, qu'il nécessitera l'augmentation de deux nouveaux volumes.

Cette livraison embrasse une grande époque. Ma vie, non moins agitée mais plus sérieuse, s'y mêle à des événemens qui auront dans l'avenir l'éclat d'une épopée. Les images de la gloire, souvent présente, transporteront le lecteur sur un plus vaste théâtre. Là, du moins, les faiblesses et les aveux d'une femme seront revêtus de l'excuse des plus beaux souvenirs. La publicité à laquelle je me résigne sera donc encore, je l'espère, considérée comme un hommage à ce passé qui était toute mon âme, et dont, malgré les observations de certains rigoristes, je fais encore tout mon bonheur.

TABLE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS

CITÉS DANS LE TROISIÈME VOLUME

DES

MÉMOIRES D'UNE CONTEMPORAINE.

Adeline, 278 *et suiv.*
Albizzi (le comte), 308 *et suiv.* 314.
Aldini, ministre, 341.
Ambroisine, 11 *et suiv.*
Arnault, 38.
Arthur (madame), 58 *et suiv.* 71, 74.
Augereau, 226, 334, 338.
Auquertin, actrice (mademoiselle), 375.

Balbi (le comte), 239.
Beaussier, 76.
Branchu (M.), 85.
Bianchi, 317.
Blanes, acteur, 317.

Bonaparte (Joseph), 361.
Bonaparte (Louis), 361.
Bonaparte (Lucien), 4, 41, 269, 356.
Borara (le comte), 313.
Borghèse (le prince), 234, 252, 262 *et suiv.* 267, 271.
Bourières (le général), 226.
Bruix (l'amiral), 155.
Bussières, 206.

Cabre (M.), 89.
Caland, 205.
Canova, 260, 288.
Capelleto (le baron), 332.
Caprara (le comte), 231.
Catineau (le général), 226.
Ceronni (le comte), 390 *et suiv.*
Cervoni (le général), 377.
Cesarotti, 319.
Championnet (le gédéral), 190.
Chaptal, 42, 47, 54.
Charles (le prince), 184.
Chateauneuf (M. de), 357 *et suiv.* 367 *et suiv.*
Clavier, 114.
Collet (M.), 85.

Dallemagne (le général), 190.
Damas, 50.
Dazincourt, 48.
Delzons (le général), 188.
Déry (le général), 196 *et suiv.*
Desaix, 254.

Drouot, 87.
Dugazon, 4, 47, 48.
Duhesme (Alfred), 344 *et suiv.*
Dulfième (le chevalier), 231.
Duprat (le général), 377.
Dupré (madame), 343 *et suiv.*
Durazzo, dernier doge, 233.
Durocq, 159, 166, 365.
Durosier, 222.

Élisa (la princesse), 3, 170, 268, 321, 356, 358 *et suiv.* 379, 389, 391 *et suiv.* 400.
Eylau (bataille d'), 201 *et suiv.*

Faughet, préfet, 86, 88 *et suiv.* 372 *et suiv.* 383 *et suiv.*
Félix (madamoiselle), 94 *et suiv.*
Ferino (le général), 183.
Fleury (mademoiselle), 48.
Fouché, ministre de la police, 67 *et suiv.*
Forbin (M. de), 268 *et suiv.*

Gantheaume (l'amiral), 52.
Gardanne (le général), 194 *et suiv.*
Godinot (le général), 187.
Gran (madame), 31.
Granseigne (l'adjudant-général), 245.
Grouchy, 276.
Guastala (la duchesse de), 284.

Hantz, domestique, 203 *et suiv.* 210 *et suiv.* 217 *et suiv.* 228, 257, 307, 309 *et suiv.* 314.

Haupoult (le général d'), 226.
Hervas (M.), 57 *et suiv.* 71.

Jarlot, 87.
Joséphine, 293 *et suiv.*.
Joubert (le général), 183, 334.
Jouffre, 1 *et suiv.* 22, 41, 49.
Junot (le général), 245 *et suiv.*

Kléber, 83.
Krayenhof, 111.

Lacuée (le général), 226.
Lafon, 42, 50.
Lalande, astronome, 255.
Lameth (M. de), 104, 257, 258.
Lannes (le maréchal), 227.
Lariboissière (le général), 202.
Larrey (le baron), 605, 212.
Latour-d'Auvergne, 349.
Lecourbe (le général), 350.
Lecoulteux de Canteleu, 21.
Lefebvre-Desnouettes (le général), 216, 334.
Lemot, 55.
Léopold (le prince), 400 *et suiv.*
Lepelletier de Saint-Fargeau, 182.
Luzerne (le baron de), 291.

Maherault (M.), 5. 48.
Mairet, 94 *et suiv.*
Malaspina (la marquise de), 246.

Manfredini, 337.
Mareschalchi (le comte), 308.
Masséna, 334, 347.
Medici (la comtesse), 379.
Meino, 299 *et suiv.*
Meino (madame), 301 *et suiv.*
Menou (le général), 300.
Mezeray (mademoiselle), 48.
Molé, 48.
Mollien (M.), 170.
Montchoisy (le général), 237.
Montmorenci (Mathieu de), 43, 44.
Monvel, 21, 22, 47, 48.
Moreau, 5 *et suiv.* 16 *et suiv.* 25, 26, 28, 68, 94, 106 *et suiv.* 113, 114, 121, 163, 183, 184, 217, 314, 338.
Morochesi, acteur, 317.
Muiron, 336.
Murat, 333 *et suiv.*
Murhausen fils, 181, 185, 189.
Murhausen (madame), 181.
Mylord (madame), 85.

Nansouty (le général), 220.
Napoléon, 68, 122, 129, 149 162 *et suiv.* 186, 193, 233, 234, 239, 244, 253 *et suiv.* 264, 272, 292 *et suiv.* 338, 354 *et suiv.* 365 *et suiv.* 377.
Ney, 4 *et suiv.* 19, 25, 26, 28, 76, 77, 105, 109, 110, 117 *et suiv.* 125 *et suiv.* 154 *et suiv.* 163, 171, 178 *et suiv.* 186 *et suiv.* 193, 199, 201 *et suiv.* 208, 210 *et suiv.* 220 *et suiv.* 225 *et suiv.* 308, 357, 378, 382, 384.

Oudet, 51, 52, 107.
Ouvrard, 31, 32.

Paris (madame), 182 *et suiv.*
Pauline (la princesse), 259 *et suiv.* 267 *et suiv.* 285 *et suiv.*
Pelandi, actrice italienne, 161.
Permon (M. de), 76, 84.
Pichegru, 229.

Regnault-de-Saint-Jean-d'Angely, 22 *et suiv.* 30 *et suiv.* 46, 49, 52, 67, 72, 76, 94, 114, 150 *et suiv.* 158, 170, 188. 189, 229, 357, 363.
Regnault (madame), 34 *et suiv.*
Renaud (M.), 85.
Rigitti, acteur, 318, 319.
Rivière (madame), 350.
Rousselois (madame), 84.

Saint-Elme, 11 *et suiv.*
Saluces (le comte de), 274 *et suiv.* 289, 295, 298.
Santi, évêque de Savona, 394.
Schasser, célèbre mineralogiste, 178.
Schneider, 325.
Serrurier, 334.
Spinochi (Camilla), 323 *et suiv.*
Spinola (Argentine), 235.
Suin (madame), 51.

Talleyrand, 29, 31, 43, 55, 138 *et suiv.*
Talma, 48,
Thibaudeau, 76.

Torigiani (la comtesse), 379.

Vigée, 38.
Vill..... (M.), 57.
Vivalda (le comte de), 299 *et suiv.*

Volnais (mademoiselle), 1 *et suiv.*

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE.

CHAPITRE LXII.

Débuts de mademoiselle Volnais. — Conversation dramatique. — Lettre du général Ney. — Desseins perfides de D. L***.

PENDANT une absence que fit D. L***, je reçus une lettre de Joufre. Il me demandait un rendez-vous pour me rendre compte de l'affaire dont je l'avais chargé. Quand je le vis, il me proposa d'aller avec lui à Versailles, voir débuter mademoiselle Volnais dans le rôle de Zaïre. L'indulgence avec laquelle le public accueillit le talent de cette actrice, qui se bornait à une jolie figure, me fit prendre quelque courage, et concevoir l'espérance de n'être pas plus mal traitée.

Le genre d'agrémens dont mademoiselle Volnais était parée ne me paraissaient pas de ceux qui brillent au théâtre. Fort jeune, elle avait déjà cet embonpoint, attribut de la *fatale trentaine*, qu'il sert alors fort utilement par la dissimulation de quelques rides naissantes, mais qui enlèvent à l'extrême jeunesse la vivacité de sa physionomie.

Joufre, persuadé que le premier hommage à la beauté d'une femme doit commencer par la critique de celle des autres, se répandait en malignes observations sur la débutante. Sa figure était jolie, mais plutôt à la manière d'une grisette que d'une reine ; c'étaient enfin des traits de comptoir et de la grâce d'arrière-boutique. Joufre avait beau provoquer ma malice, tout son esprit venait expirer contre mon silence, que je rompis moi-même pour défendre mademoiselle Volnais avec chaleur. « Vous êtes singulière, en vé-« rité, madame, avec votre plaidoyer; c'est un « excès d'indulgence qu'en pareil cas on n'aura « point pour vous, je vous en avertis. »

Il se trompait; à l'époque de mes débuts, la bienveillance me vint au contraire du côté des actrices jeunes ou jolies. Toutes m'encouragèrent d'abord, toutes me plaignirent ensuite

avec un intérêt qui donnait un démenti à cette disposition envieuse dont on veut faire à tort la maladie spéciale de notre sexe. « Savez-vous, dis-« je à Joufre, quelle est mon idée ? Je veux débu-« ter ici. Le Théâtre-Français me semble trop « imposant. — Quelle ambition! C'est un beau « succès, vraiment, d'être applaudie à Versailles « par de vieux rentiers; voyez donc quel public! « — Mais je crois que tous *les publics* se ressem-« blent. Je m'en tiens à la modestie; je débuterai « à Versailles. — Je m'y opposerai de tout mon « pouvoir. Je veux vous faire connaître à une « femme bien spirituelle, dont les conseils, dont « le crédit... — J'éviterai désormais les nouvelles « connaissances, car j'aurais l'air, dans ma po-« sition, d'une solliciteuse. — Mais c'est à la « sœur du premier consul, à madame Bacciochi, « que je veux vous présenter. — C'est possible; « mais cela ne me donnera pas du talent, et ne « m'ôtera point mon accent. Ce ne sont pas des « protections qu'il me faut, mais de l'étude et « de la patience. »

Joufre fut un peu mécontent de mon refus : je m'en inquiétai peu, et plût au ciel que j'eusse toujours résisté à ses instances! mais par lui, et presque sans mon aveu, je me trouvai placée

sous la protection de Lucien, à cette époque déjà ministre de l'intérieur. Ce fut lui qui me fit recevoir élève chez Dugazon, puis au Théâtre-Français, dont M. Maherault était commissaire.

Lorsque j'arrivai chez moi, ce jour-là, il était une heure après minuit. Je fus fort surprise de trouver D. L*** qui m'attendait. « Comment! « vous ici! lui dis-je. Je vous croyais à la cam- « pagne. » Sans me répondre, il me présente une lettre. Je l'ouvre précipitamment, et la vue de la signature seule fait battre mon cœur avec tant de violence, que je m'évanouis presque. C'était la réponse du général Ney à la seconde lettre que je lui avais écrite, et que D. L*** s'était chargé de faire parvenir. Cette réponse était venue sous une enveloppe portant le timbre de l'armée; D. L*** lui en avait substitué une autre, pour me faire croire à ses relations avec Ney. Je ne m'en aperçus pas, j'étais trop heureuse, et dans ma joie de cette réponse, je ne vis pas même qu'elle était plus polie que tendre. Ney me parlait de sa prochaine arrivée à Paris; mais le sort des combats en décida autrement. La seconde campagne d'Italie s'ouvrit; puis vint celle du Rhin; mais quelques lettres, quoique

rares, suffirent à un sentiment capable de tout, même de patience. Moreau, qui m'avait pardonné, ne pouvait se défendre d'une involontaire hostilité contre Ney, et dans une circonstance remarquable, il lui adressa des reproches assez vifs sur son dévouement à Bonaparte, reproches auxquels Ney fit cette noble réponse : *J'ai toujours servi la France que j'aime; je l'ai servie sous la République, sous le Directoire, sous le Consulat; je l'ai servie sous vous, général, et je la servirai sous lui, parce que c'est à mon pays que je me dévoue, et non pas à l'homme qu'il choisit pour le gouverner.*

Chaque jour plus exaltée, je fus au moment de convertir en or tout ce que je possédais, de prendre mes habits d'homme, et de courir à l'armée; mais la reconnaissance arrêta l'amour : le souvenir de Moreau, de ses dernières bontés, me fit craindre de le rendre témoin de cette marque publique d'une préférence qui deviendrait pour lui une trop cruelle injure. Je restai donc; mais je me livrai sans contrainte à tout le délire de mon imagination, appelant de tous mes désirs un bonheur qui a été égal à mes illusions, mais dont la courte durée m'a fait expier bien cher l'enchantement.

Confident de toutes les vicissitudes d'un pareil amour, D. L*** devait acquérir et avait acquis en effet sur moi un incroyable empire. Il en avait usé quelquefois pour me faire consentir à aller dîner avec lui dans ces maisons décorées du nom de société particulière, mais où l'on ne trouve qu'une table d'hôte et des jeux tolérés. « Mon cher D. L***, dis-je un jour, à propos « d'une nouvelle instance, la pruderie n'est pas « mon défaut, mais je me sens gauche et dépla- « cée au milieu de ce monde-là, où je ne vois « que dupes et intrigans, dont l'existence re- « pose sur une carte. — Ce sont, reprit D. L***, « d'injustes préventions qu'on vous a données « là. — Pensez-vous qu'il ne m'ait pas suffi de re- « garder et d'écouter pour avoir mon opinion ? « — Vous en reviendrez quand vous aurez vu « la dame à laquelle je veux vous présenter. — « Allons, puisque vous le voulez, je veux bien « encore consentir à un essai. »

On allait se mettre à table quand nous arrivâmes. D. L*** me présenta à la maîtresse de la maison, à cette femme d'un ton parfait selon lui, et que du premier coup d'œil je rangeai dans la classe de toutes celles qui, avec les prétentions de la bonne compagnie, tiennent tout

simplement un établissement où l'on dîne à tant par tête.

D. L*** eut l'audace de me nommer, en me présentant, madame Moreau. Indignée de son effronterie, et encore en pareille maison, je dis d'un ton ferme : « Je n'ai jamais été madame « Moreau; mon nom français est Saint-Elme. »

On se regarda; chacun me reconnut sans doute pour une *mauvaise tête;* mais une parure de perles fines, un voile d'Angleterre, et un cachemire, chose fort rare à cette époque, c'était plus qu'il n'en fallait pour qu'on me pardonnât. La maîtresse de la maison s'épuisa pour moi en prévenances et en petits soins. Je vis dans tout cela le dessein de capter ma confiance, et dès lors le but fut manqué.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que j'étais l'objet de l'attention de deux messieurs visiblement supérieurs aux autres. J'observai D. L***; il ne leur parlait pas, et n'avait pas l'air de les connaître; mais je surpris quelques regards d'intelligence. J'éprouvai alors une telle horreur pour son vil caractère, que de ce moment je résolus de rompre avec lui sans retour; mais pour la première fois je sus me contenir, pour acquérir la preuve des vues odieuses que je lui

supposais. La maîtresse de la maison me parla d'un jardin charmant qu'elle avait, disait-elle, au Gros-Caillou; elle m'invita à y venir déjeuner le lendemain. Voilà encore du D. L***, me dis-je tout bas; mais voyons jusqu'au bout; et j'acceptai l'invitation avec tous les airs de la satisfaction.

L'attention des trois personnages que j'avais particulièrement observés, et leurs politesses me disaient assez qu'ils voulaient de moi quelque chose, et ce quelque chose je commençais à le deviner. Quoiqu'on ne m'eût pas adressé une seule question relative à Moreau, j'avais entendu deux fois son nom, puis les mots d'*invasion, de prise de la Hollande;* tout cela confirmait mes soupçons et les éclairait. Voulant confondre D. L***, je continuai à jouer fort bien l'ignorance, et D. L*** d'être enchanté. Que je le trouvais hideux dans sa joie! Je voyais en lui un délateur, un espion; que sais-je! tout ce qu'il y a de plus méprisable et de plus vil au monde.

Il n'est pas jusqu'à ses services qui, éclairés de ce jour nouveau, ne me le montrassent plus odieux. Je parvins cependant à maîtriser mon indignation, et à le vaincre pour cette fois en ruse et en finesse. Il ne se douta pas, en me quit-

tant le soir, du lendemain que je lui réservais. Mais avant de retracer cette scène, je dois dire d'abord par quels motifs je choisis le nom de Saint-Elme, nom que j'ai toujours porté depuis, et c'est ce que je ferai dans le chapitre suivant.

CHAPITRE LXIII.

Saint-Elme et Ambroisine. — Nouvelles tentatives pour me faire trahir la confiance de Moreau. — Scène sans résultat avec D. L***.

Les détails qui vont suivre me sont tout à la fois pénibles et doux. Ils me reportent à mon enfance, temps de bonheur, contraste avec ma présente infortune, fécond en souvenirs puissans, malgré les années, et parmi lesquels celui que je vais retracer occupe une place de prédilection.

Mon père revenait un soir d'une promenade à trois ou quatre milles de Florence, route délicieuse, qui semble un parc magnifique. Laissant flotter la bride sur le cou de son cheval, mon père s'entretenait avec son fidèle domestique. Tout à coup les chevaux s'arrêtent; Carlo jette un cri d'effroi, et montre à son maître un

homme étendu sur la terre tout ensanglantée. Voler au secours du blessé, rappeler les sens du malheureux, baigner et panser sa blessure, le porter et le soutenir à cheval, tout cela, inspiré par le cœur, fut l'affaire d'un instant.

Le mouvement et l'air ranimèrent l'inconnu, qui paraissait avoir vingt ans à peine. Son premier regard, ses premiers mots, exprimèrent l'attendrissement et la reconnaissance d'un homme bien né. Arrivé avec ce précieux et sanglant fardeau à Val-Ombrosa, mon père envoya chercher un chirurgien. La blessure n'était pas mortelle, mais elle réclamait les soins les plus prompts et les plus délicats. La victime trouva auprès de mes excellens parens tous ceux d'une hospitalité généreuse, et bientôt d'une tendre amitié. Voici comme il leur raconta les hasards qui l'avaient conduit chez eux.

« Issu d'une famille noble et pauvre du midi de la France, Saint-Elme avait été destiné à l'état ecclésiastique, pour lequel il n'avait aucun goût. La vue de la belle Ambroisine, fille de grande naissance, décida seule de ses penchans et de sa destinée. Des convenances de famille avaient déjà disposé de la main d'Ambroisine, mais elle disposa de son cœur, et avec un abandon qui

commanda bientôt la fuite. Ambroisine avait seize ans; Saint-Elme n'en comptait pas dix-neuf. Elle écrivit à son amant que, munie de ses diamans et d'une somme considérable, elle se rendrait avec un domestique fidèle à un lieu qu'elle lui désignait, et où elle arriverait à cheval à minuit; là elle congédierait son domestique, et ils partiraient tous deux pour Toulon, d'où ils se rendraient par mer à Livourne. Ambroisine avait une tante mariée dans cette ville, et se croyait sûre d'être bien reçue.

Rendu au lieu indiqué, Saint-Elme n'y vit arriver que le domestique de sa jeune amie. Celui-ci lui apprit qu'au moment de monter à cheval, Ambroisine avait été surprise. Saint-Elme ordonna à Henri de retourner sur-le-champ vers le château, de tâcher d'y pénétrer pour remettre un billet et savoir les événemens; il lui recommanda de venir ensuite le rejoindre à Aubagne, village entre Marseille et Toulon. Quinze jours se passèrent dans de mortelles angoisses. Henri revint enfin; il apportait de tristes nouvelles. Victime à jamais perdue, Ambroisine écrivait à son Alfred de fuir, d'échapper aux poursuites, aux vengeances d'une famille puissante et implacable; au nom de

l'amour, elle le conjurait d'échapper à tant de persécutions; au nom de l'amour encore, elle le suppliait d'accepter cet or, ces bijoux, sa propriété personnelle, libre héritage d'une vieille parente. La dernière prière de l'infortunée était que son Alfred se rendît chez la tante près de laquelle le bonheur lui avait été promis, mais qui pourrait du moins servir de lien à leurs souvenirs et leurs pensées.

« Saint-Elme, dans sa religieuse obéissance, s'embarqua pour Livourne avec Henri. Mais cet Henri, jusqu'alors si fidèle, allait, par la cupidité, descendre jusqu'à l'assassinat. Arrivé à Livourne, Saint-Elme apprit que la tante d'Ambroisine avait quitté cette ville pour se rendre d'abord à Bologne, puis à Milan, mais on croyait qu'elle pouvait être encore à Florence. Sans s'arrêter, Saint-Elme se remit en route. Il était à cheval. Son domestique le suivait avec la pensée d'un crime. Soudain un coup part, et Saint-Elme tombe baigné dans son sang à la place même où mon père l'avait recueilli.

« Le malheureux ne possédait plus au monde que ses vêtemens et ses papiers. La compassion pour ses malheurs devint une réelle amitié

dans ma famille. Doué d'une figure charmante, à peine rétabli, il revint à cette gaieté française qui fait supporter les peines. On m'avait éloigné du malade, mais on ne put m'arracher du convalescent; j'aimais à lui servir de guide dans le parc, à m'asseoir près de lui, écoutant avec ravissement tout ce qu'il me racontait de sa patrie.

« La tante d'Ambroisine répondit à la lettre de mon père par une lettre flatteuse pour Saint-Elme. Elle le pressait vivement de venir la joindre. Le désir d'obéir à la volonté d'Ambroisine, l'espoir de recevoir de ses nouvelles, et de lui en donner, déterminèrent Saint-Elme à nous quitter. Que ses adieux furent touchans et empreints d'une sainte reconnaissance! Je lui donnai des larmes bien abondantes et bien amères, à ce compagnon de mes jeux, à ce premier ami de mon enfance. Il avait promis de revenir... Pauvre jeune homme! à peine arrivé à Rome avec la tante d'Ambroisine, il succomba à une fièvre de quelques jours. A cette fatale nouvelle, mes regrets et ma douleur furent au-dessus de mon âge. Le souvenir de Saint-Elme ne s'est jamais effacé. » J'aurais écarté cependant son nom de mes mémoires,

dans la crainte d'affliger Ambroisine et sa tante. Mais j'ai su que la première avait suivi un nouvel époux loin de la France, et que la seconde a cessé de vivre en 1804. J'ai donc cru pouvoir expliquer ici comment, lorsqu'il ma semblé nécessaire de ne plus porter le nom de m'a famille, l'idée me vint d'en prendre un tout français, celui d'un être bon et cher, adopté en quelque sorte par ma famille comme un fils. Je ne saurais dire tout ce que je trouvais de doux et de consolant dans mon isolement à me mettre ainsi sous la protection de celui que mon père, que ma vertueuse mère, avaient tendrement aimé.

C'est en quittant Chaillot que j'avais pris ce nom de Saint-Elme. Je n'en ai jamais pris d'autres depuis, si ce n'est dans mes lettres à ma famille. D. L*** n'ignorait pas que, depuis ma rupture avec le général, je n'avais jamais souffert qu'on m'appelât madame Moreau. Ma colère avait été grande de m'être vue présentée comme telle; mais j'avais mis un grand art à cacher à D. L*** mes impressions, au point de paraître très empressée le lendemain de me rendre au déjeuner, sorte de complot dirigé,

avec un air d'insouciance, contre moi par la belle dame de D. L***.

Nous partîmes ensemble, en apparence aussi bons amis qu'à l'ordinaire. Comme je ne nommerai aucun des personnages que je vis ce jour-là, bien libre je serai dans les expressions de mon mépris sur les gens assez lâches pour trafiquer de délation, assez malheureux même pour ne pas s'étonner que les autres répugnent à un métier qui donne de l'or.

C'était à Moreau qu'on en voulait. Je m'en aperçus bientôt et clairement. On lui supposait le projet de s'emparer du gouvernement, et l'on voulait en obtenir de moi l'aveu. Les attaques de l'ennemi furent d'abord indirectes; mais allant plus droit au fait, on me dit : « Mais « vous n'êtes pas entièrement brouillée avec le « général; vous l'avez revu; la confiance survit à « l'amour; il vous écrit? —C'est donc monsieur, « répliquai-je en désignant D. L*** avec indi- « gnation, qui se charge de vous instruire des « confidences de l'amitié! Je vous remercie, « messieurs, de m'en révéler ainsi les dangers. « Quant à Moreau, ce que j'ai dit, ce que je « pourrais dire encore ne ferait que tourner à « sa gloire. La calomnie en serait avec lui pour

« ses frais, et à cet égard je suis sans in-
« quiétude.

« Vous devez l'être, en effet, madame, reprit
« celui qui m'avait déjà adressé la parole : *le*
« *gouvernement protége ceux qui le servent*
« *comme ceux qu'il emploie.* Gardez, m'écriai-
« je, cette protection pour monsieur (en dé-
« signant D. L***), il la mérite par ses nobles
« services. Quant à moi, je ne tomberai jamais
« assez bas pour avoir besoin des flétrissans
« bénéfices du parjure. D. L***, dès ce moment
« toute relation cesse entre nous. Je remplirai
« mes promesses, mais rien au delà ; et, s'il vous
« reste quelque chose dans l'âme, vous rougirez
« en vous rappelant ce qui vous valait ma con-
« fiance, et ce qui vous la fit perdre. »

A ces mots, je voulus sortir, mais on m'entoura, on me reprocha mes trop vives et trop promptes interprétations ; ce qui m'était proposé était, disait-on, la chose la plus simple, la moins capable de nuire au général Moreau. Pendant qu'on cherchait à m'enlacer par de captieuses paroles, D. L***, qui s'était éloigné un moment, m'annonça, d'un ton décidé, que la voiture était en bas ; que, forcé de partir la nuit pour une mission du gouvernement, il

fallait absolument qu'il m'accompagnât pour s'expliquer avec moi. Pour éviter un éclat, je consentis à le laisser monter dans ma voiture. Là, je l'accablai de tout ce que l'indignation et le mépris peuvent inspirer d'énergique et d'amer. Sa froide impassibilité m'arrachait des exclamations de plus en plus énergiques. Quelle société ! quelles gens ! quelle femme ! c'est un métier pire que la prostitution...« Vous êtes con-« fondu. —Je l'avoue, madame, mais moins de « ce que j'entends que de l'éclat que vous avez « fait. Il est, savez-vous, fort heureux que votre « jeunesse et votre beauté intéressent vivement « M***, sans quoi vous auriez à vous repentir. « —Taisez-vous, je ne suis pas plus facile à « effrayer qu'à séduire. »

Arrivés à l'hôtel, D. L***, si calme tout à l'heure, parut tomber dans une morne tristesse. Cet homme, que je n'avais jamais aimé, que je méprisais dans le moment en pleine connaissance de cause, qui avait un art si merveilleux de manier mon caractère, parut alors si cruellement résigné à une séparation éternelle, que ma fierté s'abaissa, et que mon ressentiment s'assoupit. Je lui dis de me suivre dans mon appartement. Il ne s'aperçut que trop de ma fai-

blesse, et il reprit tout son courage. Laissant de côté les scènes de la veille et du jour même, il ne me parla que de celui qui occupait toutes mes pensées, me répétant qu'on l'attendait à Paris, et me conjurant, si jamais je me décidais à aller rejoindre le général Ney, de lui permettre de m'accompagner. « Comment se fait-il, m'é-« criai-je, qu'avec une semblable idée vous ayez « eu l'affreux courage de me commettre comme « vous l'avez fait ? Cette démarche ne m'eût-elle « pas rendue indigne de l'amour de l'homme « dont vous paraissez posséder la confiance ? « Ah ! D. L***, que dois-je penser de vous ? Sais-« je même si ce voyage dont vous me parliez « n'est pas une de ces missions, un de ces tristes « emplois pour lesquels les gouvernemens sont « si généreux ! Que ne me persuadez-vous le « contraire !...Mais non, cela est impossible. »

Je me trompais. Rien n'était impossible à cet homme. Il me montra une lettre pour un lieutenant de vaisseau, et sut me faire croire que son voyage n'avait d'autre but que de rendre à ce marin une immense service. Il ajouta : « Si « j'étais chargé d'une mission secrète, je ne se-« rais point dans l'embarras qui me presse ; « j'aurais des fonds à ma disposition, et au lieu

« de cela, puisqu'il faut vous l'avouer, je ne « saurais comment aller à Brest, si nous restions « brouillés.

« — J'aime cette franchise, m'écriai-je; elle « me réconcilie avec vous. Si de l'argent que je « vous ai remis il vous reste quelque chose, « gardez-le; je vous prête en outre vingt-cinq « louis; et si, arrivé à Brest, une somme plus « considérable vous devient nécessaire, écrivez- « moi sans hésiter. »

Quand je me rappelle aujourd'hui cette facilité d'entraînement pour un homme qui n'avait ni mon amitié, ni mon estime, je suis tentée de croire à tout ce qu'on rapporte des *sorts* jetés par les magiciens. Mais la *magie* de D. L*** était tout simplement l'art de se rendre nécessaire à une femme assez malheureuse pour avoir besoin de l'adresse d'un autre, dans une position équivoque, qu'elle appelait son indépendance et sa liberté.

CHAPITRE LXIV.

Établissement à Paris. — Continuation de mes études dramatiques. — Amitié de Regnaud de Saint-Jean-d'Angély. — Discussion sur les différentes sortes de courage.

Après le départ de D. L***, je commençai à m'occuper sérieusement de mes études dramatiques. Mon maître de prononciation venait tous les matins, et je manquais rarement d'aller au théâtre les jours où la tragédie composait le répertoire.

M. Lecouteulx de Canteleu me rapprocha de Monvel, qui parut plus content de mes connaissances en littérature que de mes dispositions pour la scène. Il m'accordait cependant des moyens et de la sensibilité. Il me fit étudier avec lui le rôle d'Héloïse dans *Fénélon*. Je n'oublierai jamais l'accent paternel et presque cé-

leste qui lui échappait dans la scène où Héloïse tombe aux pieds du prélat en s'écriant :

Pontife du Très-Haut...

Et où Fénélon répond :

Mon enfant, levez-vous;
Ce n'est que devant Dieu qu'on doit être à genoux.

C'est dans la loge de Monvel que je me suis habillée le jour de mon début. Ah! que n'ai-je emprunté, avec mon costume, ce talent, sûr des suffrages de Melpomène!

Le moment de mes études et de mes illusions dramatiques durait encore, quand je me rappelai mon mobilier de Chaillot. Je louai, pour m'en faire honneur, un appartement magnifique, et j'en vins dès lors à tenir maison splendide et coûteuse. Possédée de toutes les folies, pouvais-je échapper à celle de la dépense et du désordre? Je ne m'en aperçus qu'à l'épuisement de toutes mes ressources; car on dirait que dans la vie la réflexion n'arrive que comme un dernier malheur.

Ayant appris par Joufre, qui me rendait assez fréquemment visite, que Regnaud de Saint-Jean-d'Angély était de retour à Paris, j'é-

crivis à ce dernier pour lui rappeler la promesse qu'il m'avait faite, et lui témoigner le prix que j'attachais à son intérêt. A onze heures, le billet avait été remis; à trois heures, Regnaud vint lui-même m'apporter la réponse : et la conversation s'engagea avec tout le charme de l'intimité. « Après le plaisir que me cause votre billet « tout aimable, me dit-il, rien ne pouvait m'en « faire autant que de vous trouver débarrassée « de votre *grand monsieur*. D'où vous vient cette « fâcheuse connaissance ? — Elle est ancienne, « car elle date de mon passage à Lyon, à mon « retour de Milan. — Oui, c'est cela même, « en 1797. Je ne me trompais pas, mais vous « m'effrayez. — Et pourquoi ? qu'est-il donc ? « — Ce qu'il est? Je ne saurais trop le dire; mais « il ne mérite d'approcher sous aucun titre « d'une femme telle que vous. Mais laissons cela, « puisqu'il est parti. Aussi bien, je ne suis point « ici pour le compte des autres; j'ai assez à faire « en tâchant moi-même de ne point déplaire.— « Votre franchise donne de la valeur à la moin- « dre de vos bonnes grâces, et je sens pour vous « une amitié trop sincère pour ne pas la garan- « tir durable. »

Ce n'étaient point les vaines paroles d'une

galanterie banale ou d'une froide politesse. L'attachement de Regnaud eut de la suite, et une suite féconde en conseils et en services de tous genres. Quand je quittai Paris, ce fut son ardente protection qui me valut l'existence heureuse et brillante dont j'ai joui auprès de la princesse Élisa; et pourtant il y avait près de six ans que je ne l'avais vu, lorsque son souvenir songea d'une manière si délicate à une absente. Que d'amis, qu'on a quelquefois importunés la veille, n'ont pas le lendemain une mémoire aussi bonne! J'aime à rappeler ce qu'il fit pour moi, et je dirai plus loin avec une égale et douce franchise que, plus tard, j'eus le bonheur d'acquitter tant de services par les preuves de mon dévouement, à une époque où il n'y avait plus, en me rapprochant de lui, que des dangers à prévoir et des peines à partager.

Depuis cette première visite, Regnaud vint me voir régulièrement chaque jour. Il assistait à mes leçons de déclamation, et me faisait réciter les vers, en m'obligeant d'avoir de petits cailloux dans la bouche. « Vous avez beau me « citer Démosthène, lui disais-je quelquefois « avec résistance; je n'ai pas besoin d'en faire

« autant que lui. — Eh bien! répondait Re-
« gnaud, à ce prix seulement les succès. »

Mais tout en me recommandant l'étude et le travail, bien souvent mon conseiller me les faisait négliger et interrompre. Il m'entraînait à Meudon, à Saint-Cloud, à Versailles. En vérité, les courses étaient plus fréquentes que les répétitions. Quand Regnaud avait quelque discours à composer ou quelque projet à proposer au gouvernement, il me priait de me rendre chez lui; et là, au premier moment de liberté, il me lisait ses discours, paraissant attacher du prix à mon approbation, et moi en trouvant beaucoup à la lui témoigner. Un jour qu'il me récitait un morceau sur le rétablissement des cimetières, et que je laissais échapper toute la vivacité d'une admiration passionnée comme tout ce que j'éprouve, il me dit avec l'accent de l'âme : « Saint-Elme! qu'on serait heureux de « n'avoir que vingt-cinq ans, et d'être l'objet de « votre tendresse exclusive! »

Je lui avais appris, non sans quelques restrictions pourtant, les événemens qui m'avaient amenée en France. Il n'ignorait ni mes liaisons avec Moreau, ni mon enthousiasme pour Ney. Regnaud, sincèrement partisan de Bonaparte,

ne pouvait se défendre d'une sorte de répugnance pour Moreau, ce qui amenait plus d'une dispute entre nous. Un jour que, par une lettre de Ney, j'avais appris de nouveaux triomphes de l'un et de l'autre, je dis à Regnaud : « Eh bien! « que pensez-vous maintenant de mon admira- « tion? — Je la partage. Jamais je n'ai contesté « à Moreau les talens de grand capitaine. Sa « vraie place est à la tête des armées, mais non « point à la tête du gouvernement.—Mon Dieu! « ne dirait-on pas qu'il est si difficile de gouver- « ner! — Ceci est une boutade, ma chère, et « n'est point un raisonnement; il faut plus que « du courage, il faut plus que des vertus pour « conduire un peuple qui sort d'une crise, « d'une fièvre dont les accès ne font que de se « ralentir. — Si vous parlez ainsi de l'épée, c'est « que vous ne vous en êtes jamais servi. — J'a- « voue que j'aurais fait un mauvais soldat. — « Un Français ne devrait pas penser ainsi. — En « vérité, on vous prendrait pour une Jeanne « d'Arc. Votre jeunesse, familiarisée avec l'école « de peloton, ne conçoit donc pas d'autre gloire « que celle des armes? — J'avoue que celle-là « doit être la première, car elle est la plus pé- « nible. Songez donc à tout ce que le soldat

« expose : souvent mutilé, reste de lui-même,
« tous ses services sont positifs, et ses récom-
« penses ne sont presque qu'imaginaires. —
« Malgré cela, je persiste à proclamer qu'il y a
« d'autres gloires que celle des armes, qu'il y a
« d'autres courages que ceux de la guerre, et
« comme je ne veux pas rester sous le coup de
« vos derniers reproches, je tiens à vous prou-
« ver que quoiqu'on n'ait jamais été soldat,
« quoiqu'on ne veuille pas le devenir, on a aussi
« son héroïsme. Dans les proscriptions, j'ai su
« ne jamais trembler, et également ne jamais
« trahir. J'ai vu la mort, et de sang-froid. Lors
« de mon voyage à Malte, je fis la traversée sur
« un frêle bateau. La mer, furieuse, réduisait
« nos matelots italiens au désespoir et aux seules
« invocations de leur madone. Moi seul, enve-
« loppé de mon manteau comme d'un linceul,
« je voyais passer sans effroi la lame des flots
« sur nos têtes, et mon esprit, loin du danger,
« ne se berçait dans ce fatal moment que des
« images de la patrie et des plus doux souvenirs
« de la jeunesse.

« — J'avoue, dis-je à Regnaud, que je ne me
« sentirais pas la force de rester ainsi impas-
« sible devant la mort. — Vous voyez donc, mon

« amie, qu'il y a plusieurs espèces de courage ;
« et celui de braver les bourreaux, d'affronter
« les factions, et celui de tous ces héros des
« troubles civils, qui se dévouent pour un frère,
« pour un père, pour un ami ? — Oh ! celui-là,
« je sens que je pourrais l'avoir. Dans les révo-
« lutions, l'échafaud est quelquefois un des der-
« niers asiles de l'honneur, où les femmes savent
« se précipiter aussi, plutôt que de se séparer
« de tout ce qu'elles aiment. — Saint-Elme, re-
« prit vivement Regnaud, si vous portez cette
« chaleur d'âme au théâtre, je vous réponds
« d'un triomphe. Ma jeune amie, vous êtes une
« singulière feuille à ajouter au grand livre du
« cœur humain. »

La haute opinion que j'avais de Regnaud, de ses talens, de son esprit, me faisait trouver un incroyable plaisir à ses éloges. Aussi peu de temps lui suffit pour prendre beaucoup d'empire sur moi ; il n'eut pourtant jamais mon entière confidence. Je n'ai jamais éprouvé qu'auprès de Moreau et de Ney le besoin de tout dire, et la docilité de tout entendre. Je ne parle point de ma confiance pour D. L*** ; cela n'était qu'un mélange de surprise et de faiblesse, résultat de toutes les adroites complaisances dont j'étais

enlacée. Les louanges de Regnaud m'étaient agréables, mais je ne sentais pas qu'elles me fussent nécessaires, et je n'éprouvais pas avec lui ce charme de l'intimité qui rend heureux de tout dire. C'est ainsi que je lui avais laissé ignorer que je connaissais M. de Talleyrand, et que j'allais même assez souvent chez ce ministre. Regnaud l'apprit par hasard, ce qui donna lieu à une scène originale dont je faillis me fâcher sérieusement, et dont je finis par rire. Au chapitre suivant les détails de ce petit épisode de colère et de raccommodement.

CHAPITRE LXV.

Querelle avec Regnaud. — Madame Regnaud. — MM. Arnault et Vigée. — M***, défenseur des *courtes mémoires*.

Un matin, ma voiture sortait de la cour du ministre des relations extérieures. Soudain elle s'arrête, la portière s'ouvre, Regnaud monte, se place près de moi, et me fait subir un interrogatoire auquel j'aurais répondu sans hésitation, s'il n'y eût mêlé le soupçon de je ne sais quelles vues politiques, qui m'embarrassa d'autant plus que j'avais été plus éloignée d'en concevoir l'idée.

« D'où vient donc madame ? me demanda « Regnaud avec aigreur. — Vous le savez fort « bien, monsieur, puisque vous voyez sortir « ma voiture. — Ah ! madame visite les minis- « tres. » Et comme je ne répondais pas, il ajouta avec plus d'irritation : « Vos prétentions « sont hautes; on voit pourquoi vous faites si

« grand bruit de votre désintéressement et de « votre délicatesse; mais ne croyez pas que ma- « dame Gran, que vous cherchez à supplanter, « puisse y croire.

« — Mais, monsieur, quelle extravagance!

« — Oh! reprit Regnaud, je conçois l'em- « pressement; c'est un si beau rôle que celui « de maîtresse d'un ministre!

« — Je ne suis ni la sienne ni la vôtre, mon- « sieu; vos paroles et vos manières me parais- « sent donc fort étranges.

« — Eh! que diable allez-vous faire là?

« — Mais il me semble que l'honneur d'être « reçue avec bienveillance par un des premiers « fonctionnaires de votre gouvernement, que « le plaisir de causer avec un homme aussi spi- « rituel que M. de Talleyrand, excuse suffisam- « ment ma visite.

« — Vous ne m'aviez pas montré ce côté « ambitieux de votre caractère; cela me donne « beaucoup à penser; vous pourriez bien n'être « pas trop éloignée de l'intrigue. Vous vous êtes « trouvée avec Ouvrard; il a grand besoin de « la protection des ministres, et il sait tout le « parti qu'on peut tirer de celle d'une jolie « femme. »

En ce moment la voiture s'arrêta à la porte de Véry. C'était Regnaud qui avait ordonné de nous y conduire.

« Je ne descendrai point ici avec vous, mon-« sieur; vos premiers reproches ne m'ont paru « que ridicules, mais votre dernière offense, « mais vos derniers soupçons me révoltent. « Sachez qu'un homme ne me maltraitera ja-« mais deux fois.

« —Vous maltraiter! mais je ne vous ai pas « touchée.

« —L'excuse est singulière; n'est-ce qu'en « battant les gens qu'on les maltraite?

« —Ah, ma chère, si j'en avais le droit, vous « auriez aujourd'hui couru de grands risques. »

Je ris beaucoup de la menace, et comme en riant j'étais désarmée, je consentis à descendre et à entrer dans un cabinet qui avait vue sur la rue. Un remarquable équipage vint à passer.

« C'est Ouvrard, me dit Regnaud. Est-il vrai « que vous ne le voyez pas?

« —Non, je vous jure; mais je le connais « aussi bien que le public qui le juge. Son an-« cien cuisinier est maintenant le mien. Les « éloges d'un domestique renvoyé sont des

« recommandations bien rares et bien décisives. « Il faut, certes, qu'Ouvrard ait plus de talens « qu'on ne lui en accorde pour être arrivé de « si bas à la fortune.

« —Oh! parbleu, dans les fournitures on « n'a pas besoin d'esprit; il faut de l'activité et « du hasard. »

Tout en parlant, Regnaud jouait avec une boîte sur laquelle était un charmant portrait de femme. On ne pouvait imaginer rien de plus gracieux que l'air naïf qui brillait dans ses traits. Le cou, un peu au delà des proportions, ne semblait avoir ce léger défaut que pour donner un charme particulier à cette tête divine. « Quoi! m'écriai-je, est-ce que cette tête « d'Hébé serait celle de votre femme? »

Regnaud se mit à rire de mon étonnement. « Vous la plaignez, me dit-il, je parie.

« —Certainement, car je n'ai pu oublier vos « principes.

« —Vous me jugez mal. Je suis très bon « mari, et je vous le ferai dire par ma femme « quand vous voudrez.

« —Quelle folie! est-ce que j'ai l'honneur de « la connaître?

« —Vous aurez cet honneur-là quand vous

« voudrez; venez jeudi matin, et laissez-moi « faire. »

Nous reprîmes ainsi le ton de la gaieté la plus agréable. Le soir, nous allâmes au Vaudeville, et le hasard nous plaça justement dans la loge où avait commencé notre connaissance; ce qui fournit à Regnaud l'occasion d'un foule de choses gracieuses et tendres qu'il savait tourner à force d'esprit, et qui rendit le reste de la soirée fort amical.

Le lendemain, j'étais à peine éveillée quand on vint, de la part de Regnaud, me prier de me rendre chez lui, où il était retenu par de nombreuses affaires. J'arrivai à l'heure fixée chez Regnaud; il vint au devant de moi, et me fit comprendre que sa femme n'était pas loin. Il me pria de l'attendre un peu. Je me levai, et feignis d'examiner les tableaux. Arrivée près d'une porte entr'ouverte, je m'écriai : « Ah! par- « don, mademoiselle, » à l'aspect d'une figure charmante. Ma petite méprise réussit. Madame Regnaud entra dans le salon, et me dit en s'asseyant et avec un sourire : « Je ne suis « pas la fille, mais la femme de M. Regnaud. » Il y avait dans ses manières quelque chose de doux et de séduisant, une sorte de len-

teur molle et charmante, d'un tour et d'une grâce tout extraordinaires.

« J'avais un bien vif désir de vous voir, reprit « madame Regnaud; car mon mari m'a bien « parlé de vous. » Je l'accablai de complimens, qui étaient tous sincères. Tout à coup nous entendîmes quelqu'un descendre : « Voilà Re- « gnaud; ne dites pas que nous nous sommes « vues, et quand vous viendrez, entrez chez « moi par la petite porte sous le vestibule..... » A ces mots elle disparut, en posant son doigt sur sa jolie bouche.

Regnaud n'était pas seul. Il me demanda pardon, et surtout de ne pas m'en aller encore. Voilà des livres qui aideront votre aimable patience. Je vais me servir de votre voiture; puis s'approchant de l'appartement de sa femme, il entr'ouvrit la porte, et dit à haute voix : « Adieu, ma bonne amie, je vous laisse « ici une dame qui me prête sa voiture. » En sortant, Regnaud me répéta qu'il passerait chez moi avant dîner. Il courut grand risque de ne m'y pas rencontrer, car sa femme et moi nous causâmes avec de si intimes détails, que la matinée s'écoula comme un songe.

« Que lui direz-vous de moi? » demanda ma-

dame Regnaud, d'un air gracieux, quand je me retirai.

« — Qu'il est mille fois trop heureux d'avoir « une si charmante femme. — Eh bien! c'est ce « que je lui dirai aussi à votre sujet, qu'il est « mille fois trop heureux d'avoir une si char- « mante amie. »

Je rentrais au moment même où Regnaud vint chez moi, comme il me l'avait annoncé. « Que vous a dit ma femme? » fut son premier mot. « Ne vous a-t-elle pas, ajouta-t-il, paru persua- « dée, comme tout le monde, que je vous aime « et que je suis aimé?

« — L'accueil que j'ai reçu me prouve le con- « traire. J'ose même croire qu'à cet égard elle « s'en rapporte plus à moi qu'à vous.

« — Au fait, comment la trouvez-vous?

« — Mille fois mieux que son portrait.

« — Oui, elle est bien.

« — Voilà bien un mot de mari.

« — Cela est vrai; mais depuis long-temps on « a dit sur les maris tout ce qu'on pouvait dire. « Il en sera de même *in tutt' eternità.*

« — *Come? lei parla italiano?*

« — Et vous aussi, s'écria Regnaud enchanté, « et vous ne le disiez pas!

« — Mais j'ai un accent à vaincre, et je ne « veux que parler français.

« — A la bonne heure, mais de temps en « temps une petite conversation italienne, sans « tirer à conséquence.

« — Ah! voilà les hommes toujours, tar- « tufes! Sévérité pour autrui, indulgence pour « eux en cachette. Il n'en sera rien; avant « que je ne sache à quoi m'en tenir sur mon « accent, vous n'entendrez pas sortir de ma « bouche un seul mot de la langue du Tasse « et de l'Arioste, pas un mot de celle de Schil- « ler et de Wieland. Trop heureuse si je puis « n'être point indigne de servir d'interprète à « la belle langue de Corneille, de Racine et de « Voltaire.

« — Vous êtes *universelle*, mais vous avez « raison de préférer être Française. Je veux vous « amener deux juges de votre mérite, l'un poëte « déjà célèbre, l'autre qui le deviendra sans « doute.

« — Oh! point de réunion savante, je vous « en prie; j'y ferais triste figure.

« — Je ne vous parle pas de savans, mais de « deux poëtes aimables. »

Quelques jours après Regnaud me présenta

M. Arnault, alors attaché au ministère de l'intérieur, et M. Vigée. Leur jugement se ressentit sans doute de leur complaisante amitié. L'un de ces messieurs, frappé de mes dispositions, voulut bien m'aider de ses conseils, et plus tard me soutenir de ses démarches.

Déjà j'avais obtenu mes entrées au Théâtre-Français. J'étais reçue élève, et certaine d'un début; mais quelles difficultés plus réelles me restaient! Pour les vaincre, il eût fallu travailler; mais moitié distraction, moitié amour-propre, j'étudiais peu. Il est vrai que j'avais la merveilleuse facilité de retenir les vers presque à la lecture. Un jour quelqu'un, avec qui je parlais de cette facilité de mémoire, me dit qu'on ne la possédait guère qu'aux dépens de l'esprit. Je voulus réclamer, quoique avec modestie; mais mon interlocuteur tint bon pour les courtes mémoires, et avec une chaleur que je me permis à la fin d'appeler impolitesse.

Lors de mon début, ce singulier personnage me prouva qu'il ne mettait pas en pratique ses propres idées, car il avait gardé mémoire et même rancune de notre conversation. Puisse mon livre, où je ne le nomme

pas, lui tomber entre les mains ! C'est ma seule vengeance.

La veille de mon grand jour de début, j'étais à payer un mémoire chez une marchande de nouveautés, et je vis et j'entendis un coiffeur s'excuser de ne pouvoir venir dans la maison, parce que M*** lui avait donné des billets et de l'argent pour siffler une débutante au Théâtre-Français. Je méprisai cela comme un propos, et j'eus raison; mais je le négligeai même comme avertissement, et j'eus tort. Mes amis m'en blâmèrent beaucoup après ma disgrâce. Moi, au contraire, je voulus remercier le partisan des courtes mémoires, et le lendemain du jour fatal, je lui fis tenir la lettre suivante, accompagnée de six billets de parterre et d'une pièce de cinq francs.

« Vous avez voulu, monsieur, prouver, par « votre exemple, la vérité de votre axiome fa- « vori, qu'une bonne mémoire est toujours « l'annonce de peu d'esprit. La vôtre est excel- « lente, à ce qu'il me paraît; donc, comme « disent les logiciens.... Mais je vous laisse le « soin de tirer la conséquence qui sort de ce « raisonnement.

« Vous vous êtes mis en frais afin de me « faire siffler, ce qui était bien inutile, car vous « avez pu voir qu'il ne manquait pas de monde « pour cela. Si l'occasion s'en présentait, je ne « manquerais pas de reconnaître vos soins. « En attendant, comme je ne vous ai point ac- « cordé *le droit de rien dépenser pour moi*, vous « me permettrez de vous rembourser ce qu'il « vous en a coûté dans une circonstance où « vous avez montré autant de générosité que de « délicatesse.

« SAINT-ELME.

« *P. S.* Comme je présume que vous ren- « verrez votre coiffeur, je vous préviens qu'il « est devenu le mien, et qu'il n'aura pas à se « repentir d'avoir, par son indiscrétion, en- « couru votre disgrâce. »

CHAPITRE LXVI.

Deux ministres, Lucien Bonaparte et Chaptal. — Mon début au Théâtre-Français. — Ma chute.

J'ai un peu interverti l'ordre des événemens; il faut le reprendre avec une exactitude toute historique.

Ce fut Joufre, que je voyais habituellement, qui me présenta à Lucien, chargé, en sa qualité de ministre de l'intérieur, des théâtres. Il me reçut avec bienveillance, et bientôt même avec familiarité. Malgré ses attentions, je ne le voyais qu'avec une sorte de défiance, reste des opinions que Moreau m'avait communiquées sur toute la famille Bonaparte. Je voyais bien que Lucien était un homme d'esprit, mais je lui trouvais une physionomie hautaine et déplaisante, même quand il voulait plaire. J'allais souvent le soir au ministère chez Joufre. On

faisait de la musique, on courait dans le jardin, on jouait à colin-maillard. Il y avait quelquefois six femmes, et toujours Lucien seul et son confident. Je trouvais ces parties beaucoup plus bizarres qu'agréables, et m'en dispensais aussi souvent que cela pouvait s'accorder avec le prix qu'on devait au moins paraître attacher à ces invitations. Un matin j'écris à Joufre qu'une indisposition m'empêchait de me rendre au ministère; ma lettre revint, car le ministre et son confident étaient déjà sur la route d'Espagne, et M. Chaptal nommé à la place de ce dernier.

Le protecteur à bas, adieu les protégés. Cet adage eut tort, car la nouvelle excellence, au lieu de couper court à la bienveillance de son prédécesseur, voulut la continuer; il fixa l'époque de mon début, et me fit donner une fort honnête gratification pour les frais de mon costume. Avant même d'être installé au palais ministériel, M. Chaptal voulut bien m'inviter à une soirée chez lui, rue des Jeûneurs, pour m'y faire entendre. Lafond y était, et me donna les répliques. Qu'on juge de l'admiration d'un salon, provoquée par les vifs applaudissemens d'un nouveau ministre.

Dans l'intervalle de mon début, j'avais continué, malgré les réprimandes de Regnaud, à rendre de temps en temps visite à M. de Talleyrand. Un jour, en montant en voiture à la porte de ce ministre, je fus accostée par M. Mathieu de Montmorenci, qui m'accabla des regrets qu'il avait éprouvés de ne pas me voir depuis long-temps. « — Mais, monsieur, « lui dis-je, je n'ai pas l'honneur de vous con- « naître. — Et quand on a vu madame Moreau, « est-il possible de l'oublier? » Je crus que le meilleur moyen d'arrêter tant de politesse était de désabuser mon interlocuteur sur le titre qu'il me donnait. L'effet ne répondit pas entièrement à mon attente, et me fit juger au contraire que la femme d'un général de la république était un personnage important, même aux yeux d'un émigré. Du moment qu'à cette haute qualité j'eus substitué le titre plus modeste d'élève du Théâtre-Français, M. de Montmorenci, trouvant le marchepied de la voiture beaucoup trop respectueux, le franchit sans façon et vint se placer à mes côtés. « — Où monsieur veut-il qu'on le des- « cende? lui demandai-je assez vivement. — « Mais, chez vous, j'espère, ma belle dame. »

Je répondis, à cette manière de brusquer la connaissance, avec une franchise de refus qui ne fâcha pas trop M. de Montmorenci, lequel était bien le meilleur homme du monde, et il m'en donna la preuve. Oubliant cette singulière blessure faite à son amour-propre, il vint à mon début. Je le vis, dans une baignoire d'avant-scène, prendre un vif intérêt à mon succès, applaudir, et quand l'orage éclata, protester contre la malveillance avec une chaleur chevaleresque.

Une scène bien singulière, un rêve bien épouvantable, devint presque un événement dans ma vie, par les émotions inexprimables qu'elle me causa. Il m'oppresse encore au milieu de ces récits, il me poursuit comme une terreur dont mon esprit a besoin de se soulager.

J'étais dans un de ces momens de mortelle tristesse où l'on sent le besoin de la solitude, de la solitude qui ajoute pourtant encore tant de dangers à toutes les situations de l'âme. Je classais mes papiers de famille, quand tout à coup, au milieu d'eux, j'aperçois un portrait de mon mari. Je m'arrêtai comme attérée. Ma tête tomba sur ma poitrine, et je sentis un soupir qui frappait mon oreille. Je me lève, jetant

les yeux de toutes parts. Debout près de mon lit, il me semble voir une ombre glisser dans les draperies. Ma figure pâle et mourante, réfléchie dans la glace, ajoute à ma frayeur. Je tombai à genoux, mêlant à des sanglots étouffés des cris épouvantables de souvenir et de remords... Un peu plus calme, je cherche à remettre en ordre mes papiers; au même moment des lettres de mon mari m'échappent, et son portrait se brise à mes pieds: je vois de nouveau l'ombre se mouvoir et disparaître à la même place. J'étends la main, je rencontre une chair glacée du froid de la mort, et j'entends murmurer: Adieu, Elzélina!

J'ouvris ma porte, et Adélaïde, en me voyant, recula de surprise. J'étais méconnaissable. « Oh! « mon Dieu, madame, que vous paraissez souf- « frir!—Non, ce n'est rien, lui dis-je. Mais allez « prier le propriétaire de descendre, je veux « partir. — Partir? — Oui, habillez-vous. Il faut « d'ici à deux heures trouver un logement. — « Mais, madame, qu'est-il donc arrivé? —Rien.» Et mes lèvres tremblaient à ce mot.

J'avais hâte de sortir de ce logement, que ma tête peuplait de fantômes, et l'on se doute bien que je ne fis nulle attention aux dépenses.

J'écrivis deux mots à Regnaud, qui était à la campagne; puis, meubles, papiers, argent, bijoux, moi-même et ma femme de chambre, nous fûmes installés rue Taitbout, en deux heures. Étrange circonstance! la maison que je venais habiter était celle où j'avais eu le bonheur de sauver Aurélie. Tout avait changé de face; mais ce fut dans le moment une rencontre heureuse que celle de ces lieux où j'avais fait un peu de bien! Ce souvenir me redonna un peu de pitié pour moi-même, sorte de consolation qui d'ordinaire empêche le remords, tourment sans trêve et sans relâche. Seule, je me disais: Là, du moins, je ne vins jamais qu'avec des intentions pures; là, j'ai soutenu la faiblesse et relevé le malheur; et, à ces douces idées, le calme remontait dans mon cœur et la sérénité sur son visage. Adélaïde crut que le moment était arrivé pour sa curiosité de faire quelques attaques. Mon silence ne fut guère moins obstiné que l'événement ne devait lui paraître extraordinaire. N'importe, je ne m'embarrassai point de la satisfaire. Regnaud m'embarrassait davantage; mais quand il me parla de toutes les dépenses de ma folie, j'en fus quitte pour essuyer ses reproches, que je repoussais par le

plaisir et le bien-être d'un appartement où du moins mon sommeil était tranquille.

Au fond, dégagée des terreurs fantastiques qui avaient bouleversé ma tête, je me livrai avec délices à mes préparatifs de début. Enfin, ce jour d'essai, ce désiré jour d'épreuves fut fixé, et hâté même, contre l'avis de Dugazon, malgré les conseils de Monvel et de mon maître de prononciation. La flatterie bien intentionnée mais fatale de mes amis me fit, par surcroît de dangers, choisir le rôle de Didon, qui devait être favorable à mes formes, parmi lesquelles on voulait bien déclarer, surtout, les jambes d'une perfection de modèle. Les hommes, en général, attachent trop de prix à ces avantages extérieurs au théâtre. Leur première illusion n'existe elle-même qu'avec l'aide du talent, qui anime tout. Quoi qu'il en soit, le costume fut dessiné, et j'en fus ravie; le luxe en était complet, et ma bourse n'avait point été épargnée par ma vanité. Je dois ajouter que, parmi les acteurs, la bienveillance était extrême, et les préventions très favorables. Toutefois, lorsque mon début eut été irrévocablement décidé, et par ordre du ministre, M. Chaptal, je crus apercevoir je ne sais quoi de gêné, de plus froide-

ment poli, enfin une certaine réaction de manières dont on ne demande point compte, parce qu'on ne veut pas laisser voir qu'on sent cette différence. J'ignorais les usages de la comédie française : M. Maherault, commissaire de la république, me prévint qu'il fallait faire des visites à tous les chefs d'emploi. Je ne fus reçue que chez Talma, Monvel, Dugazon, Dazincourt, Molé, mesdemoiselles Fleury et Mézeray. Le matin de la première représentation justifia la vérité de ce qu'on m'avait dit souvent, qu'on est bien plus intimidé par les acteurs que par le public. Le tableau glacial de la répétition m'avait déjà désenchantée. J'étais persuadée que je ne resterais pas au Théâtre-Français. Des débuts brillans, voilà tout ce que j'ambitionnais alors, avec la certitude que cela suffirait au sort que mes idées trouvaient seul digne d'envie, *l'indépendance due à l'exercice du talent.*

Qu'il me soit permis de raconter encore un petit épisode de mon début, bien futile en apparence, mais qui prouve à quel point tout ce qui m'entourait s'était aveuglé sur mon succès. Au moment où la toilette de l'infortunée Didon se déroulait sous mes yeux, détachant un à un ces ornemens de mon prochain supplice, j'a-

perçus un foulard qui cachait quelque chose qu'Adélaïde venait de glisser furtivement. Je l'interroge; elle hésite à répondre. « Madame « ne doit savoir que là-bas. — Pourquoi? — « C'est une surprise. — Adélaïde, des cadeaux « avant le succès! cela est de mauvais augure. « — Que faire, madame? c'est une robe déli- « cieuse! — Insupportable fille, qui l'a envoyée? « — Eh bien! madame, c'est M. Regnaud. « Comme il est certain que madame aura un « grand succès, et qu'elle sera *redemandée*.

« — J'y suis : c'est un beau négligé pour venir « faire la révérence au public. Va, ma pauvre « Adélaïde, si la reine de Carthage est destinée « à l'honneur inespéré d'un triomphe, je ne « ferai pas tant de façons, et je viendrai tout « simplement sous le royal costume avec lequel « j'aurai obtenu des applaudissemens. »

Le quart d'heure fatal du jugement s'approchait. La veille, j'avais prié mes amis de ne pas se présenter à ma loge avant la pièce; mais Regnaud et Joufre ne tinrent compte de la consigne. Ils furent ravis du costume : tunique, écharpe, carquois, diadème, tout cela était admirable d'exactitude. Ils m'en dirent tant, que ma vanité rassurée me fit compter sans

effroi les *trois coups* du lever du rideau, et traverser le foyer intérieur entre une haie de curieux pour me rendre au lieu redoutable. Je ne répondais pas un mot aux mille propos qui circulaient autour de moi, mais je n'en perdais pas un. Quand Lafon en vint aux trois ou quatre vers qui précédaient celui de mon entrée en scène, je crus sentir la terre manquer sous mes pieds.

J'entre enfin; une triple salve d'applaudissemens m'accueille, et, loin de m'encourager, m'interdit. Je me disais : voilà pour le costume et la part de l'indulgence; gare maintenant à l'accent et au jeu. Je débitai d'un ton monotone et sourd ma réponse à Iarbe, et l'effet fut rendu plus triste par le contraste de la déclamation ronflante de Lafon. La scène me parut bien longue. Quoiqu'Énée soit un pauvre personnage, Damas y mit tant de sensibilité qu'il m'électrisa à mon tour; et dans une scène avec lui, j'obtins trois fois les honneurs d'un applaudissement unanime. Une émotion succédait ainsi à l'autre, et mon cœur battait à rompre. Ce qui m'accablait, c'était le poids de l'imprudence que je sentais que j'avais commise. Des sifflets m'en avertirent plus cruellement encore dans

une scène avec madame Suin, confidente. Je prononçai moi-même ma propre condamnation, pour cause de froideur et de monotonie. A la fin, mon esprit se révolta contre l'injustice qui semblait me poursuivre, et une espèce de hardiesse, fruit du désespoir, me fit retrouver une partie de mes avantages dans les derniers actes. Chose étrange! ma tête, si justement égarée, ne me fit commettre ni contre-sens ni faute d'une syllabe; et je trouvai encore le secret des applaudissemens au milieu de cette terrible imprécation :

Non, tu n'es point le sang des héros ni des dieux!

Enfin, mon supplice touchait à son terme, quand un nouvel incident vint troubler mon imagination d'une nouvelle terreur. Au moment où je levai le poignard pour me frapper (dramatiquement parlant), la figure de cet Oudet vint se présenter à moi au milieu de l'orchestre; on trouva que je mourais très bien, car je tombai réellement évanouie dans les bras de la pauvre Élise, qui, beaucoup moins robuste que Didon, eût péri sous le faix, si la prompte chute du rideau ne nous eût fait se-

courir toutes les deux. Transportée dans ma loge, j'appris d'Adélaïde que tout le monde s'empressait à me témoigner le plus vif intérêt. « Oh ! madame, dit-elle, c'est une horreur, une « cabale.

« — Peut-être, répondis-je ; mais au fond j'ai « mal joué.

« — M. Regnaud ne disait pas cela, il a bien « souffert ; il voulait qu'on n'achevât pas la « pièce.

« — Belle équipée ! Avec l'humiliation d'une « chute, subir celle des punitions justement « infligées à qui manque au public. »

Pendant ce court dialogue, on déshabillait la triste veuve de *Sichée* : chaque ornement qui tombait me rappelait ma chute ; mais, je dois l'avouer, mon amour-propre souffrait moins de ces blessures que mon imagination ne s'alarmait de la présence d'Oudet à la représentation, de cet homme que je voyais déjà s'attacher à ma destinée comme une épouvantable fatalité.

Je trouvai chez moi Regnaud et le neveu de l'amiral Gantheaume, furieux, criant à la cabale. Le dernier avait failli avoir un duel, et, d'après les circonstances, je supposai que cela

avait dû être avec Oudet. « Il me sifflait donc, cet « étrange personnage que vous me signalez?

« Non, madame, sa colère avait encore je « ne sais quel intérêt et quelle bienveillance. Il « lui échappait des exclamations d'attachement, « avec des cris de satisfaction de votre mésa- « venture. Il y avait là-dessous de la rivalité, « de la jalousie; il disait enfin que, par votre « succès, vous étiez perdue pour eux.

« — Pour eux? mais ils aiment donc en com- « mandite, m'écriai-je, et par association.

« — Vous riez, belle dame, mais ils ne riaient « pas, mes hommes de l'orchestre.

« — Oh! dit Regnaud, cet homme avait l'air « fier, le ton tranchant et familier; vous ne de- « vez pas le voir. »

Je ne l'avais que trop vu, et mon effroi supposa dès lors des projets d'autant plus inexplicables pour moi, que je savais que la galanterie n'y entrait pour rien. Malgré tout, on soupa fort gaiement. Deux amis de Regnaud arrivèrent encore. Tous m'engagèrent à continuer mes débuts par les rôles de *Sémiramis* et d'*Hermione*. Aucune flatterie, aucune consolation ne fut épargnée à ma vanité; mais la leçon avait été si forte, que cette fois, par extraor-

dinaire, ce fut la raison qui eut raison. Regnaud s'emporta, et son intérêt pour moi le rendit injuste. « Je le sais, disait-il, c'est une « cabale des comédiens.

« — Puisqu'ils ont mis le public de leur côté, « c'est qu'ils avaient raison.

« — Bah! c'est notre faute; nous avons mal « mené nos affaires; ne quittez pas la partie, « et nous dresserons mieux nos batteries.

« — C'est-à-dire que vous ferez pour moi ce « que vous trouvez si mal qu'on ait fait contre. « Grand merci; enlever les suffrages par son « talent me paraîtrait doux, mais les payer me « paraît ignoble. »

On a dit que je m'étais obstinée à réclamer un second début, et que les comédiens s'y opposèrent. J'ignore, moi, s'il en fut question; mais je puis assurer que, m'eût-on assuré une part entière au Théâtre-Français, j'aurais préféré la misère obscure de la province à une seconde épreuve de la cruelle sévérité du public de Paris. Tels étaient à cet égard mes sentimens, et l'expression en était aussi vive que publique. J'eus plusieurs fois l'occasion de voir M. Chaptal, et il ne fut jamais le moins du monde question entre nous de récidives dra-

matiques. Je priai même tous ceux des artistes du Théâtre-Français que je continuai de voir, de me croire bien résignée, bien consolée, bien résolue surtout à rester sur cette première disgrâce.

M. de Talleyrand, au moment de ma tentative et de ma mésaventure tragique, était fort malade; mon amour-propre tremblait de le revoir depuis que j'étais détrônée, et cette conversation si piquante, cette flatteuse intimité avec un homme si distingué, je craignais en quelque sorte d'en jouir, malgré le désir que j'en éprouvais. Pour me donner le courage de cette entrevue si redoutée, j'imaginai de la faire précéder de mon portrait, modelé par Lemot, dans l'attitude de la Cléopâtre. Je le portai moi-même au ministère dans une chambre voisine du jardin, et laissai ce billet à l'huissier qui m'avait accompagnée.

« Didon fit des sottises pour le pieux Énée.
« La plus grande fut de se tuer. Madame Cléo-
« pâtre se sauva par la piqûre d'un aspic de la
« blessure qu'elle craignait pour son orgueil.

« Moi, chétive citoyenne, qui ai voulu, sous
« le royal bandeau de la première, essayer le

« sceptre tragique, ne faites pas craindre les « dédains de César pour la seconde à celle qui « s'offre à vous dans l'attitude de la reine d'É- « gypte, et sous les traits de la bien détrônée.

« DIDON SAINT-ELME. »

Par malheur pour le billet, M. de Talleyrand tomba plus malade, et j'eus le regret de quitter Paris sans le voir. L'affaire qui précipita mon départ me donna encore la crainte de lui avoir peut-être déplu, et j'en maudis doublement la mémoire.

CHAPITRE LXVII.

Une conspiration. — Fouché, ministre de la police.

Dans le grand nombre de mes connaissances se trouvait un M. Vill.... Il m'avait présenté un de ses amis, M. Hervas, riche banquier espagnol, homme fort distingué, qui avait bien, au premier abord, quelque apparence de morgue et de hauteur, mais qui gagnait singulièrement à être connu. M. Hervas se plaisait dans ma société, parce qu'il me trouvait instruite sans être pédante, assez au courant de la littérature espagnole, genre de séduction qui ne pouvait être commun à beaucoup de femmes. Jeune, doué de tous les dons extérieurs et de ceux de la fortune, sa générosité fit bientôt croire à une liaison plus intime. Cette présomption qui n'était point fondée, car il

n'y eut jamais entre nous ni la pensée, ni les droits de l'amour, m'exposa à toutes les jalousies d'une rivale.

Madame Arthur, femme assez jolie encore, quoique près de la maturité, venait quelquefois chez moi sous les auspices de Joufre, et comme elle avait de fort bonnes manières, elle était du nombre de ces personnes sur lesquelles il y a bien quelque chose à dire, mais qui, grâces à l'extérieur, ne déparent point un salon dans les grands jours. Comme cette simple connaissance n'avait jamais été jusqu'à l'intimité, je fus assez surprise de voir madame Arthur m'accabler de visites du matin assez ennuyeuses. Ses assiduités avaient un but. Elle y arriva. Elle avait connu Hervas, et elle me fit de sa vertu une description si pompeuse, que je pensai de suite qu'elle l'avait immolée, et de la magnificence du riche espagnol une peinture qui indiquait plus de regrets que de principes. Mais je faisais trop d'honneur à ladite dame en ne lui supposant que des remords de cupidité, elle avait aussi des projets de vengeance. Opulent et généreux, Hervas, malgré mes refus, me comblait journellement de ces riens brillans que le luxe invente et que la mode

renouvelle. Madame Arthur était chez moi au moment même, où encore une fois le domestique d'Hervas apportait un nécessaire d'une richesse et d'un travail admirables. Elle ne put maîtriser son dépit. « Allez, madame, me « dit-elle, on ne donne pas tant à la seule « amitié. »

Blessée de l'impertinence, je répondis avec aigreur. « Tenez, reprit la vilaine femme, les « cadeaux aplanissent bien toutes les routes. « Si vous n'êtes pas la maîtresse d'Hervas, c'est « qu'il a d'autres vues sur vous en vous pro- « diguant d'aussi fastueux présens. Si j'avais « voulu, j'avais beau jeu avec lui, moi qui suis « intime avec Rapp. Il ne s'agissait de rien « moins que de 50,000 francs.

« — Et vous avez refusé, madame! Il vous « demandait donc l'impossible?

« — Je ne puis dire ces choses-là; mais ce « que je puis déclarer, c'est que, sans aimer « ni Pierre ni Paul, on n'aime pas à être mêlé « à de pareilles affaires. »

Ma curiosité commençait à être vivement excitée; je brûlais de savoir autant qu'on brûlait de m'instruire, mais la vengeance, l'envie et la sottise n'ont jamais rien inventé de

plus noir que l'action que cette femme allait m'avouer.

« Hervas, me dit-elle enfin, est un ennemi « du premier consul; son séjour à Paris n'a pas « d'autre but que le projet d'un empoisonne- « ment contre sa personne.

« — Vous êtes folle avec vos idées, et dan- « gereuse avec vos confidences; daignez, je « vous prie, me les épargner.

« — Oh, mon Dieu! vous le prenez bien mal. « Il n'en est pas moins vrai qu'on m'a proposé « les 50,000 fr. pour m'introduire.... »

Malgré moi, je devenais pensive, et l'inexplicable inquiétude qui se peignait dans mes traits donna à madame Arthur le courage et le plaisir de continuer.

« On avait, ajouta-t-elle, pensé à des pas- « tilles, mais le consul est méfiant.

« — Écoutez, madame, vous ne sentez pas « tout ce que vous dites; mais moi, qui vous « connais, je lis le mensonge dans votre refus.

« — Comment! vous me croyez capable d'un « crime pour 50,000 fr. ? »

Un oui était sur mes lèvres, quand Adélaïde arrêta cette rude réponse, en annonçant une visite. Madame Arthur me quitta.

Je vis Hervas le soir même. J'avoue qu'en l'abordant, l'imagination, toute pleine encore de ce que je ne croyais pas, mais de ce qui m'effrayait cependant, je fus gênée avec lui et réservée. Il m'en fit la guerre, et son air inspirait tellement la franchise et la gaieté, que je ne pus accorder les ombres d'un complot avec de pareils dehors, et que, revenue moi-même à mon humeur, je ne crus pas même devoir l'étourdir des calomnies d'une mégère.

Je me gardai bien encore d'en parler à Regnaud; je connaissais sa susceptibilité en matière politique. Aussi quelle fut ma surprise de le voir, huit ou dix jours après cette scène, arriver chez moi, à une heure du matin, me demandant, sans préambule et presque du ton d'un juge, quelles étaient mes relations avec Hervas. Il était pâle, agité... Son air, ses interrogations brusques et inquiètes me donnèrent presque la terreur d'une épouvantable vérité.

« Il serait donc vrai, s'écria-t-il; vous sa-
« viez et vous ne m'instruisiez pas. Se peut-il?
« et si on l'eût assassiné, qu'auriez-vous eu à
« répondre? »

L'exclamation me parut si inconvenante et si exagérée, que je pris, comme malgré moi,

le ton de la légèreté et de l'ironie. « *Devais-je* « *le garder.* Votre consul ne vaut pas tout le « bruit que vous faites. Est-il mort? oui ou non.

« —Comment, Saint-Elme!... mais vous me « faites frémir.

« —Rassurez-vous; la vie m'est trop chère « pour que je voulusse risquer ma blanche « peau pour la cruelle fantaisie de rendre un « peu plus sépulcral le teint de votre consul. « Je ne suis pas assez ambitieuse pour m'élever « jusqu'au forfait politique. La lâcheté me ré- « volta toujours, et dans tous les cas, dans « toutes les opinions, pour tous les partis, « l'assassinat me semble abominable, sans « résultat et sans excuse.

« —Oh, mon amie! je vous reconnais. Votre « langage me rassure. Tenez, jugez de mon « trouble; voilà ce qu'on m'écrit:

« L'intérêt qu'on prend à madame Saint-Elme « décide l'*anonyme* à vous instruire des dan- « gers où elle s'expose par sa liaison *intime* avec « un étranger très suspect et ennemi juré du « consul. On a averti cette dame, et l'on s'at- « tendait qu'elle aurait, par prudence, cessé de « voir la personne; loin de là, on voit que l'in-

« timité augmente. Se pourrait-il qu'elle fût ga-
« gnée! L'estime qu'on a pour vous, monsieur,
« détermine à cet avis. Soyez sur vos gardes. »

« Oh! l'abominable femme que cette Arthur!
« m'écriai-je en posant le billet sur la che-
« minée.

« —Mais, que vous a-t-elle dit?

« —Des mensonges, des absurdités. » Et je les lui contai toutes.

A cette époque, tout ce qui approchait Bonaparte poussait le dévouement jusqu'au fanatisme. Le soupçon était un devoir, la délation une vertu. Par suite de cette religion politique, Regnaud s'oublia au point de m'ordonner de faire ma déclaration, et de me défendre de prévenir Hervas, appelant bientôt mes refus de la complicité.

« —Ma complicité est tout simplement du
« bon sens. Est-il possible qu'un homme d'hon-
« neur, riche, heureux, indépendant de votre
« gouvernement, étranger à ses intérêts, veuille
« échanger les douceurs de l'opulence contre
« les plaisirs d'une conspiration?

« —Oh, mais, Saint-Elme, comme vous le
« défendez!

« — Et vous avec quelle leste facilité vous « faites des complots et des coupables. Votre « consul vous tourne la tête.

« — Je sais bien que vous ne l'aimez pas.

« — Mais, quels que soient mes sentimens, « en tirerez-vous la conséquence d'un crime ?

« — Pourquoi ne m'avoir pas confié les pro- « pos de cette dame Arthur ?

« — Belle question ! parce que je les traitais « ce qu'elles valent, et que je sais qu'une ombre « suffit pour éveiller des soupçons chez les gou- « vernans, et entourer d'inquiétudes ceux qui, « à tort même, leur sont signalés ; parce que « j'ai voulu vous sauver des travers du zèle et « des excès du dévouement, et un galant homme « des tracas de la haute politique.

« — Saint-Elme, si vous avez la moindre « amitié pour moi, vous allez m'accompagner « chez Fouché.

« — Pourquoi ? pour déclarer que vous per- « dez la tête ?

« — On ne badine pas en pareille matière. « Votre devoir est de déclarer les propos qu'on « vous a tenus, sinon par attachement au consul, « au moins à cause de celui que je lui porte et « que vous avez pour moi.

« — C'est-à-dire que, parce que je vous sais « dévoué au consul, mon devoir serait d'être « infidèle à un ami qui aurait, avec la volonté « de conspirer, la maladresse de m'en instruire?

« — Nul doute.

« Monsieur, croyez que si j'avais su que « la dénonciation fût une des conditions de « l'amitié, j'aurais fui une intimité qui com- « mande de tels sacrifices.

« — Dieux! quelle tête, quand elle ne veut « pas comprendre!

« — Je comprends tout, et voilà pourquoi je « ne veux rien faire. Je vous répète qu'Hervas « ne m'a rien dit, pas plus qu'à cette furie qui « a tout inventé. Mais, lors même qu'il m'eût « confié le dessein de faire sauter le Luxem- « bourg avec tous ses locataires politiques, j'au- « rais fait en sorte que vous ne fussiez pas vic- « time du complot; mais certes je ne vous en « eusse pas fait le confident. Vous voulez « me conduire à la police pour une dénoncia- « tion; j'aimerais mieux y être traînée pour un « crime.

« — Saint-Elme, tenez-vous à mon amitié ?

« — Il y a deux ans, elle me paraissait on ne « peut plus précieuse.

« — Promettez-moi du moins de ne plus re-
« voir Hervas, et de ne pas lui écrire; car, sans
« doute, vous étiez en correspondance : et
« sur quoi!

« — Mais il me trouvait charmante, et il osait
« me le dire, et j'osais lui répondre qu'il était
« fort poli.

« — Adieu, je vous quitte, mais il pourrait
« arriver que vous me vissiez encore ce soir.

« — Je vous préviens que vous resterez à la
« porte, à moins que vous ne soyez accom-
« pagné d'une de ces aimables formules : *De*
« *par la loi.* J'ai mal à la tête, et si mauvaise
« que vous la jugiez, je veux la soigner; car
« vous m'avez fatigué l'esprit, et j'ai besoin de
« sommeil. »

Il partit, et mon domestique entendit qu'il donnait l'ordre de le conduire chez le ministre de la police. Je m'endormis fort tard et avec peine, le cœur tout bouleversé de cette pénible soirée. Lorsque je m'éveillai, on m'annonça que Regnaud s'était déjà présenté deux fois pour voir si j'étais levée. On me parlait de lui quand il entra.

« Je viens vous chercher. Le ministre de
« la police prend les choses au sérieux. Venez

« tout lui dire. C'est le plus court pour vous,
« et même le plus sûr pour Hervas. »

Je m'enveloppai d'un schall et d'un voile, et je me décidai sans proférer une parole. La cour de l'hôtel était remplie de gendarmes. Regnaud me donna la main. Je ne saurais dire tout ce que j'éprouvais, mais cela tenait de l'épouvante, car le ministre me parlait déjà que je ne l'entendais pas encore. J'étais si émue, que je restais debout, malgré l'invitation fort polie qu'on m'avait faite de prendre place, et qu'on fut contraint de me renouveler.

« C'est une affaire fort étrange, me dit Fou-
« ché, que celle dont M. Regnaud m'a fait part;
« voudriez-vous, madame, m'en déduire les
« plus minutieuses circonstances? Ne craignez
« rien. »

Je vis de suite qu'on cherchait une accusation, et qu'on n'épargnait rien pour la trouver, et pour me faire dire que c'était positivement à moi qu'Hervas avait confié son projet.

« — Ce projet est une fable, une atroce ca-
« lomnie. Je vois Hervas depuis six mois. Jamais
« le nom du premier consul n'a été sur ses lè-
« vres. Il ne s'en occupe pas plus que moi.

« — Vous connaissez le consul depuis votre « liaison avec Moreau ?

« — Non, car il était en Égypte. Je ne pense « en vérité à Bonaparte que quand j'en en- « tends parler.

« — C'est par sympathie avec Moreau ?

« — La sympathie qui me liait à ce grand « homme, citoyen ministre, avait une source « plus douce que les opinions politiques. »

Puis Fouché revenant à Hervas : « Vous savez « pourtant qu'il a tenu le propos en question ?

« — Je suis sûre que c'est une calomnie.

« — Mais si Hervas ne vous a pas confié son « projet, il a chargé madame Arthur de vous le « communiquer ?

« — En un mot comme en mille, Hervas ne « m'a rien dit, il n'a rien dit à cette femme. »

Ici la sévère physionomie de Fouché s'enlaidit encore, et j'en reçus une telle atteinte, que je me voyais déjà entourée de tous les réseaux de cette terrible police, qui, bon gré mal gré, voulait une proie. Quelques momens je sus contraindre tout ce que j'éprouvais, et me donner même un air de sincérité et d'insouciance qui trompa les regards si exercés de l'argus.

Mais Fouché avait dans la physionomie quelque chose d'invincible. On ne pouvait le pénétrer, il vous pénétrait toujours. Je l'ai plusieurs fois rencontré, et dans l'intimité comme dans la représentation, il conservait le même empire. Je l'ai vu à La Haye, lors de sa courte ambassade; je l'ai vu à Florence auprès de la princesse Élisa. Dans la faveur comme dans la disgrâce, son impassibilité terrible ne se démentait jamais.

Qu'on juge de ce que pouvait produire sur moi une première entrevue! « Songez, ajouta « bientôt Fouché, en se rapprochant de moi avec « une confiance toute caressante, qu'il y va d'un « grand intérêt. Votre obstination peut vous « perdre, sans sauver votre instigateur.

« — Mais il n'y a pas plus d'instigateur que « de crime!

« — Votre cœur s'exalte par le danger. Vous « n'auriez pas tant de chaleur s'il était inno- « cent. Encore une fois, que votre esprit vous « serve du moins à vous sauver de la duperie « de l'héroïsme.

« Il est prouvé qu'Hervas a tenu le propos: « il faut choisir entre une récompense sûre et « une punition inévitable et terrible.

— « Vous faites, monsieur, à la délation des « voies bien larges; mais vos récompenses sont « des opprobres. Il y a des choses toutes sim- « ples que ne veut jamais croire la finesse des « politiques; elles leur éviteraient pourtant « des frais et des fautes. Je vous répète qu'il « est impossible qu'Hervas ait voulu jouer « une brillante fortune contre un dangereux « complot. Si l'idée eût pu lui en venir, il « m'eût plutôt choisie pour confidente, moi, « pour qui vous supposez qu'il éprouve une « prédilection si marquée, qu'une femme « sans esprit, sans considération, avec la- « quelle il n'a pu avoir qu'un de ces courts « rapports de plaisir dont un homme déli- « cat rougit bientôt. Ce n'est point à de pa- « reilles femmes que l'on confie sa vie et son « honneur.

« — Votre défense choquante m'éclaire : je « vois que vous aimez Hervas: au nom de cet « attachement, avouez tout; ma propre indul- « gence est à ce prix.

« — Votre protection, votre indulgence, je « les repousse; je respecte le gouvernement, « mais je ne le crains ni ne l'implore. Je suis « innocente, Hervas est innocent; je suis en

« votre pouvoir, faites de moi ce que vous « voudrez.

« — Nous allons vous garder jusqu'à plus « ample informé.

« — Appelleriez-vous cela de la justice?

« — Si ce n'est justice, c'est prudence; et les « gouvernemens n'en sauraient trop avoir. »

Ici un jeune homme entra, et remit un papier au ministre au sombre visage. « Je suis « fâché, dit-il, d'user de rigueur envers vous; « mais madame Arthur vous accuse; elle dé- « clare ne s'être adressée à vous que par la « confiance que lui inspirait votre amitié avec « une personne dévouée comme Regnaud au « consul.

« — Ah! vous voilà donc convaincu que ce « n'est pas à moi que la prétendue confidence « a été faite?

« — Si peu, qu'Hervas est arrêté, que ses pa- « piers sont saisis, et les vôtres aussi.

« — Si vous n'avez pas la cruelle satisfaction « de trouver dans les miens des listes de con- « spirations, vous y rencontrerez des pièces plus « pacifiques qui pourront servir de modèles à « une instruction plus amusante. »

Fouché *me regardait parler*, et l'étude de

ma physionomie l'occupait bien plus que mes paroles. Il ne m'en dit plus qu'une dernière: « Entrez dans ce cabinet, » et il ferma lui-même la porte sur moi. Je me trouvai ainsi provisoirement en prison dans un fort joli cabinet. Des livres étaient épars çà et là. J'ouvris un volume, et je tombai sur des vers latins, qui traitaient, je crois, de la vie rustique. Malgré tout ce que je ressentais d'angoisses, j'avoue que je ne pus m'empêcher de remarquer le contraste des goûts de l'homme privé et de l'homme d'état, l'alliance de la poésie bucolique avec la police. Cette distraction, toute piquante qu'elle fût, n'était pas suffisante pour me faire oublier mon état. L'inquiétude et l'attente le rendaient affreux. J'étais si absorbée, que je n'entendis pas ouvrir la porte, et il fallut que Regnaud, entré avec le ministre, me tirât de mon accablement.

« Pourquoi donc cet air désolé et coupable? « me dirent ces messieurs; on sait que vous « n'avez dit que la vérité; tout est éclairci.

« — C'est fort heureux. En attendant, voilà « une journée bien agréable. » Là-dessus le ministre nous congédia avec force excuses et politesses, et même avec sourire.

Montée en voiture, je ne pus m'empêcher d'exprimer à Regnaud avec une franchise un peu dure, qu'il était fort désobligeant d'avoir des amis si fanatiquement dévoués *à la chose publique.*

CHAPITRE LXVIII.

Une bonne mère. — Nouvel engagement dramatique. — Regnaud de Saint-Jean-d'Angély. — Retour de D. L***. — Départ pour Lyon et Marseille. — La chaîne des galériens.

J'avais cessé de m'occuper de la triste affaire qui m'avait révélé tout l'odieux de la police, quand mon souvenir y fut ramené par un bien triste événement. Adélaïde entra un matin tout effarée, en me disant : « Madame Arthur « est morte hier d'une colique d'entrailles. »

« Quoi ! empoisonnée ?

« — Non, madame; des suites d'une impru- « dence. On est venu déjà plusieurs fois vous « demander; et voilà en ce moment la mère « qui veut absolument vous entretenir.

« — Faites entrer. »

J'avoue que la fille m'était bien odieuse; mais ce souvenir de remords qui, mourante, l'avait

reportée vers moi, me réconciliait presque avec elle. Sa mort avait été terrible; mon nom avait été mêlé à ses derniers soupirs; elle m'avait appelée à son secours dans ses tourmens affreux. Mon cœur ne se ferma point au récit d'une pareille agonie faite par une mère. Cette vieille femme, sans éducation, d'une tournure et d'une mise communes, ne m'en inspira que plus de pitié. « Ah ! ma chère dame, me disait-elle, je n'ai point partagé l'aisance de ma « fille. J'étais pauvre; je ne la voyais pas, mais « je suis accourue à son lit de malade. Elle avait « besoin de votre pardon pour mieux mourir; « madame, je le lui ai promis, et je viens vous « le demander. Permettez que je fasse dire une « messe pour elle en votre nom. » Je lui remis de l'argent pour plusieurs, et la bonne vieille me quitta en me bénissant.

Mon triste début au Théâtre-Français, tout infructueux qu'il eût été, avait cependant donné quelque bonne opinion de moi à quelques directeurs de province. Leurs propositions m'humilièrent d'abord. Je me trouvais déchue; mais, désenchantée déjà, et sur mon indépendance, et sur l'amitié de Regnaud, et sur les plaisirs de Paris, je me décidai à une

séparation courageuse, et je contractai un engagement avec un sieur Beaussier, à cette époque directeur du grand théâtre de Marseille. Regnaud, qui s'y était d'abord opposé, me voyant résolue, me donna des lettres pour M. de Permon, commissaire général de police, et Thibaudeau, préfet.

Au moment où j'emballais ses conseils et mes papiers, on vint m'apporter un billet qui m'annonçait l'arrivée de D. L***. Les conseils de Regnaud sur le compte de cet homme, mes soupçons, que dis-je ! mes expériences, tout céda devant le besoin des confidences pour un cœur malade. Au bout d'une heure il était chez moi; il réveillait les espérances d'une grande passion, et cette entrevue me rejetant loin de mes projets, je ne sentis plus que les délires de mon amour pour Ney.

Je partis néanmoins. Je ne saurais exprimer tout ce qui me vint d'idées tristes, de ressouvenirs amers, de regrets cuisans, quand je revis Lyon, où quelques années plus tôt j'avais, sous un grand nom, recueilli tous les plaisirs de la considération et de l'opulence. Rien n'égale en amertume ces positions où deux époques différentes de la vie viennent, en quelque

sorte, se mettre en face, où quelque chose d'extraordinaire vous force de vous souvenir, pour vous contraindre presque à ne plus espérer.

Pour chasser un peu ces noires idées, inspirées par le pénible sentiment de mon état et de mon isolement, je me décidai, en quittant Lyon, à descendre en bateau le Rhône jusqu'à Avignon. Une scène terrible me fut presque une consolation, et l'aspect d'un danger un oubli de mes chagrins. Nous faillîmes être engloutis, et je fus assez heureuse pour sauver de la mort une jeune fille charmante que le courant allait entraîner. Mon âme reprit quelque force et quelque orgueil après cette action, qui me valut les bénédictions de tous les voyageurs, et même l'accolade rude, mais sincère, du rustique batelier. L'image de Ney m'était comme apparue dans le critique moment; je me sentais fière de m'élever jusqu'à lui par ce courage, et je me trouvais récompensée par le seul espoir de lui écrire que j'avais traité la mort à sa manière, et que je n'étais point indigne de l'homme le plus brave.

Le reste de la route devint un enchantement. L'intimité était parmi les voyageurs, la folie circulait à la ronde, et, comme elle était ai-

mable et décente, des femmes la partageaient avec cette nuance de délicatesse qui la double en l'épurant.

La diligence où nous étions montés roulait donc au milieu des joyeux propos, quand une de nos dames, mettant à la portière sa jolie tête, la retira soudain avec un cri d'horreur et d'effroi. Elle venait d'apercevoir la chaîne des forçats, qu'une escorte de gendarmerie conduisait au bagne de Toulon.

Quelle plume il faudrait pour le tableau de ces dernières misères de l'humanité! mais à côté, quelle scène touchante que celle de cette pitié soudaine et sublime, éprouvée par des femmes auxquelles la vertu fit supporter le dégoût pour soulager le crime, peut-être trop puni. Un de nos compagnons de voyage fit observer qu'il y avait dans cette horde garottée sans doute de bien grands coupables. « Oh! « m'écriai-je, ne voyons que la misère, et non « les actions qui l'ont méritée. » Aussitôt les bourses furent tirées; mais la voiture allait plus vite que notre pitié. « Peut-être, disait la petite « dame, nous maudissent-ils pour n'avoir rien « jeté au bonnet quêteur.

« — Jeter un secours me paraît humiliant

« même pour des galériens, m'écriai-je; il faut « encore supposer un reste de délicatesse à ceux « que l'on soulage. *L'aumône se donne et ne se « jette pas.* »

Nous avions les devans sur la troupe; arrivés au relais, tout le monde descendit, et nous voilà tous refaisant à pied la route que nous avions déjà faite; enfin nous nous trouvâmes en face des malheureux. Ils étaient couchés et assis le long du chemin, couverts de poussière, accablés de fatigue, s'entr'aidant à soutenir le fardeau de leurs chaînes, accouplés comme des bêtes de somme, et convoitant, d'un œil hideusement avide, la cruche d'eau et le pain destinés à leur avare nourriture.

Je ne sus d'abord que pleurer et frémir à l'aspect de tant de misères; mais bientôt, l'humanité secondant notre courage : « Monsieur le « gendarme, dis-je au conducteur de la troupe, « permettez-nous de répartir, entre ces infor- « tunés confiés à votre garde, le produit d'une « collecte. »

Un cri de joie s'élève dans les airs à ce mot entendu de tous, et mêlé d'un bruit de chaînes effroyable. Les gendarmes firent un cercle autour de la troupe haletante. Puis, nous autres

femmes parcourûmes les rangs, distribuant des vivres et de l'argent, parlant à quelques uns des condamnés. Hélas! j'eus là l'occasion de reconnaître qu'il faut bien moins d'or pour combler d'immenses infortunes, que pour assouvir d'inutiles et frivoles caprices. Soixante-seize malheureux furent consolés pour la modique somme de 120 francs. Quelle futilité ne coûte pas plus cher!

Au milieu de nos voyageuses, l'une me parut ajouter encore en cachette à chacun de nos dons. Plus tard je reçus la confidence d'une pareille générosité. La diligence se remit en chemin aux bruyantes acclamations de la reconnaissance des condamnés, et même aux applaudissemens des gendarmes commis à leur garde et attendris.

Au premier relais, la jeune dame dont j'avais remarqué la tendre bienfaisance me prit à part, et me dit : « C'est un ami qu'en vous j'ai « rencontré, c'est un frère. Mon cœur a deviné « le vôtre; soyons de moitié dans les frais et le « bonheur d'une bonne action. Ce galérien, ce « malheureux à qui vous m'avez vu plus par- « ticulièrement parler, m'a glissé dans la main « l'écrit que voici :

« Je suis coupable, mais encore plus mal-
« heureux. Je trace ces lignes dans l'espoir que
« je rencontrerai quelque regard de commisé-
« ration, quelque accent de pitié dans un cœur
« généreux.

« Je suis fils unique de la veuve..., de la
« ville de... Arrivé seul à Paris, je crus à l'ami-
« tié, et par elle et pour elle je fus entraîné au
« crime. Qui que vous soyez, ayez pitié de ma
« mère; elle a su ma condamnation; mais
« trompée sur le jour d'un épouvantable dé-
« part, elle ne sera à Paris que dix jours après;
« elle y sera sans ressources. Qui que vous soyez,
« pensez à cette mère. Mais puissiez-vous être
« une femme au doux regard, à la voix compa-
« tissante! Alors ma mère sera secourue, on
« l'aidera même à venir dans des lieux de souf-
« france consoler son coupable et malheureux
« fils, avant qu'il ne meure du supplice de
« toutes ses peines.

« Louis-Édouard. »

« Je reste ici, dis-je à la jeune dame; j'y
« attendrai la *chaîne*. A son passage, je parlerai
« au brigadier. Une lettre partira à l'instant
« même pour la mère du malheureux, avec

« l'argent nécessaire à son voyage. » A ces mots, la jeune dame tomba dans mes bras. « Je ne « puis attendre, une affaire m'appelle à Tou- « lon ; mais voici mon adresse, nous nous écri- « rons, nous nous reverrons. »

CHAPITRE LXIX.

Arrivée à Marseille. — Mademoiselle Rousselois. — Engagement à Draguignan. — M. Fauchet, préfet.

Comme je suis la femme aux aventures, je n'arrivai d'Aix à Marseille qu'après une foule d'incidens, qui, dépourvus d'intérêt pour un lecteur, n'en forment pas moins les épisodes terribles d'un voyage. Je suis à Marseille, j'oublie et je tais tous ces détails. Je devais, avec quelques compagnons de voyage, aller le lendemain de mon arrivée voir le château d'If; la partie fut remise, parce que le directeur désira fixer au plus vite mes représentations. Cette course n'eut lieu que plus tard, et l'on dirait que la fortune se plut à l'ajourner, pour que je fusse témoin d'un grand deuil militaire, de l'envoi du cercueil de plomb qui contenait les restes de l'infortuné Kléber, en-

voyés des sables de l'Égypte vers le sol plus hospitalier de la patrie.

Je pris de suite mes petits arrangemens domestiques dans l'hôtel où j'étais descendue. Le choix d'un fort bel appartement, les conditions de ma table, l'engagement d'une femme de chambre, tout cela fut l'affaire d'un instant, car l'hôtesse était accommodante, et presque désintéressée, malgré son état.

J'allai voir M. de Permon, qui me fit le plus aimable et le plus galant accueil; les jours de mes représentations furent fixés. Elles furent heureuses, grâce aux bienveillans conseils de la célèbre chanteuse Rousselois, qui avait le sentiment du vrai beau et de la dignité tragique; bonne et excellente amie qui me valut des succès, qui me donna des preuves du désintéressement le plus rare, celui de l'amour-propre. Ses conseils allaient plus loin que le théâtre. Elle me disait quelquefois : Et l'avenir, y pensez-vous? et notre état, qui ne donne pas la fortune, exige encore dans sa liberté quelques soins de réputation. « Là-dessus elle me reprochait mes courses, mes apparitions continuelles au cours, aux promenades. Toutes les fois qu'elle me parlait, j'étais de son

avis; mais comment résister aux invitations? comment surtout résister à mon caractère?

Une lettre que je reçus de D. L***, et surtout le séjour déjà assez long que j'avais fait à Marseille, précipitèrent le dessein d'une tournée, à laquelle d'ailleurs me condamnait le retour d'une actrice fort en crédit dans mon emploi, madame Mylord, femme d'un talent bien réel; car la beauté n'était point un de ses prestiges dramatiques, et, selon moi, le talent laid est un double talent. Comme mademoiselle Rousselois, loin de s'opposer à mes succès, elle y travailla, et c'est à leur goût délicat et cultivé que je dus la manière brillante dont je m'acquittai toujours des rôles d'Aménaïde, d'Héloïse, de Sémiramis et de Gabrielle de Vergy.

Mon séjour à Marseille fit encore assez de bruit pour m'attirer l'attention du directeur de Nice, M. Collet; de celui de Toulon, M. Renaud, et encore de celui de Draguignan, M. Béranchu. Je reçus des propositions fort belles pour des propositions de province; mais le directeur de Draguignan étant venu en personne me vanter les agrémens de sa résidence, en l'accompagnant de flatteries adroites, je lui donnai la préférence. Il me fit beaucoup valoir

la protection du préfet, accordée à son établissement. C'était M. Fauchet, amateur distingué de l'art dramatique et des lettres, et j'avoue que le désir de le connaître eut quelque part à ma détermination. Me voilà donc au bout de deux jours, en véritable chevalier errant, sur la grande route de Marseille à Toulon, et de Toulon à Draguignan. En vérité, j'étais une reine fort plaisante.

Mon directeur arriva presque aussitôt que moi à l'auberge où j'étais descendue avec deux cavaliers qui m'avaient accompagnée. On dîna, et le directeur se mit en belle humeur. Il avait été acteur d'un théâtre des boulevards de Paris, était resté fort bel homme et très disposé à raconter ses bonnes fortunes. Il se donna le large plaisir de la narration; mais, plaçant la morale à la fin de son récit, il nous dit que tout cela avait fini par le mariage, absolument comme au théâtre. Étant passés dans une salle voisine pour prendre le café, je devins tout à coup l'objet des attentions d'un officier de gendarmerie, genre d'hommage qui ne laissa pas de me donner de l'inquiétude. Elle fut à son comble, quand ce très peu galant personnage vint sans trop de façon se placer à notre table. La

conversation devint pourtant générale, et l'officier, comme de raison, parla guerre et campagnes. Le nom de Valmy lui échappa. Cela fut pour moi comme une commotion électrique.

« Vous y étiez, lui dis-je, monsieur l'officier?

« — A dix pas de vous, madame, lorsqu'on « emporta le brave Drouot du champ de ba- « taille. »

Tout le monde s'écria : « Comment ! est-il pos- « sible ! vous y étiez, vous vous battiez ?

« Je l'ai vue, disait Jarlot, donner une gourde « et son mouchoir à un sous-lieutenant blessé « d'un coup de feu, qu'elle n'avait pas l'air de « craindre. Oui, madame, c'est bien vous; on « n'oublie pas plus le courage que la beauté.

« — Les souvenirs que vous me rappelez me « donnent quelque orgueil, quoique ce ne soit « pas de la gloire. Le hasard seul me rendit « témoin des brillans faits d'armes de cette « journée, j'en suis heureuse; mais, comme « déjà les idées ont changé, veuillez bien me « garder le secret d'une distinction militaire « qui pourrait bien n'être plus de mode, et « m'exposer ici à tous les embarras d'une in- « supportable curiosité. L'héroïne pourrait faire « tort à l'actrice. Ainsi, M. Jarlot, du silence :

« voulez-vous à ce prix mon amitié? » Il porta la main sur son cœur, et je reçus une parole de brave, une de ces paroles auxquelles on est fidèle. Le pauvre homme, malgré sa religieuse discrétion, me suivait partout, ne manquant pas une de mes représentations, et ne supportant pas qu'on m'admirât à demi. J'aurai à parler des imprudens éclats de cette admiration, qui était excessive, même pour une ville comme Draguignan; mais je dois m'occuper, par droit de préséance, de celle d'un préfet, partisan beaucoup plus sérieux qu'un lieutenant de gendarmerie.

Je débutai par le rôle d'Héloïse. Mon costume était fort simple, et tout-à-fait en harmonie avec la troupe. Il n'y a pas, je crois, trop d'orgueil à dire qu'au milieu d'elle on me trouva du talent. Qu'on songe que je parle de la tragédie dans le département du Var. Applaudie à presque tous les passages importans, je distinguai avec plaisir l'approbation du préfet au milieu de l'approbation générale, et je jouis de tous le bonheur d'un succès qui du moins était sans intrigue. M. Fauchet sortit de sa loge par le théâtre, et me dit, en passant, les choses les plus flatteuses.

M. Fauchet était un homme d'excellentes manières, d'un extérieur fort agréable, paraissant, au premier abord, sentir un peu ses avantages, mais au fond n'ayant point la fatuité dont il portait le masque. Je passai trois mois à Draguignan, partageant mon temps entre l'étude, la promenade, et quelques correspondances avec mes amis. Un jour, en revenant de la répétition, je trouvai chez moi M. Cabre, secrétaire de M. Fauchet, qui m'invita à dîner de sa part à la campagne. Nous ne fûmes que quatre, et moi seule femme de la réunion. Elle n'en fut pas moins charmante. On ne peut se faire d'idée du charme et du bonheur de rencontrer loin de la capitale ces plaisirs délicats de l'esprit; de parler, à deux cents lieues de Paris, théâtre, auteurs, littérature. M. Fauchet, dont l'esprit avait de la culture et de l'agrément, descendait avec quelque peine de la dignité administrative, mais cette réserve même donnait du prix à ses réflexions, et une certaine coquetterie d'homme à son abandon. Son regard fin et pénétrant ajoutait quelque chose de très piquant à tout ce qu'il disait de sensé et d'aimable, et il n'était pas jusqu'à la pâleur de son teint qui ne répandît sur sa belle figure

cette sorte d'intérêt qui naît toujours de la trace des passions ou des souffrances. On récita force vers, force tirades tragiques, mais tout cela entremêlé d'anecdotes et de propos d'une gaieté pleine de goût et de décence.

Le bon ton et le décorum semblaient les prétentions de M. Fauchet, mais il les soutenait sans raideur; je trouvai en lui un protecteur, un ami même, et j'aime à me persuader que, quoique éloignée de son souvenir par de méchans rapports, il n'apprendra pas sans plaisir que celle à qui il reconnut *de la bonté*, *de l'instruction*, *de la facilité à causer et de la grâce à écrire*, ne se rappelle que sa première bienveillance, et nullement une inimitié justifiée, peut-être, par des inconséquences.

Cette soirée d'aimable intimité finit par un accident assez comique. On n'avait point de voitures pour revenir de la campagne, et nous fûmes pris par la pluie. Le secrétaire courut en aide-de-camp chercher des parapluies, mais la route se fit sans cet utile secours. M. Fauchet me couvrit d'abord de son manteau, puis, dans les endroits les plus périlleux, me porta

sur ses épaules, sautant les ruisseaux avec un héroïsme de galanterie toute française; car notez bien que le premier magistrat du département était en escarpins et en bas de soie blancs. Arrivés à la ville, nous nous séparâmes après avoir beaucoup ri de l'aventure, pour éviter que les bienveillans propos du chef-lieu ne la jugeassent avec plus de malice que de gaieté. « A revoir, m'écriai-je en quittant « M. Fauchet, à un plus beau temps! » Je ne savais pas si bien dire; car je le revis, en effet, mais seulement en de plus doux climats, au comble de la faveur et des dignités de l'empire, rapproché encore de l'ex-actrice de Draguignan, qui avait aussi acquis une position brillante dans cette heureuse ville de Florence, sous les auspices d'une femme digne, par ses vertus et ses rares qualités, d'un trône qu'elle a su tour à tour occuper et quitter avec grandeur [1].

Mon départ de Draguignan ne tarda pas à avoir lieu. Une lettre de ma cousine m'apprit la mort de mon mari; et cette fatale nouvelle d'un trépas si inattendu (Van-M*** n'avait que trente-

[1] La princesse Élisa.

un ans) me jeta dans un tel chagrin, que ma tendresse ou plutôt mes remords sentaient l'impérieux besoin de la distraction et presque de la fuite.

CHAPITRE LXX.

Départ de Draguignan. — Mademoiselle Félix. — Une troupe de comédiens. — Un bourreau sentimental.

Je restai quelques jours encore à Draguignan, combattue par le besoin de me distraire, et cette impossibilité de mouvement, suite des grandes douleurs. Enfin je m'éloignai, et dès que j'en eus la force j'en éprouvai un bien sensible. Car jamais la variété des objets, jamais la nouveauté de l'existence, ne manquent leur effet sur mon imagination. C'est elle qui me tourmente, mais c'est elle qui me console; elle serait par trop cruelle si elle n'était pas mobile. En arrivant à Aix, j'avais déjà ressenti l'heureuse puissance des voyages, et une rencontre vint ajouter aux distractions qui m'étaient nécessaires. Dans l'hôtel même où j'étais descendue, je crus reconnaître une femme charmante qui avait été l'un des ornemens de

nos réunions chez Moreau et Regnaud de Saint-Jean-d'Angély. Elle avait l'air moins heureux, mais non moins aimable, et j'avoue que l'idée de pouvoir lui être utile me fit brusquer la reconnaissance.

« Quoi! lui dis-je avec vivacité, c'est vous, « Félix! Que faites-vous ici? Où allez-vous? « Voulez-vous venir avec moi? je vais à Paris.

« — Hélas! ma chère amie, puisque vous « voulez bien me traiter comme telle, je vous « annoncerai que nous ne pouvons bouger d'ici, « et pour cause. Nous sommes en gage, moi et « ma troupe, car je suis actrice, jusqu'à l'envoi « de l'argent que doit nous transmettre le di- « recteur de Digne.

« — Eh bien! que faudrait-il pour donner la « liberté à des artistes de mérite?

« — Voici là notre régisseur, M. Mairet, qui « vous dira au juste nos besoins financiers. »

En effet, M. Mairet, jeune homme de fort bonnes manières, m'exposa avec une franchise philosophique les besoins du présent et les espérances de l'avenir. Le déficit, la nécessité, étaient de 700 fr.; je les lui prêtai avec un abandon qui l'enhardit à me proposer autre chose. « Ve- « nez avec nous, dit-il, sans engagement; nous

« jouons tragédies et vaudevilles, comédies et « mélodrames, grands opéras, voire même pan- « tomimes à combats.

« — J'y conséns. »

Félix me sauta au cou. Mairet disait mille folies : le premier rôle se frottait les mains à l'idée de jouer le grand répertoire; sa femme, qui tenait aussi les grands rôles, grande et froide personne de trente ans, s'échauffa par extraordinaire. J'invitai tout le monde à dîner. Mairet se chargea de la surveillance de mes malles, prétendant avec gaieté qu'elles valaient le matériel de toute la troupe. J'annonçai aux dames que ma toilette serait à leur disposition, et à l'instant même je leur proposai d'en user, pour se rajuster un peu. Je ne m'excuse pas : on l'a vu déjà assez dans ces mémoires; mais il me semble que cette facilité de caractère, qui m'a entraînée dans quelques égaremens, peut être cependant une condition de bonheur. Dans mes plus grandes peines, je me suis surprise voyant encore un bon côté aux plus tristes événemens, et oubliant tous mes chagrins personnels à la seule espérance d'alléger ceux des autres.

Après tous les éclats d'une folle gaieté, je

crus apercevoir parmi la troupe un certain air de gêne, quelques chuchotemens dont je demandai l'explication. Alors Mairet, d'un ton comiquement sérieux, prit la parole : « Ma« dame n'ignore pas, sans doute, que les an« ciens se servaient de chars pour voyager?

« — Eh bien?

« — Eh bien! nous voulons suivre leur exem« ple dans un pays plein de leurs monumens.

« — C'est-à-dire que vous voulez aller à « Digne en charrette?

« — Comme vous le devinez.

« — Et c'est cela que vous hésitiez à m'avouer? « Mais cela complète la partie; nous ferons une « répétition du *Roman comique.* »

Dans toutes les situations de ma vie, j'ai, comme je le disais tout à l'heure, toujours su prendre mon parti et m'accommoder gaiement aux nécessités. Je ne montrai donc aucun étonnement à l'aspect de nos phaëtons à deux roues. Notre voiture avait l'air d'une ambulance comique. C'était une charrette avec quelques cerceaux, revêtue d'un peu de toile ou à peu près. Onze personnes l'encombrèrent, car je veux bien ne pas compter dans la troupe la perruche de la soubrette, l'angora de l'ingénue,

et le carlin du *premier rôle*. C'était en vérité une colonie à mourir de rire, et un voyage qui paraîtra très amusant à tous ceux qui ont le bon esprit de ne pas prendre la vie trop au sérieux. Enfin, entre une tirade de *Sémiramis* et un grand air de *Barbe-Bleue*, nous arrivâmes à peu près à bon port, car nous ne versâmes qu'une fois.

Nous voulûmes cependant ne point faire notre entrée en pareil équipage, et il fut résolu que nous coucherions dans une auberge d'un petit village des environs de Digne. Moi, Félix et Mairet, nous descendîmes même pour le gagner à pied, afin de jouir d'un site curieux et intéressant. Notre imagination se promenait avec délices sur les imposans spectacles de ce sol pittoresque, dont l'originalité native, un peu rude et un peu sauvage, contrastait avec de précieux restes de la civilisation romaine. En gravissant les bords escarpés d'un ravin, nous aperçûmes un couple qui excita vivement notre intérêt, par la rapidité et tantôt la lenteur mystérieuse de sa marche. Le jeune homme paraissait d'une beauté remarquable, et la jeune femme d'une douceur angélique. Je ne sais quoi de souffrant répandu sur ses

traits l'embellissait encore. Nous nous sentions entraînés par un pouvoir magique, non pas à les épier, mais à savoir quelque chose d'une rencontre qui nous captivait.

En nous rapprochant, sans être aperçus, nous entendîmes le jeune homme parler avec émotion : « Ma chère Hélène, disait-il, ne me « cache rien. Ne crains pas de m'inquiéter par « l'aveu de tes douleurs ; avoue, au contraire, « pour que je souffre moins ; songe à cet être « invisible qui respire déjà près de ce cœur que « tu m'as donné, près de ce cœur qui a changé « en *joies célestes l'enfer auquel m'avait con-* « *damné le sort.* Je n'ai point choisi mon hor- « rible destinée ; tu sais, toi, que Charles n'est « point un barbare... — Oui, Charles, tu es bon, « tu es mon bon mari. Je souffre, mais em- « brasse-moi, cela me soulagera. » Puis le jeune homme la serra dans ses bras et l'emporta, laissant échapper des paroles de désespoir. La jeune femme à son tour le consolait. « Viens, « Hélène, ajouta-t-il ; l'air devient froid, et tu « sais que nous avons encore des médicamens « et de l'argent à porter à la pauvre Mar- « guerite. »

Nous étions restés long-temps dans le si-

lence. « Mon Dieu ! me dit enfin Félix, qu'est-
« ce là ?

« — C'est un être malheureux !

« — Je pense comme vous, dit Mairet. Le pays
« est un peu suspect pourtant. C'est peut-être
« un chef de bande, à qui l'amour a rendu un
« peu de conscience.

« — Moi, je crois plus charitablement que
« c'est une tête exaltée. Vous avez entendu,
« d'ailleurs, qu'il parlait d'une pauvre femme,
« de secours à porter. »

Enfin nous raisonnions encore à perte de vue sur cette singulière rencontre, quand nous arrivâmes au gîte où nos camarades étaient déjà couchés, entre autres l'un d'eux légèrement blessé dans la chute que nous avions faite. La paysanne qui tenait l'auberge nous dit, en nous parlant de notre camarade : « Oh ! si ce
« monsieur avait voulu, il ne souffrirait déjà
« plus ; car le bourreau a passé ici il y a une
« heure, mon fils l'a vu ; il le connaît bien par
« la peur qu'il en a. Nous l'aurions fait entrer
« dans la grange ; il aurait appliqué au malade
« *son baume* de graisse de chrétien, et cela eût
« été fini. » Nous rîmes aux éclats, mais l'aubergiste parlait sérieusement. Elle nous racontait,

pour nous convaincre, des cures merveilleuses du bourreau, vantant l'humanité de cet être singulier, qu'elle n'eût pas cependant voulu admettre dans sa chambre.

« Il y a donc eu quelque exécution ici, dit « Mairet, puisque l'exécuteur des hautes œu- « vres y a passé ?

« — Non, monsieur, mais il se promène dans « dans les montagnes avec sa femme.

« — Oh ! m'écriai-je, c'est lui que nous avons « vu, entendu. . . . Certes, son amour doit être « grand pour celle qui a pu entrer en partage « de sa fatale destinée.

« — Lui, le bourreau ! dit mademoiselle Félix; « songez donc à la belle et noble figure de « l'homme que nous avons rencontré ; c'est im- « possible.

« — C'est vrai qu'il est beau, reprit l'aubergiste, « mais surtout il est bon comme le bon pain « qu'il donne aux pauvres. » Puis sa femme : — « C'est bien encore une grande charité qu'il a faite.

« — Vous verrez, s'écria Mairet, qu'il a fait « un mariage par philantropie et comme acte « de compensation.

« — Ne plaisantez pas ! tout bourreau qu'il « est, cet homme mérite quelque intérêt par la

« passion qu'il exprime pour sa pauvre com-
« pagne.

« — Pas si pauvre ! ajouta l'aubergiste; il fait
« venir pour elle, de Marseille, de Paris, tout
« ce qu'elle peut envier. Elle l'était pauvre
« avant son mariage; mais à présent elle est
« aussi heureuse que la femme du percepteur,
« qui pourtant ne se refuse rien.

« — Quelle est donc, m'écriai-je impatiente
« de curiosité, cette femme qui a accepté le
« cœur du *bourreau* ? Elle est jeune, jolie.

« — Oui, mais c'est toute sa dot.

« — Mais elle a l'air fort modeste.

« — Pour ça, c'est une honnête fille ; mais...
« mais. C'était une fille abandonnée; enfin, puis-
« que vous voulez le savoir, c'était une bâtarde.

« — Ah ! laissons là, dit mademoiselle Félix,
« notre justicier sentimental. C'est bien assez
« pour en rêver cette nuit, plus que si j'avais
« lu un roman d'Anne Radcliff. »

Je laissai dire et plaisanter tout le monde, mais je suivis l'aubergiste, et la pris à part pour savoir encore quelque chose du personnage qui avait si vivement excité notre intérêt. J'appris que cet homme était arrivé depuis deux ans à Digne pour y exercer son *état*, qu'il vi-

vait comme un sauvage, qu'on ne le rencontrait que dans les montagnes, que deux fois des chevriers l'avaient surpris évanoui au pied d'un torrent, qu'ils l'avaient vainement engagé à passer la nuit dans leur cahutte, qu'il s'était enfui malgré l'orage, en leur laissant une pièce d'or. Un jour, revenant tard, il avait trouvé assise et pleurant sur la route la jeune Hélène, enfant illégitime d'une pauvre fille de pâtre des environs du Puget, qui en mourant n'avait pu laisser au malheureux fruit de sa faiblesse que la mendicité. Le bourreau s'était arrêté à l'aspect d'Hélène mourant de froid et de faim, lui avait donné d'abord une large aumône, et la pauvre fille l'avait béni avec un accent si persuasif, qu'il s'était arrêté long-temps. Encouragée par cette pitié si douce dont elle entendait le son pour la première fois, Hélène avait supplié l'inconnu de la sauver tout-à-fait, de la prendre à son service, qu'elle travaillerait, qu'elle serait heureuse seulement en ne vivant point d'aumône. En fallait-il davantage sur l'ame de l'étranger pour lui inspirer l'idée d'en faire sa compagne, et d'échapper ainsi au supplice de son isolement ? Mais comment dire qu'on est le bourreau !

L'étranger pria la jeune fille de revenir le lendemain à une heure fixe, et il marcha derrière elle vers la ville, en lui recommandant de ne pas se retourner, de ne pas parler de leur rencontre. La jeune fille fut exacte au rendez-vous avant le jour. Il lui parla sans détour, lui proposa de l'envoyer à Paris ou à Marseille se placer, ou bien de l'épouser s'il ne lui faisait pas trop d'horreur. A l'aveu de sa terrible *profession*, Hélène tomba évanouie dans ses bras. Hors de lui, aimant d'autant plus qu'il n'avait encore rien aimé, il attendait son arrêt. La jeune fille souleva les yeux sur lui, mais ils n'exprimaient point l'horreur; l'intérêt, la compassion, la reconnaissance, semblaient l'avoir vaincue. « Vous êtes bon, lui dit-elle, vous êtes « malheureux; mon bonheur sera de vous con- « soler, nous ne parlerons jamais de vos de- « voirs. Nous vivrons et mourrons ensemble. » Et, en effet, ils se marièrent.

Tout le monde à Digne savait ce que l'hôtesse nous raconta de ce couple extraordinaire. Tout le monde vantait leurs vertus, citait les bienfaits de leur sensibilité. Je les rencontrai quelquefois et ne pus retenir l'espèce d'intérêt qu'ils m'inspirent. On ne saurait

imaginer l'attendrissement qu'ils éprouvaient, et la singulière reconnaissance de leurs saluts pleins de modestie.

Je passai trois mois à Digne, et l'on pense bien qu'il n'en avait pas fallu tant pour m'enlever les premières illusions de mon équipée dramatique, remplaçant le soin des plus chers et des plus sérieux intérêts. J'eus occasion de connaître et de voir à Digne M. Alexandre de Lameth, qui y était préfet. On ne saurait joindre à un extérieur distingué des manières plus affables et une politesse plus réellement bienveillante. Il avait un jardin bien loin de la ville, il aimait les longues promenades dans les lieux pittoresques, et nous nous rencontrâmes souvent dans mes courses champêtres. Il était aimé et respecté dans le pays, et quoiqu'il ne fût déjà plus jeune, les femmes ne l'appelaient que le beau préfet. La pauvre troupe de la capitale des Alpes n'y faisait pas fortune; elle ne se soutenait même qu'à l'aide de toutes les ressources d'une administration bienveillante et de la générosité de M. de Lameth.

Je n'avais voulu accepter ni part ni appointemens; j'avais seulement stipulé une représentation à bénéfice. La veille du jour où l'on

devait la fixer, je reçus une lettre d'Amsterdam, par laquelle on réclamait vivement ma présence, et une autre lettre de Ney, dont le tendre et glorieux souvenir ne me permit plus d'exister jusqu'à ce que mon départ ne fût effectué. Malgré ma facilité pour mes amis du moment, jamais je ne fis à qui que ce fût confidence de mes relations de famille, et surtout de la noble affection qui remplissait mon âme.

CHAPITRE LXXI.

Départ pour Paris. — Dernière entrevue avec Moreau. — Nouveau Voyage en Hollande.

J'arrivai à Paris le 19 janvier. Avant de me rendre en Hollande, je m'aperçus que j'avais besoin de Moreau pour des papiers de famille qui étaient dans le tiroir d'un meuble. J'écrivis un mot au général, qui resta sans réponse. Comme il n'existait depuis long-temps avant son mariage rien d'intime entre nous, et qu'il y allait pour moi d'un grand intérêt, je m'irritai de ce désobligeant silence. Je pris une calèche et me fis conduire à Grosbois, où Moreau habitait alors avec sa femme, résolue à me présenter même chez lui. Le sentiment des convenances, réveillé en moi, ne me permit pas d'en venir là. J'envoyai seulement un billet. La réponse ne se fit pas attendre, et me fixait un rendez-vous pour le 26, au boulevard de la

Madelaine, non loin d'un chantier où se trouve aujourd'hui la rue Godot de Mauroy. Je m'y rendis, et il y avait près d'une demi-heure que je l'attendais, quand il arriva. Je le trouvai bien vieilli, bien changé ; il me remit mes papiers, et nous nous promenâmes long-temps malgré le froid. Il ne me parla que de chagrins, de contrariétés. Je fus saisie jusqu'à perdre contenance lorsque, reprenant tout à coup le ton de l'ancienne familiarité, il me dit : « Elzelina, « me diras-tu la vérité ? où et comment as-tu « connu cet extravagant d'Oudet, et qu'as-tu « eu de commun avec lui ? » Je me rapprochai de lui, l'imagination frappée de terreur. Je lui racontai tout. Il parut hésiter à me croire.

« Vous n'avez jamais eu d'autres relations ? « vous n'avez fait aucune confidence sur moi ?

« — Rien autre, je vous jure, et croyez, car « vos doutes me font trop de mal.

« — C'est un extravagant qui, avec des talens, « ne réussira qu'à se faire fusiller. C'est un roya- « liste.

« — Bah ! est-ce qu'il y en a encore ?

« — Plus que jamais, ou d'ambitieux qui en « prennent le titre. Mais je vous tiens ici : vous « avez froid, ma pauvre amie. Montons en fia-

« cre; vous me descendrez rue Lepelletier où « j'ai laissé mon cabriolet. » Pendant ce court trajet, il me força d'accepter un petit portefeuille. Je voulus l'ouvrir; il s'y opposa. « Elzélina, vous me le rendrez. Vous allez dans « votre respectable famille : tâchez de vous sou- « mettre; restez-y; allez vivre à la campagne, « vous avez des ressources pour la solitude; « croyez-en un homme qui vous a tendrement « aimée, et que votre sort intéressera toujours: « écrivez-moi sitôt arrivée.

« — A quelle adresse?

« — A la mienne.

« — Et madame?

« — Ma femme sait, non pas que je vous vois « ce soir ici, mais c'est elle-même qui m'a dit « que vous auriez peut-être besoin de moi pour « pouvoir retourner dans votre famille : femme « angélique par ses qualités; comme vous disiez « souvent, une beauté mignone. Oh! oui, j'aime « bien ma femme. » Son âme était dans ses regards. Je regardais avec une respectueuse admiration ce grand guerrier, exprimant avec une si touchante vivacité tous les doux sentimens d'époux et de père.

« Cher Victor, m'écriai-je, que votre bon-

« heur me fait de bien ! Je vous écrirai d'Anvers « et de La Haye. Adieu.

« — Encore une fois, Elzelina, vous m'avez « bien dit la vérité sur Oudet ?

« — Mon Dieu, oui ! ne me parlez donc plus « de cet homme.

« — Soit; mais ne vous liez pas avec lui : « rien n'est dangereux comme les intrigans « politiques.

« — C'est donc un conspirateur ?

« — Oh bon Dieu ! un conspirateur ! vous « voilà sur le ton de la famille régnante. Il est « vrai que Ney vous en aura appris le lan- « gage.

« — Mais je ne le vois point, Ney; il est « marié.

« — Oui, marié à une amie de la reine Hor- « tense; lui, un brave, le plus brave de nous « tous, descendre au rôle de courtisan !

« — Mais, lui dis-je, la femme de Ney est « douée de toutes les vertus.

« — Nul doute; digne du nom que Ney lui « donne; mais c'est pour cela qu'il aurait dû la « choisir, et non la recevoir. Mais laissons cela; « les farces politiques finiront peut-être.

« — Mais, mon ami, tout cela n'eût pas com-

« mencé, si vous eussiez eu plus d'ambition ou « de justice pour vous-même.

« — Oh! Dieu m'entend : je ne porte point « envie au Corse; je le méprise, et je souffre « de voir des hommes comme Ney lui servir « de complice pour asservir mon pays. »

Jamais je n'avais vu à Moreau cette exaltation; je savais bien qu'il n'avait jamais aimé Bonaparte, mais jamais son aversion ne s'était exhalée en termes si énergiques. Il me donna encore tout ce qu'un homme d'honneur peut concevoir de conseils pour une femme qui l'intéresse, et je le quittai.

Je ne revis plus Moreau. Ayant su que Ney n'était point à Paris, je partis le lendemain même pour la Hollande, après lui avoir écrit pour le prévenir de mon passage par Paris. J'arrivai sans accident, ce qui est fort rare, à Delft, où j'avais des connaissances, et où je m'arrêtai quelques jours. J'écrivis à ma cousine, et n'eus point de réponse; ma lettre à ma mère reçut la suivante :

« Ce n'est pas ici qu'on a demandé à *vous* « *voir*, c'est à Amsterdam que votre présence « est nécessaire : rendez-vous-y sans délai, n'ac-

« ceptez *aucune somme comptant* pour renon-
« cer à la pension qu'on vous doit; on a écrit à
« M. Krayenhof, allez prendre ses avis. »

Sans laisser une minute à la raison, je répondis :

« Puisque, après une longue absence, je ne
« reviens dans ma famille que pour en être re-
« poussée, qu'on me regarde dans ce moment
« comme *à jamais étrangère*, je vais à Amster-
« dam, et traiterai de mes intérêts sans prendre
« d'autres conseils que mes seules volontés
« pour régler des affaires qui, dès ce jour, ne
« doivent plus en rien occuper une famille à
« laquelle *moi aussi je renonce*. On a appris
« à ma mère à me repousser, peut-être à me
« haïr! Mais en songeant que je suis l'image et
« *fus l'enfant chéri de celui qu'elle pleure*, j'ose
« espérer que du moins jamais elle ne maudira
« sa fille. »

Deux heures après le départ de cette lettre, j'étais sur la route d'Amsterdam; je me rendis de suite chez l'oncle de Van-M***; il me reçut avec sévérité, mais sans outrage. Il me parla

encore en expliquant toutes les difficultés qu'éprouvaient mes droits à une pension. Il me proposa un dédommagement dont il offrit de me faire l'avance. La voix du bon et respectable vieillard plut à mon cœur. Je me livrai avec bonheur à l'empressement de le convaincre qu'un vil intérêt ne me guiderait jamais. « Je consens à tout, M. Van-H***, faites l'acte et « je le signerai sans lire. J'ai perdu tous mes « droits, je n'en demande qu'à votre pardon.

« — Non, non; Van-M*** est mort en vous aimant; je ne peux vous haïr, pauvre femme; tenez, lisez, et si vous approuvez, je vous compterai 12,000 florins. »

Je signai immédiatement. Il me remit en outre une parure en rubis qui était restée à Amsterdam, et que Van-M*** avait ordonné de me rendre. Elle me fut volée ainsi qu'un nécessaire contenant 4,000 livres, pendant la route. Crainte de retard, et désespérant de rien retrouver, je n'en parlai pas, et j'arrivai à Anvers le 19 février. La première nouvelle que j'appris à table d'hôte fut la conspiration et l'arrestation du général Moreau, où se trouvaient des Hollandais, des Belges et quelques Français. Si Bonaparte eût pu entendre les té-

moignages de l'estime universelle pour l'illustre accusé! Tout le monde exprimait à haute voix son indignation. — « Quoi! s'en prendre « à Moreau, le plus honnête homme de France! « disait l'un. — N'importe, disait l'autre; sa re- « nommée est une rivalité, sa probité répu- « blicaine un reproche. — L'armée se soulè- « vera, criait celui-ci. — Ne l'espérez pas : le « consul n'aura conçu son affreux projet qu'à « coup sûr. — Alors, reprit un tout jeune homme, « le tyran ira le rejoindre, c'est moi qui le dis. » Et il continua sur ce ton.

Anéantie de l'épouvantable nouvelle, j'avais gardé le silence, mais je le rompis pour mêler les accens de ma propre indignation à celle du jeune homme. Un des témoins me fit quelques signes de me défier, ce que je tâchai de faire en modérant petit à petit mes expressions; mais mon cœur parlait toujours plus haut que la prudence. La race des agens provocateurs n'est pas, à ce qu'il paraît, d'invention nouvelle; car en arrivant à Paris, mon retour fut presque aussitôt suivi d'une lettre où l'on me demandait compte de mon voyage, de mes relations; on m'engageait à m'exprimer d'une manière plus convenable sur le chef de

l'état. Celui au nom duquel on me donnait ces charitables avis réunissait alors deux qualités dont une suffisait à mes craintes. Je me le tins pour dit, afin d'éviter de nouvelles attentions du *grand* juge et du ministre de la police générale. Je restai à Paris pendant tous les détails de l'affaire de Moreau. J'écrivis deux fois à Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, qui refusa de me voir, et m'envoya dire que le meilleur conseil qu'il eût à me donner était de quitter Paris. Je vivais isolée, ne voyant aucun ami du général, n'apprenant que par le bruit public l'issue du procès, la noble conduite d'un de ses frères d'armes, la belle parole de ce juge héroïque, de ce vertueux Clavier, qui répondit aux insinuations d'un autre juge qui promettait la grâce au nom du consul, si le général était condamné: *Et qui nous la donnera à nous, notre grâce, si nous le condamnons?*

La liberté du général me rendit le calme; j'étais sûre que l'illustre proscrit serait aussi heureux qu'on peut l'être loin de la patrie esclave. Ayant alors beaucoup d'argent à ma disposition, et sous le poids du triste isolement, je fis plusieurs tournées à Nantes, à Bordeaux, à Tours. Je fis ces voyages sans

but, sans plaisir, seulement par le besoin d'objets nouveaux. Je dépensais mon argent, comme si cela eût été une rente annuelle. N'ayant jamais connu les privations, pouvais-je deviner la science de l'ordre et la nécessité de l'économie?

CHAPITRE LXXII.

Ney. — Première entrevue. — Délicieuses, mais courtes illusions.

Ma destinée, si bizarre, a précipité tant d'événemens dans une carrière pourtant encore si courte, que mon souvenir, qui en a conservé fraîches toutes les émotions, en confond souvent les dates rigoureuses. N'importe, s'il y a quelque obscurité dans la chronologie de mes Mémoires, il n'y a que de la bonne foi et une religieuse fidélité dans les aveux. Cette destinée, qui semblait se plaire à multiplier pour moi les fautes, les commençait toujours par l'entourage des occasions et des personnes les plus propres à me les faire multiplier. C'est ainsi qu'à mon retour à Paris, D. L***, ce conseiller de toutes mes faiblesses, se trouva encore auprès de moi. Hélas! que ce qu'on nous

dit a d'empire sur nous, quand ces paroles ne sont, pour ainsi dire, que l'écho de nos sentimens secrets et la flatterie de nos rêves! Les premières paroles de D. L*** me furent un immense bonheur : elles m'annonçaient l'arrivée prochaine et positive de Ney. Toute la soirée se passa dans le rêve enchanteur de mille projets, dans la douce espérance surtout de voir chez moi l'objet chéri de tant de préoccupations. Je chargeai D. L*** de me chercher un beau logement, de réaliser en billets tout ce que je pouvais alors posséder, de me tenir un passe-port toujours prêt, afin de n'avoir, s'il le fallait, rien à démêler avec les choses vulgaires de la vie. Au bout de trois jours, j'étais confinée dans une délicieuse retraite, rue de Babylone, petite, mais commode, et dans un espace étroit renfermant l'ombrage d'un jardin délicieux. Les premières nuits furent un enchantement au milieu duquel venait se mêler pour la première fois cette inquiétude de plaire qui en indique le besoin profond. D. L*** et mon miroir ne suffisaient pas pour me rassurer : l'amour n'a point de vanité; et j'aimais bien, car j'étais bien peu contente.

J'avais reçu trois lettres de Ney; elles étaient

fort courtes, mais je les relisais souvent. Les expressions n'en étaient point passionnées, mais assez douces et assez aimables pour faire prendre le change, la galanterie étant toujours pour un cœur de femme si près de ressembler à la tendresse. Je préparai un mot pour lui, un mot qui pût me valoir à son arrivée une prompte visite; mais il paraît qu'on a peu d'esprit quand on aime, car ce billet était bien le plus sot et le plus mal tourné que j'eusse écrit de ma vie. D. L*** se chargea de le porter à celui auquel il était adressé; et dès le matin il sortait pour guetter cette arrivée, la seule occupation de ma tête. Le quatrième jour de ces courses complaisantes, D. L*** tardait à paraître : à sept heures du soir, j'allais me mettre à table, mourant d'une impatiente terreur, lorsqu'il entra en me criant de la porte : *Il est arrivé!* je l'ai vu, il tient votre billet.

« —Et sa réponse! m'écriai-je.

« —Il l'apportera lui-même.

« —Quand ?

« —Demain.

« —Quoi! pas une ligne? seulement demain! » et je tombai d'accablement.

« Il ne pouvait ni venir ni écrire. Il était déjà

« comme au milieu d'une cour; j'ai eu de la « peine à pénétrer jusqu'à lui. Sa faveur est au « comble : on l'attendait au Luxembourg. Je « l'observais avec attention, et j'ai lu une bien « douce surprise sur son visage; jugez-en par « cette question : Est-elle libre? la trouverai-je « seule?

«—Est-il bien vrai? lui avez-vous tout dit?

«—Oui, tout; il le sait, le croit et le verra... « et il sera trop heureux. »

D. L*** prononça ces derniers mots avec un accent que je ne lui connaissais pas, mais qui me causa de la gêne en me faisant penser ce que je ne saurais désigner mieux que par la bienveillance de notre vanité, qui se complaît même dans l'apparence d'un hommage à nos attraits, dont l'aveu nous offenserait et n'aurait rien de bien flatteur. Enfin, je me crus obligée de contraindre l'excès de ma joie par l'idée qu'il était pénible à D. L***. Que la vanité est compatissante! ce n'était encore qu'un raffinement d'adresse de sa part pour m'engager à lui épargner d'être présent le jour de la visite, et éviter par là des éclaircissemens qui n'auraient pas tourné au bénéfice de sa véracité.

Que ce demain me paraissait long à paraître!

Dès le matin, je me promenais, je regardais, j'avançais les pendules. Il me semblait que je distinguais le bruit de sa voiture. La fatigue m'ayant gagnée, je m'assis au milieu de mon parterre, relisant l'ode tant célébrée de Sapho. Une vague rêverie avait remplacé l'impatience; mais elle était encore passionnée, car, pour les courts momens qui m'étaient promis, je n'eusse pas craint de les acheter au prix de l'agonie du fatal Promontoire. Qui n'a ressenti toutes les nuances des mille sentimens contraires qui se succèdent dans les heures d'une première attente! Hélas! je les éprouvais toutes ensemble, quand un cabriolet roulant avec fracas s'arrête : la porte s'ouvre; et je n'avais pas eu le temps de croire à mon bonheur qu'il m'était confirmé.

Je n'avais plus d'esprit; mais j'avais tant de bonheur que là aurait dû finir ma vie.

Si Ney eût été un homme ordinaire, on eût presque trouvé sur son visage de la laideur; mais avec sa noble taille, avec son attitude et ce regard qui était tout l'homme, en voyant tant de gloire on croyait voir la beauté. Quelques paroles avaient à peine été échangées entre nous, et déjà nous causions, nous sentions comme des amis de vingt ans. Avec quelle

loyale probité il me rappelait le soin de mon avenir !

Et je lui répondais : « Cet avenir, n'y pensez « pas : savoir que quelques battemens de votre « noble cœur sont pour moi, n'est-ce point là « toute ma destinée ? »

Nous parcourions ensemble mon charmant asile ; il en était ravi. « C'est Moreau, me disait-il, « qui vous en a fait hommage ?

« — Cette maison n'est point à moi ; je la loue « garnie.

« — Mais cela vous ruine, si Moreau n'y pour- « voit.

« — J'ai tout refusé de lui.

« — Il a mal agi, et vous aussi.

« — J'ai eu trop de torts envers Moreau, « pour que ses bienfaits ne me fussent pas pé- « nibles.

« — Tout cela est trop romanesque, ma chère « amie : Moreau connaissait votre famille ; il vous « avait donné son nom, il vous devait une exis- « tence ; mais vous avez des talens, de l'éduca- « tion, vous aimez mieux ne rien devoir qu'à « vous-même.

« — Ne gâtez point mon bonheur par les en- « nuis de la prévoyance.

« — Vous m'intéressez trop pour que je ne « prévoie pas à votre place.

« — Je vous intéresse. Ah! ce mot me suffit. « Que de devoirs vont nous séparer! Que ce jour « me soit du moins laissé avec mes illusions; si « ce jour doit être mon avenir tout entier, ne « l'attristez point d'avance. » Ce mot était le cri du cœur; il le comprit, et son regard me dit assez qu'il était heureux. Et moi, fière de tant de gloire et d'amour, je me trouvais plus qu'une reine.

Trop franc, trop loyal pour hésiter devant un devoir et un aveu, Ney ne me laissa point ignorer les projets de Napoléon pour son union avec une jeune et belle personne amie d'Hortense. A force d'admiration pour une si haute probité, j'étais heureuse en l'entendant parler de cette union qui, par un lien sacré, allait le séparer de moi.

« Mais si vous formez ce lien, lui dis-je seule- « ment, vous poserez donc les armes?

« — Les poser! j'espère bien rester le dernier « sur les champs de bataille; mais, vous ne le « croirez pas, c'est Napoléon qui tient en gé- « néral à ce qu'on se marie. Je ne sais trop s'il a « raison: car quel est l'homme qui ne change « pas un peu avec une famille, avec des enfans?

« — Mais dans le haut grade où vous êtes par-
« venu, on peut être suivi de sa femme?

« — Ce serait n'avoir pour elle nulle pitié que
« de l'exposer ainsi aux périls de la guerre. Nous
« sommes tous soldats; et, en nous élevant à un
« grade, Napoléon ne nous élève qu'au droit
« d'avoir la meilleure part dans les périls et dans
« les fatigues. Nous ne passons pas même les
« revues en calèche, et nos pauvres femmes se-
« raient fort mal sur un champ de bataille.

« — Ah! si j'en avais le droit, je saurais bien
« vous suivre au milieu de ces travaux de la
« gloire, et la fatigue elle-même me paraîtrait
« déjà une récompense. »

Ney n'était pas homme à transiger avec un devoir, et j'ose dire que, sans cette conviction, il m'eût été moins cher. Dans ce moment, le devoir même lui était doux, car la femme qu'on lui destinait était en tout digne de lui. D'après ses aveux de mariage, j'aurais craint de donner à Ney de mon caractère une opinion défavorable en lui demandant de revenir. Mais qu'il me fit heureuse en me disant : « Mais je suis libre en-
« core; vous ne me renverrez pas demain : à
« quelle heure serez-vous chez vous?

« — A toute heure. Je ne suis restée à Paris

« que pour vous ; je n'ai choisi cette retraite que « pour vous y recevoir ; je la quitterai, je quit- « terai Paris, je quitterai la France quand je ne « pourrai plus sans crime vous y attendre.

« — Vous êtes bien dangereuse !

« — Je ne le serai jamais pour vous. Je prévois « nos destinées, qui ne peuvent être unies ; mais « je saurai préférer votre gloire à mon bonheur. « En vous perdant, aimer seule ne peut être un « crime, et cela suffira encore pour mon bon- « heur.

« — Mais comment ai-je pu vous inspirer un « sentiment si voisin de l'enthousiasme ?

« — Depuis que votre nom fut prononcé de- « vant moi par les témoins de votre valeur et « les compagnons de votre gloire. »

Il me serra contre son cœur avec une violente tendresse, et avec ce cri : « Je vous jure à « jamais une amitié de frère. »

Nous restâmes quelques momens dans le silence d'un bien doux recueillement et d'une admiration presque égale. O gloire ! tu n'es donc point une chimère, puisque tu donnes tant d'élévation et de réalité à un sentiment déjà aussi élevé que l'amour ?

Ney me quitta ; mais la nuit était si belle,

mais mon cœur était si plein, que, le croyant encore présent dans ces lieux qu'il venait d'animer, je parcourais avec délices les détours embaumés de mon jardin, heureuse enfin d'avoir trouvé un objet à mon imagination, un but à mon existence, un besoin de noble indépendance, et d'avenir digne du sentiment qui venait d'embellir ma vie.

Je résolus de réaliser tout ce qui me restait de fonds, de partir le jour où *son* mariage serait fixé irrévocablement, de m'assurer son estime par cet effort douloureux, et de conquérir les droits si consolans d'une héroïque amitié. Pour la première fois, j'avais de la prévoyance, et je me rappelai que ma pension avait de longs arrérages dont je songeai à presser le recouvrement, pour augmenter les capitaux sur lesquels se fondait ma liberté.

D. L***, qui s'était éloigné après la preuve de dévouement qu'il m'avait donnée, la remise du billet tant attendu de Ney, revint le lendemain. Je sentais le besoin de la reconnaissance pour ce qui me semblait un bienfait, et en même temps un inexprimable malaise vis-à-vis de celui que je voulais récompenser. J'étais déjà si fière d'avoir approché du noble cœur depuis

si long-temps appelé par le mien, que je craignais d'entendre un mot, de soutenir un regard qui pût porter atteinte à la flatteuse certitude d'être, par toutes mes relations et tous mes sentimens, digne de son intérêt et de son estime. Je dis à D. L*** que mon intention était de partir pour l'Italie aussitôt que le mariage de Ney serait fixé. D. L*** parut hors de lui, non seulement par la surprise de me voir instruite de cet événement, mais encore par l'annonce de mon projet de quitter Paris.

« Combien, me dit-il, vous êtes toujours ex-
« trême dans vos résolutions! Pourquoi quitter
« Paris? Ney vous aurait-il déplu; lui auriez-
« vous surpris des défauts?

« — Quelle supposition! Serait-il possible de
« découvrir des défauts sous tant de lauriers?
« Je l'ai trouvé mieux, bien mieux que je ne
« l'avais rêvé; je l'aime, mais je pars, car il ne
« m'a juré qu'un attachement de frère. »

Hélas! la résolution était forte, l'aveu en était sincère; mais cet héroïsme de la raison m'abandonna bientôt, et je ne pus retenir mes larmes. « Mais D. L***, m'écriai-je, vous saviez
« qu'il venait à Paris pour se marier? — Oui et
« non; mais qu'importe à votre liaison?

« — Écoutez-moi : la jeune personne qu'il « épouse est belle, aimable, voilà bien quelque « chose; elle lui plaît, et c'est plus qu'il n'en faut « pour l'empêcher, à la veille d'un si prochain « bonheur, de courir les chances d'une passion « nouvelle.

« — Je ne dis pas non ; mais ne vous exal- « tez pas, laissez passer les fêtes, les premiers « jours d'un hymen ; restez, attendez, et vous « pourrez n'être pas déçue dans vos espé- « rances.

« — Affreux conseiller ! je vois à quel prix « vous voulez me faire acheter le bonheur; mais « comme j'en voudrais être digne, je n'en serais « pas capable, et ce mariage d'amour auquel il « aspire ne serait qu'un mariage de convenan- « ces, que je repousserais vos coupables idées. « S'il fût resté libre, ma vie n'eût été qu'une « longue preuve d'amour; mais je veux mériter « au moins ce qu'il peut m'accorder encore. « Tenez, ne dites plus rien; je ne serai jamais « à la hauteur de votre horrible morale. Mon « parti est pris invariablement. Chargez-vous « de toutes les commissions dont je vous ai parlé. « jespère voir Ney ce soir, ne revenez que de- « main.

« — Adieu donc, belle dame, je vous laisse « avec tout le charme d'une douce attente.

« — Ah! voilà un ton sentimental qui.....

« — Qui ne va pas, allez-vous dire. Ce n'est « pas trop le mien; mais le seul reflet de votre « exaltation suffirait pour enflammer l'homme « qui y serait le moins disposé; et quand je « vous entends je ne suis plus sûr de moi- « même.

« — Si j'allais vous rendre honnête homme « cela me ferait une réputation.

« — Ah! je n'en vaux pas la peine : prenez- « vous à un de ces grands scélérats en habits « brodés; mais un demi-coquin comme moi, « qui, ballotté par le sort, louvoie entre le mal « et le bien, cela n'est pas digne de vous. Ser- « vez-vous de moi, car je vous suis bien dévoué; « mais ne tentez pas ma conversion, parce que « je ne serais qu'un maladroit en fait de scru- « pules.

« — Vous ne m'aviez jamais parlé avec tant « d'esprit, ni surtout avec tant de franchise, et

J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice.

« — Vous avez, certes, plus d'esprit que moi; « mais vous n'entendez rien à la partie véritable

« du bonheur. Vous avez, comme par miracle, « tourné la tête à celui qui vous la tournait : sa « démarche le prouve. L'amitié de Napoléon est « un sûr garant de sa gloire et de sa fortune, « et c'est ce moment que vous choisissez pour « vous éloigner de ce Paris où vous pouvez « briller, et cela pour des chimères dont vous « auriez ri avec le vertueux époux après la bé- « nédiction nuptiale.

« — Pour la dernière fois, affreux conseiller, « cessez votre langage. Puissé-je préférer tou- « jours mes chimères à votre positif et à vos « réalités! »

Il me quitta stupéfaite de sa logique, et attribuant sa franchise à l'espoir d'exploiter la domination qu'il avait prise sur mon esprit, et dont il comptait bien agrandir le cercle.

Quelques minutes après le départ de D. L***, je reçus de Ney le billet suivant :

« J'ai beaucoup entendu parler depuis hier « de l'amie du général ; j'ai beaucoup de choses « à vous dire, de conseils à vous donner. Je « compte sur votre entière franchise et sur votre « délicatesse, malgré les *dit-on* de la bonne

« compagnie. Ne pouvant venir que fort tard,
« je vous en préviens, et je vous sais déjà si
« bonne, que je ne vous fais pas même d'ex-
« cuses d'abuser de votre patience.

« A vous d'amitié,

« MICHEL N... »

Oh! que l'amour est une douce chose! qu'il est habile à nous rendre heureuses! Je trouvais je ne sais quel charme à ce retard, qui me semblait un sacrifice de ma vanité à ses devoirs, et un honorable dévoument à l'attente..... Oui, me disais-je, ma vie a maintenant un noble but. Un sentiment pur s'est emparé de ma jeunesse pour l'arracher aux sentimens du monde. En mourant, du moins, je pourrai me l'avouer. L'amour est donc aussi une bien noble chose, puisque sa présence est déjà assez forte pour me faire oublier ce passé qu'on a déjà lu, cette série de fautes et de faiblesses remplacée déjà par le vœu d'une irréprochable conduite. Lors même que cette passion généreuse est malgré elle infidèle à ses sermens de vertu, n'est-ce rien que la flamme qu'elle en ranime?... Je ne crois pas y avoir été entièrement infidèle. Ney était

libre encore : nous fûmes entraînés au delà de l'amitié fraternelle; mais ces courts transports cédèrent à la voix du devoir légitime; et depuis cette première époque de félicité jusqu'à l'épouvantable catastrophe qui termina une vie glorieuse, je puis rendre à ma passion ce témoignage, qu'elle ne reçut jamais d'autre récompense que la joie d'être ressentie. Hélas ! dans l'âge mûr elle a été mon refuge contre d'autres fautes, depuis que l'or de mes blonds cheveux s'est changé en argent.

Je passai une longue journée à attendre, à lire, à espérer, à me rappeler; je me trouvais heureuse, et Ney, pourtant, n'arriva qu'à neuf heures du soir. « Soyez fort pour nous deux, « m'écriai-je en l'apercevant ! — J'ai pris de « belles résolutions contre vous; mais comment « résister à l'idée de ce sentiment dénué d'é- « goïsme ? je me marie ! ma femme possède « tout ce qu'il faut pour plaire; je l'aime, je « l'aimerai; mais..... »

Qu'il me fut doux cet orgueil d'amour, de penser que je pouvais quelque chose pour le bonheur d'un grand homme !

« Quels sont vos noms de baptême ? » me dit-il brusquement, quoique avec un air de

préméditation. J'hésitais. — « Dites-m'en un que « personne ne vous ait jamais donné.

« Que je sois Ida pour vous. C'est un nom qui « était bien cher à mon père.

« — Eh bien, chère Ida! le sort, le devoir, « l'honneur, exigent notre séparation. Je suis « dans un poste où se revoir est une chance ; « promettez-moi, n'importe où me pousse la « guerre, que jamais une lettre de moi ne vous « dira en vain : Ida me manque.

« — Jobéirai, j'accourrai, quels que soient les « distances, les lieux et les devoirs. Je suis heu- « reuse, rien que de le promettre. » Puis je lui faisais raconter ces campagnes d'une valeur presque fabuleuse, ces périls qui l'avaient toujours épargné, cette gloire, cette fortune militaire, qui avaient tant d'admirateurs et qui n'avaient pas d'envieux.

« O ma chère! je suis un soldat, nous som- « mes tous braves, mais j'ai été plus heureux. « La liberté m'a donné un sabre, la nature, de « l'activité et des forces. J'ai le cœur français, « voilà tout le secret de ma destinée. »

J'étais muette d'admiration devant tant de simplicité avec tant de grandeur. Je sentais avec un secret orgueil qu'il fallait être plus

que belle pour mériter l'attachement d'un si haut caractère. « Ney, lui dis-je, me promettez-« vous de me prévenir *ici*, vous-même, et non « par lettre, du jour où votre mariage sera fixé?

« — Je vous le jure!

« — Mais vous, Ida, promettez-moi de bien « réfléchir avant de prendre un parti; je ne « pourrais jamais être heureux si je vous savais « à plaindre.

« — Cher Ney, je vous écrirai, j'apprendrai « vos victoires; je vous dirai par lettres mon « amour... Nos destinées s'accompliront.

« — Où prenez-vous donc, étrange et divine « femme, tout ce que vous exprimez si bien?

« — Dans mon cœur... et il ne trompe ja-« mais. » Il y posa sa noble main; je la serrai avec force, et son regard me dit qu'il sentait tout ce que j'éprouvais.

Je vivais comme dans un nuage d'amour; chaque matin était un doux rêve, une attente mélancolique et tendre, que la visite du soir confirmait toujours. Les dernières entrevues me semblèrent pourtant empreintes de quelques plus sombres couleurs. Son air avait été triste et préoccupé. Il devait venir fort tard le lendemain. Je sortis dans la journée: en ren-

trant j'appris que Ney s'était présenté chez moi, qu'il avait fait mille questions avec tous les gestes de l'emportement et de l'humeur. Voici le billet que je trouvai sur ma toilette:

« La solitude commence à vous peser, à ce « qu'il paraît... Mais je n'étais attendu que « ce soir; je n'ai pas droit de me plaindre.... « Au reste, rassurez-vous sur votre réclusion; « j'étais venu pour vous en annoncer le terme. « Dans dix jours vous serez plus libre que « moi. »

A la lecture de ces lignes cruelles, comment rendre ce qui se passait en moi? ce fut presqu'une agonie jusqu'à l'arrivée de celui qui la causait. Dès que je l'entends, je me précipite vers la porte, je lui saisis la main avec violence, et la portant sur mon cœur: « Que vous « a-t-il fait, m'écriai-je, pour le déchirer? » Hélas! la conviction fut prompte, car mon langage était déchirant; mais admirez cette énigme du cœur humain. Il avait accompagné ses premières questions sur ma sortie d'un certain emportement et d'une certaine rudesse. J'avais comme peur de sa terrible physionomie, et le

retentissement de cette frayeur me semblait un plaisir.

Le ton devint plus timide et même plus gai. Je lui parlai de ma disgrâce dramatique, qui pourrait bien avoir quelque rechute. « Quoi! « vous songeriez encore au théâtre? Dans vos « projets vous compteriez celui-là? O mon « amie! j'aimerais mieux vous voir cantinière « qu'actrice.

« — Cantinière! pour cela j'y consentirais « volontiers, car cela serait un moyen de vous « voir. » Il partit d'un éclat de rire à cette plaisante déclaration.

« — Une pareille vie, Ida, n'est pas faite pour « vous. Le nom seul vous l'indique assez.

« — Mais quel malheur au moins, que je ne « puisse, à votre mariage, devenir garçon. Vous « me feriez entrer au service; je vous servirais « en qualité d'aide-de-camp. » Je continuai ainsi à débiter mille folies et à dissiper les nuages qui avaient obscurci son noble front.

« Avez-vous toujours des habits d'homme? « ajouta-t-il.

« — Oui, garde-robe complète.

« — Je vous ai vue sous ce costume; vous « aviez l'air d'un franc mauvais sujet.

« — Mais c'est bien mal de me le rappeler, « vous qui ne me trouviez pas capable de la di- « gnité de cantinière.

« — Mais savez-vous que nous avons des can- « tinières de fort bonne compagnie, de véri- « tables femmes à sentimens, toutes fort laides « à la vérité; mais à l'armée la laideur même « n'est pas une garantie de la vertu. » Et là-dessus il me conta de fort drôles aventures qui, pour être répétées, auraient besoin de l'excuse de sa gaieté militaire.

Puis, en l'interrompant : « Vous verrai-je de- « main ? le bientôt de votre billet m'en laisse-t-il « l'espérance ? Oui; mais après, mon amie, « bonne et délicate amie, je vous écrirai.

« — J'entends.... Mon ami, vous serez heu- « reux, vous le méritez si bien! Mais, au comble « de cette félicité, pensez, pensez quelquefois « qu'Ida n'en aura plus d'autre que de se rap- « peler ce qu'elle goûte encore dans ce mo- « ment.

« — Vous m'écrirez aussi; je veux toujours « savoir où vous serez, ce que vous ferez. Il faut « mettre ordre à vos affaires. Voulez-vous que « nous en causions en amis, en bons enfans?

« — O mon ami ! de quoi voulez-vous me

« parler.... d'intérêt ? Vous voulez donc me de-
« soler? Je n'ai besoin de rien, je ne veux rien,
« je n'attache de prix qu'aux souvenirs. » Pendant que je lui parlais, il détachait de son cou une montre et la chaîne qui la suspendait.

« — Vous l'avez portée, votre nom y est
« gravé ; je l'accepte. Pourquoi faut-il que bien-
« tôt elle marque l'heure d'un éternel adieu!...»

Cet adieu, que l'honneur commandait, auquel même la délicatesse de la passion s'associait comme à un sacrifice nécessaire, cet adieu ne fut pas éternel, et pourtant il avait été sincère.

CHAPITRE LXXIII.

Encore M. de Talleyrand. — L'envoyé de la République cisalpine.

Avant de prendre, pour ainsi dire, mon essor militaire, et de poursuivre au loin l'image d'un guerrier, seul objet de mes affections, je dois reprendre quelques détails et quelques souvenirs que plus tard, emportée par le torrent des événemens et des malheurs, je ne retrouverai plus. D'ailleurs, ce m'est à moi-même une consolation, comme une distraction pour le lecteur, que ce retour passager à des émotions moins vives et à des aventures moins sérieuses.

J'ai parlé, dans le deuxième volume de ces mémoires, de M. de Talleyrand, comme de l'un des hommes qui avaient laissé le plus de traces

dans une imagination pourtant aussi mobile que la mienne. Laisser une mémoire si flatteuse après une liaison presque impoliment rompue n'est pas certes une chose ordinaire, et il faut que les momens de séduction aient eu bien du prix, pour que le cœur d'une femme ait si peu de rancune. Durant mes séjours à Paris, sitôt que mon âme était un peu tranquille, il était bien rare que je ne me remisse point en relation avec M. de Talleyrand, dont le commerce a, par un heureux privilége, tout ce qu'il faut pour plaire, sans qu'on en craigne trop le danger. On se rappelle la démarche que j'avais faite au ministère des affaires étrangères, le morceau bien précieux de sculpture que j'y avais déposé, et l'indifférence qui semblait avoir accueilli un cadeau demandé et digne dans tous les cas d'un remercîment. Comme on l'a vu encore, mon amour-propre s'était un peu consolé par l'impossibilité d'une réponse au milieu des indispositions et de la maladie qui avaient frappé M. de Talleyrand. A plusieurs reprises j'avais renouvelé mes visites, et, je dois l'avouer à ma confusion, elles furent toutes infructueuses. Voulant bien montrer une flatteuse attention, mais nullement une importunité tou-

jours un peu ridicule pour une femme, je pris mon parti du silence de M. de Talleyrand, comme je l'avais pris sur beaucoup de choses, mais moins gaiement et non sans un vif regret, car j'avais toujours attaché un grand prix à ma faveur ministérielle.

Tout n'était pas vanité dans mes regrets, et il y entrait une haute estime pour le mérite de M. de Talleyrand, et une appréciation de ses brillantes qualités. Je ne me permis jamais de le juger comme homme d'état, je n'ai jamais cherché à surprendre dans son intimité les secrets de sa fine politique, que probablement son abandon même eût su cacher; mais j'ai éprouvé dans ses conversations seulement spirituelles, dans ses entrevues toutes désintéressées, un tel plaisir, que je ne pouvais me défendre, en rentrant, d'en écrire les traits principaux et les plus piquantes circonstances. Aujourd'hui, après vingt ans de courses et de vagabondes distractions, j'aperçois encore dans mes papiers dispersés les fragmens de cet album de la jeunesse et de la prospérité, où M. de Talleyrand tenait à lui seul plus de place que tous ceux que, sous d'autres rapports, je lui préférais. Voici quelques notes qui datent de loin,

et qui, je l'espère, sont encore véritables aujourd'hui.

Il est impossible de retrouver dans M. de Talleyrand d'autres vestiges de son premier état, d'autres signes de l'épiscopat, que la forme de sa coiffure. Il n'a conservé de l'église et de l'ancien régime que la poudre et les bonnes manières. Même quand on sait qu'il a été prélat, on reste dans une incrédulité parfaite sur ses vertus religieuses. Il est vrai que ce ne sont point celles-là qu'en lui j'eusse pu apprécier. Ses avantages extérieurs ne paraissent au premier abord guère plus saillans; mais ce qu'il en possède il le fait valoir avec ce soin industrieux, quoique non affecté, où excellent toutes les personnes qui, sachant ce qu'elles ont de mal, donnent à ce qu'elles ont de bien ce relief agréable dont leurs imperfections se couvrent avec bonheur. La physionomie, comme on sait, embellit la laideur elle-même; qu'on juge de son effet sur des traits gracieux et fins. Un certain voile étendu sur des yeux dont la pénétration était presque un proverbe, lui imprimait un charme tout particulier. Quand il était debout, on faisait la part de ses qualités avec restriction; mais assis et à regarder causer,

l'éloge ne devait avoir aucune réserve. M. de Talleyrand est un homme qu'il fallait juger sur un canapé.

Je crois qu'un des grands secrets de la supériorité de M. de Talleyrand, qui lui a fait exercer tant d'empire sur ceux qui l'ont approché, c'est, d'une part, l'apparente légèreté, le laisser-aller insouciant qu'il montre dans les grandes affaires, et l'attention et presque l'importance qu'il met à écouter et à dire dans les relations presque frivoles de l'intimité. On peut avoir autant d'esprit dans ses propos, mais il est impossible d'en laisser percer davantage dans ses réticences. Il y a toujours je ne sais quel sous-entendu piquant dans ce qui s'échappe de sa conversation. Une épigramme a presque l'air d'être en même temps une confidence, et cet abandon, dont on sent qu'il reste le maître, captive au point qu'on croit devoir lui en savoir gré comme d'une préférence, et lui en garder le secret comme d'un mystère.

Toutes les fois que je voyais ce ministre puissant, et pourtant si aimable, cet abbé de la vieille cour, dictateur secret de la diplomatie d'une république, je torturais ma petite éru-

dition pour tâcher de le comparer à quelqu'un des grands noms de l'histoire. J'avais beau chercher, toutes les ressemblances me semblaient incomplètes, tous les parallèles impossibles. Il me semblait que c'était un mélange de cette fermeté du cardinal de Richelieu, sachant prendre un parti; de la finesse du cardinal Mazarin, sachant l'éluder; de l'inquiétude et de la facilité factieuse du cardinal de Retz, avec un peu de galanterie magnifique de ce cardinal de Rohan, dont la nullité politique s'était élevée par les aventures jusqu'à une certaine importance.

M. de Talleyrand, qui, dès cette époque, inspirait aux partis plus d'admiration que de confiance, m'a toujours paru tirer un merveilleux avantage de l'hésitation dont il était l'objet dans les rapports diplomatiques. Parlant peu, avec une sorte d'indolence et de désintéressement auxquels on supposait toujours quelque intention cachée, toutes les défiances possibles se déroutaient à deviner ce sens mystérieux, cette arrière-pensée, qui n'existaient pas; et, n'en pouvant trouver le mot, revenaient à la franchise par l'embarras, et à l'abandon par le désespoir.

M. de Talleyrand, dans la causerie, ne perd pas son caractère, mais il l'assouplit avec beaucoup de grâce. Moi, qui ne me mêlais point d'affaires politiques, qui n'étais pas capable de mesurer sa haute capacité, il me semblait que ce devait être un homme bien supérieur, celui qui pouvait oublier tout cela pour être aimable autant qu'il l'était.

Il est bien possible encore que l'opinion qu'il semblait avoir de mon esprit ajoutât à toutes les illusions du sien. Le fait est que je n'allais jamais au ministère sans y passer plus de deux heures. Mes cheveux surtout excitaient les gracieuses attentions de M. de Talleyrand, et ils furent un jour de sa part l'objet d'un travail fort bizarre. Ses doigts en avaient tant admiré les blondes tresses, qu'ils les avaient mis dans un désordre dont on ne devinerait jamais la réparation. La main qui signait pour la France les traités de paix, voulut elle-même mettre fin à la mutine indignation que ce désordre m'avait causée, et me traiter comme une puissance dont il fallait racheter la guerre. Voilà donc le ministre prenant une à une les boucles flottantes, les roulant dans un papier fin et délicat, les multipliant, les arrangeant toutes sous

mon chapeau, exigeant que l'édifice restât ainsi jusqu'à mon retour chez moi, où j'arriverais, disait-il, avec une chevelure un peu moins belle que quand il l'avait bouleversée.

Je poussai la patience aussi loin qu'il poussa la galanterie, et, m'apercevant qu'il s'était servi de billets de mille francs en guise de papillotes, je prenais et reprenais les mêches de cheveux, en disant : « Monseigneur, en voilà « encore une. »

Avec la franchise qu'on me connaît, et qui peut seule servir d'excuse à mes égaremens, j'ai acquis le droit d'être crue, et j'en profite pour protester contre tout soupçon d'intérêt dans cette circonstance. Il était trop tard pour me fâcher du stratagème que M. de Talleyrand avait employé; un refus eût été ici une ingratitude, un signe de mauvaise humeur contre lequel mon amour-propre flatté se révoltait : et comme d'ailleurs cet hommage n'était point le prix d'une faiblesse, je me figurai au contraire qu'il y avait quelque honneur à conserver ce que je n'avais point eu la honte de conquérir.

Cette anecdote prouvera toute la grâce que M. de Talleyrand savait donner aux petites choses. L'espèce d'intimité agréable, quoi-

que innocente qui régnait entre nous, ne finit point là. Au moment où j'étais dans son cabinet ainsi coiffée, en écoutant les mille choses spirituelles que l'Excellence débitait avec une nonchalance délicieuse et comme sans y penser, l'huissier se présente, et annonce le citoyen....., envoyé de la République Cisalpine.

« Allez vite dans ce cabinet! » me crie M. de Talleyrand.

J'en tenais déjà la porte entr'ouverte : « Et « cette brioche qui est sur la cheminée! » répondis-je; puis je sautai pour l'emporter.

« Laissez-la, reprit M. de Talleyrand avec un « fin sourire; il n'en mangera pas pour cela. « Je ne veux pas vous rendre l'écouter trop « agréable. »

J'obéis; mais, en écoutant de toutes mes oreilles, je n'entendis rien de bien grave ni de bien mystérieux; je n'en remarquai pas moins la supériorité de M. de Talleyrand sur l'autre diplomate : l'un avait le ton aisé, ces manières faciles qui sont déjà de l'esprit; l'autre, au contraire, faisait le sérieux et l'empesé, et tous ses efforts pour cacher sa nullité la montraient. Le ministre français parlait de la République Cisalpine, de ses intérêts, de ses

rapports, de son administration; et l'on eût dit que l'envoyé apprenait toutes ces choses pour la première fois. C'était un honnête homme, je crois, mais qui n'avait pas l'air plus fait pour être diplomate, que moi pour être reine.

M. de Talleyrand vint à moi après la visite, et me dit : « Eh bien, avez-vous écouté?

« — Non, mais je vous regardais mystifier « cet honnête citoyen.

« — Citoyen! quel mot on a inventé là.

« — Comment?

« — Mais sans doute. Il était naturel au forum « et au capitole, mais à Paris il est ridicule. « Vous êtes bien jeune, ma chère amie, mais « vous verrez encore bien des extravagances.

« — Pour des extravagances passe encore, on « peut en rire, mais des crimes, mais du sang! « ah! qu'au moins on nous en épargne désor- « mais le hideux spectacle!

« — Il est plus facile d'espérer que tout est « fini que de le garantir. Nos politiques de « massacre ont laissé des amis.

« — L'homme qui vous quitte est-il de ces « politiques-là?

« — Non, c'est une *bête*. » Et cette épithète

banale que tout le monde peut avoir à la bouche, me parut par l'accent, et par le regard de M. de Talleyrand, acquérir comme une acception nouvelle et profonde, et la recevoir de lui devait être un brevet d'éternel ridicule pour les victimes.

Tout simple qu'il fut, monsieur l'envoyé cisalpin avait eu la finesse de m'apercevoir à travers la porte entr'ouverte du cabinet du ministre : et il n'en fallut pas davantage pour faire galoper sa lourde imagination, pour éveiller les soupçons d'un crédit établi sur des motifs qui n'existaient pas, et l'idée qu'il croyait sans doute bien ingénieuse d'en tirer parti. Fidèle à tous les vieux moyens de la vieille diplomatie, le bon envoyé, qui croyait aux maîtresses, sut découvrir mon domicile et vint se présenter chez moi. Je fus on ne peut plus surprise de la démarche, et je mis une extrême franchise à détromper l'étranger sur sa supposition et sur l'influence qu'il s'en était promise. Au fond, la chose eût été vraie, que l'envoyé n'en eût pas été plus heureux, car je doute que M. de Talleyrand eût jamais pris ses maîtresses pour confidentes, et partagé un secret ou un intérêt politique avec qui que ce fût. A l'égard

des femmes, j'ai toujours pensé qu'il y avait chez lui un peu de Bonaparte; qu'elles pouvaient lui plaire sans l'occuper; qu'il savait tout obtenir sans d'autres sacrifices que ceux d'une amabilité momentanée, et que l'empire n'allait pas au delà d'une préférence, dont avec un peu de tact une femme, même flattée, devait sentir la fragilité et les limites.

Tout cela était trop fin pour l'ambassadeur en question, et comme les sots ont justement la prétention de beaucoup deviner, le pauvre homme s'évertuait à être incrédule à mes assurances répétées. Prenant mes dénégations pour un calcul qui attend un plus haut prix, il ne pouvait se mettre dans la tête les choses simples; il ne pouvait s'imaginer qu'une femme qui avait de la beauté, de l'esprit, de la jeunesse, et ses entrées chez un ministre, ne fût pas à même d'en profiter pour elle et pour les autres, ne fût pas initiée aux intrigues politiques, et ne spéculât point sur sa position, à la rigueur au moins de compte à demi avec l'Excellence à qui cela pourrait être agréable.

Comme on le voit, mon diplomate n'était ni aussi bête que l'avait qualifié M. de Tal-

leyrand, ni aussi délicat que par compensation je l'avais cru. Il renouvela ses visites et ses instances, qui d'abord m'avaient fait rire avec une obstination dont son rang seul pouvait me faire supporter l'ennui. Regnaud de Saint-Jean-d'Angély le vit souvent chez moi, et trouvait qu'en le dégrossissant, qu'en le laissant parler, on en pouvait tirer quelques idées capables de le sauver de la trop sévère épithète que M. de Talleyrand lui avait donnée. Malgré ce jugement un peu plus favorable, l'envoyé ne me paraissait pas mériter la peine et le travail qu'il eût fallu soutenir pour apprécier son amabilité, et toute ma patience se borna à le supporter sans trop d'humeur jusqu'au jour où, s'apercevant que ses visites lui étaient inutiles, il daigna les rendre moins fréquentes et enfin les cesser.

J'amusai beaucoup M. de Talleyrand par le portrait que je lui traçai de ce particulier plus politique que galant. En général, il paraissait goûter mes saillies, et j'avoue que je ne me rendais jamais à l'hôtel des relations extérieures sans le désir le plus vif de donner bonne opinion de mon esprit. On voyait, à la facilité de M. de Talleyrand, que la causerie

lui était comme une affaire de santé, comme une distraction nécessaire du souci des hauts emplois et des fatigues du cabinet. Il laissait volontiers échapper des jugemens sur les hommes, mais avec une malice qui n'avait rien d'amer, et, je l'ai remarqué, avec un sentiment naturel de justice pour les talens. Nous parlions souvent de Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, et il rit beaucoup un jour de tous les éloges que j'en avais faits, et qui se terminaient cependant par ce trait : « Il n'a, avec toute son « éloquence, que l'air d'un beau cocher de l'an- « cien régime; » saillie que je crus d'autant plus pouvoir me permettre, que je l'avais risquée auprès de Regnaud lui-même, lequel ne s'en était jamais fâché, malgré ses prétentions aux bonnes manières et aux bonnes fortunes, et y avait répondu par cette boutade qui était encore de la fatuité : « *Oui, je pourrais bien ressembler à un beau cocher de l'ancien régime, mais à l'un de ceux du premier rang, que souvent de nobles dames ne dédaignaient pas de faire monter de l'écurie au boudoir.* »

Je ne trouve plus rien sur l'album où je transcrivais, il y a bien des années, les principales circonstances de mes relations avec

M. de Talleyrand. Elles cessèrent après mon deuxième départ de Paris, malgré plus d'une démarche. En ne répondant point à mes lettres, M. de Talleyrand n'en conserva pas moins la *cléopâtre*, dont je lui avais fait hommage. Je n'ai jamais conçu la ténacité de ce souvenir, après tant d'indifférence.

Plus tard, quand au milieu de mes malheurs le nom de ce ministre puissant se présenta à moi comme un appui qui pouvait les soulager, je n'avais à faire valoir que l'intérêt de la grande infortune dont j'eusse voulu lui inspirer le respect. Sa position politique était trop délicate pour l'immense générosité que j'eusse sollicitée de lui. J'essayai pourtant de le voir, mais il n'aperçut sans doute que ce que ses devoirs avaient de rigoureux, et je n'en obtins que cette impassibilité de silence dont on ne peut faire un reproche à la grandeur; car ne point répondre n'est pas refuser tout à fait, et c'est déjà beaucoup qu'un homme d'État, dans les temps de réaction et avec les personnes suspectes, se contente de les oublier. Ce n'est donc point moi qui me joindrai à ceux qui accusent M. de Talleyrand de manquer des qualités du cœur. Je lui en ai

connu de trop nobles, pour que le sentiment de la justice ne m'arrache pas un aveu contraire; et l'amour-propre blessé, qui s'exprime ainsi, mérite bien quelque confiance.

Cette digression était nécessaire, puisque M. de Talleyrand, qui a figuré dans mes Mémoires, ne doit plus y reparaître, et que mes relations avec lui cessèrent depuis l'époque dont je vais poursuivre et continuer le récit.

CHAPITRE LXXIV.

Campagne de Boulogne. — Le Tyrol. — Munificence de Napoléon.

Il me faut un moment revenir sur mes pas pour retracer une scène dont un hasard me rendit témoin, lorsque Ney fut prendre au camp de Boulogne le commandement du 6e corps d'armée. Mais aussi je fis ce voyage pour le seul bonheur de l'apercevoir. J'avais besoin de le consulter sur une lettre qu'il m'avait adressée, et qui, au lieu de m'être remise par la personne qui d'ordinaire me les faisait tenir, m'était parvenue par la poste, et qui me paraissait avoir été ouverte. Elle ne contenait pas de secrets, mais le style de Ney avait une énergie que tout le monde ne pouvait lire. Il me parlait dans cette lettre avec

une franchise fort plaisante des intrigues des cantons suisses, qu'il avait désarmés avant de négocier. Le désir que j'avais de voir Ney entrait beaucoup plus dans ma détermination que la frivole prudence dont je prenais le prétexte. Il rit beaucoup de mes terreurs, mais il eut de plus tendres remercîmens sur ce courage d'avoir fait cent lieues pour l'en instruire. J'avais eu dans le temps, à Toulon, une lettre pour l'amiral Bruix, qui commandait la flotte de l'océan, mais Ney ne me permit pas de la présenter, désirant que je fusse le moins du monde en évidence, par une délicatesse qui me faisait d'une telle obéissance une gloire et un plaisir. J'éprouvais un heureux orgueil à me donner des qualités qui pussent mériter ses éloges. « Il y a certes, me disait-il, moins de *fagoteurs* « dans les camps que dans les salons des Tui- « leries; mais il y en a, et les mauvais propos « nuisent au bonheur. »

Le temps que je passai à Boulogne fut employé en promenades, en courses à cheval, partout où je pouvais l'apercevoir. Nous avions un langage mystérieux auquel Ney se prêtait, lui avec une complaisance et moi avec un bonheur inexprimables. Qu'il était noble, au milieu

de tant de nobles guerriers! Quand un geste me disait : *je vous vois*, cette intelligence muette, innocente et pure, suffisait à mon cœur. Un jour, en revenant d'une de ces tournées de félicité mystérieuse, je vis ce que je vais décrire.

Les soldats faisaient de fréquentes patrouilles le long des côtes pour empêcher la contrebande; j'étais assise dans une cavité du ravin qui me servait d'abri : ma rêverie fut tout à coup interrompue par deux voix d'hommes qui venaient d'au-dessus de ma tête. L'un disait à l'autre en mauvais anglais. « Attendez, « vous allez les voir dans dix minutes; ils tour- « neront à la pointe, vous prendrez par le « bas, j'irai parler au commandant, je lui dirai : « le vent vient de là, aussitôt vous le verrez « commander *un à droite*, alors c'est à vous à « en profiter; je vous ai promis une heure « libre, et vous la garantis. Savez-vous qu'il « ne s'agit pas d'une bagatelle, 300 à 400,000 f. « à gagner pour la maison Ver.... — Mais voyez- « vous, dit un autre, vous lésinez, et quand il « s'agit de la vie, il faut payer. » Je n'entendis plus rien, mais je vis effectivement une patrouille débusquer à ma droite, rétrograder,

prendre une direction opposée, enfin le marché se consomma avec toutes les clauses que j'avais entendues.

Je revis Ney le lendemain. Je ne lui dis rien alors de la petite scène fort peu militaire dont j'avais été témoin. Mais plusieurs mois après je lui en fis la confidence, en lui avouant que je l'avais ajournée de peur de faire punir l'officier commandant la patrouille, pour sa coupable connivence dans cette affaire. Ney me répondit qu'il me savait gré de lui avoir épargné la douleur de chercher les coupables, et de punir un officier français pour une fraude. Il ne me donna plus que vingt-quatre heures à passer près de lui, me faisant promettre de rester tranquille à Paris, sans courses et sans voyages inutiles.

Je partis le lendemain même, et, arrivée à Paris, j'appris que Ney était sur les bords du Rhin. En vingt-cinq jours il y était parvenu avec son corps d'armée des bords de l'océan. Je me trouvai logée chez des personnes toutes dévouées à l'empire, enivrées de la gloire militaire autant que moi peut-être. On ne parlait que triomphes, conquêtes, envahissemens, gloire de nos armes. Ma pauvre tête, remplie

déjà d'images et de pensées guerrières, ne pouvait se calmer et se rafraîchir en pareille compagnie. L'exaltation me rendit bientôt insupportable le paisible séjour de Paris, et malheureusement une imprudence conçue, une folie rêvée, sont pour moi une folie faite. Mon plan fut aussitôt exécuté que formé. Beaucoup de personnes de ma connaissance se rendaient déjà à Milan pour les fêtes du 26 mai. Je n'avais pas cessé d'être en correspondance avec le comte Strozzi, grand seigneur italien, fort instruit, dont j'aurai à parler plus tard. Un de ses parens faisait partie de la députation qui avait été envoyée pour offrir la couronne d'Italie au vainqueur de Marengo et de Lodi. Je fus le voir; il me facilita mon voyage et me donna une lettre qui dans la suite me valut la faveur de la princesse Élisa, grande duchesse de Toscane. Avant mon départ, je crus devoir encore écrire à Regnaud de Saint-Jean d'Angély. Il craignit de me voir, tout absorbé qu'il était alors dans ses admirations impériales. Son ancienne amitié céda aux scrupules de sa conscience politique, qui ne me trouvait pas assez orthodoxe en fait de dévouement, depuis surtout le procès de Moreau.

Mais, quelque temps après, lorsqu'il fut question de m'assurer une honorable existence, son intérêt se réveilla, et c'est au compte avantageux qu'il rendit de mon esprit et de mes qualités, que je dus une place à la cour de Toscane.

Dans ce temps, j'eus occasion de voir le grand maréchal du palais, Duroc, que déjà j'avais connu. J'en reçus l'accueil le plus aimable, qu'il entremêla de quelques plaisanteries sur ma passion pour la gloire, sur mon amitié fraternelle pour Ney. Il me demanda si je voulais de sa protection près de l'Empereur; qu'il me ferait adjoindre à l'état-major de Ney pour la prochaine campagne d'Autriche. Je lui répondis sur le même ton, et lui fis part de mon projet d'aller au couronnement à Milan, et de rejoindre Ney par le Tyrol. « Admirable plan de cam-« pagne! s'écria-t-il en riant; je veux absolu-« ment vous présenter à l'Empereur.

« — Non, non, j'ai toujours un peu peur de « votre nouvelle majesté, et je ne l'aime que « dans ses bulletins de victoire. »

Duroc ne manquait pas, quand il était un peu poussé, d'une certaine amabilité. Nous dîmes cent folies. Il me demanda si j'avais beaucoup

de connaissances à Milan : « En avez-vous de « marquantes dans le nouveau gouvernement ?

« — Lorsque j'y étais avec le général, et que « j'y étais sous le titre de son épouse, les grands-« juges et les excellences de toutes les classes « se glorifiaient d'être de mes amis ; mais au-« jourd'hui je suis seule ; dépourvue de ce titre « et réduite à mon seul mérite, qu'alors on trou-« vait supérieur ; je ne sais trop ce qui me sera « resté de *ces bons* amis de cour, et si la réserve « n'aura pas remplacé l'empressement.

« — Ne craignez rien, me dit-il en me pre-« nant la main amicalement, je vais vous re-« commander à quelqu'un, et je vous promets « que vous n'aurez point déchu. »

Les gens du pouvoir se trompent sur les puissans effets de la protection. Cela ne vaut jamais la recommandation très simple et publique d'un nom honorable. J'en fis à Milan la peu flatteuse expérience. On m'y reçut avec politesse, même avec une politesse empressée, mais défiante cependant. Je cessai d'en rechercher les preuves. J'avais pris un appartement magnifique, et je me demande encore aujourd'hui où je trouvais alors le secret de donner à l'argent une si rapide et si folle circulation.

Il y avait dans la maison que j'habitais une actrice fort célèbre, La Pelandi, tragédienne d'un admirable talent; elle savait le français, mais le parlait avec répugnance. Aussi notre rencontre devint bientôt de l'intimité, lorsqu'en la voyant un jour occupée dans le jardin à répéter, je lui offris de lui donner les répliques.

« Quoi! vous savez l'italien? »

Je répondis, en la désignant, par ces vers de Pétrarque:

Lieti fiori e ben note orbe
Che madonna pensando premer sole,
Piaggia che ascolti le sue dolci parole
E del piede alcun vestigio serba.

Elle fut ravie, et j'y gagnai le délicieux plaisir d'entendre parler le plus pur toscan par un organe enchanteur. C'était pour moi un nouvel enthousiasme que le séjour de l'Italie. Je ne rêvais plus que poésie, théâtre, beaux-arts. Tout, à cette époque, commençait à ajouter de l'illusion à ce pays de merveilles. Vivant avec les artistes, j'assistais à toutes leurs fêtes; et ils m'engagèrent facilement à paraître dans le prologue d'une pièce de circonstance, où,

sous le costume de la Renommée, je débitai une soixantaine de mauvais vers italiens, en déposant un laurier sur le buste de Napoléon. Le costume m'était extrêmement favorable, et je lui dus sans doute d'éclipser toutes les femmes fort jolies qui s'étaient disputé l'honneur de figurer dans ce prologue.

Je devais me rendre à un grand souper. En entrant chez moi pour faire ma toilette, mon étonnement ne fut pas médiocre de trouver un mot de l'un des plus intimes confidens de l'Empereur, qui m'engageait à me rendre au palais impérial avec la personne qu'on m'envoyait. J'aurais ici, si j'écrivais un roman, un superbe texte d'indignation et de magnifiques phrases de refus, un beau faste de vertu blessée; mais j'écris des événemens, les événemens d'une existence bizarre, aventureuse. Que la sincérité, qui me fait fuir le mensonge et l'hypocrisie, me soit du moins comme une vertu, à défaut de celles qui m'ont trop manqué. Je n'eus aucune irrésolution: l'amour-propre en permettait-il? Quoique toujours étrangère à l'ambition, j'avoue que le soin de ma toilette ne fut point sans calcul; elle était en vérité bien ambitieuse. Arrivée au palais, je

trouvai l'ami du prince, qui m'en fit compliment, qui m'assura de la haute estime du maître. « Je n'ai pas besoin, me dit-il, de vous dicter le « langage à tenir; mais une recommandation « bien grave, c'est de ne point vous intimider « si l'on vous parle de Moreau.

« — M'intimider! ne le craignez pas; mais si « l'on me parle de Moreau ou de Ney, adieu à la « majesté.

« — C'est une originalité ridicule; contentez-« vous d'être aimable, vous me remercîrez du « conseil. »

Au moment même une porte que je n'avais pas aperçue s'entr'ouvrit; l'ami du prince se retira, et je me trouvai dans un cabinet de dix pieds carrés avec celui pour lequel un empire était trop petit. Il n'y eut d'abord ni salut, ni complimens; puis venant à moi, il me dit : « Savez-vous que vous avez l'air ici d'être plus « jeune de six ans qu'au théâtre.

« — J'en suis heureuse.

« — Vous étiez très liée avec Moreau ?

« — Très liée.

« — Il a fait pour vous bien des folies !

Je ne répondis rien. L'Empereur se rapprocha de moi et nous causâmes avec plus d'aban-

don encore; il se faisait aimable, et je le trouvai assez pour oublier Moreau, l'empereur, le roi; toutefois plus de brusquerie que de tendresse. Il ne fallait qu'un peu de tact pour s'apercevoir que les femmes ne pouvaient guère exercer d'empire sur Napoléon; qu'il était capable de faiblesse, mais nullement de ces attachemens aveugles qui peuvent devenir si funestes aux peuples chez les souverains. Il n'y eut jamais à craindre avec lui que les trésors publics fussent sacrifiés à apaiser les vapeurs et à désarmer la migraine d'une favorite.

Il n'ignorait rien de ma singulière existence, et me demanda si j'étais attachée au théâtre de Milan, si je comptais y rester. Je lui répondis que mon projet était, aussitôt après les fêtes, de voyager dans le Tyrol. Il me jeta un regard dont rien ne pourrait exprimer la pénétration, en ajoutant « Vous êtes donc Alle-« mande.

« — Non, sire, je suis née Italienne, et j'ai le « cœur français. »

Il me regarda de nouveau, resta quelques minutes indécis, puis me dit seulement avec la nonchalance royale ou ministérielle : « Je m'occuperai de vous. « Après cette vraie réponse

de pétition, il disparut. Je fus reconduite par mon introducteur qui m'accabla de questions, auxquelles je répondis de manière à satisfaire sa curiosité ou son obligeance, et nous nous quittâmes fort bons amis.

En rentrant chez moi j'éprouvais une agitation extrême. J'étais fière et humiliée; le passé venait en quelque sorte accuser le présent. Je me rappelais que neuf années avant j'avais occupé ce palais, aujourd'hui impérial, dans un éclat pareil à celui de ses hôtes couronnés; et j'en revenais avec une invincible admiration pour le persécuteur de celui qui m'en avait fait partager les honneurs, ce persécuteur qui venait de placer son souvenir à la place du premier souvenir de l'exilé.

Tourmentée par toutes ces idées, je pris de sages résolutions; mais la fatalité était là pour les chasser. Deux jours se passèrent et je n'entendis plus parler de rien. Les blessures de la vanité commençaient à se joindre aux tourmens de l'ennui, quand je reçus la visite du grand maréchal du palais. Il m'étonna beaucoup plus par la magnificence du don qu'il me fit, que par l'annonce d'une seconde audience de l'Empereur. Je voulus refuser le présent au-

quel je n'avais point de droits; Duroc me donna de si bonnes raisons sur la nécessité d'accepter, que je m'y résignai par dévouement, en lui demandant s'il fallait que j'en remerciasse l'Empereur. « Certes, me dit-il; sans cela il vous-« en demanderait des nouvelles avec humeur, « avec inquiétude même; et dans tous les cas il « prendrait votre refus pour une ruse ou pour « une offense. L'Empereur n'est pas un homme « comme les autres; il mérite bien de n'être « pas traité de même. »

Je me rendis encore le soir au palais, comme j'en avais reçu l'ordre. Même introduction, mais attente beaucoup plus longue. Le grand maréchal me conduisit dans une pièce assez spacieuse, qui ressemblait bien plus à un bureau de ministre qu'à un boudoir de souverain. l'Empereur était occupé à signer un énorme paquet de dépêches; il ne fit que jeter un regard à notre entrée. Le maréchal me fit signe de m'asseoir et il se retira. Un grand quart d'heure se passa sans que l'Empereur parût se souvenir que j'étais là. Tout à coup se tournant sans quitter la plume, il me dit: « Vous vous ennuyez?

« — C'est impossible, sire.

« — Comment, impossible ?

« — Ne suis-je pas témoin des travaux d'un « grand homme ? N'y a-t-il pas là quelque in- « térêt pour l'amour-propre? » Là-dessus je me levai ; il en fit autant, et il s'approcha avec beaucoup plus de grâce que lors de la première entrevue. Tout à coup il regarda du côté de son bureau, traversa la chambre, sonna, et d'une porte opposée à celle par laquelle j'étais entrée, je vis un mameluck ayant derrière lui plusieurs hommes qui restèrent en dehors. Je fus si étourdie de cette apparition, que je n'entendis rien ; les yeux du mameluck se fixèrent sur moi d'une manière effrayante ; il remit un paquet à l'Empereur, qui se rapprocha silencieux de son bureau. Dans mon inquiétude je me levai, marchant librement et à grands pas. Je fis comme si je n'apercevais pas l'Empereur venant doucement derrière moi. Bientôt je le regardai ; ses yeux exprimaient bien plus l'énergie italienne que la dignité impériale. Je songeai peu à l'étiquette, et il n'en fut que plus aimable ; et notre intime causerie se prolongea, à son insu comme au mien, jusqu'à deux heures du matin. « Vous ne dormez « donc pas, lui dis-je ? — Le moins possible ;

« ce qu'on *prend au sommeil est autant d'a-*
« *jouté à la véritable existence* , me répon-
« dit-il. »

Lorsqu'on parle d'un homme si extraordinaire, les plus minutieux souvenirs ont encore je ne sais quel puissant intérêt ; qu'on me pardonne donc encore quelques détails. On a fait grand bruit de sa brusquerie presque brutale : c'est une critique de la haine. Certes, Napoléon n'était pas un grand homme dameret ; mais sa galanterie, par cela même qu'elle n'était pas d'une nuance commune , en devenait plus flatteuse ; elle plaisait parce qu'elle était sienne. Il ne disait point à une femme qu'elle était belle , mais il *détaillait* avec le tact d'un artiste ses avantages.

« Croyez-vous , m'avoua-t-il fort plaisam-
« ment , qu'en vous voyant au théâtre , j'ai
« soupçonné un peu de contrebande dans votre
« beauté ? »

On a débité encore que sa peau avait la teinte et le désagrément de celle des hommes de couleur : ceux qui l'ont vu de près se joindront à mon témoignage pour le nier.

Napoléon me parut mieux empereur que consul ; sa physionomie avait gagné de la no-

blesse et n'avait point perdu de sa simplicité; son regard était d'une incroyable pénétration; les belles lignes de son profil surtout rappelaient ce caractère *césarien*, signe de la grandeur, sorte de prédestination de l'empire. Ses mains, auxquelles on a fait une célébrité, ne démentaient point en effet leur haute réputation; j'en remarquai l'étonnate blancheur, et il m'en remercia presque avec le sourire d'une jolie femme. Tant il y a toujours dans les plus grands caractères une place en réserve pour quelque puérile vanité!

Je puis avouer ici un changement dans mes opinions, que tant d'autres éprouvèrent comme moi à cette époque. A dater de cette entrevue, Napoléon ne s'offrit plus à ma pensée que comme le plus grand homme de son temps. Les doubles rayons du génie des armes et des affaires brillaient sur son front; guerrier victorieux, souverain législateur, ses luttes militaires étaient encore des veilles politiques. Dès lors mon enthousiasme ne connut plus de bornes; et ce fut à ce point, qu'en revoyant Ney, il s'en aperçut et m'en fit la remarque. J'oubliais de dire que dans mon entrevue avec l'Empereur, quand je lui exprimai ma recon-

naissance de son magnifique présent[1], il me répondit: « Je me souviendrai de vous, et nous « *ferons plus....* »

Il tint parole; car lorsque, trois ans après, Regnaud de Saint-Jean-d'Angély présenta à sa signature mon engagement pour la cour de Toscane, près de la princesse Elisa, l'Empereur dit; « Oh! c'est notre *fama volat;* certes, j'ap- « prouve; » approbation qui me valut le retour de Regnaud, sa confiance, dès lors entière, la protection et les bienfaits de la sœur de Napoléon.

[1] Le grand maréchal m'avait remis, avec un sac de sequins, deux ordonnances sur le trésor, qui me furent acquittées dix-huit mois après par M. Mollien.

CHAPITRE LXXV.

Départ de Milan. — Voyage dans le Tyrol. — Épisodes de ce voyage.

Je quittai Milan vers la fin de juin 1805; je m'arrêtai quelques jours à Vérone, et passai de là dans le Tyrol, la vie tranquille et sédentaire m'étant impossible. Je sentais le besoin de me rapprocher du théâtre de notre gloire, pour laquelle se préparait une nouvelle campagne, qui devait avoir aussi ses lauriers pour l'objet de mes voyages. Mon désir de revoir Ney n'était pas cette fois sans l'hésitation de quelques remords. J'avais beau me répéter que n'étant liée avec lui que d'une amitié fraternelle, je n'avais rien à me reprocher; je n'en passai pas moins quelques mois avant d'aller le rejoindre.

Je pris à Vérone un domestique italien; j'a-

chetai deux magnifiques chevaux, je m'habillai en homme; et réduisant mon attirail à un simple porte-manteau, j'entrepris la visite du Tyrol comme on ferait une promenade à Vincennes. A Vérone, un pont sépare seul l'Autriche des États cisalpins. La bourse bien garnie, c'est de là que je recommençai mes caravanes guerrières. Dès la première dînée, l'inexactitude des comptes me fit mal augurer de mon élégant domestique : je le congédiai, sentant le besoin, dans une contrée si sauvage, de ne pas ajouter encore à mes dangers. Je le remplaçai par deux bons guides, qui parlaient l'italien et l'allemand. J'aurais voulu passer ma vie à courir de la sorte. Chemin faisant, je me faisais raconter les exploits de ces admirables chasseurs de chamois, dont quelques uns ne dépareraient point l'histoire des héros. Les Français étaient venus jusqu'à Melwald, et mes guides n'eurent garde de me laisser ignorer les prodiges de valeur de leurs compatriotes. Au récit naïf de cette bravoure ignorée, je faisais des vœux pour qu'un peuple si franc et si noble échappât aux désastres d'une invasion nouvelle. Oui, je l'avoue, au milieu de ce pays j'avais quelque regret à nos triom-

phes, dont il eût été la victime. J'obtins des détails curieux sur une montagne digne de la réputation du Saint-Bernard ou du Mont-Blanc; et, comme aucune folie ne devait m'être interdite, je résolus d'y aller en pélerinage, et courus grand risque d'y terminer le pélerinage de ma vie.

Je cheminais au milieu de mes rêveries et des rochers. A chaque pas quelques ruisseaux se mêlent aux inégalités du terrain et aux accidens d'une nature sauvage. Souvent les fentes des rochers sont couronnées de fruits et de légumes qui y croissent; mais le seul chasseur de chamois ose semer et recueillir dans des lieux où la mort est si voisine de la vie. Des ceps de vignes se courbent en arcades; des fleurs grimpent en festons autour d'arbres vieux et agrestes; enfin, c'est un spectacle vraiment romantique que celui du Tyrol. Je croyais retrouver les champs de Vallombrosa, les champs de mon enfance; et, bercée mollement par le charme des souvenirs et la magie des émotions, je laisse tomber la bride sur le cou de mon cheval, qui, effrayé, se jette de côté et me fait rouler sur le courant d'un précipice. J'étais perdue, si mon brave tyrolien, rapide

comme la pensée, ne se fût élancé sur le fragment chancelant d'un rocher. Tout cela fut un éclair, et je n'eus même peur que par réflexion. Mon brave tyrolien en eut plus que moi; et sa joie de m'avoir sauvé la vie fut aussi vive que bruyante.

Je ne voulus pas, dans le premier moment, diminuer la joie de ce brave homme par l'expression de la douleur que j'avais éprouvée; mais quand il s'agit de remonter à cheval, il me fut impossible de poser la main sur la selle: j'avais l'épaule démise, et déjà elle enflait considérablement. Mon pauvre guide cherchait à me rassurer en me disant qu'au prochain village nous trouverions un paysan célèbre par des cures miraculeuses, et qu'il irait le chercher. Rien n'était moins fait pour me tranquilliser, car je sais que pour ces sortes de cures la foi est indispensable, et j'en manque totalement en médecine. J'avais donc encore, outre mon mal, le mal de la peur.

Mon guide me conduisit cependant à une maison fort propre, où bientôt je fus entourée de toute une famille empressée à me prodiguer tous les soins. L'homme aux miracles ne tarda point à paraître; son aspect m'inspira

plus de confiance que l'histoire de ses guérisons ; et dès qu'il m'eut adressé quelques explications sur son art ou plutôt sur son expérience, en fort bon Toscan, je lui livrai mon bras avec une espèce de sécurité fort résignée. J'étais habillée en homme, je voyageais seule, il fallait bien que j'eusse la vanité d'un courage un peu viril. Le brave homme voulut bien l'admirer; et, quand au bout de dix jours, entièrement guérie, ne souffrant plus, je lui offris vingt louis, il en prit deux. Il avait cependant une nombreuse famille et une fille veuve avec cinq enfans en bas âge. Je voulus me faire conduire auprès de cette femme intéressante, et je me trouvai heureuse de lui laisser des marques de ma reconnaissance pour son père si désintéressé.

Les femmes du Tyrol sont fort belles ; mais elles se coiffent de manière à s'enlaidir. Qu'on se figure de jolies têtes, couvertes d'un grand chapeau à trois cornes rabattu par derrière. La jeune veuve était heureusement dépourvue, quand je la vis, de cet ornement national. « Hélas! me disait-elle à chaque mot de con-« solation que je lui exprimais, je n'ai pas « même le triste et dernier bonheur de pleurer

« sur la tombe de mon mari, d'y placer l'image « révérée de sa patrone. Vous allez en Italie, « fuyez les Français : partout ils portent la « mort. » Je me gardai bien de lui répondre que ma vie, mon bonheur, étaient dans leur camp et tous mes vœux pour leur gloire. Je quittai ces bonnes gens comblée de bénédictions, heureuse de leur laisser un peu de cet or, qui ne vaut que par les bienfaits qu'il permet.

Nous étions à un quart de lieue du couvent des moines de Wiltare, lorsqu'un chasseur aborda mon guide, et lui dit en allemand : « Nous allons encore nous battre : les Français « vont marcher sur Inspruck. Mon frère arrive « de Hall; j'aime mon pays, mais je suis si las « des tracasseries sur la chasse, que pour rien « je m'enrôlerais avec eux.

« — Et moi, pour moins que cela, reprit « mon guide en faisant un geste d'exécution, « je vous planterais ce plomb dans le crâne... « Un chasseur tyrolien trahir son pays! »

Je ne parvins qu'avec peine à leur faire entendre raison à tous deux; j'en vins à bout néanmoins avec une franchise égale à la leur.

Je m'installai dans une auberge, et de là je

continuai à parcourir le pays. Dans une de mes courses, je fis la rencontre d'un Français que j'avais vu à Milan, où il était attaché à M....; il me dit qu'il voyageait pour son plaisir; la connaissance fut bientôt faite. J'étais charmée d'avoir un compagnon de route, et L...., quoique d'un extérieur assez peu prévenant, avait assez d'esprit pour rendre la société agréable. Nous quittâmes Botzen pour aller à Leit, où nous nous amusâmes beaucoup de l'air imposant et mystique de notre hôte, qui, en nous servant un quartier de chevreuil, nous racontait très gravement les plus étranges choses sur un roc du pays, d'où un ange avait fait descendre l'empereur Maximilien, pendant une chasse. En nous exaltant son vilain taudis, il nous parlait d'Inspruck comme d'un cloaque, et il n'avait pas tort. Mais quand je vis cette ville, pouvais-je ne pas la trouver belle, malgré sa laideur? elle retentissait des cris de victoire de nos braves, et leurs drapeaux y flottaient mêlés à des drapeaux enlevés à l'ennemi!

La bonne ville d'Inspruck eut bientôt l'air d'une ville française, où se faisait le recrutement. Avec un peu de jargon allemand, je trouvai dans

cette même ville à me loger très agréablement à côté du célèbre minéralogiste Schasser, dont je visitais le cabinet avec un peu d'érudition empruntée, qui me faisait fort bien accueillir. Me faufilant à travers des haies, j'aperçus Ney au milieu d'un brillant état-major. Son rapide sourire, sans gestes, sans parole, exprima tout ce qu'il sentait. Je reçus, en entrant, deux lignes où il me demandait si je ne me lasserais pas de ma vie errante, si j'étais de fer, pour préférer tant de fatigues aux plaisirs du repos. Je répondis par ces vers d'un vieux poème italien que je m'occupais à traduire :

Je préfère toujours, en suivant un héros,
La fatigue aux plaisirs et la gloire au repos.

Je le vis un moment le soir; il me fit raconter ma chute et ma guérison miraculeuse; Y croyez-vous? me dit-il.

«—Mais je crois aux miracles que je vois.

«—S'il en est ainsi, votre homme est pré-
« cieux; je m'en vais l'attacher à l'armée.

«—Il vous fera volontiers grâce de cet hon-
« neur : les Tyroliens aiment trop leurs mon-
« tagnes.

« — Et nous aussi : c'est pour cela que nous « en avons délogé les Autrichiens. »

Quand je lui parlai du Français que j'avais rencontré dans les montagnes, il m'adressa les plus minutieuses questions.

« N'auriez-vous pas remarqué qu'il se soit « mis en rapport avec les gens du pays?

« — Cela lui eût été difficile, car il ne sait « pas un mot d'italien, et encore moins d'al- « lemand.

« — Lui avez-vous dit que vous me con- « naissiez?

« — Comment pouvais-je confier àun étran- « ger ce que vous m'avez priée de taire même à « l'amitié?

« — Vous savez, ma pauvre amie, quoique « vous ne recueilliez que d'incroyables fatigues « de votre attachement pour moi, combien il « m'importe qu'on l'ignore.

« — Pour revenir à mon compagnon de « voyage, je vais m'en débarrasser, puisqu'il « vous paraît suspect.

« — Je crois que c'est un espion.

« — Bah! il serait venu ainsi se jeter dans la « gueule du loup?

« — Il ne vous parlait pas de l'armée, de

« l'Empereur? » Me voyant résolue à retourner en France avant la fin de la campagne, Ney m'engagea du moins à m'établir dans une ville; je le promis et n'en fis rien : il me retrouva partout en chevalière errante.

Je fus pendant mon séjour dans ces contrées, et avec toute ma finesse moitié italienne, moitié française, mise en défaut par deux Allemands qui étaient pourtant bien de leur nation, et qui n'en avaient que plus beau jeu avec moi. L'esprit, qui donne des lumières, donne aussi une certaine confiance qui vous rend plus souvent dupes que les sots. J'en fis l'expérience avec mes Allemands, et c'est ce que l'on va voir dans le chapitre qui suit.

CHAPITRE LXXVI.

Nouvelles courses dans le Tyrol. — Scène d'espionnage. — — Madame Pâris. — Le général Delzons. — Courtes entrevues avec Ney. — Souvenirs du général Championnet.

Dans la maison où je logeais à Inspruck, il y avait une dame Murhauzen, avec laquelle je parcourais le pays. Son fils paraissait avoir grand peur des soldats français ; mais cela était une frayeur de convention. Enfin le jeune Murhauzen était un espion du cabinet autrichien. Avec un peu de réflexion j'aurais dû le deviner; mais son air triste me trompa, parce que je trouvais naturelle cette antipathie pour l'étranger. Mais lorsque je découvris cela, il fallut toute la bonté de mon cœur pour ne pas tout déclarer à l'autorité, et faire arrêter sur-le-champ les cou-

pables. Grâce à mon silence ils ne furent arrêtés que long-temps après. Mais voici l'histoire de ce curieux espionnage dressé dans les montagnes du Tyrol.

Un pavillon de la maison où je logeais à Inspruck avec la famille Murhauzen était occupé par une femme que j'appellerai Pâris, parce qu'elle était cousine du garde du corps qui donna si intrépidement la mort à Lepelletier de Saint-Fargeau, pour son vote contre l'infortuné Louis XVI. On la disait fort affligée d'une perte récente. En allant la voir avec le désir de la consoler, j'avoue que je fus assez mal prévenue par l'appareil fastueux de son deuil l'élégance de son désespoir et les grimaces de sa douleur. Madame Pâris ne savait pas qu'elle allait débiter son roman devant un témoin de certaines circonstances dont elle allait maladroitement s'étayer. Madame Pâris était jolie ; en la voyant et en l'entendant, on la reconnaissait bien pour une femme de l'aristocratie; elle avait de fort bonnes manières et peu d'instruction. Si elle avait su pleurer, madame Pâris m'eût facilement trompée; mais je ne pus jamais croire à la douleur de ses yeux noirs, dont l'expression n'était pas l'attendrissement.

Madame Pâris prétendait avoir suivi son mari à l'armée de Condé. A la prise de Kehl, un chef de bataillon de l'armée républicaine l'avait sauvée et conduite au général Joubert, qui la rendit à son père. Le général Moreau avait fait exprès pour elle un voyage à Paris. Pénétrée de tant de loyauté, elle avait trop loué devant son père ceux qu'il haïssait comme ennemis de son parti, et l'avait quitté (ce qui était pousser bien loin la reconnaissance). Après avoir perdu son mari idolâtré, elle avait quitté les rangs des royalistes pour ceux des républicains dans l'ardent désir de retrouver sa patrie, et de mourir obscure aux lieux qui l'avaient vue naître.

Je la laissai dire sans l'interrompre, attendant qu'elle en vînt à ce qu'elle voulait de moi; elle y vint : il s'agissait de lui donner mon passe-port, où l'on arrangerait le signalement, ou bien de lui en procurer un pour se rendre en France. Regardant alors la veuve et ses complices, je lui démontrai avec une désespérante exactitude tous les mensonges de sa narration. « Vous prétendez avoir été sauvée aux environs « de Kehl par le général Joubert : il n'y était pas. « C'était le général Férino qui se battait contre

« l'armée de Condé, lorsque le prince Charles « fut repoussé vers Ettinger. Quant à Moreau, « il était à l'armée de Sambre-et-Meuse ; il ne « fit aucune démarche à Paris en faveur d'une « veuve d'émigré. Il en sauva plus d'un sur le « champ de bataille, et je le sus ; mais jamais « il n'a été question du roman que vous venez « de me débiter. »

Après cet éclat, je vis la bassesse dans toute sa nudité. Il faut dire ici que par prudence Ney avait voulu que je passasse pour la sœur d'un des sous-officiers qui me remettait ses lettres. Cette circonstance laissait de l'espoir à des gens qui ne connaissaient pas le soldat français, et ce courage qui résiste à l'or comme aux boulets. Madame Pâris crut devoir tout risquer.

« — J'ai, me dit-elle, une mission pour la « France, qui sera payée au poids de l'or en cas « de succès. Il faut un passe-port et quelques « moyens de liaison avec des généraux français. » Murhauzen ajouta que mon dévouement me vaudrait une haute protection. Rien ne me fut pénible comme le visage heureux de ce jeune homme, si jeune jouant la trahison.

« Eh bien! belle dame, me dit madame Pâris, en me tendant la main, êtes-vous *des nôtres?* »

Je lui déclarai, en reculant, mon indignation contre de tels moyens de fortune, et ma résolution de les en faire repentir s'ils ne quittaient Inspruck dans les vingt-quatre heures.

« Je saurai bien me faire protéger, » répondit madame Pâris.

« — Et moi me faire croire en dépit de vos « protections, parce que ceux à qui je parlerai « de vos menées savent que j'en suis incapable.

« — Vous faites bien l'importante, pour la « parente d'un sous-officier qui suit l'armée!

« — Eh bien! vous qui êtes si distinguée « par les manières et si peu par les sentimens, « partez cette nuit même, ou demain vous êtes « arrêtée. »

Murhauzen me saisit par la main, et, me voyant si intraitable, descendit aux supplications pour m'engager à tout le moins au silence.

« Pas au delà de deux fois vingt-quatre heures, » fut ma réponse.

Lorsque le lendemain je me préparais à changer de logement, la femme qui vint me servir mon thé m'annonça que la famille Murhauzen était partie depuis quatre heures du matin avec la dame française du pavillon.

Je me décidai à prendre un nouveau logement; mais ne pouvant prévenir Ney de ce qui m'était arrivé que le soir, je fus aise de ce retard par la crainte que, si je l'eusse vu de suite, mon secret ne me pesât, et par l'espoir que quand je parlerais, les coupables du moins auraient eu le temps nécessaire de pourvoir à leur sûreté.

Quand je vis Ney, j'eus un moment d'inquiétude sur la manière dont il recevrait ma tardive confidence. Qu'elle fut heureuse, ma surprise, lorsque je l'entendis, au lieu de me blâmer, m'approuver avec éloges, en me recommandant le secret! « Ils sont loin, me dit-il; j'en suis « bien aise. Je ne les crois pas dangereux; mais « le fussent-ils, j'aime mieux qu'ils soient arrêtés « ailleurs qu'ici, et je préfère surtout ne jamais « vous devoir de pareils avertissemens. » Il me rappela ma rencontre avec H*** à Belsona, en ajoutant: « C'est de la même clique. Il y a autour « de l'armée une fourmilière d'intrigans et d'es- « pions, comme au temps des représentans du « peuple. C'était alors pour nous dénoncer; « maintenant c'est pour épier nos sentimens à « l'égard de Napoléon. Eh! mon Dieu, est-ce que « le soldat s'inquiète des hommes? il ne voit

« que son pays, et il y est fidèle et partout et « sous tous les régimes. » Je m'enivrais au son de ces nobles paroles. Que Ney était beau quand il parlait de gloire et de patrie !

Ney m'annonça qu'il me ferait partir le lendemain, me défendant de me lier avec qui que ce fût pendant les séjours que je ferais durant la campagne. Il me donna une lettre pour le général Godinot [1], son ami, homme aimable et bon, que je ne vis qu'à Ulm, après avoir perdu la lettre qui me recommandait à lui.

Il ne m'arriva rien de bien extraordinaire dans cette campagne. Ce fut une vie de fatigues que le délire de la gloire et de la passion pouvait seul faire supporter, mais que je soutenais par un courage qui n'avait que la courte mais bien douce récompense d'une surprise et d'un regard. J'avais abattu mes cheveux ; le soleil avait bruni mon teint ; mon air enfin avait pris quelque chose de si viril, que Ney me disait souvent : « Si vous

[1] Le général de division Godinot, qui se tua en Espagne à la suite d'une attaque de nerfs, maladie à laquelle il était fort sujet.

« ne parliez pas, je défierais qu'on vous re-« connût pour ce que vous êtes, surtout à « cheval. » J'en fis l'expérience, et d'une manière curieuse, dans cette campagne, à la défense de Cattaro, où commandait le général Delzons [1], avec qui j'avais eu des relations d'amitié. Me voyant, au moment d'un repas militaire, *payer l'eau-de-vie* à tout le groupe qui entourait la cantinière, vrai modèle de celle qu'a chantée notre Béranger, il demanda : Quel est ce jeune homme, *ce petit homme-là?* Général, répondit l'Hébé militaire, *c'est un Parisien qui veut se faire apprenti soldat; il paie largement sa bien-venue, mais il ne boit pas.* En effet, ni l'exemple ni la fatigue n'influèrent sur mes habitudes, et je n'eus jamais recours à cette ressource de forces factrices.

J'ai appris plus tard, et de Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, que l'épisode d'espionnage, que je viens de raconter dans ce chapitre, que le salut que durent à Inspruck des misérables à

[1] Le général Delzons, qui fit plus tard des prodiges de valeur en Russie, à la Moscowa, périt bien jeune encore dans la cruelle retraite de cette guerre des élémens, des distances et des frimas.

ma généreuse négligence, que toute cette affaire, enfin éventée par la police impériale, excita quelque refroidissement dans la faveur dont Ney était à si juste titre honoré pour ses grands talens et sa bravoure. Il continua à se couvrir de gloire à Magdebourg, à Iéna, à Friedland, à Eylau; mais Regnaud, en me parlant de cette affaire, m'avoua qu'il n'avait fallu rien moins que tout cela pour sauver Ney d'une disgrâce complète. On avait cru que Ney avait été d'accord pour laisser échapper Murhauzen; et, lorsque j'attestai à Regnaud que je n'avais confié à Ney cette intrigue qu'après la fuite des coupables, il s'emporta au point de me déclarer que le devoir de Ney était de me faire arrêter et conduire à Paris pour cause de non-révélation. On voit que Regnaud de Saint-Jean-d'Angély n'avait pas dévié en fait de dévouement.

« Ney, lui dis-je, est un grand capitaine, et « n'est point un fin politique; il n'a jamais vu « ni connu ce Murhauzen, pas plus que la dame « Pâris. » Aussi j'avoue que je fus saisie d'un effroi involontaire quand il ajouta : « Com- « ment se fait-il qu'on ait trouvé dans les pa- « piers de cet homme une lettre adressée au

« général Dallemagne, questeur du corps lé-
« gislatif, où il était fortement question de la
« haute protection de Ney pour une émigrée? »
Dans cette affaire, comme dans celle d'Hervas, je fus embarrassée, ainsi que cela arrive plus qu'on ne croit à l'innocence ; j'expliquai à Regnaud qu'il se pourrait qu'une lettre de moi au général Dallemagne eût été égarée; qu'en effet j'avais long-temps entretenu, quoique à de grands intervalles, avec cet officier une correspondance; mais que je répondais qu'elle avait été exempte de toute réflexion politique.

A propos de correspondance, j'ai omis d'en mentionner une qui fut assez active entre moi et l'un des plus grands capitaines de la révolution, dont le nom n'a point encore figuré dans ces Mémoires, parce que, à vrai dire, le fait de cette correspondance, ne se rattachant point à une passion, m'est resté comme un souvenir plus tranquille et en quelque sorte moins pressé; il s'agit du général Championnet. Je l'avais connu bien long-temps avant le 18 brumaire; il passait pour Jacobin; je ne me suis jamais aperçue que d'une chose, c'est qu'il avait fort bon cœur, de l'esprit naturel, une imagination brûlante, le goût effréné de la lecture.

Un peu de vanité flattée m'avait conduite à cette amitié assez vive, qui ne fut jamais qu'épistolaire. Fils naturel d'un avocat distingué, Championnet était fort plaisant quand il parlait de sa naissance; en général, il contait d'une manière fort originale. Du reste, de la plaisanterie passant à l'enthousiasme, il citait volontiers Plutarque après un lazzi. Il avait eu une liaison à Dusseldorf. Rien n'était amusant comme le tableau tracé par lui de cette liaison, et de la rivalité qu'elle avait amenée entre lui et Suchet. Venant de battre les Autrichiens à Fenestrelles, il m'écrivait : « *On a voulu me* « *souffler ma belle et ma gloire; mais le petit* « *Championnet a prouvé qu'il sait conserver les* « *deux. Pourtant*, chère *frère d'armes, je me* « *lasse du métier; car nous avons bien l'air de* « *ne nous être tant épuisés qu'afin seulement* « *de devenir libres pour un nouvel esclavage.* » Je reçus encore quelques lettres de lui après la journée du 18 brumaire, sur laquelle il s'exprimait avec beaucoup de noblesse et d'indignation. Quand je passais auprès de Ney quelques momens un peu tranquilles, il était bien rare qu'il ne me parlât point de Championnet, dont il estimait la fière indépendance.

Ce qui lui échappait dans ses effusions me fit long-temps croire que lui aussi était plus républicain qu'il ne lui convenait ensuite de le paraître.

CHAPITRE LXXVII.

Retour à Paris. — Le général Gardanne. — Départ pour l'Allemagne. — Mon compagnon de voyage.

Après la paix de Presbourg, qui était venue suspendre les exploits de Ney, je revins à Paris, où je pris un petit appartement dans le faubourg Saint-Germain, n'allant jamais au spectacle, vivant fort retirée, ne recevant personne, et heureuse, car je voyais Ney quelquefois. Son projet était de me faire obtenir une place, pour les langues étrangères, dans un des grands établissemens d'éducation élevés par la munificence de Napoléon. J'avais beau lui montrer que mes campagnes n'étaient pas des titres, ou plutôt étaient de singuliers titres à de pareilles places, il insistait, et je ne le contrariais pas, parce que j'espérais peu. Au commencement de 1806, il m'annonça qu'il était de nouveau

appelé à l'armée; que la campagne serait longue et rude; puis, me regardant gaiement : « La fe-
« rez-vous, celle-là? — Belle question! vous me
« défendriez de la faire, que je la ferais encore;
« au moins si vous êtes blessé, trois cents lieues
« ne nous sépareront pas.

« — Écoutez, mon amie, je vous laisse vive-
« ment recommandée à un ami qui, dans quel-
« ques jours, dirigera votre départ. » Je fus un peu étonnée quand je sus que l'ami auquel Ney devait me recommander était le général Gardanne, que j'avais vu en Italie, dont Moreau appréciait la bravoure, mais dont le ton plus que brusque m'avait toujours choquée, leste quand il voulait plaire, rude quand on ne lui plaisait pas.

Ney me dit en riant : « Mais, malgré ses ma-
« nières, il est gouverneur des pages de l'Em-
« pereur.

« — Tout de bon?

« — Je vous le jure.

« — Voilà des élèves à brillante école!

« — On ne veut pas faire des petits abbés
« de ces jeunes gens, mais de braves et so-
« lides militaires. Voyez-vous, ma chère, vous
« parlez du Gardanne général républicain, et

« moi je parle du Gardanne de cour; vous re-
« connaîtrez vous-même la différence. Nous
« avons tous un peu subi la métamorphose.
« Moi-même, n'ai-je pas le ton plus doux?
« Nous sommes tous, tant bien que mal, dé-
« guisés en courtisans; cela est bien bizarre,
« n'est-ce pas?

« — Non, tout est bien, parce que tout sied
« à la valeur française.

« — Du reste, soyez tranquille; Gardanne
« est un ami, il vous recevra bien; il vous a vue
« avec Moreau, et la reconnaissance sera pi-
« quante. Parlez-lui du passage du Mincio, qu'il
« traversa avec cent grenadiers ayant de l'eau
« jusqu'au menton, et de sa bonne fortune
« après la bataille d'Arcole.

« — Mais vous n'étiez pas là.

« — N'importe, j'ai tout su de la personne
« elle-même : une fort jolie Piémontaise, ma
« foi! parente du comte de la Roquette, de
« Turin. »

Ney partit, et les heures commencèrent à me paraître des semaines. J'écrivis au général Gardanne; il me répondit, en me priant de passer au château le lendemain. Il occupait un entresol du pavillon Marsan.

J'attendis quelques minutes, et Gardanne parut. Je le trouvai bien vieilli et bien changé : c'était vraiment un prodige, une politesse de l'*œil de bœuf*. Apparemment que je ne lui parus pas aussi changée, ce qui amena une discussion assez singulière, et un échange de propos galans qui me firent craindre d'accepter son égide pour le voyage; et en effet mes mesures furent prises autrement. Je chargeai mes connaissances de m'indiquer un officier avec lequel je pusse partager les frais et les inconvéniens du voyage. La personne qu'on m'indiqua et qui vint me voir tomba à l'instant même d'accord sur les conditions. C'était un officier de hussards, depuis général de brigade. Déry, c'était son nom, me prévint qu'aux frontières nous ne pourrions continuer la route dans la même calèche, *les femmes à la suite* étant proscrites; mais il me promit d'arranger tout pour le mieux.

Déry, dont la curiosité avait été vivement piquée par ma démarche mystérieuse, fut cependant d'une discrétion parfaite. Bien éloigné de cette banale galanterie qui se croit obligée d'avoir des hommages pour toutes les femmes, il se contentait de me montrer la plus

cordiale amitié. Quand nous descendions de calèche, il me laissait tranquillement sauter à bas de la voiture, comme si j'eusse été un aide de camp. « Je suis, me disait-il, bien peu « galant avec vous; mais l'idolâtrie que j'ai « pour votre sexe me rend incapable de soins « pour un pantalon, de tendresse pour une « cravate noire, de folie pour une casquette. « Vous êtes trop bien en homme pour être une « femme dangereuse.

«—J'en crois votre franchise, et je suis de « votre avis : une *femme garçon* est moins gê- « nante, mais elle est moins jolie.

«—Vous allez trop loin; cet effet-là n'est pas « général, il est chez moi seulement personnel.

«—Malgré cela, je vous assure que ce n'est « point là mon costume de conquêtes, ce n'est « que mon habit de campagne.

«—Mais ces campagnes, quel motif vous en « a fait braver les fatigues et supporter les « tristes spectacles de la guerre?

«—Celui qui nous fait faire ce qu'à vous « vous fait faire la gloire.

«—Vous allez rejoindre un amant?

«—Non; mais un ami qui le fut, qui ne « doit plus l'être, et qui demeure l'unique

« objet d'une admiration passionnée, le héros « de mon imagination, l'idole de mon cœur.

«—Heureux qui peut inspirer un sentiment « si exalté et si exempt d'égoïsme! »

J'avoue que je fus flattée de voir un peu Déry revenir de ses préventions, sans aucune curiosité indiscrète; et je m'abandonnai au plaisir de raconter ma vie militaire. Il la trouvait bien aventureuse et bien étonnante. « Hélas! lui disais-je, elle ne sert peut-être qu'à faire naître l'idée de quelques défauts, plutôt que celle des qualités courageuses qu'elle a réclamées. Mon Dieu, un peu de repos vaudrait mieux pour le monde; mais je ne regrette pas d'avoir fait comme j'ai senti. Si j'avais encore le choix d'une destinée, je prendrais encore le tumulte d'un sentiment passionné, même malheureux, de préférence à une vie tranquille mais morte, sans exaltation et sans ressorts. Cet homme qui m'inspire cet attachement qui vous semble extraordinaire viendrait à me haïr demain, que son image resterait là gravée et suffirait aux battemens de mon cœur. »

Déry avait deviné ce nom si cher qui m'occupait; il ne le prononça point en signe d'in-

telligence ; mais il prit plaisir à me vanter les exploits de cette valeur qui chez Ney était presque fabuleuse, même parmi tant de braves. Il m'indiqua adroitement un moyen sûr de faire connaître où j'étais à celui que cherchait ma constance ; mais je ne voulus point l'employer : j'avais promis le mystère, et je voulus y être fidèle au risque de mille dangers, de mille fatigues ; au risque d'être mal jugée et compromise.

Je ne parle point de la route, déjà attristée par les commencemens de l'hiver ; je dis seulement à Déry que la saison m'effrayait pour nos pauvres soldats ; que le froid serait excessif. « Bah ! me répondait-il avec toute la « gaieté des camps, ils n'ont pas *le temps* « *d'avoir froid.* »

Hélas ! l'hiver n'a que trop prouvé plus tard qu'il était un ennemi, et le seul qui pour nos armées serait invincible. Il a fallu tous les élémens conjurés pour que notre France fût abattue. Et alors, que de noms chers à mon cœur sont entrés dans l'histoire ! Ce brave Déry, lui aussi, fut moissonné à la fleur de l'âge, dans la fatale campagne de Russie, terrible représaille de nos

triomphes, plus terrible signal de nos malheurs !

Je ne sais si je me trompe, mais les peuples ne recommenceront plus rien de pareil aux grandes destinées que nous avons vues finir ! D'autres gloires pourront naître, mais jamais la gloire des armes ne retrouvera ces marches rapides du Tage à la Néva, cette course dans toutes les capitales devenues comme des casernes françaises. Est-il une épopée à la hauteur d'une telle histoire ?

CHAPITRE LXXVIII.

Bataille d'Eylau. — Ma blessure.

Dès le commencement de la campagne, Ney avait repris cette habitude de prodiges qui le mettait toujours au premier plan d'une armée de héros. Génesbourg, d'abord; le lendemain Elchingen; puis Eylau. Quelles incroyables péripéties de victoires et d'émotions! Au milieu de toutes ces gloires, mon obscurité était encore glorieuse : j'étais fière d'être ainsi confondue dans les rangs qui, électrisés par un chef invincible, enlevèrent le formidable plateau dont la prise laissa Ulm sens défense. Dans mon abnégation de vanité j'étais heureuse; ma gloire, à moi, c'était un regard surpris au milieu des dangers, des fatigues et de la mitraille. Que de fois, dans ces rares momens, arrachée aux

devoirs pour les donner au bonheur, Ney me répétait: « Pauvre Ida, comme vous voilà « faite! vous êtes partout; vous ne craignez « donc rien?» Alors je lui racontais tous mes moyens de pénétrer jusqu'à lui, mes intelligences pour me trouver toujours près de l'attaque. En lui parlant ainsi, je pressais contre mon cœur cette main terrible à l'ennemi et toujours secourable au vaincu. Oh! que le courage, que les vertus guerrières vont bien à l'amour! et qu'il y a loin de cette passion ressentie sur un champ de bataille, de cet enthousiasme mêlé de périls, à la galanterie musquée de ces colonels de l'ancien régime, qui brodaient au tambour!

Comme j'avais confié à Ney les services que m'avait rendus le général Lariboissière, pour me faciliter les moyens de toujours l'approcher, il se fâcha, en me renouvelant énergiquement l'ordre d'avoir aussi le courage de ma consigne militaire. Je trouvais bien à cela un peu de vanité; mais comme la mienne était de lui obéir, je lui promis tout ce qu'il voulut. « Ayez un domestique sûr, me dit-il; avec lui, « de l'or et votre tête, vous devez vous passer « de protections. »

Nous nous séparâmes pour nous rejoindre bientôt. J'eus le bonheur de trouver à Magdebourg un excellent domestique qu'une affection naturelle portait vers les Français. Je fus ainsi débarrassée de la nécessité de recourir aux guides du pays. Hantz connaissait la Prusse, l'Allemagne et le Tyrol, du doigt, suivant son expression. Il entra en fonctions par refaire mon porte-manteau. Je lui payai un mois de gages d'avance, désirant voir s'il n'avait pas l'habitude de boire, précaution nécessaire avec les domestiques anglais et allemands. Je ne me souciais pas d'être, au milieu de tous mes dangers, encore à la merci d'un ivrogne. Mais Hantz était un phénix; il régala ses camarades, fit honneur à la générosité française. Hantz ne parlait pas mal français; il me pria même de ne jamais lui parler que dans cette langue; en quelques mois il était presque devenu puriste.

Je craindrais de paraître barbare en prodiguant ici les descriptions de toutes les scènes de carnage que traîne la guerre à sa suite, quand une grande passion occupe le cœur, quand on a, pour ainsi dire, à débattre sa propre existence sur ces horribles champs de la

mort, dont je supportais l'aspect sans trembler. Hantz, connaissant la rigueur du climat, m'avait ménagé toutes sortes de précautions contre le froid. Ainsi chaudement vêtue, chargée d'or, inaccessible à la crainte, les obstacles de la route et de la saison ne faisaient que rendre plus vif mon ardent désir de me rapprocher de celui dont un mot et un sourire payaient cette vie de privations et de fatigues.

Encouragée par tant de courses heureuses, ne croyant rien d'impossible à mon habitude des hasards, j'avançai vers Mohringue. La route était déjà encombrée de bagages et de blessés. Chacun était si occupé de lui-même, qu'on ne s'occupait guère de nous. Hantz me faisait passer pour un négociant se rendant à Chomoditen. « Vous ne pourrez traverser, lui « criaient quelques soldats; les Russes y sont. « On les délogera, criaient d'autres; ils sont en « bonnes mains, Ney les attaque. » Hantz, ayant son thème fait, les excitait à parler; c'était travailler à mon bonheur, car en écoutant les soldats pouvais-je entendre autre chose que *son* éloge ? Les blessés retrouvaient dans leurs cris de souffrance des cris d'admiration pour un chef adoré. Dans une de ces voitures in-

ventées par le génie de l'humanité (1) contre le génie de la guerre, un Russe, mêlé à nos blessés, était aidé et pansé par ceux qui souffraient moins. Oh! c'était un beau spectacle que celui de cette valeur compatissante, après avoir été si terrible! J'avais gardé le silence, malgré mon admiration; mais au moment de la halte à un village, j'oubliai mon rôle, en demandant à un aide chirurgien, qui avait été atteint lui-même dans ses intrépides fonctions, la permission de distribuer quelque argent pour boire au succès. Il me regarda en souriant, et, en me conseillant de ne pas aller plus loin, si je voulais éviter d'avoir besoin de son ministère, il me dit : « J'y allais, et vous voyez que j'en suis re-« venu blessé. L'ennemi est en nombre, on le cul-« butera; l'affaire sera chaude. Ney est à l'avant-« garde avec les plus braves; le soldat est exalté « jusqu'au délire. » On ne trouva que quelques jattes de lait à distribuer à nos blessés. J'avais une gourde pleine de Madère; Hantz avait une autre gourde pleine d'eau-de-vie : l'idée ne me vint pas que nous pourrions en avoir besoin pour nous-mêmes. On trouva aussi quelques

(1) Le chirurgien en chef, le brave baron Larrey.

œufs qu'on arracha, à l'aide de quelques pièces d'argent, à une pauvre paysanne. De tout cela il fut composé un délicieux breuvage militaire. Chacun eut son verre, à l'exception de ce brave Hantz, qui en fit le sacrifice avec une joie charmante.

Nous allions remonter à cheval et quitter nos camarades d'ambulance, quand tout à coup nous fûmes entourés de troupes de différens corps, qui se succédaient avec des cris de victoire. Ney venait de culbuter un corps entier de Prussiens. Tout le monde se heurtait dans une route étroite et mauvaise. Au milieu des chevaux et des bagages, j'aperçus une femme habillée en jokey; elle avait quitté sa famille bien établie à Hall pour suivre un sergent de grenadiers. Elle était d'une incroyable beauté; et il n'y avait pas moyen que sa figure de vierge ne démentît son déguisement. Elle fut bien joyeuse quand elle m'entendit lui adresser quelques mots en allemand. Elle y répondit bien naïvement; mais je ne veux pas affaiblir l'intérêt de sa petite narration, et je lui conserve ses expressions exactes.

« Oui, madame, j'ai tout quitté, parce que « du moment que Bussières (c'était le sergent)

« m'eut dit qu'il m'aimait, je n'ai plus vu que « lui au monde. Je n'ai pas volé mes parens, « car je n'ai emporté que mes bijoux et les six « cents ducats que ma mère m'a laissés en mou- « rant; Bussières dit que c'est assez pour être « heureux en France. Il s'est déjà tant battu « sans être tué, qu'il échappera encore. S'il est « blessé, je le soignerai bien; et s'il meurt, je « me tuerai : voilà pourquoi j'ai senti qu'il fal- « lait le suivre. Je voulais marcher à côté de « lui, mais il m'a dit que c'était défendu; alors « il m'a fait voir cet habit; mais quand je sau- « rai où il doit se battre, alors je donnerai de « l'argent à la vivandière pour qu'elle me laisse « distribuer l'eau-de-vie. Bussières dit qu'elles « n'ont peur de rien; et moi, aurai-je donc peur « d'offrir à mon amant ce qui pourra lui être « bon?»

J'écoutais cette petite femme avec ivresse; je sentais et je me promettais bien de faire comme elle. Nous étions près d'une espèce de château; nous allions y faire halte, quand un commandement imprévu fit tourner à gauche sur le flanc de la colonne. Nous aperçumes le sergent Bussières, qui était bien le type du grenadier français, tel qu'on l'a vu, admiré,

chanté et lithographié. La marche continua par des chemins affreux : l'artillerie s'y embourba. Les nouvelles étaient assez peu rassurantes; on allait bivaquer. « Il n'y a donc pas « une maison ici? dis-je à Hantz. — Non, mon- « sieur (Hantz ne m'appela jamais autrement); « mais, avec un peu d'argent, je connais une « bonne calèche qui pourra vous en servir. » Je m'y logeai lestement, sans songer même au souper, me fiant au zèle et à l'appétit de mon brave Hantz. Ma nouvelle amie de bivac voulut absolument chercher son Bussières; mais au bout d'un quart d'heure elle revint découragée. Je sentis, aux regrets plaisamment exprimés par la pauvre petite, la triste vérité de cette maxime de Larochefoucault, que, malgré la bonté de son cœur, *on trouve toujours* dans le chagrin de ses amis quelque chose qui flatte. Ainsi, en voyant la jeune Allemande revenir sans avoir pu voir son sergent, je sentis moins amer l'éloignement qui me séparait de mon héros, du maréchal Ney.

A quatre heures on se remit en marche. Ma petite compagne était plus fatiguée, et Hantz sut encore lui ménager une place sur un chariot. Les troupes débouchaient de toutes parts.

Qu'on imagine un amphithéâtre de quinze lieues, couronné dans tous les sens de troupes de toutes armes, l'immobilité imposante de ces masses, dont les évolutions étaient pourtant si mobiles; qu'on se figure une femme comme perdue au milieu de cette solitude vivante, et certes, si à mes incomplètes descriptions on ne reconnaît pas la guerre, on reconnaîtra du moins l'empire des passions à l'accumulation de ces images qui me semblaient alors simples et naturelles.

CHAPITRE LXXIX.

Suite du précédent.

Je tenterais vainement de peindre ce que, dans cette terrible journée, j'ai vu de carnage et d'horreur. Conduite au sein des dangers sans aucune intention belliqueuse, j'évitais cependant les combats qui ne m'effraient point. Mais dans ce triomphe d'Eylau, si chèrement acheté, je ne fus plus maîtresse de mes actions; il fallait marcher ou suivre, et fuir était impossible : Ney était en avant, là comme toujours, au poste du péril.

Depuis plus d'une lieue nous trouvions des troupes échelonnées sur la route. C'étaient des dragons postés pour diriger la marche des

renforts. Tous les soldats voyaient et annonçaient avec transport les apprêts d'une bataille; tous étaient gais, impatiens, confians dans le génie de leur chef et dans la vigueur de leurs baïonnettes. En le voyant, ils croyaient voir la victoire. Il y avait dans la sécurité de ces courages je ne sais quelle force surhumaine qui semblait défier la fortune. Je puis assurer que je traversai toutes ces lignes, tous ces préparatifs de bataille, avec mon domestique, aussi tranquillement que si j'eusse fait une promenade au bois de Boulogne. La misérable bicoque d'Eylau avait été abandonnée par les habitans, ainsi que toutes les maisons à quatre ou cinq lieues de distance; au détour d'un chemin, j'en vis une dont la porte était ouverte : Hantz y vint abriter nos chevaux. Un reste de chaleur et les débris d'un repas prouvaient qu'elle venait depuis bien peu de temps d'être désertée; mon infatigable aide de camp découvrit même en furetant des provisions. Je ne saurais peindre avec quel plaisir je préparai un grossier repas, me faisant fête de l'hospitalité militaire que je pourrais offrir à nos braves. Hélas! il fallut bientôt y renoncer pour nous-mêmes : nous avions eu à peine

le temps de prendre un *à-compte*, lorsqu'un coup de canon, annonçant le commencement de l'affaire, ne nous laissa plus sentir d'autre besoin que de connaître le point de l'attaque, la position du corps de Ney, et à songer à notre sûreté. Hantz alla brider les chevaux avec quelque regret; il était dur, en effet, de quitter si tôt et en pareille circonstance un si bon gîte. Mais nous eûmes bientôt un autre objet de préoccupation : à un quart de lieue nous trouvâmes les armées en présence; vingt bouches à feu avaient fait sonner l'heure de l'extermination.

Je ne sais quelle inspiration me poussa, mais je mis mon cheval au galop vers le point même de l'attaque, de laquelle j'approchais. Je vis très distinctement l'ordre de la bataille qu'entamaient trente pièces de canon, en tête d'une division dont le général tomba blessé. Des tressaillemens convulsifs saisirent mon corps; à ce terrible aspect, je songeai à Ney; et à l'idée de la mort qui peut-être.... j'étais déjà tentée de maudire la gloire.

Certes, les Russes sont braves; ils le furent surtout à cette affreuse boucherie d'Eylau : immobiles sous la mitraille, ils n'avançaient

pas, mais ils ne reculaient pas non plus. Toutefois cet héroïsme avait quelque chose de stupide; ce n'était pas cet élan de confiance, cette inspiration de victoire qui circule dans des bandes françaises. Après trois heures, l'attaque était générale et acharnée. Les bataillons, arrêtés par une chaussée, ne pouvaient avancer en ligne. En un instant, sans perdre le pas, le premier rang fait feu, puis s'ouvre au milieu par droite et gauche et va par les flancs rejoindre le dernier, tandis qu'un autre rang le remplace en tête. Qu'on juge des ravages que tous les coups portent dans les rangs; et cette manœuvre que je décris peut-être mal, mais à laquelle à cette heure il me semble que j'assiste encore, s'exécuta avec une précision et un sang froid douloureusement admirables. La neige tombait à gros flocons sur cette scène d'épouvante. Hantz me conduisit par un chemin de traverse vers les débris du toit d'une masure. Je descendis de cheval et voulus envoyer mon domestique découvrir de quel côté nous pourrions attraper la route de Chomoditten, vers laquelle devait se trouver le corps de Ney. Hantz refusa obstinément d'obéir, disant : « Mort ou vif,

« je ne quitte point d'un pas *ma* jeune maître. » Je commençais à éprouver du malaise, et je voulais remonter à cheval pour échapper par l'action à l'accablement de mes pensées, lorsque des cris, un bruit épouvantable quoique lointain, nons clouèrent à l'étrier, la bride en main. « Oh! m'écriai-je, c'est une déroute, que « je meure avant! — Non, voyez-vous, *ma* « jeune maître, ce sont les Français qui net- « toient la plaine. » Les cuirassiers s'étaient élancés sur une redoute et avaient été repoussés par les Russes. Les fantassins l'attaquèrent : c'était une émulation de valeur et de rage. Nous étions derrière un escadron de la division Montbrun. Je résolus de ne plus m'éloigner de cette muraille de braves, qui me paraissait le plus sûr rempart. C'était le moment où tous les corps *donnaient.*

Que ceux qui n'ont pas vu de près une bataille se trompent quand ils croient les chefs moins exposés que les soldats! J'ai surpris des états-majors entiers, chargeant à la tête des divisions. Un instant la cavalerie légère avait été mise en désordre et brisait ses carrés; tout fut dans le même instant rétabli par l'intrépidité des officiers du plus haut grade,

restés fermes au poste. Les aides de camp, les ordonnances volaient de toutes parts au milieu de l'obscurité et de la mort, avec une intrépidité qui fait croire à toutes les fabuleuses descriptions des poëtes.

Dépouillés d'une partie de leur artillerie, les Russes, après d'inouis efforts, commençaient à fléchir; on les poussait avec fureur. Je ne dirigeais plus ma marche, je suivais le torrent. Dans cette mêlée, je fus reconnue par Caland, vaguemestre du 3e corps. Il me prit sous son égide, et, loin de blâmer mon imprudence, il se mit à louer ce qu'il appelait ma bravoure dans ces termes énergiques que je ne puis répéter pour les salons, mais qui composent, sans le dégrader, le vocabulaire des champs de bataille. Je demandai à Caland si l'on savait quelque chose de Ney. « Il chasse « les grenadiers de Woronsof. Si vous voulez « souper avec lui, il faudra l'aller chercher un « peu loin.

« — Mais de quel côté? m'écriai-je.

« — Impossible en ce moment d'y aller. Vous « êtes bien ici; je veux vous enrégimenter. » Un ordre soudain vint l'enlever à ses joyeux propos.

On se battait depuis le matin, et il était déjà plus de trois heures; je crus apercevoir les chasseurs à cheval de la garde : je m'approchai pour m'en assurer, connaissant beaucoup leur colonel, le général Lefebvre-Desnoëttes. C'étaient la 4^e^ et la 5^e^ division de cavalerie légère, qui, quelques minutes après, culbutèrent dans une charge jusqu'à la réserve russe. Dans le moment régnait autour de moi une espèce de calme, ou plutôt le bruit du canon et de la mousqueterie ne frappait plus une oreille faite depuis six heures à leur tapage. J'étais alors d'un sang froid qui, en me le rappelant ici à mon bureau, me semble merveilleux, et que le lieu de la scène rendait tout naturel. Hantz me força de prendre quelques gouttes d'eau-de-vie. Je déteste cette boisson, mais en avaler une cuillerée suffit pour m'expliquer le juste prix que les soldats y attachent. L'effet en est prompt; et si le courage peut s'en passer, les forces en ont besoin.

Déjà les mouvemens de nos troupes en avant laissaient l'espace libre au service rapide des ambulances. Je vis là l'intrépide Larrey au milieu de ses prodiges, ses dignes camarades fouiller les monceaux de cadavres dont la terre

était jonchée, pour arracher et secourir tout ce qui respirait encore. Hantz s'était mis au service des ambulances avec une généreuse activité, quand tout à coup les colonnes s'ébranlent de nouveau. Mon cheval m'emporte; Hantz l'aperçoit, et stimule encore sa course par celle du sien qui me presse. La charge sonne; notre cavalerie est au galop avec son impétuosité de feu. On ne tourne pas l'ennemi, on l'enfonce de front. Les Russes, formés par leurs défaites mêmes, tiennent bon avec un courage et une habileté dignes de leurs maîtres. A Eylau, quoique vaincus, les Russes devinrent presque des rivaux.

J'avais toujours d'excellens pistolets et le sabre léger que Moreau me donna lorsque je partis pour Kehl avec lui; armes innocentes, qui n'avaient encore servi dans mes campagnes qu'à effrayer les hôtes malgracieux qui voulaient trop me rançonner. Cette fois la mêlée était si chaude, que machinalement je me tins en garde, non pour frapper, mais pour me défendre. Je crois même que, malgré cette attitude, je baissai plusieurs fois la tête à la vue des coups terribles qui s'échangeaient autour de moi; j'étais si serrée dans les rangs, que,

perdant toute raison, me voyant déjà foulée aux pieds des chevaux, je dégage ma main par un mouvement rapide, je me précipite au plus fort de la mêlée et reçois au-dessus de l'œil gauche un coup de pointe qui me couvre le visage de sang. Je ne sentis pas la douleur; mais la vue du sang me fit mal. Aussitôt Hantz colle son cheval contre le mien, s'empare de ma bride, et m'entraîne heureusement à cent pas en arrière.

Il est arrivé quelquefois à ma vanité de laisser croire que j'avais gagné cette blessure en me défendant; mais ici je veux être vraie, comme je le fus lorsque Ney me dit quelques jours après : « Ah! nous voilà véritablement « frères d'armes; cela vaut *la croix!*

« — Non, je vous assure, car je ne me suis « trouvée là que parce que je ne pouvais me « retirer, et j'ai eu des frayeurs à mourir.

« — Quand on a peur on ne vient pas si près « du danger.

« — Je croyais vous rejoindre.... » Au fait, je me suis convaincue que c'est un hussard français qui, entraîné par son cheval, le sabre à la main, m'a appliqué le cachet du courage, que les soldats appellent *le baptême* de la gloire.

Je restai long-temps à cheval, la tête entourée d'un mouchoir, le visage considérablement enflé. Je vis le champ de la victoire après celui du carnage; jamais il n'y en eut de plus sanglant. Je mis pied à terre près d'un tertre où j'eus occasion de contempler toute la bonté des soldats français, si terribles dans l'action. Nous aperçumes étendu un grenadier russe levant les bras et poussant des murmures inintelligibles. Un jeune soldat de la ligne, blessé à l'épaule, nous appela pour lui aider à soulever le Russe et à lui présenter sa gourde. Hantz était déjà en devoir d'exécuter les vœux de cette généreuse pitié; il soulève le Russe, puis le replace vite avec un cri d'horreur: le mouvement venait de terminer son agonie! « Allons, « c'est fini, dit le soldat français; pensons à « nous. — Allez prendre le cheval de mon do- « mestique, lui répliquai-je. » Frappé du son de ma voix, il me regarde et ajoute: « Il pa- « raît que vous avez reçu un joli *atout;* et vous « êtes une femme, je crois?

« — Non pas, camarade.

« — Vous êtes donc de ceux qui ne prennent « ni barbe ni moustaches? c'est égal, vous êtes « brave. Allons rejoindre l'ambulance. A quel

« général êtes-vous? car vous êtes secrétaire « sans doute.

« — Avec le général Nansouty, lui répondis-« je pour en finir.

« — Oh ! je ne suis pas surpris que vous ayez « été si près; il ne se cache pas celui-là. »

Nous marchions péniblement, car le froid était excessif, l'obscurité déjà grande, les chemins épouvantables, et comme des montagnes d'hommes et de chevaux sanglans, le canon grondant toujours au loin, et par rares intervalles. C'est la gauche, répétait notre blessé; Ney est là, il n'en aura pas non plus le démenti. Nous quittâmes notre camarade à un misérable village où je voulais rester aussi, mais où Hantz ne voulut pas que je m'arrêtasse, ayant, dit-il, trouvé mieux. En effet, nous parvînmes à une maisonnette fort propre, où un brave homme et sa vieille femme me prodiguèrent tous les soins que mon état rendait si nécessaires. Comme tous les gens de campagne, la vieille avait des prétentions médicales, et elle les exerça sur moi avec d'assez heureux effets, au point que, le lendemain, l'aide-chirurgien qui survint, et auquel je me confiai, me fit, par la douleur qu'il me causa,

regretter les bénignes compresses de mon premier et grotesque Esculape.

Je trouvai moyen, par l'intermédiaire d'un commandant d'artillerie, que je ne nommerai point, parce que j'ai quelques raisons de croire que ma prudence sera agréable à sa haute position actuelle, d'instruire Ney, avec lequel il était intime, de ma position. Trois jours se passèrent dans les tourmens d'un silence doublement inquiétant. Le soir du second jour, j'eus à me tirer d'un événement fort naturel en pareil lieu et en pareille circonstance, lequel n'eut pas de suite fâcheuse, mais éveilla des craintes toutes nouvelles sur les dangers de mon étrange isolement. La maison de mes hôtes, commode et bien pourvue, avait échappé, je ne sais comment, à l'envahissement des réquisitions militaires. J'étais dans une chambre basse, Hantz couché à mes côtés sur un matelas; l'équipement de nos chevaux gisait par terre; mes pistolets et mon sabre pendaient à la fenêtre : tout cet attirail masculin causa l'erreur momentanée d'une escouade qui entra pour chercher un gîte. Les soltads pénétrèrent dans la maison avec ce premier vacarme d'une occupation militaire, qui s'apaise bien-

tôt par le repos et un repas. A leur entrée dans ma chambre, je fus un moment interdite, en voyant leur joie de faire des prisonniers. J'avouai en riant au sergent qu'il se trompait, et cet aveu de mon sexe me valut les louanges énergiques de l'érudit du détachement, qui me déclara une Jeanne d'Arc. Un accueil bienveillant, une large *bienvenue*, gagnèrent bientôt les bons procédés de la troupe, et aucun excès ne fut commis.

J'eus à me louer particulièrement d'un sous-lieutenant de la troupe, nommé Durozier. Il tempéra la gaieté que le repas et le vin commençaient à rendre par trop militaire. J'avais montré à Durozier une lettre de Ney, que je portais toujours sur mon cœur comme un talisman : c'était un gage infaillible de respect dans toute l'armée. Il me conseilla de ne pas rester ainsi exposée, car le lendemain les troupes devaient augmenter en nombre. Je fus sur le point de demander une place dans les bagages avec Hantz, et d'offrir nos chevaux aux officiers. Je n'en fis rien heureusement, car dès le lendemain arriva une calèche envoyée par Ney, pour me transporter vers le lieu où m'attendait le dédommagement de tant de fatigues et de

souffrances. J'oubliais tout, j'allais le revoir! Je trouvais un charme secret dans mon abattement. Je pensais à la mort, mais avec quelques délices; car la gloire me semblait, dans ce rêve, à côté d'elle. C'était là de la souffrance, mais aussi de la volupté. Je savais Ney victorieux, et je me croyais digne de lui, portant sur le front l'irrécusable preuve de tout ce que j'avais fait pour m'approcher de lui afin de contempler ses lauriers.

Je me séparai de mes hôtes avec reconnaissance... et avec joie. Je fus placée dans une bonne calèche allemande comme dans un lit, accompagnée de mon fidèle Hantz et de deux domestiques. Je ne demandai pas où nous allions... On était venu de *sa* part; j'étais sûre de le voir, que m'importaient la route, la distance, le temps, la fatigue? « Je vais le voir, et « il est victorieux! » Ces pensées étaient ma vie et mon courage. Nous fîmes huit lieues environ par d'affreux chemins, en n'arrêtant qu'une fois. Je ne faisais aucune question, et je défendais à Hantz d'en faire. Nous approchions, suivant Hantz, de Leibberger, jolie ville dans une direction opposée à Eylau. C'était déjà un soulagement que de m'éloigner de ces

champs où tant de précieux sang avait été versé.

Il était nuit quand la voiture tourna dans une cour spacieuse. On ouvrit la portière; on m'enleva de la calèche. C'était Ney lui-même. Il me déposa sur un lit de repos dans une salle basse. Je ne pouvais articuler une parole; la souffrance, le bonheur, cette sorte d'abattement qui s'empare de l'âme la plus vigoureuse au terme même de ses efforts, tout cet amas confus de sentimens contraires formait cependant une extase de repos et de félicité. Les regards, la voix de Ney, me disaient, et avec quelle éloquence! que si j'éprouvais beaucoup, j'inspirais beaucoup à celui que mon imagination n'avait jamais quitté, au héros dont la vie était devenue comme mon âme, dont le souvenir était comme le ressort secret de toutes mes démarches, et les paroles l'étincelle électrique de toute mon existence! Eh bien! cette rencontre après la victoire était l'abrégé, était la réalité, était en quelque sorte le dénouement de toute ma vie.

CHAPITRE LXXX.

Continuation de la campagne. — Le maréchal Lannes. — Retour à Paris.

Après m'avoir prodigué tous les soins d'une tendresse délicate, toutes les expressions d'un attachement bien cher à mon cœur, Ney, tout entier à ses devoirs, hasarda quelques paroles sur la nécessité de nous séparer, me disant : « Ce « moment est le seul que je puisse encore vous « donner. Il faut partir, mon amie, retourner « à Paris. Si dans quarante-huit heures la fièvre « n'est pas trop violente, vous vous mettrez en « route avec votre domestique et quelqu'un de « sûr. » Je le regardais, je ne respirais qu'avec peine. « Vous vous arrêterez à Nancy; je vous « donnerai une lettre pour une famille au sein « de laquelle vous pourrez vous rétablir.

« — Y pourrai-je parler de vous? m'écriai-je.

« — Oui et non. Comme d'un ami de votre « mari servant sous mes ordres, mais point « avec les élans de votre imagination italienne.

« — J'entends, comme d'un protecteur, et « avec la réserve d'une convenable reconnais- « sance... Non, non, j'irai en Italie, seule, libre : « là, du moins, il me restera le bonheur de « parler de vous comme je sens. »

J'étais anéantie; mais quand on aime, les sacrifices mêmes de cet amour redonnent à l'âme de la force, et comme un douloureux bonheur. Je savais que l'énergie, la résolution, étaient de meilleurs titres auprès de Ney que les accens de la faiblesse. Je m'efforçai de paraître ce qu'il désirait que je fusse, résignée; mais je sentais même dans la dernière joie de cette lutte de dévouement que pour moi tout bientôt allait finir.

La guerre était loin d'être terminée. La victoire d'Eylau avait été presque négative, quoique les Russes eussent été vaincus. Nos pertes étaient immenses. Augereau avait été blessé, son corps d'armée presque écrasé; les généraux d'Haupoult, Catineau, Lacuée, Bourières, tous amis de Ney, plus de trente autres de ses intimes frères d'armes, avaient trouvé la mort. Ney me disait avec une sorte de désespoir :

« Le tombeau a englouti vingt mille Français, « et il n'est pas fermé. Cela n'est pas fini. »

Hélas! il n'était que trop vrai. L'hiver se passa en escarmouches, en siéges, en sanglans préludes, en levées d'hommes. Le maréchal Lannes était avec Ney l'âme de cette armée, et lui seul à Friedland avait assez décidé les affaires pour qu'elles fussent du moins glorieusement suspendues. Rien de plus touchant que l'admiration que ces deux guerriers exprimaient l'un pour l'autre. Lannes avait encore un peu plus que Ney l'énergie du langage militaire; moins de noblesse peut-être, mais autant de loyauté. On ne saurait imaginer un homme bourru avec plus de cordialité, et quelquefois plus spirituellement trivial.

Ma blessure avait été plus sérieuse qu'on ne l'avait cru d'abord, mais l'intérêt qu'elle me valait de la part de celui pour qui je l'avais reçue ne me laissait pas sentir la douleur. J'étais dans la maison d'un chirurgien de Lieberstad, petit village voisin d'Eylau, entourée de tous les secours imaginables; car on ne peut se faire d'idée combien les Français, dans ces contrées tant ravagées par la guerre, s'en faisaient encore par leur caractère pardonner

les désastres. Pouvant enfin être transportée, Ney me donna mon itinéraire, mon ordre de départ, et cette fois je n'osai plus avoir de murmures contre cette indispensable séparation. Le spectacle de la guerre m'avait horriblement agitée, et le sentiment des liens sacrés qui élevaient entre moi et Ney une barrière respectable contribua, en me désabusant, à m'inspirer la force du départ. Mon exaltation s'était calmée à l'idée des affections légitimes entre lesquelles j'aurais eu honte de me placer, au souvenir de cette jeune et belle épouse que Ney chérissait si justement, et de ces nobles enfans, son seul orgueil avec la gloire de sa patrie... Qu'avais-je, grand Dieu! à mettre dans la balance d'une si grande et si pure destinée, sinon du remords pour tous deux? Ah! Ney m'était trop cher pour ne pas les lui épargner.

Je partis donc de Lieberstad le 20 janvier 1807. Le voyage fut on ne peut plus pénible. Je ne comptai pas les jours, mais ils furent bien longs avant que nous fussions parvenus à Nancy. J'y arrivai plus harassée que le jour de ma blessure. Je n'y restai que quelques jours, car l'enthousiasme de ce pauvre Hantz pour *sa* jeune maître m'y eût rendu l'objet

d'une curiosité fort importune. Il fallut m'arrêter à Bar, puis à Châlons. A Château-Thierry la fièvre se déclara; bon gré, mal gré, je voulus continuer la route, mais arrivée à Saint-Denis il me fut impossible d'aller plus loin; l'on me coucha. Au milieu des frissons de la fièvre, je sentais comme un dégoût de la vie à l'idée de toutes mes illusions perdues, de tous mes rêves évanouis, réduite, après la perte de ce qui avait fait battre mon cœur, à la nécessité d'un avenir de raison. Le matin, je ne pus me lever encore pour chasser mes tristes pensées, ou plutôt pour les dissiper. Je me mis à refouiller mes papiers. J'en avais une grande quantité, et comme dans le nombre il y en avait de fort importans pour une foule de personnes considérées, je ne voulais pas rentrer dans Paris sans réparer leur désordre. Il y avait, entre autres, la minute de la lettre qu'on écrivit, à la date du 6 fructidor an 5, au Directoire, pour dénoncer la trahison de Pichegru. Je l'avais gardée comme une relique, et c'est d'elle que Regnaud de Saint-Jean-d'Angély m'avait dit souvent qu'elle pourrait devenir un contrat de deux mille écus de rente. Dans la disposition d'esprit où je me trouvais, quels

douloureux souvenirs cette lettre me rappela! Cette preuve d'un caractère irrésolu, qui avait diminué pour deux partis les proportions d'un tel homme, ne pouvait frapper mes yeux sans me retracer le bouleversement que sa brillante destinée venait de subir; abattue, après tant d'années, sur le soupçon d'une connivence coupable avec celui que Moreau lui-même avait signalé comme traître et parjure à la république.

Je remis cette lettre dans le portefeuille qui contenait ce que je possédais de plus précieux. Je dirai plus tard comment le tout me fut volé à Gênes en 1808.

Au bout de deux jours, ayant repris plus de force que de courage, je me décidai à me faire transporter à Paris. J'y menai encore cette fois une vie fort retirée, ma santé, ébranlée par tant de secousses, ayant peine à reprendre. Je ne pouvais sortir que fort peu. La plupart de mes connaissances absentes, sur les champs de bataille, j'avais quelque répugnance à revoir les salons de Paris, vides de leur plus bel ornement.

CHAPITRE LXXXI.

Voyage à Gênes.

Je me décidai à quitter Paris, et je partis pour Gênes avec le beau-frère du chevalier Dulfieme. A peine arrivés, mon compagnon fut obligé de se rendre à Bologne, sur les instances du comte Caprara, neveu de l'archevêque et chambellan de l'Empereur; il était son secrétaire, et devint plus tard sous-préfet à Trévise. J'étais résolue à un assez long séjour à Gênes et dans ses environs. J'avais emporté plusieurs lettres de recommandation; mais persuadée par expérience que la meilleure partout c'est l'argent, et tenant singulièrement à mon indépendance d'heures, d'occupations et de plaisir, je ne fis que fort peu usage de ces inutiles précautions. Je pris un logement sur le

port, dont la vue ravissante me tenait pendant les premiers jours clouée à mes fenêtres, admirant le magnifique amphithéâtre qui a donné à la ville le surnom mérité de *Superbe*. Levée dès l'aurore, je parcourais à cheval ce pays enchanté.

Gênes, ancienne république, qui a partagé long-temps avec Venise le commerce du monde; Gênes, qui a traité de puissance à puissance avec nos rois, ne formait plus à cette époque qu'un département de l'empire; seulement, par un reste de respect pour sa grandeur passée, ce beau nom de Gênes avait été donné au département, et ses magnifiques souvenirs n'avaient point été ainsi enfouis sous une dénomination de fleuve ou de montagne. Il suffit de parcourir les rues d'une pareille cité pour se représenter son antique puissance. Il faut qu'un peuple ait presque mis le monde entier à contribution pour être si bien logé. Ce sont que palais en marbre, d'une grandeur et d'une beauté réelles encore par les pompes du site où ils se reposent. Si l'on pouvait faire une estimation de tant de richesses, elle monterait, je suis sûre, à une valeur et à une somme que tout l'argent monnoyé du globe ne pourrait acquitter; c'est en effet le monopole de plusieurs siècles immo-

bilisé en quelque sorte dans les rues d'une ville. Par un contraste qui ajoute encore à l'idée de cette prospérité, c'est que la terre était si précieuse qu'elle semblait être trop étroite pour contenir tant de monumens; car ces palais si superbes sont épars dans des rues étroites comme des ruelles, où l'on ne peut passer sans être coudoyé et heurté au moindre embarras. Il en est trois cependant qui font oublier les autres par leur imposante régularité, et quand on parcourt *Balbi*, Nova et Novissima, on est tenté de s'agenouiller d'admiration devant tant de merveilles enfantées par le génie des arts et payées par le seul génie du commerce.

Mais combien l'imagination s'attriste bientôt après s'être exaltée à l'aspect de la décadence des choses d'ici bas ! Ces palais si magnifiques sont déserts. Leurs riches propriétaires habitent les combles, les marchands encombrent de leurs boutiques les étages inférieurs, et les salons déserts ne servent guère qu'à exciter les visites des étrangers et à provoquer les utiles aumônes de leur enthousiasme. Le plus beau de ces palais est celui de M. Durazzo, dernier doge de la république, que Napoléon avait adjoint

aux tribuns français dont il avait composé son sénat, espèce d'Hôtel des Invalides pour toutes les notabilités républicaines. C'est une véritable merveille depuis les colonnes qui soutiennent l'édifice jusqu'aux meubles qui le décorent et aux tableaux qui le tapissent. Le palais *Durazzo* était le séjour obligé des hauts gouverneurs qui s'étaient succédé à Gênes, depuis la conquête définitive des Français. Le prince Borghèse y venait étaler quelquefois sa magnificence impériale; mais, par un contraste remarqué de tout le monde, Napoléon, plus modeste ou plus grandement orgueilleux, avait choisi pour demeure de prédilection, lors de son passage, le palais presque délabré de Doria, lequel offrait, pour un homme tel que lui, l'occasion de coucher dans la chambre où s'était aussi reposé Charles-Quint, son prédécesseur en fait de monarchie universelle.

Au milieu de toutes ces pompes de marbre, je visitai avec plus de plaisir l'église moderne San Syro, qui me frappa beaucoup moins par les chefs-d'œuvre des arts, que par la singularité des mœurs génoises, qui permet aux belles dames d'y donner leurs rendez-vous et leurs plus importantes audiences de galanterie;

ce qu'il y a même de plus piquant, c'est que les femmes ne portent guère cette facilité d'abord et de conversation que dans le lieu saint, et qu'elles reprennent je ne dirai pas plus de sévérité, mais au moins plus de réserve dans les salons. Il est vrai qu'elles y sont, comme dans toute l'Italie, sous la haute police de leurs chevaliers de tous les rangs, lesquels, suivant le numéro d'intimité qui leur est accordé, inspectent et contrôlent leurs coups d'œil et le jeu de leur physionomie. Les femmes, qui sont en général fort jolies, n'ont pas cette disposition malveillante qui, dans d'autres pays, les porte à se critiquer réciproquement, et à se venger en quelque sorte de leur vertu par leurs propos sur celle des autres. On ne peut se faire d'idée de la vénération qu'on porte à celles dont la beauté a été célèbre et les amours publics. La fameuse Argentine Spinola, qui venait de mourir dans un âge très avancé, était encore l'objet de toutes les conversations, et sa vieillesse même avait été plus long-temps honorée, à cause de la popularité de ses aventures, et surtout de sa liaison avec le maréchal de Richelieu. Je ne pense pas pourtant que ce soit à cause de ce seul souvenir que je vis le portrait de

ce dernier dans le palais des doges, au milieu de deux des grands hommes de la république ; ainsi que celui du maréchal de Boufflers. Ce n'en est pas moins une chose remarquable, qu'une ville où le peuple et les amans ont de la reconnaissance.

J'ai vu cependant à Gênes un plus beau spectacle que le palais *Serta*, que l'église *San Syro*, que la place *della Fontana Amorose ;* c'est la magnifique horreur d'un orage soulevant la mer et buant le port. Une croisière anglaise, occupée à lutter contre la tempête, avait attiré toute la population à cette scène. Les canons de l'escadre ralliant les embarcations légères, l'ouragan ébranlant toutes les cloches sonores de la ville et autres villages d'alentour, comme si le maître du monde eût voulu convoquer tout un peuple à un grand acte de sa puissance et à une solennelle révolution de la faiblesse humaine. Moi qui avais vu de plus près les dangers ; moi qui, sans trembler, avais entendu gronder le tonnerre des batailles, on croira sans peine que j'étais plus curieuse qu'effrayée ; et, en effet, ce souvenir ne se retrace dans ma mémoire que comme une immense décoration d'opéra, mais, à vrai

dire, la plus imposante et la plus belle qu'on puisse contempler.

Un peuple dégénéré peut n'être plus assez fort pour se défendre, peut manquer des vertus qui préservent de l'abaissement et de la conquête : mais de cette décadence à la bassesse qui baise ses fers, il y a loin ; et les Génois avaient justement, contre leur réunion à l'empire, cette répugnance qui ne peut plus aller jusqu'à la révolte, mais qui ne sait pas non plus descendre jusqu'à l'amour. Le commerce était ruiné, et l'intérêt comme les souvenirs se réunissaient sans danger pourtant contre nous. Les administrations étaient vigilantes, confiées à des hommes habiles, et la conscription seule rendait le joug difficile autant qu'il était pesant. Le général Montchoisy, qui commandait en second dans la haute suzeraineté du prince Borghèse, tempérait, autant qu'il était en lui, les rigueurs, et j'ai entendu dire de sa personne un bien qui me flattait pour les militaires français. Du reste, quoique ruinée, Gênes renfermait encore dans son sein trop de richesses pour qu'elles eussent entièrement disparu, et le séjour en était fort onéreux pour les hauts fonctionnaires publics. Le luxe et la dépense

étaient là comme une manière d'opposition; et comme l'empire n'en voulait d'aucune espèce, l'Empereur avait cherché à s'attacher les illustrations patriciennes par des faveurs, et accordait, je ne sais pas par exemple sur quels fonds, de fort beaux supplémens de traitement au gouverneur et autres représentans de son pouvoir et de ses intentions, de manière à ce qu'ils pussent, par leur faste et leur représentation, écraser les fêtes de la vieille aristocratie, et prévenir ainsi l'innocente sédition du luxe génois.

Ces précautions étaient grandes et nobles, mais n'étaient pas nécessaires. La population de ces heureux climats se laissait aller au courant. Son plus vif sujet de mécontentement n'était pas assez sérieux pour être violent, car il consistait surtout dans le regret de faire partie du même gouvernement que les Piémontais, que les Génois ont toujours détestés. L'antique patriciat, ces vieilles et vénérables familles, qui, sous la république, avaient toujours dans leurs palais la porte ouverte et la table dressée pour la pauvreté, se croyait bien déchu du pouvoir, mais non pas du droit de bienfaisance; et la noblesse génoise se survivait en

quelque sorte par ses bonnes actions. Elle venait d'en donner, à l'époque de mon séjour, un exemple admirable. La récolte avait été nulle dans toute l'Italie; les symptômes de la famine se montraient sous un aspect effrayant pour les classes malheureuses. Le comte Balbi réunit les plus riches de Gênes, propose une souscription destinée à prémunir pour l'hiver le petit peuple par l'achat d'une grande quantité de blés de France. Le noble comte s'inscrivit le premier sur la liste pour 200,000 fr. Les autres chefs des grandes familles l'imitèrent; et, sous l'empire, le peuple crut s'apercevoir qu'il vivait encore sous la république. Je ne sais pas si la commission des titres, qui commençait alors à distribuer les féodales distinctions imitées de l'ancien régime, reçut l'ordre de comprendre une partie de la noblesse génoise dans une large fournée de comtes et de barons, mais, à coup sûr, cela eût été d'une sage et juste politique, tout-à-fait en harmonie avec le bon sens de Napoléon, qui n'avait pas voulu rétablir cette institution du passé pour des services gratuits, et seulement pour une utilité d'antichambre.

Gênes ne suffisait pas à mon inquiète activité

d'esprit; aussi je la quittais quelquefois des jours, des semaines entières, pour voir, pour observer, et surtout pour courir. C'est ainsi que je visitai tout le littoral de la Ligurie et toutes les villes des Apennins, dont je vais retracer mes excursions.

CHAPITRE LXXXII.

Excursion à Bobbio. — Souvenirs du général Junot.

Comme je ne fais pas un itinéraire, et que d'ailleurs les descriptions n'ont d'attrait pour moi qu'autant qu'elles se lient à des souvenirs de gloire, on concevra sans peine que, tout en courant dans un pays où chaque ville, chaque hameau rappelle une bataille et une victoire, je ne manquais jamais d'interroger de droite et de gauche les paysans, les aubergistes, tous ceux que le hasard me faisait rencontrer dans les diligences, dans les maisons où j'étais présentée. Avec ma facilité d'impressions, il n'y avait pas un village où je ne trouvasse à me distraire, à m'occuper, reprenant bien vite ma course dès que j'étais satisfaite.

Bobbio est une petite ville au milieu des

Apennins, alors chef-lieu de sous-préfecture. Le spectacle des monts qui la cernent et l'emprisonnent est d'autant plus imposant, qu'on a l'air d'être enfoui dans des gorges de montagnes comme dans le fond d'un bocal. Les habitans sont plus vigoureux que les autres Italiens. Le voisinage des montagnes y retrempe sans doute continuellement une nature dont ils font d'ailleurs le même emploi que leurs autres compatriotes, pour qui le plaisir semble un besoin du climat. Le clergé, qui dans toute l'heureuse Ausonie partage les goûts populaires et se trouve mêlé à toutes les fêtes, jouissait même à Bobbio, quand j'y passai, d'un peu plus de liberté qu'ailleurs, ce qui n'est pas peu dire en pareille contrée. Toutes les dames ont là, aussi bien qu'à Gênes, la troupe obligée des adorateurs. Les jeunes ecclésiastiques font leur partie dans les concerts; et j'en ai entendu chez une noble marquise, déjà vieille, mais véritable Ninon de l'endroit, qui chantaient le *seria* et même le *buffa* avec une complaisance et une bonne volonté toute charitable. Je ne sais pourquoi, quand j'en témoignai ma surprise au sous-préfet, qui était venu me rendre visite, il me dit que les usages faisaient tout, et

que dans le carnaval plusieurs jeunes théologiens avaient figuré dans une mascarade fort gaie, sans que cette liberté leur eût fait le moindre tort, et jeté le moindre soupçon sur leurs dispositions religieuses.

La danse est surtout ce qu'aiment de passion les habitans de Bobbio de toutes les classes. Je n'ai jamais vu sur nos théâtres de Paris imiter l'originalité de ces pas vigoureux et pittoresques que les élégantes exécutent avec autant de fermeté que les paysannes. La montferrine m'a surtout frappée par l'incroyable dextérité et la prodigieuse force qu'elle exige. En général, on retrouverait dans les montagnes des indications et des ressources pour la chorégraphie, et de précieux rajeunissemens pour le goût blasé du public. Les divers opéras des grandes villes devraient avoir, en vérité, des commis voyageurs.

Les femmes sont jolies à Bobbio; c'est une observation qu'on peut renouveler à chaque village de ces contrées, et je ne la fais que pour constater ma justice distributive et mon désintéressement. Celles de Bobbio ne m'ont paru avoir rien de plus remarquable que leur beauté mollement efféminée, ce qui est bien quelque

chose; elles saluent d'une drôle de manière, d'une manière plus anglaise qu'italienne : la tête seule s'agite, pour saluer, sur un corps qui reste immobile.

Ce que j'appris de plus curieux me fut raconté par l'obligeant sous-préfet, qui passait, malgré les plaisirs dont je viens de retracer l'image rapide, une vie assez rude dans son petit empire, à cause de la difficulté qu'avait mise le pays non pas à se soumettre, mais à comprendre les lois françaises. Il y avait même eu, dans les premiers temps de son administration, quelques soulèvemens des paysans montagnards, d'ailleurs par la misère fort ingouvernables. Bobbio n'avait fait, dans cette occasion, que ressentir le contre-coup des mouvemens insurrectionnels qui avaient pris naissance dans les états de Plaisance et de Parme. « Nos montagnards, ajouta le sous-préfet, s'étaient mêlés d'ailleurs avec assez de bonne volonté à une bande qui avait été rejetée du côté de leurs montagnes. Il y avait plus d'espoir de pillage que d'esprit de révolte dans ces conjurés. Ils prenaient impitoyablement les poules et les fonctionnaires publics. Les contes les plus absurdes couraient la campagne. L'Empereur,

suivant ces héros d'un quart-d'heure, avait été battu par les Autrichiens, fait prisonnier avec quarante mille hommes, et, pour tous ses péchés, jeté dans une cage de fer. Le général Junot, qui ne plaisantait pas en fait de rébellion, et qui commandait alors dans les États de Parme, avait déployé cette énergie militaire qui prévient beaucoup par la terreur qu'elle inspire; et, pour que l'idée des châtimens fût toujours présente à une population plus remuante que dangereuse réellement, il avait commencé par faire brûler le village de Mezzano, où le désordre avait éclaté d'abord. L'adjudant général Grandseigne, homme bon et modéré, avait adouci cette rigueur en permettant aux habitans d'emporter leurs effets, et en faisant respecter l'église. Cela avait été, suivant mon aimable historiographe, un curieux spectacle que celui des révoltés soumis se réfugiant dans le temple préservé, et dansant avec une certaine joie à la vue de leurs maisons en flammes, parce qu'ils prétendaient que si l'incendie était un mal, il était aussi un bien, puisqu'il devenait une valable quittance de leurs fermages arriérés.

« Le général Junot, qui pensait avec raison

que la présence d'un chef redouté ajoute toujours à l'effet des grandes mesures, vint en personne visiter le pays, que quelques exécutions avaient suffi pour pacifier. Il fit son entrée solennelle à Bobbio, au son des cloches de toutes les églises, où s'entonnait le *Te Deum*; entouré de ses aides de camp, des hauts fonctionnaires de tout le pays, dans un appareil presque impérial. La jeunesse, qui eût servi de renfort aux révoltés s'il avaient réussi, servit de garde d'honneur au brillant proconsul, qui fut reçu, complimenté, harangué par les officiers municipaux aux portes de la ville, au milieu d'un groupe de femmes élégantes. La marquise de Malespina, la Corinne de l'arrondissement, lui débita des stances faites par elle en société avec un adjoint du maire dans lesquelles le Pénicé inclinait la tête, et la Trebia penchait son urne devant le dieu de la guerre et les foudres du nouveau Jupiter tonnant. Le général reçut immédiatement les autorités à son hôtel. L'admiration fut universelle quand tout le monde l'entendit répondre au président du tribunal en fort bon toscan. Presque sultan en même temps que général, Junot était étendu sur un canapé, ses officiers, ses aides

de camp, sa suite, les fonctionnaires ne prenant pas la liberté de s'asseoir devant lui; il paraît qu'il ne permettait cette distinction qu'aux femmes, encore fallait-il qu'elles fussent jeunes et jolies. Bobbio, au lieu d'être en état de siége, fut en un véritable état de fête. Le peuple dansa dans les rues; *les gens comme il faut* composèrent, chez la marquise, un bal très brillant de sous-préfecture. Junot regarda avec plaisir nos montferrines, soupa très honorablement : il s'était un peu plus défié de notre vin que de notre accueil; aussi ne prit-il que d'un excellent bourgogne, qui faisait, m'a-t-on assuré, toujours partie de son bagage militaire.

« Junot n'étant venu à Bobbio que pour se donner le plaisir de voir de ses yeux la tranquillité rétablie par son entremise, ou plutôt par sa fermeté, quitta la ville avec le même cérémonial qui avait présidé à son entrée : tout Bobbio l'accompagna avec de grandes marques d'admiration; c'était un souverain à cheval au milieu de sa cour. Junot, célèbre par son adresse à tirer le pistolet, se donna pendant toute la route, pour la faire éclater, le singulier plaisir de tirer, au grand galop, les poules et tous les innocens volatiles des

paysans; mais pour montrer qu'il était aussi généreux qu'adroit, il jetait un pièce de 5 francs à tous les pauvres propriétaires qui lui rapportaient l'animal blessé, lesquels s'en allaient bien contens avec la victime et avec l'argent. Ce qu'il y eut de bien curieux, comme je vous l'ai déjà raconté, dans toute cette espèce de campagne contre les villages des Apennins, ce fut l'insouciance, la légèreté, la gaieté même, qui accueillirent les représailles, ou plutôt les précautions militaires des troupes françaises. Les prétendus insurgés buvaient avec les soldats qui brûlaient leurs pénates, et trinquaient très joyeusement en face de leurs maisons brûlées ou envahies. Jamais carnaval ne fut plus gai que celui de cette année de persécution; à Bobbio même, des jeunes gens se déguisèrent en insurgés, en brigands, et se livrèrent aux plus plaisantes parodies à ce sujet. Cependant, il y avait eu plusieurs exécutions; une vingtaine de paysans fusillés, ainsi que deux prêtres désignés comme leurs complices et leurs instigateurs.» Hélas! me disais-je en écoutant le récit de cette folie italienne que le spectacle du sang n'avait pas altérée, jamais on ne sent davantage le besoin des plaisirs que dans les temps de

crise; les violons ne sont point incompatibles avec les échafauds. N'avais-je pas pour me convaincre de cette inexplicable disposition du cœur humain *le bal des victimes* à Paris, où l'on n'avait été admis qu'en prouvant la mort de quelqu'un des siens?

Mais, par exemple, ce qu'on ne voit point en France, c'est l'indifférence et presque la protection qu'en général on accorde en Italie aux criminels. Là, pour qu'on les dénonce, il faut que les dénonciations soient payées; car s'il n'y a rien à gagner avec la justice, elle perd presque toujours sa proie. Les gens qui ont échappé aux peines afflictives, soit peur, soit sympathie secrète, ne sont guère plus mal vus que d'autres. Il y avait eu à Bobbio un exemple tout particulier de cette indulgence morale; celui qui en avait été l'objet venait de mourir quelque temps avant mon excursion dans cette ville, et je m'en vais en rapporter les circonstances avec toute l'exactitude du *cicerone* dont je la tiens.

Deux frères avaient assassiné leur oncle, pour se venger du meurtre que celui-ci avait commis sur la personne de leur père, pendant qu'ils étaient enfans. Le meurtrier, dont

il était si grandement question à Bobbio, avait été jugé à Gênes avec une indulgence qui avait remplacé, en considération des motifs qui avaient armé son bras, la peine capitale par une amende limitée. Échappé à la justice, ce meurtrier s'était réfugié à Bobbio et y avait mené une vie honorable et paisible pendant plus de vingt ans, quoiqu'on n'ignorât point ses *antécédens*, comme on parle aujourd'hui, et quoiqu'on racontât même les détails horribles de cet assassinat, après lequel les deux frères auraient, dit-on, bu du sang de leur victime. Personne ne frémissait en passant devant l'homme précédé d'une telle renommée. Il faisait je ne sais quel commerce, et en secret le commerce de l'usure. Malgré ce surcroît de motifs de haine et de réprobation, l'honnête meurtrier augmentait son petit pécule et sa considération dans Bobbio. La mort seule vint troubler le repos de l'assassin usurier. Au milieu de ses dernières souffrances, il songea à faire son testament; mais il se méfie des notaires, et craint que ses neveux, ses héritiers, les enfans de ce frère qu'il a naguère immolé, n'aient corrompu les officiers publics. Deux prêtres et deux médecins sont appelés. Il paie grassement

les prières et les ordonnances; mais il craint encore les médecins et en fait venir d'une ville voisine. On lui ordonne une opération, mais il croit bientôt que ce n'est qu'un moyen plus expéditif de l'envoyer dans l'autre monde. Il meurt par crainte de mourir; il enrichit par la peur d'un testament ceux que son testament allait dépouiller; et prouve enfin par ces tourmens d'une âme qui tremble devant la dépravation des autres, parce qu'elle juge de toute l'humanité par son affreuse conscience, qu'il est un moment terrible où les avares perdent leur argent, et où les assassins trouvent une vengeance.

CHAPITRE LXXXIII.

Voyage à Turin. — Cour du prince Borghèse et de la princesse Pauline.

La vie nomade est un besoin si impérieux pour moi, qu'à peine de retour à Gênes, je n'y fis en quelque sorte qu'une halte, et me remis presque immédiatement en marche pour une nouvelle caravane. J'avais appris par un chambellan du prince Borghèse, qui était descendu dans l'hôtel que j'habitais à Gênes, que la cour de Turin allait se trouver au grand complet par la présence assez rare de la princesse Pauline; et que cette capitale des départemens au delà des Alpes allait, pendant un mois, devenir un séjour tout-à-fait digne de l'attention et des loisirs d'une voyageuse. Il n'est pas nécessaire de me pousser beaucoup quand il s'agit de courir. D'ailleurs, quoique déjà guérie, j'étais persua-

dée que mon rétablissement s'obtiendrait surtout plus complet par des distractions. La santé est un admirable prétexte qui se prête à toutes les fantaisies de la tête, et qui fait que la plupart du temps dans la vie les plaisirs et les caprices sont traités comme des devoirs sérieux et des nécessités supérieures.

Je me rendis donc à Turin, mais seulement pour y passer quelques jours, avec la résolution de revenir à Gênes, où je prendrais un parti quand l'état de mes fonds me dirait d'être raisonnable, autant au moins qu'il m'est donné de l'être. En allant chercher dans l'ancien séjour des rois de Sardaigne des impressions frivoles, je fus entraînée par un retour de pensées plus graves à visiter le champ de bataille de Marengo. La gloire militaire exerce un incroyable empire sur mon cœur, et j'avoue que mes idées, tout-à-fait changées sur Bonaparte depuis mon aventure de Milan, me disposaient singulièrement aux extases de l'admiration. Une colonne élevée sur la route, en face du village de Marengo, ne permet pas de se méprendre sur la place précise où se portèrent les plus grands coups de cette immortelle journée. Je mis pied à terre dès que j'aper-

çus ce simple monument d'un si grand souvenir. Je parcourus le village, interrogeant les traces effacées de la bataille; puis je vins me rasseoir sur le bord de la route, l'œil fixé vers cette modeste colonne, première base d'une renommée et d'un trône universels : car c'est presque dans les champs de Marengo que Napoléon a ramassé la couronne de Charlemagne. De là, me disais-je, l'aigle a pris son essor; il est venu s'abattre sur la tribune déjà vieillie de la révolution, pour entraîner l'activité française, lasse de phrases et de massacres, vers une carrière immense et nouvelle. On peut regretter l'emploi qu'un tel géant fit de ses forces; mais il est impossible de ne point l'admirer, de ne point trouver poétique cette destinée d'un homme qui ne s'empare d'un sceptre que pour en faire un instrument de gloire nationale et de mouvement européen. Là, me disais-je, un jeune homme s'élève dès ses premières batailles au-dessus des plus grandes capitaines! Le feu du génie est dans ses yeux; je croyais le voir donner ses ordres, entendre ses commandemens énergiques et précis; par son génie, forcer en quelque sorte la fortune. Plus loin, je reconnaissais encore ce noble et brave De-

saix, n'ayant qu'un regret sous le coup fatal qui vient de le frapper : c'est de ne plus pouvoir servir le premier consul ; admirable élan de l'amitié, qui prouvait que celui qui avait le génie des batailles avait aussi le secret des cœurs, et cet art merveilleux d'exciter l'enthousiasme et le dévouement, dont il faut toujours que des vertus et des qualités extraordinaires soient les fondemens sacrés.

Je m'arrachai avec peine de cette grande scène de Marengo, dont la malveillance a cherché plus d'une fois à ravir le mérite au génie de Napoléon, comme si vingt autres batailles ne sont pas prêtes à se lever pour établir la légitimité glorieuse de cette première victoire. Je me rappelais alors avoir entendu répéter à Paris un mauvais bon mot de l'astronome Lalande, qui se réjouissait, disait-il, du gain de cette bataille ; qui en faisait son compliment bien sincère au premier consul ; mais qui était tenté de lui adresser une pétition pour que le héros en changeât le nom, attendu que la consonnance de Marengo rappelait trop celle de madame Angot, et que la ressemblance n'était pas assez militaire. L'esprit français est bien vif, bien agréable ; mais n'y a-t-il

pas dans notre nation, d'ailleurs si noble, une disposition fâcheuse à abuser de ses précieuses qualités? L'empire de l'épigramme et du trait n'y est-il pas quelquefois terrible? et n'est-ce pas un obstacle aux grandes choses que cette opposition toute prête des lazzis et des plaisanteries? Je ne m'étonne pas que Napoléon l'ait redoutée; qu'il ait quelquefois tremblé devant la puissance des salons railleurs du faubourg Saint-Germain : le ridicule est toujours si prêt en France à faire justice du génie! Je ne sais si je me trompe, moi qui ai lu son ame dans ses yeux, mais je serais tentée de croire que la fatalité de quelques entreprises de l'Empereur a tenu à cette nécessité d'une grande ame, d'échapper à la satire à force de prodiges. Je suis sûre que, lisant les rapports de son ministre de la police, il est arrivé plus d'une fois à Napoléon de parcourir à grands pas son cabinet, poursuivi, non point par l'image des dangers, mais par un bon mot; de saisir sa carte du continent, de marquer du doigt la contrée lointaine dont la conquête devait servir de réponse à quelque impuissante moquerie, et de s'écrier : « France légère et maligne, je t'ai comblée de « gloire, je veux t'en accabler! » Il serait curieux

pour l'histoire de la grandeur et de la faiblesse humaines, de savoir si un grand homme n'a pas perdu un trône par la crainte d'un calembourg.

J'arrivai à Turin, et je fus comme émerveillée de l'air français qu'on y respirait alors. L'hôtel où je descendis était tenu, servi, et surtout occupé par des Français. J'y pris un logement magnifique, et je me mis de suite avec mon fidèle Hantz à visiter les belles arcades de la place du château et de la rue du Pô. Turin est une ville moins chargée de chefs-d'œuvre que certaines autres de la contrée, mais elle en possède assez pour avoir une réputation; je l'aurai peinte en deux mots, quand j'aurai dit que c'est une beauté régulière; ce ne sont pas celles que je préfère.

Dès le soir même, j'assistai à une moitié d'*opera buffa* au théâtre Carignano, qui fait face au palais du même nom, occupé alors par la préfecture. J'eus le plaisir d'apercevoir dans sa loge M. de Lameth, qui était aimé à Turin comme il l'avait été à Digne, mais qui était là sur un plus vaste théâtre. Je l'appris d'un aimable chambellan que j'avais vu à Gênes, qui, me reconnaissant au spectacle, vint me saluer

dans ma loge. Il me conta beaucoup de curieuses particularités sur la cour de Turin, et entre autres que M. de Lameth pouvait être considéré comme le prince régnant du pays, le matériel du pouvoir étant entre ses mains, et le gouvernant et la gouvernante réduits à peu près au cérémonial de la souveraineté. Ne voulant pas rester long-temps à Turin, et craignant l'effet des grandeurs, je ne me souciai point d'aller voir ce haut fonctionnaire, de peur de l'exposer, ainsi que moi, à l'embarras d'une reconnaissance. Je me trompais : M. de Lameth n'est point un de ces hommes d'une faiblesse vulgaire, un de ces tempéramens vaniteux que les dignités, les titres et la faveur font changer. C'est au contraire un caractère soutenu et noble, un homme dont la politesse est d'autant plus aimable que ses principes sont sévères, et que c'est, pour ainsi dire, un philosophe en talons rouges.

En me quittant, le chambellan du prince Borghèse, que je ne nommerai point pour une raison dont la futilité ne mérite pas d'être expliquée au lecteur, me demanda la permission de venir admirer mes beaux cheveux ailleurs qu'au spectacle, où j'étais affublée d'un

immense chapeau. Il m'annonça sa visite pour le lendemain, ayant, me disait-il, à me proposer quelque moyen de me rendre agréable le séjour de sa patrie. C'était un excellent homme sans beaucoup d'esprit, une copie, même un peu grotesque, du vieux ton de l'ancien régime mêlé aux nouvelles allures des mœurs de l'empire. Le lendemain, il fut plus exact à l'innocent rendez-vous que je lui avais donné qu'un officier de vingt ans. Après deux heures d'audience admirative, quoique matinale, mon chambellan (c'est ainsi que je l'appellerai) me proposa de monter en calèche pour parcourir les environs. La promenade me parut délicieuse, et je fis même une remarque : c'est que les hommes bien nés, suivant l'expression commune, n'ont presque pas besoin d'esprit pour être aimables; ou plutôt que, souvent dépourvus d'instruction et de cette capacité de travail exigée par les affaires, ils possèdent néanmoins comme naturellement le don de la conversation, le tact qui saisit les mœurs, les ridicules de la société, et presque l'ingénieuse facilité de peindre d'un mot les caractères.

« Connaissez-vous, me dit-il, notre adorable « Pauline? sa présence à Turin est une rareté,

« et vous arrivez à point pour assister à toutes « les fêtes qui vont signaler son passage, sans « doute bien court; car, comme dit fort plai- « samment notre excellent prince, je suis peut- « être la personne que ma femme voit le moins « souvent.

« — J'ai vu la princesse Pauline plusieurs « fois chez son frère Lucien, pas assez pour la « connaître; mais je trouve un peu leste votre « expression d'*adorable Pauline* appliquée à « votre souveraine.

« — Que voulez-vous, elle est trop jolie pour « une princesse. Elle fait certes la reine au- « tant que possible avec nos dames d'honneur, « toutes des plus anciennes familles de Piémont, « qu'elle a mises rudement au régime de la son- « nette la plus capricieuse; mais elle est moins « reine avec notre sexe; et, comme malgré nous, « quand nous ne sommes pas de service, nous « l'aimons comme une simple particulière. Fi- « gurez-vous une divinité de la tête aux « pieds : les agrémens dont ses autres sœurs ne « sont qu'isolément pourvues, elle les réunit « tous; on dirait l'enfant gâté de la famille im- « périale. C'est en la regardant sans doute que « Canova a trouvé le secret de cette harmonie

« charmante de ses statues, dont les formes sont « plus que belles. Il n'est pas un de ses traits qui « ne soit régulier, et une grâce indicible anime « et assouplit encore tant de perfections.

« — Elle m'a paru en effet ravissante, quoi- « que je ne l'aie aperçue que deux fois... Et elle « fait tourner ici toutes les têtes?

« — Votre expression n'est pas non plus très « respectueuse; mais la princesse est si bonne, « qu'elle l'entendrait elle-même sans s'en of- « fenser. On n'a jamais vu une cour plus indul- « gente que la nôtre. Je ne m'en plains pas, « quoique je ne puisse plus guère en profiter. « Pourvu que les peuples ne paient pas trop cher « les royales folies, ils aiment assez que les sou- « verains se rapprochent par elles de l'humanité. « On leur sait quelquefois gré de leurs faiblesses; « et François I^er^ comme Henri IV, par exemple, « doivent une partie de leur popularité à leur « galanterie et à leurs fautes.

« — Je pense tout-à-fait comme vous. Le « goût des plaisirs est un moyen de gouverne- « ment qui en vaut bien un autre. Je suis per- « suadée qu'une des causes qui ont fait domi- « ner si long-temps le paganisme, c'est que « chacun de ses dieux représentait quelques uns

« de nos penchans. Je vois avec plaisir que la « cour de Turin a déjà les mœurs de l'Olympe ; « je lui en souhaite la durée.

« — Pour cela, je n'en réponds pas. La cour, « la garnison et les employés forment ici une po- « pulation dans la population ; mais le reste, qui « ne bouge pas, il est vrai, a conservé un profond « sentiment d'affection pour la vieille dynastie, « qui était bien le despotisme le plus paternel « qu'on puisse imaginer. Nous autres tous de « l'ancienne noblesse, on nous a fort bien trai- « tés ; on nous a, à tous, donné quelque chose, « et la politesse aristocratique consiste surtout « à ne rien refuser : mais c'est à la cour que tout « ce monde est attaché plutôt qu'au souverain « qui en a l'usufruit. Beaucoup de mes amis, « soit reconnaissance, soit précaution, ont « même, avant d'accepter les clefs ou les épe- « rons, écrit à Cagliari pour obtenir de l'ex- « maître son agrément avant de s'engager dans « la dynastie napoléonienne.

« — Mais le prince Borghèse possède peut- « être des qualités suffisantes pour s'attacher « à jamais ces nobles dévouemens ?

« — Le prince Borghèse est tout-à-fait dans « nos mœurs, ce qui ne veut pas dire qu'il

« soit dans nos opinions. Comme Néron, au-
« quel il est bien loin de ressembler, par la
« bénignité de son naturel apathique et inof-
« fensif, *il excelle à conduire un char dans la*
« *carrière;* il danse passablement pour une al-
« tesse; il a même paru honorablement dans les
« rangs de l'armée française; mais c'est tout
« simplement un bon et excellent homme, fait
« pour le *farniente* du pouvoir, et qui abdique-
« rait plutôt vingt fois, que de se donner la
« moindre peine pour une couronne ou une
« fraction de couronne semblable à celle dont
« il possède le simulacre. C'est une espèce de
« figurant de la monarchie impériale, qui ne
« convient pas à l'action, mais qui ne la dépare
« point, parce qu'il *se met bien et qu'il a bonne*
« *tenue*, en termes de théâtre. Sa femme ne
« l'occupe pas plus que sa souveraineté. Elle a
« Turin en horreur; elle y vient le moins pos-
« sible, et c'est tout au plus si son noble époux,
« qui d'ailleurs lui rend bien justice et la trouve
« charmante, s'aperçoit de sa présence ou de
« son absence; il n'en a des nouvelles que par
« ses aides-de-camp et ses chambellans. Si ja-
« mais le prince Borghèse perd l'appétit, il ne lui
« restera plus rien à perdre, et l'on pourra pro-

« noncer sa complète oraison funèbre. Du reste,
« l'empereur en est fort content; il lui recon-
« naît une louable soumission, une magnifi-
« cence généreuse, les qualités qui rassurent
« et aucune de celles qui inquiètent : voilà, j'es-
« père, un prince désintéressé, qui sera aussi
« bien avec l'histoire qu'avec ses sujets, et dont
« je défie bien que l'une, pas plus que les autres,
« dise jamais aucun mal.

« — Mais vos portraits me donnent très bonne
« opinion de la cour de Turin : on y jouit de la
« gloire de l'empire, on y respire à l'ombre
« d'un génie qui est bien assez fort pour tout
« protéger; celui-là prend la royauté comme
« un fardeau, et il laisse son heureuse famille
« la prendre comme une jouissance; pour lui
« les épines, les roses pour les siens. C'est un
« parent bien accommodant que celui qui se
« charge ainsi de la procuration de toutes les
« couronnes, et dont l'épée veille pour leur
« santé et pour leur gloire.

« — Oh! oui. Mais il n'y a à cela qu'un in-
« convénient : c'est qu'un boulet de canon peut
« tout finir en vingt-quatre heures, et que le
« chêne à bas, adieu les roseaux.

« — Mais Napoléon ne donne pas seulement

« des maîtres aux pays avec lesquels il dote sa fa-
« mille, il leur donne des lois, et les lois durent
« plus long-temps que les hommes. D'ailleurs,
« monsieur le baron, le présent est beau, il est
« glorieux; pourquoi songer à l'avenir? Les peu-
« ples ainsi que les individus ont tout à gagner
« à vivre à l'aventure et à se fier à la destinée.

« — A qui le dites-vous?..... à un Italien?

« — Voilà une bonne foi et une candeur dont
« je vous fais mon compliment. Continuez à
« me parler de la cour de Turin, des généraux,
« des officiers, des jolies femmes, tout cela forme
« l'état-major de la domination française.

« — Je ferai mieux que vous en parler, je
« vous montrerai cette lanterne magique des
« vanités, et vous m'y verrez défiler tout comme
« un autre. Il y a dans trois jours un grand bal
« chez le général commandant; je vais vous
« faire inviter. Le prince et la princesse veulent
« bien l'honorer de leur présence. Ce sera ma-
« gnifique; vous vous croirez aux Tuileries.
« C'est le prélude de toutes les fêtes qui vont se
« succéder. »

CHAPITRE LXXXIV.

Un bal à Turin. — Quelques portraits.

Quoique je n'eusse point apporté tous mes bagages, j'étais à cette époque si chargée de toutes les richesses de femme, que ma toilette ne m'occupa point tout entière, pendant les deux jours qui précédèrent ce bal, où j'étais sûre de rencontrer l'élite de la société et les notabilités de la cour. Je n'eus presque pas besoin des artistes de la ville pour être bien sous les armes.

Il n'y a vraiment que les Français pour ces sortes de triomphes, comme pour de plus importans. Le luxe, le bon goût, l'élégance des salons était éblouissante; c'était un bal préparé avec autant de frais et de soins qu'une bataille. Les officiers y étaient brillans, et tous au poste du plaisir comme au poste de la gloire.

J'en reconnus plusieurs, et j'étais à peine entrée que j'étais déjà en pays de connaissances, et à mon aise comme au milieu d'un état-major. A neuf heures leurs Altesses entrèrent : Pauline était une véritable divinité, et quoique plusieurs de ses dames fussent fort jolies, elle les éclipsait toutes ; elle était la reine *et par droit de conquête et par droit de...* beauté. Le prince Borghèse fit le tour des salons, adressant la parole à presque toutes les dames, remplissant son état de souverain avec beaucoup de naturel et de dignité. La princesse s'était reposée un moment; mais après un signe du premier chambellan, les premiers quadrilles, qui avaient été désignés d'avance, se formèrent. L'étiquette continua pendant deux ou trois contredanses pour satisfaire les hautes vanités locales ou dignitaires; mais le plaisir l'emporta bientôt : un désordre de bon goût s'ensuivit, et des relations intimes me furent révélées dans cette heureuse confusion, où les mêmes cavaliers et dames se retrouvaient cependant toujours ensemble. Mon aimable chambellan, qui ne dansait plus, m'en fit faire la remarque, en prenant de cette occasion le plaisir de me raconter des anecdotes qui étaient assez vraies pour mériter aujour-

d'hui d'être cachées. Les Français abusaient un peu de leur position pour redoubler la jalousie naturelle des Piémontais; mais ils étaient les plus aimables, et je trouvais leur conduite de bonne guerre. Pauline, qui aimait autant à taquiner son monde qu'à l'enchanter, affectait de ne pas parler un mot d'italien; elle était si séduisante, que je ne sais pas si un peu d'impertinence, avec ses dames seulement, ne devait pas lui être compté comme un agrément de plus. Elle dansa peu, mais elle valsa beaucoup. Mon chambellan, qui avait une bonhomie assez maligne, observa que cela était un trait de caractère. Je n'en sais rien, parce que je n'ai point eu les secrets de Pauline comme ceux d'Élisa; mais j'avoue que je partageais tout-à-fait sa prédilection, parce que la valse est presque une intimité dans un bal; que la coquetterie peut y briller un peu plus, et le sentiment s'y contraindre un peu moins.

Toute la cour remarqua que la princesse avait eu pour cavalier plus fréquent l'un de ses chambellans, qui n'avait pas besoin de ce titre pour être remarqué. Je demandai son nom : « C'est « M. de Forbin, me répondit mon baron; il « n'est pas souvent des nôtres, car il est dans

« ce monde quelque chose de plus que cour-
« tisan.

«—Sans doute, car il est fort bel homme,
« d'une figure distinguée, où se peint une noble
« fierté qui ne paraît pas venir seulement de la
« naissance, de la fortune ou de la faveur.

«—Vous devinez juste, belle dame; M. de
« Forbin, sous ce masque de joli homme, ce
« qui ne gâte jamais rien, cache un grand pein-
« tre. Il n'est pas insensible aux honneurs, mais
« il est plus sensible encore à la goire: aussi,
« on le rencontrerait plus souvent dans les
« beaux sites de l'Italie qu'à la cour de Paris
« ou de Turin; et quand il serait vrai que ce vif
« enthousiasme ne le prît, comme on dit, que
« par accès; qu'il ne courût toutes les contrées,
« son crayon à la main, que pour être agréable
« à la beauté, vous conviendrez que c'est là une
« noble chevalerie, et qu'on mérite de plaire
« quand on donne ainsi aux faiblesses dont on
« est l'objet l'excuse des illusions les plus déli-
« cates qui puissent ennoblir l'amour. Il y a
« bien dans M. le baron de Forbin, avec tous
« les avantages qui le distinguent, ce que les
« envieux appelleraient peut-être de la hauteur;
« mais, au milieu de la présomption guerrière

« des cours impériales, il est bon qu'il se ren-
« contre des hommes qui aient aussi la con-
« science de leur valeur personnelle, et qui re-
« lèvent un peu l'honneur du corps des *péquins*,
« comme on appelle ici, aussi bien qu'ailleurs,
« les hommes distingués qui pourtant ne sont
« pas militaires. M. de Forbin a des manières
« aussi élégantes qu'un marquis de 1775; des
« opinions aussi peu surannées qu'un jeune
« homme du dix-neuvième siècle, et un talent
« de peintre qui ferait honneur à un pauvre
« diable. M. de Forbin arrive de Rome; il m'a
« montré l'esquisse d'un admirable tableau, qui
« lui fera prendre rang parmi les premiers ar-
« tistes de notre époque. Jeune, ardent, spiri-
« tuel, M. de Forbin est appelé à de belles des-
« tinées; et la gloire de son pinceau vaudra
« bien l'illustration historique de sa famille.

«—Eh! monsieur, malgré ma prédilection
« pour la gloire des armes, je sens au fond de
« mon cœur qu'il y a aussi de la place et de
« l'admiration pour la gloire des arts! »

Après la part de ces éloges, mon chambellan fit aussi celle des critiques sur la cour de Turin. Il blâmait surtout le luxe de tous les fonctionnaires, qui semblaient se faire un devoir du faste,

des dépenses, du jeu, des plaisirs. « C'est une véritable croisade contre l'argent et contre les maris. C'est très amusant pour les vainqueurs, mais cela pourrait finir par n'être pas toujours aussi drôle pour les victimes. » Là dessus une foule d'anecdotes plus piquantes les unes que les autres : « Vous voyez bien cet écuyer, il « monte mal à cheval; le prince a augmenté « ses appointemens justement pour le plaisir « de le voir assez fréquemment tomber. C'est « un chapitre très important ici que les gratifi- « cations : il en pleut. Le prince Borghèse est « d'une générosité admirable. Quand il gagne « au jeu, il se ferait un scrupule de laisser quel- « que chose dans la bourse de ses chambellans, « et de ne pas distribuer une partie du gain à « ses pages, lesquels achèvent ici une éducation « fort édifiante.

« — Et l'empereur, vous ne m'en parlez pas; « est-ce qu'il n'est jamais venu dans sa bonne « ville de Turin?

« — Pardon, il y a montré beaucoup de tact, « beaucoup d'esprit, et on lui a su gré de ses « efforts pour plaire. Il a dit aux femmes qu'elles « étaient jolies, et aux officiers qu'ils étaient « braves; qu'il avait distingué les Piémontais

« dans la dernière campagne, et il savait le « numéro de leurs régimens et leurs relations « de famille. On ne peut imaginer un souve- « rain qui ait plus d'habile charlatanisme pour « faire valoir une gloire qui est grande par « elle-même et qui pourrait s'en passer. Il est « venu au bal et a daigné y causer pendant « trois heures. Il n'a été bruit long-temps que « de la présence d'esprit d'une jeune personne « qui dansait devant lui, et qui marcha sur le « pied du grand homme par mégarde. Napoléon « se retira en disant : Mais, mademoiselle, vous « me faites reculer. Alors, sire, répondit la spi- « rituelle ingénue, c'est la première fois que « cela arrive à votre majesté. Toute la soirée, on « admira le bonheur de cette flatterie délicate, « qui prouvait de l'esprit et qui pouvait pro- « mettre de la fortune. Le lendemain on re- « marqua encore que, par l'effet des émotions « ou de la fatigue, la jeune personne avait le « teint plus pâle, et qu'enfin elle avait trop « dansé..... »

Je rentrai chez moi à cinq heures du matin. L'éblouissement de cette fête m'avait distraite; mais je ne pus, malgré la lassitude, trouver de repos. Une incroyable mélancolie semblait m'a-

vertir que je n'étais pas faite pour le monde et les plaisirs vides de la vanité, mais au contraire pour l'individualisme des sensations intimes et profondes. Il faut une âme qui réponde à la vôtre au milieu de cette solitude bruyante des salons, un regard qui vous complimente et quelquefois qui vous gronde.

CHAPITRE LXXXV.

Promenade à la Superga. — La ferme de la jeune Adeline. — Trait de bienfaisance de la princesse Borghèse.

Les gens qui, comme moi, aiment les contrastes ne s'étonneront pas que le lendemain d'un bal j'aie été visiter des tombeaux. Mon âme mélancolique avait besoin d'objets moins bruyans; j'avais reçu dans la matinée M. le comte de Saluces que j'avais connu dans un précédent voyage en Italie, et qui m'avait demandé, la veille au bal, la permission de me rendre ses devoirs. M. de Saluces, d'une grande et illustre famille, était gouverneur du palais impérial de Turin; il honorait ses fonctions par son affabilité, et la cour par la délicatesse de ses sentimens; il aimait beaucoup les Français, et surtout les Françaises..... Il aimait encore beaucoup à parler notre belle langue, et

c'est sans doute pour se ménager le plaisir de la parler pendant toute une journée qu'il me proposa une longue course à la Superga et à Stupinitz.

Nous allâmes d'abord à la Superga ; à mesure que nous approchâmes, nous sentîmes comme une plus vive facilité de respiration, car l'air est incroyablement vif sur les hauteurs qui l'avoisinent. Le paysage qui là se déroule est magnifique : ce sont les Alpes d'une part qui s'élèvent, ainsi que des chaînons destinés à attacher la Suisse et le Tyrol à l'Italie ; les Apennins de l'autre viennent protéger de leurs cimes opposées les richesses de la Lombardie. Le temps nous permit de distinguer de ce point, à l'aide d'un télescope, le dôme de Milan se dessinant sur un horizon de plus de trente lieues.

Les caveaux de l'église de la Superga contiennent les tombeaux des anciens rois de la Sardaigne. Il y a, pour ainsi dire, trois compartimens à cette table de la mort, trois classes de sépulcres : la place du dernier roi, celle des princes de la branche régnante, et en outre celle de la branche de Carignan.

Là le comte de Saluces m'apprit que ces royales dépouilles avaient failli éprouver le même

sort que celles de nos soixante rois en France, qu'une fureur bien plus d'imitation que d'instinct avait aussi voulu en Piémont attenter à ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, aux tombeaux. « Vos généreux compatriotes, me dit le comte de Saluces, nous ont seuls épargné cette honte ; le génie de la guerre, qu'on appelle le fléau des vivans, a fait respecter les morts, et rappelé le peuple piémontais à l'humanité ; un général républicain a sauvé l'auguste poussière de nos monarques. Honneur au général Grouchy, alors commandant de Turin ! Au risque de faire suspecter son civisme auprès des conseils ombrageux de Paris, au risque des vengeances de la rage politique qui poussait des furieux, ce véritable guerrier français fut contraint de mettre d'augustes cendres sous la protection de ses baïonnettes. Ce noble courage nous fit rougir et a préservé ma patrie d'une de ces taches que, dans les temps de crise, les honnêtes gens laissent toujours, hélas ! infliger à un peuple par quelques misérables qui ne sont jamais d'aucun pays. De ce jour date mon attachement à la France. Au milieu d'une invasion onéreuse, quelques beaux traits sont venus ainsi nous réconcilier avec nos conquérans, et vos géné-

raux nous ont du moins fait pardonner à vos fournisseurs. »

A ce nom de Grouchy, de cet illustre capitaine dont moi aussi j'avais connu la générosité, une larme de souvenir vint se mêler aux pleurs d'admiration et de reconnaissance que M. de Saluces ne pouvait retenir. « Mon amie, me dit-il avec émotion, les grands spectacles de la nature s'embellissent encore par les douces pensées. Un site magnifique comme le site qui devant nous se déploie, reçoit je ne sais quel prestige nouveau des souvenirs qu'il réveille. Une beauté morale sied bien à toutes les beautés physiques. A la Superga, le nom de Grouchy n'est pas le seul que vous aurez à bénir. Une vertu plus modeste, dont vous allez voir les heureux objets, demande ici que le nom de la princesse Pauline soit également prononcé avec vénération. Vous allez admirer un de ces traits qui feraient excuser bien des faiblesses.

« Voyez-vous cette jolie chaumière entou-
« rée de bois et de prairies; nous pouvons
« nous y présenter, et vous y verrez la vertu
« sous le chaume récompensée et heureuse par
« la vertu sur le trône. » Nous nous approchâmes et nous vînmes frapper à la maison;

une vieille femme nous ouvrit aussitôt, et le comte lui demanda des nouvelles d'Adeline.

« Elle se porte bien, Excellence; elle est allée « porter le dîner de son frère; mais elle va « revenir et paraître bientôt. »

Un instant après arriva Adeline, et je vis une de ces figures angéliques qui n'existent que dans la patrie de Raphaël, et qui ne pourraient être exprimées que par son pinceau. A peine eut-elle prononcé quelques mots, que je fus plus agréablement surprise encore; car non seulement elle nous adressa la parole en français, mais elle le fit avec un choix de mots qui ne laissaient pas supposer que la belle Adeline eût été élevée pour la vie rustique; je ne me trompais pas.

« Adeline était fille d'un riche joaillier d'Alexandrie; son père ayant dissipé sa fortune se remaria à une veuve riche et mère de deux filles; il fit enrôler son fils, pour s'en débarrasser, et mourut de chagrin. Sa pauvre fille fut abandonnée. Une dame de la cour de Milan, et de la plus haute distinction, jeune veuve aimable et bonne, prit en pitié la pauvre orpheline, et se chargea de son éducation, qui fut conduite avec plus de tendresse que de prévoyance. La

protectrice d'Adeline était sur le point de contracter un second mariage avec le comte de ***. Celui-ci, qui n'épousait que la dot de la riche veuve, ne vit pas la belle protégée de sa femme sans concevoir aussitôt l'irrésistible pensée d'une séduction coupable. Heureuse des grâces et des qualités de son Adeline, la comtesse ne concevait point d'alarmes de ses succès. Sa crédule confiance dura jusqu'au moment où une preuve écrite lui apprit tout à la fois et l'inconstance de l'homme duquel elle avait attendu le bonheur, et la noble résistance de l'infortunée qui avait reçu ses bienfaits. La comtesse ne voulut point punir une innocente rivalité; mais trop faible et trop généreuse pour croire à l'ingratitude de celui qu'elle aimait, elle fit partir secrètement la jeune Adeline pour Turin, où elle la plaça chez une lingère. Ce brusque passage d'une vie occupée par toutes les études agréables à l'apprentissage d'un état obscur, et à l'ennui d'un travail manuel, fit sur le cœur d'Adeline une impression douloureuse. Elle ne se plaignait pas de sa bienfaitrice, mais, par un invincible retour, sa pensée se reportait plus bienveillante vers son époux. Il était paré d'ailleurs de ces dons brillans, qui sont tou-

jours des séductions et des dangers. Adeline, la pauvre Adeline ne l'avait pas vu sans plaisir, et il ne l'avait que trop découvert. L'adroit séducteur avait su ne montrer ni dépit ni surprise d'un départ dont il avait pourtant deviné les secrets motifs. Il n'était pas alors marié depuis deux mois, mais les dates sont-elles des convenances qu'on respecte quand on n'en connaît point d'autres? Il eut soin d'arranger les plausibles motifs d'une affaire et la nécessité d'un voyage à Alexandrie. L'absence d'Adeline avait suffi pour changer un léger caprice en une passion violente, et pour la satisfaire, rien dont l'époux de la comtesse ne fût capable. Il s'était, par une cruelle patience, étudié à contrefaire l'écriture de sa femme. Arrivé à Turin, il écrit à Adeline au nom et avec la signature de sa bienfaitrice. Un domestique aux livrées de la comtesse était porteur du billet. Adeline le suivit avec joie et sans défiance, monta dans la voiture dont elle reconnut les armoiries, et en quelques minutes elle fut transportée dans un brillant hôtel de la rue du Pô. Adeline traverse rapidement les appartemens; son émotion redouble à l'idée d'embrasser sa bienfaitrice, mais c'est dans les bras du volage

époux de la comtesse qu'Adeline vient tomber égarée. Ce trouble de la surprise, le perfide ne le prit pas pour un abandon de l'amour, mais il en profita avec une affreuse adresse, étouffant par ses violences les murmures et les combats qu'il ne pouvait vaincre par ses caresses.

« Échappée à une pareille lutte, Adeline n'en vit finir le supplice que pour en sentir la honte et le remords. Sourde aux propositions qui cherchaient à acheter les charmes qu'elle avait si noblement disputés à l'adultère, Adeline revint accablée à son modeste asile. Peu d'instans après, le même domestique revint toujours au nom de la comtesse payer la pension d'Adeline. A cette somme était joint un présent considérable pour l'orpheline, quelques cadeaux pour la lingère et ses jeunes compagnes. Un billet était joint à cet envoi; mais il ne fut point ouvert. Forcé de porter une réponse, l'impudent valet d'un maître corrompu osa dire à la malheureuse Adeline : « Mademoiselle, « madame vous attend pour dîner et vous con- « duire au spectacle. » Alors Adeline, levant ses yeux voilés par le sentiment de sa chute, mais où brillait aussi la résolution de s'en relever, Adeline, jetant un regard de mépris sur le

porteur du billet, lui dit avec dignité : « Mon « travail et mon choix me retiennent ici. Je « n'en sortirai plus que pour aller rejoindre « mon frère qui vient d'être nommé officier, et « qui seul décidera de mon avenir; reportez à « ceux qui me les envoient ces trop magni- « fiques présens. Je suis pauvre, mais, grâce à « ma bienfaitrice, je sais travailler. » Un torrent de larmes vint mettre le comble à l'étonnement de toutes les jeunes compagnes d'Adeline. La maîtresse de la maison, présente à cette scène, ne comprenait pas la délicatesse d'Adeline, ne concevait pas des principes que l'or ne modifiait point, et ajoutait toutes les railleries du vice à tous les mauvais conseils de la cupidité. Cette logique était toute simple. Le refus d'Adeline entraînait la restitution des cadeaux qui accompagnaient le présent repoussé par elle. On allait presque employer des ordres après des raisons, quand Adeline, sans révéler son secret tout entier, se contenta de répondre: « Ce n'est pas là le messager de la comtesse, « mais seulement celui de son époux. » Excuses impuissantes, la maîtresse insiste. Adeline est réduite à supplier que du moins, sans lui rien demander de plus, on la laisse libre jusqu'au

moment où son frère aura répondu à la lettre qu'elle allait lui écrire. Au milieu de cette scène de nobles prières et d'indignes résistances, la porte s'ouvre, un cri d'horreur s'échappe du sein d'Adeline; c'était le comte***, c'était le séducteur.

« La femme respectueusement servile qui brûlait de gagner son salaire expliquait l'évanouissement de la victime à sa manière; mais au même moment une autre femme jeune et belle entre dans la maison, s'attendrit à la vue de la scène qu'elle contemple, presse dans ses bras celle que les pâleurs de la mort ne défiguraient point. Adeline ouvre les yeux, et touchée de la grâce et de la bonté de l'inconnue, tombe aux genoux de cet ange tutélaire, se réfugie dans son sein, et y verse avec des larmes l'aveu de la honte qui les prévoque, et qu'elle n'a point méritée : « Ah! je suis digne de votre « compassion généreuse. Sauvez-moi, que vo- « tre jeunesse heureuse et protégée devienne « ma protection et mon abri. Je puis par quel- « ques talens payer l'asile que j'implore; ren- « dez-moi la vie en me rendant l'honneur que « l'on veut me ravir; rendez-moi cette vie qui « deviendra une longue action de grâces pour

« vos bienfaits. » A ces mots la jeune dame relève avec un vif élan d'intérêt la malheureuse Adeline, et jetant un regard sévère sur la marchande : « Vous avez voulu me tromper; cette « jeune fille est innocente, le vice n'a pas ce « langage. »

« — Non, non, s'écria Adeline, non, ma gé- « néreuse protectrice, je ne veux pas usurper « votre estime; je suis tombée, mais je ne veux « pas m'avilir, et c'est de lui (montrant le « comte) qu'il faut me sauver.

« — Calmez-vous, lui dit la dame, vous ne « me quitterez plus; puis se retournant vers le « comte, muet et confus : Vous sentez bien, « monsieur le comte, que votre présence est ici « pour tout le monde un outrage, et peut-être « pour vous un danger.

« — Mademoiselle, rendez grâces à la for- « tune, dit avec importance la lingère; votre « sort est entre les mains de madame la du- « chesse de Guastalla. »

« Peu familiarisée avec les titres, écoutant bien plus la voix de la reconnaissance que celle de l'intérêt, morne d'attendrissement, Adeline admirait la beauté, la grâce de sa bienfaitrice, et, dans son enthousiasme, l'aimait bien plus

qu'une reine. La lingère, se méprenant sur l'éloquent silence d'Adeline, lui rappelait de nouveau les titres de la princesse Pauline; alors la jeune fille, sortant comme d'un rêve de bonheur, électrisée à l'aspect de la grandeur compatissante, s'écria avec transport : « Quoi! « la sœur bien-aimée de l'empereur! O Henri! « ô mon frère! vous pouvez encore chérir la « pauvre Adeline.» Dans l'effusion de sa confiance, elle raconte la petite fortune militaire de ce frère bien-aimé, parti soldat, nommé officier sur le champ de bataille, la belle action qui lui avait valu cet honneur. Heureuse de trouver tout à la fois la fierté française, la tendresse fraternelle, toutes les vertus du cœur dans la charmante Adeline, Pauline la presse contre son noble sein ouvert à toutes les émotions généreuses, et l'emmène avec elle dans son palais.

« Chaque jour la présence de la jeune fille devint la récompense de la belle bienfaitrice. Il y a dans la reconnaissance une progression si douce de soins délicats, un si tendre empressement de plaire, qu'on pourrait dire que rien n'est plus ingénieux que le cœur pour acquitter ses dettes.

« Quand la jeune protégée fit confidence à la princesse du lâche stratagème par lequel le comte avait surpris un odieux triomphe, l'indignation de Pauline voulut instruire l'empereur et appeler un châtiment; mais Adeline, songeant au repos de celle qui lui avait servi de mère, eut la générosité de demander un nouveau bienfait après tant de bienfaits : le silence et l'oubli. La princesse se plut à faire écrire devant elle au frère d'Adeline. Sur ces entrefaites, la comtesse qui avait élevé Adeline vint à Turin; elle était veuve de nouveau, et avait payé d'une partie de sa fortune et de son repos ce court et trop long hymen. Adeline sachant qu'elle était malheureuse vola près d'elle. Cette dame résolut d'aller ensevelir ses regrets et ses chagrins à la campagne; elle acheta le petit bien que vous voyez. Le frère d'Adeline a obtenu son congé; épris d'une charmante fille de ce village, il l'a épousée; vous venez de parler à la mère. La comtesse est morte il y a peu de temps. La princesse Pauline a fait acheter le petit domaine et quelques alentours au nom d'Adeline; celle-ci y a installé son frère et sa jeune belle-sœur; tous les ans elle vient passer trois mois au milieu des joies domestiques;

riche des dons de la princesse, elle ne veut point se marier pour pouvoir en doter sa famille. Les bienfaits d'une main généreuse ont fructifié dans des mains reconnaissantes; l'héritage s'est amélioré et embelli, et le nom de Pauline y est béni comme celui de la Providence. »

Je vis l'intéressante Adeline; quelque chose de ses anciens chagrins se lisait encore sur sa belle physionomie, pour la rendre plus douce, comme un léger nuage relève encore l'azur d'un bel horizon. Sa conversation ne démentait point le bien que le récit de son histoire m'avait fait penser d'elle. Son frère était un homme simple, sans beaucoup de valeur, mais qui sentait tout le prix des bienfaits, et un seul noble sentiment ne suffit-il pas pour intéresser? Sa jeune épouse était si jolie et si timide, qu'il y eût eu une sorte de sacrilége à demander davantage à sa modestie. Hélas! me disais-je, que de personnes heureuses par les bontés d'une seule! Quelle douce consolation ou quel réel plaisir promis à la grandeur qui sait ainsi profiter de la puissance! Voilà une de ces scènes que l'histoire négligera peut-être, mais qui mérite de rester gravée dans le cœur de toutes les femmes.

Le soir, quand je vis en grande loge à l'Opéra cette sœur charmante de Napoléon, que je venais de mieux connaître que ses courtisans, elle me sembla plus belle de tous les souvenirs de bonté qui la paraient. Sa jolie tête étincelait de diamans, et mon attendrissement trouvait juste et légitime ce luxe qui avait aussi des trésors pour la bienfaisance. Je l'ai dit, la princesse Pauline était une de ces femmes dont le ciseau de Canova ou la plume du Tasse pourraient seuls traduire la perfection harmonieuse et ravissante.

CHAPITRE LXXXVI.

Promenade à Stupinitz. — Une nuit de Napoléon. — Le comte de Vivalda, chef de brigands.

M. le comte de Saluces avait été si content de sa promenade, qu'il revint me chercher quelques jours après pour me conduire à Stupinitz; lui et mon chambellan avaient le monopole de mes matinées. On ne saurait imaginer une politesse plus exquise que celle de M. de Saluces; il portait si loin le respect pour les femmes, qu'il était toujours en tenue et en escarpins, en bas de soie, enfin comme en toilette de rendez-vous. Je le croyais en intimité avec une grande et fort belle cantatrice du Théâtre impérial, et je ne manquais jamais de lui dire que l'assiduité et la longueur de ses visites auprès de moi le feraient gronder. Il ne se lassait pas de

la plaisanterie, et me paraissait fort disposé à braver les reproches de la *prima donna*. J'eus la malice de l'y exposer, en acceptant de nouveau son bras et sa voiture pour la promenade à Stupinitz dont il m'avait parlé.

Avant d'arriver à Stupinitz, il faut traverser la magnifique forêt qui donne son nom au château, et qui n'en est pas un des moindres ornemens; c'est aussi quelquefois un curieux spectacle que le passage du Sangone, torrent assez paisible en été, mais que la fonte des neiges rend fougueux et vagabond en hiver. Le Sangone n'était déjà plus à cette époque dans ses momens critiques, et nous fûmes heureusement privés du spectacle de sa mauvaise humeur. Les avenues qui entourent le palais de Stupinitz et qui y mènent sont d'une longueur imposante, le château d'une élégance noble et enchanteresse; il avait passé comme un héritage de la maison de Savoie dans les domaines de la maison de Napoléon : les châteaux avaient eu ainsi le sort des trônes eux-mêmes, depuis le Trasimène jusqu'à l'Elbe, depuis Rome jusqu'à Hambourg.

L'ancienne cour de Sardaigne honorait très rarement Stupinitz de sa présence, et il fallait

la solennité de la Saint-Hubert et les sons perçans du cor pour y appeler le roi et la noblesse piémontaise. Un cerf doré domine le haut du dôme pour indiquer la destination spéciale de cette royale résidence, comme une espèce de grand veneur inamovible. Du reste, tout dans Stupinitz est disposé avec une régularité large et commode; on dirait d'une ville composée de galeries et de bâtimens se correspondant les uns aux autres, d'une ville pour loger une cour quelquefois à peine pendant quarante-huit heures. Le baron de Luzerne, gouverneur du château, étant absent, le comte de Saluces fit appeler le concierge, et celui-ci se fit notre *cicerone* avec une politesse et des manières moins élégantes que son supérieur, mais aussi avec une indiscrétion inappréciable, et qui, en ma qualité de curieuse, devenait pour moi fort amusante. J'ai bien souvent éprouvé qu'on apprend plus quelquefois avec les gens d'en bas qu'avec les gens d'en haut. Comme j'en ai vu de tous les étages, on peut croire à la vérité de mon observation.

Le complaisant concierge ne savait pas seulement comme un architecte tous les détails d'art que la visite d'un aussi beau monument

exigeait; mais il posédait comme un historiographe bien renté toutes les particularités curieuses, toutes les anecdotes secrètes et publiques dont, sous les deux régimes, Stupinitz avait pu être le théâtre. Elles étaient toutes fort importantes pour un *cicerone* qui veut faire sa cour; mais elles le seraient moins pour des lecteurs désintéressés. Les récits un peu bavards se supportent sur les lieux mêmes que l'on visite: l'impression du moment donne du prix à tout; mais ce qui est bon à entendre n'est pas toujours bon à raconter, et je ne choisis dans tout ce que j'appris à Stupinitz qu'une seule anecdote dont l'authenticité et l'intérêt me sont suffisamment garantis par le nom des personnages et les confidences du narrateur.

Stupinitz, nous dit notre Suétone ambulant, a possédé l'empereur Napoléon; il a daigné y rester quelques instans, lors de son passage pour Milan, où il allait se faire couronner roi d'Italie. Il lui arriva ici une aventure qui vaut bien la peine d'être connue, mais attendez: le lieu de la scène ne nuira pas à son intérêt. Là-dessus, il nous conduisit pas un escalier secret au bout d'une galerie de l'aile gauche du palais,

où régnait une longue enfilade de petits appartemens. En entrant dans l'un de ces appartemens, on me fit remarquer de fort beaux portraits, tous plus respectables les uns que les autres : c'étaient des généraux, des papes et des magistrats dont je n'ai pas retenu les noms. Cette chambre, pendant le séjour de la cour impériale à Stupinitz, avait été affectée à la belle madame***, du service de S. M. l'impératrice reine Joséphine. L'Empereur, qui avait, par excès de prudence sans doute, une clef pour toutes les portes, en avait une pour l'appartement de la jeune dame; il y entre par hasard, sans doute encore, au milieu de tant d'autres; on l'entend, et heureusement ou malheureusement, la jolie dame avait quelqu'un auprès d'elle à qui confier sa frayeur. Heureusement encore le quelqu'un était aide-de-camp de l'Empereur; il reconnaît son maître à la brusquerie de son entrée : habitué à lui rendre hommage, et surtout à ne pas le contrarier, il se laisse glisser à bas du lit, et par plus de respect se cache dessous. L'Empereur, armé d'une petite lanterne, regarde avec attention pour sa sûreté, remarque du désordre, de l'embarras, et particulièrement sur les chaises autre chose que des

robes. « Un homme est ici caché, s'écrie Napo-
« léon; qu'on se montre, qu'on paraisse devant
« moi, je l'ordonne, je le veux. » Un aide-de-camp est toujours bien forcé d'obéir à son chef. Voilà donc ce respectable général de division, c'était son gendre, ma foi, qui se découvre, se recouvre, et disparaît. L'Empereur demeura quelques instans encore comme un homme qui voulait, dans les petites choses aussi bien que dans les grandes, que le champ de bataille lui restât. Le plus curieux de l'aventure, le voici, et cela prouve bien que l'Empereur est aussi bon qu'il est brave : le pauvre aide-de-camp craignait le lendemain les regards boudeurs du maître; loin de là il reçut l'accueil ordinaire, et l'Empereur ne lui dit pas un mot qui fût relatif à l'anecdote de la nuit.

« Mais comment, dis-je avec vivacité au nar-
« rateur, avez-vous pu connaître les détails
« d'une scène dont les témoins avaient un in-
« térêt commun de discrétion?

« — Comment, ma belle dame? Vous l'auriez
« su comme moi, si vous aviez été ici, et où
« j'étais; aucun des acteurs n'a parlé; mais moi
« qui n'avais pas d'intérêt, je peux bien ne pas
« avoir la même discrétion. Tenez, madame,

« venez dans l'appartement à côté de celui-ci,
« vous entendrez comme si vous étiez dans la
« pièce même, et vous concevrez que s'il vous
« arrivait quelque chose de pareil à ce qu'a
« éprouvé la dame de service de Joséphine, on
« pourrait très bien n'en pas parler et pourtant
« le savoir. »

Nous quittâmes Stupinitz, fort contens encore cette fois de notre promenade. La causerie du château nous avait mis en humeur narrative; et M. de Saluces ainsi que moi nous vidions en quelque sorte notre sac d'aventures. Le roulement de la voiture dispose à cet échange de confiance et de pensées. Au milieu de la route M. de Saluces me fit remarquer une masure délabrée : « Vous voyez bien d'ici cette
« ruine; elle est de construction moderne pour-
« tant, et elle est témoin d'une misère qui ac-
« cuse peut-être nos lois. Il y a quelques années,
« Turin retentit d'un vol scandaleux : des hom-
« mes qu'aucune mauvaise action n'avait point
« encore signalés, à l'aide d'une fausse clef,
« dévalisèrent une riche maison. On fut bien-
« tôt sur la trace des voleurs; la sentence ac-
« compagna presque leur découverte; dix ans
« de travaux forcés s'ensuivirent. Le jugement

« s'exécute à Alexandrie. Mais un pauvre diable « fut impliqué dans cette vilaine affaire, pour « avoir travaillé à la fausse clef qui avait été « l'instrument du délit; le malheureux, garçon « serrurier, ignorait à quel usage la clef était « destinée. L'embarras de ses réponses, peut- « être la nécessité de l'exemple dans des temps « difficiles, le firent également comprendre « dans la condamnation, quoique pour un temps « moins long que les véritables coupables. Sa « peine expirée, il chercha du travail et fut « repoussé comme un galérien. Les maires, « sous le prétexte de la sûreté de leur com- « mune, se le renvoyaient, et le ballottaient ainsi « sans asile. Dans sa détresse, avec quelques « branches d'arbres et de la terre, il éleva cette « masure que je vous ai montrée sur la lisière « de deux communes, pour qu'aucun des deux « maires voisins ne pût l'inquiéter. Sa vie était « moins malheureuse; il vivait de racines, et « d'un peu de pain les bons jours, ceux où « il pouvait se rendre utile sur la route pour le « raccommodage des voitures. La vigilance ad- « ministrative l'a encore poursuivi dans ce der- « nier abri de la misère et de la faim. Réduit « au vagabondage, à toutes les plus dures ex-

« trémités du besoin, la fatalité d'une si criante « destinée lui fait regretter le pain du bagne, et « pour le reconquérir, le malheureux fabrique « encore une fausse clef, se glisse dans une mai- « son, choisit les objets les moins précieux pour « atteindre son but au moindre dommage pos- « sible, et loin de chercher à échapper à la jus- « tice, il reste tranquillement exposé à ses pour- « suites. Arrêté sous le poids d'une récidive de- « vant la cour criminelle, il ne cherche point à se « défendre, avoue la réalité du vol, mais expose « avec candeur les rigueurs qui l'y ont en quel- « que sorte forcé; que les lois trompeuses, en lui « rendant la liberté, mais en cessant de le nour- « rir, lui avaient continué leur châtiment, et « rendu leur bienfait plus onéreux que leurs ri- « gueurs. La cour a eu pitié de tant de misères, « ne l'a cette fois condamné qu'à une peine lé- « gère de réclusion, a fait écrire par le procu- « reur général à l'autorité administrative, pour « qu'au moins la terre ne fût pas refusée à cet « infortuné à l'expiration de sa nouvelle peine. « Quelques personnes charitables ont, en outre, « quêté pour lui quelques secours.

« — Oh! m'écriai-je, indiquez-moi où je puis « déposer mon offrande. A peine de retour

« à Turin, je courrai la déposer. » Je ne sais pas ce que les lois devraient faire pour ne pas pousser au crime ceux qui pourraient se repentir; mais c'est à la charité qu'il appartient de remédier autant qu'il est en elle à l'impuissance de la justice, qui ne sait jamais, hélas! que punir. Ces problèmes législatifs sont si longs à résoudre, qu'il faut que la bienfaisance se charge de faire patienter le genre humain.

« C'est une chose bizarre, me dit encore « M. le comte de Saluces, que les récits des « choses tristes et pénibles : on ne les écoute « pourtant jamais sans un intérêt qui ressemble « presque à un plaisir. Ma chère amie, je crois « que notre nature est d'être émus. Vivre, c'est « sentir. Les histoires de voleurs ne sont pas « sans agrément quand on traverse une forêt. « En voici une dont un de mes amis a reçu en « personne la confidence de la part d'un voleur « très distingué, enfin, d'un voleur *comme il* « *faut*. La rencontre eut lieu à Turin même, à « une table de restaurateur. L'ami dont je vous « parle, désœuvré comme on l'est quand on « dîne seul, ne se lassait pas de regarder un « de ces hommes dont la figure semble une cu-

« riosité. Celui-ci, s'en apercevant, vint droit « à la table du voisin et lui dit : « Je suis de « votre part l'objet d'une investigation dont je « pourrais me fâcher; mais comme j'aime assez « à produire de l'effet et à satisfaire la curiosité « des honnêtes gens, comme une conversation « vaut mieux qu'un duel, je m'en vais tout sim- « plement vous conter mes aventures :

« J'appartiens, monsieur, à l'une des plus an- « ciennes et des plus respectables familles de « Milan. Je suis comte de Vivalda. J'ai dépensé « ma fortune et je ne m'en plains pas, car j'ai « joui de la vie. Les voyages font mon bonheur. « Dans deux heures, j'aurai disparu de Turin, « du Piémont peut-être. Je ne vous demande pas « votre discrétion, parce que j'en suis sûr, ou « plutôt parce que je saurais en être sûr. Je vais « rejoindre mes honorables amis; je leur dois un « rapport sur les démarches diplomatiques dont « ils m'ont chargé; car, pour que vous le sachiez « de suite, j'ai l'honneur de commander, avec « l'intrépide Meino, une troupe de braves de « Narzali, qui ne sont pas bien avec votre em- « pereur, et surtout avec sa gendarmerie, mais « qui s'en moquent. Tenez, monsieur, pour vous « prouver ma puissance, prenez cette bague;

« avec elle vous voyagerez avec plus de sûreté
« qu'avec une escorte : c'est le meilleur passe-
« port que vous puissiez avoir pour toute l'Italie.
« A ces mots, mon ami commençait à faire la
« grimace. Soyez calme, ajouta le noble comte;
« je suis ici en amateur, et il n'y a que les
« plus vulgaires préjugés qui puissent vous don-
« ner mauvaise opinion de moi et de mes amis :
« il y a brigands et brigands. Tout état hon-
« nêtement exercé devient honorable; et si
« l'on voyait bien à fond les misères de la so-
« ciété, les crimes secrets, les trahisons de tous
« les sentimens, la lâcheté des amitiés, les tur-
« pitudes du pouvoir, les saletés administra-
« tives, judiciaires, civiles, domestiques, matri-
« moniales; ah! monsieur, je vous le répète, si
« les confesseurs des mourans pouvaient parler,
« l'on serait peut-être forcé de convenir qu'il
« n'y a de vertus que sur les grandes routes :
« audace et bienfaisance, voilà le véritable bri-
« gand. Jugez un peu des qualités supérieures
« de ma troupe : il y a quelque temps, le géné-
« ral Menou, gouverneur de la division mili-
« taire, voulut se mêler de nos affaires, et mit
« en conséquence ses troupes à nos trousses;
« Meino et moi nous endossons des uniformes.

« d'officiers supérieurs; nous avions de si bon-
« nes liaisons dans la ville, qu'avant minuit
« nous tenions le mot d'ordre de la garnison.
« Quelques minutes après, sous prétexte d'un
« ordre militaire et supérieur, nous nous pré-
« sentons chez le gouverneur, et nous deman-
« dons à être seuls avec lui. Alors, plus de dis-
« simulation : nous déclarons nos noms et
« qualités, et nous disons au général stupéfait :
« Vous vouliez nos têtes, nous sommes maîtres
« de la vôtre; vous vouliez nous faire coffrer,
« c'est vous qui êtes notre prisonnier. Toutefois
« nous ne voulons de mal à personne, et nous
« ne vous demandons qu'une chose, c'est de ne
« plus nous poursuivre avec acharnement. Pré-
« venez de la sorte une seconde visite que nous
« serions forcés de rendre plus sévère. » Après ce court dialogue, nous regagnâmes en toute sûreté nos montagnes.

« Autre exemple, mon cher monsieur : La su-
« perbe madame Meino, épouse d'un de nos cama-
« rades, nous fut enlevée : elle tomba dans un
« parti de gendarmes qui la menèrent à Alexan-
« drie. Seul M. Meino se présente encore chez
« le général de cette ville, et cette fois sous
« l'uniforme de la gendarmerie, en colonel, la

« croix d'honneur à la boutonnière. Nous ai-
« mons beaucoup la croix d'honneur. Meino
« accorda un délai de trois jours pour la liberté
« de sa femme. Au bout de deux jours, madame
« Meino était revenue; et l'on avait bien fait d'o-
« béir, car sans cela le général Despinois... était
« mort dans les vingt-quatre heures, et moi qui
« vous parle, j'étais resté à Alexandrie pour re-
« tirer sa parole d'honneur et rentrer dans les
« lois de la guerre.

« Vous le voyez, nous avons horreur du
« sang, et nous ne le versons que quand on
« nous y contraint. Les femmes! eh bien! nous
« ne les enlevons même pas; nous leur prenons
« tout, mais nous leur laissons l'honneur. Il
« n'y a pas chez nous plus de libertins que de
« traîtres. Ceux qui ne sont point insensibles à
« l'amour ont des femmes légitimes où le sa-
« crement a passé. Nous avons réduit nos ex-
« péditions à un code régulier, et voici les prin-
« cipales dispositions : Nous connaissons toutes
« les fortunes à un sequin près; nous avons
« ainsi la liste des riches propriétaires ; nous en
« enlevons un, deux, trois, de temps en temps,
« à tour de rôle. Nous les mettons en lieu de
« sûreté; nous leur faisons les honneurs de notre

« table : le vin, le café, la liqueur, un bon *or-*
« *dinaire.* Libre ensuite aux prisonniers de s'en
« aller quand ils veulent... c'est-à-dire quand
« ils veulent payer leur rançon ; mais nous
« ne sommes point juifs, nous leur donnons
« du temps. Ils prennent eux-mêmes leurs
« échéances. Ils écrivent à leurs familles, et
« pour cela encore, nous leur sauvons les ports
« de lettres, nous nous chargeons nous-mêmes
« de les faire tenir. Quand les conventions réci-
« proques ont été jurées, c'est-à-dire encore,
« quand nous avons touché l'argent, nos pri-
« sonniers, un bandeau sur les yeux, sont ra-
« menés, et à cheval, à peu de distance de chez
« eux. Nous les prévenons que toute dénoncia-
« tion à l'autorité serait suivie pour eux de la
« peine de mort. Une fois qu'on nous a payé
« le tribut, on en est quitte pour la vie. Plus
« honnêtes que les gouvernemens, nous ne vo-
« lons qu'une fois la même personne; et je puis
« vous assurer que nous jouissons de l'estime
« de tous les honnêtes gens qui ont eu affaire à
« nous. »

« Hélas! madame, là finit le récit du comte
« de Vivalda, mais là ne finit pas son histoire.
« Lui, Meino et tous ses honnêtes camarades

« ont été, il y a peu de temps, poursuivis avec « une nouvelle activité. Bien des pauvres gen- « darmes y ont passé, mais enfin la troupe a « été réduite. Retranchés dans une ferme, on y « a mis le feu, et ils n'ont cédé qu'au nombre et « à l'incendie. La cour criminelle de Turin les a « tous condamnés à mort, et tous ont été exé- « cutés. C'est un spectacle dont toute la ville a « été témoin. La naissance, la beauté de plu- « sieurs d'entre eux, avaient redoublé l'épouvan- « table curiosité des supplices. Il n'y en avait « pas un dans la bande qui ne portât les mar- « ques de quelques blessures. Leur courage, « leurs aventures ont fait plusieurs fois les frais « de toutes les conversations, et vous voyez bien « qu'on en parle encore. »

Nous arrivâmes assez tard à Turin, à cause du mauvais temps. M. le comte de Saluces me reconduisit avec sa politesse ordinaire, et me quitta de suite; j'en augurai que la peur des reproches l'avait repris, et qu'il allait réveiller sa belle actrice pour en diminuer la dose. Quoique je ne sois pas peureuse, on le sait, je n'en passai pas moins la nuit à rêver brigands, comme cela arrive quand on en a parlé beaucoup dans la soi-

rée. Après deux jours de repos, et après mes visites d'adieux au comte de Saluces, à mon chambellan et à quelques autres personnes, je repartis pour Gênes.

CHAPITRE LXXXVII.

Retour à Gênes. — Le comte Albizzi.

En quelques jours, j'eus bientôt suffisamment contemplé tout ce que la rue Balbi ou Strada-Nuova étalent de pompes; car rien ne me lasse aussi vite que les beautés de la pierre de taille et l'aspect du marbre, tandis que la nature animée des sites, des montagnes et des paysages semble renouveler et rajeunir chaque matin pour moi l'émotion de leurs spectacles.

Je m'étais dit : Je veux me reposer quelque temps et vivre comme si mon avenir était assuré; et je fus si fidèle à ma promesse qu'on aurait pu me supposer 20,000 livres de rente. Je ne me ressentais plus de ma blessure, et, ce qui était bien plus grave, mon teint avait repris cette fraîcheur qui était admirée avant

mes campagnes, et j'avoue que ma coquetterie ne regrettait nullement mes agrémens militaires. Beaucoup plus par ostentation que par goût, j'allais souvent au spectacle. N'aimant que faiblement la musique, je ne m'y rendais en vérité que dans l'intérêt de ma toilette. Mon pauvre Hantz, en sa qualité d'Allemand, était un peu plus mélomane; et au lieu de le laisser de planton à la porte de ma loge, j'avais pris, en reconnaissance de tant de services qui l'élevaient pour moi au-dessus de sa classe, l'habitude de le laisser se placer derrière moi. Je m'amusais beaucoup de son enthousiasme musical, qui était parfois fort grotesque, mais qui était toujours fort bien appliqué.

J'approchais de cette époque fatale, tant redoutée, qu'on pourrait appeler une première mort pour les femmes; enfin j'étais bien près de la trentaine; mais une santé que des fatigues qui eussent tué la plupart des femmes avaient rendue plus florissante, un certain air d'agrémens que les Italiens désignent par *una maniera che non è da tutti*, me rendirent l'objet de poursuites et d'hommages flatteurs. Je fis la connaissance

de deux personnes différemment remarquables : un parent du comte Mareschalchi, ministre des relations extérieures du royaume d'Italie, personnage important et cérémonieux, dont les manières gourmées allaient fort peu avec les miennes, mais que ses relations avaient rapproché de Ney, et qui m'en parlait quelquefois ; l'autre personne était Albizzi, dont la beauté fut citée depuis à la cour de Toscane. J'avais connu ces messieurs à la campagne, et souvent nous en prenions ensemble le plaisir.

Les Italiens sont en tout et partout passionnés, et ils portent dans toutes les relations, avec une souplesse apparente, une irrésistible volonté de despotisme. Je n'ai jamais compris que l'ascendant du caractère, l'empire du génie ou de la gloire, et Ney seul a pu obtenir de moi cette soumission à ses avis, à sa volonté, que je ne pourrais jamais accorder aux seuls agrémens extérieurs d'un homme ordinaire quoique aimable. J'ai dit la licence bien méritée par ses services que j'avais laissé prendre à mon brave et fidèle domestique quand j'allais au spectacle : le premier jour Albizzi en parut surpris ; le second, il en fut

mécontent; le troisième, il se permit de me le dire et d'appeler cela une inconvenance. Un *cela me convient* lui épargna de nouvelles remarques. Il en avait fait assez pour que je devinasse toutes les suppositions outrageantes d'un Italien qui ne connaissait pas la délicatesse des Françaises en pareille matière; parce que dans sa nation un valet peut devenir un rival tout comme un autre, et que ces faiblesses honteuses n'y sont point sans exemple. J'avoue avec toute ma franchise que j'étais si loin de mériter ces soupçons, que mon imprudence n'avait pas même pu songer qu'on pût se méprendre au point de les concevoir. La colère et les insinuations d'Albizzi, j'avais su les repousser; mais elles m'avaient éclairée sur toutes les convenances qu'exige le monde. Je me décidai dès lors, dans l'intérêt d'une réputation que je n'avais rien fait pour compromettre, à un sacrifice bien douloureux, celui de mon pauvre Hantz, de ce fidèle compagnon de tous mes périls. J'immolai la reconnaissance à un autre sentiment honorable dont il ne pouvait recevoir et dont il n'eût point compris l'impérieuse susceptibilité. J'allais le renvoyer au moment du repos et de la récompense qu'il

avait si bien mérités. Hantz n'était qu'un simple domestique, et ces détails sont peut-être au-dessous de la dignité de l'histoire; mais je sentis à la noblesse de son dévouement, à la sincérité de sa douleur, que l'or ne suffit pas pour payer un attachement véritable. Je n'osais annoncer à Hantz notre séparation, au moment où il se faisait déjà fête d'accompagner à Rome, à Naples, à Florence, *sa* bonne maître. Les sarcasmes d'Albizzi m'en faisaient un devoir d'orgueil blessé; ma raison, si rarement courageuse, m'en faisait une obligation d'honneur plus légitime. Je tournai long-temps autour de la fatale nouvelle, mais enfin, j'en brusquai l'annonce auprès du pauvre Hantz. Rien n'est amer et pénible comme le sentiment d'une injustice, et je souffrais d'une séparation à laquelle il n'avait donné aucun prétexte, si ce n'est son dévouement que je reconnaissais si peu.

Quand je me fus expliquée, le pauvre Hantz n'en croyait pas encore ses oreilles; il tomba à mes genoux, tendant des mains suppliantes et s'écriant : « Oh ! *ma* jeune maître, je ne le « puis; vous m'avez fait riche, reprenez votre « argent; je ne veux rien, et je m'engage à vous « servir pour rien, et toute ma vie. Ayez pitié

« du pauvre Hantz!... » J'en avais plus que pitié, car il m'inspirait de l'estime et de l'attachement. Je lui dis tout ce que ces deux sentimens pouvaient dicter de consolant, lui promettant de le reprendre à Paris, où je le recommandais à une utile connaissance. Il prit ma main, la porta sur son cœur, et s'éloigna avec l'air et la précipitation du désespoir. Je restai quelques minutes immobile; mais aussitôt une affreuse pensée me saisit, et sans songer à autre chose qu'à la crainte dont elle m'envoyait le pressentiment, rapide comme l'éclair, je traverse l'appartement et l'hôtel, et j'arrive en bas pour voir Hantz occupé tranquillement à charger ses pistolets. Il rougit, me demanda mes ordres avec un calme qui me rendit le mien, et qui me livra à tous les embarras d'une pareille démarche. L'orgueil blessé me fit recourir à la dureté pour échapper à l'embarras : je lui dis de faire ses comptes et de les apporter. En retournant à mon appartement, je me vis l'objet d'une humiliante curiosité, qui augmenta mon humeur contre celui qui en était la cause innocente.

Je rapporte toutes ces circonstances, parce qu'elles jettent un triste jour sur les dangers

d'une vie pareille à celle que je m'étais faite; parce que les femmes pourront y apprendre la fatalité attachée à une indépendance qui les expose non seulement aux suites d'un premier égarement, mais à l'humiliation d'être mal jugées par le monde, qui ne leur épargne aucune gratuite supposition, aucune interprétation malveillante, même de leurs actes les plus innocens.

Hantz revint au bout d'une demi-heure, me dit qu'il avait pensé à tout, et qu'il était résolu de se brûler la cervelle si je le renvoyais; qu'il voulait me suivre et me servir pour rien; mais tout cela sans s'échauffer, mais avec une fermeté effrayante et que ses yeux confirmaient terriblement. J'éprouvais l'angoisse d'une cruelle hésitation. A toutes mes réflexions, à tous mes encouragemens il répondait : « *Vous servir ou* « *mourir, vous suivre ou me brûler la cervelle.* » Enfin, je m'avisai pour le désarmer d'un moyen qui me réussit : je lui dis que j'étais près de me marier; que le futur exigeait de moi son renvoi à cause de la confidence qu'il avait eue de mon attachement pour un autre; que je l'adressais à Paris, à un excellent maître; que je l'y reverrais, qu'il tâchât d'avoir une place pour le lendemain.

Hantz obéit avec chagrin, mais sans murmurer : il croyait qu'il y allait de mon bonheur, et ce sentiment délicat lui avait rendu du courage. Ce sacrifice, que je faisais aux propos d'un homme qui m'était indifférent, me rendit ce dernier odieux, et je résolus de quitter Gênes aussitôt après le départ de mon domestique. Le pauvre garçon revint m'annoncer qu'il avait trouvé à s'embarquer pour Trieste, avec un Italien, le comte Borara, et qu'il aimait mieux cela que de retourner à Paris. Je reçus, le lendemain, la visite de ce nouveau maître, et je lui recommandai avec effusion le dévouement et la fidélité du meilleur des domestiques. Le vent retint quelques jours les voyageurs, et je vis le comte Borara avec plaisir : il était aimable, bon et très attaché au parti français. Le jour qu'on mit à la voile, je le reconduisis et restai sur le port jusqu'à ce que le bâtiment eût entièrement échappé à la vue, le cœur navré d'un sacrifice que l'amour-propre m'avait commandé, et qui me faisait perdre une des choses les plus rares, le dévouement respectueux et à toute épreuve d'un domestique qui élevait sesdevoirs jusqu'à la noblesse de l'amitié.

En rentrant chez moi, j'y trouvai le comte Albizzi. Mes manières se ressentirent de ma tristesse; il en prit une humeur fort inconvenante, et il m'apprit jusqu'à quel point un homme jeune, bon et spirituel, peut cependant déplaire. Je résolus d'attendre mon établissement à Florence pour reprendre un domestique ou une femme de chambre; mais avant mon départ, qui fut cependant assez prompt, j'eus à regretter la prudente et religieuse surveillance de mon pauvre Hantz; car on me vola une cassette qui contenait 7,000 fr. en or, 3,000 fr. en billets, trois bagues du plus grand prix, une parure fort belle que je tenais de Moreau, et ses lettres. Jamais, avant cette aventure, je n'avais su rien fermer ni me défier de personne. Depuis ce jour, je suis devenue craintive et méfiante jusqu'au ridicule. Mais c'est une qualité tardive et par conséquent inutile : c'est ainsi que la prudence vient aux mauvaises têtes, quand elles ne peuvent plus en profiter. Chose inexplicable! ce sont les personnes qui ont le plus besoin d'argent pour des prodigalités, qui savent le moins s'en procurer et veiller à ce qui leur est si nécessaire.

Le vol fit du bruit, et en eût fait bien plus,

si je ne m'étais pas opposée à toute espèce de poursuites. On ne pouvait concevoir une si stoïque indifférence. Et moi je ne comprenais pas alors et je ne comprends pas encore aujourd'hui, où l'argent est loin d'être abondant pour moi, que pour quelques pièces de cet argent on signe des procès-verbaux d'arrestation, et quelquefois des arrêts de mort.

Sur ces entrefaites, je quittai Gênes, et je sus depuis qu'on n'avait point cru à cette insouciance, à ce désintéressement, vertu si rare dans le vulgaire, que c'est celle qui excite le plus de surprise et d'incrédulité. La bienveillance génoise prétendait à ce sujet que je m'étais volée moi-même, oubliant, dans cette plate et injuste épigramme, que j'avais tout payé avec une extrême exactitude, et même avec une magnificence ridicule. Mais la médisance se soucie-t-elle beaucoup de la raison? et la calomnie ne se moque-t-elle pas du bon sens? Tous comptes faits, il me restait 3,600 fr., une garde-robe d'une grande richesse, de la liberté, quelques talens; j'espérai tirer parti de tout cela, et, gardant pour consolation mes nobles souvenirs, je m'abandonnai sans inquiétude à la fortune.

J'avais quitté Gênes le 7 mai 1808, pour me

rendre à Lucques, où je ne restai que le temps nécessaire pour voir les débris de la tour d'Ugolino, et j'en partis avec un sentiment d'horreur et de pitié. J'avoue qu'à Rome l'aspect des ruines et des souvenirs antiques m'a réellement remué l'âme. Partout ailleurs, les ruines ne sont à mes yeux que des masures. Mais là, l'ensemble des monumens conserve son prestige; chaque pierre rappelle encore la reine du monde et ne la dément pas. Ces arènes, ces amphithéâtres, ces colonnes qui se prolongent à l'infini, qui semblent parfois s'animer quand la race dégénérée dont elles sont devenues l'héritage se repose et sommeille; cette vie des tombeaux qu'a très bien surprise et peinte l'auteur *des Nuits romaines*, m'a été aussi révélée. J'ai cru voir souvent, au milieu de ces éloquens débris, Brutus, Caton et Sénèque, écartant leurs linceuls, et cherchant des Romains dans Rome. Mais à Lucques, l'enthousiasme n'est pas possible, et je n'eus pas même un quart d'heure d'admiration; je me préparai donc à n'y pas faire long séjour, et je pris la résolution d'aller à Pise.

CHAPITRE LXXXVIII.

Arrivée à Pise et à Livourne. — De la tragédie italienne et de la tragédie française.

En quittant Lucques, je fis charger mes malles sur une de ces lentes diligences de *vetturino*, et je partis dans une espèce de cabriolet napolitain ; on y est fort mal juché, tout en l'air et à découvert, mais ils courent avec une incroyable rapidité. La route était belle, le temps superbe, et j'avais hâte d'arriver à Pise. Hélas! qu'on a tort de faire des souhaits! Si les miens avaient eu moins de vivacité, j'aurais eu quelques extravagances de moins à commettre.

A peine étais-je descendue de voiture, que je me vis entourée de cinq ou six personnes que je reconnus aussitôt comme ayant fait partie de la *comica compagnia* de Milan : Blanes, Mo-

rochesi, Rigitti, et deux actrices fort jolies, mais non pas du premier ordre. J'étais seule, je venais de passer quinze jours de contrainte et même de chagrin, tout devait me paraître occasion de distraction et d'amusement. On me montrait un empressement amical; j'allais entendre les chefs-d'œuvre d'Alfieri et de Métastase : il n'en fallait pas plus pour me faire oublier passé et avenir, pour bercer ma folle imagination de quelques décevantes illusions. Mes artistes se rendaient à la répétition : je promis de les y aller rejoindre, prenant à peine le temps de déjeuner et de changer ma toilette de voyage. Arrivée au théâtre, la bizarre résolution avait fait des progrès, la fantaisie de jouer s'y était jointe, et à la fin de la répétition tout était convenu et arrangé. Je devais suivre la troupe à Livourne, où elle se rendait le lendemain, pour y paraître dans les rôles de Rosemonde de la pièce d'Alfieri, de Sémiramis de Voltaire, traduite par *l'abbé* Césarotti, et de la Jocaste des *Frères ennemis* du premier auteur.

Je veux consigner ici une remarque fort judicieuse que me fit au sujet de ce rôle de Sémiramis et de la poésie italienne, pour l'ex-

pression de certains sentimens, un des acteurs de la troupe Rigitti, homme plein de goût et d'instruction. Je me la suis toujours rappelée, quand j'ai vu représenter le chef-d'œuvre de Voltaire. Rigitti trouvait que la poésie italienne communiquait plus de la pompe et de l'élévation convenable dans la circonstance à ces vers de la scène d'Assur avec Sémiramis.

Voltaire dit :

> Je viens vous en parler : Ammon et Babylone
> Demandent sans détour un héritier du trône.

Dans la traduction, Césarotti s'exprime de la sorte :

> Io vengo appunto a favellarne.

Littéralement, on dirait : *io vengo à parlarne;* comme un personnage vulgaire dirait à la voisine : *je viens vous en parler;* au lieu que *favellar* a bien une autre noblesse : c'est un langage royal.

Il y a de ces nuances, de ces victoires, en quelque sorte, d'une langue sur une autre, pour la traduction de quelques sentimens qui tiennent aux mœurs. Je voulus bien accorder à Rigitti ce petit triomphe national d'une ex-

pression; mais en général la langue française est encore celle que je préfère, celle qui a le plus de suite, le plus de tenue, si j'ose m'exprimer ainsi; ne s'enflant jamais jusqu'à la bouffissure, ne s'abaissant jamais jusqu'à la trivialité. J'accordais une juste admiration à Métastase, à Maffei et à Alfieri, à Goldoni surtout; mais le beau n'existe vraiment dans le théâtre italien que par étincelles, et me semble loin de ces chefs-d'œuvre de goût, de convenance, d'intrigue et de pureté, qui font la gloire du théâtre français. Je ne parlerai pas des opéras *seria* ou *buffa* : je suis si mal organisée pour la musique, que son charme embellissant de plates horreurs ou de plus plates arlequinades, n'a jamais pu venir jusqu'à moi, détruit, pour ainsi dire, en route, par toutes les sottises qu'il s'efforce en vain de cacher. J'ai souvent applaudi la délicieuse *Prima donna*, Pelandi, Blanes, Marochesi, aux théâtres de Florence, de Milan ou de Naples; mais, je ne le cache pas, en fait d'émotions dramatiques, je préférais encore mes souvenirs français. Je suivis la troupe à Livourne, et le succès décida de ma vocation. Toutes les troupes italiennes, même celles de cour, sont ambulantes. La

nôtre courait de Livourne à Sienne, et j'y allai. Je ne retracerai pas ici les événemens d'une pareille existence : ils auraient bien peu d'intérêt pour le lecteur, car ils n'en ont guère conservé pour moi-même, excepté ceux de la bienveillance des artistes avec lesquels j'étais liée. Avant de parler de mon entrée au service de la princesse Élisa, j'ai à raconter la rencontre singulière que je fis, à Florence, d'une jeune infortunée que les Français avaient arrachée d'une affreuse prison, dans un couvent du faubourg San-Gregoria, à Mantoue, lors de la prise de cette ville. Cette aventure est touchante, et ce qui ajoute à sa singularité, c'est que la rencontre de l'héroïne avait eu lieu en 1809, à une époque où toutes deux nous étions jeunes, et qu'elle se renouvela en 1815 sur un champ de bataille où nous n'échappâmes à la mort que pour ne plus compter toutes deux dans la vie que larmes et désespoir.

CHAPITRE LXXXIX.

Pélerinage à Valle-Ombrosa. — Arrivée à Florence. — Camilla.

A Sienne, j'avais fait mes adieux à la *comica compagnia*, et je m'acheminais vers Florence pour y passer quelques mois *nel dolce far niente*, désirant avant faire un pélerinage à Valle-Ombrosa, berceau de mon heureuse enfance. Hélas! je reconnus à peine ces lieux naguère si beaux : Valle-Ombrosa avait tant changé de maîtres, tant subi les augmentations et les mutilations du caprice, que, pendant quinze jours que j'y séjournai, j'allai demander en vain aux arbres, aux parterres, aux habitans même des environs, un souvenir, un regret : en vingt années, tout avait changé, les lieux et les générations! La guerre, la mort, ce mouvement de tant d'événemens, avaient tout bou-

leversé. A qui aurais-je pu m'adresser pour être entendue? Qu'aurais-je pu dire? Qui aurait même osé reconnaître l'unique fille des nobles étrangers jadis maîtres chéris et respectés de ces beaux lieux, dans un être isolé, sans rang, sans protections, sans appui, et déjà suspect à l'opinion pour le mépris des convenances et des sages préjugés, garans de la conduite et du seul bonheur des femmes? Le silence me semblait un devoir de respect pour mes parens, et je sus le garder, sans que cette faible expiation me rendît, à mes yeux, moins malheureuse et moins coupable. Qu'ils furent tristes, qu'ils furent amers mes adieux, ces derniers adieux au toit de mes pères! ce fut comme une seconde séparation de ma famille.

Arrivée à Florence, je pris un appartement rue *della Pergola*, au premier. Dans cette maison, je vis Camilla Spinochi, nièce de ce gouverneur de Livourne, qui laissa échapper les Anglais du port, à l'époque de la prise de Mantoue, et que les Français firent emprisonner. Camilla avait alors vingt-cinq ans. C'était la plus belle personne que j'aie vue de ma vie, et c'était le moindre de ses agrémens : une

taille de sylphide; dans la démarche, dans les attitudes, dans les gestes, une grâce, une harmonie, un je ne sais quoi enchanteur qui eût fait tressaillir le cœur d'un vieillard. A tant de séductions extérieures, Camilla joignait non pas le mérite de l'instruction, mais le don d'un génie naturel, le charme d'une âme tendre, et l'éclat d'une âme courageuse. Ce fut pour moi, sitôt que je l'eus aperçue, un besoin irrésistible de la connaître; j'en demandai l'occasion à mon hôtesse, et sa réponse changea ma curiosité en vif intérêt.

« *È un capo francese*, me dit-elle; c'est une « femme qui se perd pour un militaire de cette « nation. Oh! c'est une vilaine affaire; et si elle « n'était pas protégée.... il le dit bien le curé, « qu'on la *renfermera* un jour. Nous la logeons « par crainte, mais nous ne l'estimons pas.

« — Vous avez tort, répondis-je au Caton, « car elle peut valoir mieux que vous. »

Le soir même, je me trouvai avec Camilla à un thé que donnait un Allemand de distinction qui logeait chez Schneider, maître du plus bel hôtel de Florence, et l'un des plus remarquables de l'Europe.

Cet Allemand était un personnage fort cu-

rieux et fort bizarre, réunissant le double enthousiasme et la double manie des systèmes de Lavater et de Gall. Il vivait au milieu d'une collection innombrable de profils, et dans une immense compagnie de crânes et de têtes de mort. La plupart de ces agréables fantaisies avaient été l'objet d'un triste travail. Des ciselures d'or et d'argent y paraient la destruction, et, en voulant l'orner, la rendaient plus hideuse. La foule se pressait autour de l'excellence allemande, admirant l'exactitude et la richesse de ses explications physiologiques, en extase devant tous les bizarres et absurdes enjolivemens qu'il s'était efforcé de prodiguer à la Mort. Je souffrais à l'aspect d'une si sotte manie si sottement admirée; et, dans ma répugnance bien naturelle, j'étais entrée du salon dans un cabinet voisin, où se trouvait une superbe bibliothèque, et où un volume de Pétrarque substitua à l'ennui de contempler ce que je ne comprenais pas le plaisir plus délicat de voir retracer dans un langage enchanteur ce que je sentais si bien. Peu d'instans après, Camilla vint s'y réfugier aussi, fuyant les grotesques expériences qui faisaient circuler des crânes de mort dans des mains de femme, ou

qui exposaient leurs jolies têtes aux études de la bosse, comme si, pour deviner l'inconstance, la tendresse, le dépit, l'amour des arts ou des plaisirs, il était besoin de toucher et de constater les accidens céphalalgiques que cache leur chevelure.

Camilla me parut d'une beauté radieuse, qui me fit encore trouver plus aimable le sourire de joyeuse surprise qu'elle laissa échapper en s'approchant de moi. Après quelques mots caressans, nous passâmes ensemble dans la salle de billard. Au bruit des billes roulantes, tout ce qui dans le salon était au-dessous de la soixantaine eut bientôt déserté la salle d'anatomie et de silhouette, laissant l'excellence germanique avec quelques vieux originaux, jusqu'au moment où un brillant ambigu lui ramena la foule.

On avait fait galerie autour de notre escrime au tapis vert, et les honneurs furent pour la belle Camilla. Dans ma vie militaire j'avais acquis assez de talent au *noble* jeu de billard, comme on dit, et j'aurais pu gagner toutes les parties; mais l'habitude de porter l'habit d'homme avait fait prendre à mon caractère la galanterie de l'autre sexe, et un désintéresse-

ment d'amour-propre qui m'a souvent engagée à sacrifier mes propres succès au triomphe de celles qui ne me semblaient plus mes rivales. Camilla ne s'y trompa point, et de cette petite complaisance date une amitié noble et tendre dont le sort me réservait de lui donner une dernière preuve dans le plus cruel malheur qui pût accabler une belle âme. Entre deux femmes qui paraissent se convenir, l'intimité marche vite. Aussi à souper, refusant toutes les offres des *cavalieri serventi*, esclaves d'étiquette de toutes les réunions en Italie, Camilla et moi nous retournâmes seules ensemble à notre commune demeure. Il n'était que minuit, et dans les heureux climats que nous habitions, c'est l'heure de jouir de toute leur beauté et de tout leur charme. Aussi, au lieu de nous aller emprisonner sous nos moustiquières [1], nous changeâmes bien vite nos riches parures contre un commode négligé, et nous allâmes nous reposer dans un bosquet de jasmin, sur un canapé de mousse, parsemé de violettes. C'est dans ce lieu charmant que

[1] Rideaux de gaze claire qui ferment en Italie les lits comme des boîtes.

le jour nous surprit, moi heureuse de la confiance qui me révélait les intéressans détails qu'on va lire, et Camilla se félicitant d'avoir frappé à l'indulgence d'un cœur capable de comprendre le sien.

HISTOIRE DE CAMILLA SPINOCHI.

« Je vais vous raconter les événemens qui, au sein de ma patrie, si près de parens puissans et riches, m'ont conduite à la nécessité de me tenir ignorée à l'abri d'une protection étrangère, pour ne pas perdre le plus dangereux, mais le plus doux des droits, celui de disposer de mon cœur, et de le soustraire à la vie du cloître, à laquelle, dès ma naissance, j'étais destinée.

« A l'âge de six ans, je fus envoyée à une sœur de ma mère, supérieure dans l'un des ordres religieux les plus sévères d'un couvent riche des États du pape, près de Lugo, en Romagne. Dans cette ville éclata la conspiration de l'armée papale catholique, ce qui la fit nommer par les républicains la Vendée de l'Italie. On y massacra des militaires français; on promena leurs têtes au bout de piques sanglantes,

et cette trahison, aussi inutile qu'atroce, appela sur elle de cruelles représailles : Lugo fut livré à plusieurs heures de pillage accompagné de massacres. Hélas ! je ne connus jamais les caresses d'une mère, et je venais de perdre la mienne au moment où son cœur eût été mon seul refuge contre les dangers que je courus et les chances non moins périlleuses qui les suivirent.

« Élevée alors dans toutes les pratiques d'une dévotion minutieuse, mon cœur en repoussait la contrainte. Ma raison précoce, mon imagination naïve et prompte, étaient en révolte et épuisaient leurs forces naissantes contre tout le travail de ma tante pour hâter une vocation qui ne pouvait jamais éclore. Tout mon être souffrait à l'aspect de cet avenir de mort qui associe à la même destinée dans les couvens la jeunesse aux longues espérances, et la décrépitude aux joies éteintes. Je n'ai emporté de ce tombeau vivant que cette pensée : Que ne suis-je une fleur cueillie le matin et desséchée le soir ! Je venais d'accomplir mon second lustre.

« Un jour, ma tante venait de réunir auprès d'elle et autour de moi, comme pour

m'entourer d'un spectacle imposant, toutes les religieuses, toutes les pensionnaires, quand tout à coup un bruit épouvantable vient troubler le silence du cloître et jeter la terreur dans l'enceinte sacrée. Un des confesseurs du couvent, homme dur et terrible, paraît l'œil en feu, et s'écriant : *Ils viennent, les fléaux de Dieu; avec cinq mille combattans ils ont taillé en pièces trois cent mille de nos saints défenseurs. L'esprit de ténèbres est avec eux; il faut fuir.* Toutes les religieuses se pressent autour du prêtre. Moi seule et une novice de mon âge nous restâmes dans le coin opposé du parloir. Un mot : *Il faut fuir*, venait de soulever le crêpe mortuaire...

« Il faut fuir! répétions-nous : nous le pouvons. Nous verrons donc d'autres êtres, un autre monde que celui qui menaçait d'être notre tombeau!

« Les nouvelles devenaient d'heure en heure plus alarmantes pour l'abbesse et les religieuses qui l'entouraient, mais rien ne me paraissait sinistre de ce qui était une espérance d'échapper au cloître. Les Français avaient tout franchi, et, vainqueurs, avaient tout respecté, jusqu'à ce que la trahison vînt enfin les contraindre

d'user de représailles. Lugo fut mis à feu et à sang, et le massacre vint jusqu'aux murs du couvent.

« Toutes réunies dans la chapelle, nous attendions la mort aux pieds du Christ, lorsqu'un de ces hommes qu'on nous avait peints comme des envoyés du démon, parut aux portes du couvent, comme un ange gardien pour y placer la sauvegarde d'une invincible barrière. Il entra, offrant à tout ce qu'il voyait assemblé la tranquille continuation de l'esclavage ou la liberté. Ce fut tout à la fois un cri de joie et de désolation. Toutes les jeunes se rangèrent du côté du libérateur; toutes les vieilles se séparèrent de nous en le fuyant; et tout ce que put faire leur frayeur fut de ne pas payer par des cris de malédiction une générosité qui leur laissait encore un choix si noble et si compatissant.

« Ma tante, transportée par les idées d'une vie entière de réclusion et une aveugle confiance dans son directeur, ma tante redoutait comme une souillure la seule présence d'un Français républicain, et se retira avec les plus âgées de ses religieuses, oubliant, dans sa sainte horreur, qu'elle livrait la jeune fille qui lui

avait été confiée, à des périls qui n'étaient plus à craindre pour elle. Plusieurs des sœurs profitèrent de la permission pour se retirer dans leurs familles. Lorsqu'on ouvrit les portes, j'aurais sans doute dû rester près de ma tante; mais une voix intérieure, un cri de l'âme, plus fort que la raison, semblait me dire: *C'est loin d'ici qu'est la félicité;* et je ne sus obéir qu'à cette inspiration qui nous pousse dans les bras de la destinée. Je ne savais rien du monde, qu'aurais-je pu craindre? et autour de moi j'avais vu l'ennui, un sombre dégoût flétrir la beauté, dévorer la jeunesse; et me soustraire à un pareil avenir fut, dans ce moment, mon seul besoin, ma seule pensée; quoique enfant, j'y parvins avec l'instinct de la nature et toute l'adresse de l'expérience. Je savais que le baron Capelleto [1] nous était allié. Une religieuse plus âgée, qui avait aussi profité de la liberté, se chargea de me conduire vers lui; mais une émeute m'ayant séparée de ma compagne, j'errai quelques heures, cherchant un asile.

[1] Chargé d'affaires, qui fit d'admirables efforts pour sauver la ville du pillage.

« Enfin, j'ose me présenter à une maison fort belle, où j'aperçois des uniformes semblables à ceux de nos libérateurs. Au milieu d'eux, je me sens attirer par le regard bienveillant de celui qui paraissait leur donner des ordres. Je vous ai dit que je n'avais alors que onze ans, mais une taille et comme une jeunesse précoce. Murat, car c'était lui, vint à moi avec une exclamation de surprise que mon ingénuité n'attribua qu'à mon habit de novice, mais qui était aussi l'effet des charmes que j'ignorais. Il me demanda en assez mauvais italien si je voulais accepter son appui. Ma petite vanité fut heureuse de parler au vainqueur la langue de sa patrie. Enchanté de m'entendre parler français, il me présenta à tout le groupe d'officiers dont il était entouré. Je ne sais, mais au milieu de son brillant état-major, Murat, qui était le plus bel homme, me parut aussi le plus aimable. Il parlait de me garder près de lui, et j'en étais bien joyeuse; mais quand je lui dis, dans mon contentement, que je n'avais que onze ans, il mit plus de réserve dans les témoignages de sa protection, et m'annonça qu'il me ferait remettre à mes parens. Mais je me jetai dans ses bras, lui criant avec larmes que

j'aimerais mieux la mort que de retourner dans un cloître. Puis il me prit par la main et me conduisit chez une dame française, épouse d'un fournisseur de l'armée, resta long-temps avec elle, et me laissa en me recommandant bien à ses soins.

« Madame A***, aimable, obligeante, eut pitié de mon abandon, ne combattit qu'avec une douce sensibilité ma répugnance à revoir ma famille. Si ses sages recommandations à cet égard eussent été fortifiées par la solitude, peut-être eussent-elles été plus puissantes; mais cette dame recevait beaucoup de monde : les vainqueurs brillaient au milieu des fêtes dont les vaincus, autant par goût que par prudence, partageaient les plaisirs. J'y paraissais, et avec un incroyable bonheur. On m'appelait la jolie religieuse. Tous les généraux, Masséna, Augereau, Lefebvre, Joubert, Serrurier, m'entouraient de soins et me promettaient protection. Je n'étais point enfant pour comprendre toutes les choses que les Français disent si bien; et Murat bouleversait ma jeune tête, quand, s'arrachant d'auprès de moi comme par un effort, il me répétait : Oh! Camilla, que n'as-tu quinze ans! Lorsque, plus tard, le sens de ces paroles

me fut complétement révélé, mon estime égala mon affection; car il eût tout obtenu alors d'un cœur qui, sans le savoir, s'était donné. Sa noble protection, qui n'était point sans combats, m'avait ainsi laissée me livrer à toute la gaieté de mon âge, et sans crainte.

« Beaucoup d'Italiens fréquentaient la maison de madame A***. L'un d'eux lui remit une lettre d'un de mes oncles qui habitait Trévise, lequel la priait, en la remerciant des soins religieux de son hospitalité, de me confier à une personne qui me conduirait à Bonlogne dans une maison de religieuses non cloîtrées. Je m'abandonnai au désespoir à cette nouvelle. Un conseil fut tenu par la dame, son mari et Murat; d'autres généraux survinrent, entre autres le général Joubert. Ma cause fut plaidée par moi avec des pleurs, et par eux avec toutes les raisons de l'indulgence et de l'intérêt. La résolution fut que je resterais et que l'on m'enverrait en France. Le bal mit fin à la discussion, et le combat qu'il avait fallu subir ne m'en rendit que plus heureuse.

« Mais le lendemain des nouvelles étaient arrivées, et la présence des Autrichiens dans le Tyrol commanda impérieusement le départ des

Français. Avant de partir, Murat vint chez madame A***, me donna une lettre et un rouleau fort lourd, en me disant: « Pauvre petite, « l'un et l'autre vous serviront.» Je me jetai à ses genoux, le suppliant de m'emmener; il me pressait avec force contre son cœur; il était agité; mais, après un effort qui parut bien douloureux, il me remit dans les bras de ma protectrice pour obéir à la voix de l'honneur et de la victoire qui l'appelaient.

« Dès ce moment tous mes jours se passaient en prières pour les vainqueurs de ma patrie. Hélas! dans l'enceinte des cloîtres apprend-on qu'on en a une et qu'on doit la chérir? Le rouleau que m'avait laissé Murat contenait 50 louis, et la lettre une recommandation à tout militaire français de me protéger; puis, au bas, quelques lignes pour Muiron, l'un des aides-de-camp du général en chef Bonaparte, qui ne furent jamais lues par lui; car, quelques mois après, quand je cherchai à voir ce noble patron, il avait trouvé la mort sous les lauriers d'Arcole.

« Madame A***, alarmée des nouvelles qui se succédaient, résolut de rejoindre son mari, qui était parti pour Ferrare. Quand elle me pro-

posa de m'emmener, en me demandant si j'étais toujours dans les mêmes dispositions, je ne lui répondis qu'en pressant sa main sur mon cœur, et en lui donnant le doux nom de mère. Tout se prépara à la hâte et en secret. Nous arrivâmes de nuit à Ferrare; M. A*** était déjà reparti pour Milan. Sa femme, désolée, ne savait quel parti prendre. Je lui redonnai un peu de courage par ma résolution. « Croyez-moi, nous sommes « ici dans les États du pape, et bien moins en « sûreté qu'à Milan; allons-y sans plus délibé- « rer. » Nous y arrivâmes quand tout y était déjà terreur et confusion.

« Ici, mon amie, une légère digression qui jette peut-être quelque lumière sur un événement politique. A l'époque où Bonaparte poussait ses troupes victorieuses sur les différentes villes de la Toscane, le grand-duc fut si effrayé, que Manfredini, son chambellan, fut envoyé au quartier général pour sauver Florence de l'occupation. Cette démarche eut pour résultat le banquet célèbre donné par le grand-duc aux généraux français, où l'un déploya toute la souplesse des cours, et l'autre une austérité qu'il déguisait déjà mal, et qui, dans l'orgueil de faire ramper un souverain, mon-

trait, autre chose que des vues républicaines. La noblesse italienne avait été jusque-là courbée et fort empressée près des nouveaux maîtres. Mais le traité de Campo-Formio, inexplicable au parti français, puisqu'il laissait l'Autriche plus puissante que jamais, avait fait croire à la trahison de Bonaparte, accrédité le bruit d'une apparente défaite, et réveillé la trahison des courtisans italiens qui relevaient la tête. On accusait partout Bonaparte, qui avait arrêté par ce traité les colonnes victorieuses de Moreau déjà aux portes de la capitale de l'Autriche, et les grenadiers d'Augereau criant : A Vienne! à Vienne! Je n'étais rien dans le monde politique, mais j'ai entendu, à l'égard de ce traité, de la bouche des premiers généraux, les suppositions les plus étranges. Bonaparte avait indiqué dans cette occasion, selon eux, tous ces plans d'une ambition personnelle qui étouffait les autres gloires pour marcher au trône. Quant à moi, je ne voyais que les Français, leur triomphe; mon cœur s'identifiait avec leurs destinées, et en arrivant à Milan, je redoutais presque autant leurs revers que ma rentrée au cloître. Comme les affaires n'étaient point décidées,

M. A*** désira que sa femme, pour plus de sécurité, se rendît en France. Au milieu de toutes ces angoisses, je tombai malade et fus aux portes du tombeau; mais sachant combien le départ paraissait urgent à mes bienfaiteurs, sitôt que je le pus j'affectai des forces pour qu'on pût se mettre en route, et au bout de quinze jours j'arrivai à Paris, mourante. Les soins de la plus douce hospitalité me furent prodigués; je me rétablis promptement, et pendant quelques temps je respirai avec ivresse cet air libre et doux de la France, où je croyais avoir trouvé le bonheur.

« Tout à coup il me sembla que les manières de madame A***, naguère si bonne, changeaient à mon égard; c'était non seulement de la froideur, mais de la dureté. Tous ces petits soins qui précédemment m'avaient valu tant de bienveillance, j'avais beau les redoubler, ils n'en paraissaient qu'irriter davantage le changement d'humeur dont j'étais l'objet. Enfin, ne tenant plus à tant de chagrins, je provoquai une explication; elle fut bien cruelle, comme vous allez voir.

« Madame A***, mariée contre son gré à un homme beaucoup plus âgé qu'elle, nourris-

sait une passion violente pour une personne qui venait souvent dans sa maison, et que j'avais prise pour un parent. Ce prétendu parent me plaisait peu, mais j'avais eu le malheur de lui plaire beaucoup. Sans délicatesse comme sans amour pour la femme qui lui sacrifiait son repos et sa réputation, il avait, par le plus indiscret des aveux, blessé son cœur et armé contre moi son orgueil. Du moment que cette faiblesse me fut révélée, il se fit dans mon tendre respect pour ma bienfaitrice un bouleversement que je ne puis qualifier : c'était quelque chose comme de la commisération; et la pitié, même sincère, est si près en pareil cas de ressembler à du mépris! Je n'avais pu au cloître rien apprendre du monde; je n'avais pu deviner la société et cette science d'accommodemens avec les devoirs qu'elle exige, et qu'elle veut bien quelquefois oublier. Ma candeur se révoltait contre ce spectacle d'une passion coupable, et d'une jalousie que l'âge de madame A*** rendait ridicule. Depuis j'ai souvent réfléchi au triste sort d'une femme qui se laisse entraîner à un sentiment qu'elle ne peut faire partager, à cette époque de la vie où l'amour n'est plus là avec ses illusions pour cacher une faiblesse.

« Je n'avais écrit à ma famille que pour lui annoncer ma résolution de vivre en France plutôt du travail de mes mains, que de reprendre les chaînes auxquelles on m'avait condamnée. Cette lettre était restée sans réponse, et je ne m'en étais plus occupée. Mais dans ce moment de crise, que je viens de vous peindre, je sentis le besoin d'appuis, et je m'adressai de nouveau à ceux dont j'avais si imprudemment bravé l'autorité, en les conjurant de pardonner à mon âge. Un mois après, un secrétaire du ministre Aldini vint me dire qu'on allait me conduire à ma famille. Il parla à mes bienfaiteurs du prix qui pouvait leur être dû pour leurs soins généreux; mais ils le refusèrent avec une noblesse qui m'attendrit jusqu'aux larmes, et ma séparation me parut très douloureuse. J'avais toujours le rouleau et les lettres que Murat m'avait laissés; je lui avais écrit plusieurs fois; mais l'éloignement de la guerre ne lui avait permis ni de recevoir mes lettres, ni d'y répondre.

« J'avais regret de quitter Paris; mais la nouveauté des objets, la distraction de la route, me rendaient la sécurité par l'insouciance. Je savais très bien le français; mais j'avais con-

servé beaucoup d'accent; et à peine j'eus prononcé quelques mots dans la diligence, où l'on m'avait confiée à une dame qui se rendait à Milan, que je fus reconnue comme Italienne. Il y avait parmi les voyageurs deux militaires; l'un d'eux, monté sur l'impériale, entendant une voix italienne, se mit à crier à son camarade : « Alfred, je vais te céder ma place à la dînée; il y a une petite femme avec laquelle j'ai besoin de causer. » Quoique choquée de ce petit ton leste, je n'entendais pas sans quelque plaisir ces remarques; mais le bruit de la voiture m'empêchait d'en saisir la suite, et force me fut d'ajourner ma curiosité jusqu'à la dînée. Je regardais, en arrivant, avec un air un peu boudeur le militaire empressé; mais il n'y avait pas de sérieux qui pût tenir contre une gaieté si folle et si naturelle. Quand ma noble surveillante le rappelait à l'ordre, il corrigeait la légèreté de ses propos avec une adresse tout-à-fait divertissante. Je répondais avec une égale froideur à ses complimens outrés et à ses équivoques que je ne comprenais pas, et je me faisais une triste opinion de l'ami intime d'un pareil homme. Alfred, que vous allez être vengé!...

« Je serre fortement le bras de ma compagne et la prie de nous faire dîner seules; à peine avait-elle applaudi à ma prudence, que je me retourne, et l'officier qui n'avait point parlé et moi, nous restons pétrifiés d'une surprise remplie de charme; non pas que ce dernier fût d'une beauté remarquable; il était moins bien que Murat, mais son regard! Le regard d'Alfred dès ce moment décida de ma vie. Il était Français, il était jeune; pouvait-il se méprendre sur le trouble qu'il venait de faire naître? Le ton d'Alfred, heureusement différent de celui de son turbulent camarade, changea nos dispositions, en lui conciliant l'indulgence de mon mentor. Mes yeux, qui n'avaient point encore rencontré d'autres yeux, savaient mal déguiser ce que j'éprouvais. Je ne saurais dire ce qu'étaient les autres voyageurs; je ne voyais qu'Alfred, je n'entendais que lui.

« J'ignorais tout ce qu'il pouvait me demander; mais je sentais que mon cœur n'aurait point de refus. La diligence s'arrêta encore à Chambéry, et l'ami d'Alfred sut tellement occuper l'attention de madame Dupré (mon guide), que j'appris d'Alfred ces doux noms d'amour qui étaient déjà dans mon cœur, et les cir-

constances de sa destinée, à laquelle l'honneur lui défendait de m'associer. Sans fortune, Alfred Duhesme n'avait que cette riche dot du soldat français, le courage et la loyauté. Quand je lui appris ma naissance, il me dit avec un accent plein de noblesse : Pardon, madame, je ne dois point prétendre à vous; je ne suis *qu'un simple sous-officier.* Pendant mon séjour à Paris, j'avais lu, et lu sans beaucoup de choix; les images romanesques des livres ayant encore ajouté leurs dangers à ceux d'une imagination brûlante, vous devinez déjà comment je répondis à un pareil langage. Née sous le même ciel que moi, vous devinez le premier amour d'une Italienne. Je ne m'excuse point de n'avoir écouté que mon cœur, d'avoir sacrifié un nom dont un voile et des grilles m'eussent privée, et préféré les douceurs d'un noble amour à l'orgueilleuse et stérile protection de ma famille.

« Duhesme, fils d'honnêtes marchands, avait été destiné par son éducation à l'étude des lois; mais il avait entendu la voix de la patrie, et pris volontairement les armes. Mon amie, vous avez aimé, vous aimez encore, vous comprendrez donc tout ce que dut éveiller

d'exaltation un voyage de quinze jours, avec la liberté que laissait à nos jeunes imaginations l'âge de ma gardienne, qui, ne pouvant descendre de voiture, nous laissait gravir seuls les ravins complaisans et les longues et commodes montagnes. L'ami d'Alfred l'avait quitté à chambéry. Pendant tout le trajet du Mont-Cénis, admirable conquête sur la nature faite par un conquérant que ce triomphe miraculeux immortalisera autant que ses guerres; pendant cette route, libres et solitaires, appuyés sur le sein l'un de l'autre, nous nous laissâmes aller à ce doux rêve d'avenir, qui n'arrive jamais ni comme on le craint ni comme on le désire. L'amour était notre seule fortune, mais elle nous paraissait et bien sûre et bien belle.

« A Suze, Duhesme nous quitta un moment pour y voir le commandant français. J'étais encore si jeune, ou plutôt j'étais si heureuse que je ne sus point feindre devant madame Dupré, et elle devina sans peine, à mon impatience du retour, l'intérêt que je prenais à notre compagnon de voyage. Elle crut devoir me questionner avec adresse: je lui répondis avec candeur que j'aimais, que je voulais épouser Alfred. La

pauvre madame Dupré me crut folle; mais convaincue par la clarté naïve de mes aveux que ma famille n'aurait plus guère d'autre parti à prendre, et qu'un mariage serait encore un malheur de plus évité, « Vous êtes si jeune, me « dit-elle, qu'on ne peut que vous plaindre. » Bonne comme la bonté d'une mère, au lieu de reproches, elle ne me montrait qu'un tendre dévouement. « Tout peut s'arranger peut-être, « ajoutait-elle; vous viendrez avec moi : nous « ne sommes pas riches, mais nous sommes de « bonnes gens. Ma fille, qui a de l'esprit, saura « écrire à votre famille comme il faut écrire. « Alfred quittera le service. Vos parens, qui ne « vous ont jamais aimée, puisqu'ils voulaient « vous faire religieuse, en seront quittes pour « vous rendre une bonne mère de famille, avec « une dot plus faible que celle qu'ils destinaient « à vous rendre malheureuse. » Qu'il était beau le sort prédit par cette femme excellente! mais combien l'orgueil devait le bouleverser!

« Au retour d'Alfred, madame Dupré le prit en particulier. Je ne sus que de lui l'objet de l'entretien, mais je le vis pénétré de reconnaissance et de respect pour celle qui, après avoir compromis mon innocence, songeait avec une

si religieuse délicatesse à mon bonheur. Nous étions à cette époque où le Directoire, soit par besoin, soit par crainte, avait rappelé d'Italie le héros dont le traité de Campo-Formio lui avait fait sans doute pressentir les projets. Les troupes françaises furent successivement disséminées sur les côtes des deux mers. Le corps de Duhesme était à Verceil. Là, il fallut se séparer. Je vous épargnerai le récit de tout ce que j'ai souffert depuis dix ans que dure cet amour, qui ne finira qu'avec ma vie. Qu'il vous suffise de savoir qu'au sein de ma patrie, entourée d'une famille opulente, je vis dans un isolement qui semble toujours une accusation publique contre une femme. Mes parens, instruits avec ménagement de mon sort, mirent de la haine à me punir. La persécution ne convertit pas. Libre de mes vœux, j'en ai prononcé de plus doux que ceux du cloître, et j'y serai fidèle. Accueillie par l'honnêteté laborieuse, j'ai répondu aux bienfaits par le zèle. Le travail, les lettres d'Alfred soutenaient mon existence. Son régiment faisait partie du corps de Masséna, qui commandait en Italie, et du moins nous respirions le même air. La dernière lettre que je reçus d'Alfred m'entraîna à

la vie errante qui est désormais mon partage. Toutes les troupes venaient d'être rappelées vers l'intérieur de la France, à Dijon, mais comme vers un vaste dépôt, d'où elles étaient dirigées sur tous les points envahis. Cette dernière lettre était déjà datée de la rive gauche du Rhin. Quelques mots m'empêchèrent d'y voler sur ses traces, car ils me laissèrent l'espoir de son retour en Italie : « Nous sommes « ici, disait Duhesme, pour faire peur aux *Alle-* « *mands sans les attaquer, et en observation :* « on assure que l'aile gauche retournera ren- « forcer l'armée d'Italie, et j'en fais partie. « Courage et espérance ! nous nous reverrons « bientôt. « Un mois s'écoula dans les angoisses d'une cruelle incertitude. Enfin, je reçus cette lettre qui précipita ma résolution. La voici :

« Je suis officier, ma chère Camilla. Que « n'étais-tu là pour me voir élever à ce grade, « après l'action terrible et meurtrière de Neu- « bourg ! Nous nous sommes battus en enragés, « au sabre, à la crosse de fusil ; mais nous « sommes vainqueurs, et vive la France ! L'armée « regrette le plus brave de ses grenadiers, La- « tour-d'Auvergne, qui ne voulut jamais d'autre

« titre que celui de premier grenadier. Il avait « bien raison; le brave Latour-d'Auvergne a « rendu son grade plus glorieux.

« Ne retourne pas avec ton orgueilleuse et « cruelle famille. Camilla, la gloire et l'amour, « voilà ma noblesse; et, sois tranquille, rien ne « te manquera avec Duhesme, sous-lieutenant « de la 46e. »

« Cette lettre me communiqua son noble enthousiasme. Je ne craignais plus le danger des combats pour celui qui en parlait de cette manière, et je sentais que je ne pouvais vivre,

[1] La lâcheté oisive ou la haine calculée a cherché si souvent à se venger de la gloire de nos braves sur le champ de bataille, par la satire de leurs manières et le contraste de leur langage ou de leur style trivial avec les hautes positions conquises par leur épée, que j'éprouve l'irrésistible plaisir de citer ces lettres d'un simple sergent de nos phalanges immortelles : elles prouveront qu'en fait d'honneur nos soldats savaient aussi bien l'exprimer que leurs devanciers du vieux temps; et que ces héros, qui troquèrent si soudainement le sac et le fourniment contre l'épaulette de général ou le sceptre de roi, étaient encore quelquefois aussi forts sur l'orthographe que les colonels musqués, qui avaient au moins le temps de l'apprendre au milieu des loisirs d'une garnison.

moi, jeune fille de quinze ans, loin de ces terribles émotions. Je n'espérais pas que ma réponse parvînt exactement : j'étais sûre au moins de pouvoir la porter moi-même. Il venait beaucoup de monde chez madame Rivière (la fille de madame Dupré). On y lisait les journaux ; je prenais des notions sur les lieux occupés par le corps de Duhesme. Pas de doute que je ne parvinsse, avec ces renseignemens, sur les traces de l'armée. La générosité de mes protecteurs successifs, de madame A*** et de madame Dupré, m'avait laissé mon petit trésor, enrichi encore de leurs dons. Une femme intéressée, que dans les dispositions de mon cœur je ne jugeai que complaisante, se chargea de me procurer un passeport sous le nom de madame Duhesme, rejoignant son mari à l'armée du Rhin. Je laissai une lettre qui ne m'excusait point, mais qui peignait du moins mon éternelle reconnaissance, et la force irrésistible qui m'entraînait loin du toit de l'hospitalité. Déjà les armées, dans leurs courses, avaient pris plus d'ordre et de régularité, et il était plus facile de les suivre. J'avais obtenu deux lettres : l'une pour le général Lecourbe, l'autre pour une dame italienne établie à Moeschich, en Alle-

magne. Habillée en homme, munie du plus léger bagage, je quittai l'Italie et entrai par le Tyrol sur les terres d'Autriche. Ce ne fut qu'au bout de deux mois de fatigues que je pus approcher de l'armée française, déjà en Bavière. A Augsbourg, tombée malade, je ne pus qu'écrire, n'espérant presque point de réponse au milieu de toutes les vicissitudes d'une guerre. La victoire de Hohenlinden vint enfin mettre le comble à la gloire de la France et aux angoisses de mon cœur. Duhesme vint me rejoindre.

« La paix une fois signée à Lunéville, je suivis mon Alfred des bords du Rhin aux rives de l'Éridan. Dans cette vie de déplacement continuel, les formalités du mariage étaient toujours impossibles; mais le partage des peines et des fatigues n'était-il pas un serment sacré? Aujourd'hui que des jours de paix et de repos vont se lever peut-être pour les braves, aujourd'hui que l'espoir d'être mère se joint à ces chances meilleures, j'ai hasardé un peu de réconciliation vers ma famille; mais ma famille me rejette et me désavoue. Pour échapper même à ses persécutions, j'ai été obligée de me placer sous l'égide des lois françaises, et

voilà ce qui me rend un objet d'odieuses préventions dans un pays qui ne sait qu'accepter l'oppression, se venger cruellement de ses maîtres d'un jour pour les regretter ensuite, incapable de tout autre courage que de celui de la trahison.

« Duhesme est depuis deux mois dans sa famille pour régler un héritage. Je vais l'aller rejoindre à Lyon, et pour toujours. J'espère lui porter de meilleures nouvelles, l'espoir d'une fortune et l'appui d'une famille. Je ne lui porte que mon amour, mais un amour qui sera pur, fidèle et courageux jusqu'au dernier soupir.

« Vous connaissez maintenant toute l'histoire de ma vie, qui se compose de toutes ces mille vicissitudes d'une passion toujours la même. Hélas! vous comprendrez mon langage, vous qui avez aimé, et qui savez que dans l'amour toutes les impressions nous paraissent des événemens, et combien le cœur se plaît à redire ce qu'il a senti. Nous nous reverrons peut-être un jour, puisque nous sommes destinées à avoir la même patrie. »

Camilla partit quelques jours après la nuit délicieuse qui avait reçu nos mutuelles confi-

dences. Nous nous écrivîmes quelque temps. Les événemens se multiplièrent trop pour ne pas nous séparer. Je quitte donc l'épisode bien doux de cette rencontre, pour reprendre le fil de mes aventures personnelles. Plus tard nous retrouverons Camilla, mais sur un champ de bataille, mais au milieu des funérailles de Waterloo, toutes les deux confondant les plus grandes douleurs que puisse éprouver une femme avec les plus grandes catastrophes que puisse subir un peuple.

CHAPITRE XC.

Séjour à Florence. — Rentrée dans la carrière dramatique. — Portrait de la princesse Élisa. — M. de Châteauneuf.

J'ÉTAIS arrivée à Florence à l'époque peut-être la plus belle de notre histoire moderne : c'était le temps où, Napoléon se donnant pour titre à un empire fondé par le génie, la sanction de la victoire refaisait au profit de la France la monarchie et la domination européennes de Charlemagne. Ce sceptre, qu'il avait arraché, à Saint-Cloud, des mains d'une révolution devenue bavarde et menaçant de tomber dans les futilités du Bas-Empire; cette royauté, qu'il avait enlevée aux factions, il semblait n'en avoir usurpé les droits que pour en agrandir les devoirs. Napoléon avait voulu être empereur des Français, mais pour que la France fût la reine du monde. On l'a beaucoup

blâmé d'avoir jeté toute sa famille sur les trônes abattus par la valeur de nos vieilles bandes, et relevés par l'égoïsme de ses décrets impériaux. J'ai vu quelques partisans sincères des principes de 1789, quelques amis plus rares des dynasties proscrites, gémir ou plaisanter, suivant l'humeur différente qu'on leur connaît, sur cette manie royale qui s'était emparée d'un citoyen ou d'un bourgeois. Je sais tout ce que le malheur a fait trouver de fort ou de joli contre les souverainetés impériales; mais ce n'en fut pas moins un grand et magnifique spectacle que celui de tous ces satellites autour de l'étoile d'un grand homme; que toutes ces royautés du continent, en quelque sorte commanditées par la France, qui trouvait ainsi de l'emploi pour tous les talens, des cadres pour toutes les capacités qu'une révolution avait enfantées dans son sein. Je n'entends pas beaucoup la politique; mais il me semble que les légitimités auront, sous ce rapport, quelque chose à envier aux usurpations. Du reste, moi qui ai beaucoup plus senti que pensé, on me pardonnera de faire plus de peintures que de réflexions; de retracer avec toutes les illusions dont elle brillait la domi-

nation française en Italie; de parcourir toutes les cours des princes de la famille de Napoléon, celles de Florence, de Milan, de Naples, que la victoire avait établies, que la législation avait régularisées, et qui avaient presque l'air d'être antiques par la grâce des manières, la religion de l'étiquette, et l'illustration historique des noms d'un autre régime.

Avant de parler de la princesse Élisa, à qui Napoléon avait donné comme dot royale le gouvernement de la Toscane, et de laquelle j'allais bientôt être rapprochée, je dois raconter ce que je devins après le départ de Florence de Camilla.

Ney occupait toujours ma pensée; je savais que je lui ferais plaisir si je pouvais lui écrire: J'ai mis un terme à ma vie errante. Je résolus donc de chercher tous les moyens de me fixer convenablement à Florence : je comptais sur un accès facile auprès de la grande-duchesse, par mes anciennes relations avec Lucien, par son propre souvenir, et surtout par la confidence de mon intimité d'un moment avec Napoléon. Je n'avais pas tort d'espérer de l'indulgence; la suite de ces Mémoires prouvera que je ne m'étais point trompée. Un directeur

italien (Bianchi) me sollicita vivement pour un engagement de trois représentations à Livourne. La cour de la grande-duchesse était alors à Pise. J'acceptai les propositions, et je me rendis à mon poste, après avoir écrit à Ney et à Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, pour leur faire part de mon projet et de mes espérances, les engageant à les favoriser de leur crédit et de leurs recommandations; car il est bon de dire que rien ne se faisait dans les cours de tous les princes de la famille de Napoléon, sans que l'Empereur en fût instruit, et sans que la nomination aux plus petits emplois eût été soumise à son visa suzerain. Mais depuis les fêtes du couronnement et les scènes de Milan, la protection impériale était ce qui m'inquiétait le moins, tant je me croyais sûre, au besoin, de l'obtenir.

J'avais aussi une lettre pour M. de Châteauneuf, alors chambellan de la grande-duchesse, et chargé de la haute direction du Théâtre-Français. Dès le premier abord, nous nous déplûmes, et je ne suis jamais revenue sur l'impression de la première entrevue. Quand, plus tard, il eut pénétré tout l'intérêt que me portait la souveraine, il se crut obligé de m'adres-

ser de temps en temps quelques mots de bienveillance et de flatterie; mais on voyait qu'ils lui coûtaient comme un effort, que sa vanité souffrait de sa politesse, et qu'il fallait toute la résignation d'un vieux courtisan pour qu'il se condamnât à me sourire.

Avant de me présenter à M. de Châteauneuf, pour faire partie de la troupe placée sous sa direction, j'avais demandé à la grande-duchesse une audience particulière, et dès cette première visite j'entrevis toute la bonté dont elle devait me donner, pendant quatre années, des preuves si nombreuses.

Élisa n'était point belle; petite, fluette, et presque grêle, elle avait cependant dans toute sa personne de ces agrémens qui, avec de l'esprit et de l'imagination, composent une femme séduisante. La tournure la plus distinguée lui donnait l'air d'être bien faite, parce que dans tous ses mouvemens la grâce s'unissait à la dignité. Ses pieds eussent été cités, par leur forme mignonne, dans tous les salons: qu'on juge de leur réputation dans un palais. Quand des pieds comme ceux-là descendent d'un trône, cela doit être un prodige et une acclamation de chaque jour. Pour ses mains, elles

valaient celles de son frère, de ce frère qui n'était pas insensible à leur éloge. Les plus beaux yeux noirs animaient sa physionomie, et elle savait en tirer un merveilleux parti pour commander ou pour plaire. En somme, Élisa eût été bien pour une femme ordinaire; elle était mieux encore pour une altesse, et je crois que beaucoup de souveraines légitimes se seraient reconnues à sa démarche et à ses manières toutes royales.

J'ai pu voir de près et apprécier presque toutes les personnes de cette famille, dont le chef avait fait de tous les membres une dynastie nouvelle pour tous les trônes. Aucun peut-être n'avait plus de ressemblance avec Napoléon que sa sœur Élisa : un esprit vif, prompt, pénétrant, une imagination ardente, une élévation incroyable de sentimens, une âme fortement trempée, l'instinct de la grandeur et le courage de l'adversité. Aucun non plus ne sentait davantage la gloire de lui appartenir; elle croyait en lui, pour ainsi dire, et son attachement aimait à exhaler l'enthousiasme dont elle était pénétrée.

Élisa voulut bien me reconnaître et se rappeler m'avoir entendue chez Lucien lire des vers.

En contractant les habitudes du commandement, elle en avait pris la noblesse sans en retenir la fierté dédaigneuse ; elle possédait cet art charmant de rendre le pouvoir populaire par la grâce ; elle savait écouter aussi bien qu'elle parlait. Je l'observais avec cette attention que les femmes possèdent, et, malgré la facilité du tête-à-tête, je crus m'apercevoir qu'il entrait un peu de méditation et d'apprêt dans toute sa personne ; qu'elle éprouvait un secret plaisir à mettre dans sa tenue et dans ses discours quelque chose de ce Napoléon dont elle était fière d'être la sœur, parlant par saccades, jetant comme à bâtons rompus des pensées soudaines et saillantes.

La princesse me dit qu'elle parlerait à M. de Châteauneuf ; que je serais attachée à la cour, et que mes relations ne lui permettaient pas de douter qu'elle ferait, en m'attachant à elle, une chose agréable même pour son frère. « Je ne « vous recommande qu'une chose, ajouta-t-elle : « c'est, vis-à-vis des autres personnes, de ne point « vous prévaloir de mes bontés particulières. « Ne vous vantez de rien ; ne bravez personne : « si on vous fait quelque injustice, ne vous en « plaignez pas, n'en parlez qu'à moi... Vous avez

« de l'esprit, de l'instruction, tâchez que cela ne « serve pas à vous faire des ennemis. Un peu de « conduite, si cela vous est possible; à votre « âge, il vous reste un bel avenir si vous savez « vous faire valoir par de la considération : cela « ne dépend que de vous. L'Empereur approu- « vera votre engagement: son approbation, la « bienveillance de mes autres frères, Louis « et Joseph, vous sont de sûrs garans de mon « intérêt; tâchez que je puisse vous en donner « d'autres preuves, et plus importantes que celle « d'aujourd'hui; mais, je vous le répète, il faut « plus de conduite et de décorum : dans les fo- « lies mêmes il en faut.

« — Mais ma pauvre tête n'est pas aussi bien « organisée que celle de Votre Altesse : elle n'est « point toutefois aussi mauvaise qu'on le dit.

« — Ma chère, une femme vaut toujours « mieux que sa réputation, et j'en suis surtout « persuadée à votre égard; mais l'opinion de- « mande des ménagemens.

« — Il me semble que celle dont Votre Altesse « m'honore peut suffire, et que je n'ai rien à « demander au monde, puisque la sœur bien- « aimée du grand Napoléon daigne m'estimer. » Ici elle me regarde avec ces yeux pénétrans qui

me rappelaient ceux de ce redoutable frère, et je baissai la tête, car je ne savais pas flatter sans rougir.

« Pensez-vous ce que vous dites? reprit-elle « en posant sa main sur mon bras; êtes-vous « vraie?

« — Autant qu'on peut l'être à la cour en « présence de son maître.

« — Cette réponse est spirituelle et franche; « soyez raisonnable le plus que vous pourrez; « et, que j'avoue ou non l'intérêt que vous « m'inspirez, vous serez ici contente de votre « sort. »

Mon sort fut heureux en effet, et rien ne me manqua que la sagesse d'en profiter pour mon avenir.

On avait parié, parmi les artistes de la cour, que mon engagement ne recevrait pas la sanction de celui qui nommait alors les rois et les comédiens, et qui se faisait quelquefois un plaisir, pour que l'on sentît que toute force et tout pouvoir venait de lui, de raturer et de biffer des nominations auxquelles il était loin d'ailleurs d'attacher une autre importance. J'avoue que ma vanité ne sut guère tenir au plaisir d'humilier la malveillance que j'avais cru re-

marquer dans cette occasion; et quand la signature impériale arrive (et elle ne se fit pas attendre), j'eus grand soin de lire publiquement la lettre que Regnaud de Saint-Jean-d'Angély m'écrivit alors pour me l'annoncer. « D'abord, ma chère amie, me disait-il, l'Empereur se souvient de vous; il a signé avec bien du plaisir quelque chose pour *la Fama volat* de Milan : ce sont ses expressions. » La lettre de Regnaud se ressentait même de la bienveillance de l'Empereur; les termes en étaient intimes, comme ceux d'une ancienne amitié, qui non seulement ne craint plus de se compromettre, mais qui encore est certaine de faire par là sa cour au maître. Il me demandait même, par le plus gracieux *post-scriptum*, le sens un peu mystérieux des paroles de l'Empereur; qu'il attachait bien du prix à cette confidence. Je transcris ici la réponse que je fis à Regnaud, dont je retrouve encore le texte même dans mes papiers.

Mme SAINT-ELME, actrice de S. A. I. et R. Mme la Grande-Duchesse de Toscane, Princesse de Piombino,

A S. Exc. le Comte REGNAUD DE SAINT-JEAN-D'ANGÉLY, Ministre d'État, Président de... etc.

« Monsieur le Comte,

« La preuve de bon souvenir que je viens de « recevoir par votre lettre m'est plus précieuse « encore que l'approbation qu'elle m'annonce « et qui me flatte tant. Vous savez que de la « vanité, nous en mettons à tort et à travers; « mais mon amitié, qui croit se placer toujours « bien, a été trop vivement affligée de la ri- « geur que vous lui teniez pour n'être pas « dans l'enchantement du retour de votre bien- « veillance. Vous voulez que je cause avec vous « comme par le passé? Eh bien, laissons le com- « mencement de la lettre à l'étiquette, et jasons « d'amitié.... Eh bien, oui, vous avez raison: « Napoléon est aimable quand il veut l'être, et « il l'a été beaucoup avec moi. Il n'a aucune des

« bizarreries qu'on lui attribue dans les au-
« diences secrètes. Il a daigné causer, sourire,
« et il sourit gracieusement. Vous savez qu'il
« m'avait plus effrayée que plu : aujourd'hui il
« me plaît plus qu'il ne m'effraie. Tant de titres,
« de gloire et de grandeur amassés sur un seul
« homme firent encore de lui, dans le tête-à-tête,
« quelque chose de si extraordinaire, qu'à mon
« orgueil satisfait vint se joindre un peu de
« cette crainte que m'a toujours fait éprouver
« votre idole : on voit pourtant, dans ses mo-
« mens *les plus donnés* aux passions, que jamais
« une femme ne lui en inspirera que pendant
« quelques heures... Je l'ai bien observé pen-
« dant qu'il signait ses dépêches, n'ayant pas
« l'air de savoir que j'étais là. Il est impossible
« de n'être pas maîtrisé. J'ai parlé de toutes mes
« impressions au grand-maréchal, et il m'a dit
« que je suis une aimable femme. En vérité,
« quand on fait à Duroc l'éloge de l'Empereur,
« on est sûr de son amitié et presque de sa re-
« connaissance. Il l'aime comme une maîtresse;
« il est heureux de toutes les perfections qu'on
« lui trouve. Quand on inspire de pareils atta-
« chemens, il faut certes qu'ils soient mérités.
« Du reste, on n'est pas plus aimable que Du-

« roc : il m'a fait obtenir un don qui eût satis-
« fait l'avarice; jugez s'il a surpassé mes espé-
« rances. Au résumé, comme homme, Napo-
« léon m'a paru singulièrement aimable et
« spirituel; comme souverain, grand et magni-
« fique.

« Maintenant laissons les grands sujets, et
« permettez que je vous parle un peu de moi.
« La grande-duchesse est aimable; elle me pro-
« met ses bontés. Cependant, ma position d'ac-
« trice me déplaît. Je voudrais être quelque
« chose de mieux qu'au théâtre. Il n'y a pas
« moyen de compter mes services militaires
« pour obtenir la place de lectrice. Comment
« faire? car voilà ce qu'il me faudrait, et je
« puis assurer que cela conviendrait à son al-
« tesse.

« Vous me dites de devenir intéressée, et d'a-
« masser une fortune; mais le promettre serait
« contraire à ma franchise. Plus je vieillis, moins
« j'ai d'ordre et de raison pour l'argent. Vous,
« monsieur le comte, c'est pour d'autres causes.
« Croyez-moi, les défauts qui font plaisir sont
« les plus difficiles à surmonter, et vous savez
« que le mien fut toujours de tout donner; mais
« aussi savez-vous bien que je n'eus jamais ce-

« lui de l'ingratitude. Jugez, d'après cela, de « toute la joie du retour de votre amitié, et de « toute la reconnaissance dont elle me pénètre.

« Si je vous suis bonne à quelque chose dans « ce pays, disposez de moi *in tutto e per tutto*. »

J'ai rapporté cette lettre en entier, parce qu'elle courut dans le temps que Regnaud la communiqua dans plusieurs hauts cercles de Paris, et qu'elle a acquis ainsi une sorte d'importance historique par ses détails secrets sur Napoléon.

Malgré les recommandations de la grande-duchesse, je me laissai aller, ainsi que je viens de le dire, à cette liberté de propos, dans mes relations dramatiques, qui naît du crédit que l'on possède ou que l'on espère, enfin à la petite insolence que donnent toujours les protections. M. de Châteauneuf était notre supérieur, et je retournai le voir. M. de Châteauneuf avait été chevalier de Malte et fort bel homme. Il réunissait le double enthousiasme de l'ancien régime et du nouveau, la souplesse d'un courtisan et l'insolence d'un parvenu. Quant à sa réputation de beauté, je n'en pus guère juger, car, à cette époque, M. de Châteauneuf était

âgé et goutteux. En arrivant chez lui, et ne trouvant personne dans l'antichambre ni au salon, j'entre entre deux portes que des rideaux séparaient d'une chambre à coucher; j'appelle, et un bruit de surprise et d'embarras me fait apercevoir qu'il y aurait de l'indiscrétion à avancer davantage. Je vois poindre alors entre les rideaux une tête charmante, avec des cheveux blonds et bouclés dont toute femme eût été jalouse. J'allais m'éloigner, toute confuse d'avoir pu si maladroitement troubler une scène qui ne voulait point de témoins, quand la plus jolie voix m'arrêta en me disant : « Mon-« sieur est indisposé aujourd'hui et ne peut « recevoir ; veuillez avoir la bonté de repasser ; » et je m'en allai en répondant avec la plus entière sécurité : « Merci, mademoiselle. » Le lendemain, quand je revins au rendez-vous qui m'avait été indiqué, ma surprise fut extrême de retrouver la même personne en pantalon blanc et en veste courte, servant le chocolat du vieux chevalier. Un négligé si coquet, une démarche molle et féminine, me firent croire que c'était là quelque actrice nouvellement arrivée que M. de Châteauneuf formait pour les travestissemens. Je m'imaginai que M. de Châ-

teauneuf avait trouvé à point ce talent nouveau pour me contrarier par la rivalité du même emploi; car ma prétention était de jouer les travestissemens, ou plutôt de paraître souvent au théâtre en habits d'homme. Je n'en pris pas moins M. de Châteauneuf en sincère aversion. Aussi, mandée quelques jours après à *Pitti* par la grande-duchesse, je m'en donnai à cœur-joie sur le pauvre chambellan, dont je lui fis le plaisant portrait, imitant, d'une grotesque façon, ses airs, ses manières, la scène que j'avais vue. La princesse rit aux larmes de l'imitation, ne me gronda point, et voulut bien ajouter qu'*avec un peu de tabac au nez, ce serait à s'y méprendre.*

CHAPITRE XCI.

Mon genre de vie à Florence. — M. Fauchet, préfet dans cette ville. — Nouvelles bontés d'Éliza.

J'avais au théâtre de fort médiocres appointemens, et je faisais pourtant une dépense énorme. J'étais une comédienne très grande dame, et une esclave dramatique fort indépendante. Mes camarades se creusaient la tête à rechercher et à blâmer les ressources et les secrets de cette vie dispendieuse et vagabonde. Je courais la campagne et les environs de Florence, et toutes les fêtes et toutes les réunions. Aussi je ne jouais presque jamais; et, sous le rapport de l'utilité et de la gloire théâtrale, j'étais certes alors la dernière dans Rome; mais j'assistais avec une admirable assiduité aux représentations.

Pendant quelque temps, j'avais eu une loge

au niveau du parterre. Naturellement les hommes de ma connaissance se tenaient près de ma loge, et c'était une véritable assemblée et réunion particulière dans un lieu public. Souvent dans le groupe se trouvaient des officiers qui m'avaient vue au milieu de mes courses militaires, en Allemagne, en Prusse, ailleurs encore. Nous parlions gloire, campagnes, batailles; et les militaires, qui en partagent les périls, en racontent volontiers et un peu bruyamment les exploits. Cette espèce de bivac au milieu d'un théâtre n'était pas agréable à tout le monde : on s'en plaignit; et je pris une loge aux secondes, déterminée à faire à la rumeur publique la concession d'une convenable solitude. Je tombai d'un inconvénient dans un autre.

La loge nouvelle que j'avais prise se trouvait par hasard vis-à-vis celle du préfet. Je viens de dire le motif qui me l'avait fait choisir : la malignité en chercha un autre, et je renonçai alors à paraître dans la salle. J'adoptai, pour voir le spectacle, la première coulisse; mais la première coulisse était encore en face de la loge de M. le préfet : j'avais l'honneur, comme on sait, de le connaître depuis long-

temps pour un homme fort spirituel, fort aimable et fort instruit. Rien de plus simple, entre spectateurs que le théâtre intéresse, que ces regards d'intelligence aux passages saillans, que cette sympathie d'approbation ou de blâme sur l'effet des scènes et le jeu des acteurs, qui s'établissent entre personnes d'intime connaissance. Cette communication des émotions du théâtre est même, pour les Français, un plaisir aussi vif que celui qu'il excite par lui-même; car si nous aimons à sentir, nous aimons presque autant à discuter, et à faire partager nos sensations. Molière, Racine et Voltaire composaient le répertoire de la troupe française de Florence, et, par la profusion de leurs chefs-d'œuvre, devaient multiplier nécessairement entre deux amateurs de la haute littérature, comme M. le baron Fauchet et moi, ces signes de plaisir et d'admiration qui n'étaient que des rapports de goût, et que les interprétations de coulisse prenaient pour des marques d'un sentiment plus mystérieux. On était jaloux de ces hommages, que l'on ne pouvait se résoudre à supposer seulement littéraires. Nos dames, toutes mariées, toutes vertueuses, quoique actrices et

habitantes de l'Italie, enrageaient de cette préférence d'une lorgnette qui ne tombait jamais que de mon côté. Une remarque que j'ai bien souvent faite, c'est que les femmes sages sont très peu disposées à croire à la sagesse des autres; qu'avec des sentimens qui les éloignent de toute idée de rien céder aux hommes, il leur est pénible cependant de n'être point l'objet de leurs attentions. On dirait enfin que leur austérité est aussi ennuyeuse que rigide, et qu'elles ont autant de regrets que de principes.

Toutes les têtes étaient à l'envers par jalousie de ma position, de cette position que l'on déchirait et critiquait à belles dents. Il fut décidé, en conseil féminin, qu'on se vengerait de mes prétendus succès et de mon orgueil par quelque affront. Deux pièces nouvelles étaient à l'étude; j'avais dans chacune un bout de rôle: en arrivant à la répétition, la première chose qui me frappa sur le théâtre, c'est la vue d'une grille en bois, haute de six pieds, qui interceptait le passage de la coulisse où j'avais ma place ordinaire. On m'observait, je n'eus pas de peine à deviner la malice, et j'eus le talent de ne pas paraître m'en apercevoir. Je quitte le théâtre un moment, je me rends chez M. le

préfet, je lui conte la ridicule malveillance de mes camarades; il la trouve si absurde que, malgré les observations d'un chef de bureau présent à l'audience, et qu'on avait mis dans ce petit complot avec des phrases, il donne des ordres pour que cette scène eût à ne point se renouveler; et la répétition n'était pas finie, que les artistes conspirateurs avaient eu le chagrin de voir enlever la grille en question: ce fut absolument, quoique la cause fût différente, un coup d'État pareil à celui des grilles de madame de Noailles pour empêcher le passage de Louis XIV chez les filles d'honneur de la cour.

Après l'éclat d'une pareille protection, on ne voulait plus douter de la nature de mes relations avec M. le baron Fauchet: j'étais, suivant la profondeur des caquets, sa maîtresse avouée. Cela était faux, complétement faux. Parmi mes camarades, les hommes étaient plus indulgens et disaient: Laissons-la faire, chacun est dans la vie pour son compte. « Oui, répon-« daient les dames, laissons-la faire; elle finira « par avoir toutes les ambitions, et de plein « droit elle viendra nous enlever nos rôles. — « Oh! pour les rôles, répliquait d'un ton aigre-« doux la plus jolie de nos actrices, ce n'est pas

« le théâtre qui l'occupe, et le rôle qu'elle am-
« bitionne, elle en est sûre. »

J'avais une seule amie parmi ces dames, et c'est d'elle que j'appris les propos et les menées de la plaisante persécution. Cette amie était une femme d'un ton parfait, appelée mademoiselle Auquertin, douée d'un talent distingué, et même, malgré ses quarante-neuf ans, encore d'une figure fort agréable dans les rôles de soubrette. Je riais avec elle de la méchanceté des autres, mais comme les personnes les plus bienveillantes ont de la peine à ne pas croire à une opinion générale, elle ne se laissait pas facilement persuader sur le chapitre pourtant si innocent de mes relations avec M. Fauchet.

Sur ces entrefaites, je fus mandée chez la grande-duchesse; le jour et l'heure n'étant point ceux des audiences ordinaires, j'en conçus une crainte inexplicable. Fort éloignée de penser à tous les bruits de coulisse, je mourais d'inquiétude; il n'était pourtant pas question d'autre chose. La princesse me parut ce jour-là toute singulière : elle m'adressa questions sur questions, et je répondis en général avec embarras. Soit trouble, soit faux calcul, je ne sais pourquoi je lui cachai que j'avais connu le

baron Fauchet, lorsqu'il était préfet de Draguignan. Plus tard, quand elle le sut, elle me reprocha de le lui avoir caché, aimant, disait-elle, les *franchises entières, et les confessions générales.*

Malgré les premières et peu favorables apparences de cette entrevue, je ne puis dire qu'Élisa manquât encore de douceur et de bienveillance, même dans le reproche. Femme excellente, qui n'eut jamais pour moi que des bontés, et dont le souvenir ne se présente à mon cœur que sous le prisme d'une reconnaissance plus habile à apercevoir les qualités que les défauts! Dans cette audience, elle me recommanda de nouveau et très positivement de garder un profond silence sur l'intérêt tout particulier qu'elle me témoignait, surtout vis-à-vis du préfet. « D'ici à quelque temps, ajouta-t-elle, vous m'adresserez une demande d'augmentation d'appointemens, ou de gratification extraordinaire. Quant à cela, vous pourrez le dire; faites même que cela soit su : vous n'êtes pas bien; mais j'ai une idée, un projet pour améliorer votre position. Les difficultés seront grandes, car vous avez une tête si détestable! Vous lisez à ravir, surtout la poésie italienne;

je m'occuperai de vous : laissez-moi mûrir cette affaire; mais surtout silence absolu; » et je quittai la princesse, encore plus enchantée de sa grâce et de son esprit, et déjà pénétrée d'un de ces attachemens sincères qui ne tiennent pas aux calculs de l'ambition, et qui durent aussi plus long-temps que la faveur.

A cette époque, l'Empereur volait de Paris en Allemagne pour recommencer, avec ses invincibles armées, une guerre nouvelle contre l'Autriche. La brillante affaire d'Eckmühl venait d'être suivie de celle d'Essling. Napoléon, fidèle à ses habitudes d'activité, semblait mener avec lui la Victoire en poste. Le 2 juin 1809, je reçus une lettre d'Ebersdorf, à deux lieues de Vienne, d'un officier qui servait sous les ordres du général Cervoni, avec qui j'avais été liée, et qui venait d'être tué à la prise de Ratisbonne. J'avais remis dans le temps à cet officier, que j'avais vu après le départ de Ney, une boîte et une lettre pour le maréchal, qu'il espérait pouvoir rencontrer. Cet officier m'écrivait qu'ayant appris par le général Duprat que j'étais établie à Florence, et que ne prévoyant plus comment il lui serait possible de remplir la mission dont je l'avais chargé, au

milieu des chances incertaines d'une campagne, il croyait devoir profiter du départ d'une personne sûre pour me faire repasser les objets que je lui avais confiés. Ce digne militaire m'annonçait avec une touchante douleur la fin terrible mais glorieuse de notre commun ami le général Cervoni.

A la lecture de cette lettre, je sentis tout mon sang se glacer dans mes veines, et ma raison déloger de ma pauvre tête. Il me semblait que le renvoi de ce précieux dépôt était une adroite précaution pour m'annoncer la mort de Ney. Me voilà dominée par cet affreux pressentiment, ne réfléchissant pas si Ney appartenait ou non au corps d'armée de cet officier, s'il faisait même partie de l'armée destinée à cette campagne ; sans songer que, dans tous les cas, la mort d'un si grand capitaine eût été honorée du deuil d'un glorieux bulletin. Incapable de rien peser, de rien sentir que l'horrible idée qui me déchirait, j'éprouvais cet impérieux besoin d'une certitude qui vous tourmente dans les plus grandes douleurs, comme si le coup qui vous tue était moins pénible que celui qui vous effraie. La cour occupait alors le Pioggio

impérial, maison de plaisance peu éloignée. Je courus de suite à Pitti[1], avide de nouvelles. Ce ne fut qu'en descendant de voiture, à la grille de ce beau séjour, que je sentis l'inconvenance et peut-être l'inutilité de m'y présenter de cette manière. Indécise et accablée, je suivais l'avenue, puis hésitant encore davantage, je tournais autour de la pelouse qui tapisse l'abord du palais; mais tout à coup je crois entendre parler à *sotto voce*. Nous étions dans une de ces délicieuses soirées de juin, qui, en Italie, sont encore plus délicieuses. Qu'on juge de ma surprise en voyant à travers le feuillage embaumé des arbustes la grande-duchesse assise sur un banc de mousse avec deux de ses dames[2]. Un sentiment intime de la bienveillance d'Élisa me fit impétueusement avancer, pour profiter de l'occasion offerte;

[1] Qu'il ne faut point confondre avec Pinti, le premier ayant toujours été la demeure des souverains. Le second est un fort beau palais aussi, situé près de la porte et de la rue de ce nom, à Florence, où le gouvernement français avait établi la préfecture.

[2] Les comtesses Torigiani et Médici (Catherine), dames pour accompagner.

mais la vue des témoins, le respect dû au rang de ma protectrice, m'arrêtèrent. Je m'approchai alors du palais pour m'informer si je ne pouvais point parler à la princesse. Lorsque j'éprouve une vive agitation morale, je gesticule sans le savoir, et souvent je me parle tout haut à moi-même. Mes exclamations firent place à un respectueux silence, quand tout à coup je me trouvai en face de la duchesse, qui, devançant ses deux dames, me dit: « Qui vous « amène ici? qu'avez-vous? Quelle agitation! « quelle en est donc la cause? » Je restai anéantie; car si le sentiment qui avait inspiré ma démarche était vif et sacré, je ne sentais pas moins, par les regards et le ton d'Élisa, l'imprudence que je commettais en paraissant si violemment agitée: mais elle avait tant de générosité qu'elle fut touchée de mon émotion et de mon embarras. « Restez à Pioggio, me dit-« elle, j'aurai soin tout à l'heure de vous faire « appeler. » Presser sa main contre mes lèvres fut toute ma réponse, et ce témoignage de tant de respect fut un élan de cœur dont la princesse devina la sincérité, car ses yeux me le dirent.

J'allai m'asseoir dans un des bosquets voisins

du palais. A onze heures du soir, une des femmes de la grande-duchesse vint me prendre, et m'introduisit dans un cabinet où elle me dit d'attendre quelques instans. Une petite demi-heure de répit vint heureusement me calmer, mais en remplaçant l'inquiétude par l'impatience, car je n'ai jamais su attendre. Enfin, je fus appelée. Élisa s'aperçut aisément de l'ennui que j'avais éprouvé; elle daigna s'en excuser avec une adorable bonté. « Votre Altesse con-« cevra sans peine mon impatience, j'allais avoir « le bonheur de l'approcher. » Une flatterie, quelle qu'elle soit, trouve toujours le chemin du cœur des princes. Élisa sourit, me fit asseoir au pied de son lit, et m'interrogea promptement sur le motif de ce trouble extraordinaire qui m'avait précipitée sur ses pas. Je lui racontai ma terreur panique à cette lettre que j'avais reçue de l'armée; je lui confiai le nom de l'objet cher et sacré qui la rendait si légitime, et je me laissai aller à cette effusion de cœur et à cette abondance de détails qui accompagnent toujours l'aveu des grandes passions et le souvenir de celui qui les excite. Elisa sentait trop vivement elle-même pour ne pas prêter une extrême attention à mes épan-

chemens romanesques. Son œil noir suivait sur ma physionomie en quelque sorte les traces de toutes les impressions que je lui peignais. Malgré l'intérêt du récit, elle m'interrompit avec bienveillance pour me rassurer par l'affirmation positive que Ney ne faisait pas partie de l'armée dont j'avais reçu des nouvelles. Puis elle me demandait de continuer, de tout lui dire, de tout lui conter; elle riait aux larmes quand je lui avouais que mon idolâtrie pour Ney s'était encore accrue depuis qu'il m'avait signifié sa volonté de n'être plus suivi à l'armée. Elle ne revenait pas de ce qu'elle appelait mon héroïsme, mon désintéressement d'amour-propre, ce sacrifice de toutes les petites passions de femme à la plus grande de leurs passions; elle me disait que j'étais folle, et j'en convenais.

« Et Moreau, ajoutait-elle, l'aimiez-vous?

« — Oui, mais pas d'amour.

« — Cela est bien différent.

« — Ah! Votre Altesse a bien raison : que de « nuances il y a dans notre cœur!

« — Mais je voudrais bien savoir quelles « diverses concessions vous faites à chaque « nuance. » Je lui expliquai avec une franchise

et une convenance égales comment j'entendais l'amour amical et l'amour passionné, et ce que chacun de ces sentimens obtenait de mon cœur. Elle trouvait que tout cela était parfaitement distingué, et surtout bien senti. Élisa était spirituelle et charmante quand elle voulait, et elle le voulut ce soir-là. Elle entremêla avec goût son approbation de nouveaux conseils sur ma conduite à Florence, et de quelques réprimandes sur ma légèreté. Elle voulut savoir quelles étaient mes relations, mes amis dans cette ville.

« Et M. Fauchet surtout, qu'en faites-vous ? « Qu'en pensez-vous ? Croyez-vous qu'il ait « pour l'Empereur une admiration sincère, et « pour sa dynastie du dévouement ? Je crains « qu'il ne soit resté un peu républicain.

« — Que Votre Altesse se rassure et se dé- « trompe. Je ne sais pas jusqu'où ont été les « opinions républicaines du citoyen Fauchet, « mais quant aux sentimens actuels de M. Fau- « chet, baron de l'empire, j'en puis répondre. « C'est d'abord un homme d'excellentes ma- « nières, qui vise au bon ton de l'ancien ré- « gime, et la prétention au bon ton est déjà un « gage monarchique. Puis il a de l'esprit, beau-

« coup d'esprit, et le gouvernement de l'Empe-
« reur est fait surtout pour être compris et ad-
« miré par les gens de cette trempe, qu'on ne
« néglige pas. Puis nous avons encore les di-
« gnités, les cordons, la baronnie, tous liens
« d'affection par lesquels j'ai la certitude que
« M. Fauchet est religieusement enchaîné au
« char de la victoire et du génie.

« — Allons, ma chère, vous avez mieux de-
« viné que moi ; je suis entièrement convaincue,
« et j'aime ces convictions-là. »

Comme je voyais à Florence beaucoup d'officiers, la princesse me demanda encore ce que nous faisions, ce que nous disions dans toutes ces sociétés d'hommes, et surtout de militaires.

« — Nous parlons de folies, mais plus sou-
« vent encore de gloire.

« — Très bien, très bien; et tous ces mili-
« taires aiment l'Empereur ?

« — Comme le Français chérit toujours le
« héros qui le conduit à la victoire, et le sou-
« verain qui ennoblit la patrie. »

Cette réponse, que m'inspira le souvenir de Ney autant que l'élan de la reconnaissance et le désir de me rendre agréable, me valut des

éloges dont la vivacité put me convaincre de la haute opinion, de l'ardente amitié que la princesse portait à son frère, et du prix qu'elle attachait à le voir l'idole de ceux dont il était le maître. En me retirant, j'emportai la certitude d'une faveur plus flatteuse encore pour mon amour-propre que pour mon intérêt.

On pense bien que ces diverses occasions d'intimité avec la souveraine ne m'avaient pas, malgré ses recommandations expresses, disposée à la modestie dans mes rapports dramatiques, soit avec le chambellan-directeur, soit avec mes camarades. Plus on blâmait ma prodigalité, plus je trouvais de plaisir à multiplier mes dépenses, pour humilier les chefs d'emplois. Mes appointemens étaient fort médiocres, comme je l'ai dit; je les laissais toucher, et encore avec une certaine publicité, à mes couturières et à mes marchandes de modes. La malignité des coulisses s'épuisait en conjectures sur la source de tant de luxe étalé. Ma liaison avec le préfet était alors en jeu, et j'étais sa maîtresse avec appointemens. Mais on abandonnait cette version, que démentaient les habitudes du préfet, homme aimable, dont l'amour-propre ne devait pas descendre à une

maîtresse payée. Quoique belle encore, la sagacité féminine ne trouvait par que je le fusse assez pour justifier une tendresse si dispendieuse, et se rejetait, pour expliquer mon aisance, sur une utilité politique et des services secrets qui étaient encore moins honorables. Mon aimable soubrette, j'entends celle de la comédie, s'évertuait à me faire prendre au sérieux tous ces propos, toutes ces injurieuses suppositions. Sachant que la princesse tenait à ce que la source de mon aisance, sur laquelle elle m'avait recommandé d'être tranquille, fût ignorée, je montrais la plus intrépide indifférence sur toutes ces folles opinions de l'envie, se débattant entre le désir de m'humilier et la crainte de voir tourner contre elle-même ses efforts. J'affectais par bravade de grands airs mystérieux. Je mis une grande assiduité dans ma correspondance avec M. Fauchet; et l'huissier de son cabinet, en sa qualité de parent d'un femme du théâtre, ne manquait pas d'ébruiter l'activité de ce commerce épistolaire. Ces lettres, quoique très fréquentes, étaient encore assez longues; M. Fauchet n'y répondait jamais que verbalement et quand nous nous rencontrions : elles l'amusaient par une facilité de folies qu'alors ma

gaieté me fournissait abondamment, et qui étaient aussi éloignées d'une coupable galanterie que d'un lâche espionnage politique. M. Fauchet existe encore, et j'en puis hardiment appeler à son témoignage. S'il m'est arrivé quelquefois, étourdie par l'encens que l'on prodigue aux femmes qui ont quelque esprit, de me laisser aller à l'expression de mes opinions, je ne me suis jamais cru le droit ni le pouvoir de conseiller les gouvernans, ou de les aider par d'indignes rapports politiques.

Vers le mois d'avril, la cour vint établir sa résidence à Pise, ville antique, pleine de souvenirs, comme toutes les villes de l'Italie, de monumens; où le climat est peut-être plus doux et plus égal qu'à Florence même, sans aucune de ces alternatives du froid et du chaud, qui, quoique bien doucement, s'y produisent quelquefois. La grande-duchesse, qui savait goûter la vie, après avoir présidé aux affaires, venait à Pise se délasser de la grandeur dans les plaisirs de l'intimité. Quelque temps après l'établissement de la cour dans cette résidence, je me promenais seule en suivant le superbe quai de l'Arno, qui traverse Pise. Je m'étais reposée à l'extrémité, sur le revers d'un chemin bordé

d'arbres et de jardins délicieux. Je fus distraite de mes rêveries par le bruit d'un élégant et rapide carich, conduit par un des postillons de la duchesse. « Est-ce que la princesse vient de ce « côté? » Cet homme me répondit : « Son Altesse « prend en ce moment du lait chez un chevrier « de la campagne; ses ordres sont d'aller l'at- « tendre au détour du chemin, à un quart de « lieue d'ici. »

Dès que l'équipage eût fendu l'air, je me dirigeai du côté où la cabane du chevrier m'avait été indiquée. La curiosité a de l'ardeur et de l'instinct. Au milieu des habitations, mon imagination crut découvrir celle que je cherchais, à son air plus élégant, quoique plus sauvage. On la voyait poindre à peine au milieu des dômes de l'aubépine en fleurs et des lilas odorans. J'allais franchir le rempart embaumé, lorsqu'une réflexion me retint : on peut savoir que j'ai parlé aux gens de la duchesse, et une rencontre qui ne sera plus l'effet du hasard sera traitée comme une indiscrétion de la curiosité. Je m'arrêtai tout court à cette pensée; mais je crus pouvoir, par capitulation avec moi-même, m'asseoir auprès des buissons, l'oreille dressée et l'œil aux aguets. Au bout d'une demi-

heure, j'entendis comme un bruissement de rameaux, et je distinguai le son de voix d'Élisa. Elle paraissait lire des passages d'un bulletin de la grande armée. J'entendis distinctement les phrases suivantes: « Cent pièces de canon, « quarante drapeaux, cinquante mille prison- « niers, trois mille voitures; l'ennemi fuit épou- « vanté; l'avant-garde a passé Ulm. Dans quel- « que jours, l'Empereur sera à Vienne. »

Il y avait presque une joie virile dans l'accent d'Élisa, en prononçant ces phrases, et pour ainsi dire un orgueil fraternel de la victoire. Une voix d'homme répondit aux exclamations admiratives d'Élisa par des flatteries en bon français, mais avec une prononciation italienne. Ma curiosité redoublait d'instans en instans; je retenais ma respiration, de peur que le souffle arrêtât le moindre mot. Immobile, je trouvais presque un sens au mouvement du feuillage; je jugeai que, dans une délicieuse soirée du printemps, on voulait en prolonger les heures. Les intérêts de la politique et les émotions de la gloire furent remplacés par une causerie plus intime et moins grave. C'étaient de ces riens charmans qui, en succédant aux grandes affaires, paraissent mieux encore, et je m'aper-

çus que celui qui causait avec la duchesse réussissait à les faire valoir. L'œil ne secondait point l'ouïe, malheureusement pour la complète intélligence de cette scène; mais à l'oreille arrivaient suffisamment de ces mots qu'on achève avec un peu d'habitude et de pénétration. Celle dont la dignité eût pu s'offenser des hommages d'un sujet, aimait cependant à les recevoir comme des preuves de dévouement, et comme une espérance de cette affection sincère si rare dans les cours. L'altesse avait de la réserve, et la femme de l'émotion : combat plein de délicatesse et d'intérêt qui fait qu'une souveraine résiste à ce qui pourrait lui plaire. La conversation était longue ; car celle même qui la réprimait trouvait un secret plaisir à ne pas l'abréger. Je l'entendis cependant, après quelques momens de silence, dire d'un ton ferme, quoique doux : « Quant à l'amour, n'en parlons pas ; mais une « véritable amitié me serait bien chère. Mon âge « et mon rang, Cerami, m'interdisent de croire « au premier de ces sentimens ; mais j'attache- « rais du prix à recevoir des marques hono- « rables de l'autre [1]. »

[1] Le comte Cerami était un des hommes les plus brillans

Je crus qu'on allait sortir de mon côté, et je m'éloignai doucement pour esquiver la première surprise; mais on passa derrière l'enclos, et j'aperçus la princesse à une certaine distance, appuyée sur le bras du comte Cerami, qui tenait un livre et des papiers à la main. Un valet de pied suivait, accompagné d'un paysan qui portait une énorme corbeille de fleurs. Je m'élançai dans le chemin de traverse, et arrivai à l'endroit où la voiture de la princesse attendait. Du plus loin qu'Élisa m'aperçut, elle me fit signe d'avancer, et dit en riant au comte Cerami : « Elle est comme Chérubin, on la « trouve partout. » Puis, se tournant vers le paysan de sa suite, elle ajouta : « Accompagnez « madame, et portez ces fleurs chez elle. — Que « Votre Altesse est bonne! mais qu'elle ajoute « une grâce à tant de grâces; qu'elle daigne « joindre au présent un bulletin de l'armée : je

de la cour de Florence, instruit et spirituel. La grande-duchesse le combla de bienfaits. La voix publique, toujours prompte à supposer, le désigna comme un favori. Il fut peu reconnaissant aux jours de l'adversité, ce qui malheureusement appuierait les conjectures de la malveillance; car, en fait de favoris des princes, ceux qui ont le plus obtenu sont ceux d'ordinaire qui se souviennent le moins.

« tresserai, en le lisant, des couronnes aux vain-« queurs. » Alors elle regarda le comte Cerami, qui m'en offrit un : c'était celui du 24 avril 1809, daté du quartier général de Ratisbonne. La duchesse me donna l'ordre de venir le lendemain au palais, et elle monta lestement dans son élégante voiture, qu'elle conduisait elle-même sous la surveillance du comte Cerami. En un instant ils disparurent. Je me rendis chez moi avec le paysan chargé de la corbeille; et, depuis ce jour, j'eus chaque matin ma fourniture de fleurs.

Le lendemain, je me rendis au palais. Je lui parlai d'abord du bulletin en termes qui la disposèrent très favorablement; mais, quelques instans après, quittant ce texte militaire pour en choisir un plus délicat, elle me demanda comment j'avais été présente à la conversation du bosquet. J'expliquai tant bien que mal un hasard si combiné. « Vous écoutiez donc? me « dit Élisa avec quelque humeur.

« — Oui, j'écoutais; mais je supposais pas « que ce fût Votre Altesse que j'entendais. »

Le mécontentement d'un moment se dissipa, par la conviction que devait facilement inspirer à la grande-duchesse mon caractère. Loin d'être

plus réservée avec moi, elle me montra, au contraire, à partir de ce jour, plus de confiance et d'abandon; et je jugeai, par la longueur de la conversation, que l'intimité des princes s'acquiert par un certain mélange d'adroites flatteries et de vérités délicates, par ce que j'appellerais une demi-franchise, disant assez pour éclairer, et pas assez pour déplaire.

CHAPITRE XCII.

Gouvernement de la Toscane. — Cour de la grande-duchesse. — Anecdotes sur le grand-duc Léopold.

De toutes les parties de l'Italie attelées au char du grand empire, la Toscane était peut-être celle où les souvenirs offraient le plus de résistance à la nouvelle domination. Quand le pays, occupé et évacué ensuite par les Français, retomba un moment, en 1799, sous le pouvoir de ses anciennes mœurs et de ses anciens maîtres, les réactions avaient été terribles et empreintes de cette cruauté italienne qui s'allie si singulièrement avec l'indolence et la faiblesse. Des commissions permanentes avaient condamné les partisans des Français : on avait égorgé et proscrit avec toute la fureur d'une mode. Les plus jolies femmes, ces Toscanes si douces, s'étaient fait remarquer dans ces re-

présailles devenues des fêtes. On les avait vues à Pise se rendre à l'exécution des condamnés, danser autour du poteau comme à un bal, n'interrompant cette bacchanale des discordes civiles que pour jeter aux victimes des pommes, des citrons et des oranges. J'ai entendu raconter des scènes horribles de vengeance particulière, des raffinemens d'une cruauté qui semblait voluptueuse; mais par bonheur, dans les révolutions il se rencontre toujours quelques uns de ces beaux traits qui suffisent pour absoudre l'humanité; en voici un qui ferait oublier tous les crimes vulgaires par l'exemple d'un courage et d'une vertu presque célestes :

Les débiteurs, qui, dans tous les pays, sont toujours au premier rang de ceux qui ont des vengeances à exercer, n'avaient pas eu de peine à faire étendre sur les Juifs, toujours détestés du peuple, n'importe où ils résident, la rage de proscription et de meurtre qui avaient frappé les partisans des Français. Déjà une troupe grossière et affamée de sang s'acheminait vers le quartier des malheureux Juifs pour les livrer à l'extermination.

Un saint prêtre, un prélat révéré, M. Santi, évêque de Savona, court dans les rues déjà

envahies par la populace, revêtu du surplis, armé seulement de la crosse d'or des apôtres; il se précipite au milieu de la foule, l'exhorte, la conjure au nom de l'Évangile qui pardonne. On le presse, on le repousse, on le renverse. Il se relève avec calme, un crucifix à la main, effraie après avoir supplié, et, comme inspiré par le Dieu dont il porte l'image, ramène les furieux à l'humanité par la terreur sainte dont il les écrase, et sauve ainsi ceux que le double fanatisme de la haine religieuse et de la cupidité frénétique allait immoler.

Au retour du gouvernement français, tous les proscrits rentrèrent; une administration ferme fit rentrer sous le joug un peuple qui a tout ce qu'il faut pour écraser des vaincus, mais rien de ce qui peut résister à des vainqueurs. De même que cela avait été en Toscane une émulation de représailles en notre absence, de même ce fut comme un concours de soumission et de souplesse à notre retour. On accoupla dans les fonctions publiques les amis et les ennemis, les proscrits et les proscripteurs et l'on vit d'anciens bourreaux rendre la justice avec un exemplaire esprit de conciliation. Un Haldi, qui avait eu la palme

des vengeances, sut encore conquérir, avec une mobilité dont on ne pourrait trouver le modèle qu'en Italie, la couronne des réparations vis-à-vis de la puissance nouvelle. La formation de la cour ressembla à une levée en masse de nobles seigneurs, de grandes dames, d'hommes riches et de femmes jolies, de notabilités de toute espèce. On fit une conscription de courtisans, et la vanité fut en quelque sorte chargée de créer en Toscane un patriotisme français.

L'organisation administrative devint la même que dans le reste de l'empire. Un préfet, un commissaire général de police, un commandant militaire supérieur, formaient les pivots de ce système simple et fort. Les rangs secondaires avaient servi de cadre aux ambitions locales, et les Italiens y étaient même en plus grand nombre que les Français. Les premiers dominaient dans les tribunaux, et les seconds dans la gendarmerie. De toutes les dynasties impériales, celle de la Toscane était celle qui avait fait la plus large part à la nationalité dans la distribution des emplois publics. Aumôniers et dames d'honneur, chambellans et chapelains, écuyers et pages avaient été ex-

clusivement choisis parmi les familles historiques et héréditairement en possession des richesses, du pouvoir et de la servilité. Les disputes de l'étiquette avaient remplacé les discussions factieuses; le cérémonial, les bals, les fêtes, les plaisirs, ces moyens de conciliation toujours plus puissans qu'on ne le croit, avaient étourdi les vieux ressentimens, et formé autour de la sœur de Napoléon une atmosphère de dévouement et de souplesse. Tout en façonnant la Toscane à la législation bienfaisante de nos codes, à l'uniformité moins douce de nos douanes et de notre recrutement militaire, on avait laissé une certaine latitude aux souvenirs et surtout aux mœurs. Dans les actes publics la langue française n'était admise que de moitié avec la langue de l'Arioste. La grande-duchesse, qui avait beaucoup de tact et qui désirait populariser la domination napoléonienne, mettait une certaine affectation à témoigner son respect pour l'idiome toscan en l'employant de préférence.

L'ivresse d'une cour facile et brillante, que l'on ne pouvait guère comparer qu'aux licences de ce bon régent, comme l'appelait Voltaire, ce levier politique des plaisirs n'agissait

guère cependant que sur les classes supérieures, toujours et partout plus favorables aux innovations et à l'influence de l'étranger. Mais le fond d'une nation n'est pas aussi malléable. Le peuple, qui tient plus en quelque sorte à la terre qu'il habite et à l'air qu'il respire, n'a pas cette heureuse facilité des courtisans, et oppose toujours bien plus de résistance au joug. La mémoire des Médicis et de Léopold, le souvenir de leur administration paternelle, enchaînaient encore l'imagination pourtant mobile des Toscans; et la gloire des armes, moins séduisante pour eux que celle des arts, ne les avait point disposés en faveur de Napoléon. Souvent dans mes courses, moi, tout enivrée de la gloire de l'empire, interrogeant des paysans et des hommes du peuple, je recevais de ces réponses pleines de souvenirs autiques, de ces réminiscences d'un pouvoir tombé qui survit à l'oubli et à sa chute par des bienfaits. Voici deux anecdotes qu'on me pardonnera bien de rapporter, car tout ce que l'on a entendu de la bouche du peuple mérite une véritable vénération ; et certes on peut me rendre une justice, c'est que, quelles que soient mes préoccupations de cœur ou mes intérêts

de position, j'ai toujours du respect pour la vertu et une place pour tous les nobles souvenirs. Les beaux traits de la puissance légitime ont peut-être encore plus de prix sous une plume qui avait à se défendre des influences de l'usurpation. Des actions généreuses me plaisent, n'importe d'où elles viennent, et l'amie d'Élisa ne peut résister au bonheur de retracer deux anecdotes de l'administration de Léopold, recueillies à une distance si peu suspecte.

Ce prince admirable, qui rachetait en quelque sorte par ses bontés le despotisme qu'il était chargé d'exercer en Toscane, trouvait une douce consolation à son propre pouvoir dans l'usage qu'il s'efforçait de lui donner. Il aimait à se mêler, déguisé, aux amusemens ou aux travaux de la population. Les prisons n'avaient pas de plus vigilant inspecteur; et le droit de faire grâce, le plus beau des priviléges de la royauté, il ne le déléguait pas à des commis, et se le réservait comme une des consolations de la couronne.

Un jour que Léopold visitait, dans ses vues de pardon et de bienfaisance, les prisons de Livourne, il interrogea un à un tous les loca-

taires du bagne sur les motifs de leur séjour. A entendre ces innocens forçats, aucun n'était coupable, tous avaient succombé sous les dénonciations de la haine, sous la puissance d'une inimitié terrible, de complicité avec quelque erreur de la justice, et tous attendaient et méritaient une grâce de leur équitable souverain. Le grand-duc aperçoit au milieu du groupe empressé sur ses pas un galérien moins impatient, se séparant même de ses compagnons pressés autour de leur maître. Léopold n'en est que plus empressé de lui faire les mêmes questions qu'aux autres. *Maestro*, répond le forçat presque pudibond, *sono stato condannato perchè sono un bravo ladro.* Donnez bien vite la liberté à ce scélérat, s'écria le spirituel et généreux souverain : avec lui tant d'honnêtes gens sont en trop mauvaise compagnie. Admirable alliance de la bonté et de l'esprit, qui a quelque chose de français, et qui faisait appeler Léopold le Henri IV de la Toscane!

La justice est toujours ce qu'il y a de plus précieux et aussi ce qu'il y a de plus rare pour les peuples. Le bon Léopold le savait bien, et tâchait de procurer à ses sujets ce bienfait si

difficile, en stimulant le zèle de ses délégués négligens. Il y avait un juge fort singulier du pays, qui, au lieu d'aller à l'audience ne sortait de son lit que pour dîner, et y rentrait pour se reposer de cette fatigue peu judiciaire. Impossible non seulement de le rencontrer à son tribunal, mais encore à son domicile. Sa vieille servante, huissier dressé à cet effet, renvoyait avec une religieuse exactitude les pauvres solliciteurs. Monsieur est sorti, Monsieur est malade, Monsieur dort, étaient tout ce que l'on pouvait obtenir d'elle. Le mécontentement public était à son comble, et l'écho en arriva jusqu'à Léopold : il s'achemine vers le tribunal à l'heure, hélas! inutile de l'audience, n'y trouve pas, bien entendu, son magistrat paresseux, mais s'informe de sa demeure et y court. Même accueil au souverain, que l'incognito assimile à la foule des plaideurs ordinaires; même défense opiniâtre de la porte, même réponse de la servante, qui se retranche sur le sommeil de son maître et qui proteste qu'elle sera renvoyée si elle laisse entrer. Brusque malgré lui, et indiscret par vertu, le prince passe outre aux protestations et aux résistances. La consigne est violée, la porte presque prise d'as-

saut. L'honnête et paresseux L'Hôpital reposait dans une chambre obscure, les rideaux fermés comme un de ces vertueux chanoines dépeints par Boileau dans *le Lutrin*. Le juge, endormi, se lève sur son séant, un arrêt à la bouche contre l'insolent qui viole le sanctuaire de la magistrature, un de ces arrêts dont il était pourtant si avare. Léopold se moque de toutes les menaces, et animé d'autant de courage que d'indignation, pousse le juge ébahi à bas de son siége... de sommeil, et lui crie : Vous avez beau vous débattre, le grand-duc connaît votre conduite scandaleuse, il ne vous reste plus qu'à vous habiller promptement pour venir vous justifier. Le juge, étourdi, se réveille enfin et reconnaît son maître dans l'étranger, tombe à ses genoux en implorant son pardon. « Gracieux « prince, je suis réellement retenu au lit par une « grave indisposition; j'y fouillais les papiers « d'une immense procédure: c'est ce maudit « Barthole qui m'a endormi; mais je n'y serai « pas repris, je ne le lirai plus, grâce! grâce!... « — Relevez-vous, monsieur, vous avez cessé « d'être juge. » Et là-dessus Léopold se retira avec toute la fermeté et toute la dignité royales. Un magistrat plus éveillé vint immédiatement

prendre possession de la place, et mettre à jour le monceau de dossiers dont son prédécesseur avait fait litière. Mais élevant l'héroïsme du trône jusqu'à l'indulgence, le bon Léopold envoya, en même temps qu'un nouveau juge pour contenter ses sujets, une pension à l'ex-magistrat pour le bénir.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

Pages.

CHAPITRE LXII. Débuts de mademoiselle Volnais. — Conversation dramatique. — Lettre du général Ney. — Desseins perfides de D. L***. 1

CHAP. LXIII. Saint-Elme et Ambroisine. — Nouvelles tentatives pour me faire trahir la confiance de Moreau. — Scène sans résultat avec D. L*** 10

CHAP. LXIV. Établissement à Paris. — Continuation de mes études dramatiques. — Amitié de Regnaud de Saint-Jean-d'Angély. — Discussion sur les différentes sortes de courage. 21

CHAP. LXV. Querelle avec Regnaud. — Madame Regnaud. — MM. Arnault et Vigée. — M***, défenseur des *courtes mémoires* 30

CHAP. LXVI. Deux ministres, Lucien Bonaparte et Chaptal. — Mon début au Théâtre-Français. — Ma chute. 41

CHAP. LXVII. Une conspiration. — Fouché, ministre de la police 57

CHAP. LXVIII. Une bonne mère. — Nouvel engagement dramatique. — Regnaud de Saint-Jean-d'Angély. — Retour de D. L***. — Départ pour Lyon et Marseille. — La chaîne des galériens. 74

Pages.

CHAP. LXIX. Arrivée à Marseille. — Mademoiselle Rousselois. — Engagement à Draguignan. — M. Fauchet, préfet..... 83

CHAP. LXX. Départ de Draguignan. — Mademoiselle Félix. — Une troupe de comédiens. — Un bourreau sentimental..... 93

CHAP. LXXI. Départ pour Paris. — Dernière entrevue avec Moreau. — Nouveau voyage en Hollande. 106

CHAP. LXXII. Ney. — Première entrevue. — Délicieuses mais courtes illusions..... 116

CHAP. LXXIII. Encore M. de Talleyrand. — L'envoyé de la République cisalpine..... 138

CHAP. LXXIV. Campagne de Bologne. — Le Tyrol. — Munificence de Napoléon..... 154

CHAP. LXXV. Départ de Milan. — Voyage dans le Tyrol. — Épisodes de ce voyage..... 171

CHAP. LXXVI. Nouvelles courses dans le Tyrol. — Scène d'espionnage. — Madame Pâris. — Le général Delzons. — Courtes entrevues avec Ney. — Souvenirs du général Championnet..... 181

CHAP. LXXVII. Retour à Paris. — Le général Gardanne. — Départ pour l'Allemagne. — Mon compagnon de voyage..... 193

CHAP. LXXVIII. Bataille d'Eylau. — Ma blessure... 201

CHAP. LXXIX. *Suite du précédent*..... 210

CHAP. LXXX. Continuation de la campagne. — Le maréchal Lannes. — Retour à Paris..... 225

CHAP. LXXXI. Voyage à Gênes..... 231

CHAP. LXXXII. Excursion à Bobbio. — Souvenirs du général Junot..... 241

Pages.

CHAP. LXXXIII. Voyage à Turin. — Cour du prince Borghèse et de la princesse Pauline..... 252

CHAP. LXXXIV. Un bal à Turin. — Quelques portraits..... 266

CHAP. LXXXV. Promenade à la Superga. — La ferme de la jeune Adeline. — Trait de bienfaisance de la princesse Borghèse..... 274

CHAP. LXXXVI. Promenade à Stupinitz. — Une nuit de Napoléon. — Le comte de Vivalda, chef de brigands..... 289

CHAP. LXXXVII. Retour à Gênes. — Le comte Albizzi..... 306

CHAP. LXXXVIII. Arrivée à Pise et à Livourne. — De la tragédie italienne et de la tragédie française. 317

CHAP. LXXXIX. Pélerinage à Valle-Ombrosa. — Arrivée à Florence. — Camilla..... 322

CHAP. XC. Séjour à Florence. — Rentrée dans la carrière dramatique. — Portrait de la princesse Élisa. — M. de Châteauneuf..... 354

CHAP. XCI. Continuation de ma vie à Florence. — M. Fauchet, préfet dans cette ville. — Nouvelles bontés d'Élisa..... 370

CHAP. XCII. Gouvernement de la Toscane. — Cour de la grande-duchesse..... 394

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE.

TOME QUATRIÈME.

SE TROUVE ÉGALEMENT

Chez PONTHIEU, Palais-Royal;

ET A LEIPSIG,

PONTHIEU, MICHELSEN ET C^ie.

PARIS. — IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
Rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.

MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE,

OU

SOUVENIRS D'UNE FEMME

SUR LES PRINCIPAUX PERSONNAGES

DE LA RÉPUBLIQUE, DU CONSULAT, DE L'EMPIRE, ETC.

« J'ai assisté aux victoires de la République, j'ai traversé les saturnales
« du Directoire, j'ai vu la gloire du Consulat et la grandeur de l'Empire :
« sans avoir jamais affecté une force et des sentimens qui ne sont pas de
« mon sexe, j'ai été, à vingt-trois ans de distance, témoin des triomphes
« de Valmy et des funérailles de Waterloo. » MÉMOIRES, *Avant-propos*.

TOME QUATRIÈME.

Troisième Edition.

PARIS.

LADVOCAT, LIBRAIRE, QUAI VOLTAIRE,

ET PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS.

1828.

TABLE

PAR ORDRE ALPHABETIQUE

DES NOMS

CITÉS DANS LE QUATRIÈME VOLUME

DES

MÉMOIRES D'UNE CONTEMPORAINE.

Abdalha, 5.

Agar, ministre des finances, 296.

Albergati (Paula), 281.

Albert, 249 *et suiv.*

Albizzi (le comte Cereni), 263 *et suiv.* 298, 300 *et suiv.* 306.

Alfiéri, 17, 72.

Amaldi (Caroline), 119 *et suiv.*

Babey (M.), 396.

Bacciochi (le prince Félix), 45, 47 *et suiv.* 84.

Barbarini (la comtesse), 98.

Barras, 174, 176, 180, 190.

Battle, 302.

Baudus (M.), 260.
Baufremont (M. de), 286.
Bineldi (la comtesse), 72, 73.
Bonald (M. de), 388.
Bonaparte (Louis), 385 *et suiv.*
Bonaparte (Lucien), 205 *et suiv.* 210.
Bondy (M. de), 367.
Borghèse (le prince), 211 *et suiv.*
Bouvard, 368.
Bunelli, 151.
Bunelli (Marietta), 150 *et suiv.*

Capelle (le baron), 33 *et suiv.*
Caroline (la reine), 227, 257, 262 *et suiv.* 304, 306, 311, 317.
Cerami (le baron de), 54.
Cettini, 195 *et suiv.*, 213.
Chabrol (le comte de), 363.
Championnet, 246, 254, 255.
Charette, 397.
Charnage (le comte Edouard de), 383.
Chateau-Renaud (madame), 174.
Chauvet, 175.
Cheradeschi (la comtesse), 78.
Colbran (mademoiselle), 226.
Corday (Charlotte), 308.

Daure, ministre de la guerre, 296.
Deborah, 274 *et suiv.*
Delmas, 367

Dragomanni (la comtesse), 78.
Duclos (M.), 401.
Dudeffand (madame), 18.
Dumouriez, 4.
Durand (le baron), 266, 289.
Duval (Alexandre), 19.

Elisa (la princesse), 16 *et suiv.* 25, 26, 29 *et suiv.* 39, 40, 43, 44, 50 *et suiv.* 77, 78, 81, 82, 92, 117, 137, 192, 205 *et suiv.* 217, 220, 257, 259, 263, 292, 294, 315, 321 *et suiv.* 351, 359 *et suiv.*
Eugène (le prince), 140, 141, 154 *et suiv.* 159 *et suiv.* 324, 326, 330 *et suiv.* 346, 352, 407.
Excelmans (le général), 225.

Fauchet, préfet, 33.
Fouché, 394 *et suiv.*
Fournier, 367.
Francheschi (Cipriani), 233 *et suiv.* 244.

Gallo (le marquis de), 230. 296.
Geoffrin (madame), 19.
Gérace (la princesse), 242
Geraldina, 153 *et suiv.*
Gérard (le général), 337.
Gerolonni, 150 *et suiv.*
Gionettina, 202.
Gouvion-Saint-Cyr, 229.
Goyon (le baron de), 35.
Guaraguin, 406.

Guidal, 164.
Guyon (le général), 336.

Hainguerlot (M.), 36, 37.
Heim (M. de), 370, 401.
Hudson=Lowe (Sir), 309.

Isabey, peintre, 260.

Joséphine, 140, 162 *et suiv.*, 169 *et suiv.*
Jouberton (mad.), 210.
Junot, 181, 363, 365 *et suiv.* 369 *et suiv.* 381, 408.

Lahorie, 164.
Lannes (le maréchal), 83 *et suiv.* 118.
Lasalle (le général), 118 *et suiv.* 323.
Lavauguyon (le comte de), 225, 286.
Lavello (mademoiselle), 233 *et suiv.*
Lavello (madame), 234 *et suiv.*
Lebon (Eugène), 39.
Lecoulteux de Canteleu, 57.
Lætitia (madame), 46.
Lefebvre=Desnouettes, 286.
Lichtenberg (le prince de), 406.
Lorenzo, 197 *et suiv.*
Luchesini fils (M. de), 26.
Lydia, 85 *et suiv.*

Mallet, 164.

Marie-Louise, impératrice, 137, 146.

Médicis, 74 *et suiv.*

Menou (le général), 4 *et suiv.*

Miollis (le général), 104, 205.

Mont-Brun (le général), 323, 325, 328, 331.

Montgérault (la marquise de), 384.

Monti, 19, 141 *et suiv.*

Montozon, 232 *et suiv.*

Moreau, 56, 395, 397 *et suiv.*

Murat, 83, 179, 225, 257, 266, 267, 272, 283, 289 *et suiv.* 303 *et suiv.* 307 *et suiv.* 352, 354.

Nagel (le général), 334.

Napoléon. 3, 7, 12 *et suiv.* 31, 33, 34, 68, 81, 83, 106 *et suiv.* 127, 128, 137 *et suiv.* 144, 159 *et suiv.* 166, 167 *et suiv.* 208 *et suiv.* 218, 261, 266, 288, 295, 297. 321 *et suiv.* 330, 333, 336, 352 *et suiv.* 362 *et suiv.* 368 *et suiv.* 378, 392, 407.

Ney, 83, 93, 107, 108, 116 *et suiv.* 297, 320, 322, 328, 337, 339, 340, 343 *et suiv.* 348 *et suiv.* 353.

Nidia, jeune Lithuanienne, 324 *et suiv.* 339 *et suiv.* 353.

Norvins (M. de), 217 *et suiv.*

Odleben (le baron d'), 222, 225, 258, 266, 270, 300 *et suiv.*

Ornano, 333.

Oudet, 56 *et suiv.* 70, 141, 158, 159, 166, 168, 383, 384, 391, 400.

Pajol (le comte de), 367.

Palmieri (le marquis de), 227.

Pascal (mademoiselle), 389.
Pauline, 260.
Pie VII, 214 *et suiv.*
Pignatelli (le prince), 221 *et suiv.* 256, 284, 287 *et suiv.* 296.
Porcia (la princesse), 405.

Rielle (M.), 36 *et suiv.* 128, 318.
Romilda, 248 *et suiv.*
Rosetti, 257.
Rossini, 226.
Rostopchin, 327.

Salicetti, 222 *et suiv.* 237 *et suiv.* 238, 245.
Saluces (le marquis de), 308.
Scitivaux (M.), 36, 41.
Scolforo (Raphaël), 310.
Ségur (M. de), 332.
Sourdeau (M. de), 36, 42.
Sourdeau (madame de), 42.
Stael (madame de), 34.
Strati (duc del), 249, 253.
Strozzi (Philippe), 281, 282.

Tallien, 174, 176.
Tallien (madame), 174, 176, 190.
Talleyrand, 288.
Talma, 19, 57, 290.
Tampier (M.), 351.
Tomasi (madame), 18 *et suiv.*

Torrigiani (la baronne), 78.

Verteuil (M. Armand), 305.
Viscardi, apothicaire, 227 *et suiv.*

Zondondari, 9, 12 *et suiv*

FIN.

MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE.

CHAPITRE XCIII.

Insurrection des paysans d'Arezzo. — Portrait du général Menou. — Origine de la famille Bonaparte. — Singulier testament et mort d'un oncle de l'empereur.

Chez tous les peuples, mais surtout chez la nation italienne, il y a toujours un mécontentement tout fait contre le présent : on haït pour regretter ensuite ce qu'on a haï; on trouve de l'indignation aujourd'hui contre un gouvernement pour lequel on trouvera des larmes demain. C'est ce qui est arrivé aux Toscans : cette domination française, qui paraissait alors un joug, est invoquée en ce moment peut-être comme un bienfait; mais notre autorité n'en

eut pas moins à subir, sous la main habile et ferme de la sœur de Napoléon, l'opposition railleuse des salons et l'opposition armée des campagnes.

L'Autriche, malgré ses défaites, l'Autriche, qui ne se lasse jamais, et qui prévoit encore dans son désespoir même, entretenait par de constantes intelligences les dispositions remuantes de l'Italie. L'incertitude de nos premières victoires dans les campagnes d'Allemagne, l'onéreuse diversion de la Péninsule enflammée, l'absence des troupes françaises nécessaires sur les champs de bataille et enlevées aux garnisons; toutes ces circonstances réunies avaient fourni, avec des espérances contre notre fortune, l'audace de la braver. Des placards séditieux étaient journellement affichés à Florence, à Pise et autres villes; les paysans d'Arezzo avaient paru en armes aux portes de Sienne; déjà l'on raillait les Français et leurs partisans; on faisait à chacun son lot dans les proscriptions futures : l'un devait être étranglé, l'autre brûlé sur la place; les plus indulgens parmi les fonctionnaires, au lieu d'être jetés dans l'Arno, devaient, par un atroce jeu de mots, être seulement coulés dans l'Arnino,

diminutif du grand fleuve qui traverse Pise. Des prédicateurs désignèrent sans beaucoup de détours les Français et leurs partisans au poignard. Des vêpres florentines furent, en quelque sorte organisées par le clergé, de jeunes prêtres joignirent à leurs prédications la publication de petits pamphlets clandestins, et l'un d'eux fit sur Napoléon une anagramme qui courut le pays, genre de guerre bien peu proportionné à la taille d'un pareil ennemi. Mais la gouvernante déploya dans cette occasion un grand caractère; elle concerta avec les généraux des mesures belliqueuses: des ordres du jour ordonnèrent l'armement de tous les fonctionnaires publics pour concourir à la défense de la patrie. Les tribunaux eux-mêmes furent mis en réquisition militaire. Rien de plaisant comme des juges, et des juges italiens, condamnés à quitter leurs siéges pour se battre. Ils firent, aux instructions qu'ils reçurent pour leur armement et leur équipement, un peu plus de résistance qu'ils n'en eussent fait devant l'ennemi. Cependant on obéit; la chambre des avoués se distingua par la promptitude de sa résignation; les notaires se piquèrent d'honneur. Bon gré mal gré, le sabre remplaça la

plume, et l'héroïsme forcé de la magistrature toscane présenta un moment la plus grotesque caricature que j'aie jamais vue. Le général Menou vint commander en ce moment la division militaire.

Qui n'a pas entendu parler du général Menou? Quoiqu'il n'ait fait en quelque sorte que passer sous mes yeux, sa destinée avait été trop singulière pour que je n'aie pas cherché à le bien connaître, et pour que je ne cède pas au plaisir de le peindre. Il avait été maréchal de camp sous l'ancien régime. Jeté dans la majorité de l'Assemblée constituante, il y avait beaucoup parlé sans se faire une réputation d'orateur : c'était un de ces hommes du milieu, qu'à la tribune on estimait assez à cause de ses titres militaires, et qui à l'armée s'était soutenu par sa réputation législative. Je crois qu'au fond ce n'était guère qu'une capacité paperassière. Du reste, comme tous les hommes de l'ancien régime, poussé par hasard, par intérêt ou par choix dans la révolution, il y avait porté ce caractère d'ambition étourdie et un peu frivole, cette facilité remuante plutôt que factieuse, dont le nom de Dumouriez rappellera le type et le modèle. Assez brave pour

ne point déparer, sous le rapport du courage, notre admirable armée d'Égypte, dont il obtint le commandement après l'assassinat de Kléber, il y avait en quelque sorte deviné le rôle que joue en ce moment un célèbre pacha, et s'était fait musulman autant qu'il l'avait pu. Il avait toutes les velléités de la grandeur, bien plus que les talens qui y conduisent; une de ces âmes de seconde classe, qui la conçoivent comme un caprice, et qui en jouiraient comme d'un hochet. Du reste, Abdalha s'était fort bien assoupli à l'empire. Napoléon l'avait traité sans conséquence, mais non sans générosité [1]; il lui avait seulement interdit le séjour de Paris, mais l'indemnisait par de fort beaux commandemens en Italie, à Turin, à Florence et à Gênes, où il est mort à soixante-douze ans, d'amour pour la première actrice du théâtre. Menou, espèce de ventru avec de l'imagination, était en tout un de ces ambitieux accommodans qui ne reculent pas plus devant la résignation d'une position secondaire mais lucrative, que devant le pesant fardeau d'une trop haute fortune : c'est un gé-

[1] Il recevait, outre ses places, un traitement extraordinaire de 300,000 francs.

néral qui a eu beaucoup de succès à Turin, où il vivait avec sa mystérieuse et invisible Égyptienne, par un bal : ce bal fut, en effet, remarquable par sa richesse et sa durée ; car pendant trois jours, il ne fut pas interrompu : musiciens et danseuses se relayaient au milieu d'une magnificence qui semblait intarissable, et la solennité du mercredi des Cendres put seule mettre un terme à cette fête, où l'on avait veillé trois jours comme dans un camp.

Malgré tous les souvenirs de cette vie presque fantasmagorique, malgré les qualités que supposent tant d'aventures, la distinction par laquelle le général Menou m'a le plus frappée, c'est son faste élégant, sa dépense généreuse, son talent de faire des dettes, et son génie de ne point les payer; enfin, c'est un héros qui vivra dans la mémoire..... des créanciers.

Le général Menou ne fit en quelque sorte que passer en Toscane, et, dans sa courte présence, il montra du caractère, de la résolution, et sut contenir le pays avec peu de ressources, seulement avec du bruit. Il écrivit aux évêques, aux curés, et à tous les prêtres exerçans, qu'ils lui répondaient de la tranquillité publique; qu'il mettrait l'insurrection sur leur conscience;

et qu'en leur qualité de confesseurs, ils s'arrangeassent pour prévenir, par l'activité de leurs pacifiques exhortations, l'infaillible qualité de martyrs, qu'il leur promettait en cas de mouvement.

Les victoires de Napoléon arrivèrent bientôt, et, en décidant de plus grands événemens, dissipèrent toutes les petites fumées insurrectionnelles qui s'étaient élevées sur les bords de l'Arno, et les bulletins de la grande armée suffirent contre la bravoure italienne. Deux faits que je vais citer prouveront tout à la fois le caractère moral et belliqueux que cette courte émotion nationale vit déployer.

Dans un des villages les plus disposés à la révolte, une brigade de sept gendarmes tint en respect une population armée de plusieurs milliers d'individus. Isolé, chacun des sept hommes de la petite armée eût été probablement occis par surprise et par derrière; mais, formée en carré, elle présenta une masse trop imposante pour être attaquée, et donna en quelque sorte le secret de toutes les révoltes dans un pays dégradé et déshérité de toute énergie.

Un maire d'un village voisin de Pise, sincè-

rement dévoué aux Français, s'efforça d'épargner à la commune les désastres d'une rébellion. Un coup de stylet vint le frapper au milieu de ses fonctions, et lui apprendre le danger d'un pareil courage. Favorisé par la complicité secrète de presque tous les habitans, l'assassin s'échappa. La grande-duchesse fait afficher qu'une récompense de cent sequins sera payée pour la découverte du coupable : une si large promesse était bien puissante en Italie! Le malheureux l'éprouva; mais ce qui ne se verrait pas ailleurs, c'est qu'il fut vendu en quelque sorte par sa maîtresse, et ses camarades de conspiration et toute la ville arrivèrent en masse pour le voir marcher au supplice. La curiosité semblait avoir étouffé la bienveillance factieuse, et pendant plusieurs jours, non content d'avoir suivi l'exécution, elle vint avec une inexplicable assiduité visiter et contempler le corps que l'on avait exposé.

On a beaucoup parlé de la finesse des Normands, de la captieuse prudence de leurs réponses devant les tribunaux, de leur habileté à ne jamais dire ni oui ni non : ils perdraient beaucoup de leur réputation si on les faisait concourir à cet égard avec les Toscans. Dans

les nombreux procès criminels qui s'instruisirent à la suite des mouvemens insurrectionnels dont je viens de parler, et qui n'avaient pas besoin de cette circonstance pour être fréquens, on pouvait bien arracher quelquefois des aveux au coupables, mais jamais une affirmation catégorique, un renseignement clair et précis au témoins. Ma manie de tout voir et de tout observer m'a conduite quelquefois jusqu'à l'audience. Rien de plus singulier que l'art des gens les plus grossiers du peuple pour éluder de répondre. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est l'espèce de conscience qu'ils mettent encore à en manquer. Ainsi, les circonstances favorables à l'accusé, ils les déduisent avec une religion toute particulière, comme pour d'abord établir, qu'en disant un *oui* bien net sur certain point, ce ne sera pas leur faute s'ils n'ont que des *non* sur les autres circonstances. « Avez-vous vu passer un tel à « telle heure? vous étiez dans tel endroit. — Oui, « il peut bien y avoir passé, mais j'étais occupé « de tel soin, et je n'ai pu distinguer. » Voilà le dialogue perpétuel entre l'interrogateur et les interrogés.

Qu'on ajoute à de pareilles dispositions

dans le caractère national la stagnation du commerce, résultant du blocus continental, la mollesse et la facilité italiennes, chargées dans la magistrature de l'application des lois françaises, et l'on se fera une idée de toutes les causes qui devaient en Toscane multiplier les crimes et les délits. Comme il faut qu'il y ait toujours un peu de ridicule dans toutes les choses d'ici bas, les salons dévoués à la France, et la police, qui était en Toscane très habilement dirigée, avaient répandu le bruit que des mains étrangères soulevaient et la misère et les désordres criminels dont on était témoin. Les Anglais, qui sont très commodes pour ces sortes d'accusations, et qui semblent avoir le privilége des machinations politiques, les Anglais étaient représentés au public comme les auteurs de tout. On prétendait qu'ils avaient fait en Sicile, en Afrique même, une cargaison de brigands armés, et qu'ils en avaient opéré la descente sur divers points de l'Italie. Le fait est que parmi ces bandits il se trouvait beaucoup d'étrangers; mais les brigands doivent toujours être un peu étrangers pour faire leurs affaires, car nul n'est prophète dans son pays. Le gouvernement fit

quelques exemples, ordonna des travaux, offrit du travail, jeta quelque argent, et grâces à tous ces soins réunis, la sécurité se rétablit bientôt, et la matière criminelle diminua un peu en Toscane.

Les tribunaux, ainsi que je l'ai déjà dit, étaient, plus exclusivement que certaines autres fonctions publiques, exercés par des nationaux. Ils étaient fort ignorans des lois françaises; mais ceux même que leur capacité avait rapidement mis au courant étaient bien aises de se retrancher aussi dans une inexpérience apparente et excusable, pour conserver une liberté d'interprétation qu'en Italie la magistrature a toujours su rendre lucrative. Aussi les femmes ont continué à jouir dans les affaires de cette influence, quelquefois si fatale entre leurs mains; car leur justice, à elles, ce sont leurs prédilections et leurs antipathies. Les juges n'avaient pas, sous notre domination, cessé d'être attachés à quelques dames en qualité de chevaliers servans; et ce ne pouvait être au profit de la justice qu'ils cumulaient ces doubles fonctions. Un grave président, auquel je faisais un jour quelques observations à ce sujet, assurément fort sin-

gulières dans ma bouche, me répondit par ce doucereux *concetto* : « De quoi vous plaignez-« vous? Thémis n'est-elle pas une femme? Si « nos magistrats sont esclaves des dames, c'est « par esprit de corps. »

Quoique toute la noblesse toscane eût été enfournée à la cour de la grande-duchesse, et qu'en général ce fût la portion de la population la mieux disposée pour le nouveau régime, l'orgueil aristocratique, toujours très souple en public et très enclin à s'en dédommager en secret, avait dans le principe un peu raillé l'origine bourgeoise de la famille napoléonienne. Cela avait été la mode de l'Europe; mais vingt victoires, l'abaissement des vieux trônes, et les rois devenus des courtisans forcés de Napoléon, toute cette adoption de la gloire et de la fortune eut bientôt fait vieillir ces agréables plaisanteries, qu'un pouvoir sans rancune ne paya souvent que par des faveurs et des dotations. A l'époque où je vins à Florence, cette disposition railleuse contre la famille roturière avait bien diminué; cela tenait-il à la connaissance que la princesse avait fait répandre de l'antiquité patricienne de la famille Bonaparte, qui, avant de s'établir, avait

fleuri avec éclat en Toscane même, à Saminiato el Tedesco, non loin de Florence? La grande-duchesse s'y était rendue plusieurs fois et trouvait plaisir à se faire parler de ses ancêtres. On m'a montré dans ce petit bourg la maison même qu'avaient naguère habitée les nobles rejetons de cette noble race. Je suis entrée dans cette maison, j'ai parcouru le petit domaine : cela a été bientôt fait; le propriétaire, tout plein des idées et des souvenirs de la famille de Bonaparte, faisait avec une importance très comique un petit cours d'histoire à cette occasion. Il certifiait que la grande-duchesse, qui ne faisait rien pour lui, l'honorait cependant d'une vénération particulière; que l'Empereur des Français, roi d'Italie était venu également à Saminiato dès ses premières campagnes, et lorsqu'il était général en chef de cette armée. Napoléon a eu la joie, ajoutait le bavard et vaniteux gentilhomme, d'embrasser à cette époque un vieux oncle qui portait son nom, prêtre respectable, qui reconnut son neveu avec bienveillance et avec orgueil. La preuve que le brave homme lui-même ne pouvait appartenir qu'à la première noblesse du pays, c'est qu'il était fort riche. Cet oncle est

mort en 1803; il n'a pu, hélas! assister au couronnement : mais il en avait déjà assez vu pour ne plus douter des destinées futures de son neveu et de sa famille. Admirez sa sagacité! il fit son testament, donna toute sa fortune aux pauvres, laquelle montait bien à un honnête capital de 50,000 écus, et il eut soin de déclarer qu'il ne la laissait point à son neveu; que c'était pour lui et pour les siens une bagatelle dont ils n'avaient pas besoin et dont ils sauraient bien se passer.

Lors du passage à Saminiato dont je vous parle, Bonaparte s'est donné à l'égard de sa famille toute satisfaction; il a fait venir de Pise un célèbre avocat : ils se sont enfermés plusieurs heures avec le vieux prêtre et les papiers dont il gardait principalement le dépôt.

Le bon et respectable ecclésiastique m'a plusieurs fois raconté cette visite, tous les soirs à peu près après son bréviaire, et il m'a dit que son cher neveu avait témoigné une vive satisfaction, une vraie joie de gentilhomme, quand il eut lu de ses yeux le parchemin contenant les noms, qualités et titres d'un de ses aïeux, qui avait été autrefois premier podestat de la ville de Florence.

CHAPITRE XCIV.

Ma position à Florence. — Les deux lectrices.

Au milieu du désordre de mes idées, j'avais cependant apporté à Florence la résolution, ferme dans ma tête et faible dans mes actions, d'acquérir une position honorable. La promptitude avec laquelle je m'étais séparée d'une *comica compagnia* était déjà beaucoup, avec des antécédens pareils aux miens. Je fus dès lors une artiste dramatique comme on n'en voit guère, n'ayant plus à redouter le côté pénible de la profession, la sévérité du public. Attachée au théâtre de la cour, à l'un de ces théâtres distingués où l'on admire froidement peut-être, mais où l'on est préservé de ces excès d'honneur et d'indignité, également funestes pour l'amour-propre ou pour le repos;

dispensée par mon talent, trop faible pour être utile, et par mon assiduité trop intime à la cour, pour être soumise à tout travail suivi et à toute subordination humiliante, je peux bien dire que je n'étais comédienne que de nom. Dans deux ou trois entrevues, Élisa eut même la bonté de me dire que son intention n'était pas que je remplisse les devoirs dramatiques de mon emploi, et qu'elle ne laissait mon nom subsister sur la liste des acteurs de la cour, que pour justifier par un titre quelconque ma présence, et donner un prétexte aux libéralités de sa cassette. Aussi, pendant tout mon séjour à Florence, je ne parus peut-être pas une demi-douzaine de fois dans les coulisses, quoique Élisa et même Bacciochi voulussent bien m'accorder plus de talent qu'à nos actrices en titre, et un ton de déclamation qui leur plaisait davantage.

Mes fonctions réelles auprès de la grande-duchesse étaient celles de lectrice, et mes véritables titres à ses bontés le bonheur de lui plaire. Voici comment m'était venu cet avantage d'une intimité particulière : Me trouvant un matin chez Élisa, appelée pour y recevoir quelques nouvelles réprimandes sur le trop

grand train que je menais, et toutes sortes de plaintes de ce genre, elle demande le volume des Œuvres d'Alfieri qui contenait la tragédie de *Rosemonde*, dont elle avait ordonné une représentation. Le volume ne se trouva point sous la main; j'offris alors de lui en réciter les principales scènes, et je m'en acquittai avec assez de succès pour qu'elle voulût voir à l'instant si ma lecture répondait à ma déclamation, et si, sans l'accessoire du geste, un livre serait aussi bien dans mes mains. Quelques tirades de Voltaire et quelques élégies de Parny suffirent à mon triomphe. Élisa trouva que je lisais bien, « et de manière, ajouta-t-elle, à ce que je sente « souvent le besoin de vous entendre. Soyez « tranquille, j'arrangerai vos affaires, j'avise- « rai peut-être à vous donner la place de lec- « trice; mais pour ne pas attendre les lenteurs « que certaines circonstances connues de vous « exigent, vous jouirez de tous les avantages « de cette position intime, et vous remplirez « plus souvent les devoirs de la place que la ti- « tulaire elle-même, qui n'accentue pas mieux « que vous les vers harmonieux du Tasse et de « l'Arioste. Ainsi, ne vous occupez plus de « théâtre que pour toucher vos appointemens;

« l'emploi des reines ne sera plus désormais « pour vous qu'une sinécure. Habitez près du « palais, suivez la cour toutes les fois qu'elle se « déplacera; je me chargerai des frais de voyage, « et vous pouvez y compter, soir ou matin, je « vous ferai appeler souvent. »

Il y avait en effet dans le haut personnel du palais une lectrice titulaire. Madame Tomasi était trop grande dame peut-être pour ces fonctions modestes. Son mari aussi occupait un haut emploi dans les finances, et sa femme jouissait de cette popularité toujours si facile que l'opulence ajoute aux agrémens naturels et à l'esprit. Madame Tomasi possédait des uns et des autres plus qu'il n'en fallait pour avoir besoin de ce reflet de l'or et de la fortune. Jeune et belle, d'un ton parfait, d'une certaine pruderie extérieure qui faisait attacher un plus grand prix à ses qualités, d'une affabilité flatteuse et commode pour les étrangers, madame Tomasi jouissait à Florence d'une considération particulière et méritée. Sa maison était le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus distingué dans toutes les classes, et par le mélange des grands seigneurs, des littérateurs et des artistes, ressemblait assez à ces cercles brillans de madame

du Deffand ou de madame Geoffrin, illustration pacifique du siècle dernier. Quelqu'un, qui savait les bontés particulières dont la sœur de Napoléon daignait m'honorer, me proposa de me présenter aux soirées de madame Tomasi. J'estime les artistes et les savans; l'amie de Talma, des Alexandre Duval et des Monti, se croit trop bien organisée pour être indifférente à l'approche du génie; mais je déteste les bureaux d'esprit, et ces escrimes de salon où ne brillent pas les mérites les plus éminens. A tort ou à raison je me représentai le cercle de la belle madame Tomasi comme trop guindé, et la personne qui m'avait proposé de sa part, je crois, de m'y conduire, ne fut pas peu surprise de mon refus. Ma position équivoque dans la société devait me rendre cependant cette proposition flatteuse; mais préférant à tout ma liberté, ma façon d'être en un mot; persuadée que la lectrice en titre de S. A. I. et R. aurait cru faire un immense sacrifice à sa dignité en recevant chez elle son humble surnuméraire, je m'en tins au plaisir d'une possibilité à laquelle donnaient du prix les rapports mensongers, mais au fond toujours funestes, qui circulaient sur mon compte, et dont

l'impression était oubliée dans cette circonstance.

Pour de l'envie, on peut me croire, il n'y en avait pas dans mon refus. Je rendais justice à madame Tomasi; mais comme la princesse me reconnaissait un mérite aussi agréable, et m'en témoignait plus fréquemment l'expression, je croyais au contraire qu'il y avait de la modestie à ne point me mettre trop à côté de celle dont je n'étais point l'égale par le rang.

La concurrence eut lieu cependant, mais au moins sans que j'aie été la chercher. Madame Tomasi venait à certains jours offrir ses services, et il n'y avait pas besoin de ma présence pour que la princesse songeât à profiter des miens. Mon assiduité, toujours réclamée, devenait une visible préférence et une faveur suffisante pour moi. Je me trouvai là plusieurs fois au moment où madame Tomasi venait exercer sa charge. Le premier jour je la regardai avec cette inquiétude d'observation qu'on porte dans l'étude des personnes ou des talens, qui sont pour l'amour-propre un intérêt, une ressemblance ou un contact. Lectrice par ordonnance, dignitaire de la maison, par devoir et par penchant, madame Tomasi venait remplir

ses fonctions avec toute la gravité du cérémonial. On l'annonçait avec toutes les formules d'usage. Saluts et révérences de sa part, suivant le protocole; c'était l'étiquette personnifiée, et contente et fière d'être l'étiquette. Une des femmes de la duchesse l'annonçait alors, poussait un tabouret à une distance calculée, dressait un pupitre, puis madame Tomasi s'approchait, attendant qu'un mot de l'altesse indiquât le passage qu'elle désirait entendre, et qu'un nouveau signe avertît que la lectrice en titre pouvait commencer la lecture. Madame Tomasi *partait* alors d'une voix noble et bien timbrée. Elle lisait bien; mais, se gardant fort de se compromettre par le contre-coup et l'émotion du passage qu'elle récitait, madame Tomasi ne rencontrait pas le *mieux*, cette action naturelle et vive, cet abandon chaleureux qui naît de l'impression qu'on reçoit soi-même, et qu'ainsi l'on communique. La langue italienne était belle dans sa bouche; elle l'eût été davantage, si madame Tomasi eût pu oublier, dans l'embarras de son corset et de ses manières, qu'elle était une des grandes dignitaires de l'État. Quand la princesse interrompait la lecture pour adresser quelques questions

à sa lectrice, celle-ci répondait toujours avec intelligence, avec goût, jamais avec éclat et avec saillie. Aussi les séances ne se prolongeaient jamais beaucoup, parce que les souverains, les gens du monde qui savent le mieux s'ennuyer, ne le savent pas long-temps. Sitôt que madame Tomasi avait atteint l'heure qui lui était imposée ou accordée, elle se retirait en suivant l'ordre et la marche prescrite, et en faisant la révérence à reculons. En tout, la belle titulaire excellait à mettre les points et les virgules : dans une des rares occasions où je rencontrai madame Tomasi en exercice, elle me fit beaucoup rire par la grande importance comique qu'elle déploya en face d'un petit accident dont elle eût dû se moquer. Une femme, récemment entrée au service de la duchesse, disposa un jour tout de travers le siége et le pupitre destinés à madame Tomasi : la lectrice en titre recula épouvantée de ce délit d'étiquette, donna mille signes de mécontentement et presque de désespoir. Je ne tenais pas au spectacle de ce puéril chagrin de cour, et la duchesse, qui remarquait ma mine dans ce moment, ne put retenir un éclat de rire qui mit le comble à l'embarras de la lectrice. Je ne revis jamais

madame Tomasi sans me rappeler sa mésaventure, la plaisante dignité avec laquelle elle avait essuyé la maladresse d'une pauvre femme de service, la plus plaisante douleur qu'elle avait paru éprouver de cette scène. Mon Dieu! quelle maladie pousse donc à la cour des gens heureux et qui ne s'y précipitent que pour échanger les tranquilles et honorables loisirs de l'indépendance et de la fortune contre les ennuis d'un esclavage qui vous expose encore à des revers de vanité?

La seconde lectrice, la lectrice surnuméraire, et encore de fait seulement, ne passait point par toute cette filière de cérémonies, et la modestie de sa position lui en sauvait les désagrémens; car, à la cour, ce qu'il y a de mieux, c'est d'être fort peu de la cour. J'étais convoquée sans façon, mais j'étais en revanche congédiée sans échec. Quelquefois on me faisait attendre mon introduction, mais on ne me faisait jamais abréger ma séance. Comme mes heures de lecture étaient particulièrement indiquées pour le soir, j'entrais lestement sur la pointe du pied, sans bruit, avec mystère, comme quelqu'un qui vient en bonne fortune. Ni femme de service, ni tabouret, ni aucun signe d'hon-

neur..... ou de servitude. Je m'asseyais sans lisière sur le premier siége, très près de la princesse, et je n'entamais ma lecture qu'après un échange de ces paroles familières qui disposent à goûter davantage des heures qui doivent être passées ensemble. Je lisais alors, et suivant ma seule inspiration, les morceaux des poëtes et des prosateurs italiens ou français que je supposais le plus en rapport avec l'état de l'âme et la disposition d'esprit de la princesse. Dans ces attentions il entrait quelque chose de tendre comme l'amitié. Élisa, heureuse dans le rang suprême d'inspirer un dévouement qui était de cœur et point de cour, se laissait aller à toutes les saillies d'une imagination brillante et à toutes les affections d'une bonté charmante. Elle trouvait que je lisais à son goût, avec émotion, avec un accent vrai, reflet intéressant d'une tête romanesque. La douce intimité du tête-à-tête la gagnait bientôt; j'oubliais aussi mes fonctions : entraînée par la causerie, et quittant mon siége et mon livre, je venais alors me mettre sur le pied du lit impérial. Mon souvenir se reporte avec délices à ces heures de flatteuse et douce intimité, où deux femmes, d'un rang et d'une

destinée si différens, se laissaient aller à la confidence de leurs impressions. Ma franchise excitait involontairement l'abandon; la souveraine redevenait femme comme moi pour se souvenir, pour désirer, pour craindre, espérer et sentir. Mais l'histoire ne doit point recueillir les mystères de la chambre à coucher; l'histoire, c'est un vieux diable qui se fait ermite.

Toute idée d'intérêt et d'ambition à part, ma position n'était-elle pas mille fois préférable à celle de madame Tomasi, et le parallèle des deux lectrices laisserait-il un choix à faire? Dans les relations amicales comme dans les relations plus tendres de l'amour, la faveur mystérieuse n'acquiert-elle pas un nouveau prix? N'y a-t-il pas aussi sous le rapport de la vanité un certain plaisir, pour les gens qui ne sont pas dans les affaires, d'en savoir plus long que les diplomates et les fonctionnaires, et de connaître le secret des faveurs et des disgrâces? Certes cette position était assez piquante et assez agréable pour ne pas me donner le désir de troquer mon maintien sans façon auprès d'Élisa contre le tabouret d'une dame d'honneur aux galas de la cour.

Une petite scène qui m'arriva à Pise prouve

jusqu'où allait mon intimité. La grande-duchesse m'avait fait appeler : mon introduction avait toujours lieu par l'intermédiaire de M. de Luchesini fils; je monte et parcours tous les appartemens de service sans rencontrer personne. Je touchais à la dernière pièce quand un valet de pied se présente et me demande : « Qui êtes-vous? Où allez-vous? » Il parlait haut, et répétait insolemment : « Vous ne sortirez « plus sans dire où vous alliez, ce que vous « vouliez. » Au bruit de cette conversation un peu vive, une porte s'ouvre, la grande-duchesse paraît, le valet s'efface, s'aplatit comme une enveloppe, et je me contente de lui dire en lui montrant la souveraine : « Vous voyez main-« tenant ce que je veux, » et je passe en riant devant le pauvre diable frappé d'un stupide étonnement. La grande-duchesse, en riant autant et plus que moi, m'emmène avec elle et s'écrie : « Oh! c'est la scène d'Almaviva avec « Bartholo ; on n'a pas une tête comme la « vôtre. » Ma résolution, ma réponse, mon air de dévouement et de cordialité dans cette circonstance me valurent un redoublement de confiance, de bon accueil et de cajoleries de la part d'Élisa, qui, après s'être amusée de

mes folies, reprenait quelquefois sa dignité pour les blâmer et pour me recommander en quelque sorte de lui réserver le plaisir exclusif de les connaître.

CHAPITRE XCV.

Soirées chez la grande-duchesse. — Portraits des Turcarets de la cour de Florence.

Le carnaval avait un peu fatigué même cette ardeur de plaisir si vive en Italie, et aux dissipations extérieures et bruyantes avaient succédé le charme plus tranquille des voluptés mystérieuses, l'aimable familiarité des soirées sans étiquette, et les causeries plus libres, et plus amusantes du petit comité. Toutes les fois que le cercle devait un peu s'étendre pour satisfaire aux exigences des vanités légales, et donner à tout ce qui composait la cour l'occasion de remplir ses fonctions, je n'étais point appelée au milieu de cette fournée encore considérable de dames d'honneur, de chambellans, d'écuyers et de fonctionnaires; mais dès que la réunion avait lieu sans invitations officielles,

et qu'elle était en quelque sorte l'effet du hasard, les principes du cérémonial étaient sauvés, et je me trouvais obtenir ainsi, plus souvent que les grands en titre, les honneurs du tête-à-tête et du sourire impérial.

Élisa possédait au suprême degré le tact, l'amabilité et la grâce nécessaires à son rôle de présidente; et comme elle trouvait elle-même du plaisir à descendre de sa dignité, elle rendait les autres plus agréables en l'étant elle-même davantage. La noblesse italienne, qui encombrait ses antichambres, venait en détail à ces réunions; c'étaient les Gheradeschi, les Médicis, les Pozzoloni, les Barbarini. Il y avait dans tout cela de fort beaux hommes et de fort jolies femmes, et sinon une grande liberté d'esprit, en revanche une extrême facilité de mœurs. Nos chambellans et dames d'honneur étaient dans le même système, et la conversation n'était pas plus sévère que la conduite. Toutefois il y avait de la délicatesse dans l'une, aussi bien que du décorum dans l'autre. De même qu'autrefois la qualité de simple citoyen romain était une certitude d'honneurs, de même, à cette époque de gloire et de puissance, un Français devenait par son nom seul un objet

d'attention et de respect. J'ai vu aux soirées intimes de la grande-duchesse non seulement les Français qui occupaient de hautes fonctions publiques, mais ceux même que leurs grades ou leur rang n'élevaient pas jusqu'aux classifications que les cours légitimes établissent pour les petites politesses que les maîtres daignent accorder quelquefois aux sujets. Toute personne honorable était admise dans cet intérieur d'un palais accessible et affable; point d'exclusions à cette familiarité flatteuse, qui, tout en laissant subsister la distance du trône, donnait cependant par ses concessions tout ce qu'il fallait aux amours-propres. Ceux même que leur valeur personnelle, que leur esprit ne recommandait pas, recevaient de ce contact impérial une meilleure opinion d'eux-mêmes, et par conséquent une involontaire disposition à lui dévouer les qualités qu'on voulait bien leur reconnaître. Il est si naturel de croire au mérite, à la vertu, de se dévouer enfin à la cause des princes et des gouvernemens qui nous estiment et qui tiennent compte de nos talens!

Cet art de rendre les autres contens, Élisa le possédait par habitude et par nature, par

penchant et par intérêt. Elle avait beaucoup d'esprit pour son compte, et elle en avait encore davantage par celui que ses gracieuses attentions provoquaient. Outre cette coquetterie de sexe que pas une finesse n'abandonne, elle avait encore, si je puis ainsi m'exprimer, une coquetterie d'ambition; elle ne voulait pas être au-dessous de la fortune qui l'avait comblée de ses faveurs, ni démentir, quoique femme, le nom de ce Napoléon qui l'honorait et l'aimait de préférence. C'était quelque chose de piquant que cette alliance de prétentions aimables, cette vivacité d'une femme née dans une condition privée et qui n'en veut pas perdre les heureux priviléges; cette finesse italienne qui animait sa physionomie et ses discours, et cet instinct de grandeur et de dignité qui, tout en retenant les faiblesses et les goûts d'une condition première, savait les soumettre au besoin de l'estime, et se faisait un devoir d'acquérir les qualités solides de son rôle de souveraine.

Ainsi que je l'ai dit, Élisa n'était point belle; mais elle possédait assez d'agrémens pour n'être pas désespérée, et tous les honneurs brillans qui se succédaient à la cour de Toscane

pouvaient en vérité, sans ridicule, flatter et encenser une princesse dont les charmes eussent encore obtenu cet honneur dans un rang privé. Sa beauté était donc officiellement reconnue dans les petites réunions. C'était en quelque sorte le mot d'ordre qui servait de temps en temps à rallier les groupes épars dans le salon; car le cercle, quoique fort restreint, se divisait encore ordinairement en *a parte* moins nombreux. Quand la conversation languissait, quelque chambellan ou quelque autre courtisan de bonne volonté trouvait toujours dans *la mise* d'Élisa, dont le goût éclatait surtout dans ce travail, le texte de quelque dissertation commode que commentait le plus spirituellement possible la galanterie de l'auditoire. Les Français avaient à cet égard des idées mères, jetaient les premiers la motion imprévue d'une louange délicate et fine, et tout le gros de la troupe se cotisait pour revêtir ces rapides improvisations de l'esprit de toute l'hyperbole italienne. Rien n'était curieux comme ces traits rapides de l'agrément français, ramassés au vol par des écuyers ou par des gentilshommes; comme toutes les fadeurs élégantes du moment déve-

loppées, remaniées par des flatteurs de seconde classe en style de dithyrambe.

De tous les grands fonctionnaires, M. le baron Fauchet, préfet de Florence, était celui dont les assiduités étaient les moins fréquentes. Je n'en sais pas trop la raison, mais il appartenait un peu plus à la génération de la république qu'à celle de l'empire, et la jeunesse était la vertu politique pour laquelle la cour de Toscane avait le penchant le plus décidé. M. le baron Capelle, préfet de Livourne, était plus assidu que celui de Florence, et la remarque en fut faite dans le temps et n'appartient nullement à l'auteur de ces Mémoires. M. le baron Capelle était non seulement un magistrat distingué, mais encore un homme de beaucoup d'esprit. Il n'est donc pas étonnant qu'il fût toujours gracieusement accueilli, et la malignité publique, qui aime à appuyer son envie naturelle sur des apparences, n'a pas plus épargné M. le baron Capelle que tous ceux qui comme lui avaient toutes les qualités nécessaires pour justifier ces rumeurs. La seule chose que je sache, c'est que l'empereur, qui pensait sur la vertu des princesses comme César sur celle de sa

femme, et qui voulait prévenir les soupçons injustes que l'opinion malveillante ne manque jamais d'ériger en accusations réelles; l'empereur, dis-je, refusa de donner son consentement à ce que le préfet, qui devait être uniquement son serviteur, cumulât avec sa dignité de proconsul impérial, je ne sais plus quelle charge qu'Élisa se proposait de lui accorder à sa cour. Un beau jour, au lieu du consentement et de l'approbation de Napoléon qu'on attendait, M. le baron Capelle fut appelé à une préfecture plus importante de l'intérieur. Mais ce qui dérouta toutes les conjectures, c'est que cette place étant plus belle, il y avait dans le fait avancement et non disgrâce; et ce qui acheva encore de confondre les suppositions, c'est que la munificence impériale ajouta, dit-on, un supplément de 20,000 fr. de traitement à celui du magistrat exilé de Livourne. M. Capelle partit donc pour Genève, ville devenue très importante par le séjour voisin de madame de Staël, retirée à Coppet, attendu que Napoléon n'était pas sans quelque jalousie contre cette femme célèbre, puisqu'il la traitait en effet en puissance rivale et dangereuse. Ce que je dois à la vérité, c'est de déclarer

qu'à Livourne M. le baron Capelle jouissait de toute la considération que ses qualités aimables méritaient de lui concilier. Il était homme de société autant et plus peut-être que de cabinet. Il n'en faut pas davantage pour mécontenter les médiocrités qui croient les affaires incompatibles avec l'esprit et les succès du monde. Ce préfet fut remplacé à Livourne par M. le baron de Goyon, qui doit être aujourd'hui comte ou marquis; car il tenait à une de ces familles de la vieille roche, que l'empire mettait quelque coquetterie à recruter pour marier la noblesse féodale avec sa noblesse récemment armoriée. Je ne parlerai pas de M. de Goyon; il vint fort tard dans ces pays, et je ne l'ai vu qu'une fois passer en habit brodé.

Tous les généraux, qui alors ne restaient guère en place, et qui passaient par les états de la grande-duchesse, paraissaient comme des étoiles fugitives, comme des astres d'un moment à sa cour; mais parmi ceux dont l'illustration m'était chère, il ne me fut donné d'en rencontrer aucun. Les financiers étaient en fort bonne odeur dans les réunions du soir. Ils soutenaient là mieux qu'ailleurs la diffi-

cile et brillante concurrence des militaires et des aides-de-camp. Ils formaient en quelque sorte le fond de la société, parce que leurs fonctions les mettaient en rapport direct avec Élisa. Ces Turcarets de l'école moderne, qui n'avaient rien de leurs devanciers, et qui semblaient fort bien dressés aux habitudes de palais, étaient entre autres : M. Hainguerlot; M. de Sourdeau, receveur général; M. Scitivaux, payeur; et M. Rielle, intendant général de la maison de la grande-duchesse.

M. Hainguerlot, à la tête poudrée comme un élégant de l'ancien régime, à la taille fine et au port décidé comme un mirliflore du jour, coquet et fastueux depuis les épingles en diamans de son jabot jusqu'aux boucles en émail de sa chaussure, réunit dans ce qu'elles ont de bien toutes les nuances diverses du marquis, du fournisseur et de l'homme à bonnes fortunes. M. Hainguerlot, qui possédait peut-être autant d'instruction que les autres, en laissait moins paraître et atteignait à moins de frais au talent de plaire. Il excellait dans ce que j'appellerai l'esprit du directoire, expression qui ne sera sentie que par ceux qui ont suivi les mœurs de cette époque, sorte de mélange

d'une gaieté tout à la fois leste et bruyante, et d'un grand laisser aller de paroles et de principes, qui convenaient assez bien au caractère de M. Hainguerlot, et qui donnaient à son air d'opulence facile et généreuse comme une grâce naturelle *del non curare*, qui font tout de suite d'un homme riche un homme agréable.

M. Rielle pouvait s'appeler l'antithèse naturelle de M. Hainguerlot. Quand on observe M. Rielle, on est tenté de dire : Voilà la bureaucratie avec des manchettes, et l'arithmétique en habit habillé. Il passait à Florence pour une tête forte, pour une capacité positive et sûre, et son talent était là trop nécessaire pour n'être pas apprécié jusqu'à l'exagération. Quand on tient la cassette des princes, on sait mieux que personne ce qu'ils valent; et le budget de leur maison devient celui de leurs qualités et de leurs vertus. Le culte de M. l'intendant faisait monter bien haut le tarif moral de la grande-duchesse; car on ne saurait imaginer un dévouement plus absolu, une assiduité plus consciencieuse, un empressement plus flatteur. Quand par hasard on questionnait M. Rielle sur quelque objet

sérieux et spécial qui pouvait le rapprocher des chiffres, j'ai remarqué qu'il répondait avec une extrême lucidité, car je me surprenais à le comprendre; mais quand la parole lui venait toute seule, on sentait la gêne d'un commis qui se bat les flancs pour être gracieux. Malgré son vif désir de plaire à la souveraine, qui d'ailleurs l'estimait beaucoup et justement, malgré les avantages d'une taille qui ne demandait qu'à se ployer, M. Rielle avait l'air d'un courtisan mal à son aise, et pourtant ce n'était point faute de bonne volonté, car dès le matin il se mettait en fonctions. Esclave de l'étiquette, on ne l'eût jamais surpris sans le costume de rigueur. N'importe l'heure, le lieu où il était rencontré, on pouvait compter sur la toilette la plus sévère. Je fis un jour beaucoup rire la grande-duchesse, en me permettant de dire que je croyais que M. l'intendant couchait tout habillé. Le bon mot était si vrai, d'une justesse tellement prise sur le fait, qu'un jeune homme attaché à la personne de M. Rielle fut bien obligé de rire comme les autres du portrait de son patron. Ce jeune homme intéressant, que par une familiarité flatteuse tout le monde appelait

M. Eugène [1], venait aussi quelquefois aux soirées du petit comité, et Élisa se plaisait à lui dire les choses les plus aimables. Nous étions fort bien ensemble; c'est de lui que je recevais les appointemens particuliers et les gratifications que la princesse daignait m'accorder. Quoique M. Eugène eût pu être mon fils, il me grondait quelquefois d'une manière toute paternelle sur mes prodigalités, mon humeur vagabonde et mon népris du *qu'en dira-t-on*. La petite mine de ce Caton de vingt ans était si piquante quand elle était sérieuse, qu'il m'arrivait quelquefois de redoubler de folie dans l'espoir de me les faire ainsi reprocher. Excellent jeune homme, un souvenir doit vous distinguer de la foule de tous nos courtisans italiens; votre cœur ne changea point avec la fortune de vos maîtres, et je vous en remercie au nom de la femme généreuse à laquelle presque seuls nous avons été fidèles.

Avant que le chef de M. Eugène, M. Rielle, m'eût aperçue dans l'intimité de la princesse, il ne faisait pas grande attention à moi; il est même probable que je lui déplaisais comme

[1] Lebon était son nom de famille.

une de ces importunes de caisse que la multiplicité des faveurs et des gratifications signalent aisément aux préventions des trésoriers des princes, qui ont toujours l'air d'avoir peur que les majestés et les altesses ne meurent de faim. Mais dès que M. Rielle eut entendu l'excellente Élisa s'exprimer sur mon compte en termes formels de bienveillance et d'extrême intimité, je n'eus qu'à me louer de ses procédés. Je ne causais jamais avec lui, mais il me saluait, comme on salue la faveur qu'on blâme et qu'on respecte.

Un jour que mes créanciers, car, dans les temps de ma plus large opulence, j'ai toujours eu la manie de payer sans compter, mais de payer tard; un jour, dis-je, que ces créanciers impolis, aimant mieux s'adresser à d'autres qu'à moi, vinrent mettre haro à une somme qui m'était accordée, M. Rielle défendit mes intérêts avec fermeté, me remit devant eux et intact le don de ma bienfaitrice, et répondit avec la formule qui accompagnait ses moindres paroles où le nom d'Élisa était appelé par la circonstance : « Puisque Madame a le bonheur « et la gloire d'intéresser S. A. I. et R. *Madame « la grande-duchesse, je ne puis permettre*

« *qu'on la gêne dans l'emploi du don qu'elle ob-*
« *tient comme prix de son zèle et de son attache-*
« *ment.* » Ce jour-là M. Rielle me parut entendre l'administration et les finances aussi bien que Colbert.

Puisque je suis en train de peindre nos financiers, tous, à quelque manie près, beaucoup plus aimables que ces grands seigneurs italiens à la clef d'or, jetés dans le même moule, je ne dois pas oublier M. Scitivaux, qui ne faisait pas sa mine plus orgueilleuse que ses fonctions; homme réservé, aussi loin de la basse adulation que de l'ingratitude plus basse encore; portant à la cour une originalité toujours piquante, celle du désintéressement et de la franchise, ayant de la lecture et de l'esprit, mais ne le laissant paraître que par oubli et par distraction, possédant une mesure parfaite dans l'expression de tous ses sentimens, ne manquant pas d'une certaine causticité dont il sait à propos arrêter les saillies avec une prudence ingénieuse et honorable. Il parle très bien italien, et, sous ce rapport seulement, il trouvait grand plaisir à ma conversation comme à un exercice utile pour ses légitimes prétentions à la pureté de la belle langue toscane; en tout,

M. Scitivaux était un homme distingué, et un certain défaut d'un de ses yeux, qui donnait de l'irrégularité à son regard, par cela même répandait comme un voile de malice sur toute sa physionomie, laquelle allait fort bien à son genre de conversation. Il y avait aussi M. Sourdeau, moins aimable en sa qualité de receveur général qu'en sa qualité de mari d'une très jolie femme, qui eût été peut-être incomparable, si, à vingt-deux ans, elle n'eût déjà été sans fraîcheur. Elle n'avait pas beaucoup d'esprit, mais son sourire s'en passait si bien, ses yeux avaient tant de charmes, et la beauté est si ingénieuse et si éloquente quand on la regarde, que personne ne pouvait être assez stoïque pour s'apercevoir de ce qui pouvait manquer à madame Sourdeau.

Je n'ai jamais revu cette femme ravissante depuis ses beaux jours de Florence; on m'a dit, en 1817, que son mari avait quitté Paris pour aller occuper la place importante de consul à Alger. Je suis bien sûre qu'il y a dans le harem du dey peu de visages et de tournures d'odalisques qui pussent rivaliser avec les grâces de madame Sourdeau, et je suis bien sûre encore qu'une si jolie femme n'aura jamais assez mau-

vais goût pour vouloir tourner une tête à turban. Au surplus, cela regarde son mari.

Beaucoup de jeunes et brillans militaires venaient renouveler souvent, par leurs courtes apparitions, la monotonie du salon grand-ducal, qu'Élisa savait d'ailleurs prévenir par son amabilité naturelle, et par la mobilité d'une imagination habile à chercher pour le lendemain des impressions nouvelles, quand celles de la veille l'ayaient ennuyée. Alors les courses, les promenades aux diverses résidences impériales renouvelaient l'aspect de la cour et dissipaient bientôt les vapeurs inévitables de la royauté.

Je ne sais pas s'il y a un grand intérêt historique à relater minutieusement les détails de ces soirées particulières; les plaisirs de l'intimité sont ceux qui laissent le moins de traces, peut-être parce qu'ils sont les plus doux. On riait, on causait, on jouait au billard, quelquefois à cache-cache; les amusemens les plus simples devenaient, par le contraste du lieu et des personnages, les plaisirs les plus agréables et les plus piquans. C'est, en effet, quelque chose de récréatif que de graves magistrats jouant à colin-maillard et des préfets à la main-chaude.

Malgré le désir de plaire à la souveraine qui n'abandonnait jamais les hommes, des *a parte* s'établissaient souvent, et l'émulation de tous ne semblait point nuire à la sécurité de chacun. Les glaces, les sorbets, le punch, circulaient sans cérémonie comme les bons mots. La princesse me faisait lire des vers; mais elle ne cédait à personne l'honneur de lire les bulletins de la grande armée, et le plaisir de proclamer les exploits de son chef invincible. Le nom de Napoléon une fois prononcé, Élisa redevenait souveraine, et les courtisans, quelquefois mollement étendus sur les canapés, entraînés par instinct ou par complaisance, interrompaient aussitôt le demi-sommeil qu'ils se permettaient. Qu'on ajoute à la liste que j'ai donnée quelques poëtes, quelques antiquaires, qui ne sortaient pas de cette honnête médiocrité qui ne laisse pas même son nom dans nos souvenirs, et l'on aura un almanach presque complet de la cour de Toscane.

CHAPITRE XCVI.

Le prince Félix Bacciochi. — La princesse Élisa. — Leurs enfans.

Mon Dieu! je suis écrivain aussi désordonné que femme étourdie. Mes Mémoires ressemblent involontairement à mon existence et à mon caractère. Je suis au milieu des événemens, et je les retrace bien moins suivant leur importance réelle que d'après l'impression individuelle que j'en ai ressentie. Ainsi me voilà au milieu de la cour de Toscane, ayant passé en revue toutes les grandes et petites vanités depuis la *chambre* jusqu'à la *bouche*, ayant mentionné tous les dignitaires depuis l'ordre militaire jusqu'à l'ordre financier; je n'ai oublié personne, même parmi les courtisans amateurs, personne... que le mari de la grande-duchesse, que le prince Félix Bacciochi.

La dynastie impériale était déjà si ancienne par la puissance du bras qui l'avait fondée, l'usurpateur avait si vigoureusement lancé le char de sa fortune, qu'on eût dit que cette autorité nouvelle avait déjà besoin d'être bercée, comme une vieille monarchie, par les hochets de l'étiquette; et que, dans la conquête du monde, il restait du temps à un grand homme pour la résurrection de toutes les puérilités féodales. Le sang de la maison de Napoléon paraissait déjà si légitime et si pur, que, dans les alliances qui avaient précédé son élévation, il ne devait point être confondu avec celui des étrangers, unis d'abord à elle sur le pied d'une égalité dix ans avant trop flatteuse. Ainsi les gendres de la bonne madame Lætitia n'avaient pu monter au rang d'altesses impériales avec leurs épouses. Ils n'avaient obtenu qu'une moitié de l'avancement et que la première de ces distinctions monarchiques. Jeux étranges de la destinée! Un soldat élevé d'hier sur les pavois, sorti, par la seule force du génie, des rangs secondaires de la société, ressentait déjà jusque dans ses relations domestiques un orgueil de race, une délicatesse de famille égale au moins aux répugnances de Vienne ou aux suscepti-

bilités de Versailles. Il y avait déjà pour les siens des mésalliances, et l'on en agissait avec elles à la manière des anciennes dynasties qui pesaient, avec tant de restriction, le rang des heureux privilégiés que certaines faiblesses condamnaient de royales personnes à prendre pour époux. Les sœurs de Napoléon avaient été mariées comme des bourgeoises; et, par l'effet d'une métamorphose à peine remarquable, au milieu de tant de merveilles que l'on ne conçoit pas que le temps ait pu accumuler en un si étroit espace, ces nobles sœurs se trouvaient avoir dérogé, et leurs maris n'être plus que des inférieurs, et vis-à-vis d'elles que des parvenus.

Le prince Félix Bacciochi devait au hasard une de ces positions singulières. D'une bonne et honorable famille, d'un courage qui lui avait ouvert avec distinction la carrière des armes, d'un noble et généreux caractère, il avait compris avec sagacité et accepté avec bon sens les dons et les exigences d'une si haute fortune. Il s'était prêté de fort bonne grâce à toutes les volontés de l'empereur, et s'était fait avec une raisonnable résignation le simple sujet de sa femme. Élisa gouvernait en son

propre et privé nom; elle était grande-duchesse, le prince n'était que son mari, et non point son égal. Cet échange, ce passage du pouvoir d'un sexe à l'autre, cette domination que le fait établit et justifie souvent dans l'histoire, formait là un principe, une doctrine, un droit de par la grâce de Dieu et les constitutions de l'empire.

Ainsi le vrai titre du prince, ses fonctions publiques se réduisaient au titre de grand-aigle de la Légion-d'Honneur, et de général de division commandant la 29e division militaire. Quant à l'administration et au gouvernement, tout cela rentrait légalement dans les attributions de sa souveraine. Félix n'en prenait nul souci, jouissait avec délices de toute absence de cette responsabilité qui vend si cher ce qu'on croit qu'elle donne à la grandeur, et ne retenait de sa position que le privilége plus doux de s'interposer quelquefois comme ami, comme conseil dans l'aplanissement des difficultés, dans la réconciliation des haines, dans l'adoucissement des rigueurs et la distribution des bienfaits. Aussi l'affection des Toscans allait-elle plus volontiers du côté de ce caractère modeste, et d'ailleurs national,

que vers les vertus plus énergiques et plus capricieuses d'une femme et d'une étrangère. Dans Élisa on voyait un maître :

> Notre ennemi c'est notre maître,
> Je vous le dis en bon français ;

aveu naïf et profond de celui qu'on a si *bonnement* appelé le bon La Fontaine. Bacciochi, au contraire, apparaissait aux préventions populaires comme un ami et un protecteur.

Du reste, doué d'une noble figure, d'un esprit suffisant à un fort bel homme, Bacciochi n'était mari que dans l'acception conjugale du mot. L'union des deux époux se bornait à un échange d'égards et d'attentions réciproques. D'un côté, quoique sa bravoure fût éclatante, quoique la gloire des armes lui fût chère, ses talens à la guerre n'étaient pas assez supérieurs pour qu'il y parût dans un haut commandement; et, d'une autre part, son rang dans la famille impériale ne lui permettant pas une place trop secondaire, il se trouvait dans une de ces positions équivoques qui condamnent un homme à l'inaction par dignité, et qui, faute d'aliment, le jettent dans les plaisirs comme dans une sphère indispensable d'activité.

On pense bien que le prince Félix n'habitait pas avec sa souveraine. Il occupait, rue de la Pergola, un hôtel délicieux qu'on appelait sa cour, laquelle se composait particulièrement de militaires. J'y ai fait de rares apparitions, mais elles m'ont suffi pour apercevoir qu'il y régnait encore plus de liberté qu'à la cour officielle de la grande-duchesse; un mélange du ton militaire de l'empire et de la galanterie facile d'une autre époque, l'humeur guerrière et joviale du camp, y faisaient excuser un peu les licences et les souvenirs du *Parc aux Cerfs*. Grand, généreux sous le rapport des maîtresses, Félix remplissait avec une grande élégance d'imitation son rôle de prince. Élisa savait tout cela; elle m'en parlait quelquefois ainsi que d'une chose convenue, d'un traité agréable aux deux partis, d'ailleurs pleins d'estime, d'égards et d'affection l'un pour l'autre. Élisa connaissait le monde, le respectait, et montrait beaucoup de tact et un sentiment parfait du savoir-vivre, en payant à la société et à l'opinion le tribut de ces convenances tutélaires qui ne sont encore, dans leurs apparentes concessions aux autres, qu'une utile dignité pour nous-mêmes. Mo-

dèle des maris et des femmes, tels que les veulent l'usage et la morale, c'était plaisir de voir ce couple, si délicatement séparé, se rapprocher au spectacle avec une cordiale intimité; le prince plein de déférence, la princesse affectueuse et digne, tous deux sans distraction et sans contrainte, leur enfant placé entre eux comme un gage de souvenir et d'union, et en face de la morale de leurs sujets italiens, pouvant presque, pendant deux heures, passer pour des patriarches. La représentation tombait avec la toile; le prince reconduisait la princesse jusqu'à sa voiture, et chacun rentrait ensuite dans son palais... et dans sa liberté. Il en était de même dans toutes les villes du gouvernement; à Florence, à Lucques, à Livourne, à Pise, à Sienne, leur loge était commune. Les jours de réception solennelle, Félix se retrouvait encore auprès d'Élisa, l'aidait dans les soins et dans les plaisirs du rang suprême; et quand la pièce était jouée, chacun de ces acteurs rentrait encore chez soi comme après le spectacle. Sans le sacrement qui avait uni l'adjudant Bacciochi à la sœur de Napoléon Ier, on l'eût pris infailliblement pour son chevalier d'honneur.

Cet enfant dont je viens de parler était une petite fille charmante, dont la figure rappelait les beaux traits de son père et la finesse d'Élisa. Une pétulance, une vivacité inconcevable, animaient tous ses mouvemens. Un petit orgueil fort original lui faisait quelquefois crier dans l'expression de sa colère ou de sa joie : « Je suis la petite Napoléon ; » mais il y avait dans son dire enfantin mieux que vanité ; c'était comme un bonheur précoce de porter le nom et de rappeler les traits de celui que ses père et mère adoraient comme un dieu. Les plus heureuses qualités de l'âme semblaient devoir embellir dans ce délicieux enfant les plus heureux dons de la nature. Je me rappelle l'avoir vue un jour courir vers une petite fille qui demandait l'aumône, et que le suisse chassait assez durement de l'avenue du Poggio impérial. Elle se mit à pleurer à la vue de la misère de la jeune mendiante, la prit par dessous le bras pour forcer la consigne ; exigea, avec un ton impérieux qui était charmant, qu'on lui donnât à manger, de l'argent, surtout des bas et des souliers, car sa protégée, disait-elle, devait bien souffrir des cailloux. La sous-gouvernante avait beau représenter que c'était

trop que S. A. s'occupât elle-même de ces détails ; qu'elle était mille fois trop excellente, la petite altesse répondait avec une mine à croquer : « Mais puisque je suis la *petite Napoléon*, « *je dois être meilleure que les autres enfans.* » J'étais présente à cette scène, et je puis dire qu'à cet élan du cœur, à cette saillie de sensibilité vraie et gentille, je maudis de toute mon âme l'étiquette qui défend d'embrasser les enfans des princes, car un baiser donné à cette aimable et bonne petite Napoléon m'eût fait du bien.

Élisa adorait sa fille, mais toute sa tendresse pour elle ne lui faisait pas oublier la douleur qu'elle avait éprouvée de la perte d'un autre enfant. Celui-là était un garçon, et l'idée de l'hérédité tourmentant alors toute la famille impériale, on concevra aisément toutes les douleurs réunies d'une mère et d'une souveraine. Plusieurs fois je l'ai vue, au milieu des fêtes et de toutes les distractions de la grandeur, s'échapper furtivement du palais pour aller à genoux jeter des fleurs et des larmes sur le tombeau de son enfant. Regrets cachés, hommages secrets à des mânes chéris, il a fallu vous surprendre pour vous connaître, et votre sincérité

n'en est que plus pure et plus touchante, dégagée de ce faste des cours, de ce luxe des douleurs royales, dont la magnificence altère et gâte le sentiment.

La malignité n'épargnait pas Élisa. Le baron de Cerami, très bel homme, était très assidu auprès de la grande-duchesse; on les rencontrait souvent à cheval, galopant au milieu des parcs; mais comme ses fonctions l'attachaient à la cour, pourquoi voir une faiblesse dans ce qui n'était que l'obligation d'un courtisan ou d'un écuyer, de suivre et d'accompagner sa souveraine? Si les princes de la dynastie de Napoléon avaient eu à s'occuper de la succession de leurs trônes, ces bruits de la malignité contemporaine eussent pu être relevés par l'histoire; ce serait aujourd'hui une indiscrétion inutile que d'en soulever le voile. Tout ce que je sais, c'est qu'Élisa ne parlait pas de ces personnes comme on parle de ses serviteurs.

CHAPITRE XCVII.

Mort d'Oudet. — Sociétées secrètes de l'armée.—Quelques souvenirs de notre liaison.

J'ai souvent entrepris un voyage de quelques centaines de lieues sans m'inquiéter le moins du monde de mes bagages, parce que je suis pénétrée de la conviction qu'une bourse bien garnie est un bagage cosmopolite qui suffit partout pour être immédiatement pourvu de l'utile et de l'agréable. Mais ce que je surveille avec une sorte de superstition, ce que j'emporterais avant l'argent, c'est un petit nécessaire anglais consacré à mes papiers, à mes lettres, trésor de souvenirs également chers à mon cœur par leur joie et par leur amertume. Le soir, quand je suis seule, surtout quand ma journée a été terne et monotone, je prends d'abord machinalement la boîte aux émotions,

et je m'occupe à relire, à regarder, à classer ces précieux gages du passé.

Retenue chez moi par une légère indisposition, après avoir fouillé mes archives sentimentales et ajouté quelques notes du moment, je tombai sur un billet signé Oudet : à la lecture de ses phrases ambiguës et en même temps brûlantes, je ressentis presque un effroi pareil à celui que ce singulier personnage m'avait inspiré dans deux ou trois occasions, effroi bizarre mêlé d'un intérêt puissant. Je n'ai point assez dit tout ce que cet être possédait de prestigieux; un premier regard de lui était ineffaçable. Quand je le connus, Oudet était colonel; souvent on le faisait changer de régiment : on le destituait, mais on le replaçait toujours. Partout il paraissait dangereux, mais il savait paraître en même temps nécessaire. Lui seul au monde pouvait entrer en liaison avec une femme comme cela lui était arrivé avec moi. Malgré toutes ses séductions il m'avait plus éblouie que charmée, et l'amour n'entrait pour rien dans l'impression profonde, dans l'inévitable préoccupation qu'il m'avait laissée. J'avais toujours présumé qu'il ne poursuivait en moi que l'influence d'une femme aimée sur un per-

sonnage puissant, et qu'il ne cherchait à agir sur mon cœur que pour arriver à l'esprit de Moreau. Les hommes simples et candides qui m'en avaient parlé, tels que M. Lecouteulx de Canteleu, l'appelaient un fou ou un intrigant, épithète inévitable pour les âmes originales et fortes, qui n'ont pas encore mis leurs desseins sous la protection d'un succès. Mais cette opiniâtreté d'ambition mystérieuse, obligée de se replier incessamment par les revers, ne consentait à se rapetisser que pour grandir dans l'ombre; contrainte de marcher à un but secret et élevé sous des apparences frivoles, elle pouvait être un signe d'un caractère fatal, mais non pas d'une conduite répréhensible. Sa voix semblait vibrer comme celle de Talma, et sa parole n'était pas moins éloquente que son accent. L'amour, m'avaient dit quelques uns de ses amis, n'était chez lui qu'un essai de ses forces, qu'un apprentissage du magnétisme nécessaire pour manier les esprits. Oudet, en vous touchant, vous communiquait quelque chose de son exaltation, avec charme et inquiétude tout à la fois. On disait encore qu'il était l'âme de quelques sociétés secrètes qui enveloppaient l'armée, qu'il y exerçait une influence

incroyable de principes et d'action, que l'idée des obstacles et de l'impossible même suffisait pour l'exalter, et qu'il se jetait à travers les aventures ainsi qu'à des exercices et à des défis de la fortune. Enfin je conclus encore aujourd'hui qu'il y avait du Fiesque et du lord Byron dans ce Catilina d'état-major. De la grâce, de l'imagination et de la profondeur, avec cela on monte au Capitole où l'on est précipité du haut de la roche Tarpéienne. Hélas! le génie ne serait-il qu'une fatalité?

Moreau, républicain tranquille et modéré, qui ne concevait que le bon sens, la raison, et la surface des caractères et des choses, appelait Oudet un rêveur ou un conspirateur royaliste. Mais une femme, même quand elle n'entend rien à la politique, ne se méprend jamais ni sur les caractères ni sur les opinions, et je surpris assez le sens des paroles toujours singulières d'Oudet, pour croire et pour assurer que les idées républicaines fermentaient seules sous un pareil volcan. Est-ce éloge ou satire? Les femmes, qui n'étaient pour lui qu'un moyen d'action politique ou un objet de gageures audacieuses, passaient pour ne lui avoir jamais résisté plus de vingt-quatre heures; et, chose

étonnante, la brusquerie, les reproches, l'outrage même, étaient ses premières déclarations. Il se faisait ainsi remarquer de force, afin que toutes ses séductions devinssent en quelque sorte irrésistibles par le contraste. Avec moi il avait procédé de même, ou à peu près, ainsi qu'on a pu le voir; mes devoirs envers un grand homme, toutes les défiances possibles me défendaient; une terreur plus salutaire, car elle était plus puissante, m'aidait encore à repousser ses attaques infernales, mais je ne dus peut-être mon salut qu'à mes précautions; je ne succombai point dans la lutte, parce que je sus l'éviter. Quelques mots suffisaient non pas pour ébranler mon cœur, mais pour les bouleverser. Un regard me transportait loin de toutes mes résolutions, de toutes mes pensées. Oudet, lui disais-je alors, éloignez-vous! et je fuyais. Vous changez mon être; avec vous je n'existe pas, je tremble, je ne suis plus moi-même; et quand j'avais pu me soustraire à la magie du pouvoir de ce génie si terrible et si entraînant, je croyais sortir d'un rêve pénible, je me regardais, je me touchais pour bien m'assurer que j'étais restée moi; et ce rêve pénible demeurait dans mon

cœur avec plus de force et de vie qu'une réalité ; et cet homme qui ne m'était rien, qui ne compte dans mon existence que comme le passage d'une figure, comme une ombre presque aussitôt enfuie, cet homme vraiment extraordinaire me persécutait par son image, souvent si éloignée et qui néanmoins semblait toujours être présente. Je refermai bien vite le nécessaire qui contenait mes papiers, et je mis à part, dans la case la plus profonde, les deux ou trois billets d'Oudet, dont l'aspect et la lecture m'avaient troublée comme sa présence même; je me couchai fort tard, et le sommeil vint au jour s'emparer de mes sens agités, et encore pour me faire retrouver en songe ce personnage, cette espèce de démon si singulièrement attaché à ma destinée. Je me crus en voyage avec lui, suspendue au charme de ses récits, à la douceur de ses paroles éloquentes; son regard et son geste traduisaient aussi son âme; il me semblait l'entendre passionner toute une assemblée par la vigueur et l'éclat de ses passions; enfin l'illusion du songe fut si vive et si complète, que je me crus transportée de nouveau sous la terreur magique que naguère m'avaient inspirée ses plus simples démarches.

Réveillée, levée, marchant à grands pas le matin, je le rêvais encore, je ne pouvais chasser cette image d'enfer; elle pesait sur mon cœur comme un poids impossible à supporter; j'avais beau le soulever, il y retombait toujours. Le soir je me rendis au spectacle dans ma loge, espérant plus des distractions de la scène que des efforts de ma raison. J'y étais à peine installée, que du milieu d'un groupe d'officiers appuyés en dehors, sort une voix, un murmure qui nomme Oudet. Un frisson mortel me saisit, mes genoux fléchissent sous moi, et je n'ai que la force, pour éviter de donner à toute une salle le spectacle de mon inexplicable émotion, de me rejeter dans le fond de ma loge, où vint me poursuivre un bourdonnement plus confus qui laissait le nom d'Oudet s'échapper seul par intervalles. Cette loge obscure, cette retraite, cette scène plus dramatique que la scène elle-même, ce tumulte d'une sentasion nouvelle, réveillant un souvenir réel et semblable, tout venait m'assiéger pour m'anéantir. Dans mon trouble, j'entendis distinctement ces paroles plus énergiques et plus terriblement claires : « Oui, il « est mort; Oudet est mort à Wagram, mais

« assassiné. Son corps était arrangé près d'un « buisson, et frappé au dos de plusieurs bles- « sures. Moi qui l'ai connu, qui l'ai vu vingt « fois vis-à-vis de l'ennemi, je puis hardiment « déclarer que la mort des batailles, il l'aurait « reçue en face; il venait pourtant d'être nommé « général de brigade quelques jours avant. Il « n'avait que des admirateurs et point d'envieux « parmi ses camarades. Cette mort est un épou- « vantable mystère que le deuil de l'armée n'a « pas craint d'accuser. Et ce qui ajoute encore à « la singularité de l'événement et à l'éloge de « l'homme, c'est que deux jeunes officiers des « plus renommés, fanatisés par la seule mé- « moire de leur ami, de leur frère, se sont fait « sauter la cervelle près du cadavre d'Oudet.

« — Oh! m'écriai-je, l'homme qui excite des « attachemens si superstitieux et si fidèles était « donc pour tous ceux qui en approchaient « comme un dieu infernal, aussi puissant sur « les hommes les plus fermes que sur la femme « la plus faible..... Oudet mort ainsi..... Ah! « mon ami, vous le disiez quelquefois, je tra- « vaille à mourir assassiné. Oh! moi qui ne « vous fus liée par aucun nœud, qui ai repoussé « vos confidences, qui durant votre vie vous

« ai craint plus qu'un danger, que votre ombre « ne me poursuive pas; votre nom seul éloi- « gnerait le repos, car le souvenir de vous « avoir si peu connu est déjà pesant comme « un remords. »

Je sortis de ma loge et voulus quitter le spectacle pour n'être point remarquée; mon émotion, ma pâleur, étaient trop visibles. Je ne trouvai point mon domestique sous le vestibule, à cause de l'heure peu avancée. J'allais partir, lorsqu'un capitaine d'un régiment qui arrivait de la Calabre s'avança pour m'offrir le bras, jugeant à l'altération de mes traits que j'étais incommodée; j'étais plus que cela, car je me sentais mourir : je refusai avec politesse. Quelques instans après, cet officier revint sur mes pas, comme quelqu'un à qui l'on avait dit mon nom, car il m'interpelle, quoique avec respect, et m'annonce qu'il a pour moi une lettre, qu'il la tient d'un de ses amis chargé de me la remettre, et qu'elle est d'une personne qui doit m'être bien chère.

« Elle est d'Oudet ! » m'écriai-je sans m'inquiéter des suppositions ni des conjectures. « Une lettre de lui ! ah ! par pitié, faites que je « l'aie ce soir même. »

« — Je ne vous demande, Madame, qu'une « grâce, l'honneur et le plaisir de vous la por- « ter moi-même. »

— « Vous ou un autre, n'importe, pourvu « que je l'aie, que je la lise ce soir. »

Cet officier me quitta en me décochant une plate fadeur sur sa félicité. Mon cœur souffrait toutes les tortures de l'inquiétude et de l'attente. Que les hommes sont quelquefois dupes, avec leurs jugemens sur les femmes ! Ils prennent souvent pour leur compte les sentimens qui leur sont les plus étrangers. Ils ne manquent jamais de traduire une de nos émotions au profit de leur vanité ; il semble que nous ne puissions être sensibles que pour le compte de celui que le moment, le hasard, rapprochent de nous.

L'officier ne tarda point à paraître ; il y avait quinze mois que cette lettre m'était adressée, et je la recevais un mois après la mort de celui qui me l'avait écrite au milieu de toutes les illusions de la gloire, de tous les projets aventureux de la politique, qui lui avaient sans doute valu la mort. Je ne transcrirai point cette lettre, quoiqu'elle se soit gravée dans ma mémoire en caractères ineffaçables ; je craindrais de n'avoir ménagé qu'un puéril triomphe

à mon amour-propre, car les expressions exagérées de l'éloge pour ma personne s'y trouvaient absorbées par les confidences sur des vues politiques auxquelles je devais servir d'instrument. La lettre finissait par cette assurance : « A toujours et à bientôt! » Cette promesse si simple me devint, par la fatale combinaison du retard de la lettre et de la mort de la victime, un sujet de craintes superstitieuses. L'officier avait paru s'attendre à une confidence, mais son espoir fut trompé, et cette réserve, jointe à un autre désappointement de sa vanité, m'en fit un ennemi implacable.

Les bavardages de son mécontentement m'exposèrent à de fort ennuyeuses enquêtes. Il paraît qu'Oudet était signalé à toutes les polices impériales; il était en activité à cause de ses talens, et en surveillance à cause de ses principes. Être en correspondance avec une pareille notabilité, avec un homme qui était toujours en état de conspiration permanente, ne voilà-t-il pas un crime suffisant, un attentat digne de tous les regards et de toutes les investigations? Avoir de l'affection pour un suspect, donner des larmes à sa mort, n'était-ce pas mettre l'État en danger? Cependant, ma

position me sauva de tout rapport avec la police, et ce fut une plus haute puissance qui se chargea de connaître mes relations avec Oudet, et de creuser mes complots avec lui. Après beaucoup d'insidieuses questions, cette haute puissance, qui faisait l'office d'inquisiteur volontaire, me dit : « Mais Oudet était fort bel « homme; avouez qu'il était votre amant, que « vous en étiez éprise.

« — Pas plus que de vous, monsieur le « comte; » boutade qui mit fin aux plaisanteries, mais non pas aux questions de l'interrogatif personnage.

« — Mais comment l'avez-vous connu ?

« — A Paris, dans le monde, comme on en « connaît tant d'autres.

« — Mais on ne correspond pas de si loin « avec de simples connaissances, et surtout « leurs lettres ne causent pas une impression « si profonde, ne bouleversent pas si violem- « ment les idées.

« — Je suis charmée, monsieur le comte, de « vous voir si au fait de mes amis et de mes sim- « ples connaissances; mais je dois rectifier une « erreur, *una svista ;* ce n'est pas la lettre en « question qui m'a si vivement agitée, mais cette

« fatalité de la mort de celui qui me l'adressait,
« dont la nouvelle avait précédé le signe de son
« souvenir. J'ignorais qu'Oudet m'eût écrit,
« parce que notre liaison d'un moment n'avait
« eu ni suite ni intimité, et qu'elle n'appelait
« pas le besoin d'une correspondance; cependant
« cette lettre m'est aujourd'hui chère et pré-
« cieuse comme un legs de l'amitié.

« — Je le conçois : Oudet passait pour être
« fort aimable, prodigieusement spirituel; son
« style devait vous plaire, car vous aimez les
« gens d'esprit. »

Ici je fus tentée de renouveler *al signor conte* la mordante déclaration dont je l'avais déjà pétrifié une première fois; mais je me contins, et je me contentai d'ajouter « que je n'avais plus « rien à lui répondre, et que je saurais me « plaindre à la grande-duchesse de l'affront de « cet interrogatoire sur des relations complète- « ment innocentes, et qui d'ailleurs ne regar- « daient que moi. » Étourdi un peu de mon ton, le comte essaya de rattraper sa dignité; mais je l'écrasai par la vivacité d'une de ces impertinences qu'inspire quelquefois à la cour la certitude de plaire aux princes; car la faveur avouée ou secrète dispose singulièrement

à une espèce de courage de vanité que je n'eus jamais que pour de bonnes actions; car cette fumée si contagieuse du palais a laissé, j'espère, mon cœur intact et pur. M. le comte, après quelques momens de repos et quelques pauses nécessaires après son échec, reprit avec l'accent solennel d'un juge, bien peu convenable aux fonctions de la clef d'or : C'est de la part même « de S. A. I. et R. madame la grande-duchesse « que je vous interroge, et vos réponses doivent « être soumises et envoyées à S. M. l'Empereur, « son auguste frère.

« — Cela est faux, répliquai-je; la prin- « cesse connaît comme moi mon aventure avec « l'homme aimable et malheureux qu'on vient « d'assassiner; moi-même je vais lui rendre « compte d'un ridicule et insolent interroga- « toire. L'Empereur me connaît aussi, et il sait « bien que *fama volat* ne conspirera jamais « contre lui. Quant à l'officier qui fait un mé- « tier si honorable, je me charge de lui en faire « mes complimens. » Le ton, la voix, tout ajoutait à l'éclat de ma sortie, et je quittai le pauvre comte, fort étonné de ces manières qui lui révélaient le crédit et la faveur d'une femme qu'il n'avait point jusque-là remarquée,

et qu'il avait traitée en conséquence. Ces méprises font ordinairement le désespoir des courtisans; peu leur importe qui ait l'oreille du maître, pourvu qu'ils le sachent, et qu'ils ne soient pas exposés à se tromper dans ces alternatives de flatterie ou d'insolence, ricochets des palais impériaux ou royaux. Ce que veut le courtisan, c'est d'être à jour en rampant, c'est de voir le vent et de le suivre pour éviter ces naufrages si puérils et pourtant si mortels pour des gens qu'un salut enivre, que le silence fait maigrir, et que la disgrâce achève.

CHAPITRE XCVIII.

De dernier des Médicis. — Comédie de société.

Mon aventure avec le chambellan au sujet d'Oudet en resta là. Il n'avait pas reçu sans doute des instructions fort pressantes; il avait compris tout le danger qu'il y aurait peut-être à lutter contre une femme : la princesse elle-même ne m'ouvrit pas la bouche à ce sujet; enfin, j'aurais perdu jusqu'au souvenir de cette scène sans les profondes impressions que le nom seul d'Oudet suffisait pour réveiller en moi.

Afin de me distraire un peu, je profitai du séjour de la cour à Pise pour y passer quelques jours. Il ne me reste plus de descriptions à faire de cette ville, pas plus que de Florence; mais

si j'ai fini avec les lieux, j'ai encore longuement affaire avec les événemens et avec les choses. Le grave et le frivole, le sacré et le profane, l'observation morale et l'intérêt historique se confondent sous ma plume. Pourquoi les livres ne seraient-ils pas l'image de la réalité? Il serait plaisant, qu'infidèle à son caractère, la Contemporaine ne mît de régularité que dans ses Mémoires.

La manie des spectacles de société, des comédies bourgeoises, existe en Italie comme en France, et il est très curieux de voir la bonne compagnie, encore si entichée de préjugés contre les artistes dramatiques, réfuter elle-même ses préventions par son exemple, les hommes du bel air préférer de se faire eux-mêmes mauvais comédiens que d'admettre les bons dans leurs cercles. La troupe de Pise, je veux parler de la troupe volontaire des salons, était une comédie un peu plus bourgeoise que les autres, c'est-à-dire un peu plus mauvaise, parce qu'elle se composait de gens un peu plus distingués. Pas la moindre mésalliance même pour les rôles de valets et de soubrettes; il n'était pas jusqu'aux utilités qui ne fussent des marchésines et des contessines. Il n'y avait de

talent que dans les costumes. Sous ce rapport ces dames ne laissaient rien à désirer, leur fortune leur permettait la perfection. La flatterie n'a jamais, que je sache, formé les talens, et ces dames, outre leurs tristes dispositions, n'étaient encore dirigées que par les flagorneries des cavaliers servans, et de leurs parasites adorateurs. Toutefois, comme de jolies figures font tout passer dans le monde, leurs charmes produisaient une heureuse diversion d'intérêt, et elles étaient applaudies *con amore*. Malgré la présomption naturelle à des actrices qui n'en font pas leur état, je fus invitée à me rendre chez la comtesse Binelli pour lui donner des conseils sur son rôle, mais au fond seulement sur le costume. J'étais alors si bien revenue de mes illusions dramatiques, et je me considérais comme une si humble servante de Melpomène, que je pris l'invitation pour une méprise, et je ne répondis que pour indiquer madame Bochof, notre premier rôle, femme d'un talent réel et avéré.

On revint à la charge : c'était bien moi qu'on désirait, parce que je parlais italien, et qu'on m'avait vue dans les tragédies d'Alfiéri. Je me décidai donc à mon rôle de professeur, et je fus

m'informer des services précis qu'on réclamait de moi. Jolie, mais d'une gentillesse de soubrette, minaudière comme la Parisienne la plus exercée, la comtesse Binelli avait jeté les yeux sur Mahomet, et en voulait au rôle de Palmyre. Son esprit, que je pourrais bien appeler un *concetti* perpétuel, n'avait pas la moindre idée de la sévérité tragique. Gestes, démarche, organe, tout était d'un contre-sens à faire hausser les épaules. Séide était un peu moins mauvais. Il était brun, déclamait assez bien quand il était étendu sur une ottomane; mais il ne pouvait rester de bout sans que ses forces et sa verve ne l'abandonnassent aussitôt. La troupe avait amené son public dans une petite pièce pour prendre part à la leçon. La petite marchesina était impatiente d'avoir mon avis : elle me dit que j'avais un livre des costumes du Théâtre-Français, que je l'envoyasse chercher; et, sans l'attendre, elle me suppliait de la draper de son cachemire, et de la coiffer de son turban provisoirement, et sans tirer à conséquence. Cette pauvre petite femme mit tant de gracieuse coquetterie à tourmenter ma complaisance qu'elle l'obtint; je remontai en voiture, je fus chercher mon recueil, et je passai la soirée à

couper le costume de Palmyre et la tunique de Séide, puis à faire répéter, à siffler quelques intonations un peu justes à ce perroquet un peu rebelle. Parmi les personnes qui assistaient à cette scène, plus amusante que la véritable représentation, il n'y eut qu'une seule personne assez sensée pour s'apercevoir de tout ce que cela avait de ridicule. Il osa dire à la jolie marquise qu'elle était charmante dans la société, mais qu'il lui conseillait de renoncer au théâtre; qu'elle était trop bien placée dans l'une pour briller ailleurs, et qu'enfin l'intérêt de sa beauté exigeait qu'elle en bornât l'empire. Les dons qui nous manquent sont par malheur ceux que nous croyons posséder, et qui excitent les inutiles poursuites de notre amour-propre; aussi l'Alceste imprudent fut-il boudé par la marquise, qui, grâces à ses yeux, obtint contre lui le renfort de toute la compagnie. Mais cette honorable franchise ne fit qu'appeler plus vivement mon attention sur le Toscan, assez noble pour n'être pas platement flatteur.

C'était un Médicis qui rendait à la dame et à sa nation, et à lui-même, cet hommage qui, d'un mot, dessinait son caractère au milieu de

ces figures sans couleur. On a beaucoup loué Denys-le-Tyran d'avoir su être maître d'école à Syracuse; moi, je savais bon gré au dernier des Médicis de n'avoir pas voulu se faire ridicule comédien de société à Pise. A cet auguste nom d'une race de princes bienfaiteurs, j'oubliai tout ce qui nous entourait pour laisser voir tout ce qui se passait dans mon esprit à l'éveil soudain des beaux souvenirs de Florence.

« *È un Medici è ei,* lui demandai-je.

« — *Per servir la, non il Cosimo.* Un Médicis « pour vous servir, mais non pas Cosme. »

Aussitôt la conversation fut engagée. C'était un homme de haute stature, d'un regard assuré, d'une attitude ferme, qui parlait français comme un descendant de ces illustres protecteurs des lettres, qui avaient fait de leur trône une espèce de capitole des arts. Néanmoins, par un bien délicat souvenir, il aimait mieux parler la langue de sa patrie. Je lui fis entendre tout de suite que je comprenais cette religion nationale, en employant l'idiome des Médicis. Revenant à l'objet de la réunion qui nous avait rapprochés, il m'engagea à détourner la marquise de son projet.

« Je m'en garderai bien, lui répondis-je; j'ai

« pour principe de ne pas me brouiller avec les « vanités innocentes, et de respecter les amours-« propres inoffensifs. »

Malgré tout le désir que j'avais eu de plaire à un Médicis, je continuai à voir la marquise, sans tentative pour la faire renoncer à son caprice aussi bien que sans espérance de l'y faire réussir. Le jour de la représentation arriva sans que le talent fût venu. Décors, costumes, auditoire, étaient on ne peut plus brillans; mais la scène et les acteurs, on ne peut plus ridicules. Un incident fit même baisser la toile avant que les dernières paroles du farouche patron des deux amans ne fussent prononcées. Séide, étendu sur les planches, avait lorgné d'un œil ouvert le charmant minois de Palmyre. Il reçut le corps de celle-ci, lorsque, se frappant gauchement, elle se laisse tomber de toute sa hauteur sur le corps gisant de Séide, qui ne reçoit pas ce fardeau en homme mort ni en frère. Le public, qui était au courant du répertoire de la marquise, demanda la toile, moitié par désapprobation dramatique, moitié par précaution morale. Je sortis avec Médicis en riant aux éclats, et trouvant fort drôle ce nouveau dénouement d'une tragédie.

Reprenant les choses au sérieux, il me disait : « Quelle manie que celle du théâtre pour une « femme du monde ! » Je ne savais que répondre; et quoique je fusse loin de rougir d'avoir eu cette manie, j'étais retenue dans mes velléités de plaider cette cause par le souvenir de ma disgrâce, et la mémoire me donnait de la timidité. Quant à la marquise, Médicis eut la satisfaction de la voir renoncer au théâtre. Un peu de coquetterie l'y avait fait monter; un peu plus de coquetterie l'en fit descendre pour toujours. Sa maison me resta ouverte avec une politesse bienveillante et sincère qui sut vaincre mon aversion pour les visites; ce qui indique assez qu'elles m'étaient aussi agréables que flatteuses. Je vis plus assidument encore Médicis. Il vivait dans un éloignement complet des affaires publiques, au milieu d'un palais, rendez-vous des arts, qu'il appréciait avec goût, et des plaisirs, qu'il aimait avec délicatesse. Malgré son indifférence en matière politique, s'il parlait de la nouvelle cour, ce n'était guère que pour la railler un peu. Du reste il n'en parlait pas souvent, et seulement quand il était provoqué, ce qui arrivait quelquefois avec moi. Les bontés d'Élisa, sa protection utile, son intimité plus

précieuse encore, devaient, malgré moi, amener souvent son éloge sur mes lèvres. La reconnaissance n'est pas, Dieu merci, un sentiment auquel il me soit donné de résister. Mais comme Médicis n'était pas sous l'influence du même sentiment, il ne m'entendait pas parler d'Élisa sans quelque impatience, et sans faire quelques observations un peu aigres.

Il y avait une allée au jardin Pitti, réservée au public, et qu'affectionnait le beau monde; car le beau monde nulle part ne s'amuse, ne se promène que par convention. Je rencontrai un jour dans cette allée Médicis, qui laissa sa société pour venir causer avec moi. En sortant du jardin, nous passâmes sous les balcons de la grande-duchesse; elle y était avec la comtesse Dragomanni, la baronne Torrigiani, et la comtesse Cheradeschi. Je crus que personne ne nous avait aperçus, tandis qu'au contraire nous avions été l'objet de l'attention et de la vive critique de ces dames. Les grandes dames portent en secret, je ne sais pourquoi, une singulière envie aux actrices, peut-être parce que les actrices attirent volontiers les hommages des hommes distingués. J'étais bien insolente d'usurper ainsi le bras de Médicis; d'un homme

illustre et brillant, qui faisait fi des beautés du palais. Médicis était moins auprès de moi qu'il n'eût été auprès de ces dames s'il eût voulu s'en occuper; mais leur malice, admettant toujours les apparences pour des réalités, me déclarait bien leste et d'un air fort résolu. Médicis avait de l'instruction, de l'esprit; il voulait bien m'en reconnaître : n'était-ce pas une raison pour que nous nous rapprochions sans que la morale eût à en souffrir? Mais la cour, qui n'y regarde pas en fait de calomnies, avait bâti sur cette liaison, purement amicale, un texte de suppositions si large, que la princesse crut devoir m'en faire de solennelles réprimandes; et je subis à ce sujet un interrogatoire moitié galant et politique.

Je crus devoir, dans cette occasion, faire un mensonge fort innocent, et par lequel j'espérais me sauver de l'ennui des explications. Je représentai à la duchesse Médicis comme l'homme le plus attaché au parti français, enthousiaste de l'Empereur, admirateur de sa sœur bien-aimée. Médicis était loin des idées de conspiration, mais il n'était pas plus près des idées de dévouement. Alors l'empire était craint et partout respecté : la manie des complots ne pouvait guère être à la mode; tout le monde et sur-

tout les classes élevées qui ont fait bruit de leurs tentatives légitimes, supportaient le joug avec une résignation, en Italie comme en France, fort bien payée, et le reste se dédommageait de l'obéissance forcée, tout au plus par quelques épigrammes clandestines, et jamais l'opposition ne dépassait l'enceinte inoffensive du comité secret. J'ignore si la grande-duchesse savait positivement à quoi s'en tenir sur les sentimens réels de Médicis à l'égard du gouvernement; mais, sans m'écouter beaucoup, le jour qu'elle me parla de ma conduite, elle me gronda un peu plus vertement que de coutume sur les trop grandes libertés de mon indépendance. Les princes qui se donnent la peine de nous réprimander eux-mêmes ne sont pas long-temps en colère; et une prompte et honorable gratification vint m'apprendre que je n'avais rien perdu auprès de ma bienfaitrice.

CHAPITRE XCIX.

Lecture d'un bulletin de la grande armée. — Mort du maréchal Lannes, duc de Montebello. — Trait de vertu.

J'ai déjà dit qu'Élisa avait dans l'esprit assez de grandeur pour comprendre son frère, et qu'elle était plus fière encore de sa gloire, qu'heureuse du haut rang où cette gloire avait placé chacun des membres de sa famille. Dès qu'une campagne s'ouvrait, et que l'aigle impériale reprenait son vol impétueux, la sœur du grand Napoléon assistait en quelque sorte à la marche de nos phalanges victorieuses. On sentait en elle je ne sais quel regret d'être femme; mais elle s'en dédommageait en s'identifiant avec tout ce qu'il y a de plus noble dans les priviléges de l'autre sexe. Alors, des cartes, des plans, des lavis de terrain étaient toujours étalés sous ses yeux; et c'était un curieux con-

traste que la toilette d'une princesse, composée des parures de la mode et des travaux de la topographie. Elle recevait directement les dépêches de l'armée; elle attendait les bulletins avec l'impatience que nous semblons réserver aux billets doux : on avait ordre de les lui apporter à toute heure du jour et de la nuit; et il lui est arrivé plus d'une fois de les recevoir au milieu d'un bal, de les lire à haute voix entre l'anglaise et la montferrine, et de profiter ainsi de l'ivresse ses violons pour contraindre ses sujets à l'enthousiasme de nos victoires.

La campagne de 1809 avait particulièrement excité l'intérêt fraternel et guerrier d'Élisa. Doublement attentive à des résultats dont la sûreté de ses états et la gloire de sa famille dépendaient, tous les soirs on parlait des nouvelles de la veille et des espérances du lendemain. On a vu que jusque dans ses courses solitaires elle employait le temps du tête-à-tête qu'on eût pu croire le plus intime à cette préoccupation solennelle et religieuse. Mais quand les précieux bulletins venaient la surprendre un peu tard et entourée d'un petit cercle de familiers, c'est alors qu'elle se laissait emporter à toutes les effusions de sa joie

et de sa tendresse admirative. On eût dit alors qu'elle regrettait non seulement de n'être pas Achille combattant avec le roi des rois, mais encore de n'être pas Tyrtée chantant ses triomphes. Les heures s'envolaient au milieu d'une conversation intarissable, et chacun, soit par flatterie, soit par sincérité, se plaisait à joindre son tribut d'anecdotes militaires au grand objet de la journée. J'étais auprès d'elle avec seulement trois personnes quand le bulletin de la bataille de Wagram lui parvint. Elle fut elle même alors la lectrice, quoique je fusse présente. Hélas ! à côté des récits ordinaires de la journée s'y trouvaient les détails d'une douleur qui était venue frapper Napoléon jusque dans les bras de la Victoire. Le héros avait battu les Autrichiens, mais l'homme avait perdu un ami : Lannes avait payé de son sang notre cruel triomphe, Lannes avec Ney, avec Murat, le modèle d'un héroïsme presque fabuleux ! Le nom de cet illustre capitaine disputa presque l'intérêt avec le grand Napoléon lui-même. On faisait mieux que de l'admirer, on le pleurait. Chacun était heureux de pouvoir rappeler quelques uns des exploits de ce Parménion du nouvel Alexandre. Mais un adju-

dant-commandant qui se trouvait là étant venu chercher des nouvelles de la part du prince Félix, eut les honneurs de la soirée, par l'intérêt des précieux détails qu'il donna sur les premières campagnes du héros de Montebello.

« C'est peu, ajouta cet officier, que le courage de Lannes pour qui a vu, comme moi, ses vertus. Je ne l'ai pas quitté dans ses campagnes d'Italie; mon grade, ma croix, mon honneur, me viennent de lui. A Lodi, j'étais à ses côtés. Mais, non, son intrépidité n'est pas ce qu'il a montré de plus héroïque dans ces contrées. Il y combattit comme Bayard, et l'égala ailleurs que sur le champ de bataille. Cette ame brusque, emportée, s'élevait au milieu des saillies de son caractère et de ses passions jusqu'au stoïcisme. Pavie avait été pris d'assaut. Le général était à peine descendu de cheval, qu'une dame âgée se présente à lui avec sa fille d'une rare beauté : « Français généreux ! s'écria une « voix divine, je viens vous demander une « sauvegarde pour la maison de ma mère. On « nous calomniera, on dira que ma mère tient « au parti de l'Autriche; elle n'y tient, général, « que par les liens qui m'unissaient à un objet

« sacré de tendresse, qui a été frappé à Lodi « d'une balle française. Oh ! pardonnez-nous « de ne pas vous aimer, mais ne croyez pas que « nous puissions trahir ceux mêmes que nous « n'aimons pas. » Cet élan de franchise, cette naïveté d'aveux touchèrent d'autant plus Lannes qu'il crut et devina aussitôt que l'objet pleuré par Lydia était justement un porte-étendard autrichien qu'il avait lui-même renversé de cheval, et fait prisonnier. Examinant alors en détail les traits de la belle Italienne, il ne douta plus qu'elle ne fût le modèle d'une miniature délicieuse trouvée dans le porte-manteau du jeune Léopold avec des lettres tendres, pleines de passion, et des tresses de cheveux d'un noir d'ébène, pareil aux cheveux de la suppliante. Mon trouble alors, disait quelquefois Lannes, à un long espace de temps de l'événement, mon trouble était extrême, car la jeune fille était charmante, et j'eus la force de l'oublier. La sauvegarde fut accordée à l'instant, et pour la rendre plus inviolable encore, le général alla établir son quartier dans la maison même de la mère de Lydia. Lannes fit davantage. Sans rien confier à la jeune fille, il fit en secret des démarches pour

connaître ce qu'était devenu le jeune officier autrichien. Plusieurs de ses compatriotes avaient été recueillis avec nos blessés dans l'hôpital d'Alexandrie. Chaque jour devenait un danger pour Lydia, et un nouvel effort pour son loyal protecteur. Mais loin d'abuser de sa reconnaissance, il s'en servit au contraire dans l'intérêt de la passion légitime et violente dont il découvrit qu'elle était pénétrée. Dans l'héroïsme de sa vertu, il alla même jusqu'à vouloir lui rendre l'objet d'un premier amour. Le cœur plein des charmes de la jeune fille, il lui demandait pourtant l'âge, les traits, enfin le signalement d'un étranger. Cette haute protection fit de lâches ennemis aux pauvres femmes; tout fut mis en œuvre pour les rendre suspectes, mais en vain. Lorsque l'armée marcha à de nouveaux succès, Lannes laissa à ses hôtesses d'inviolables gages de tranquillité. Ce fut, disait-il, lorsqu'il racontait ce touchant épisode de sa vie glorieuse, ce fut une épreuve terrible que le moment des adieux. Lydia se réfugiait, se pressait sur mon cœur. « Emmenez-« nous, s'écriait-elle : livrées ici à la haine, votre « absence va nous perdre; » et en me parlant, elle ajoutait à l'éloquence de la prière celle

d'un regard qui faillit me faire tourner la tête. Je la serrai violemment dans mes bras : l'innocente fille se méprit, et croyant voir un consentement à ses vœux, elle posa sa jolie tête sur mon sein. Oh ! qu'elle fit bien d'ajouter : « Je savais bien que vous me respecteriez, « et que vous me sauveriez toujours ! » Ce mot me rendit à moi-même, mais je n'osai plus voir la jeune fille que sous les yeux de sa mère.

« Imola et Mantoue subirent le joug, et, dans cette dernière ville, un bien singulier hasard fit découvrir au général Lannes l'amant de Lydia, resté par suite de ses blessures dans l'hôpital avec nos blessés et avec les mêmes soins. Lannes visitait cet hôpital : en s'approchant d'un jeune brigadier français, il aperçut à côté un jeune Autrichien pâle, souffrant, d'une figure intéressante : « Mon général, dit le « brigadier français oubliant ses propres bles- « sures, voilà ce pauvre diable d'Autrichien « dont vous prîtes le cheval, l'étendard et les « billets doux, en lui expédiant son brevet « pour l'autre monde, qui ne l'a encore conduit « qu'à l'hôpital, première étape. Il ne parle pas « trop du cheval ni de l'étendard, ce qui prouve

« qu'il n'est pas Français ; mais si vous ne lui « faites rendre ses chiffons amoureux et le por- « trait de sa bonne amie, il va *ad patres*, aussi « sûr, mon général, qu'il est sûr que nous ta- « perons encore les mangeurs de patates à la « première occasion. »

« Lannes interrogea Léopold, et expédia aussitôt une lettre à Lydia et un ordre pour la faire venir près de lui. La mère et la fille arrivèrent sans être instruites de rien : le général, en la préparant doucement à son bonheur, lui laissa seulement ignorer que c'était lui qui avait de sa main blessé Léopold. Né dans le Tyrol, ce jeune homme renonça sans effort au service de l'Autriche pour adopter la patrie d'une amante adorée qui lui fut donnée pour épouse pure et chaste par le vainqueur le plus généreux. Dans nos temps de gloire et de conquête, les affaires dont les Français se mêlaient allaient grand train. Le mariage se fit donc sans délai : la mère de Lydia avait réalisé quelques fonds; elle avait un frère établi à Stradella, et désira s'y aller fixer avec les jeunes époux. Tous partirent en comblant de bénédictions leur généreux protecteur.

« Lorsque, nommé pour commander la garde

consulaire, le général Lannes accompagna Napoléon en Italie, il apprit la mort précoce de la jeune et belle Lydia, dont l'inconsolable époux habitait avec la malheureuse mère de Lydia et deux petites filles belles comme elle l'avait été elle-même. La maison de la famille infortunée touchait au cimetière de Stradella, où reposait l'objet de tant d'amour et de regrets. Cette présence inattendue de l'homme généreux qui avait uni la constance à la beauté renouvela la blessure profonde de ces cœurs déchirés. « Venez, ô Français grand et magna-« nime, venez bénir sur sa tombe les enfans « que m'a laissés celle qui a béni votre nom « jusqu'à son dernier soupir! » La bonne mère se mit à genoux et s'écria : « Vous avez respecté « l'innocence de ma fille, noble Français, elle « élève là-haut ses vœux pour votre bonheur. « Oh! oui, que les orphelins soient bénis à leur « tour par celui qui sauva leur mère! » Le général céda à cette touchante prière. « Ah! ce fut « pour moi un bonheur pareil à celui de ma « première victoire, » disait souvent le général, que cette scène de souvenirs attendrissait. Il avait les larmes aux yeux en racontant cette bénédiction du brave donnée près d'un tom-

beau sur les têtes innocentes qui lui rappelaient une femme dont le bonheur avait été son ouvrage, et le salut un effort difficile mais bien cher de sa vertu. »

Nous étions tous suspendus au récit du brave officier, confident d'une si noble vie, ami du généreux et intrépide duc de Montebello. Quelle éloquence approche de celle du soldat français racontant les exploits et les vertus de ses capitaines? Élisa, dont le cœur avait de la mémoire, donna depuis ce jour à l'officier des marques nombreuses de son estime et de sa protection; elle avait eu même l'idée de faire reproduire sur la toile ce trait de Lannes, supérieur aux actions si vantées des Bayard et des Scipion. Malheureusement le pinceau italien auquel elle avait confié sa noble intention était habile, mais paresseux; le tableau ne s'acheva point. L'artiste, plus Italien que Français, a fait pis qu'une inexactitude; sa toile s'est transformée, depuis la chute du pouvoir qui l'avait comblé de bienfaits, en une fade adulation : au véritable héros de la scène il a substitué un personnage imaginaire : c'est un général autrichien qui a pris la place de Lannes, et c'est sur un oppresseur de

sa patrie que l'artiste infidèle a fait porter l'intérêt et le mérité de cette grande action, afin sans doute qu'en recevant un salaire il le gagnât tout à la fois par une ingratitude et un mensonge. Eh bien! moi aussi je suis peintre; je le suis au moins par mon culte pour la gloire française, et l'enthousiasme de mes pensées et de mes souvenirs. La plume d'une femme ne vaut pas le pinceau d'un artiste, mais ces Mémoires sont au moins des archives où de véritables peintres pourront puiser l'idée d'une réparation. Cette idée me console et m'enivre; il est un laurier que j'aurai sauvé du naufrage!

CHAPITRE C.

Continuation de mon genre de vie. — Un bal masqué à la Pergola. — La comtesse Barbarini.

Le carnaval est à Florence, comme dans toute l'Italie, une grande affaire. Les femmes les plus sévèrement enchaînées aux devoirs et aux convenances sociales prennent alors très légitimement plus de liberté : c'est en quelque sorte une suspension d'armes accordée par les maris. Le genre de vie que je menais à Florence et la liberté de ma position ne me rendaient nullement cette circonstance nécessaire. Mon Dieu! malgré tout ce qui se débitait sur mon compte, je puis assurer que, suivant la remarque de la princesse Élisa, une femme vaut toujours mieux que sa réputation. J'avais tous les airs du désordre sans en avoir mérité les remords. Arrivée même, je puis le dire, avec la volonté de

modérer dans mon cœur une passion dont le mariage de Ney m'avait montré les dangers, son image, que je voulais chasser, demeurait sans cesse présente à mes yeux, comme un garant de ma vertu. Je cherchais les distractions, mais non pas de celles que le cœur n'est pas là pour justifier et pour embellir. C'est ainsi que les passions nobles et délicates sont meilleures que ne le dit une morale trop rigide; elles préservent les femmes des faiblesses vulgaires et multipliées, sans dignité comme sans excuses. Vivant au milieu des hommes les plus brillans de la cour, au milieu des séductions plus puissantes encore de la gloire et de l'amabilité en uniforme, mon cœur restait intact et inaccessible à tant d'hommages. La vivacité de nos Français, toujours si prompts à espérer sur un accueil et à oser sur une parole, si disposés à prendre la familiarité et le laisser aller de nos propos pour des concessions de notre faiblesse et des provocations de notre coquetterie, m'exposa à bien des méprises, à bien des résistances, sans me déterminer à une seule chute. Pour que je succombe, il faut pour ainsi dire que plus puissant que moi remue ma destinée par des prestiges qui n'aient rien de léger ni de terrestre.

Je puis donc dire hardiment que je soutins l'assaut des amabilités italiennes et françaises de la cour, de la ville et de la garnison, sans avoir à leur reprocher un repentir. Je me compromettais sans jamais me perdre, et par un étrange contraste, j'étais tout à la fois très mal avec l'opinion publique et très bien avec ma conscience. Je courais les campagnes à cheval, en calèche, souvent en homme, escortée par des fous comme moi, dînant, déjeunant où me portait le hasard ou le caprice. La duchesse, qui me faisait souvent des reproches sur mon mépris pour le *qu'en dira-t-on*, y mêla des observations plus sévères que de coutume, me parla de bruits plus étranges les uns que les autres qui circulaient sur mon compte. Elle me cita un des hommes les mieux faits pour plaire comme l'objet particulièrement signalé de mes erreurs, que son immense fortune m'avait fait accepter : « Oui, on vous le donne pour « amant. »

« — Et pour amant généreux sans doute, m'é- « criai-je. Je suis capable de beaucoup de folies, « mais jamais d'une bassesse. Vous me rendrez, « j'espère, la justice de croire que je ne descen- « drai jamais à ces arrangemens à l'enchère, à

« ces mariages à la bougie éteinte, où le dernier « qui a parlé est le premier qu'on accueille. »

Comme j'étais voisine du palais du prince, l'idée me vint que le personnage riche dont me parlait la princesse pouvait bien, dans son opinion, être son mari. Une ou deux apparitions avaient, m'a-t-on dit, accrédité cette calomnie avec mille autres dans Florence. Je risquai quelques mots d'explication dans ce sens pour la détromper. Elle rit aux éclats et en personne que la réalité n'eût pas accablée d'une jalousie conjugale; et, comme la gaieté était la clôture ordinaire des discussions épineuses avec elle sur le chapitre de mon indépendance trop blâmée, j'en fus quitte encore pour des conseils et des recommandations que je suivis un peu plus. Quand le carnaval, dont je vais peindre une scène, arriva, je commençais à mener une vie plus retirée, moins bruyante, et moins exposée aux attentions de la malignité publique.

Il y a à Florence un costume de bal masqué fort laid, quoique riche, qu'on nomme *bayata*, et qui consiste dans une mantille de grosse dentelle qui descend depuis le cou jusqu'au-dessous des genoux, et d'un bonnet en plumes

noires, rappelant absolument un bonnet de grenadier. Grâce à cet étrange édifice, les femmes qui sont un peu grandes ressemblent pour la taille à ces estimables militaires, et celles qui sont petites deviennent ainsi de grandes femmes. Sans masque sur la figure, mais muni de la *bayata*, on est masqué par une fiction légale des mœurs florentines, et les femmes peuvent aller seules et partout. Quant à moi, je n'ai jamais pu me résoudre à prendre la supposition pour le fait, et à ne point mettre ma mine en sûreté sous un carton. La vérité historique me force à dire que, sous cet accoutrement, j'étais parfaitement ridicule. Grande comme je suis, décidée et brusque dans ma démarche, j'avais l'air d'un homme déguisé en femme, ce qui me valut sans doute l'incident que je vais rapporter.

J'étais debout au milieu du parterre de l'Opéra, au milieu d'une cohue fort distinguée, mais qui n'en était pas moins une cohue. On attendait encore toute la cour. La grande-duchesse devait venir au bal avec une mascarade de dévoués courtisans. Je ne parlais à personne pour tout mieux observer. Depuis quelques instans je remarquais une petite dame,

tournant et retournant autour de moi, paraissant indécise, pleine d'impatience et de timidité tout à la fois pour m'approcher. Elle fut accostée à différentes reprises par les hommes de la première distinction, mais aucune femme ne lui parlait. Tout annonçait en elle cependant un rang élevé; et lorsqu'on l'eut par hasard nommée près de moi, je vis que j'avais deviné juste. Au moment où la cour fit son entrée solennelle, la foule sortit du parterre pour se précipiter sur le passage de la grande-duchesse. Je me levai; la petite dame en fit autant, et paraissant de nouveau mesurer ma taille, se décide, et prend mon bras avec vivacité, me parlant fort haut et comme à une ancienne connaissance, puis m'entraîne vers la porte de sortie. Je ne pouvais douter d'une méprise; mais la curiosité, le goût du bizarre et de l'extraordinaire l'emportèrent, et je suivis mon joli guide au lieu de le tirer d'erreur. Il serrait mon bras, auquel il atteignait à peine. La pauvre petite femme tremblait de peur ou d'impatience. Quelqu'un la salua, en tâchant de parvenir jusqu'à nous; mais elle esquiva une plus longue reconnaissance, en me disant : « Ne parle

« pas, je te dirai *mia amica.* » Oh ! pensais-je en moi-même, elle me prend pour un homme, et elle veut que l'on me prenne pour une femme, voilà du piquant. Nous étions à peine dégagées, qu'un domestique paraît et nous conduit à l'équipage appelé de madame la comtesse Barbarini, et les chevaux d'être poussés au galop par l'intelligent cocher. J'avais peine à m'empêcher de rire tout en ôtant mon masque. La petite comtesse, piquée du peu de chaleur de son cavalier, me poussa vivement d'un air boudeur et avec ce reproche : « Voilà donc tout ce « que vous me dites, M. Édouard ! »

Mon visage, très rose et très féminin, vint détromper bien cruellement la pétulante Italienne. Sans trop se déconcerter, la petite comtesse, qui, quoique fort jeune, avait beaucoup d'usage, m'avoua qu'elle m'avait prise pour un Français qu'elle aimait *à la fureur;* qu'il était convenu qu'ils se trouveraient en *bayata* au bal, et que ma taille élevée avait causé son erreur. « Mais, ajouta-t-elle bien vite, cela est « réparable : il faut retourner à la Pergola, « il faut chercher, il faut trouver Édouard; « puis nous reviendrons ensemble, vous *le* ver- « rez, vous *lui* parlerez, et nous irons tous

« trois souper au Cacine; je sais qui vous êtes « maintenant; on vous dit bonne et spirituelle; « Édouard l'est aussi, vous aurez le plaisir de « causer avec un compatriote. » Moi je pensais qu'Édouard aurait eu très mauvais goût de préférer ma conversation à celle d'une Italienne si fraîche et si piquante; mon Dieu, que ma tête était loin d'imaginer la scène nouvelle dont j'allais être témoin!

Le bal était dans tout son feu, et nous eûmes grand'peine à percer la foule. Placée devant la petite comtesse, je lui servais d'égide, et je m'acquittais assez bien de mon rôle de Minerve. De cette façon, nous pénétrâmes jusqu'au foyer, où l'on ne dansait pas, et qui servait plutôt de point de rendez-vous à ceux qui préféraient les douceurs du tête-à-tête au tumulte de la salle. Au bout du foyer, de forme oblongue, se trouve une salle plus petite qui y aboutit par une porte vitrée; à peine y étions-nous entrées, qu'un *bayata*, de ma taille, et masqué aussi, en sort vers l'escalier, donnant le bras à une fort jolie bergère démasquée, qui parlait italien, et avec des éclats de rire d'un assez mauvais ton; le couple se pressait fort, et ma petite comtesse étouffait.

« C'est Édouard, disait-elle ; il ne peut se mé-
« prendre à ce point, il voit bien que cette
« courtisane n'est pas moi ; cela est sans ex-
« cuse : venez, venez, je veux *le tuer !* »

Je tachai d'entraîner sa colère du côté opposé à celui que l'ennemi avait pris ; la pauvre petite comtesse pleurait, mais sans beaucoup m'attendrir, car sa douleur n'étant que vanité blessée, son indignation était bien près d'être plaisante. En face de la rue de la Pergola, près du théâtre, il y avait à cette époque un célèbre restaurant français : on en voyait la porte du théâtre ; le grand *bayata* allait y entrer avec sa bergère au moment où le domestique de la comtesse faisait avancer son équipage. Une balustrade en barres de fer sert là de garantie aux piétons contre les voitures : aussitôt que mon Italienne aperçoit son infidèle, elle quitte brusquement mon bras, se baisse, et passant comme un enfant par-dessous la barre, s'élance au milieu des équipages, saisit la bergère par sa robe fleurie, la fait reculer, et de la main gauche lui applique une demi-douzaine de soufflets, avant que le *bayata*, pétrifié de surprise, ait pensé à secourir sa conquête, peu champêtre, qui, plus

éveillée, allait se venger de la comtesse, si je ne me fusse placée devant, et si son domestique n'eût adressé à la bergère deux mots énergiques qui la rendirent souple et soumise à faire pitié. Mais pendant cette rapide scène, le vrai coupable, le coupable Édouard, s'était esquivé. « Donnez deux sequins à cette femme, « dit la petite comtesse un peu plus calme à « son domestique, et reconduisez-la chez elle.

« — *Eccellenza à troppa bontà*, répondit la « victime toute consolée. »

Exemple curieux de la différence des mœurs et des nuances qui les distinguent dans les diverses nations! Certes, une bergère française de la même classe, traitée de la même façon, eût répondu par une vigoureuse défense à une princesse qui se fût oubliée au point où s'oublia la petite comtesse : celle-ci appela un autre de ses gens, et nous remontâmes en voiture. Ce fut alors le tour des larmes et du désespoir : tantôt Édouard fut invoqué comme un dieu, tantôt maudit comme un diable, comme le dernier des hommes... Arrivées au palais Barbarini, la petite comtesse me força, pour la consoler, de souper avec elle ; elle pleurait tant, que je consentis, non sans quelque crainte, à

rester seule avec elle. « Peut-être, me dit-elle, « préviendrez-vous un malheur : car si Édouard « allait pousser l'insolence jusqu'à revenir ici, « je ne répondrais de rien. Restez, je vous en « prie, cela me calmera; ma voiture vous re- « conduira, et me voilà votre amie pour tou- « jours. Ce n'était pas l'amie que j'aurais choi- « sie; mais il y avait tant de grâce dans un « caractère si mutin adouci jusqu'à la prière, « que je me laissai prendre. »

Le palais Barbarini est un des plus beaux de la place du Dôme. Nous en traversâmes les vastes galeries et les sombres salons jusqu'à l'appartement de la comtesse, qui était d'un goût plus moderne, et où un très brillant ambigu nous attendait. J'eus lieu d'observer encore combien la jalousie *classique* des Italiennes a perdu de son ancienne violence. Elle pleurait déjà un peu moins, mais parlait encore de se venger, et s'applaudissait de pouvoir le tenter en plus grande sûreté de conscience avec un autre Français dont elle déclarait qu'elle était folle.

« Comment! m'écriai-je, vous n'aimez donc « pas Édouard? — Si fait; mais ne puis-je pas « aussi en aimer un autre? répondit l'ingénue

« un peu imprudente. — En aimer un des deux « me paraît bien assez, dis-je en riant : » et la petite comtesse se mit à rire plus fort que moi.

Voyant tant de douleur si bien consolée, je voulus partir, mais impossible. Mon amie improvisée avait à me montrer les billets du volage Édouard, à me raconter les dégoûts d'un hymen disproportionné, les triples torts d'un mari laid, jaloux et avare. La petite comtesse eut la colère bien bavarde sur ce chapitre ; enfin nous causâmes si long-temps, que le jour nous surprit entourées de la correspondance trompeuse d'un ingrat, d'un perfide et, malgré les scènes du bal masqué, d'un indifférent. Quant aux récits terribles de la jalousie de son vieil époux, je la consolai de mon mieux, et je lui dis qu'elle devait avoir de la patience, et même une patience assez facile, d'après les aveux qu'elle m'avait faits, et je l'engageai à ne pas se tromper au point de faire dépendre sa considération dans le monde de l'inconstant caprice d'un amour de quarante-huit heures, terme de sa passion pour Édouard. La petite promit trop pour que je m'en allasse convaincue de sa résignation. Je faisais bien de n'y pas compter : car, le surlendemain, je

sus que la belle malheureuse venait d'entreprendre une tournée dans la Lombardie avec un des officiers attachés au général Miollis. La petite comtesse Barbarini avait vingt-un ans, un beau nom, une vivacité piquante et spirituelle..... J'ai appris qu'elle est morte du chagrin de s'être vue, au milieu des fleurs de la jeunesse, atteinte par la petite-vérole. Il est impossible d'avoir de plus beaux cheveux noirs. J'ai appris encore que cette femme, naguère si jolie, dans toutes les angoisses de la douleur et de la mort, ne pensait qu'à ses cheveux si beaux, qui tombaient pour toujours, à ses lèvres délicates, gonflées et flétries. « Ah! « mon Dieu, disait-elle, quelle horreur! quel « spectacle! perdre ce que mes amans aimaient « tant! » Je frissonnais à ce récit d'une vanité qui, devant la mort, étalait de si puérils régrets, et qui n'avait pas de pensées plus sérieuses pour comparaître devant l'Éternel.

J'ai rencontré, après ces tristes nouvelles et à deux ans de leur connaissance, un homme pour qui la voix publique avait publié les faiblesses et les bienfaits de la comtesse : elle lui laissa en mourant des diamans pour plus de 30,000 francs. Il était déjà marié avec une

marchande de modes, qui dissipait tout ce patrimoine de si mauvaise origine avec un sergent de la garnison. Je ne pus m'empêcher de dire à cet homme, qui, me reconnaissant, avait entrepris de me faire l'histoire de ses douleurs conjugales : « Que voulez-vous ! il y « a une justice distributive ; vous savez le pro- « verbe. »

CHAPITRE CI.

Course en Espagne. — Le maréchal Ney. — Souvenirs du général Lasalle.

Nous ignorions dans notre heureuse Italie, surtout après les sécurités de la bataille de Wagram, tout ce qu'une autre guerre avait de grave et de mortel pour l'empire; je veux parler de l'occupation de la Péninsule par les Français, qui d'abord escamotée par la diplomatie, s'était presque aussitôt repentie que livrée, et où des juntes de moines offraient plus de résistance et de forces que tous les rois de l'Europe ensemble dans leurs conseils. Napoléon, qui s'attachait à cette guerre, à cause de sa durée, bien plus comme à une gageure qu'à un intérêt, avait voulu que tous ses généraux s'essayassent à cette conquête, peut-être pour apprendre au monde la distance qui séparait ces

grands mérites du mérite toujours vainqueur de leur maître. Je n'avais point reçu depuis mon départ de Paris de nouvelles de Ney. Son nom, toujours le premier inscrit sur les bulletins, n'avait brillé dans aucun de ceux qui avaient consacré les efforts héroïques de la campagne de 1809 en Allemagne. L'Empereur, qui savait apprécier la gloire et les travaux de ses lieutenans, mais qui n'en voulait pas la concurrence, n'avait que très rarement accordé les honneurs du *Moniteur*, espèce de Capitole des grands triomphes militaires, aux généraux chargés de la soumission de l'Espagne, pendant du moins qu'acteur principal il occupait la scène lui-même au cœur de l'Autriche. J'avais su à peine, par les nombreux officiers avec lesquels j'étais en relation à Florence, que le maréchal n'était point iosif, et que s'il ne figurait point à la suite du héros, vainqueur une troisième fois de l'Autriche, Ney avait en quelque sorte reçu une procuration de gloire moins bruyamment divulguée, mais non moins dignement remplie. Tous les bruits qui circulaient sur la nature particulière de cette guerre d'Espagne excitèrent bien vite mon imagination, en me représentant Ney comme exposé à des dangers

nouveaux pour lui. Avec la foi qu'on me connaît en son courage, ce n'étaient pas les boulets que je craignais pour cette tête si chère encore, malgré l'indifférence, l'éloignement et les distractions, mais une mort qui n'eût pas été digne de lui, mais l'escopette clandestine des guérillas, ou le stylet fanatique du moine. Ce craintif intérêt ne faisait que me déguiser un sentiment plus secret et plus puissant que je trouvais encore trop d'orgueil à ressentir, pour n'en pas écouter la voix et n'en pas accepter les nouveaux dangers.

Ma tête une fois remontée, mon cœur une fois inquiet, je sus bientôt les événemens de la Péninsule beaucoup mieux que ceux qui venaient de se passer en Autriche. Ney commandait en Espagne le sixième corps de la grande armée, ayant en face les Anglais et le général Wilson, auxquels il avait fait connaître déjà suffisamment sa présence par son activité et son intrépidité miraculeuse.

Mais je n'étais plus alors aussi libre qu'à l'époque de la campagne d'Eylau; je n'avais plus cette indépendance qui dans ma vie précédente s'était toujours faite l'esclave de mon amour. J'avais été contrainte de renoncer

à mon existence aventureuse, et (le dirai-je?) à courir, sans en être priée, après celui qu'un lien légitime semblait éloigner de moi. Toutes les raisons d'orgueil, de convenances, de raison, combattirent quelque temps, arrêtèrent vingt-quatre heures ma pensée; mais enfin, toute autre considération céda au doux souvenir d'une amitié de frère, jurée à mon départ et dans une séparation qui avait été encore si tendre. La conscience est si accommodante quand elle entend un cri de bonheur, que, tout en prenant le parti de rompre mon ban, je me faisais à moi-même l'illusion de croire qu'il me serait possible d'obéir à l'impulsion de mon cœur, en restant en même temps fidèle à la réserve commandée par la position nouvelle du maréchal : hélas! il était dans ma destinée de manquer à bien des devoirs, par religion pour des sentimens plus forts qu'eux.

J'obtins de la grande-duchesse un congé de deux mois; elle me dit en me l'accordant : « Allez, puisque courir en chevalière errante « est un de vos besoins; mais que ce voyage soit « une simple course et point une campagne. « Si vous n'êtes pas de retour, si vous n'êtes

« pas ici dans deux mois, vous trouverez en « arrivant votre passe-port pour Paris sur votre « toilette. » Je promis, et, ce qu'il y a de plus curieux pour une femme comme moi, je tins parole.

Le même jour de mon audience de congé, j'étais partie en poste, et je me rendis de Florence à Perpignan, comme s'il se fût seulement agi d'un voyage de Paris à Versailles. Pour retrouver dans son atmosphère de gloire l'objet de mon délirant enthousiasme, cinq cents lieues, douze cents lieues ne me paraissaient qu'une enjambée. L'Amour est comme les dieux d'Homère, en deux sauts il toucherait au bout du monde. J'avais beaucoup d'or et encore plus de résolution : avec cela on va vite et l'on arrive bientôt. Je fus donc promptement au milieu de l'Espagne, sous l'influence de cette température brûlante comme les grandes passions. Ney, qui ne reposait guère non plus, venait soumettre la Galice. Je rejoignis son corps d'armée à Banos, quarante-huit heures avant qu'il ne fût en présence de l'armée anglaise, que le maréchal battit complétement. Déjà l'aspect de la guerre, la rencontre des bataillons français, ce parfum de gloire, plus

doux à respirer dans ce pays que celui des orangers qui l'embaument; cette vie active, animée tout entière d'émotion et de spectacle, ravivait mon imagination fatiguée des vides plaisirs des cours et de la voluptueuse Italie. Je me sentais là dans mon élément : j'approchais de Ney, j'approchais du cœur qui seul pouvait faire battre le mien. J'étais heureuse rien que de le savoir si près de moi, et de lui apprendre qu'une lieue nous séparait à peine. Voici le billet que je reçus en réponse au mien :

« Puisque c'est votre goût d'avoir un bras ou « une jambe de moins, à cheval... et venez. »

En lisant encore cette courte et militaire invitation, je saute en selle et me voilà en avant. J'avais à peine fait un quart de lieue que je *le* rencontrai; et je lus sur sa physionomie rayonnante tout ce que son billet ne m'avait pas dit, cette joie de me revoir, qui était la récompense de mon voyage et le bonheur même. J'ai oublié le nom des endroits où nous passâmes; mais jamais il ne me semblait avoir vu de lieux plus enchanteurs, de ciel plus beau, d'aurore plus douce. Quelque chose de sauvage et de

fier relevait cette nature riche et pittoresque. La route était bordée de rochers comme d'une couronne. « Voilà un magnifique abri de pré- « cipices, me dit Ney, dont les revers boisés « assurent la fraîcheur; arrêtons-nous ici; vous « devez avoir besoin de repos; nous avons tous « deux besoin d'épanchement et de causerie; » et nous voilà, les brides de nos chevaux passées au bras, écartant d'une main vigoureuse les broussailles odorantes, et cherchant une retraite qui pût entendre nos confidences : elle était facile à trouver dans les ravins de la Galice; et, à quelques centaines de pas de la route, nous pûmes nous croire entièrement seuls au monde. Nos chevaux furent promptement attachés, et la solitude, choisie un peu plus loin encore, compléta la sécurité de cette entrevue si soudaine et si peu espérée. Nous étions assis depuis quelques minutes quand Ney heurta du pied le tronc d'un vieux cèdre, et me dit : « Ici, « Ida, ici est un appui pour nos pieds, qui pour- « ra nous préserver au moins d'une chute; » et, confians en cet appui si bien rencontré, nous ne craignons plus de fouler la mousse embaumée qui nous sert de divan sauvage. Je le regardais comme une de ces figures d'un long

rêve, que le jour montre et éclaire soudain, et qu'on reconnaît avec toute l'anxiété et tous les troubles du songe. C'est lui, cependant; c'est bien lui, me disais-je; je le sens à la gloire qui brille sur son front, aux pressions de sa main puissante et reconnaissable autant que sa gloire. Songeant plus au héros qu'à l'amour, au capitaine nécessaire à son armée qu'à l'homme nécessaire à mon cœur, il me prend un frisson craintif à l'idée de cet isolement dans un pays si plein de dangers, où une halte du guerrier peut inopinément être surprise par le poignard ou la balle des partisans; dans un pays où la haine du nom français retentit et veille de montagnes en montagnes. Je me sentais coupable d'exposer à ces périls, au-dessous d'un grand homme, cette vie si chère et si belle, que des assassins avertis pouvaient trancher. Ce ne fut là qu'une rapide pensée, mais une pensée vive et saisissante, qui, troublant mes idées, me fit me serrer avec force contre Ney, et en laissant échapper ce murmure étouffé : « Ney, « mon ami, ne restons point là; éloignons-« nous. — Non, non pas, me répondit-il en « me retenant; où serions-nous aussi bien, sans « témoins d'un bonheur que je retrouve, et

« qui a besoin de solitude et d'effusion mysté-
« rieuse..... » Je le regardai avec surprise à ces paroles, mais avec délices, car j'étais aussi heureuse qu'étonnée de lui être restée si chère. Ses pensées répondaient aux miennes; il y avait eu communauté de souvenirs, il y avait sympathie de joie; jamais la physionomie de Ney ne m'avait paru plus expressive, jamais ses regards plus éloquens, jamais sa parole plus enivrante. Je repris, à l'aspect de cette sécurité empreinte dans les traits du guerrier, une sécurité pareille; il est de ces momens où tout ce que l'on éprouve cède au contre-coup de tout ce qu'on inspire. Oh! que ce bonheur donné par un grand homme fut plein d'inexprimables délices! Nos cœurs, séparés par un si long terme et de si longues distances, paraissaient ne s'être jamais quittés, et goûtaient le plaisir d'une conviction pareille, et d'une égale communauté d'émotions. Une frayeur nouvelle vint suspendre l'enchantement, et lui donner en quelque sorte tout le prix d'une victoire. Le revers du ravin qui nous avait reçus descendait en pente très rapide; le tronc de l'arbre qui supportait l'effort de nos pieds, appui solide et pourtant impuissant, céda et rompit tout à coup au moment

même où, plongés tous deux dans le ravissement d'une causerie intime, nous avions oublié jusqu'à la possibilité d'un pareil péril, dont la présence d'esprit et la force prodigieuse de Ney nous sauvèrent seules : d'une main il saisit les branches du buisson qui nous avait abrités; de l'autre il me presse et me serre violemment contre lui; et, grâces à cette lutte, nous pouvons reprendre haleine, échapper au précipice, et nous parvînmes à regagner nos chevaux. Ney n'avait pas seulement sourcillé devant ce singulier et épouvantable danger; mais il y avait dans sa joie de notre salut un je ne sais quoi de tendre et d'aimable, et pour ainsi dire comme un sourire du courage heureux, une flamme semblable à l'étincelle électrique qui m'avait ranimée mourante et blessée après la bataille d'Eylau.

Ma tête, plongée dans les touffes d'un buisson pendant la frayeur et la scène à laquelle nous venions d'échapper, avait retenu, sans que je m'en aperçusse, des feuilles singulièrement mêlées à mes cheveux blonds, dont mes trente-deux ans, alors bien sonnés, n'avaient point altéré les boucles ondoyantes et dorées. Leur nouvel ornement en rappela à Ney la

beauté ; mais il les trouvait trop bien conservés, et voulait les admirer pour eux-mêmes. C'était quelque chose de bien doux que cette main victorieuse chassant et détachant avec légèreté les feuilles sèches confondues avec mes tresses flottantes, comme une bonne mère toucherait la tête d'un enfant adoré de ses doigts délicats et tendres. « Là, franchement, me dit il, « avez-vous eu peur? » Je levai mes regards sur les siens : c'était répondre. « A quoi pensiez-vous « dans le moment de la chute qui pouvait être « si fatale? — A vous seul..... » Et jamais je n'avais dit aussi vrai. « Mon âme, emportée vers la « vôtre, enlevée à toutes les pensées de la vie, « pensait ce qu'une plume célèbre fait dire à la « Fille du désert; j'aurais aussi voulu comme « elle, serrée *dans des bras chéris*, *rouler d'abî-* « *mes en abîmes*, avec les débris de Dieu et du « monde. »

Nous étions l'un et l'autre échappés au naufrage, mais sous le charme d'un anéantissement presque aussi absolu que celui où nous eût plongés sa réalité. Aucune autre pensée que celle de cette rencontre, aucune autre révélation que celle de notre commune félicité. Nous cheminâmes une heure encore ensemble,

et bercés par un oubli complet de l'existence matérielle et différente, dont, à quelques pas de là, chacun de nous allait reprendre la chaîne. Il ne me demanda point d'où je venais, où j'allais. Je ne lui demandai pas davantage quels étaient les projets de son ambition, ses intérêts présens dans la vie. Je n'étais plus l'amie d'Élisa; il n'était plus le lieutenant de Napoléon. A quelque distance de Banos, Ney s'arrêta, me tendit la main, et ne me dit que ces mots : « Le devoir, l'honneur, nos promesses, « aujourd'hui violées, nous commandent de nous « séparer. » — « Ne m'en voulez pas d'être venue « de si loin pour les rompre; cette entrevue suffit « à mon bonheur, suffit au courage de sup- « porter un éloignement qui ne lui coûtera « plus, puisque je vous vois; je viens de prendre « des forces pour le reste de mes jours. » — « Gé- « néreuse Ida, me répondit-il, vous êtes aussi « bonne qu'extraordinaire. Adieu ! adieu bien « tendre et bien reconnaissant. Les Anglais « n'ont pas eu de mes nouvelles depuis ce « matin : je vais les charger en pensant à « vous. »

Après cette courte et dernière communication de nos cœurs, nous montâmes à cheval,

et partîmes chacun dans une direction opposée. A trois lieues de là, je repris la poste, et je regagnai les Pyrénées comme je les avais franchies, sans m'arrêter, sans rien observer, sans rien regarder, n'ayant vu en Espagne qu'un Français pour lequel j'aurais donné l'Espagne, l'Italie, la France même, avec autant de facilité que je les parcourais. Exténuée de fatigue, je m'arrêtai deux jours à Barcelone, qui ressemblait bien plus à un arsenal qu'à une ville, et à un camp qu'à une place de commerce. Sachant à quel point Ney portait l'amitié pour ses compagnons de gloire, je ne l'avais point attristé par les tristes nouvelles de la mort du maréchal Lannes et du général Lasalle, moisonnés en Allemagne, et dont la mort avait mérité les pleurs de la Victoire elle-même. Ney, d'ailleurs, avait sans doute appris ces grandes douleurs; son cœur si intrépide, si dédaigneux du trépas, n'entendait jamais sans émotion le récit des pertes qu'entraîne la guerre : je le savais trop pour en renouveler chez lui le pénible sentiment. D'ailleurs, ce n'est point comme aide-de-camp, mais comme femme, que j'avais pris la route d'Espagne.

Jusqu'à Mont-de-Marsan, mon voyage, où

je n'avais quitté la chaise de poste que pour un tête-à-tête de trois heures, ne m'offrit rien de remarquable. Je passai encore deux jours dans cette dernière ville, logée à la maison des bains. Je rencontrai plusieurs personnes de connaissance dont la société, dans une autre situation d'esprit, eût pu m'être agréable. J'avais là, pour voisine d'appartement, une Espagnole qui m'inspira une vive curiosité, sentiment que notre première entrevue changea en intérêt sincère : elle était veuvé d'un brigadier attaché au général Lasalle, mort à Wagram; et elle me donna sur le général des détails pleins d'intérêt, dont elle embellissait encore le récit de tout le feu d'une imagination castillane.

Caroline Amaldi appartient à une famille noble de Valladolid, mais qui ne l'est pas en Espagne. On était sûr au moins de la pureté de sa race par sa beauté. Jeune, belle et tendre, comme toutes les filles de l'Hespérie, Caroline traînait d'assez tristes jours auprès d'une vieille tante qui n'interrompait sa prière que pour la gronder, et ne quittait son chapelet que pour surveiller d'un œil inquiet sa pupille. Après la victoire de Torquemada, où le général Lasalle venait d'ajouter un éclat nouveau à sa

renommée déjà si belle, la retraite de Caroline fut envahie, et par une de ces crises inséparables de la guerre, elle se vit séparée de sa famille et à la merci des vainqueurs. Un maréchal-des-logis du 10e régiment la sauva du déshonneur. Le brave avait reçu une blessure fort grave, et on fut contraint de lui faire l'amputation du bras. Caroline devint sa garde vigilante et dévouée. Né dans la même ville que son chef, ce brave en parlait avec tout l'enthousiasme d'un vieil attachement et d'une admiration de chaque jour. Il aimait à raconter comme tous les malades, et la bonne Caroline l'écoutait avec un vif plaisir, car cela lui faisait tant de bien d'être écouté! Il se plaisait surtout à lui expliquer la destinée toute héroïque de son général. « On ne se figure pas ce qu'était « Lasalle, répétait-il. Il était lieutenant avant la « révolution, mais comme on l'était alors, par « protection. Eh bien, il a jeté de côté cette « épaulette qu'il n'avait pas gagnée, et puis il « est allé s'enrôler comme simple soldat dans « le régiment, et puis il a passé fourrier à l'ar- « mée du Nord, et puis lieutenant bientôt. Il « a battu Auguste de Prusse et Scheverin, « comme devait le faire un descendant de Fa-

« bert. Je suis de son sang, disait-il, et je le « prouverai. Qu'est-ce que la noblesse sans « bravoure, et qu'est-ce que la bravoure sans « preuves? » Enfin, des qualités morales, le maréchal-des-logis, panégyriste minutieux et exact, comme tous les panégyristes du monde, passait à l'éloge des avantages physiques de son jeune chef. Les récits disposent singulièrement au bon effet des rencontres. Le pauvre blessé ne sentait que le charme et ne voyait pas le danger de ses éloges. Ils excitèrent vivement l'imagination de celle que le militaire, peu fort sur le chapitre du cœur humain, ne voulait pas cependant passionner pour un autre, tactique d'autant plus malheureuse que le maréchal-des-logis n'avait pas pour lui ce prestige de jeunesse et de beauté qui peut braver les concurrences. Il aurait pu être le père de Caroline, mais celle-ci ne supposait pas qu'avec cet âge, peut-être aussi qu'avec si peu de naissance, le blessé pût concevoir la moindre intention de tendresse; elle continuait de lui prodiguer les soins dont le pauvre homme interprétait l'assiduité dans un sens beaucoup plus étendu et plus personnel. Malgré, ou peut-être à cause de cette erreur, Caroline

chercha à voir le général Lasalle; « et, m'a-
« voua-t-elle, je le vis trop pour mon repos. »
Lasalle, intrépide et brave, aimait les femmes autant que la gloire, et la gloire comme une femme. Frappé de l'éclatante beauté de la jeune Espagnole, il chercha toutes les occasions de plaire à celle auprès de qui l'amour était si avancé, que déjà elle l'aimait en secret.

Le terrible combat de *Medina de rio del Seco* venait d'être livré. Burgos était au pouvoir des Français. On dirigea les blessés sur un autre point. Caroline vit donc s'éloigner celui à qui elle devait la vie et l'honneur, et qui aspirait à obtenir plus tard sa main pour récompense. Caroline me dit avec une naïveté charmante : « J'ignore comment cela se fit, mais devant « me rendre auprès de ma tante, je pris une « direction tout opposée, et je me trouvai, « moitié volonté indécise, moitié hasard inévi-
« table, auprès du général Lasalle et sous sa « protection, qui depuis ne m'a plus manqué « qu'à cette heure, hélas! où tout manque à « Caroline... tout ce qui donne le bonheur, car « il n'est plus! »

Après quelques momens de silence, Caroline continua : « Un jour, à Medina, le général

« Lasalle entre chez moi, et me montre une « lettre que venait de lui écrire son digne ma- « réchal-des-logis. Tenez, la voici : lisez-la vous- « même; elle a décidé de ma vie. »

« Mon général,

« La jeune et belle Espagnole que vous avez « près de vous a été sauvée par moi. J'en suis « amoureux fou, en tout bien tout honneur, « mon général, car j'en voulais faire ma femme. « On me dit qu'elle est presque la vôtre. Je ne « veux pas le penser; vous ne pouvez l'épouser « tout-à-fait; envoyez-la moi; car je vous l'a- « voue, perdre Caroline me ferait maudire mon « état, et même ma croix, à laquelle je suis, « vous le savez, si attaché. »

Caroline crut voir que son consentement ferait plaisir au général, et, soit dépit d'amour-propre, soit mouvement de générosité, elle lui dit : « Puisque je ne puis rien attendre de l'a- « mour, je me dévoue à la reconnaissance, et « j'accepte un mariage de raison. » Le mariage eut lieu en effet à Mont-de-Marsan. Préférant

la France à sa patrie, Caroline y vivait heureuse, mais son mari ne lui parlait que de son général; et même après l'hymen, cet excès d'admiration militaire, et le nom incessamment répété par un époux, tourmentait la vertu conjugale de la belle Espagnole. « Mon mari cepen-
« dant, disait-elle, n'apprécie tant le courage de
« son chef, que parce qu'il est lui-même d'une
« valeur à gagner le bâton de maréchal. »

Je sautai au cou de Caroline, pour l'expression de ces sentimens tout français. « Il m'avait
« promis, ajouta Caroline, que je le suivrais
« partout; que je ferais avec lui toutes les cam-
« pagnes. Hélas! un commencement de grossesse
« m'a retenue à Paris. J'ai vu partir l'homme
« loyal et bon auquel m'unissait la reconnais-
« sance, et l'homme adoré que mon cœur, sans
« être infidèle, et que mon imagination, sans
« être ingrate, devaient ne jamais oublier,
« quand cela n'eût été que pour plaire à mon
« mari. Ah! devais-je sitôt tout perdre dans la
« vie, et voir accabler mon cœur d'une double
« mort! car ces deux sentimens se confondaient.
« Mon mari et son général ont été frappés dans
« la même bataille, à côté l'un de l'autre. Il fal-
« lait donc, hélas! qu'ils se retrouvassent par-

« tout ensemble! Maintenant, me voilà sans « amis, sans protection, sans patrie: car, com- « ment me représenter dans la mienne après « avoir oublié ma naissance pour un soldat « français? Je dois finir dans le deuil une jeu- « nesse qui pouvait encore compter d'heureux « jours. Les pleurs, je l'espère, ne me laisse- « ront pas long-temps souffrir, et m'aideront à « mourir. »

Cette rencontre m'avait émue et intéressée au point de me faire désirer d'entretenir quelques relations avec Caroline; mais le tourbillon nouveau au milieu duquel j'allais encore tournoyer, ne me permit ni de suivre mon penchant, ni d'exécuter ma promesse.

Après un prompt et pénible voyage, j'arrivai à Lucques, trois jours seulement avant l'expiration de mon congé. Je m'empressai d'informer la grande-duchesse de mon retour par une lettre soumise, respectueuse et dévouée, afin non seulement d'éviter la peine dont on avait menacé mon inexactitude, mais encore pour réveiller ses bonnes dispositions à mon égard.

CHAPITRE CII.

Retour à Florence. — Le *mois Napoléon*.

La grande-duchesse fut sensible à mon attention et surtout à mon exactitude. Je la vis le lendemain même de mon retour à Florence; elle eut la bonté de me dire que je venais de lui donner une preuve de souvenir, un gage de dévouement, qui ne seraient jamais perdus dans son intérêt et son estime. « Je vois maintenant à quoi se ré-
« duisent tous les propos de la malveillance sur
« votre compte; une femme prête à faire des cen-
« taines de lieues pour un sentiment ne peut
« descendre à toutes les peccadilles vulgaires
« qu'on lui reproche. Une grande passion est la
« meilleure réfutation en même temps que le plus
« sûr préservatif des faiblesses communes.....
« Mais celui pour lequel vous avez fait le sacri-

« fice de ce pénible voyage, comment vous a-
« t-il reçue ?

« — Très-bien !... militairement. Il m'a gron-
« dée, il m'a serré la main ; et, au bout de trois
« heures de conversation, il m'a congédiée.

« — C'est égal, malgré la célérité de la route,
« les seules fatigues du voyage l'élèvent au rang
« d'une campagne ; cela doit vous être compté
« double.

« — Mais j'espère bien que ce ne sera point
« là mon dernier chevron.

« — Curieuse femme ! j'aurais beau faire fouil-
« ler dans ma bibliothèque, je n'y trouverais
« jamais un roman qui pût soutenir le parallèle
« avec votre vie singulière. Mais, d'ailleurs,
« quelles nouvelles me rapportez-vous d'Espa-
« gne ? J'entends quelles nouvelles politiques.

« — Je serais fort embarrassée de vous en
« donner ; je n'ai rien vu, rien entendu que ce
« que j'allais entendre et voir. Mais vous pou-
« vez être tranquille, les soldats du grand Na-
« poléon sont là ; n'est-ce pas comme si d'avance
« vous lisiez dix numéros du *Moniteur ?* »

« — Très bien, très bien ! de l'enthousiasme
« militaire, de la confiance en nos armes, du
« dévouement à ma famille ; il y a chez vous

« de la place pour tous les nobles sentimens, et « je vous en sais gré. Quand il m'arrivera des bul- « letins de l'armée d'Espagne, je vous ferai appe- « ler, et, comme récompense, vous me les lirez. « En attendant, vous passerez chez M. Rielle; « il a, de ma part, quelque chose à vous dire. « Comme un officier de la grande armée, vous « méritez de recevoir le *mois Napoléon* [1]. »

Je quittai la princesse, avec une vive émotion de tant de bontés, et je repris mon genre de vie habituelle à Florence, sûre que désormais il était à l'abri de la calomnie et de la disgrâce. Mon service devint plus fréquent que jamais; et, quoique rarement officiel, il m'attira un peu plus que par le passé les cajoleries des plus grands officiers, qui n'ignoraient plus mon intimité auprès de la souveraine.

[1] Napoléon, qui n'ignorait pas que l'argent est le nerf de la guerre, qui avait d'ailleurs cet ordre qui sait à propos être prodigue, et cette économie qui peut toujours être généreuse, accordait tous les ans, sur sa cassette prévoyante ou sur son commode trésor du domaine extraordinaire, sous la forme d'une gratification, la valeur d'un treizième mois d'appointemens et de solde à la garde impériale. Voilà ce que les soldats, dans leur ingénieuse reconnaissance, avaient appelé le *mois Napoléon*.

Il y eut cependant un de ces premiers dignitaires de la cour de Toscane dont j'obtins l'attention autrement que par le sentiment de banale courtoisie, qui fait que l'on cause par politesse craintive, et que l'on sourit par habitude servile; tout cela pour obéir à la maxime des cours : qu'il faut être bien avec tout le monde. Ce personnage, d'une bienveillance différente, n'était rien moins que le grand aumônier. Monseigneur Zondadari jouissait auprès de la princesse d'une juste estime, et à Florence d'une popularité méritée. Jeune encore pour un cardinal, on eût facilement reconnu son état à sa charité, et son âge à ses manières caressantes. La bonne grâce, la facilité mondaine de ce prélat, complétaient l'illusion d'une vieille cour, en jetant le manteau, l'esprit et les manières d'un brillant coadjuteur ou d'un petit abbé de Versailles, au milieu des pompes militaires d'un palais illégitime. De la dévotion, on ne pouvait guère en attendre d'une princesse spirituelle et quelque peu philosophe; et, quand le maître n'en donne point l'exemple, bien à tort on tenterait les chances d'un prosélytisme religieux, n'ayant pas la faveur pour auxiliaire. L'éloquence du père Bridaine elle-

même se serait perdue au milieu de cet enivrement de l'empire, dans cette atmosphère de gloire, qui ne comprenait guère que les *Te Deum*.

Facile comme un Italien, léger comme un Français, adroit comme un diplomate, mais vertueux comme un apôtre, le premier aumônier d'Élisa n'exposait point son ministère, par les provocations d'un zèle outré et qui eût été inutile, au ridicule du discrédit et au scandale de l'impuissance. Sa tolérance aimable n'était pas non plus un abandon de ses devoirs, une autre sorte d'hypocrisie volupteuse, substituée à l'hypocrisie fervente et s'associant aux faiblesses qu'elle n'ose pas foudroyer : il y avait de l'indulgence d'inclination, du bon goût naturel dans les concessions aimables, mais non complaisantes, du digne vicaire de notre chapelle; et, en effet, sa présence, qui n'eût pas réprimé, tempérait heureusement les libertés de l'époque et du lieu, obtenait déjà beaucoup cette décence extérieure, ce respect public, ce décorum religieux qui, de la personne de l'aumônier, se reportaient non sans profit sur le culte dont il était l'habile représentant.

Quoique je fusse là bien obscure, il me

sembla que M. l'aumônier m'avait remarquée. J'avais pris pour une attention particulière ce qui n'était que l'effet d'une bienveillance générale. M. Zondadari souriait en masse, si j'osais m'exprimer ainsi, jetait sur tout le monde des yeux bienveillans et pleins d'onctions, et, dans mon ignorance des regards d'un prêtre indulgent et charitable, je me surprenais un certain orgueil de ce que je croyais une préférence; et voilà dans ma tête fort peu orthodoxe comment j'interprétais le sourire apostolique de monseigneur. Je me disais : Tout homme est curieux; notre bon aumônier, qui vit ici dans un monde étranger, qui ne reçoit, hélas! les confessions de personne, qui ignore jusqu'à ces petites aventures d'intérieur nécessaires pour l'intelligence des discours où tout est rétinences et allusions, voudrait, par mon intermédiaire, se mettre au courant de la langue du pays, et savoir de la seconde main, ne le pouvant de la première, à cause de son état, les anecdotes et les peccadilles de nos dames. Je me trompais dans les interprétations comme dans les faits, car M. Zondadari, malgré tant d'intentions supposées, ne chercha nulle occasion de m'adresser la parole, à mon grand regret, car j'avais dé-

couvert qu'au milieu des beaux esprits de garnison et d'antichambre qui m'entouraient, son esprit, plus délicat et plus cultivé, m'eût été d'une précieuse et agréable ressource.

Pour lier connaissance avec ce bon et spirituel ecclésiastique, il fallut que j'allasse le chercher, non pas au tribunal de la pénitence, ma religion ne le commande pas, mais au sein de ses travaux, dans le sanctuaire de ses bienfaits. Quand le malheur frappe à ma porte, je ne le renvoie pas à d'autres pour être secouru; mais comme il est des momens où il frapperait en vain, j'aime encore mieux être importune que sourde à une prière, et dans ce cas seulement je sais me faire solliciteuse. Il s'agissait d'une bonne action : je n'hésitai pas à me présenter chez l'aumônier de la princesse, pour demander les secours de la charité en faveur d'une pauvre famille accablée de misère. J'en reçus l'accueil le plus flatteur, je vais mieux dire, le plus généreux : il me donna une petite somme en argent, et me promit d'aller voir les malades de cette pauvre famille, de leur porter les consolations de la religion et les alimens du besoin.

« Nous nous concerterons ensemble, ajouta-t-il, « afin de donner de la permanence et de la

« suite à cette bonne œuvre. » Oh! si j'étais catholique, c'est un directeur pareil qu'il me faudrait; je ne répondrais pas, si je le rencontrais, de ne point faire mon salut : bon, affable, laissant les plus petits s'approcher de lui, heureux de venir à qui l'appelait, content d'entendre des paroles et des dispositions pieuses, mais n'ayant point la rage de provoquer les cœurs, et de recruter des conversions comme des triomphes.

Une amitié qui date d'un bienfait est, ce me semble, chose assez honorable pour qu'elle soit chère à qui l'inspire et à qui l'éprouve, et je ne compte pas au nombre des moindres attachemens dont il me soit permis de me glorifier ma liaison avec un prélat révéré, qui faisait certes preuve de tolérance en ne refusant pas l'intimité d'une femme douée de quelques qualités, d'un bon cœur, jamais de mœurs peu religieuses, d'un âge encore suspect, et que devait bien plus que tout cela éloigner de lui le malheur de n'être point catholique romaine, et de ne point penser de même en matière de dogme. Cette dernière circonstance, M. Zondadari l'ignorait, car je ne songe guère à en faire part à mes amis. Ce

fut bien indirectement qu'il apprit que j'étais protestante comme, on va le voir.

J'allai un jour chez le bon aumônier pour mes pauvres, car j'en avais rencontré d'autres que les premiers, et je savais n'être jamais repoussée d'une bourse où il restait toujours quelque chose pour l'infortune. Ma visite se faisait en carême, et je le savais, attendu qu'en Italie il n'y a pas moyen d'ignorer cette époque très observée de mortification et de pénitence. M. Zondadari était à table; malgré l'époque, le coup d'œil n'avait rien d'effrayant pour une profane, et si je remarquai que tous les plats étaient maigres, je m'aperçus aussi qu'ils étaient d'un maigre à contenter l'appétit le plus délicat et le plus difficile. Je souris : une gracieuse invitation répondit à mon sourire : « Vous pouvez « en toute sûreté de conscience accepter mon « déjeuner; ici tout est maigre.

« — Je le vois, Monsieur l'aumônier; mais il en « serait autrement que je le pourrais encore.... « D'ailleurs, je m'arrête dans mes aveux, je « craindrais trop qu'ils ne me fissent perdre « votre précieuse amitié.

« — Comment! est-ce que le carême vous ef-

« fraie? est-ce que votre santé ne peut le sup-
« porter, ou que votre négligence refuse d'en
« suivre les commandemens? Vivriez-vous en
« hostilité avec l'église? » Puis, s'approchant de moi avec intérêt: « Je m'en doutais, ajouta mon-
« seigneur; je vous ai vue assister à la messe,
« et.... » Il eut beau suspendre la phrase, je ne répondis pas, et j'avoue que mon silence et mon embarras étaient un peu calculés.

« — Tenez, reprit l'indulgent prélat, je devine,
« vous n'êtes pas catholique; j'en ai déjà eu le
« soupçon, car je vous ai plusieurs fois observée
« à la chapelle, et j'en étais presque sûr à la
« manière dont vous faites le signe de la croix.

« — Mais...

« — Il n'y a point de mais.... Convenez que
« j'ai raison.

« — J'en conviens, je ne suis point née dans
« la religion catholique, apostolique et romaine.

« — Je vous plains, car je suis forcé de vous
« avertir que hors de notre église il n'est point
« de salut; mais ce n'est point votre faute, c'est
« le malheur de votre naissance beaucoup plus
« que le tort de votre esprit. On a tant de peine
« à trouver mauvaise la religion dans laquelle
« nous a bénis notre mère! Mais ne vous ef-

« frayez point : ni mon intérêt ni mon amitié « ne se refroidiront à cause de la différence de « nos principes... Mais pourquoi assistez-vous « à la messe?

« — Parce que, n'importe où l'on prie Dieu, « un chrétien est à sa place, et je suis chré- « tienne.

« — Vous dites bien, vous faites bien; j'aurai « grande joie de vous voir assister à la messe, « puisque votre religion le tolère. »

Je lui demandai en quoi je me trompais sur la manière de faire le signe de la croix. M. Zondadari daigna me l'apprendre, me prit le bras avec bonté, guida ma main ignorante, mais bien disposée, et je dois à cette bienveillante et estimable répétition de me signer aussi bien que si j'eusse été élevée dans un couvent. Oh! c'était un excellent homme que M. Zondadari! plein d'instruction, pouvant prêcher dans presque toutes les langues vivantes, admirant Racine autant que Massillon, priant la Vierge devant les belles et gracieuses figures de Raphaël, et lisant volontiers le Tasse après son bréviaire.

CHAPITRE CIII.

Voyage à Milan. — Le poëte Monti. — Un trait de bienfaisance du prince Eugène. — Histoire de Giraldina.

Nous voici arrivés à l'un des plus grands événemens de la vie de Napoléon, son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise, avec la fille des Césars, comme disaient les poëtes du temps. Je suppose fort qu'Élisa avait eu d'assez bonne heure la confidence de cette révolution dans la famille impériale; car, lorsque la nouvelle en devint publique, elle n'eut pas avec moi cette facilité d'abandon, ce laisser-aller d'émotions que lui donnait la réception des plus courts bulletins. La chose méritait bien pourtant qu'elle en parlât; mais je ne pus savoir ni pénétrer sa pensée à ce sujet, si ce n'est peut-être à son silence, qui ne laissait pas d'être parlant. Au surplus, elle eut peu le temps des

confidences. Tout allant vite avec Napoléon, elle reçut bientôt l'invitation de se rendre à Paris, ainsi que tous les autres membres de la famille qui faisait une si haute alliance. L'empereur put se donner le plaisir de se présenter à sa jeune épouse avec un cortége d'une douzaine de rois, que tous il avait faits ou qu'il avait tolérés, ce qui était bien à peu près la même chose.

Pendant que les grandes machines de l'empire jouaient toutes à Paris, il y avait relâche au petit théâtre monarchique de Florence. Le voyage de la grande-duchesse devait même être de quelque durée; mais loin de s'affliger des vacances, tout le monde en général en était content; car ce qu'il y aurait peut-être de plus doux serait du loisir avec appointemens, situation sociale appelée depuis sinécure. Ce qu'une lectrice en disponibilité avait de mieux à faire était de parcourir cette belle Italie, où chaque ville est un musée, où chaque village est un souvenir, où l'instruction peut s'acquérir au milieu des plaisirs et des fêtes. Je n'avais pas entendu ma position à Florence pour avoir le goût des arts, et surtout la passion des courses; mais déjà

familiarisée avec les beaux sites, ou les admirables chefs-d'œuvre dont est si pleine la terre classique, je choisis ou plutôt je me laissai entraîner vers ce qu'on a nommé le Paris de ces contrées : Milan, capitale du royaume, dont Bonaparte avait joint la couronne à son sceptre français, comme par reconnaissance de ses premières victoires, qui le lui avaient mis dans la main. D'ailleurs cette ville m'était chère : une secrète et orgueilleuse coquetterie me poussait de préférence vers des lieux dont le grand événement qui occupait l'Europe relevait encore pour moi l'enivrant souvenir. Je trouvai piquant de visiter la chambre témoin d'une préférence du grand Napoléon, au moment même où la fille des rois allait recevoir son amour.

C'est le premier voyage que la vanité m'ait fait faire, si l'on peut appeler vanité une glorieuse réminiscence dont un grand homme était l'objet. Milan n'a jamais eu de plus beaux jours que ceux que j'y passai vers cette époque célèbre du mariage, qui fut alors en Italie aussi bien qu'en France un temps de réjouissances publiques et d'enthousiasme. J'allai m'installer là où j'avais été installée à une

époque encore peu éloignée. Le prince Eugène, vice-roi de ces contrées, était absent au moment de mon arrivée. Mais, ou mon séjour à Milan fut bien long, ou le voyage du fils de Joséphine à Paris fut bien court; car, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne tarda pas à revenir, comme pour se consoler auprès de son peuple de ces grandes scènes de famille qui venaient de mettre son cœur à de si bizarres épreuves.

J'avais conservé à Milan quelques connaissances; je les eus bientôt épuisées; mais, ce qu'il y a de charmant dans ce pays, c'est que la politesse n'y va pas, comme en France, jusqu'à cet héroïsme de l'ennui qui vous fait supporter les conversations, les visites, les hommes et les choses qui vous sont les plus antipathiques : à Milan, on voit qui l'on veut et comme on le veut; on se prend quand on se convient, on se quitte quand on s'importune; on y use le temps à son gré, à ses risques et périls; on y vit, on y existe avec ses coudées franches; tout est donné à l'esprit, au plaisir, aux aises surtout; et cet apparent égoïsme de la mollesse étant général, cesse presque d'être un vice, parce que personne ne donne plus qu'il

ne reçoit, et que là où il n'y a point de dupes, il n'y a point non plus de fripons.

Même quand on n'aime peu la musique, ce qu'il y a encore de mieux à faire à Milan, c'est d'aller passer la soirée à la Scala, le plus beau théâtre du monde, attendu qu'il est le plus grand et le plus commode. Ces bons Italiens, si célèbres pour leurs adorations musicales, traitent cependant encore l'art qui les charme le plus à la manière dont ils traitent tout; ce n'est pour eux qu'un ami dont ils choisissent les bons momens, qu'ils prennent, qu'ils quittent à propos. On pourrait dire que l'on fait de tout à la Scala : on y cause, on y joue, on y mange, on y dort, on y entend même de la musique. Quant à moi, ce que m'offrit de plus agréable ce bazar de voluptés fut la rencontre de deux personnes que j'avais beaucoup connues, et qui, à des titres différens, méritent bien un souvenir dans le récit de ce voyage; je veux parler du poëte Monti, et d'un ami d'Oudet que je ne nommerai pas, parce que les amis d'Oudet se trouvent encore aujourd'hui suspects, et qu'il est inutile de donner leur signalement aux gracieuses polices de l'Europe. La connaissance de ces deux personnages, une fois

renouvelée dans ma loge, n'en resta point là, et pendant tout mon séjour à Milan, je ne cessai point de les voir intimement, surtout le second.

Le bon Monti, qui réunissait à toute l'imagination d'un poëte toute la candeur d'un enfant; qui avait déjà, et de bonne foi, passé par plusieurs opinions différentes, jouissait depuis quelques années de l'estime particulière du vice-roi. C'est une remarque qui m'a frappée au milieu de cette foule d'hommes distingués dans tous les genres, qui ont, à tant d'époques contraires et sous des traits si divers, défilé sous mes yeux : que la fixité des principes, la constance des opinions, la fidélité aux maximes politiques, sont rarement le privilége des hommes supérieurs. On dirait que l'esprit est girouette de sa nature. Une tête un peu vaste a plusieurs cases : à mesure que l'une se vide, l'autre s'emplit. Il n'y a que la médiocrité qui soit douée en quelque sorte de l'immobilité de ses idées par leur indigence : comme elle n'a pas beaucoup, elle garde ce qu'elle a, elle s'y attache, elle s'y cramponne; et le monde doit quelquefois à ces natures plus stériles de grandes vertus, des caractères suivis que

leur médiocrité élève quelquefois jusqu'au sublime.

Les hommes à imagination se conduisent par excès : admirables quelquefois dans chacune de ces saillies de conduite ; s'y portant avec toute l'énergie des vues promptes et passionnées ; mais changeant de marche et d'allure ; mais aussi puissans dans un mouvement contraire que dans les résolutions primitives. L'heureuse faculté de tout saisir, de tout comprendre, devient ainsi quelquefois l'inconstance et la versatilité.

Monti avait donc pu, avec la même bonne foi et le même enthousiasme, embrasser la république et l'empire, concevoir la grandeur de l'une et la gloire de l'autre ; car, dans les deux, se trouvaient toutes les illusions les plus capables de séduire et d'entraîner. Ses vers, enfans de ces impressions différentes, de ces sentimens successifs, avaient tour à tour été tirés d'une lyre capricieuse et mobile. Ce qu'il y avait de plus piquant dans cet aimable et ingénu caractère, c'est qu'il ne déguisait rien aux autres pas plus qu'à lui-même. Ainsi, au milieu de mille autres confidences (car, bien différent des poëtes ordinaires, ce poëte ingénieux savait

parler d'autres choses que de ses vers), Monti me parla cependant de l'extrême désagrément, dans les compositions poétiques, de choisir des sujets contemporains. En effet, il avait entrepris un grand ouvrage sur les campagnes de Napoléon; cet ouvrage était commencé depuis 1804 et ne pouvait jamais finir. Il s'appelait *le Barde de la Forêt-Noire*. Ce barde prophétise continuellement les victoires de Bonaparte et la défaite des coalitions. Monti m'en a récité de nombreux passages, et entre autres celui de cette fabuleuse campagne d'Égypte, où le génie de la civilisation et celui de la guerre marchaient ensemble; où l'on voyait un membre de l'Institut conduire les armées françaises à une double conquête, aussi souvent entouré de savans que de soldats, inscrire en courant son nom sur les Pyramides, et ne s'arrachant des bras de la Victoire que pour venir se jeter dans ceux de la patrie, qui de loin montre ses flancs déchirés et appelle un sauveur. Par malheur pour le pauvre Monti, il donnait à ses vers la couleur du moment, et la couleur du moment changeant à chaque campagne, il était obligé de supprimer à la fin des sentimens exprimés au commencement des opérations. Ainsi, au mo-

ment de la bataille d'Austerlitz, les Autrichiens étaient traités en ennemis et avec les hyperboles de l'insulte et de la haine. La paix de Presbourg arrive : il faut bouleverser tout, et remplacer les strophes de l'insulte par des couplets de réconciliation : les Autrichiens sont nos amis. Le poëte espère au moins ne pas perdre le fruit de sa première indignation : les Russes lui restent à maudire. Mais les événemens marchent encore plus vite que les corrections. L'entrevue de Tilsitt ne semble réconcilier deux empereurs que pour brouiller un poëte avec son ouvrage : la muse ne peut pas être plus méchante que la guerre. La voilà encore obligée d'adoucir et d'effacer ses couleurs, de rendre ses pages contre les barbares du Nord aussi blanches que les neiges de l'Ukraine. Monti respirait un peu, et la fortune semblait n'en plus vouloir à la prosodie, quand la campagne de 1809 se déclare, et replace les Autrichiens dans la position d'où le pauvre poëte avait eu la complaisance de les déloger. Hélas! que ne peuvent l'amour du travail, le besoin de la gloire et les nécessités d'un poëme! Monti s'était remis en guerre avec l'Autriche comme son héros; mais son héros allait si vite,

qu'il se trouve encore, à la fin de la campagne de 1809, avoir fait du sublime inutile contre Vienne, soudoyée par Londres. « Ma foi, me dit « Monti, voici encore un événement qui me dé- « sole : tandis que l'empire est en fête pour le « mariage de Napoléon avec l'archiduchesse « Marie-Louise, je suis en deuil des plus belles « inspirations de mon poëme; la postérité arri- « vera sans me trouver en mesure avec elle. » Je consolais de mon mieux cette plaisante infortune du génie, en disant à l'illustre écrivain qui en parlait même en riant, qu'heureusement il avait autre chose à lui laisser, et qu'il pouvait être tranquille.

Pendant tout mon séjour à Milan, je reçus du bon et spirituel Monti des attentions qui me touchèrent d'autant plus que je savais qu'il n'en était pas prodigue.

Ma plus grande occupation dans cette capitale de la riche Lombardie fut cependant plutôt une vie extérieure que les plaisirs de la société. Le matin, j'allais faire quelque promenade pittoresque ou quelque visite curieuse; le soir, j'allais à la Scala causer et mettre en commun, avec quelques bienveillans interlocuteurs, mes observations. Ma manie de tout voir et de tout

entendre me valut le spectacle d'une scène piquante que je vais retracer avec d'autant plus de plaisir qu'elle révèlera en même temps un trait honorable du prince Eugène Beauharnais, et prouvera que, guerrier intrépide, le fils de Joséphine possédait aussi les vertus du roi et le cœur généreux de sa mère.

La place du Dôme à Milan, dans les temps de réjouissances publiques, offre à peu près un coup d'œil pareil à celui du boulevard du Temple à Paris. Ce sont de tous côtés cafés, jeux, spectacles, parades pour le peuple, dont la bonne compagnie se donne aussi le plaisir. Un jour que j'avais pris mon chocolat à la glace au grand café, je vis la foule courir vers le portail du Dôme; je me laissai aller au mouvement, et je n'étais pas la moins leste et la moins avide du groupe empressé. Là je découvris l'objet de tant de curiosités en émoi : une chaude discussion s'était établie entre un capucin et un agent de police. Le premier, l'œil en feu, la figure haletante, gesticulait et criait; l'autre, véritable Ulysse de carrefour, employait toutes les formes de l'art oratoire, appuyé de l'autorité, pour faire comprendre au révérend père que le moment était mal choisi pour prê-

cher dans la rue; que le peuple, appelé à la joie par les événemens, était en humeur naturelle de s'y livrer, et que risquer la parole de Dieu au milieu d'une saturnale permise, c'était la compromettre et l'exposer au scandale. Adossé au pied de l'église et sous un Christ énorme qui se trouvait sous le portail, le capucin s'électrise par la résistance, et s'emporte par les observations. Il se tourne en face de l'honnête agent de police, et, l'apostrophant, ainsi que la foule qui redouble, moitié en français, moitié en italien : « Oh! je vois bien, s'écrie-t-il, je « vois bien où vous voulez en venir; vous ne « voulez pas de nous : *son i Francesi che vi bi-* « *sognano*, et vous allez me parler d'un des nô- « tres qui, aussi courageux que moi, foudroya « les plaisirs profanes en appelant le peuple « égaré au pied de Notre-Seigneur. Eh bien! « oui, il eut raison; et au lieu d'être là à bâiller « et à écouter les lazzi et les polichinels, je vous « dirai, oui, venez ici, *venite*, *venite quâ*, *ecco*, « *ecco*, *è questo il vero pulcinello che salvarvi* « *può anime dannate* [1] ! »

[1] « Venez ici, c'est là, c'est là le véritable polichinel qui peut seul vous sauver, ames damnées ! »

L'invocation du révérend père capucin était accompagnée d'une gesticulation furibonde, et d'un signe plus expressif encore, qui ne craignait pas d'indiquer le Christ à la foule indignée. Alors l'agent de police changea de façons, et se contenta, sans phrases, de faire arrêter et de conduire en lieu sûr l'apôtre imprudent dont le zèle mal placé causait un scandale bien plus grave que celui contre lequel tonnaient ses discours.

Près de moi se trouvait une personne des plus respectables, tenant une jolie petite fille de huit à neuf ans; sa bonne mine, ses paroles, ses cheveux blancs, laurier du vieillard, m'inspirèrent un de ces désirs de lier conversation auxquels je n'ai jamais su résister. Je le lui témoignai, et il y répondit avec cet empressement affable qui permet facilement les questions. « Vous parlez, lui dis-je, du vice-roi en « termes qui me flattent comme Française. C'est « un bonheur pour moi que la justice rendue « à mes compatriotes. » En ce moment la petite fille posa sa tête charmante contre la main de son grand-père, et lui dit d'une voix caressante : « *Carissimo mio, dica pure a questa si-* « *gnora gli affanni della sfortunatissima Ge-*

« *raldina.* » Tout en entrant dans le jardin *del Corso Orientale,* le bon vieillard nous raconta ce trait touchant du fils adoptif de Napoléon :

« Depuis plus de deux cents ans, de père en fils, une honorable famille de Milan occupait un bel emploi au palais des princes gouverneurs de la Lombardie ; celui des Gerolonni, qui occupait cette place à l'entrée des Français, s'était livré à une franchise d'opinion qu'on eût dû respecter, puisque cette fidélité à des maîtres proscrits devenait seulement une *sublime imprudence.* Dans tous les pays, sous tous les règnes, la dénonciation se pratique parce qu'elle rapporte. Gerolonni fut dénoncé, dépouillé de ses emplois, jeté dans un cachot, sans communication avec sa famille. Gerolonni avait un fils, jeune homme d'une grande élévation de sentimens, qui était sur le point d'épouser Marietta Bunelli, une des plus belles personnes de son temps. La crainte d'être enveloppé dans la persécution de toute une famille fit suspendre le mariage ; on l'ajourna à des temps plus heureux. Mais tandis que le jeune Gerolonni courait chaque jour assiéger le pouvoir avec d'irrécusables preuves de l'in-

nocence de son père, la fidèle fiancée venait à la prison, et obtenait des geôliers ces adoucissemens si précieux à la captivité, que les femmes arrachent par la fermeté d'une persévérance et la persuasion d'une douceur qui ne s'altère jamais. Chaque soir les amans se voyaient; le jeune homme attristait le cœur de son amie par le récit de ses démarches infructueuses; la jeune fille le consolait au contraire par la révélation de quelques allégemens à la situation du malheureux père.

« Bientôt les parens de Marietta, cruels par peur (la peur l'est plus que la barbarie), se détachèrent de toute compassion, de tout intérêt pour un suspect. Le fils de Gerolonni venait pourtant d'obtenir que le grand-juge Luozi s'occupât de l'affaire; un témoignage courageux, une offre de caution, eussent suffi pour déterminer un élargissement provisoire. Le jeune Gerolonni et sa fidèle amie coururent se jeter aux pieds du vieux Bunelli, mais en vain : « J'ai un fils *à placer* » fut toute sa réponse ; l'ambition étouffa la générosité. Le vieillard, qui avait résisté aux cachots, ne résista point à l'ingratitude et à la dureté d'un ami de soixante années. Le malheureux père, avant

de mourir, recommanda à son fils de pardonner au père de Marietta, mais de conserver intacte la haine de ses oppresseurs, et de refuser jusqu'aux tardifs bienfaits qui pourraient tenter sa fidélité. Les démarches de la jeune fille avaient été épiées : on vint l'arracher au milieu de la scène si touchante des adieux d'un père. « Mon cher Gerolonni, s'écriait-elle, ne te « désespère pas; ta vie est mon bonheur; je ne « conserve la mienne que pour te la consacrer. »

« On les sépara ; Gerolonni étouffa le triste souvenir de son père et de sa maîtresse, mais dès cet instant elle devint son épouse. Trop fier pour solliciter des grâces quand on lui devait des réparations, il vécut du côté de Vérone, obscur, mais heureux de toutes les vertus d'une femme que l'amour et le malheur lui avaient donnée. Mais le sort voulut le poursuivre encore; le cercueil de la mère sortit de l'asile conjugal. Au moment où l'on portait au baptême le nouveau-né du malheureux Gerolonni, il ne put soutenir un dernier et plus cruel malheur que tous les autres : on le trouva mort au pied de la couche d'où l'on venait d'enlever les restes glacés de celle qu'il avait si tendrement aimée. L'orpheline de ces époux qui n'avaient plus eu

la force de vivre pour elle, retint, avec les traits de sa mère, l'image plus précieuse et plus belle encore de ses vertus. Arrivée à l'âge de sept ans, Geraldina devait les secours passagers et à peine suffisans qu'elle avait reçus à une compassion peu éclairée. Le récit des malheurs de sa naissance développa néanmoins de bonne heure son intelligence. Souvent quand la nuit était venue, on voyait cet enfant s'acheminer vers le cimetière, et l'aurore montrait quelquefois l'orpheline encore en prières, ou, surprise par le sommeil, entourer de ses petites mais la croix qui marquait la place de ceux qu'elle n'avait pu connaître. Quelquefois alors un mot de compassion, une faible marque d'intérêt, lui étaient accordés : c'était bien peu pour qui méritait de tout obtenir. Le ciel, pour combler en un jour la dette de plusieurs années, lui réservait l'immense bonheur de tout devoir à l'âme généreuse d'un guerrier, à l'équité d'un grand prince.

« Pendant un voyage que le vice-roi fit à Vérone, la petite Geraldina traversait l'amphithéâtre : effrayée par le bruit des chevaux, elle voulut fuir et tomba dans l'intérieur de l'édifice. Une des personnes de la suite du vice-roi

vint la relever ; la pitié voulut joindre l'aumône à l'intérêt ; mais lorsqu'on vit cet enfant repousser la main qui lui offrait de l'or, ses beaux yeux se lever avec dignité sur le groupe qui l'entourait, et d'un ton calme et touchant répondre : « Vous êtes des Français, et je suis « l'orpheline de Gerolonni : je ne puis rien « accepter de vous, » tous les témoins de cette scène, se regardant, restèrent stupéfaits. Un Italien de la suite du vice-roi savait l'histoire de Gerolonni et en racontait les détails, timide mais encore généreux appel à la commisération. Une voix assez lâche, au milieu de ces témoignages d'intérêt, osait déjà parler de précautions contre l'enfant si malheureux d'un proscrit. Mais la vue d'un enfant devait inspirer autre chose au noble cœur du fils de Joséphine que de la prudence. Plus délicat encore que généreux, le vice-roi conçut l'ingénieuse pensée de déguiser ses bienfaits et de secourir l'orpheline sans qu'elle vît la main d'un bienfaiteur, qu'eût repoussée la mémoire d'un père. Dès qu'il fut libre des soins de la représentation, Eugène sort, vêtu d'une simple capote, accompagné d'un fidèle domestique qui avait découvert la retraite de l'orpheline.

Une jeune femme était près de là : Eugène s'informe de Geraldina; on lui répond : « Si elle « n'est pas sur sa paille, c'est qu'elle passera la « nuit au cimetière. — Grand Dieu! » s'écria Eugène en redoublant le pas. Arrivé au Campo-Santo, il vit la jeune fille priant près de la croix élevée sur le corps de ses parens. Le vice-roi approche seul, et adresse en italien la parole à l'orpheline; son cœur ému s'ouvrit à la voix d'une pitié si imprévue et si douce. Eugène avait dans le caractère toute la bonté de sa mère et dans les manières quelque chose de sa grâce; leur charme agit sur l'innocent objet de sa pitié. Geraldina ose croire à une protection; elle se jette aux pieds du vice-roi dont elle ignorait le rang, et lui demande un asile, un travail moins dur, moins humiliant que celui par lequel il lui fallait acheter chaque jour une avare nourriture.

« Le soir même, Geraldina était confiée à une femme sûre. Le jour où le vice-roi retourna à Milan, Geraldina y vint sous la garde de cette même personne occuper le logement qu'avaient fait préparer les ordres de son noble protecteur. L'orpheline entrait dans sa neuvième année; on cultiva son heureux naturel,

et pendant les soins de cette précieuse éducation, le prince veillait lui-même à ce que Geraldina pût reparaître avec honneur dans cette ville, où son grand-père avait péri sous le poids d'une accusation criminelle et fausse. Le prince voyait souvent sa jeune protégée, mais toujours sous le voile du plus strict incognito; les progrès de l'orpheline étaient la douce récompense de tant de bienfaits. L'innocence de Gerolonni fut reconnue et publiquement proclamée, et Geraldina rentra en possession de tout le modeste héritage de ses pères.

« Jugez, madame, ajouta le vieillard, si nous aimons et bénissons le jeune héros, le prince qui sut deviner une grande infortune dans la réponse d'un enfant sous les livrées de la misère. Oui madame, nous aimons, nous bénissons le règne du prince Eugène. Si mon récit vous a intéressée, venez en voir l'héroïne, venez entendre d'elle-même des détails naïfs qui vous prouveront encore mieux la juste et haute admiration que nous avons pour notre jeune souverain; vous verrez encore que l'orpheline de Vérone méritait l'illustre protection que le ciel réservait à ses douleurs. »

Je quittai le digne vieillard et sa jolie petite fille, après qu'ils m'eurent demandé de les aller revoir le lendemain ; ils vinrent eux-mêmes me prendre, et nous allâmes chez Geraldina. On eût pu être plus belle, quoiqu'elle le fût beaucoup, mais on n'eût pu être plus intéressante ; elle n'appelait Eugène que *quel uomo al cuor divino*, et ses expressions, pleines d'un reconnaissant enthousiasme, me prouvèrent en même temps à quel point l'orpheline méritait le bienfait qui était venu chercher son enfance, à quel point aussi le prince Eugène méritait le rang suprême auquel il était monté pour y porter les vertus modestes de la famille, jointes au courage du guerrier et à toutes les grandes vertus du trône.

CHAPITRE CIV.

L'ami d'Oudet. — Le prince Eugène. — Lettres de l'Empereur à Joséphine.

Je trouvai encore à Milan un extrême plaisir dans la société d'un colonel français chargé d'organiser un régiment italien, et qui, atteint de trois balles à Wagram, se rétablissait de ses blessures dans la capitale, où le dépôt de son régiment était établi. Cet officier m'était connu depuis long-temps; je l'avais vu à Paris : c'était un ami d'Oudet. Nos premières paroles à la Scala, où je le rencontrai, furent en quelque sorte un cri de douleur commune sur la mort de notre ami. Je ne tardai pas à m'apercevoir que le colonel avait été sous le charme comme tant d'autres, et qu'il entrait dans son culte de souvenir et d'amitié beaucoup de ce fanatisme politique dont Oudet était le chef. Brave, plein

d'instruction et de capacité militaire, le colonel jouissait d'une grande considération auprès du prince Eugène. Je voyais presque tous les jours l'ami d'Oudet, et quoique ses qualités fussent toutes de celles qui conviennent plus aux affaires qu'au monde, je me sentais une estime involontaire pour le sérieux plein de noblesse, la gravité naturelle et un peu mélancolique qui régnait sur la figure comme dans les idées de cette espèce d'Alceste militaire, ne louant jamais, blâmant toujours, donnant à sa pensée un tour de satire et d'indignation qui tenait plutôt aux systèmes de son esprit qu'à la sécheresse de son cœur.

« Je vais vous apprendre une nouvelle qui « vous surprendra beaucoup, me dit-il un jour, « en entrant chez moi de fort bonne heure. « Tandis que tous les souverains de la fabrique « de Napoléon s'amusent à jouer à la royauté, « pour faire fête à une archiduchesse d'Au- « triche; pendant que tous les prisonniers de « la galère impériale tâchent, au milieu des li- « bertés de ce bon Paris, d'oublier leur escla- « vage doré, le prince Eugène vient d'arriver « subitement pour reposer ici sa noble tête des « fatigues d'un métier auquel il a fallu ajouter « bien d'autres corvées. Eugène est arrivé cette

« nuit auprès de sa femme et de ses enfans. Por-
« tant, jusque dans les relations privées, la sé-
« vérité de la discipline militaire, esclave des de-
« voirs d'une position qu'il ne s'est point choisie,
« et qu'il ne saurait pas davantage quitter et
« modifier, Eugène, le modèle des fils, a été
« contraint d'immoler à l'orgueil du maître ses
« sentimens les plus chers. Il a rempli sa tâche,
« il les remplirait toutes. Enthousiaste de sou-
« mission comme d'autres le seraient de liberté,
« Eugène a été chargé de porter au sénat l'acte
« même qui fait descendre sa mère du titre
« d'épouse.

« — Mais les sentimens d'Eugène sont si con-
« nus, qu'il faut au contraire, selon moi, tirer
« de sa conduite la preuve du bon accord qui a
« dirigé ce grand acte politique du divorce de
« Napoléon et d'un second mariage.

« — Hélas oui ! la conduite de Beauharnais
« doit être toujours de l'héroïsme, et moi qui
« lui suis attaché, non pas comme à un souve-
« rain, mais comme à un ami, comme à un
« frère, j'admire cette abnégation de dévoue-
« ment qui lui a fait accepter la mission d'of-
« ficier de l'état civil dans un acte qui répu-
« diait sa mère. Cet homme, plein de vertu,

« ce soldat intrépide, cet enfant de la Victoire, n'a « rien du temps où il est né. On dirait un petit-fils « de Louis XIV, en adoration devant son père, « élevé dans le génie de l'obéissance autant peut- « être que dans celui du commandement, at- « tendant pour penser et pour agir la pensée « d'un maître, lui dont les pensées seraient si « simples et si naturellement grandes!

« — Mais il me semble qu'il y a là plus de « modestie que d'insuffisance. L'Empereur est « bien un assez sublime modèle, pour que l'imi- « tation et la soumission soient déjà un haut « mérite et presque de la gloire.

« — Oui, l'Empereur est un grand homme, « mais qui prend déjà les petitesses de la « royauté; c'est bien la peine d'avoir tant de « génie pour n'être qu'un plagiaire des monar- « chies décrépites! Je conçois jusqu'à un certain « point qu'il ait saisi l'empire; mais homme « nouveau, il devait en faire une chose nouvelle. « C'est cette espérance qui l'a mis sur le pavois; « c'est cette fidélité à son origine qui pouvait « seule l'y soutenir. Tant mieux du reste qu'il « se trompe; avec une monarchie plébéienne, « il eût à jamais éloigné la république dont il « eût retenu quelques unes des formes et des

« bienfaits ; avec sa monarchie aristocratique,
« il rend inévitable la réaction de la liberté
« contre un gouvernement qui n'aura plus rien
« de commun avec elle. Il nous avait ravi toutes
« les chances par sa gloire ; il nous les rend par
« son second mariage et ses puérilités royales.
« Il ne fait pas aujourd'ui divorce seulement
« avec Joséphine, mais avec les conditions de
« son existence. Ce n'est pas seulement un mari
« qui répudie sa femme, c'est un enfant qui
« renie sa mère. Fils de la révolution, le voilà
« qui demande des lettres de noblesse à l'Au-
« triche, comme les gens d'autrefois, qui avaient
« fait fortune, achetaient des titres qui dégui-
« sassent leur naissance ! Il est plaisant de voir
« le vainqueur de l'Europe acheter une savon-
« nette à vilain.

« — Mais, mon ami, je n'entends rien à la
« politique, et vous me traitez comme un tri-
« bun. Je suis mieux que cela, ce me semble...
« Je suis une femme, et une femme, je vous le
« dis avec franchise, qui aime l'Empereur et
« qui l'admire. Sans être bien forte, je conçois
« la pensée de l'acte que vous blâmez tant. La
« république est un beau rêve, c'est l'idéal en
« fait de gouvernement. Mais j'ai entendu dire

« que les peuples avaient aussi besoin de posi-
« tif, et que la monarchie était propre à le
« leur donner. Napoléon a été élevé à l'em-
« pire; point d'empire sans hérédité : je suis
« donc sûre qu'en se séparant de Joséphine, il
« n'a cru obéir qu'à un grand besoin public.

« — Eh bien ! qu'il y obéisse ; mais que la for-
« tune change, et vous verrez s'il a bien fait
« de changer de famille : les peuples sont de
« meilleurs cousins que les rois ; il le sentira au
« premier revers. Ce qu'il eût dû faire, puisqu'il
« voulait des héritiers, c'était d'épouser la fille
« d'un bourgeois de Paris.

« — Son génie saura enchaîner la fortune et
« se jouer des résistances.

« — Phrase de bulletin ; il n'y a pas de posi-
« tion au-dessus de la foudre ; le génie de la
« liberté seul est immortel, mais heureusement
« le génie du despotisme n'est que précaire et
« viager. On nous a un moment enivrés avec
« de la gloire, mais la raison nous reviendra.
« Cette gloire même est-elle la propriété de
« celui qui s'en sert pour nous asservir ? La
« révolution n'a-t-elle pas aussi ses quatorze
« armées, ses quarante capitaines et sa moisson
« de lauriers ? Et la révolution est traitée comme

« une vaincue. O mon ami ! ô trop cher Oudet !
« ta mort sera vengée ; ou plutôt la liberté, qui
« veut mieux qu'une vengeance, obtiendra tôt
« ou tard un triomphe.

« — Mais c'est folie, ce me semble, que de
« nourrir encore des idées républicaines.

« — C'est une folie qui ne passera jamais,
« Dieu merci. On peut bouleverser la terre, la
« remuer dans tous les sens ; mais il est quel-
« que chose qu'on ne change pas, c'est le cœur
« humain, et le cœur humain contient l'instinct
« de la liberté.

« — Mais combien y a-t-il de gens qui le
« conservent ?

« — Plus que l'on ne croit. Si la tête qui porte
« à elle seule le monde monarchique actuel
« venait à être frappée, vous verriez toute
« cette fantasmagorie féodale disparaître. Trois
« hommes [1] suffiront peut-être pour révélér à
« l'univers le secret de ce pouvoir qui paraît
« gigantesque, qui l'est en effet, mais qui ne
« l'est que comme un homme.

« — Mon ami, vous me faites trembler avec

[1] Lorsque j'appris, dans le temps, la conspiration de Mallet, Guidal et Lahorie, je me rappelai avec effroi la prédiction du colonel.

« vos idées sombres : quelle manie que de se « faire ainsi le réformateur de l'espèce hu- « maine ! Qui vous a donné sa procuration ?

« — En pareil cas, c'est le succès qui la « donne.

« — Mais regardez autour de vous : il n'y a « point d'échos qui répondraient à votre voix.

« — Erreur, erreur grave : il y a toujours des « échos pour les pensées libérales et généreu- « ses. L'armée est à l'Empereur comme à un « chef, mais non pas comme à un maître. Nous « sommes six mille engagés par le serment ; « nous nous battons, parce que le soldat fran- « çais ne connaît que son drapeau, mais nous « ne nous battons pas pour des fers. L'Italie, « l'Allemagne, sont autant de fourmilières de « sociétés secrètes. On en aura des nouvelles : « tous les hommes sont frères pour la liberté.

« — Comment arrangez-vous tout cela avec « votre attachement pour le prince Eugène ?

« — Je n'arrange rien : je le sers en ami, « point en esclave. Oh ! quel dommage qu'il ne « puisse jouer le rôle de libérateur ! Je l'ai tâté « dans tous les sens : il n'a l'étoffe que des « vertus privées ; c'est un grand capitaine qui « n'entend rien aux affaires. La guerre est son

« élément; l'Empereur son idole, sa religion. Il « n'a pas été élevé comme Napoléon au sein « du peuple. Mais lui, cet Empereur, qu'il était « beau sous les faisceaux consulaires! sa capote « grise lui allait mieux que son manteau semé « d'abeilles. Alors toutes les passions du jeune « homme étaient dans son cœur; qu'il a vieilli, « puisqu'il lui faut aujourd'hui les hochets des « vieilles cours! Arcole, Lodi, Marengo, rap- « pelez-le un moment en Italie, que je le revoie « dans l'éclat et la pureté de son premier carac- « tère. Mais adieu, mon amie, je sens que l'é- « motion rouvre mes blessures. Il me reste en- « core du sang pour la patrie; il me tarde de « retourner sur un champ de bataille. Là seu- « lement je m'oublie, et la victoire me fait par- « donner à la servitude. »

Ce discours m'avait étourdie : ce n'était pas la séduction d'Oudet, et c'étaient ses rêves effrayans. Mais comme par un secret souvenir de lui, par le prestige de ses idées reproduites, cette conversation s'est gravée dans ma mémoire, et il me semble l'entendre encore. Mon cœur avait besoin de distraction, car la politique me chagrine sans me convaincre, et me trouble par un fantôme que je ne peux saisir.

J'allai me promener en dehors de la ville : j'avais à peine fait quelques pas que je rencontrai le vice-roi. Il était sans suite, sans cortége, donnant le bras à la princesse son épouse, ressemblant à un honnête citoyen, oubliant en quelque sorte la gloire pour goûter le bonheur domestique. Sa figure était empreinte d'une mélancolie douce que sa digne compagne semblait partager; on eût dit que ce grand capitaine sentait le besoin d'être protégé par un cœur de femme. C'était quelque chose de touchant que ce couple, élevé si haut par la fortune et par l'amour d'un peuple dont il était adoré, se réfugiant dans les douces affections de la famille, qui ne manquent jamais, et qui sont les seuls remèdes contre les grandes douleurs. Involontairement je pensai à Joséphine, à cette femme qui était la bonté même, et dont je croyais lire les chagrins sur les traits de son noble fils. Par un tout autre sentiment que l'officier qui avait vu dans le mariage de l'Empereur un divorce politique, moi j'y voyais seulement une sorte de désenchantement de sa destinée. Il y a de la fatalité dans la vie, et en voyant s'éloigner Joséphine des côtés du grand homme, il me semblait le voir abandonné de

son bon ange, du génie secret qui avait protégé sa fortune!

Singulier rapprochement de souvenirs et d'émotions! Au moment où j'écris ce chapitre de mes Mémoires, on me remet des lettres de Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, à Joséhine; leur lecture me rappelle des pressentimens autrefois éprouvés; elles sont pleines du plus curieux intérêt; elles jettent une douce lumière sur le cœur d'un homme que l'ambition plus tard occupa seule. En les lisant, je suis presque tentée, ainsi que l'ami d'Oudet, de préférer le consul à l'Empereur. Cette gloire désintéressée des premières campagnes d'Italie laissant tomber des rayons si purs, cette insouciance des grandeurs, ce presque mépris de la victoire, le monde entier disparaissant pour un jeune homme devant l'image d'une femme qu'il adore, voilà qui vaut mieux que de la politique, que de l'histoire peut-être, si tout ce qui regarde un homme extraordinaire comme Napoléon pouvait être autre chose que de l'histoire. Je suis heureuse qu'on m'offre de joindre ces pages si originales du cœur humain à mes Mémoires. On les lira, ainsi que moi, avec intérêt et avec passion: elles sont des

hommages à deux personnes que j'ai connues, que j'ai aimées, que j'ai admirées; elles me replacent en quelque sorte dans le monde où j'ai vécu, et où je suis restée du moins par la reconnaissance.

Ces lettres sont curieuses par leur date, par leur protocole même : le général en chef de l'armée d'Italie à sa Joséphine, à sa douce amie ! il m'est impossible de ne pas les transcrire dans toute l'originalité du hasard qui les a fait découvrir.

Sept heures du matin.

Je me réveille plein de toi..... Ton portrait et le souvenir de l'enivrante soirée d'hier n'ont point laissé de repos à mes sens. Douce et incomparable Joséphine, quel effet bizarre faites-vous sur mon cœur !... Vous fâchez-vous, vous vois-je triste, êtes-vous inquiète, mon ame est brisée de douleur, et il n'est point de repos pour votre ami.... Mais en est-il donc davantage pour moi, lorsque, me livrant au sentiment profond qui me maîtrise, je puise sur vos lèvres, sur votre cœur, une flamme qui me

brûle? Ah! c'est cette nuit que je me suis bien aperçu que votre portrait n'est pas vous, et..... Tu pars à midi; je te verrai dans trois heures: en attendant, *mio dolce amore*, reçois un million de baisers, mais ne m'en donne pas, car ils brûlent mon sang.

A la Citoyenne Bonaparte,
à Paris.

Port Maurice, le 14 germinal.

J'ai reçu toutes tes lettres, mais aucune n'a fait sur moi l'impression de la dernière. Y penses-tu, mon adorable amie, de m'écrire en ces termes? Crois-tu donc que ma position n'est pas déjà assez cruelle, sans encore accroître mes regrets et bouleverser mon âme? Quel style! quels sentimens que ceux que tu peins! ils sont de feu; ils brûlent mon pauvre cœur! Mon unique Joséphine, loin de toi le monde est un désert où je reste isolé, et sans éprouver la douceur de m'épancher. Tu m'as ôté plus que mon âme; tu es l'unique pensée de ma vie. Si je suis ennuyé du tracas des affaires, si leurs vains titres et les hommes me dégoûtent, si je suis prêt à maudire la vie, je mets la main sur mon cœur : ton portrait y bat; je le regarde, et l'amour est pour moi le bonheur absolu à tout instant, hormis le temps que je me crois oublié de mon amie. Par quel art as-tu su cap-

tiver toutes mes facultés? Concentrer en toi mon existence morale, ma douce amie, qui ne finira qu'avec moi; vivre pour Joséphine, voilà l'histoire de ma vie. J'agis pour arriver près de toi; je me meus pour t'approcher. Insensé! je ne m'aperçois pas que je m'en éloigne....

Que de pays.... que de contrées nous séparent!... Que de temps avant que tu lises ces caractères, faible expression d'une âme émue où tu règnes! Ah! mon adorable femme, je ne sais pas quel sort m'attend; mais s'il m'éloigne plus long-temps de toi, il me sera insupportable. Mon courage n'ira pas jusque-là.

Il fut un temps où je m'enorgueillissais de mon courage, et quelquefois en jetant les yeux sur tout le mal que pourraient me faire les hommes, sur le sort que pourrait me réserver le destin, je faisais....

Mais aujourd'hui l'idée que ma Joséphine pourrait être mal, l'idée qu'elle pourrait être malade; et surtout la cruelle, la funeste pensée qu'elle pourrait m'aimer moins, flétrit mon âme, arrête mon sang, me rend triste, abattu, et ne me laisse pas même le courage de la fureur et du désespoir.

Je me disais souvent jadis : les hommes ne peuvent nuire à celui qui meurt sans regret; mais aujourd'hui, mourir sans être aimé de toi! mourir dans cette certitude, c'est le tourment de l'enfer, c'est l'image vive et funeste de l'anéantissement absolu : il me semble que je me sens électrisé.

Mon unique compagne, toi que le sort a destinée pour faire avec moi le voyage pénible de la vie, le jour où je n'aurai plus ton cœur sera celui où la nature aride sera pour moi sans chaleur et sans végétation.

Je m'arrête, ma douce amie; mon âme est triste, mon corps est fatigué, mon esprit est étourdi. Les honneurs m'ennuient; je devrais bien les détester, ils m'éloignent de mon cœur.

Je fuis *Port-Maurice* par Oneille; demain je suis à Albenga. Les deux armées se remuent, nous cherchons à nous tromper, au plus habile la victoire. Je suis assez content de Beaulieu; il manœuvre assez bien, il est plus fort que son son prédécesseur : Je le battrai, j'espère, de la belle manière. Sois sans inquiétude : aime-moi comme...

Douce amie, pardonne-moi, je délire; la

nature est faible pour qui sent vivement, pour celui que tu animes.

B.

A Barras, Tallien, madame Tallien, amitiés sincères; à madame Château-Renaud, civilités d'usage; à Eugène et Hortense, amour vrai.

Adieu, adieu, je me couche sans toi; je dors mieux sans toi. Je t'en prie, laisse-moi dormir : voilà plusieurs fois que je te serre dans mes bras... mais, mais ce n'est pas toi.

A la Citoyenne Bonaparte, chez
la Citoyenne Beauharnais, rue
Chantereine, n° 6,
à Paris.

Albenga, le 16 germinal.

Il est une heure après minuit : on m'apporte une lettre, elle est triste; mon âme en est affectée : c'est la mort de Chauvet. Il était ordonnateur en chef de l'armée; tu l'as vu chez Barras quelquefois, mon amie. Je sens le besoin d'être consolé : c'est entièrement en toi seule, dont la pensée peut tant influer sur le faible moule de mes idées, qu'il faut que j'épanche mes peines. Qu'est-ce que l'avenir? qu'est-ce que le passé? qu'est-ce que nous? quel fluide magique nous environne et nous cache les choses qu'il nous importe le plus de connaître? Nous naissons, nous vivons, nous mourons au milieu du merveilleux : est-il étonnant que les prêtres, les astrologues, les charlatans aient profité de ce penchant, de cette circonstance singulière pour promener nos idées et les diriger au gré de leurs passions? Chauvet est mort; il me fut attaché, il eût rendu à la patrie

des services essentiels; son dernier mot a été qu'il partait pour me joindre... Oui, je vois son ombre, elle me tend les bras; son âme est dans les nuages; elle veillera à mon destin. Mais, insensé, je verse des larmes sur l'amitié, et qui me dit que déjà je n'en aie à verser d'inépuisables! Ame de mon existence, écris-moi tous les courriers, je ne saurais vivre autrement. Je suis très occupé : Beaulieu remue son armée; nous sommes en présence. Je suis un peu fatigué; je suis tous les jours à cheval. Adieu, adieu, adieu. je vais dormir, le sommeil me console; il te place à mes côtés; je te vois dans mes bras. Mais au réveil, hélas! je me trouve seul et loin de toi.

Bien des choses à Barras, à Tallien et à sa femme.

A la Citoyenne BONAPARTE, chez la Citoyenne Beauharnais, rue Chantereine, n° 6, chaussée d'Antin, à Paris.

Albenga, le 18 germinal.

Je reçois une lettre que tu interromps pour aller, dis-tu, à la campagne, et après cela tu te donnes le ton d'être jalouse de moi, qui suis ici accablé d'affaires et de fatigues. Ah ! ma bonne amie !... Il est vrai que j'ai tort : dans le printemps la campagne est belle, et puis l'amant de dix-neuf ans s'y trouvait sans doute. Le moyen de perdre un instant de plus à écrire à celui qui, éloigné de toi, ne pense, ne vit, ne jouit, n'existe que par ton souvenir ! Je lis tes lettres comme on dévore après six heures de chasse un mets que l'on aime. Je ne suis pas content; ta dernière lettre est froide comme l'amitié; je n'y ai pas trouvé ce feu qu'offrent tes regards et que j'ai cru quelquefois y voir. Mais quelle est cette bizarrerie? J'ai trouvé que tes lettres précédentes oppressaient trop mon ame. La révolution qu'elles y produisent offusque mon esprit et asservit mes idées. Je désire des lettres plus froides.

La crainte de ne pas être aimé de Joséphine, l'idée de la voir inconstante, de la... Mais je me forge des peines; il en est tant de réelles! faut-il encore s'en fabriquer !!! Tu ne peux pas m'avoir inspiré un amour semblable sans le partager; et avec ton ame, tes pensées, ta raison, l'on ne peut pas en retour de l'abandon donner en échange le coup de mort.

J'ai reçu la lettre de madame Château-Renaud. J'ai écrit au ministre... J'écrirai de même à la première, à qui tu feras les complimens d'usage. Amitié vraie à madame Tallien et à Barras.

Tu ne me parles pas de ton vilain estomac; oh, je le déteste! Adieu jusqu'à demain, *o mio dolce amore*, un souvenir de mon unique femme et une victoire du destin, voilà mes souhaits; un souvenir unique, en tout digne de celui qui pense à toi tous les instans.

Mon frère est ici. Il a appris mon mariage avec plaisir. Il brûle de l'envie de te connaître. Je cherche à le décider à venir à Paris. Sa femme est accouchée; elle a fait une fille, et t'envoie pour présent une boîte de bonbons de Gênes. Tu recevras des oranges et des parfums que je t'envoie.

A onze heures du soir.

Je suis au lit; je pars dans une heure pour Verceil. Murat doit être ce soir à Padoue. L'ennemi est fort dérouté, il ne tardera pas à évacuer. J'espère dans dix jours être dans les bras de ma Joséphine, qui est toujours bien bonne, quand elle ne pleure pas et ne fait pas la *civetta*. Ton fils est arrivé ce soir; je l'ai fait visiter, il se porte bien. Mille choses tendres. J'ai reçu la lettre de M..... Je lui enverrai par le prochain courrier mes livres. Souviens-toi de m'écrire deux mots sur Paris.

Tout à toi.

A la Citoyenne Bonaparte.

Au quartier-général, le 5 floréal, an 4e de la République.

LE GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE D'ITALIE

A SA DOUCE AMIE.

Mon frère te remettra cette lettre. J'ai pour lui la plus vive amitié. Il obtiendra, j'espère, la tienne. La nature l'a doué d'un caractère doux et inaltérablement bon. Il est tout plein de bonnes qualités. J'écris à Barras pour qu'il le nomme consul dans quelque port d'Italie. Il désire vivre éloigné, avec sa petite femme, du grand tourbillon et des grandes affaires. Je te le recommande. .

J'ai reçu tes lettres du 16 et du 21. Tu as été bien des jours sans m'écrire : que fais-tu donc Oui, ma bonne amie, je ne suis pas jaloux, mais quelquefois inquiet. Viens vite; je te préviens : si tu tardes, tu me trouveras malade : les fatigues et ton absence, c'est tout à la fois.

Tes lettres font le plaisir de mes journées, et nos journées heureuses ne sont pas fréquentes. Junot porte à Paris vingt-deux drapeaux; tu dois revenir avec lui. Songe à mes peines continues, si j'avais le malheur de le voir revenir seul. Adorable amie, il te verra, il respirera dans ton temple, peut-être même lui accorderas-tu la faveur unique et inappréciable de baiser ta joue, et moi je serai seul ici, et bien loin! Mais tu vas venir, n'est-ce pas? Tu vas être ici à côté de moi, sur mon cœur, dans mes bras, sur ma bouche. Plus de retard; viens, viens, mais voyage doucement. La route est longue, mauvaise, fatigante. Si tu allais verser et prendre mal; si la fatigue.... Va doucement, mon adorable amie, mais sois souvent en rapport avec moi par la pensée.

J'ai reçu une lettre d'Hortense; elle est tout-à-fait aimable. Je vais lui écrire; je l'aime bien, et je lui enverrai bientôt les parfums qu'elle désire avoir.

Lis à mon intention le chant de :

Loin de ton bon ami pensant à lui.

Je ne sais pas si tu as besoin d'argent, car

tu ne m'as jamais parlé de tes affaires. S'il t'en faut, tu en demanderas à mon frère qui a deux cents louis à moi. Si tu as quelqu'un à placer, tu peux l'envoyer, je le placerai.

A la Citoyenne BONAPARTE,
rue Chantereine, n° 6,
à Paris.

Au quartier-général de Tortone, midi, le 27 floréal an 4e de la République, une et indivisible.

BONAPARTE, GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE D'ITALIE,

A JOSÉPHINE.

Ma vie est un cauchemar perpétuel; un pressentiment funeste m'empêche de respirer. Je ne vis plus, j'ai perdu plus que la vie, plus que le bonheur, plus que le repos; je suis presque sans espoir. Je t'expédie un courrier; il ne restera que quatre heures à Paris, et me rapportera ta réponse. Écris-moi dix pages, cela seul peut me consoler un peu... Tu es malade, tu m'aimes; je t'ai affligée, tu es grosse et je ne te verrai pas!... Cette idée me confond. J'ai tant de torts envers toi que je ne sais comment les expier. Je t'ai accusée de rester à Paris, et tu y étais malade. Pardonne-moi, ma bonne

amie! L'amour que tu m'as inspiré m'a ôté la raison : je ne la retrouverai jamais, si tu ne guéris pas de ce mal-là. Mes pressentimens sont si funestes que je m'abonnerais à te voir, te presser deux heures contre mon cœur et mourir ensemble!....

Qui est-ce qui a soin de toi? J'imagine que tu as fait appeler Hortense; j'aime mille fois mieux cette aimable enfant, depuis que je pense qu'elle peut te consoler un peu. Quant à moi, point de consolations, point de repos, point d'espoir, jusqu'à ce que j'aie reçu le courrier que je t'expédie. Je n'ai pas une ligne qui m'explique ce que c'est que ta maladie, et jusqu'à quel point elle doit être longue; si elle est dangereuse, je t'en préviens, je pars de suite pour Paris; mon arrivée vaincra la maladie; j'ai été toujours heureux; jamais mon sort ne résiste à ma volonté, et aujourd'hui je suis frappé dans ce qui me touche uniquement. Joséphine, comment peux-tu rester tant de temps sans m'écrire? Ta dernière lettre est du 3 du mois; elle est affligeante pour moi; je l'ai cependant dans ma poche. Ton portrait et tes lettres sont sans cesse devant mes yeux.

Je ne suis rien sans toi, je conçois à peine

comment j'ai pu exister sans te connaître. Ah! Joséphine, si tu eusses eu mon âme, serais-tu restée depuis le 29 au 16 pour partir? Aurais-tu prêté l'oreille à des amours perfides qui voulaient peut-être te tenir éloignée de moi? J'abhorre tout le monde, j'en veux à tout ce qui t'entoure; je te calcule partie depuis le 5, et le 15 arrivée à Milan.

Joséphine, si tu m'aimes, si tu crois que tout dépend de ta conservation, ménage-toi; je n'ose pas te dire de ne pas entreprendre un voyage aussi long et dans les chaleurs. Au moins, si tu n'es dans le cas de faire la route, va à petites journées; écris-moi à toutes les couchées; expédie-moi d'avance tes lettres. Toutes mes pensées sont concentrées dans ton alcôve, dans ton lit, sur ton cœur. Ta maladie, voilà ce qui m'occupe la nuit et le jour; sans appétit, sans sommeil, sans intérêt pour l'amitié, pour la gloire, pour la patrie. Le monde n'existe pas plus pour moi que s'il était anéanti. Je tiens à l'honneur, parce que tu y tiens; à la victoire, parce que cela te fait plaisir; sans quoi j'aurais tout quitté pour me rendre à tes pieds.

Quelquefois je me dis : Je m'alarme sans rai-

son; déjà elle est guérie, elle part, elle est partie, elle est peut-être déjà à Lyon : vaine imagination! Tu es dans ton lit, souffrante, plus belle, plus intéressante, plus adorable : tu es pâle.... Mais quand seras-tu guérie? Si l'un de nous deux devait être malade, ne devait-ce pas être moi? Plus robuste et plus vigoureux, j'eusse supporté la maladie plus facilement. La destinée est cruelle, elle me frappe dans toi; ce qui me console quelquefois, c'est de penser qu'il dépend du sort de te rendre malade, mais qu'il ne dépend de personne de m'obliger à te survivre.

Dans ta lettre, ma bonne amie, il faut me dire que tu es certaine que je t'aime au delà de ce qu'il est possible d'imaginer; que tu es persuadée que tous mes instans te sont consacrés; que jamais il ne se passe une heure sans penser à toi; que jamais il ne m'est venu dans l'idée de penser à une autre femme; qu'elles sont toutes à mes yeux sans grâce, sans beauté, sans esprit; que tu vis tout entière, telle que je t'ai vue, telle que tu es pour me plaire et absorber toutes les facultés de mon âme; que tu en as touché toute l'étendue; que mon cœur n'a point de replis intérieurs, point de pen-

sées, qui ne te soient abandonnés; que mes forces, mon bras, mon esprit, sont tout à toi; que mon âme est dans ton corps, et que le jour où tu aurais changé, où tu cesserais de vivre, serait celui de ma mort.....

.....

Si tu n'étais pas tout cela, si ton âme n'en est pas pénétrée, tu m'affliges; tu ne m'aimes pas. Il est un fluide magnétique entre les personnes qui s'aiment.... Tu sais bien que jamais je ne pourrais te voir un amant, encore moins t'en offrir un. Lui déchirer le cœur et le voir serait pour moi la même chose; et après, si je portais peut-être la main sur ta personne sacrée.... non, je ne l'oserais jamais, mais je sortirais d'une vie où ce qui existe de plus vertueux m'aurait trompé.

Mais je suis sûr et fier de ton amour; ces malheurs sont des épreuves qui nous décèlent mutuellement toute la force de notre passion.....

.....

Mille baisers sur tes yeux, sur tes lèvres.....
Adorable femme, quel est ton ascendant! Je suis bien malade de ta maladie : j'ai encore

une fièvre brûlante..... Ne garde pas plus de six heures le courrier, et qu'il retourne de suite m'apporter la lettre chérie de ma souveraine.

A la Citoyenne Bonaparte,
rue Chantereine, n° 6,
à Paris.

Au quartier-général de Pistoa en Toscane, le 13 messidor, an 4e de la République.

BONAPARTE, GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE D'ITALIE,

A JOSÉPHINE.

DEPUIS un mois je n'ai reçu de ma bonne amie que deux lettres de trois lignes chacune. A-t-elle des affaires? Celle d'écrire à son bon ami n'est donc plus un besoin pour elle? Vivre sans penser à Joséphine, ce serait pour son ami être mort, ne plus exister. Ton image embellit ma pensée, et égaie le tableau sinistre et noir de la mélancolie et de la douleur. Un jour peut-être viendra où je te verrai, car je ne doute pas que tu ne sois encore à Paris; eh bien! ce jour-là je te rapporterai mes poches pleines de lettres que je ne t'ai pas envoyées, parce qu'elles étaient trop courtes, bien courtes en un mot.

Bon Dieu, dis-moi, toi qui sais si bien faire aimer les autres sans aimer, sais-tu comment on guérit de l'amour? Je paierais ce remède bien cher. Tu devais partir le 5 prairial : bon que j'étais ! je t'attendais le 13, comme si une petite femme pouvait abandonner ses habitudes, ses amis, sa madame Tallien, un dîner chez Barras et une représentation d'une pièce nouvelle, et fortuné, oui fortuné ! tu aimes tout plus que ton mari; tu n'as pour lui qu'un peu d'estime et une portion de cette bienveillance dont ton cœur abonde. Tous les jours me récapitulent tes torts, tes fautes, et je me bats le flanc pour ne plus en voir, car voilà-t-il pas que je t'aime davantage? Enfin, mon incomparable petite mère, je vais te dire mon secret.

Eh bien! je t'en aimerai enfin davantage. Si ce n'est pas là folie, fureur, délire!!! Et je ne guérirais pas de cela?... Oh! si, pardieu, j'en guérirai. Mais ne va me dire que tu es malade; n'entreprends pas de te justifier; bon Dieu, tu ne peux douter que je t'aime à la folie, et jamais mon pauvre cœur ne cessera d'adorer son amie. Si tu ne m'aimais pas, mon sort serait bizarre.

Après ta maladie et puis ce petit enfant qui se remuait si fort qu'il te faisait mal? Mais tu as passé Suze; tu seras le 10 à Turin et le 12 à Milan, où tu m'attendras. Tu seras en Italie et je serai encore loin de toi. Adieu, ma bien-aimée : un baiser sur ta bouche, un autre sur ton cœur, et un autre sur ton petit enfant.

Nous avons fait la paix avec Rome qui nous donnait de la gêne; nous serons demain à....., et le plus tôt que je pourrai dans tes bras, à tes pieds, sur ton sein.

A la Citoyenne Bonaparte,
rue Chantereine, n° 6,
à Paris.

CHAPITRE CV.

Retour à Florence.

Une lettre du directeur du théâtre de la cour m'ayant prévenue du retour prochain de S. A. I. la grande-duchesse de Toscane, je quittai Milan et rentrai à Florence, où en effet Élisa arriva deux jours après. Je repris mes libres habitudes et mon heureuse position auprès d'elle. Le bruit se répandit, quelque temps après, du prochain licenciement de la troupe française, qui était plus un objet de luxe que d'agrément réel, qui coûtait fort cher à la princesse, et qui était pourtant fort peu goûtée du public de Florence et de Pise, où elle jouait alternativement. Je ne m'inquiétai pas plus de ces rumeurs que si elles ne m'eussent intéressée en aucune façon ; mon sort était en effet à cette époque fort peu lié à la prospérité du théâtre.

Mais les autres artistes étaient aux champs : avant cette alerte de congé, ce n'était parmi eux que lamentations sur l'ennui de vivre dans un pays dont la langue, les usages, les rejetaient si loin des douceurs de Paris; ceux qui s'étaient le plus répandus en murmures furent ceux pourtant qui montrèrent le plus de craintes de perdre les avantages qu'ils ne sentaient pas assez la veille, des devoirs peu fatigans, des appointemens fort beaux et surtout fort exacts. J'aimais la France beaucoup plus peut-être que nos comiques Jérémies pleurant sur leur séjour à l'étranger, mais je n'aimais pas à les entendre dénigrer cette bonne Toscane qui les nourrissait si généreusement, et j'avoue que j'écoutais avec un malin plaisir leurs regrets nouveaux, et leur terreur de s'entendre dire bientôt : « Vous êtes libres de quitter les tristes « rives de l'Arno pour les bords préférés de la « Seine. »

La princesse eut la bonté de me rassurer contre les suites de ce licenciement du théâtre français, s'il avait lieu. « je ne suis point encore « décidée, me dit-elle ; ma caisse me commande « peut-être ce sacrifice, pour lequel mes sujets « sont d'ailleurs peu disposés à la reconnais-

« sance, mais j'aime à le supporter comme un « hommage à ma patrie. Au surplus, je vous le « répète : votre sort ici est indépendant des « destinées de l'art dramatique; vous êtes tou- « jours sûre de mon intérêt, de ma protection. « Je ne vous parle pas de votre traitement; il « n'y sera changé quelque chose que pour l'a- « méliorer. Votre dévouement m'est si connu « et si précieux, que je veux le mettre à une « épreuve nouvelle. Vous aimez les distractions, « les courses, les promenades; arrangez-vous « pour partir d'ici à quelques jours. Rendez- « vous à Naples par la route que vous voudrez; « vous recevrez dans cette ville mes instruc- « tions; elles seront claires, précises et courtes; « j'espère surtout qu'elles seront secrètes. C'est « là une mission extraordinaire, tout-à-fait en « dehors de vos fonctions, et qui sera l'objet « d'un traitement spécial. »

Je ne me le fis pas dire deux fois; mon amour-propre était flatté de la confiance qui m'était témoignée; mon humeur ne s'arrangeait pas moins de la liberté qu'on lui laissait. J'étais toute fière, après tant de courses militaires, de m'élever jusqu'au voyage diplomatique. Je partis donc de Pise avec une personne dont j'avais

fait connaissance dans cette ville, et qui retournait à Rome : c'était un riche négociant, d'un caractère éminemment sociable, avec lequel le voyage ne pouvait être que plus agréable et plus commode. Quoique j'eusse plusieurs fois passé par Sienne, je ne pus en approcher sans me rappeler cette citation tant répétée de la paysanne siennoise au voyageur qui demandait s'il était près de cette ville :

Salite il monte scendete al piano ecco vi Siena :

style presque poétique, et pourtant populaire dans le bel idiome de ces belles contrées.

Ce jour-là même nous rencontrâmes, sans doute pour le plaisir du contraste, un individu qui, bien qu'Italien, nous fit, par son dialecte barbare, oublier la poésie du langage toscan. Il était assis sur un bord de ravin; son air d'accablement et de douleur me touchèrent. Mon généreux compagnon s'en aperçut, devina ma pensée, et nous nous approchâmes. Nous interrogions un Italien, et pendant un quart d'heure nous ne fîmes presque que jouer une scène de la tour de Babel. Cettini, mon compagnon de voyage, allait s'impatienter, si la pitié ne lui eût rendu de l'indulgence. « Mon

« ami, lui dis-je, la misère qu'on peut secou-
« rir n'est-elle pas par elle-même assez élo-
« quente? La bienfaisance est une langue uni-
« verselle; peu la parlent, mais tout le monde
« la comprend; » et nous voilà aussitôt restaurant de quelques unes des provisions de notre voiture bien garnie l'estomac trop à jeun du pauvre homme. La reconnaissance lui délia un peu la langue, et voici ce que nous apprîmes : c'était un marin qui revenait de l'hôpital de Naples par terre, dans l'espoir de trouver à Rome un parent devenu riche; le parent était mort, mais la justice et l'Église avaient préalablement saisi la petite fortune. Notre pauvre diable s'était présenté, mais sans aucun des actes qui pouvaient le faire reconnaître par la loi. Arrivé avec l'espoir de s'enrichir, il n'obtint pas même de ceux qui l'avaient dépouillé quelques secours dans son dénuement; il fut chassé de Rome comme un imposteur et un vagabond. Touchés de tant de malheurs, nous fîmes monter le pauvre homme sur le siége de la calèche. On a le cœur plus content quand on a fait un peu de bien; notre bienfaisance se ressentait de nos caractères; elle n'avait rien de grave ni d'imposant. Cettini me disait que,

ne fût-ce que par coquetterie, les femmes devraient toutes être sensibles, assurant qu'il ne m'avait jamais trouvée si belle que dans ce moment. C'était un très aimable et très galant homme que Cettini, et après tant d'années je me plais à rendre cet hommage à son cœur. A la première poste, nous interrogeâmes de nouveau notre voyageur : assurés de tout l'intérêt qu'il méritait, Cettini lui assura son retour jusqu'à Livourne, avec une lettre de passage sur une felouque pour Gênes, et une autre pour un des meilleurs patrons de barque de ce port, tout cela accompagné d'un peu d'argent. Il n'y a rien de flatteur comme les aubergistes ; ils sont capables même d'être sensibles pour plaire aux bons voyageurs, c'est-à-dire à ceux qui ont de l'argent. Ils avaient bien excellente opinion de nous, car ils accablèrent aussi de petites générosités notre protégé. Habillé des pieds jusqu'à la tête par mes soins, Lorenzo parut devant nous dans un état d'élégance grossière et de propreté rustique qui nous charma.

C'est à neuf heures du matin que nous étions arrivés à la poste. Nous résolûmes d'attendre la fin de la journée pour nous mettre en route,

moment délicieux dans ces belles contrées. Les postes en Italie sont fort mal servies : leur réputation égale celle des hôtelleries d'Espagne; les postillons, naturellement paresseux, l'étaient encore davantage et pour cause : Cettini les payait double pour qu'ils allassent plus lentement. Nous avions bien fait un mille au pas, lorsque nous vîmes au loin, malgré la nuit tombante, un homme qui agitait un mouchoir : ordre immédiat d'arrêter. Nous voyons accourir haletant notre pauvre Lorenzo. Il n'avait pas dit un mot, que tout bas je me disais : il y va pour nous d'un grand danger; Lorenzo vient nous avertir : un bienfait n'est jamais perdu. Je regarde alors notre postillon; sa conscience était sur sa figure et sa figure était affreuse. Lorenzo nous dit : « Six hommes vous ont « devancés dans une cariole, je suis surpris qu'ils « ne vous aient pas encore rencontrés; je crois « le postillon d'intelligence avec eux : mais il faut « marcher; je vais me mettre sur le siége. » Lorenzo avait une carabine, Cettini en avait une aussi et deux pistolets. Je m'en charge! m'écriai-je. Mais heureusement la présence d'esprit de notre reconnaissant protégé, une lieue plus loin, près des ruines d'un vieux château, nous

aperçûmes trois hommes regardant de notre côté, et notre postillon de ralentir ses chevaux. Alors Lorenzo lui ordonne d'une voix foudroyante de prendre le galop, appuyant son ordre de la menace de lui casser les reins d'un coup de carabine. Il obéit, et la peur sembla se communiquer aux pauvres bêtes. Nous dépassâmes avec la rapidité de l'éclair les trois brigands, qui, se voyant découverts, ne firent aucune tentative. A la première poste, le postillon disparut; Cettini fit sa déclaration. Nous prîmes un autre guide; mais nous crûmes, par prudence, devoir faire changer Lorenzo d'itinéraire, et Cettini l'adressa directement à Venise.

Je n'avais pas eu peur pendant le danger; mais après, en me rappelant les horribles figures que nous avions rencontrées, il me prit des tressaillemens qui, pendant plusieurs jours, me revinrent pendant mon sommeil. Nous restâmes quelques jours à Sienne. Toutes les curiosités qu'elle renferme disparurent devant une autre curiosité plus terrible : le lendemain de notre arrivée, il y eut deux violentes secousses de tremblement de terre. Comment peindre cet effrayant mystère de la nature et tout ce qu'il me fit éprouver!... Il était près de deux heures

après midi : une chaleur lourde, un jour triste chargeaient l'atmosphère. Je reposais sur un canapé dans un salon au premier étage, ayant vis-à-vis de moi un énorme trumeau de Venise. J'allais céder à mon accablement, je me soulevais pour poser sur un fauteuil un livre que je tenais encore; tout à coup un bruit épouvantable éclate au-dessus du plafond qu'il ébranle; semblable au craquement des roues d'une voiture qui se brise, la glace s'échappe des crochets dorés qui la soutenaient, et reste suspendue et se balançant; les deux battans de la porte s'ouvrent. Seule, glacée, immobile, je regarde avec un stupide effroi les effets dont la terrible cause cessa si vite que, sans le désordre qui ne l'attestait que trop, j'aurais récusé le témoignage de mes sens. Des cris, des lamentations se font entendre : Cettini s'élance en ce moment vers moi et tombe à mes genoux. A l'instant de la secousse qui causa d'énormes dommages, Cettini se trouvait à l'hôtel-de-ville, sur la place, où la population tout entière s'était précipitée. Occupé de moi seul, il était accouru. Une partie *dalla Grande Locunda* est tombée. Il me dit ensuite qu'il avait cru à l'aspect de cette scène devenir fou; il

faut des secours. Ah, Dieu! je vous ai trouvée ici, s'écria-t-il en m'enlaçant dans ses bras et en me portant jusqu'à son appartement. Tout était tellement confusion dans l'hôtel, qu'on trouva tout naturel qu'il m'enlevât ainsi : les Italiens ont une vivacité d'action qui flatte toujours la vanité d'une femme; je fus ainsi transportée, et malgré ma récente terreur, je ne sentis que le dévouement passionné dont j'étais l'objet. Notre nouveau logement nous rapprochait de la campagne; le lendemain, au jour, nous montâmes à cheval pour aller juger par nous-mêmes des désastres de la veille. Dans ce moment, on nous parla d'un miracle! je désirai beaucoup le vérifier. On nous montra à côté de trois pouces de murs écroulés, un pilier qui, quoiqu'un peu brisé, laissa voir une vierge en plâtre. La tradition du pays était que cette vierge, au moment de la secousse, avait fait un signe, et aussitôt cette secousse avait cessé, tous les murs s'étaient en quelque sorte redressés. J'eus l'air d'être convertie à la foi et à la crédulité, et je donnai à pleines mains des aumônes. Cettini parlait avec émotion, avec enthousiasme, avec d'éloquentes citations d'auteurs; mais il me dit bientôt qu'il avait été

élevé chez les Jésuites, et finit par me faire rire aux larmes, en me faisant part de sa haine contre cet ordre célèbre, et pour l'état de prêtre, auquel on l'avait destiné. « A douze « ans, me dit-il, j'étais déjà amoureux de la « fille de notre jardinier; il y eut une amou- « rette éventée, une scène d'éclat, un des élèves « renvoyé. On nous sermonna en masse, on me « sermonna surtout en particulier. Un insinuant « Mentor m'arracha facilement mon secret alors, « me faisant une horrible peinture des plus doux « sentimens. A l'aspect des privations, des chaî- « nes et des sermons du séminaire, je pris le « courage d'une audacieuse résolution; possé- « dant deux sequins, je me crus riche, j'en- « levai Gionettina, et je voulus courir avec « ma maîtresse chercher une vie d'amour dans « les forêts du Nouveau-Monde, ayant pour lit « nuptial les fleurs du printemps et la nature « seule pour confidente. Mais Gionettina ne « comprenait pas autant que moi cette société « de la nature; je perdis deux jours sans la « persuader, et le lendemain je fus repris par « ma famille et envoyé pour mes péchés chez « un vieux curé de Terracine. Au bout de six « mois, je parvins encore à m'échapper, et

« cette fois la chose fut plus sérieuse. Je ren-
« contrai à Livourne un ami de famille; moins
« qu'elle ami de la contrainte, il m'aida à en-
« trer dans une riche maison de commerce. Je
« captivai l'intérêt de mon patron, et ce fut
« l'origine de ma fortune. Me sentant tout-à-
« fait indigne d'entrer dans les ordres, et res-
« pectant assez la religion dans laquelle je suis
« né pour ne pas la compromettre et l'exposer
« au scandale, j'ai quitté toute idée de vie con-
« templative; l'industrie m'a payé de mes la-
« beurs, et une fortune solide, honorablement
« acquise, en a été la récompense. Depuis trente-
« deux ans établi à Rome, je suis content, bon
« citoyen et bon vivant : n'est-il pas vrai, mon
« aimable amie, que cela vaut mieux que la per-
« spective d'un couvent? »

Nous avions quitté Sienne avec tant de précipitation que ce que nous avions le plus complétement oublié, c'était notre aventure avec le postillon. C'est ici le cas de dire que la justice ne perd jamais ses droits, car nous reçûmes une citation pour déposer devant le magistrat, ce qui nous obligea d'arrêter et de faire de fort ennuyeuses démarches. Cettini était heureusement connu dans le pays, et un de ses corres-

pondans se chargea de les suivre. Cettini, aussi complaisant qu'aimable, consentit à ne plus voyager de nuit pour éviter les brigands, et autant que cela peut-être, les procédures auxquelles ils vous exposent.

CHAPITRE CVI.

Rome. — Lucien Bonaparte. — Les statues de princes Borghèse. — La bulle du pape Pie VII.

Partie avec toute la sécurité de mon heureuse insouciance, comptant d'ailleurs sur Élisa comme sur une Providence terrestre, j'arrivai à Rome sans me tourmenter beaucoup de la mission qui était l'objet de mon voyage. Le bon et honnête général Miollis avait alors le haut commandement des États romains, et certes ce n'est pas un médiocre éloge pour lui d'avoir mérité l'estime et presque la reconnaissance publique d'une ville où il avait eu à exécuter de si sévères mesures.

J'aurais eu grande envie de voir Lucien Bonaparte, qui alors s'était fait à Rome une sorte d'exil volontaire; mais la princesse Élisa m'avait positivement interdit, dans mon audience de

congé, d'avoir à Rome le moindre rapport avec son frère, et même de me présenter chez lui. Était-ce désapprobation des opinions que Lucien n'avait pas craint de conserver? était-ce un simple mouvement de cette jalousie des princes qui ne veulent pas que le dévouement qu'on leur porte soit partagé, et que les personnes auxquelles elles font l'honneur d'une certaine confiance, soient exposées par de trop nombreuses relations à laisser pénétrer des confidences?

J'eus beau, à l'aide de quelques mots, provoquer Élisa sur la singulière défense qu'elle m'imposait, je ne pus rien pénétrer, si ce n'est qu'à cet égard la volonté de la duchesse était ferme et très sérieuse.

Je ne crus pas être infidèle à mes instructions, en me contentant de voir quelques personnages de l'intimité de Lucien, et en visitant sa belle *villa* bâtie sur les ruines de Tusculum. j'aurais aimé à recevoir du cœur d'un ancien ami quelques révélations sur l'espèce de divorce par lequel il avait cru devoir se séparer de toute sa famille. C'était, du reste, une position piquante que cet aîné d'une famille de rois, resté simple citoyen sous le despo-

tisme fraternel, pouvant dire au maître du monde : « A Saint-Cloud, j'ai fait des souve-« rains et n'ai pas voulu l'être; » ayant été consoler ses regrets républicains à Rome, et, sous les abris de ce Tusculum où Cicéron, avant lui, avait soustrait la liberté de ses paroles à la tyrannie d'Octave. Le titre de sénateur, dénomination encore républicaine, était le seul que Lucien avait voulu accepter et porter. L'estime publique l'entourait à Rome; il y faisait beaucoup de bien, encourageait les artistes de tout genre et ne semblait trouver plaisir au luxe dont il décorait ses jardins, que parce qu'ils devenaient ainsi l'occasion de beaucoup de travail et de bien-être pour les autres. Lucien, qui ne m'avait jamais plu à Paris, gagnait dans mon affection par tout ce qu'on entendait dire, et redoublait mes regrets de la cruelle instruction qu'on m'avait donnée. « Tandis que son « frère, me disait un de ses amis, met Charle-« magne en action, Lucien le met en poëme; il « allie le goût des vers à la passion de l'indé-« pendance; il est resté tribun et académicien, « et je suis sûr que la seule privation qu'il sente « ici, c'est de ne pouvoir assister aux séances « de l'institut; je ne suis pas grand connais-

« seur dans ces sortes de matières, mais je « soutiens que dans une situation si bizarre, « les vers du frère de Napoléon sont estimables « par le seul fait de leur contraste avec les oc- « cupations du reste de sa famille. Qui refuse « la couronne de roi mérite bien la palme de « poëte.

« — Mais êtes-vous bien sûr que le désinté- « ressement de Lucien soit sincère?

« — Est-ce qu'on est sûr de quelque chose « avec le cœur humain; mais je sais au moins « que Lucien lit fort peu le *Moniteur*, et lit « beaucoup le *Mercure de France*. Et moi, « voyez-vous, je juge les hommes sur leurs lec- « tures, comme d'autres sur les physionomies. « Dis-moi ce que tu lis, et je te dirai ce que tu « penses; voilà mon système d'observation mo- « rale, et il en vaut bien un autre.

« — L'idée est originale; mais est-elle bien « juste? Avec de l'esprit, ne peut-on pas donner « le change sur ses intentions par l'arrangement « de certaines habitudes? Devrais-je apprendre « ce secret de quelques ambitions à un homme « d'esprit, qui habite non loin du palais que « sut habiter si long temps Sixte-Quint?

« — Vous direz tout ce que vous voudrez,

« ma belle dame : quiconque dans ce temps-ci lit
« ou fait des vers ne peut être réputé ambitieux.

« — Je ne vous dis pas que Lucien soit am-
« bitieux ; je le connais, je lui sais l'âme assez
« haute pour n'avoir point, dans tous les cas,
« une ambition vulgaire.

« — Vous avez raison ; car plusieurs de ses
« autres intimes prétendent qu'on lui a offert
« le trône de Portugal, mais qu'il l'a refusé,
« parce que ce trône eût été trop voisin de ce-
« lui d'Espagne, dont la grandeur eût éclipsé
« le sien. Mais ce qui l'empêchera d'être roi, au-
« tant que des répugnances que je crois réelles,
« et des opinions qui, devant moi, ont toujours
« été positives, c'est qu'il n'a point dans le ca-
« ractère cette souplesse et cette docilité exigées
« par Napoléon. Il ne ferait pas de la couronne
« une commission militaire, une lieutenance
« commode et facile ; il arrangerait la royauté
« à sa manière, suivant ses idées. Son frère est
« trop habile pour avoir songé, comme on le
« dit, à le faire roi d'Espagne et des Indes.
« Son ambassade à Madrid avait donné sa me-
« sure de soumission, et il y aurait eu meilleur
« marché de continuer à avoir affaire avec les
« souverainetés anciennes.

« — Quoi qu'il en soit, refuser un trône sera « toujours une chose peu commune, un or- « gueil plus original que de l'accepter. Fierté « à vouloir, fierté à refuser; l'alternative est « toujours honorable pour Lucien.

« — Comment vit donc ici ce contempteur « des dignités de la terre?

« — Comme un simple particulier qui a des « amis, le goût des arts et de l'argent. L'embel- « lissement de son Tusculum et l'éducation « de ses enfans, voilà les soins ambitieux du « Caton de la famille impériale. Pour complé- « ter cette antique simplicité de mœurs, on ne « lui connaît pas d'autre maîtresse que sa femme, « que vous avez dû connaître à Paris, sous le « nom de mademoiselle Jouberton. Au surplus, « venez avec moi voir sa villa. »

Je fus en effet visiter cet admirable séjour. Mon *cicerone* bienveillant me fit remarquer l'étrange vicissitude de Tusculum, que Cicéron avait tant aimé, qui avait passé ensuite par les jésuites, et qu'avait rendu à la pureté de ses souvenirs un solitaire qui faisait moins contraste avec eux que les révérends pères.

Rome ne m'était point inconnue: Saint-Pierre et Saint-Paul, les autres monumens de

la ville éternelle, m'étaient familiers; mais j'étais un peu moins au courant des curieux sites qui l'entourent et des *villa* magnifiques dont les environs sont peuplés. Après celle de Lucien, j'eus un grand désir de parcourir les plus célèbres; pouvais-je oublier la *villa* Borghèse? Ce serait le paradis sur la terre qu'une semblable habitation, embellie par tous les arts, qu'abrite une végétation toujours florissante, que colore l'azur d'un si beau ciel. Le dernier prince de la noble famille, propriétaire de ce domaine, en avait fait, en quelque sorte, la maison de plaisance de tous les voyageurs, auxquels une inscription gravée aux portes de son parc disait en gros caractères : « Qui que tu sois, étranger, ne crains ici ni lois, ni défenses, ni reproches; promène-toi où tu voudras, cueille ce que tu voudras, et retire-toi quand tu voudras. » Le prince Borghèse actuel, le beau-frère de Napoléon, n'avait point dérogé à la noble hospitalité de son digne père, de cette hospitalité admirable dans les palais de l'Italie, où l'on semble fier de vous faire partager les délices d'une terre privilégiée et la propriété des chefs-d'œuvre qui la chargent.

Ce qu'il y avait de plus beau et de plus anti-

que dans la *villa* Borghèse avait été enlevé pour le Muséum de Paris. En même temps que l'Empereur enchaînait quelque nouveau peuple, et faisait quelque nouvelle invasion, conquérant de statues et de tableaux autant que de provinces, il enrichissait la patrie de tout ce qu'offraient de plus précieux et de plus rare les capitales étrangères. Alors on pouvait dire :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute à Paris.

Les propriétés particulières étaient ordinairement soustraites à ces réquisitions scientifiques. Les établissemens et les propriétés publiques étaient ordinairement chargés de composer ce noble butin de la victoire; mais la villa Borghèse, plus riche que bien des capitales, renfermait trop de choses antiques pour ne pas tenter l'avidité de Napoléon. Voici comme on m'expliqua, sur les lieux, la manière qu'avait employée ce dernier pour enrichir notre Musée du *Gladiateur* de l'*Hermaphrodite*, et d'autres pièces uniques dans leur genre. Satisfait de la conduite du prince Borghèse dans la campagne de 1806, où il s'était distingué avec le 2^{e} régiment de cuirassiers, l'Empereur le chargea d'une mission importante pour Paris,

et lui signa, à titre de gratification, un bon d'un million sur son trésor privé. Quand ces grands personnages se revirent, l'Empereur dit à Borghèse : « Je t'achète tes statues, à com-« bien peux-tu et veux-tu me les passer?

« — Mais, sire, je comptais les garder.

« — Je ne te demande pas si tu as l'intention « de les vendre, je te dis que je veux les acheter. »

Le prince Borghèse fit un prix fort élevé de plusieurs millions; l'Empereur rabattit, marchanda, et enfin convint de 18 millions; mais, retirant le don qu'il avait fait quelque temps avant, il dit à son beau-frère : « Tu as déjà reçu « un million, cela ne fait plus que dix-sept. » On ajouta à cette curieuse anecdote une foule d'autres circonstances, non moins piquantes, sur le désespoir du prince et sur la lenteur même que le maître suprême apporta dans une liquidation déjà si onéreuse.

Malgré le dépouillement amiable que la villa Borghèse avait subi, je la trouvai encore la plus belle chose du monde, et j'y passai une journée entière avec Cettini qui, en sa qualité de Romain, mettait beaucoup d'amour-propre à exciter les élans de mon admiration. A notre retour, malgré les anciennes répugnances de

mon aimable ami contre l'église, nous dînâmes avec plusieurs abbés et même avec un cardinal. La compagnie ne nuisit point à la gaieté des propos. L'église pleurait alors les malheurs de Sion; nos convives pleuraient aussi, malgré les fréquentes libations dans lesquelles ils cherchaient à noyer leur chagrin; leur antique caractère était altéré par les malheurs dont le pape était accablé. J'eus beau protester de mon ignorance en droit canon, et de mon admiration pour celui qu'on osait comparer à Attila, je ne pouvais empêcher nos convives de me prendre à partie, moi chétive, sur l'ingratitude de notre Empereur envers Pie VII, qui oubliait que ce vertueux successeur de saint Pierre avait presque été le premier souverain qui l'eût reconnu.

A Rome il existe une telle liberté dans les mœurs ecclésiastiques, que je tombai dans une méprise fort plaisante par suite de mes légères opinions à ce sujet. Un des champions de la dispute qui avait occupé le dîner avait bien voulu mêler quelques fadeurs pour mon compte à ses philippiques contre mon souverain. Galant en même temps que théologien, il avait parlé avec une singulière facilité d'improvisation sur ma chevelure et sur mes yeux; il m'a-

vait dit, je crois, que mon regard était doux comme un air de Cimarosa. Au moment où ce docteur, moitié poétique, moitié musical, nous quitta, je sentis qu'il me glissait quelque chose. Qu'on juge de ma présomption! je ne doutai pas que ce ne fût un billet doux et quelques vers de la composition d'un prédicateur. J'étais impatiente d'être seule pour juger d'un style galant de si singulière fabrique. Quel fut mon étonnement de trouver, au lieu d'un madrigal, un acte d'excommunication! C'était, hélas! le foudre impuissant que le pauvre Pie VII avait lancé contre Napoléon. Cette pièce faisait grand bruit dans Rome; elle avait réveillé l'intérêt d'une haute infortune, et le clergé cherchait à la répandre comme un effort, ou au moins comme un hommage. La police cependant s'opposait à ce qu'elle se répandît, et la peur nuisait beaucoup à la piété. Je crus donc devoir garder cette copie d'une pièce curieuse, et je la transcris ici en entier.

« PIE VII, PAPE, A L'EMPEREUR DES FRANÇAIS.

« Par l'autorité du Dieu tout-puissant, des « saints apôtres Pierre et Paul, et par la nôtre, « nous déclarons que vous et tous vos coopé-

« rateurs, d'après l'attentat que vous venez de « commettre, vous avez encouru l'excommu- « nication dans laquelle (selon la forme de nos « bulles apostoliques, qui, dans des occasions « semblables, s'affichent dans les lieux accou- « tumés de cette ville), nous déclarons être « tombés tous ceux qui, depuis la dernière « invasion violente de cette ville, qui eut lieu « le 22 février de l'année dernière, ont commis, « soit dans Rome, soit dans l'État ecclésias- « tique, les attentats contre lesquels nous avons « réclamé, non seulement dans le grand nombre « de protestations faites par nos secrétaires « d'état, qui ont été successivement remplacés, « mais encore dans nos allocutions consisto- « riales des 14 mars et 11 juillet 1808. Nous « déclarons également excommuniés tous ceux « qui ont été les mandataires, les fauteurs, les « conseillers, et quiconque aurait coopéré à « l'exécution de ces attentats, ou les aurait « commis lui-même. »

J'avais déjà vu beaucoup de choses et beaucoup de monde à Rome; je n'avais oublié qu'une personne dans mes visites, celle qu'on m'avait recommandé de voir. Je veux parler

de M. de Norvins, qui était à cette époque commissaire général de police, ayant sous sa direction tous les États romains. M. de Norvins s'y était fait une haute réputation par sa capacité et les services nombreux rendus à la tranquillité publique. Sous son administration, les grandes routes de ces contrées, si fameuses dans les fastes du brigandage, avaient été purgées, et l'on y voyageait avec une sécurité presque française. Le commissaire général de police avait plus fait sous ce rapport que tous les confesseurs de la capitale du monde chrétien. J'avais ordre de la princesse Élisa de me présenter chez M. de Norvins, et de lui montrer une lettre adressée par celle-ci à sa sœur Caroline, reine de Naples. Je me décidai à la visite, et je me rendis en conséquence place de Venise, au palais occupé par le jeune et célèbre magistrat. Mais je fus réduite à admirer la noble architecture de cette demeure délicieuse, sans pouvoir aborder M. de Norvins. On me dit qu'il était absent. J'ignore si ce n'était pas une consigne contre les importuns, mais je ne crus pas devoir insister et mettre en avant le nom de l'auguste personnage qui eût, sans doute, fait ouvrir toutes les

portes. Je renouvelai mes visites plusieurs fois, toujours aussi inutilement, et avec la même opiniâtreté de discrétion. M. de Norvins était donc réellement absent, puisqu'il était si invisible. Je rencontrai dans une soirée une jolie petite dame qui parlait à tout propos de cet aimable Français. Je lui demandai, puisqu'elle était si instruite, si l'invisibilité de son admiration était excusable. « Tout est vrai, tout est « excusable; il est si occupé, si absorbé de de- « voirs, que moi je lui pardonne l'absence. » Cette petite Italienne, de la famille de Bentivoglio de Bologne, aimait tant les Français, que la conversation fut longue et aimable entre nous. Rien n'était plaisant comme les plaidoyers de cette nièce d'un cardinal en faveur de notre nation : « Je ne comprends pas, disait- « elle, nos gens à vieilles idées, qui regrettent « les mendians et les chanteurs de chapelle; « de quoi se plaignent-ils? on leur a laissé les « confréries. Leurs monsignori répétaient que « Napoléon voulait faire mettre Saint-Pierre « sur des roulettes, pour orner son Paris de ce « beau monument de la grandeur romaine. Eh « bien! il n'en a rien été, et cependant à lui « rien n'est impossible. » Je félicitais en moi-

même M. de Norvins d'une si agréable connaissance, et je regrettai d'autant plus de n'avoir pas fait la sienne, qu'à mon retour à Florence la grande-duchesse me reprocha vivement de n'avoir pas assez insisté, de n'avoir pas écrit à M. de Norvins pour le prévenir de l'intérêt qu'elle attachait à cet entretien.

Tous les voyageurs qui passent par Rome écriraient leurs impressions, qu'il resterait toujours quelque chose à dire d'une ville qui réunit tant de chefs-d'œuvre et tant de misères, les souvenirs de la république et les pratiques de l'église, tous les contrastes de temps, d'opinions et d'hommes, parmi lesquels le plus remarquable est cette tolérance morale d'une ville de religion si sévère. La plus mélancolique pensée qui vint m'assaillir au milieu de mes courses souvent nocturnes fut l'aspect de ce forum désert devenu le marché aux bestiaux, le Poissy des Italiens de Rome, comme on a si bien appelé les Romains d'aujourd'hui. Je me rappelai enfin que je n'étais point venue faire un cours d'antiquités dans la ville des Césars, et je me remis promptement en route pour ma destination diplomatique.

CHAPITRE CVII.

Naples. — Machine infernale. — Salicetti. — Sa famille.

La vue de Naples tirerait de sa rêverie l'Allemand le plus mélancolique, l'Anglais le plus malade. Je n'avais pas besoin de toutes ces merveilles pour être heureuse en approchant de ces beaux lieux; le roulement d'une voiture agit sur moi d'une manière toute puissante, la distraction semble le remède infaillible de toutes mes douleurs. Qu'on juge de l'ivresse qu'elle me cause, quand mon âme tranquille ne porte point avec elle de ces blessures du cœur qui luttent à tout instant contre la magie des beaux spectacles de la nature! Pour la première fois de ma vie, je faisais un voyage qui n'avait pas une grande passion pour mobile. Comme Élisa m'avait donné entière latitude

pour ma mission, je restai à Naples, ainsi qu'à Rome, pour voir et pour observer avant de me mettre en mesure d'exécuter mes instructions. Je me rendis néanmoins immédiatement chez le prince Pignatelli, pour lequel j'avais une lettre : j'étais trop bien recommandée pour ne pas recevoir un gracieux accueil. Le général me demanda si je comptais faire un long séjour, qu'il serait heureux de me faciliter tous les moyens de distraction et de plaisir que Naples peut offrir. Sa charge à la cour le rendait en effet l'homme du monde le plus propre à seconder la curiosité d'une voyageuse. Je lui répondis que pour le moment je n'avais rien de mieux à faire qu'à m'amuser, mais que probablement je recevrais de Florence des ordres pour causer plus sérieusement avec lui. Élisa lui avait sans doute écrit secrètement sur mon compte, car ma réception n'eut rien de froid, de glacial et de réservé. Nous causâmes quelque temps, nous échangeâmes quelques renseignemens mutuels sur les cours de Naples et de Florence. Je savais que j'aurais à comparaître devant leurs majestés, et j'étais bien aise de me mettre un peu au courant de la langue du pays, j'entends

de la langue de cour, qui demande toujours un peu de truchement.

Pendant que j'étais chez le général Pignatelli, je ne fus pas peu surprise de voir entrer chez lui le baron d'Odeleben, Saxon d'origine, colonel au service de Napoléon, que j'avais rencontré à Rome quelques jours avant. Me voyant en si bonne maison, il me fit bien plus de politesses qu'à notre première rencontre; c'était un de ces hommes qui n'ont dans la tête qu'une idée fixe, celle de la fortune; qui n'estiment les gens qu'autant qu'ils en attendent quelque chose, et qui font en quelque sorte l'addition de vos qualités, de vos défauts, la revue de vos connaissances et l'examen de votre position dans le monde, avant de vous saluer et de vous accueillir : espèces de négocians de salon qui réduisent l'amitié à une règle d'arithmétique, chez lesquels on est à la hausse ou à la baisse suivant l'habit, la fonction ou les emplois qui nous distinguent. Il m'avait déplu à Rome; mais n'ayant pas encore pénétré tout le laid côté de ce caractère, je reçus avec beaucoup de grâce ses politesses plus empressées, que j'avais le bon esprit de n'attribuer qu'au salon de M. de Pignatelli, qui

les obtenait bien plus que moi-même. J'acceptai la main du colonel pour descendre, et tout-à-fait revenue de mes préventions et de ma rancune, je ne refusai pas davantage les offres qu'il me fit de m'accompagner dans mes courses.

Nous voilà donc faisant, comme des amis de vingt ans, le plan du reste de notre journée. « Nous avons ici une vie tout à part de la po-« pulation, me dit mon cavalier; les Français « mangent entre eux, car la cuisine napolitaine « est détestable, et nullement à la hauteur de « la régénération politique qu'on leur a fait « subir; mais soyez tranquille, nous allons de « ce pas aller contempler le beau spectacle de la « mer, et puis nous irons ce soir jouir du beau « spectacle de Saint-Charles, ce qu'il y a de « mieux enfin dans la nature et dans les arts. » Ah! si j'avais le talent de décrire, je me donnerais en ce moment la volupté du plus magnifique tableau qui se retrace à mon imagination; je me plongerais dans cette mer, devant laquelle je restai deux heures suspendue, semblable dans mon extase à la barque caressée par une rame indolente et nullement impatiente d'arriver au port. Heureusement

qu'un baron saxon sait toujours l'heure de son dîner; car, sans son bienveillant avertissement, je serais restée à respirer le bonheur d'une belle soirée sur les rivages enchanteurs où il avait eu l'imprudence de me conduire. Rentrée, grâce à lui, dans des idées plus matérielles, je le suivis à une table fort élégante que tenait la femme d'un employé français, et qu'honorait la présence de tous les gastronomes de la haute administration. Je fus encore là bientôt en pays de connaissance, car il y avait des officiers français. Malgré la tentation de mes souvenirs militaires, je ne me laissai point aller à l'élan de mes admirations belliqueuses, et je me contentai d'être gaie tout juste autant qu'un diplomate ; ce que les Français font le plus volontiers après de la galanterie, c'est de la satire : aussi, après les belles princesses de Naples, car à Naples les femmes un peu jolies sont princesses, comme les hommes un peu riches excellences; après, dis-je, les confessions de la vanterie française sur les grandes dames de Naples, venaient les épigrammes sur les grands seigneurs orgueilleux et pauvres qui mangeaient des pois chiches toute l'année, afin de donner une seule fois,

dans les trois cent soixante-cinq jours dont elle se compose, une fête dont le mauvais goût encore ne valait pas tant de dépenses.

Le baron d'Odeleben et trois autres personnes de la société, nous nous rendîmes au théâtre de Saint-Charles ; j'espérais y apercevoir le roi et la reine, et faire encore du spectacle une étude préparatoire pour mes prochaines entrevues; mais il ne parut dans la loge de leurs majestés que les aides-de-camp de Murat, parmi lesquels je distinguai le général Excelmans et le beau comte de La Vauguyon, dont toute la salle citait les succès, le faste brillant, et dont Murat payait l'amabilité, la bravoure et la noblesse historique avec la magnificence de Louis XIV. D'ailleurs rien de remarquable ne s'offrit à moi dans cette soirée que l'admirable talent de la *prima donna*, qui obtenait tous les bravos. Les Napolitains, qui, sensibles à la beauté de leur pays, ne voyagent pas, sont cependant de tous les Italiens ceux qui, dans leur fidèle enthousiasme national, cèdent cependant avec le moins de répugnance à quelque admiration pour les talens étrangers. Aussi ne fus-je pas médiocrement surprise, quand je demandai

le nom de la cantatrice qui enlevait tous les suffrages de Saint-Charles, d'apprendre que c'était une Française, mademoiselle Colbran, épouse depuis d'un [1] génie européen, qui a fait dans la musique une révolution à peu près semblable à celle que Napoléon a opérée dans l'art de la guerre.

Mon baron saxon me voyant entourée de deux ou trois des cavaliers du dîner, me dit qu'il laissait à l'un de ces messieurs le soin de me reconduire, ou à tous probablement; que, s'il m'était nécessaire, il était disposé à me sacrifier un devoir dont cependant il lui serait agréable de pouvoir s'acquitter. Je fus enchantée de la liberté qu'il sollicitait, car ses complaisances ne m'avaient que médiocrement réconciliée avec lui. Le reste de la soirée se passa à voir des polichinelles; car on sait que Naples en est la vraie patrie, et à prendre dans la rue de Tolède des glaces et des sorbets, objets de la convoitise et du culte des lazzaroni aussi bien que des princes. Je rentrai chez moi assez tard; mais j'avais eu l'esprit remué par tous les spectacles de cette

[1] M. Rossini

première journée, qu'au lieu de m'endormir, je passai encore plusieurs heures à causer avec une personne qui se trouvait là par hasard, et qui parlait de l'événement arrivé au ministre Salicetti.

Les circonstances en étaient si extraordinaires que je les ai écrites, et je vais les retracer.

Depuis deux ans les Français occupaient le royaume de Naples; Ferdinand, Caroline, la famille royale, quelques officiers de terre et de mer, plusieurs seigneurs et un certain nombre d'hommes obscurs, réfugiés en Sicile, voyaient s'éloigner davantage chaque jour le moment de rentrer dans leur chère Parthénope.

Plusieurs tentatives pour armer les provinces et soulever la capitale avaient échoué, grâce à la vigilance éclairée d'un homme qui dirigeait alors trois ministères; Salicetti était à la fois ministre de la guerre, de la marine et de la police du royaume.

L'ancienne cour avait conservé des intelligences avec Naples. Une correspondance entre la reine Caroline et le marquis Pal-

mieri ayant été saisie, ce serviteur dévoué fut accusé, jugé et mis à mort comme coupable de conspiration contre le gouvernement nouveau.

L'exécution de Palmieri, un moment suspendue par les efforts qui furent faits pour le sauver sur le *largo del Castello*, excita un vif ressentiment à Palerme, et la perte de Salicetti fut jurée; car il était considéré comme l'auteur de toutes les mesures que prenait le gouvernement du roi Joseph. Mais qui imagina le moyen atroce auquel on eut recours pour anéantir du même coup le ministre, sa famille et ses serviteurs? Il serait téméraire de le dire, et surtout de l'affirmer. Les interrogatoires et les procès des misérables qui se chargèrent d'exécuter un si noir attentat ne donnent pas sur la personne qui le conçut des lumières assez vives pour la signaler d'une manière certaine, et la maxime que celui-là doit être considéré comme l'auteur du crime à qui le crime est utile, n'est pas applicable dans une telle circonstance et lorsqu'il faut porter une si grave accusation.

Mais s'il n'existe que des soupçons sur l'inventeur de cette machination infernale, à l'in-

stant même où le complot fut mis à exécution, le nom des agens fut révélé. Ce nom, dans les événemens de 1798, avait acquis une célébrité odieuse.

La voix publique accusait l'apothicaire Viscardi d'avoir si non conçu, du moins offert de mettre à exécution le projet d'empoisonner le pain de munition fabriqué pour les troupes françaises qui se trouvaient dans le royaume de Naples, sous les ordres du général Gouvion-Saint-Cyr. La pharmacie de Viscardi occupait, au rez-de-chaussée, une des ailes de l'hôtel que Salicetti vint habiter. Il avait choisi cet hôtel, parce qu'il n'était séparé du couvent de Saint-Joseph, où les bureaux de la guerre étaient établis, que par une ruelle, appelée *Vico-Carminiello;* et que, au moyen d'un pont en bois jeté sur le Vico, à la hauteur du premier étage, les communications entre l'habitation du ministre et ses bureaux devenaient promptes et faciles.

La mauvaise réputation de Viscardi, plus encore que les convenances, ne permettait pas de laisser sa boutique ouverte; il reçut ordre d'aller s'établir ailleurs : mais il sollicita, il obtint de longs délais pour son déménage-

ment; on oublia de lui redemander les clefs. Cet oubli devint fatal au ministre : pour s'excuser de cette négligence, Salicetti disait : « *J'étais chargé de veiller sur la vie du roi; je ne m'occupais pas de la mienne.*

Les fils de Viscardi résidaient en Sicile, où plus d'une fois ils s'étaient chargés d'affreuses missions; ces méchans hommes correspondaient avec leur coupable père; on dit même que, montés sur des barques palermitaines, ils abordaient fréquemment la plage de Chiaja, quartier de Naples où se trouvait l'hôtel de Salicetti. C'est là qu'ils apportèrent dix-huit à vingt livres de poudre anglaise, bien renfermée, bien ficelée dans un réseau de cordes. Cette poudre, au lieu d'être enfouie dans une cave, fut suspendue à une des voûtes de la partie de l'hôtel qu'avait occupée Viscardi : c'est ce qui sauva non seulement une des ailes de cet hôtel, mais les maisons voisines; car, resserrée et placée dans les fondemens, cette quantité de poudre suffisait pour les renverser et les ruiner de fond en comble.

Salicetti passait presque toutes les soirées chez le marquis del Gallo, dont l'hôtel, peu éloigné du sien, n'était également séparé du

rivage que par la promenade publique des Tuileries, appelée *Villa-Reale*. Le temps nécessaire pour faire ce court trajet et monter l'escalier fut calculé; un des fils de Viscardi, caché dans un égoût, d'où il pouvait voir sortir la voiture du ministre et être aperçu de ceux qui, dans le *Vico-Carminiello*, devaient mettre le feu à la mèche, donna le signal; mais, ainsi qu'au 3 nivôse, l'événement trompa ces cruels calculs et mit en défaut une si criminelle prudence

M. ***, témoin et acteur dans les scènes de cette terrible nuit, les racontait à peu près en ces termes :

« L'appartement que j'habite n'est élevé que d'environ quatre pieds au-dessus du sol; le factionnaire placé à la porte des bureaux du ministère de la guerre se trouvant sous la fenêtre de ma chambre à coucher, je lui demandai si ce que je venais d'entendre et d'éprouver n'était pas l'effet d'un tremblement de terre. « Je crois plutôt, me dit-il, que c'est l'ex- « plosion d'une bombe tirée de la mer. » J'envoyai un domestique chez le portier prendre des informations, puis je revins à ma fenêtre;

mais déjà la fumée et la poussière des décombres remplissaient la place. « Voilà de bien « mauvaise poudre, » s'écria le factionnaire. Vous savez qu'en effet, lorsque la poudre fait explosion dans les mines, elle acquiert une odeur fétide; celle-là était suffocante à tel point que je fus obligé de fermer ma fenêtre. Cette odeur me révéla le crime qui venait d'être commis. Je m'habillai à la hâte et dans l'obscurité. Je sortais, quand Montozon, le secrétaire du ministre, est entré chez moi en chemise et pieds nus : les fenêtres de sa chambre, situées vis-à-vis le lieu de l'explosion, avaient été jetées en dedans et les deux portes renversées. Il avait voulu passer dans l'hôtel de Salicetti; mais les débris, les ruines l'avaient arrêté; revenu sur ses pas, il avait erré pendant quelques momens dans les bureaux sans savoir où aller, sans trouver d'issue; enfin un domestique avait ouvert les portes, il venait pâle, épouvanté, me demander des habits et une chaussure. « J'ai « entendu des cris de femme; j'ai vu du feu, « des ruines; j'ai débarrassé ce domestique des « toiles d'un plafond dans lesquelles il était « engagé. Je ne sais ce que c'est, ce que cela « signifie. Est-ce un hasard? Est-ce un crime?

« Il sera arrivé un affreux malheur à M. Sali-
« cetti. » Pendant qu'il me tenait ces discours interrompus par un tremblement convulsif, il revêtait à la hâte une capote; nous sortons, nous volons au secours du ministre; la première personne que nous rencontrons, c'est lui, lui que nous croyions mort; jugez de notre joie : elle fut de courte durée. « Mes amis, nous « dit Salicetti, ma fille et mon gendre sont sous « ces ruines. » Nous entrons dans la cour; il n'y avait point de lumière; presque aussitôt cependant nous voyons paraître le majordome Cipriani, brave et dévoué serviteur, précédé d'un petit aide de cuisine, enfant de treize ans, qui tenait une chandelle allumée, mais qui refusait de nous éclairer, parce que, moins hardi ou plus prudent que nous, il craignait que le reste de l'édifice ne s'écroulât sur notre tête. « Tu as peur de mourir? lui dit Cipriani; « eh bien! je te tue à l'instant si tu ne nous « éclaires. » Cipriani monte sur les ruines; il appelle à grands cris : *Caroline! Caroline! Caroline!* (c'est le nom de madame Lavello); un cri sourd et prolongé se fait entendre. *Elle est là! elle est là!* dit-il; *elle est là! elle est la!* répétons-nous au ministre, qui était au pied des

ruines. Nous nous mettons aussitôt à l'ouvrage. Nous étions à peu près à dix pieds au-dessus du sol et environ à la moitié de la hauteur des décombres, adossés contre un mur de séparation, resté en partie debout; Montozon, le domestique qu'il avait débarrassé des toiles, Cipriani [1], un soldat de je ne sais quel corps, et moi. Nous commençâmes par rouler en bas les plus grosses pierres et quelques masses de maçonnerie : j'aurais voulu déblayer ainsi tout ce qui était au-dessus; je craignais de ne pouvoir contenir ces masses, car nous manquions de moyens; mais ce travail exigeait deux heures au moins, et, pendant ce temps, madame de Lavello pouvait être suffoquée. Nous l'appelions de moment en moment; elle répondait toujours. Nous lui disions, nous répondions au ministre qui nous interrogeait, des choses qui n'avaient pas trop de sens, mais que nous croyions propres à les encourager. Le soldat, qui voulait nous aider, tirait les morceaux de bois qui se trouvaient engagés dans les décombres, ce qui causait des éboulemens. Je lui

[1] Cipriani Franceschi, né en Corse, suivit Napoléon à Sainte-Hélène : il y est mort.

en fis deux fois l'observation, il ne m'entendait pas; je le poussai en bas d'un coup de pied : quoique nous ne fussions que cinq travailleurs, il fallait se passer de cet auxiliaire maladroit. De quelques pièces de lambris, de chaises, de traverses, nous formâmes une espèce d'étai contre lequel nous nous appuyâmes de toutes nos forces pour contenir les débris au-dessous desquels nous creusions. Pendant ce temps, Cipriani, qui lui-même avait la poitrine appuyée contre notre frêle rempart de planches, avait déjà trouvé les jambes de madame Lavello. Il redouble d'activité et nous de précautions, mais elles ne purent empêcher qu'au moment où la duchesse sortait de ce tombeau, elle ne fût meurtrie par la chute des pierres. Échevelée, couverte de sang et d'une poussière livide qui la rendait semblable à un cadavre, la bouche pleine de boue et la langue noire, ne pouvant articuler que deux mots : *Mon enfant!* telle était madame Lavello quand Cipriani la remit entre les bras de son père, et que, portée par tous deux dans la loge du portier, elle fut déposée sur une misérable paillasse, sans draps, sans couverture. Elle éprouvait des douleurs si vives que, malgré

elle, ses cris déchirans ajoutaient aux inquiétudes et aux souffrances de son père. Nous étions tous consternés, moi plus que les autres; ces mots, *mon enfant!* retentissaient sans cesse au fond de mon cœur. Je croyais son fils, âgé de sept mois, écrasé sous les murs; par bonheur, s'étant endormi chez sa grand'mère, la princesse de la Torella, il y était resté. En proférant ces tristes mots, madame Lavello pensait à l'enfant qu'elle portait; elle était alors enceinte de quatre mois. Ses douleurs étaient si aiguës, ses cris si perçans que je crus qu'elle allait expirer, ou au moins faire une fausse couche. Au milieu des plus grands désastres une femme est femme. « Monsieur, m'a-t-elle « dit, je serai estropiée; j'ai la jambe cassée. « — Madame, c'est un malheur, mais il y a re- « mède : une jambe se raccommode; il pouvait « vous arriver pis. » Cependant le ministre me regardait avec inquiétude; j'ai deviné sa pensée : il avait retrouvé sa fille, mais son gendre lui manquait. On nous avait dit qu'il était sauvé, qu'un homme de la maison l'avait emporté dans ses bras; mais personne ne l'avait vu. Je suis sorti; je l'ai trouvé enveloppé dans une mauvaise couverture de soldat, se traînant vers

l'hôtel, où il croyait encore sa femme ensevelie. Le moment de leur réunion a été déchirant : tous trois, appuyés sur un méchant grabat, tous trois presque nus, tous trois blessés et confondant dans de tristes embrassemens leur sang qui coulait en abondance. *Je vais mourir*, criait madame Lavello. — *Je veux mourir si elle meurt*, disait son mari. — *Famille infortunée ! crime affreux !* répétait le ministre. Je me suis presque fâché : « Votre « femme ne mourra point, ai-je dit au duc, et « vous vivrez pour elle; mais il faut sortir d'ici. « — Eh! comment la transporter? nous n'avons « rien. » Il fallait du linge pour bander les plaies, et arrêter le sang qui coulait de tant de blessures. La partie du palais occupée par le ministre était restée debout : on a dit à la femme de chambre de la duchesse d'y monter pour prendre le linge nécessaire. Elle n'osait : je lui ai donné le bras; nous montons, nous prenons tout ce qu'il faut; mais, en sortant de la chambre, la maladroite éteint son flambeau, et nous voilà plongés dans les ténèbres, perdus dans des appartemens que je ne connaissais pas, sur les ruines d'une maison à moitié écroulée. En tâtonnant et cherchant à voir, j'aperçois de la

lumière dans une pièce reculée; je me dirige de ce côté; mais au moment où j'allais y mettre le pied, je m'aperçois que cette pièce est défoncée : c'était la chambre de madame Lavello, dont une petite partie du pavé, restée entière contre le mur, soutenait la veilleuse. Je recule promptement, et, après un quart d'heure de recherches, je retrouve enfin l'escalier; mais tout le monde était parti. Le ministre était dans mon lit; son gendre et sa fille avaient été transportés chez la princesse de la Torella. On avait envoyé de tous côtés chercher des médecins et des chirurgiens; ils arrivèrent : de temps en temps on venait dire au ministre que sa fille allait mieux; je n'en croyais rien. Je fus m'en assurer par moi-même aussitôt que les blessures de M. Salicetti furent pansées : « Ne me « cachez rien, me dit-il à mon retour; j'ai peu « d'espérance; je ne pourrais être insensible à « un si grand malheur, mais je me sens assez « de force pour le supporter. Nous sommes seuls : « ma fille est-elle en danger? est-elle morte? » Je le rassurai; en effet je venais de trouver madame Lavello dans un état de repos, de calme, et même de force que je n'aurais jamais osé espérer. Vous allez en juger par tout ce que je

vais vous raconter, et qu'elle m'a dit dans ces premiers momens; mais comme le récit de la duchesse est plus touchant que celui du duc, je commence par lui. « Ma foi, monsieur, je « n'ai qu'une idée bien confuse de tout cela. « J'étais couché avec ma femme, au bord du « lit, du côté où le mur a sauté; il paraît que « l'explosion m'a fait sauter aussi, du moins « je suis venu pêle-mêle avec les chevrons, les « pierres, les plâtras; j'étais dessus, quoique « un peu engagé dans tout ce tintamare. Lancé « comme un caillou, blessé et à moitié enterré, « je dormais, ou peu s'en faut. Un soldat entre « pour donner du secours; il voit une figure « humaine en chemise, se démenant et pro- « bablement grognant; il m'a pris dans ses bras « et m'a déposé dans la cour : je m'y suis éva- « noui. Alors il m'a porté près de la promenade « publique, vis-à-vis l'hôtel, à environ cinquante « pas de la porte. J'ignore combien de temps « j'y suis resté : enfin je revins un peu, sans « cependant que mes idées soient très nettes. « Je me trouve assis sur une mauvaise chaise, « une vieille couverture sur les épaules, du « reste nu-pieds, nu-col, tête nue. Diable! « diable! qu'est-ce donc que cela signifie? com-

« ment suis-je ici? pourquoi y suis-je venu? —
« Votre palais est écroulé. — Et ma femme, où
« est-elle? — On ne sait. — On ne sait! J'ai voulu
« courir à son secours, alors je me suis aperçu
« que j'étais blessé; j'essaie de marcher, ma
« jambe droite ne peut me porter; je retombe
« sur ma chaise, je m'y évanouis, ou peu s'en
« faut, une seconde fois. Cependant, ayant
« repris assez promptement mes sens, j'ai prié,
« j'ai conjuré les soldats qui m'entouraient de
« courir au secours de ma Caroline; ils m'ont
« quitté. Resté seul, dévoré d'impatience, d'in-
« quiétude, j'ai vaincu la faiblesse, la douleur;
« je me suis traîné vers le lieu où je croyais ma
« femme ensevelie; je voulais y recourir aussi;
« dans ce moment vous m'avez rencontré, et
« vous savez le reste. Diable! diable! voilà une
« terrible nuit. »

Il y avait à peu près une heure que madame Lavello était dans son lit; le premier appareil venait d'être posé sur les blessures; elle ne pouvait faire le moindre mouvement; mais ses nerfs, engourdis encore par la violente commotion qu'elle avait éprouvée, la laissaient dans une espèce d'état de tranquillité. Les douleurs assoupies ne s'étaient point encore réveillées;

sa figure, calme et tout-à-fait remise, n'était rembrunie que par une légère teinte d'inquiétude à peine perceptible et comme fondue dans l'expression générale de résignation qui semblait reposer tous ses traits. Elle m'a dit en m'apercevant, du ton le plus touchant et le plus doux :

« O monsieur ! que je plains ceux qui n'ont « pas de religion ! qui ne croient point à une « autre vie ! Cette religion consolante m'a sou- « tenue quand l'espérance de revoir la lumière « était éteinte dans mon cœur. Il m'arrive sou- « vent de faire des songes pénibles : tombée « avec mon lit, qui m'a portée et garantie, je « croyais rêver ; le bruit que j'avais entendu, la « secousse que je venais d'éprouver, tout m'a « paru l'effet d'une imagination mélancolique, « et j'ai essayé de continuer à dormir. Cepen- « dant, quelques parcelles de décombres m'é- « tant tombées sur le visage, j'y ai porté la « main, et, sans être bien certaine d'être éveil- « lée, j'ai appelé mon mari ; j'ai cherché à le tou- « cher, il ne m'a pas répondu. J'ai étendu le « bras, ma main n'a rencontré qu'un corps « froid et lisse qui m'enveloppait de toutes parts « comme le couvercle d'un tombeau : c'était

« le pavé de ma chambre. J'ai alors reconnu la « vérité et mon malheur, que j'ai attribué non « aux hommes, mais à un tremblement de terre; « ma mémoire m'a offert aussitôt la tragique his- « toire de la princesse Gérace, morte en Calabre « sous les ruines de son palais; je finis comme « elle, me suis-je dit; sans doute mon père, « mon mari, mon enfant, ont le même sort; « c'est un naufrage général; et j'ai trouvé quel- « que consolation à mourir avec les miens. Je « me suis rappelé, avec une véritable joie, « qu'avant de me mettre au lit j'avais fait ma « prière; je l'ai renouvelée pour moi, pour mon « père, pour mon mari, avec toute la ferveur « d'une âme religieuse devant qui toutes les il- « lusions de la vie viennent de s'évanouir, et qui « se croit au moment de paraître devant Dieu. « Alors je me suis abandonnée à sa justice, et « j'ai attendu ma dernière heure. J'étais depuis « quelques instans dans cette situation calme « et résignée, quand la voix de mon père est « parvenue jusqu'à moi; j'ai cherché aussitôt à « me faire entendre : j'ai appelé; puis je me suis « tue pour écouter. J'ai entendu très distincte- « ment mon père prononcer le nom de *Cipriani*, « fortement et à plusieurs reprises. Je n'ai pu

« distinguer si sa voix partait de dessus les dé-
« combres; je l'ai cru dans la même situation
« que moi, et pour ne pas détourner l'attention
« de ceux qui auraient pu le secourir ou par-
« tager leurs efforts, j'ai cessé d'appeler; j'ai
« répondu seulement quand j'ai distingué mon
« nom, et que j'ai reconnu que c'était de moi
« dont on s'occupait : vous savez tout ce qui
« est arrivé ensuite. »

« Madame Lavello a peut-être mis dans son discours un peu plus de désordre; mais je vous en rends le sens; et à peu près toutes les paroles, car elles m'ont frappé; malheureusement je ne puis vous rendre le ton touchant dont tout cela a été dit : j'en étais pénétré.

« Il y a avait près de dix minutes que le ministre était rentré chez lui quand la machine infernale a fait explosion. Il était seul dans sa chambre, et à moitié déshabillé; croyant, comme nous tous, que c'était l'effet d'un tremblement de terre, il a couru ouvrir les portes des appartemens qui donnent sur le jardin, afin qu'on pût se sauver; puis il est rentré pour avertir sa fille et son gendre. En traversant un corridor étroit pour arriver à l'escalier qui de ses appartemens conduisait à ceux occupés par madame Lavello, il

a trouvé ce corridor rempli de fumée de poudre, et cette fumée lui a comme à moi révélé le crime : il a monté rapidement, et d'abord a rencontré un valet par qui il s'est fait éclairer; mais à peine tous deux sont entrés dans la pièce qui précède la chambre de madame Lavello, que leur poids fait écrouler le pavé; ils tombent perpendiculairement du second étage au-dessus de l'entresol. Le valet a eu une jambe cassée; le ministre, la joue et une jambe déchirées. Cipriani est venu l'aider à se dégager des décombres. Il est remonté aussitôt de l'autre côté, pour s'assurer si sa fille était rentrée; il espérait qu'elle serait encore avec sa grand'-mère, chez laquelle elle restait quelquefois plus tard; mais il a appris de ses femmes que depuis une demi-heure la duchesse et son mari étaient couchés. Alors le ministre est redescendu dans l'état que vous pouvez imaginer. Je viens de vous dire tout ce qui s'est passé après cette chute, et jusqu'au moment où nous avons tous abandonné ce lieu de désolation. Deux domestiques attendaient dans la première antichambre le retour du ministre; quelques secondes après son passage dans cette pièce, l'un d'eux en est sorti pour boire un verre d'eau sucrée

dans celle sous laquelle la machine infernale était placée: il a été tué; l'autre en a été quitte pour la peur. Le second devait se sauver; le premier devait mourir, diront les fatalistes: c'est le seul homme qui ait péri dans cette catastrophe.

« La duchesse Lavello a boité tout le temps de sa grossesse; elle est accouchée d'une petite fille bien constituée, mais dont les traits doux et agréables sont empreints d'une mélancolie profonde. Salicetti n'a pas survécu deux ans à cette nuit fatale. »

CHAPITRE CVIII.

Séjour à Naples. — Romilda, anecdote napolitaine.

J'ai toujours eu le goût de ces courses libres et solitaires où, sans projet arrêté, le hasard seul est chargé de l'intérêt de la journée; il m'a presque toujours bien servie, et mon imagination est singulièrement propre à profiter de ces rencontres. Mais la découverte qu'il me fit faire à Naples, et que je vais rapporter, peut s'appeler une bonne fortune du sort, puisqu'elle se rattache au souvenir d'un homme cher à la France et à mon cœur, à la mémoire du général Championnet. Les ruines et les antiquités sont rares dans l'intérieur de Naples, quoique cette ville soit plus ancienne que Rome. Cependant il y a beaucoup de choses à admirer Les bords de la mer, couronnés de collines délicieuses, m'attiraient de préférence. Un jour que pour

jouir mieux du coup d'œil, je m'étais avancée jusqu'au pied du rocher taillé dans le roc, assise sur l'un des bancs pratiqués dans le large chemin circulaire, je vis non loin de moi une femme à genoux, priant avec ferveur, par intervalle regardant une des fenêtres du fort qui donnait sur la mer, et à chaque regard essuyant une larme et étouffant un soupir. Son attitude ne me surprit point, dans un pays où le peuple s'agenouille devant les images des saints, au coin des rues, comme en France on s'incline sur les marches des autels. Mais elle pleurait, et par là elle devenait intéressante. « Qui pleure aime, me disais-je; peut-être cette jeune femme est-elle tournée vers un ami, un époux, un frère, que cachent les cruelles murailles du fort Saint-Elme. » Rapide pensée qui lui valut toute ma compassion et mon ardent désir de la consoler. J'approche avec discrétion, adressant à l'inconnue la parole en italien. Aussitôt la confiance s'établit, d'autant plus que cette femme jeune, belle encore, n'appartenait pas à la classe dégradée du peuple napolitain, mais à une famille de Sienne. « Quel est l'objet de « votre tendresse, privé de sa liberté? Pour qui « répandez-vous des pleurs? — *Non son per*

« *me queste lagrime piango io per ben passate*
« *venture* [1] ! » Ce fut toujours pour moi un ravissement d'entendre les sons purs de la belle langue que mon père prononçait et m'apprit à acccentuer commme le Tasse. Cette douce surprise influa tellement sur ma prévention pour cette femme, que son récit touchant semble encore retentir près de mon cœur. Le temps n'a pu l'affaiblir. Bien souvent je répands encore des larmes au souvenir des malheurs de Romilda et d'Albert. Antonia (nom de la Siennoise) me dit : « Vous voyez cette triste fenêtre, madame, « en m'indiquant le fort, eh bien ! c'est là que « s'adressent mes larmes, à deux amans qui y « comptèrent les heures d'une réclusion, d'une « affreuse agonie. Albert, beau de jeunesse, beau « de noble dévouement et d'amour, y trouva la « mort ; et Romilda, sa digne amie, y vécut dans « les larmes, y serait morte comme son fiancé, « si la victoire n'y eût conduit un héros généreux, un Français, pour briser d'odieuses « chaînes. Si vous voulez verser des pleurs, « écoutez-moi alors *se lei vuol lagrimar m'as-*

[1] « Ce n'est pas pour moi que je verse des larmes, je « pleure pour des infortunes depuis long-temps passées. »

« *colta!* » et elle commença de la manière suivante son récit :

« A l'époque où des cris de liberté s'étendirent des bords de la Seine jusqu'au pied du Vésuve, la noble famille Durazzo fut accusée, sous l'ancien gouvernement, d'intelligence avec les Français. Le père, les deux frères de Romilda subirent les rigueurs d'un jugement militaire. Au jour heureux où l'opulence étendait son voile d'or sur l'heureuse enfance de Romilda, elle regardait comme un troisième frère le jeune Albert, orphelin et héritier du duc del Strati. Dès l'âge de douze ans, se joignit à l'amitié fraternelle un sentiment plus vif; à dix-sept, Romilda fut solennellement fiancée au noble orphelin dont son père était le tuteur. L'affreuse catastrophe qui frappa cette famille eût, par une lâche frayeur, éloigné un homme ordinaire; elle devint un nouveau lien pour Albert, et les larmes du désespoir devinrent un nouveau gage d'amour. Devenir l'appui de la veuve et de l'orpheline, dont il avait défendu l'époux et les frères avec une énergie que ne lui pardonna point un gouvernement faible et par conséquent persécuteur, telle fut

la conduite du généreux Albert. Mais bientôt un ami vient l'avertir que sa liberté et peut-être ses jours étaient menacés. A cet avis cruel, la mère de Romilda, déjà accablée de désespoir, s'abandonna à toute sa douleur, et le soir même on la trouva sans vie au lieu où avaient péri son époux et ses deux fils. Romilda, privée de tous les siens, se vit encore ravir son amant. Albert fut conduit au fort Saint-Elme, pour y subir une détention perpétuelle. Romilda, restée seule, fut bientôt frappée de cet abandon qui s'attache surtout aux victimes de la politique. Elle passait les longues heures du délaissement à verser des larmes qui, hélas! n'attiraient même pas les regards de la pitié, et à s'occuper des moyens de communiquer avec Albert. Chez les femmes, la douleur est ingénieuse, surtout lorsqu'il s'agit d'adoucir les maux de ce qu'on aime. Romilda, de tout ce qui faisait le charme de ses jours heureux, n'avait conservé que deux pigeons apprivoisés, don de son plus jeune frère, ces charmans emblèmes de la tendresse fidèle lui devinrent plus chers encore, du moment qu'elle conçut l'espérance d'en faire les interprètes de sa douleur et les messagers consolateurs de sa séparation. Les dé-

pouilles mortelles des parens de l'infortunée avaient été déposées loin du *Campo Santo*, vers les bords de la mer. Une des tours du fort Saint-Elme avait une fenêtre de ce côté. Une nuit que Romilda, assise au milieu des quatre croix qui marquaient la sépulture des siens, élevait au ciel des regards qui demandaient vengeance et pitié, qu'elle étendait ses bras affaiblis vers cette tour qui renfermait, comme dans une cinquième tombe, le seul objet qui la retenait sur la terre, elle vit distinctement quelque chose de blanc s'agiter aux barreaux. Aussitôt elle détache le mantzara qui l'enveloppe, et le signal répond au signal. C'est lui! ô ciel, tu nous prends en pitié! C'est lui, c'est mon Albert! s'écria l'infortunée. Il fallait les yeux du cœur, d'un cœur tendre et passionné, pour reconnaître à cette distance et le signal et la main qui le donnait. Aussi Romilda ne se trompait pas. Sûre d'être vue d'Albert, elle ne venait plus que pour l'espoir d'adoucir la pénible captivité de son ami. Chaque jour, le soleil en dorant de ses feux le cap Minerve, trouvait la jeune orpheline sur la route du champ du repos, pressant doucement sur son sein les deux blanches colombes, souvenir

d'amitié fraternelle, seules confidentes de l'amour malheureux, dans les longues heures de ces jours qu'il lui fallut passer à dresser ces messagers ailés; quelquefois à la vue de cette jeune et belle personne paraissant s'incliner vers la tombe où dormaient tous les siens, des passans attendris lui dirent : « Pauvre Romilda! « comment pouvez-vous résister à cette vie « toute de douleur et de regrets? — Parce que « je suis nécessaire encore au bonheur d'un « être plus malheureux que moi, répondait la « jeune fille, et qu'il faut savoir porter son far- « deau. »

« Tant de malheurs furent adoucis. La première lettre qui fut suivie d'une réponse créa pour les deux amans une existence nouvelle. Ils se voyaient de bien loin, mais ils se voyaient, et l'avenir, qui avait semblé fermé pour eux, commençait à se rouvrir... L'espoir de briser les fers d'Albert ranimait les forces de sa jeune amie... Oh! comme elle aimait ses colombes fidèles! Quel soin elle prodiguait à ses oiseaux chéris! De quel regard d'amour elle suivait leur vol rapide, lorsque sa main caressante avait placé sous l'aile discrète les confidences de son cœur! Alors à genoux sur la tombe de son

jeune frère, embrassant d'un coup d'œil toutes ses pertes, l'infortunée Romilda s'écriait en pressant son sein contre le signe rédempteur. « Ames des miens, âmes bienheureuses de « ceux que j'ai tant chéris, veillez sur ceux que « vous avez bénis à vos derniers instans. » Un jour une des colombes revint plus tôt que de coutume; déjà la main de Romilda avait détaché le papier, déjà elle dévorait en idée le billet qu'elle croyait une réponse de son amant; c'était son billet à elle. La fenêtre hospitalière ne s'était pas ouverte. — Albert, qui avait caché ses souffrances à son amie, venait d'y succomber. Munie des titres qui attestaient tout ce qu'elle avait à regretter, Romilda osa se présenter au chef du conseil qui avait condamné son père et ses deux frères à la mort, et son amant à une prison devenue son tombeau. « Je suis, lui dit-elle, la fille et tout ce qui reste « de la noble famille Durazzo, la fiancée et la « veuve du duc de Strati. J'espérais le délivrer, « et fuir avec lui nos communs tyrans, mais il « est dans ma destinée de pleurer tous ceux qui « me furent chers. Vous qui avez causé tous « mes maux, exaucez le seul vœu que la mal- « heureuse Romilda peut former encore. Que

« je puisse pleurer et mourir dans le lieu où « mourut mon Albert.... J'avais besoin d'être « libre tant que j'ai conservé l'espoir de l'ar- « racher de votre tyrannie ; il n'est plus, laissez- « moi le remplacer. Après m'avoir tout ôté, je « croirai que vous m'avez tout rendu, si vous « exaucez ce vœu d'une bouche mourante... » Le barbau fit un signe, et la prison d'Albert devint celle de Romilda. C'est là qu'à quinze ans ses jours s'éteignirent dans les larmes, assise à cette fenêtre où elle avait reçu son amant, et d'où elle ne voyait plus que les tombeaux de sa famille. Lorsque les Français vinrent planter la bannière tricolore sur les murs de Parthénope, le nouveau gouvernement prit Romilda sous son égide; il voulut lui rendre tous ses biens et lui rendre tous ceux d'Albert dont on lui donna le nom. Elle refusa la fortune. « Ils sont là, disait la noble affligée, en « montrant les fosses : ce gazon, où mes pleurs « arrosent les fleurs du deuil, me sépare « moins de ces restes chéris que le marbre « dont on les couvrait. » Romilda n'accepta de ses protecteurs qu'un asile moins lugubre. Elle s'y éteignit, peu avant que le général Championnet fût rappelé et partît pour Paris. C'est lui

qui fut son zélé protecteur et son ami. L'avant-veille de la mort de l'infortunée Napolitaine, un orage terrible éclata sur son humble demeure, dévasta ses fleurs, sa volière, et frappa une de ses colombes chéries. « Vous le voyez, disait-« elle au général Championnet, la foudre me « cherche partout où je me réfugie. Ah ! pour « moi le repos n'existera que dans la tombe. »

« Romilda y reposa au milieu des siens. Le temps a détruit les croix, la mer a envahi les tombes, mais les malheurs de Romilda et d'Albert ne sont pas oubliés, me dit celle qui m'avait fait ce touchant récit. Elle ajouta, avec cette superstition du cœur que donnent aux femmes les sentimens tendres et les douleurs amères : Aux jours anniversaires de tant de morts réunis, on voit de blanches colombes raser de leurs ailes argentées les fenêtres du fort Saint-Elme et les vagues qui couvrent le lieu de la sépulture; on entend comme un gémissement dans leurs tristes ondulations; un cri de plaintes, un écho de douleurs répète alors les noms d'Albert et de Romilda. »

CHAPITRE CIX.

Voyage à Caserte. — Audience de la reine. — Détails intérieurs.

Depuis plus d'une semaine je respirais le doux air de Naples; mes jours étaient transportés dans des promenades et des rêveries charmantes; heureuse, sans soucis d'affaires, sans inquiétude de cœur, sans aucune de ces pensées vulgaires qui avec le sommeil dévorent les trois quarts de l'existence, je me laissais vivre, état délicieux de l'âme qui se compose tout à la fois de paresse et de méditation, de souvenir et d'oubli, d'impressions terrestres et de pensées divines. Un paquet, qui me fut remis par le prince Pignatelli, me rappella au but de mon voyage, et à toute la gravité de ma mission.

La grande-duchesse m'envoyait une lettre de

sa main pour Caroline, une pour Joachim, me recommandant de me présenter à part chez sa sœur et chez son beau-frère, d'attendre l'effet de leur bienveillance et de leur accueil avant de m'ouvrir et de me laisser aller à la séduction de causerie qu'elle voulait bien me reconnaître. « Voyez Pignatelli, voyez Rosetti : dites un « quart de vérité au second, et au premier la vé- « rité presque entière; qu'il soit, au besoin, le con- « seiller de vos démarches, l'auxiliaire de tous « les moyens que vous aurez à employer. Rien « ne presse; mettez le temps à vos affaires, dé- « pensez de l'argent, ayez l'air d'être bien insou- « ciante, bien distraite, bien inoccupée; soyez « bien vous-même : pour la première fois, votre « caractère ne sera point un obstacle à vos succès. »

Pignatelli me pressa de faire usage de la protection que la princesse Élisa m'accordait. « Quant au roi, me dit-il, je me charge de vous « présenter à S. M., et de vous y conduire moi- « même avant le conseil. Mettez-vous à ce bu- « reau, faites à la reine la demande d'une « audience particulière; elle lui sera remise au- « jourd'hui, et je ferai tenir à votre hôtel la « réponse probablement avant ce soir. » Dès le soir, en effet, je trouvai chez moi un mot du

secrétaire des commandemens, et je remarquai avec plaisir cette exactitude et cette attention dont les subalternes devraient toujours donner le mérite à leurs souverains, car elles leur sont comptées par la bienveillance publique comme des vertus.

Le colonel Obedelen me donnait le bras quand je rentrai ; et, comme je trouvais plaisir à voir son épine dorsale se courber devant les apparences de la faveur et les prestiges du pouvoir, je ne manquais jamais à ses yeux de me donner de l'importance par le récit de mes relations et l'étalage de mes amitiés politiques, toujours cependant sans lui rien dire de positif, le désespérant par des paroles qui avaient l'air de vouloir être des aveux, et qui s'arrêtaient justement à la réticence. On m'annonça qu'un valet de pied avait apporté une lettre du château : là-dessus, je pris ma dignité, et je jetai ces mots à la tête de mon adorateur par ambition : « Je sais.... C'est la reine qui « m'écrit. » Obedelen mourait d'envie de rester pour en savoir plus long ; mais, « vous « voyez, colonel, ceci ne se remet ni ne se com- « munique : à demain donc » me valut le salut le plus humblement respectueux qu'ait jamais

fait un solliciteur ministériel. Je le laissai aller rêver toute la nuit à ce grave intérêt, qui était tout naïvement une simple réponse. Je sentis alors, en réfléchissant, que la connaissance du colonel était une infraction à mes promesses, et que je devais la restreindre. Mon audience était indiquée pour le lendemain, à la royale maison de plaisance de Caserte.

J'avais vu Caserte en revenant de Rome. On y arrive par des routes ornées de myrtes, d'orangers et de mille objets plus délicieux les uns que les autres. Avant de me mettre en route, je procédai à ma toilette avec un désir bien ambitieux de plaire à la reine. Élisa m'avait dit quelquefois que rien ne m'allait aussi bien que le noir : j'espérais sous le même costume obtenir la même bienveillance auprès de Caroline. Je le pris, et m'acheminai fièrement vers Caserte. En arrivant, on me proposa de faire un tour dans les délicieux jardins de la résidence royale, en attendant que la reine eût fini sa toilette; ce que j'acceptai avec d'autant plus de plaisir, que je n'étais pas fâchée de méditer un peu les louanges ou les réflexions que ce grave entretien pourrait m'obliger à improviser.

Je comparus enfin au lever de Caroline, non pas à un lever de grande cérémonie, car je la trouvai seule. M. Baudus, gouverneur des enfans, sortait de chez elle avec le prince Achille, héritier présomptif de la couronne. La reine, tout en reconduisant son fils, était entrée dans le salon où j'attendais mon introduction, et où mon introduction se fit par un mot de la souveraine elle-même, qui me dit : « Venez, ma« dame, avec nous faire un tour de promenade; « vous êtes ici comme à Florence, de l'intimité.» Rien n'égalait un sourire de Caroline. Le matin est la véritable épreuve d'une femme, même quand elle est reine. La reine Caroline me parut délicieuse, malgré l'heure. Moins parfaitement belle que sa sœur Pauline, elle avait dans la physionomie une grâce, une mobilité, une expression, qui donnaient à sa jolie tête cet air de gaze des élégantes et vaporeuses miniatures d'Isabey. Sous sa petite mine délicieuse et mignonne, sur cette jolie figure de camée respirait avec la grâce une fierté qui la rendait plus piquante; un sourire malin et presque profond accompagnait ses paroles. Tout en elle semblait pétri par les Grâces et animé par l'esprit. Elle possédait toutes les hautes qua-

lités de sa haute destinée : elle l'a remplie comme reine, comme sœur et comme épouse, aux jours de l'adversité, et de manière à mériter l'estime de ceux mêmes dont elle n'avait pas conquis l'amour.

J'avais fait un pas respectueux à l'apparition de la souveraine. Elle me regarda en souriant, et avec un ton de femme à femme, que toutes les sœurs de Napoléon savaient prendre à propos; elle me dit : « Vous avez un peu attendu, « mais aussi convenez que vous êtes très mati- « nale : dès quatre heures vous étiez debout « devant le beau spectacle de la mer de Naples « réfléchissant les feux du Vésuve, et dès neuf « heures vous avez fait le voyage de Caserte. « On n'a point tort de vous confier des expé- « ditions importantes : se lever de bonne heure « est presque une vertu. » Je restai stupéfaite de voir la reine si bien instruite de ma vie, de mes démarches et de mes allures. Elle sourit encore à mon embarras, non point avec la malice qui veut intimider, mais avec la finesse qui devine et la grâce qui approuve.

« — V. M. sait que j'ai peu dormi, mais elle ne « peut en être surprise : il s'agissait d'être bientôt « en présence de la sœur chérie de Napoléon. Je

« suis donc ici l'objet d'une observation bien « prompte !

« — Comme toute personne qui arrive. On « croit surtout servir les princes par l'excès des « investigations ; car la connaissance de tous « ces faits n'a été provoquée par aucun ordre, « et est en quelque sorte un acte de surveillance « gratuite et de bonne volonté. Je vous avoue « même qu'à la nouvelle de toutes ces révéla- « tions, j'ai craint que votre tête, que je sais « un peu singulière, ne prît fort mal ces atten- « tions, et ne vous fît reprendre la route de « Toscane sans m'avoir vue. »

Pendant ce petit discours, j'avais repris toute ma liberté d'esprit, et je répondis à la reine que la confiance et la faveur d'une honorable familiarité m'étaient trop précieuses pour que je me privasse du bonheur dont je jouissais dans le moment. Regarder Caroline eût suffi pour donner de la vérité à l'expression de ces sentimens, tant Caroline, élevée loin du trône, avait naturellement les qualités qui l'honorent !

« La grande-duchesse, reprit la reine, notre « Élisa, est aimée en Toscane.

— « Comme elle mérite de l'être.

— « Et s'amuse-t-on à sa cour? est-elle bril-

« lante, riche en nobles et beaux courtisans? « quelques uns sont-ils préférés? Des haines, « des propos, n'est-ce pas?

« — La cour de Toscane est comme toutes les cours.

« — Et vous ne cachez rien à Élisa? Vous lui « dites tout ce qu'il lui importe de savoir?

« — Oui, ce qui intéresse sa personne seu- « lement, ce qui dans ses habitudes fait « jaser.

« — Ce qui fait jaser? Et quels sont les objets « de ces conversations malignes?

« — Tout ce qu'il y a de plus simple : une « course, un mot dit dans un bal, la moindre « bienveillance accordée par la princesse à une « personne que le hasard ou l'amabilité rap- « proche d'elle. Ne faut-il pas que les grands « de la terre paient contribution aux oisifs? « Élisa fournissait outre mesure à cet impôt « des grandes villes, en sortant seule en phaéton « avec le beau comte Cereni.

« — Et vous avez eu le courage de l'avertir?

« — Sans doute, et en mettant les points et » les virgules à mes avertissemens, parce qu'à « Florence on est méchant ou bête, et que « rien ne se propage avec autant de facilité que

« les suppositions de la méchanceté haineuse « et de la bêtise malveillante.

« — Vous avez bien raison : en fait d'épi- « grammes et de calomnies, jamais la crédulité « publique n'hésite; pour elle l'apparence de- « vient toujours une certitude. » Puis, avec un air de distraction, Caroline ajouta : Et il est « fort bien ce comte Cereni.

« — Si bien, qu'il m'a fallu voir le roi Joachim « pour ne pas proclamer le comte le plus bel « homme de l'Europe.

« — La flatterie est ingénieuse, délicate..., et « ne me rend que plus claire la nature des « observations que vous avez l'occasion d'a- « dresser à ma sœur. »

Ici nous fûmes interrompues par l'entrée subite d'une dame pour accompagner, dont l'intimité devait être bien grande, puisqu'elle ne craignait pas d'interrompre. Il est vrai que le motif était grave : elle venait de recevoir une caisse de modes arrivée de Paris par courrier extraordinaire, en même temps que des instructions nouvelles et plus sévères sur le blocus continental. Voici la reine qui, sans contrainte, sans grimaces de grandeur et me traitant comme une amie, comme une femme, étale elle-même

les robes, les chapeaux, les garnitures qui embelliront encore sa beauté. « Et ma sœur, me « disait-elle, quelle couleur lui sied le mieux « maintenant? Vous voyez bien ce négligé, « c'est une attention de mon frère; entre deux « victoires il pense encore à ces gracieusetés- « là... N'est-ce pas qu'on peut être un très « grand homme avec des qualités privées? » Et moi de répondre : « La famille de Napoléon « nous a habitués à rencontrer en elle toutes « les choses les plus opposées, le génie du grand « et le goût du simple, des contrastes qui sont « admirables. » Puis, entremêlant très adroitement le sérieux au frivole, la reine ajoutait : « Il « faut frapper le peuple, éblouir la foule. Les « souverains auraient tort de négliger la pa- « rure : on leur en sait gré comme d'une marque « de respect pour les spectateurs. Et Cereni se « *met-il* bien?

« — Comme un homme qui aurait besoin de « ce secours, et qui, sans beaucoup d'esprit, se « rend compte de toutes les illusions que la « toilette peut produire.

« — Il est ici, car je sais tout, moi; et avant « les envois de ma marchande de modes, j'avais « lu mon rapport ou mes rapports de la journée.

« On peut tout vous montrer à vous, Madame,
« confesseur d'une souveraine : lisez.

« Si S. M. a entretenu le roi de mon dernier
« rapport, j'espère qu'elle lui aura caché la
« source de ses connaissances. Il faut que le roi
« sache les choses, mais il ne faut pas qu'il sache
« les noms. La discrétion est sacrée de haut en
« bas, mais il est nécessaire au service de S. M.
« que le secret se garde aussi de bas en haut. Le
« roi serait jaloux des renseignemens qu'on
« nous communique au lieu de les lui apporter;
« cela est surtout bien important en ce qui con-
« cerne les relations avec l'ambassadeur de
« France. On a dit hier, au cercle de M. le baron
« Durand, que l'empereur et roi avait écrit une
« lettre à cheval au roi Joachim; que S. M. pa-
« raissait depuis quelques jours fort mécontente.
« On a remarqué, par suite de ces bruits, que
« le roi et la reine n'avaient point été ensemble
« au grand théâtre.

« — On voit beaucoup dans les promenades
« une dame de Florence; elle a de fréquentes
« relations avec le colonel d'Obedelen. On ne
« sait pas trop ce que ce dernier fait à Naples;
« vient-il grossir le nombre pourtant déjà bien

« assez considérable des agens français? Les of-
« ficiers le voient d'un mauvais œil.

« — La dame de Florence travaille très avant
« dans la nuit; on prétend à son hôtel qu'elle
« n'a pas quitté la terrasse de la soirée.

« — On a encore arrêté sur les côtes deux bar-
« ques montées par des matelots français; ils
« venaient de jeter sur le rivage une énorme
« quantité de denrées coloniales. Le capitaine
« a montré une licence revêtue d'un paraphe
« du gouvernement français. On a relâché im-
« médiatement les délinquans sur le port, où
« beaucoup de peuple était assemblé : cette
« scène a occasioné force murmures. Puis-
« qu'on force notre bon roi Joachim, s'écriaient
« des voix robustes, à rendre son peuple mal-
« heureux par la ruine du commerce et par le
« maudit blocus continental, on devrait au
« moins respecter les lois qu'on lui impose.
« Chiens de Français! ils veulent non seule-
« ment nous empêcher de gagner notre vie,
« mais ils viennent faire la contrebande avec
« privilége : elle ne leur coûte pas même, comme
« à nous, un coup de fusil. La colère, la rage du
« peuple était à son comble; le tumulte a fini,
« ainsi qu'il finit d'ordinaire, par la présence de

« la force armée; mais l'habitude de se frotter « aux baïonnettes pourrait bien, à la longue, « donner à nos *lazzaroni* le courage de les « braver.

« — La princesse dont Sa Majesté a remarqué « l'absence au cercle d'hier, a été rencontrée à « Bahia avec le beau comte ***, dont le roi s'est « également plaint ce matin pour cause d'in- « exactitude.

« — Monseigneur l'archevêque reçoit beau- « coup depuis quelques jours un marchand de « Palerme, qui lui a remis une boîte de la part de « Ferdinand. On ne fait pas de cadeaux à ceux « qui ne nous rendent pas de services.

« — Le baron *** a encore perdu hier une « somme considérable au Pharaon.

« — Il circule depuis quelques jours une cari- « cature que je n'ai pu me procurer; ce que « je sais, c'est que c'est une grossière insulte « à toute la famille impériale. Les marionnettes « de la rue de Tolède sont depuis quelques « jours l'objet d'une fureur plus active. Les al- « lusions pourtant ne m'ont pas frappée; ce qu'il « y a de certain, c'est que le vieux polichinel « pense fort mal. Il était très lié avec le feu roi, « c'est-à-dire avec le roi qui réside en face, et

« qui lui faisait donner de bonnes gratifications « quand il l'avait amusé.

« — On répand le bruit qu'il arrive ici des « troupes françaises. Les passe-ports sont vi- « sités avec une incroyable surveillance sur les « frontières. Il y a méfiance et désaccord entre « les cours de Naples et de Paris : le peuple du « moins le croit et le répète.

« — La dernière revue du Roi a fait un bien « extrême, et les secours que Votre Majesté a « distribués pour les femmes indigentes ont « accru encore les bénédictions, qui ne deman- « dent qu'à monter vers le trône qu'occupent « la beauté et la vertu.

« — Voici ma dernière et ma meilleure nou- « velle : la glace a baissé de près de trois « liards. »

Cette pièce me parut si curieuse, que je « l'écrivis de mémoire en quittant Caserte. J'es- « père, me dit la reine, qui, tout en chif- « fonnant ses envois de Paris, n'avait pas « perdu un seul des signes de mon étonne- « ment, j'espère que vous ne direz pas que je « ne suis pas aussi bien instruite que ma sœur « Élisa.

« — Dans l'heureuse famille d'un grand « homme, les femmes mêmes ne veulent pas « mériter l'épithète que l'histoire de France a « donnée aux rois de la première race. Mais ce « que j'admire plus peut-être que les précautions « de la politique, ce sont les élans de la bien- « faisance : vous cachez vos bienfaits et vos « affaires, deux choses habiles et honorables. « Permettez cet éloge à ma franchise.

« — Comment êtes-vous venue à Caserte? me « demanda la reine avec bonté. Je vais vous « faire reconduire; la matinée est chaude, je « veux que vous fassiez le voyage commodé- « ment, pour que vous preniez goût à revenir. « Je ne laisserai point ignorer à ma sœur com- « bien j'ai été contente de vous. »

Le colonel d'Obedelen m'attendait quand je rentrai à Naples. La vue d'une voiture aux armes des Deux-Siciles, et aux livrées de la reine, produisit sur lui leur effet magique : il me salua, je me trompe, il salua l'équipage avec toute la béatitude d'un bourgmestre. La royale entrevue ne m'avait pas rendue plus fière, mais elle m'avait fait sentir sinon la morgue, du moins les obligations de la diplomatie, et le besoin de cacher des démarches dont l'honneur et le

succès dépendaient de ma discrétion. Je me contentai de saluer le colonel, et de lui dire que j'étais très fatiguée de la route, et que j'allais me mettre au régime napolitain du sommeil pendant le reste de la journée. Ce que je fis, en effet, avec plus de conscience que je ne voulais le promettre par mes paroles.

CHAPITRE CX.

Nouvelle course à Caserte. — Rencontre et nuit passée chez Deborah.

Caserte m'était devenu cher, depuis que j'y avais vu une reine, mieux qu'une reine, une femme charmante. De grands embellissemens avaient été faits par Murat à cette résidence, et elle était un point de promenade pour les oisifs très nombreux de Naples. Je voulus la voir dans un appareil plus simple que celui de ma visite cérémonieuse. En parcourant ces beaux lieux, je m'aperçus cependant que, malgré la royale protection qui semblait y attirer la foule, elle ne s'y portait pas de préférence; j'y passai néanmoins des heures délicieuses, mais dont le charme tenait plus peut-être aux souvenirs qu'aux spectacles. Mon retour de cette course

capricieuse fut marqué par plus d'incidens que le séjour lui-même. Mon conducteur me demanda, quand je le repris, si je ne voulais pas voir les ruines de l'ancienne Capoue. Craignant de trouver l'ennui où les citoyens romains s'amusaient tant autrefois, et où leur plus cruel ennemi, Annibal, s'était amusé trop, je préférai reprendre la route que j'avais parcourue avec délices; car j'ai de la reconnaissance pour des lieux qui m'ont procuré d'agréables impressions. Où peut-on en trouver de plus enivrantes que dans cette campagne, jardin embaumé? Mon *vetturino* (cocher) voulut me faire dîner à Ceversa, petite ville assez vilaine, qui sert de contraste à tant de beautés; mais je refusai, et nous nous arrêtâmes à cinquante pas plus loin, près d'une bicoque fort jolie, dont le toit n'arrivait pas au haut du cabriolet, qui n'avait ni portes ni fenêtres, mais qui était tellement entourée de lauriers, de grenadiers et de jasmins, qu'elle paraissait comme assise dans une corbeille de fleurs. Derrière la cabane était un bosquet de hauts peupliers, où grimpait en festons le pampre des vignes. Une paysanne vieille et pauvre vint nous offrir des œufs, des fruits et du sorbet. Dans un coin on

voyait une espèce de caisse couverte de feuilles fraîches, sans draps ni couverture; c'était le lit de la vieille. Un bénitier, un crucifix, une madona della Seggiola formaient tout l'ameublement. Un énorme chat, et une cage pleine d'oiseaux, voilà toute la société. Je regardais cette femme, son asile, tout ce qui l'entourait, et à ma curiosité se mêlait une sorte de terreur soupçonneuse. En général, les paysannes, même jeunes, sont peu jolies dans les environs de Naples, et Deborah n'avait rien moins que soixante-treize ans. Sous cette hideuse enveloppe battait encore un cœur noble et généreux.

Mon *vetturïno* ne me parut nullement content de me voir descendre à la cabane de Deborah, et il me pressa fort de retourner promptement à Naples. Je cédai à son empressement; car, par un mouvement rétrograde, je me mis à supposer que cette délicieuse cabane pouvait être l'honnête maison de plaisance de quelques bandits. Je m'arrêtai tellement à cette idée, qu'au lieu de suivre ma générosité naturelle, je payai fort mesquinement la dépense, et remontant lestement en voiture, je dis au cocher de presser le retour; la recommandation était

inutile : il faisait si bien voler son char, que sur la route la plus unie, il eut la maladresse de rencontrer une pierre qui culbuta le phaéton et les gens, à pouvoir casser les roues et nos jambes. « *Maladetta la stregha che ci val* « *questo*[1]. » Pendant que le voiturier criait cette aimable malédiction, j'étais déjà sur pieds. « N'est-ce pas, dis-je à l'Hippolyte en colère, « que c'est une sorcière cette Deborah ? » espérant par cette approbation provoquer le récit d'un de ces vieux contes auxquels j'ai toujours trouvé un plaisir extrême, je ne m'attendais guère que cette laide et pauvre vieille allait me faire éprouver un sentiment différent pour son malheur et la plus vive admiration pour sa constante fidélité à un touchant souvenir. Changeant d'idées dans mon embarras, je résolus de passer la nuit à la cabane de Deborah, et dis en conséquence au conducteur de tâcher de gagner jusque-là, et de revenir m'y chercher le lendemain à l'aurore. « *Santissimo !* s'écria « le superstitieux imbécille, je ne vous trouve- « rai plus. — Eh bien ! vous ne perdrez pas la « course, lui dis-je en la lui payant ample-

[1] « Maudit la sorcière qui nous vaut cela ! »

« ment », et je le laissai, avec deux paysans, arranger sa voiture, et m'en retournai à pied à la cabane.

Deborah était assise sur le seuil, dans l'attitude de la plus triste méditation. Je lui contai mon accident et mon intention de passer la nuit sous son humble toit, si elle voulait bien me recevoir. « *Madona mia*, dit-elle en se si-« gnant, vous demandez l'hospitalité à Debo-« rah ; vous ne la croyez donc ni sorcière, ni « maudite? Que votre entrée chez moi soit bé-« nie, vous qui ne traitez pas le malheur « comme un crime. » Son langage me frappa par sa pureté ; les termes dont elle se servait ajoutèrent à ma surprise. « Deborah, lui dis-« je, vous n'êtes pas Napolitaine?—Je suis Flo-« rentine, me répondit-elle, et depuis des « siècles les miens furent toujours attachés à « la noble maison des Strozzi ; cette famille « s'éclipsa sous le poids du malheur, et il y a « soixante-deux ans qu'ici de vils brigands « massacrèrent le dernier rejeton de cette race « de héros, et sa jeune sœur, celle qui avait « sucé avec moi le lait de ma mère. J'avais alors « vingt ans ; les riches amis, les parens de la « fiancée, tous ont oublié, après quelques

« larmes données, et l'héritier illustre, et la « jeune et belle épouse; le cœur de la pauvre « Deborah a eu plus de mémoire. Mais, ajouta « la vieille, vous ne pouvez, madame, passer « la nuit ici; un lit de feuilles et un peu de « paille de maïs est tout ce que je possède. — C'est « excellent, bonne Deborah; je dors partout, « et très bien; et je suis sûre que vous aussi « vous dormez bien paisible, et contente, sur « votre lit de feuillage. Oui, grâce au ciel! « le repos me reste après les larmes. — Et « dans cette cabane, de quoi vivez-vous? — « Depuis que le gouvernement du roi Joa- « chim a fait cesser toutes les persécutions, « en bannissant les superstitions nuisibles, « je respire et ne manque de rien; depuis que « la haine et les préjugés n'osent plus dé- « vaster mon petit domaine, que les lois fran- « çaises protègent ma cabane comme le pa- « lais du riche, la pauvre Deborah a du pain; « ma vie, usée dans les regrets et les lar- « mes, finira moins malheureuse. Mais puis- « que vous êtes venue seule près de moi; « puisque vous voulez honorer ma cabane et « mes cheveux blancs par une preuve de con- « fiance si courageuse, venez voir mon do-

« maine; la promenade et la nuit sont ici déli-
« cieuses. »

Me voilà, avec une femme que je connaissais depuis deux heures et par de sinistres rapports, parcourant la nuit un bosquet nu de toute habitation, dans un pays où l'on pourrait dire que le mélodrame croît en pleine terre pour fournir des sujets à la muse de nos boulevarts. Deborah me devançait de quelques pas, et je faisais *in petto* ces réflexions, mais toutefois en les repoussant. Je tombai, en tournant près d'un bosquet de myrtes, sur un banc de marbre noir. « Reposons ici, dit Deborah, « vous n'êtes point une femme ordinaire; vous « n'avez point peur. » Je fis bonne contenance, quoique les pulsations de mon cœur fussent devenues plus fréquentes. « *Ils n'y reposent* « *point*, ajoutait Deborah, mais c'est ici qu'ils « furent cruellement immolés, ici, à cette place, « où depuis plus de soixante ans la pauvre De-« borah pleure leur mort comme au jour de « leur perte. » Je pressai la main de Deborah contre mon cœur. Je ne redoutais plus rien, mais j'étais aussi vivement agitée; le lieu, l'heure, le genre de la confidence, tout ajoutait à mon émotion. Deborah devait la porter

à son comble, en m'apprenant qu'elle était d'origine française. « Quoi! m'écriai-je, de parens « étrangers, et née à Florence! » Voilà mon imagination lancée dans tous les rapprochemens d'une effrayante conformité.

Il faudrait me connaître pour se faire une idée de l'effet de la solitude sur l'accumulation de mes souvenirs. Deborah me rassura un peu en continuant d'un ton humble et monotone : « Il y a bien des *siècles* qu'une de mes « aïeules, née à Lyon, se donna la mort pour « ne pas survivre à une maîtresse adorée; mais « pour que vous compreniez, signora, cet at- « tachement si dévoué, il faut vous faire con- « naître son objet, qui n'est, hélas! plus qu'une « cendre; mais le récit des vertus d'Isaure, son « amour et ses malheurs, l'héroïsme de l'homme « qu'elle avait choisi : voilà ce qui s'est perpé- « tué de génération en génération dans notre « famille; voilà les nobles souvenirs qui m'ins- « pirèrent un attachement si religieux pour les « descendans de l'illustre maison des Strozzi. « Ce papier (et elle me donna un manuscrit), « je vous le donne; vous êtes digne de le con- « server, mais vous n'en parlerez pas à la « pauvre vieille Deborah; vous me le rendrez.

« j'ai ajouté de ma main tremblante le peu de « lignes qui vous apprendront la fin terrible « de mes maîtres assassinés si jeunes. »

Deborah se leva; je la suivis en silence. En rentrant dans sa cabane, elle me regarda. J'ôtai mon chapeau. Deborah resta devant moi, et debout, d'un air inspiré, touchant de sa main décharnée mes cheveux, elle me débita une espèce d'improvisation. Elle comparait ma taille, mes traits et mes cheveux avec ceux de la maîtresse dont cette pauvre femme pleurait la mort depuis soixante ans. Si je dois vieillir autant, je ne perdrai pas non plus la mémoire de cet exemple de piété domestique, de cette scène singulière de toute une nuit passée dans une cabane, que, peu d'heures avant, les apparences auraient dû plutôt me faire fuir que chercher.

Deborah, après son récit, avait levé un grand rideau de laine, et je fus fort surprise à la vue d'un petit lit fort propre. « *Ci dormiva* [1], » me dit-elle, et elle resta immobile devant le lit. Une terrible pensée vint de nouveau effrayer mon esprit. « Deborah, pourquoi n'y plus dor-

[1] « J'y dormais.

« mir? votre maîtresse y serait-elle morte? — « *È un voto*[1]*!* » Quand, en Italie, on vous dit cela, il n'y a plus ni raisonnemens à faire ni avis à donner. « Voulez-vous, bonne Deborah, « que je lise ici le manuscrit que vous m'avez « confié? Couchez-vous, je veillerai sur votre « sommeil. — Ah! combien vous êtes bonne? « *Compassione vole*. Elle était comme cela, *mia* « *dolcepadrona*[2], » et la pauvre Deborah tomba à genoux, les mains jointes sur la poitrine.

J'entendais ses lèvres murmurer des prières. Je pensais à ce vœu d'une si longue douleur, si religieusement observé. Je tenais toujours le manuscrit; il me semblait le sentir légèrement s'agiter; je n'osais interrompre la prière de la pauvre Deborah. Je ne résistai plus à toutes les émotions de ma bizarre situation, et, pour m'en distraire, je jetai les yeux sur la première page où je trouvai une émotion nouvelle en y lisant ce qui suit : « En 1742, l'ar- « rière-petit-neveu de Philippe Strozzi, et la « jeune et belle Paula Albergati, se rendant à « Caserte pour les visites de leurs noces, célé-

[1] « C'est un vœu. »

[2] « Elle était compatissante comme vous, ma chère « maîtresse. »

« brées à Naples, la chaleur du jour leur ayant « fait chercher un abri et s'éloigner de leur « suite, des brigands, attirés par les richesses « des habits des deux jeunes époux, leur don- « nèrent la mort, irrités par la défense de Stozzi. « C'est à la place où les corps furent retrouvés, « dans le bois, que j'ai élevé une pierre qui « porte le nom des victimes et le jour de leur « mort funeste, en jurant, si Dieu me fait sur- « vivre à cette terrible catastrophe, de ne vivre « dans les mêmes lieux que la vie des céno- « bites, de n'avoir de nourriture que les pro- « duits des champs, de couche que la dépouille « des arbres, et de prier pour mes maîtres bien « aimés jusqu'au dernier soupir. »

Je m'arrêtai, je regardai Deborah; elle venait de s'étendre sur son lit de feuillage. Toute cette laideur de la décrépitude qui m'avait tant frappée venait de disparaître; je ne voyais plus sur ces traits flétris que la belle ame qui les animait, et assise au pied de cette humble couche, ayant sous les yeux le modèle d'une si longue résignation, je lus avec un vif intérêt le fragment de la vie de l'illustre Philippe Strozzi.

CHAPITRE CXI.

Ma présentation au roi de Naples. — Lecture de l'acteur Philippe. — Les ministres du roi.

Ma présentation au roi Joachim se fit d'une manière moins cérémonieuse que ma présentation à la reine, puisque le prince Pignatelli se contenta de m'amener au château, et de me faire attendre que S. M. sortît de son cabinet pour présider le conseil des ministres. Le premier des appartemens était occupé par les chambellans, puis venait une autre salle où se tenaient les aides-de-camp, des officiers supérieurs des régimens de service, une espèce de camp et d'état-major, toujours prêts à servir le prince. Les uniformes de ces officiers étaient éblouissans de richesse. Tout le caractère de Murat respirait dans cette magnificence militaire qui tenait de la féerie. Ce coup d'œil par-

lait encore plus à mon imagination et à mes goûts que les beaux spectacles de la nature qui venaient de m'enchanter par leurs merveilles. C'est bien là, me disais-je, le palais d'un souverain devenu roi par son épée, toujours prêt à monter à cheval pour défendre sa couronne, fesant de la gloire des armes la distraction de ses loisirs, ne se sentant roi enfin qu'au milieu des images de la guerre qui l'avait élevé.

J'avais déjà vu isolément la plupart de ces brillans chevaliers d'un autre Roland; car c'était le spectacle de Naples que leur présence, et ils ne se montraient pas incognito aux spectacles, aux promenades, dans les salons, leur grâce, leur bonne mine et leur jeunesse les faisant nommer à chaque pas. Ils causaient assez bruyamment, parlaient chevaux, femmes et bataille, du même ton et avec la même facilité de paroles. Pignatelli me donna la main, je traversai cet élégant bivac sans beaucoup de frayeur, et je me reposai dans la salle voisine qui attenait au cabinet même du roi; là, Pignatelli me dit de l'attendre, une dépêche qui lui fut remise à l'instant exigeant qu'il passât chez l'ambassadeur de France avant le conseil. Pendant ce temps, la discussion allait toujours

dans le salon militaire que je venais de parcourir; j'entendais les mots de ganses, de dolman, de liserés, et je ne comprenais pas trop que des termes aussi techniques et aussi simples occasionassent les disputes d'une colère aussi vive que celle dont les éclats arrivaient jusqu'à moi. On se serait cru volontiers dans les ateliers de Berchu, beaucoup plus que dans les salons d'un souverain. Mais qu'on juge de ma surprise, malgré une grande habitude des uniformes, quand je vis entrer et s'avancer vers moi l'état-major en querelle, et l'un de ces messieurs, portant la parole, me montrer des dessins envoyés de Paris, et destinés à servir de modèles au costume d'un nouveau régiment de chevau-légers, et me demander mon avis, ma préférence sur chacun des dessins qui se partageaient les suffrages. Malgré ma connaissance de la galanterie française, qui pouvait bien inventer ce prétexte par curiosité, et comme une occasion d'adresser la parole à une inconnue, et de papillonner autour d'elle, je savais aussi que l'étude des couleurs et des liserés était une grande affaire dans une cour toute belliqueuse, où l'émulation de *la tenue* militaire se trouvait excitée par les faveurs

et les félicitations du maître. Je répondis avec beaucoup d'aplomb et une sagacité spéciale à la singulière consultation qu'on réclamait de moi, et il fut déclaré par l'aimable troupe que mon jugement deviendrait l'avis universel, lorsqu'il serait question de la chose devant le roi. « Entre deux uniformes, dis-je à ces « messieurs, également riches, également beaux, « il me semble que le plus riche et le plus « beau, c'est nécessairement le plus militaire; « je donne donc ma voix au n° 2, parce « qu'il se rapproche le plus de la sévérité des « chasseurs à cheval de la garde, des chasseurs « de l'intrépide Lefebvre-Desnouettes. » La présence de Pignatelli vint heureusement empêcher les développemens de mon opinion et les exclamations admiratives de mes auditeurs. Ils rentrèrent tous dans le salon rejoindre les deux premiers aides-de-camp qui n'avaient pas pris part à la chaleur de la dispute et à la légèreté de la consultation. Je ne me rappelle pas aujourd'hui les noms des brillans officiers qui composèrent ce petit congrès, si ce n'est celui de MM. de La Vauguyon et de Beaufremont, tous deux des premières familles de notre vieille aristocratie, et dignes par leur cou-

rage de recevoir le baptême de cette noblesse nouvelle qui se donnait sur les champs de bataille.

Le prince Pignatelli tira sa montre en arrivant, pour voir si l'heure approchait où il pouvait entrer dans le cabinet du roi pour lui remettre, en sa qualité de ministre secrétaire d'état, place équivalente à celle qu'occupait auprès de l'Empereur M. le duc de Bassano, le portefeuille des affaires sur lesquelles S. M. avait ce jour-là à appeler l'attention de son conseil. Pendant que l'excellence hésitait à se faire annoncer par le chambellan, qui se tenait dans une petite embrasure très rapprochée de la porte, on annonça M. l'ambassadeur de S. M. l'Empereur et Roi, et Pignatelli, qui avait entendu le bruit d'importance occasioné par l'arrivée du grave personnage, se précipita au devant de lui, en lui exprimant le vif regret de l'avoir manqué de cinq minutes; qu'il sortait de chez lui, qu'il avait à l'entretenir de la part du roi. Les deux personnages se retirèrent, tout en ayant l'air de marcher négligemment, jusqu'au fond du salon, et là ils s'assirent, et parurent causer avec une très visible inquiétude de part et d'autre. Je reconnus sous le

masque noble et superbe de M. l'ambassadeur de France une figure que j'avais rencontrée souvent dans les corridors du ministre des affaires étrangères. C'était en effet M. le baron Durand, qui avait fait un savant apprentissage diplomatique à la grande école de Paris, je veux dire dans le cabinet de M. de Talleyrand. Pignatelli était un homme d'esprit, et bien certainement capable de soutenir la lutte; mais quoique je n'entendisse pas un mot de la conversation, facilement néanmoins j'apercevais sur le jeu des figures quelque chose de ce grand colloque. On voyait que le diplomate de Paris se dispensait d'être fin, qu'il sentait sa force, sa supériorité, parlant au nom d'un maître qui faisait la diplomatie bien plus sans doute avec des ordres qu'avec des notes. Je ne crois pas que, sous l'empire, nos ambassadeurs aient eu le loisir de déployer cette science profonde que la crédulité publique veut bien encore juger très nécessaire à leurs fonctions; mais je me rappelle un mot fort juste de lui, et qui peint bien le règne de Napoléon sous ce rapport. On lui avait parlé de je ne sais trop quelle mission dont il pourrait bien être chargé. « Bah! dit l'ambassadeur, je ne con-

« nais en fait de bons ambassadeurs que les bou-
« lets de canon. »

Pendant que j'observais avec ma curiosité de femme les deux figures si différentes du prince de Pignatelli et du baron Durand, j'entendis comme un murmure sourd et plaintif venant du côté du cabinet de Murat. Mon sang se glace dans mes veines, et ma tête, toujours prompte à rêver des catastrophes et des scènes extraordinaires, croit déjà voir un noble guerrier frappé dans sa carrière de gloire par quelque poignard Italien. J'écoute avec plus d'attention, sachant combien j'avais à me défier de mes impressions fantasmagoriques, mais impossible de ne pas me rendre à la supposition de quelque attentat, car le bruit et le murmure semblaient devenir plus effrayans et plus réels. On eût dit de quelque lutte, accompagnée de menaces et de résistance. Cependant le chambellan de service, qui était encore bien plus près que moi du lieu de la scène, ne fronçait pas même le sourcil et semblait démentir toute crainte par son immobilité. J'osai m'approcher, bien moins par curiosité que par intérêt pour la vie précieuse d'un guerrier digne de trouver la mort sur un champ de bataille

et non sous le fer d'un assassin. Le chambellan, qui avait deviné le motif de mon émotion, s'empressa de me dire : « Vous paraissez sur-
« prise de mon sang-froid, si près d'un ap-
« partement où vous croyez peut-être qu'il
« se passe quelque chose d'extraordinaire; ras-
« surez-vous, le roi est fort aimé à Naples;
« il est gardé par l'amour de son peuple et par
« son courage, dont il n'a pas donné des preuves
« à la guerre seulement. La scène qui vous *in-*
« *trigue* tant est tout ce qu'on peut imaginer de
« plus simple et de plus naturel. Le roi se plaît
« à trouver au théâtre la représentation des
« sentimens chevaleresques qu'il porte dans le
« cœur, il chérit la tragédie qui élève l'âme; la
« pompe des beaux vers le séduit autant que
« l'éclat des diamans et des plumes. Aussi, une
« ou deux fois par semaine, S. M. reçoit un
« acteur distingué qui joue ici les rôles de Talma,
« lui fait réciter les plus belles tirades des poètes
« français, et s'électrisant par le sublime de vos
« grands modèles, rectifie quelquefois avec bon-
« heur les intonations de l'artiste, et lui étale
« en quelque sorte dans toute leur vérité his-
« torique les grandes figures d'Orosmane ou
« de Tancrède. C'était aujourd'hui, sans doute,

« une étude du fameux monologue d'Hamlet;
« car je conviens que la scène a été plus agitée
« qu'à l'ordinaire, et tout-à-fait capable d'ef-
« frayer ceux qui, comme vous, ne seraient pas
« au courant du mystère très peu inquiétant
« du cabinet royal. Le roi ne prend que pour
« se distraire ce délassement de quelques heu-
« res, et encore une ou deux fois par semaine.
« Il a beau y trouver plaisir, il n'aura pas be-
« soin qu'on lui rappelle l'heure du conseil;
« c'est l'œil fixé sur la pendule qu'il prend cette
« distraction délicate et qui n'est point d'un
« homme vulgaire. Dans cinq minutes, vous
« allez voir sortir un Hamlet de fort bonne
« mine, sur la figure duquel vous lirez le con-
« tentement, et point du tout les mauvaises in-
« tentions d'un conspirateur..... Mais pardon,
« voici la sonnette qui m'avertit; Philippe va
« sortir, et vous verrez qu'il a la physionomie
« aussi honnête que cela peut être permis à un
« héros tragique. »

La porte s'ouvrit, et je vis en effet le Roscius de la cour de Naples, qui jouissait auprès de Joachim d'autant d'estime que l'éloquent consul de Rome en prodiguait à l'interprète de la muse latine, ou que le grand empereur des Français

voulait bien en accorder au vrai, au poétique, à l'admirable Talma. Ce Philippe est le même acteur que le défaut d'encouragement a relégué depuis sur un théâtre secondaire, et qui a réveillé nos petites maîtresses sous le masque fantastique et terrible du Vampire.

Les deux diplomates que j'avais laissés dans leur coin, et qui, en gens expérimentés, n'avaient pas éprouvé la moindre distraction de ce qui avait si fort troublé une étrangère, entendirent comme par une simple sympathie la sonnette qui annonçait les audiences du gracieux souverain. Pignatelli se détacha avec vivacité, sans oublier toutefois son portefeuille, et entra chez le roi sans être annoncé, ce qui me parut un degré bien intime de faveur et de confiance. Je m'expliquai alors le tact et la finesse d'Élisa dans le choix de son correspondant. Le ministre ne resta que quelques minutes dans le cabinet, reparut presque aussitôt, me prit par la main, et m'introduisit auprès du roi.

Murat m'apparut alors, et vraiment il fallait avoir lu les bulletins de la grande armée avec l'exactitude de mon admiration, pour que je me crusse devant un des grands capitaines du dix-neuvième siècle. Qu'on se représente Fran-

çois Ier, jeune et beau, paré de tout le luxe riant des soieries, la tête surmontée d'un panache flottant; un air de galanterie répandu sur toute sa personne, prêt en quelque sorte à paraître dans un bal devant la belle Féronière, ressemblant à un héros de roman plutôt qu'à un roi de l'Europe moderne : la plus magnifique tête sur un corps des plus élégans et sveltes proportions, et ce qu'il y a de plus extraordinaire, sous un costume qui l'était déjà tant, j'admirai le naturel de ses manières, le bon goût d'habitude et d'expérience, la grâce et la facilité de mouvemens qui soutenaient ce que j'oserais presque appeler une étude du quinzième siècle et la copie d'un paladin. Je l'avais déjà vu à cheval, j'avais aperçu ce nouveau Bayard courant à la tête d'un état-major radieux dans les rues de Naples. A tant de séductions j'ajoutai encore en ce moment les lauriers de vingt victoires, et j'étais vraiment éblouie. Murat parut sensible à l'effet qu'il produisait et à l'applaudissement flatteur de mon silence et de ma surprise. Joachim s'approcha alors de moi avec un sentiment que je n'ai peut-être jamais vu à aucun autre homme. Il ne ressemblait en rien peut-être à ses rivaux

de gloire et de bravoure : c'était une physionomie originale et singulière parmi tant de grandes figures de guerriers que ma mémoire et mon cœur me rappelaient. Son courage à la guerre, m'avait-on dit, avait quelque chose de chevaleresque et de fabuleux, comme son accoutrement et son armure. Il s'avança donc vers moi avec une nuance de galanterie et de politesse qui tenaient peut-être autant au culte pour lui-même que pour les femmes qu'il abordait. Vu de très près, je trouvai une certaine coquetterie moderne avec ce costume antique, un je ne sais quoi de satisfait et d'heureux, enfin un de nos élégans de Paris très bien déguisés sous l'armure de Tancrède. Mais il était si beau, mais il était si bon, que l'illusion et les reflets de son héroïsme ne permettaient pas à la critique de se glisser derrière l'admiration pour rapetisser un si grand capitaine jusqu'au ridicule.

La lettre de la princesse Élisa que je lui présentai, il la lut à haute voix, en se promenant, appuyant avec une bienveillance sonore sur les éloges qu'on avait bien voulu me donner. « Je suis enchanté, madame, que ma belle-« sœur ait pensé à vous recommander à moi.

« Ma cour est le rendez-vous des talens; j'aime « les arts de la paix comme si je n'avais jamais « fait la guerre. Si vous vous déplaisiez jamais « à Florence, venez ici; j'entends si votre santé « exigeait un autre climat, car avec Élisa il n'y « a point à craindre d'autre cause de dépla- « cement.

« — Votre Majesté est mille fois trop bonne. « On voit bien que dans la famille du grand Na- « poléon les bienfaits sont solidaires; n'importe « sur quel point de l'Europe un Français « voyage, il est sûr de rencontrer un pro- « tecteur dans quelqu'un de votre noble fa- « mille.

« — Vous êtes depuis peu dans ce pays, ma- « dame; vous ne vous en irez pas, j'espère, « sans voir une grande revue; je doute que « vous ayez pu à Florence être témoin d'un « aussi beau spectacle. On dit cependant que la « garde d'honneur de la grande-duchesse est « magnifique.

« — Oui, mais ce n'est qu'un escadron, et « cela ne peut soutenir le parallèle avec vos « deux régimens de chevau-légers.

« — Je compte bien en avoir dans six mois « encore six autres, répondit Joachim, avec un

« sourire satisfait de mon attention militaire. « S'il plaît à Dieu, on ne reconnaîtra plus les « Napolitains. »

Je crus devoir quitter Murat sur ce mouvement de noble ambition, car mes instructions portaient de ne lui faire aucune confidence sur l'objet réel de mon voyage, et ne contenaient la recommandation de le voir que pour qu'il connût ma figure et ne s'étonnât point de me rencontrer à la cour. Il me reconduisit avec une exquise politesse qui paraissait naturelle en lui, et qui était fortifiée par un heureux instinct de la royauté qui lui faisait sentir que l'affabilité des manières était un des devoirs de la puissance, parce qu'elle en est un des intérêts. En traversant le salon où j'avais attendu, j'aperçus la plupart des ministres qui causaient avec l'ambassadeur de France, et qui paraissaient attendre que le roi les fît appeler pour tenir le conseil. C'étaient le prince Pignatelli, mon aimable introducteur, ministre secrétaire d'état; le marquis de Gallo, ministre des affaires étrangères; M. Daure, ministre de la guerre, qui riait aux éclats et qui avait presque l'air de mystifier ses collègues; M. Agor, ministre des finances, ami de cœur de Murat,

apportant près du trone un dévouement et des talens qui le faisaient appeler le Sully de la cour de Naples; deux ou trois autres encore dont les noms et les figures ne m'étaient pas connus.

Je rentrai chez moi dans le ravissement de ma réception, heureuse d'avoir pu de près contempler l'homme qui, avec Napoléon et avec Ney, était cité par nos braves comme le plus brave, le roi intrépide qui chargeait l'ennemi une cravache à la main, qui trouvait un secret plaisir à faire cribler de balles ses panaches et ses soieries, qui ne semblait fier de sa beauté, de sa parure et de son rang, que parce qu'il pouvait chaque jour agrandir et légitimer la renommée et la grandeur sur le champ de bataille.

CHAPITRE CXII.

Rencontre du comte Ceneri Albizzi. — Succès de ma mission. — Sir Hudson Lowe.

Au milieu de tant de distractions par lesquelles je cherchais à masquer à la curiosité publique l'objet de mon voyage, je commençais à la poursuivre avec assiduité. Le bel Albizzi, sur le compte duquel je devais rendre un témoignage exact et minutieux, n'était pas venu seul à Naples, et c'est ce qui avait donné à sa fuite de Florence une couleur plus répréhensible. Un caprice fort peu digne de cette préférence l'avait mis en route; mais, inconstant dans son infidélité, on le voyait fort peu à Naples avec la personne qui lui avait fait faire le voyage. J'avais eu quelque peine à découvrir l'hospitalité qu'il avait choisie, mais dès que je l'eus surprise, sans me confier à qui

que ce fût, je me mis bientôt au courant de toutes ses démarches. Je sus ainsi qu'il ne restait déjà plus à Naples pour le motif qui l'y avait conduit, car la société était rompue entre les deux fugitifs de Florence. Un hasard, car le hasard est encore la plupart du temps le dénonciateur le plus instructif, m'en apprit plus que les recherches positives auxquelles je m'étais livrée, et me rapprocha plus directement de celui que je devais ramener. Il y avait eu à la cour je ne sais quel gala extraordinaire. Le roi avait dans la matinée passé une revue éblouissante. Le peuple napolitain, si amoureux de tous les spectacles, y avait battu des mains, à l'aspect de ce roi chevalier, courant à cheval au milieu de ses troupes qu'il électrisait de son ardeur. Les femmes s'étaient précipitées sur son passage et avaient accompagné de *vivat* passionnés et bruyans la course guerrière du monarque. Jamais roi ne fut plus populaire par des qualités qui, ailleurs, eussent été peut-être des défauts. Le soir de ce beau jour, Leurs Majestés vinrent ensemble au théâtre de Saint-Charles. On ne saurait se faire d'idée de l'enthousiasme que fit éclater leur présence. La toilette radieuse des deux époux, l'éclat des

diamans se mêlant à l'éclat de leur beauté, les sourires gracieux de la reine, les saluts affables du roi, toute cette pompe si bien assortie aux mœurs, toute cette population empressée, formaient une action et une réaction des sentimens de la foule et de ceux de la puissance; on eût dit vraiment que c'était une fête de famille.

Je m'étais assuré d'une loge pour cette représentation brillante, et je m'y étais fait accompagner par le colonel Odelehen, que cet acte de bienveillance avait charmé. Je me donnais à peine depuis quelques minutes le plaisir d'étaler ma toilette qui n'était pas au-dessous de la circonstance, quand je vois s'ouvrir une loge près du parquet faisant face à la loge royale, et le bel objet de ma mission, le superbe Cereni Albizzi s'installer bruyamment sur le devant de la loge. Cereni était un de ces hommes sans caractère, sur lesquels peuvent s'exercer à coup sûr toutes les volontés, esprit ordinaire et frivole, plongé pour ainsi dire dans la méditation et dans la rêverie de sa beauté; mais cette beauté était si réelle et si imposante, qu'elle empêchait de trop voir ses ridicules, de trouver trop choquante, ce soir-

là surtout, l'affectation de Cereni à se mettre en évidence, à lorgner, autant qu'il l'osait, la belle souveraine. Tout cela me parut bien niaisement fat. Au même moment, je priai Odeleben de me faire venir des sorbets, le prévenant que j'avais deux mots à dire à quelqu'un hors de ma loge.

En effet, je vais droit du côté de Cereni. Jamais on ne vit expression plus vive et plus plaisante de surprise que celle de Cereni à mon aspect. Après les premiers mots de reconnaissance, je me contentai de lui donner mon adresse, lui disant que je l'attendrais le lendemain. De retour dans ma loge, j'observai de nouveau la figure que je venais de tant étonner. Entièrement remis de cette surprise, il parut suivre son plan de fatuité, et je n'eus pas de peine à lire sur sa physionomie la conviction que ses attentions impertinentes étaient remarquées et agréées de l'auguste personne qui en était l'objet bien involontaire. Les fumées de cette vanité prétentieuse n'ôtèrent pourtant pas la mémoire au beau Léandre, et ne l'empêchèrent point de me venir voir le lendemain. Je ne manquai pas de lui faire part de mes observations de la veille il me répondit

de manière à mériter un soufflet. La noblesse de sa figure servait si heureusement de correctif à l'inconvenance de ses paroles, que ses joues furent sauvées d'un affront dont elles étaient dignes.

« Que faites-vous ici? » dis-je au volage, avec cet empire qu'une femme sait prendre dans ses interrogations, quand elle sait le faible des gens. « Qu'est devenue l'aimable fu-
« gitive qui vous a fait accourir de Naples?

« — Elle est entrée au théâtre, et suffisam-
« ment éclairé, j'ai cessé de la voir.

— « Vous proposez-vous de revenir bientôt
« à Florence?

« — Jamais! »

Ce jamais-là ne cadrait pas avec mes instructions, et je dus m'attacher à le combattre. Avec un peu d'expérience de la vie, je commençais à comprendre que les *jamais* ou les *toujours* des hommes ne sont pas choses éternelles ou invincibles. Cereni n'avait pas une tête aussi forte qu'elle était belle, et au bout de quelques jours et de quelques visites, j'eus bon marché de ses sermens et de ses résistances. J'avais fait habilement de la peur la complice de mes insinuations, en persuadant au crédule personnage

que sa course, entreprise pour une cause très peu flatteuse, l'exposerait aux soupçons de la politique; qu'avec son immense fortune et sa haute position, il ne fallait point jouer avec la défiance active et toute-puissante des polices; que la cour de Toscane, où il tenait un rang élevé que les bontés de la grande-duchesse relevaient encore, valait mieux que de gratuites tracasseries. Aux premiers traits de ce tableau, Cereni ne répondait que par des exclamations passionnées sur la délicieuse figure de la reine de Naples, et les soupirs d'une ambition aussi inconvenante qu'inutile. « Sans « compter les difficultés d'un retour de ten- « dresse que je ne crois pas la reine capable « d'agréer, songez aussi, mon ami, qu'après sa « réserve à vaincre, il y aurait encore la jalou- « sie de Murat à tromper et à braver. Les maris « ne sont trahis que quand ils méritent de « l'être : les femmes ordinaires ne sont vulné- « rables que par les légèretés de leurs volages « époux. Si, par leur abandon, ils ne prépa- « raient et n'autorisaient nos fautes, il y en « aurait bien peu de commises. Le cas est bien « plus grave avec une reine, que la dignité de « son rang retiendrait encore, lors même que

« le cœur conjugal la délaisserait. Mais Caro-
« line n'en est point là avec Joachim. Joachim
« l'idolâtre, apprécie ses qualités, s'attache à
« ses pas, et ressent pour sa royale compagne
« toute la jalousie frénétique qu'on éprouve
« pour une maîtresse. Je ne vous conseille pas
« de vous mesurer avec les Othello. »

Tant de considérations réunies et insidieusement présentées produisirent enfin leur effet, et Cereni, persuadé, daigna avouer que son retour à Florence était ce qu'il avait de mieux à faire. J'ajoutai au tableau de son intérêt celui d'autres espérances, qui furent encore assez puissantes pour déterminer l'exactitude de son départ, au jour que devant moi je lui avais fait fixer. Le mien était moins pressant, et contente d'avoir réussi, j'imaginai que l'objet du voyage serait encore pour la grande-duchesse le plus agréable messager de son succès. Je restai donc à Naples quelques jours encore. Mon baron saxon tournait toujours autour de moi pour pénétrer le secret de mes allures, qu'il imaginait de la nature la plus grave et la plus politique, et qui se réduisaient à une mission en faveur de l'impatience contre l'ingratitude. Du reste, si je lui ai continuellement

échappé, je n'ai pas pu m'expliquer sa position plus clairement qu'il ne s'expliquait la mienne. Il voyait beaucoup la grande société, l'ancienne noblesse napolitaine, et il fut fait général de brigade à la suite de ce voyage entrepris sous un prétexte de santé, qui n'était pas trop justifié par sa mine et son appétit tudesque.

Il faut que je me fasse un compliment. Avant et après le succès de ma mission, et malgré ma facilité bien connue à me laisser entraîner vers les liaisons commodes et amusantes avec les artistes, j'évitai, autant que naguère et dans d'autres circonstances je l'eusse cherché, ce genre de société. J'établis une espèce de cordon sanitaire entre moi et le théâtre, et cette précaution m'avait paru indispensable, attendu que j'en connaissais le directeur, M. Armand Verteuil, et quelques autres personnes de la troupe royale, et qu'au milieu de tout ce monde, j'eusse été provoquée par de continuelles interrogations sur les motifs d'un voyage si dispendieux et si peu explicable. Quand on est en relation avec des reines véritables, il ne faut pas se commettre avec des reines pour rire; toute chose a besoin de conserver ses illusions.

La conscience tranquille sur ma conduite,

et le cœur satisfait de mes démarches, pour ne pas dire de mon triomphe, je retournai à Caserte, où la reine Caroline m'avait dit, avec une bonté dont j'avais été ravie, que je pouvais me présenter désormais sans convocation officielle. L'accueil fut encore plus gracieux qu'à la première entrevue, la reine plus aimable et plus caressante; il semblait que ce fût un besoin de son cœur d'être bonne et affable autant qu'elle était jolie. Elle me reparla de Cereni, et quand je lui annonçai qu'il avait quitté Naples, un peu chassé par la peur, elle rit aux éclats de la promptitude et de la simplicité de sa résignation. S. M., avec cette finesse qui laisse deviner qu'on n'ignore rien, et cette grâce délicate qui annonce en même temps qu'on sait tout cacher, se contenta de me dire : « J'espère bien que c'est la route de « Florence qu'a prise ce beau cavalier. Allons, « Madame, on sera content de vous là-bas au- « tant que personnellement j'en ai été contente « ici. J'écrirai à Élisa, et je ne lui cacherai point « l'envie que je porte au bonheur qu'elle doit « ressentir de voir auprès d'elle un zele aussi « éclairé et un dévouement aussi discret. » Je sortis enchantée de cette dernière entrevue, et

vraiment il entrait dans ma joie quelque chose de plus que de la vanité. Satisfaite, j'étais heureuse de trouver tant de qualités et de vertus dans toutes les personnes de la famille à laquelle j'avais voué le culte de mes opinions et de mon dévouement. Rien ne serait pénible, ce me semble, comme d'aimer des princes qui par leur esprit ne justifieraient pas le choix que l'on aurait fait de leur cause, et qu'on serait embarrassé de défendre vis-à-vis de leurs ennemis. Je ne revis pas le roi Joachim, mais je recueillis avec un extrême intérêt tout ce que j'entendais dire de sa bonté et de son courage. Malgré cet air de galanterie que lui donnait un costume chevaleresque, malgré la brillante élégance de ses manières avec les femmes, Murat ne prêtait pas même à l'envie le prétexte du moindre tort conjugal. L'aventure de Camilla, que j'ai racontée, une autre du même genre, dont les détails seraient trop longs et que j'appris à Naples, meritent de faire comparer, sous les rapports même d'une vertu fort rare pour un Français, l'intrépide Murat à l'intrépide Bayard. Il était un peu enclin à la colère, à cette brusquerie des camps qu'on appelle en termes militaires une mauvaise tête; mais il

justifiait bien le proverbe des mauvaises têtes et des bons cœurs.

Quand un homme monte si haut, il est bien rare que la malignité ne se venge pas de sa fortune par la calomnie. C'est ainsi qu'on a dit, qu'on a imprimé, que, dans nos troubles, Murat avait changé une lettre de son nom pour lui donner une affreuse ressemblance avec celui de l'homme sanguinaire que frappa l'héroïque Charlotte Corday, cette femme dont on a si bien dit qu'elle donna la mort comme Brutus et qu'elle la reçut comme Socrate; mais je puis certifier avoir entendu à ce sujet, et de la bouche de M. le marquis de Saluces [1] qui en avait été témoin, une explication positive. Dans une réunion brillante où se trouvait Murat, par malice ou par hasard la conversation était tombée sur la révolution et le déplorable acteur de ce drame dont Murat aurait ambitionné d'être l'homonyme; le roi Joachim, se livrant à son opinion et à ses souvenirs, avait dit : « *Quant à celui-là*, « *il ne pouvait y avoir rien d'humain sous une si* « *abominable écorce.* »

[1] Parent de celui dont j'ai déjà parlé, et qui était gouverneur du palais de Turin.

Qu'on me pardonne cette expression, Murat avait fort bien pris à Naples. Bien plus propre au commandement que Joseph, auquel il avait succédé, il eut à peine mis le pied sur les marches d'un trône qu'il en comprit les devoirs. il n'eut pas besoin des lieutenans de Napoléon pour réduire ses sujets et assurer la tranquillité publique. Quoique malade à son arrivée, il avait fait son entrée à cheval, présentant hardiment sa poitrine aux mécontentemens populaires, et ainsi appelant à lui les cœurs toujours si près d'admirer même le courage qui les écrase. On citait encore à Naples tous les jours ses premières paroles quand, arrivé à son palais, il avait aperçu d'une fenêtre l'île de Caprée, qu'occupaient les Anglais. « Il faut « d'abord, s'était-il écrié, par une vigoureuse « canonnade assurer son pavillon. » Étrange privilége de l'histoire, qui se plaît à mettre en face certains noms pour réveiller souvent de doubles souvenirs! L'homme qui commandait alors l'île de Caprée, qui habitait les lieux déjà célèbres par la prédilection de Tibère, était ce même sir Hudson Lowe, que le commandement d'une autre île a rendu plus fameux. Les rochers ne sont pas favora-

rables à la réputation de ce héros britannique; car le point militaire de Caprée, qui, défendu par l'habileté réunie au courage, eût été imprenable, fut contraint par Murat à une assez humiliante capitulation, après deux jours d'attaque, telle que Murat savait les brusquer.

Je me plais à citer ces détails, je me plais à rendre hommage aux grandeurs tombées; car, après les ingratitudes que j'ai vues, je ne puis me défendre d'un profond sentiment de pitié pour les infortunes de Murat. Il me semble que l'histoire ne doit point abandonner ceux qui furent trahis par la fortune, ni les amis si rares du malheur. Voici à ce sujet un trait qui mérite d'être conservé : Un des hommes que Murat avait le plus comblés de bienfaits (et combien n'en avait-il pas répandu!), Raphaël Scolforo ne craignit pas de devenir le juge de son ancien maître, lors de la dernière et fatale expédition de celui-ci en Calabre. En apprenant la sentence, une sœur de ce Scolforo, mariée à Pistoye, se rappelant le bienfaiteur de sa famille, changea de nom, comme pour protester contre la responsabilité de l'ingratitude. Cette dame s'est établie depuis

à Milan. Je crois qu'elle y existe encore : puisse mon livre arriver jusqu'à elle ! puissent tous les traits de loyauté et de fidélité au malheur être connus et publiés, afin que l'estime publique récompense des vertus qui sont rares dans tous les partis !

Je continuais de mener à Naples une vie si agréable et si douce, que j'avais peine à m'éloigner de ces beaux lieux ; c'était la première fois qu'une vie composée d'impressions seulement extérieures, sans aucun sentiment vif, parut me suffire. Le dirai-je ? Mon imagination semblait attendre avec quelque complaisance le spectacle terrible et nouveau d'une éruption du Vésuve. Une circonstance bien plus effrayante pour moi vint précipiter mon départ, que chaque jour retardaient les plaisirs du repos, de l'indépendance et de la curiosité. Vers cette époque, la politique paraissait amener d'assez sérieuses mésintelligences entre Napoléon et le beau-frère, qui voulait bien avoir de la reconnaissance, mais qui voulait aussi exercer le pouvoir. Joachim se retira quelques jours à Capo-di-Monte. La reine Caroline se mêlait singulièrement des affaires ; beaucoup d'intrigues se nouèrent et se

croisèrent alors. Je ne pouvais, ne devais, ni ne voulais les suivre. Toutes ces tracasseries n'allaient pas à Murat, qui était loin d'être dans le cabinet ce qu'il était sur le champ de bataille; le diplomate en lui se trouvait au-dessous du guerrier. Mais ces vagues rumeurs arrivaient bien indifférentes à mon cœur, et n'eurent point de part à ma résolution de repartir enfin pour Florence. La fatalité, qui me fit rencontrer dans les derniers jours cet affreux D. L*** qui a joué un si grand rôle dans mes Mémoires, devint la raison la plus déterminante de mon départ, et presque de ma fuite. Je l'avais depuis long-temps perdu de vue, et ce n'était pas pour moi qu'il était à Naples. Marchant toujours dans les voies ténébreuses de l'intrigue, poursuivant la fortune sur toutes les routes, résolu de l'atteindre à tout prix, mon odieux ex-conseiller devait se retrouver comme un génie infernal dans toutes les situations de ma vie.

D. L*** avait eu de l'avancement dans son métier d'intrigant. Il était arrivé à Naples pour entourer le roi lui-même d'un espionnage qu'on croyait nécessaire dans les circonstances. D. L***, qui avait quelquefois la franchise de sa honte,

et une espèce d'orgueil d'état, me fit grand étalage des fonctions élevées et lucratives qu'il venait remplir. Il fut mêlé depuis, en effet, à toutes les intrigues dont la mésintelligence de deux cours, faites pour être plus unies, devint la cause. Je le laissai sur le théâtre de ses nouveaux exploits, et dès la seconde entrevue je lui renouvelai toutes les expressions de dégoût et de mépris que je ne lui avais jamais dissimulées. Certes, je serais allée au bout du monde pour me soustraire à ses visites. Elles n'avaient plus alors pour but de m'exploiter; ses affaires s'étaient améliorées assez pour qu'il eût cessé d'avoir toujours les yeux dirigés sur ma bourse; mais je ne sais quelle galanterie basse, quel simulacre ou quelle réalité d'admiration l'avait saisi pour ma personne, qu'il voulait bien ne pas trouver changée; un je ne sais quoi de passionné, lu dans des yeux qui n'avaient pas encore exprimé ou feint de sentimens pareils, me fit craindre encore davantage le contact de cet être qui me semblait comme pestiféré. Sans rien lui faire dire, sans faire aucun adieu aux personnes avec lesquelles j'avais été en relation, je me jetai dans une chaise de poste, deux heures après la se-

conde visite de D. L***, et cette fois je fis la route, non plus en voyageuse qui désire se donner des distractions, mais en femme qui veut éviter un grand malheur.

CHAPITRE CXIII.

Retour à Florence. — Nouvelles bontés de la grande-duchesse. — Campagne de Russie.

Mon retour à Florence fut une véritable fête. La grande-duchesse n'était point inquiète de moi, car elle avait reçu de mes nouvelles, et les plus agréables qu'elle pût recevoir. Les princes, qui aiment surtout qu'on se dévoue à leur service, aiment qu'on réussisse. J'avais eu le mérite du zèle, et le bonheur encore plus apprécié du succès. Ma réception se ressentit de cet heureux auxiliaire de la bienveillance. Attentive et délicate comme une inférieure, Élisa n'attendit point que je me présentasse. Instruite de mon arrivée, elle daigna envoyer savoir de mes nouvelles, en me faisant prier de passer au palais aussitôt après que j'aurais un peu re-

posé. Moi qui ne me repose guère et que l'habitude des fatigues militaires avait de longue main préparée à ne compter ni les lieux ni les nuits, je me rendis immédiatement au palais. Je trouvai la princesse encore au lit; elle était un peu souffrante.

« Soyez la bien venue, me dit-elle; j'ai un « peu de mélancolie dans l'âme; vous ne pou- « viez arriver plus à propos; mais aujourd'hui, « au lieu de lire, nous allons causer. J'ai été con- « tente de vous.

« — Votre altesse attache trop de prix à mes « modestes services.

« — Franchement, vous méritez de sincères « complimens, et ce n'est pas mon intérêt seul « qui vous les accorde. Votre mission n'a pas « seulement été remplie avec intelligence, « mais votre conduite personnelle a été exem- « plaire. Je ne sais pas tout ce que vous avez « fait; mais je sais que vous avez vécu à Naples « comme je voudrais vous voir vivre à Florence. « Voilà le secret du monde, mon amie; suivre « ses goûts et les cacher, vivre pour soi, et ne « pas mettre le public dans la confidence.

« — Je sentais trop le bonheur d'une mission « confiée par ma souveraine pour n'en pas être

« digne. Je n'avais plus seulement à penser à « moi, mais à l'auguste personne dont j'eusse « pu compromettre la protection.

« — Mais ce voyage a fait beaucoup de bien « à votre tête. Vous avez presque autant de rai- « son que d'esprit. Caroline m'a écrit sur vous « des choses très flatteuses. Elle est bien jolie, « Caroline, n'est-ce pas?

« — Elle est tout-à-fait de sa famille.

« — Vous savez flatter sans bassesse, et servir « sans vanterie; cela n'est pas commun dans les « cours... Et votre mission, dont vous vous êtes « bien acquittée, vous a-t-elle donné beaucoup « de mal? »

A cet égard je racontai les choses à la grande-duchesse avec une grande réserve d'expression, mais sans aucune altération de la vérité. J'avais à ménager cet amour-propre de femme, que le trône rend encore plus susceptible. J'arrangeai tout cela si bien, qu'au lieu de s'offenser de certains aveux sur certaines premières résistances, elle se mit à en rire, et elle eut raison; car, par le fait, si ces aveux indiquaient un tort, ils prouvaient une réparation qui avait mis le remède à côté du mal. Quand les passions tournent au plaisant, elles cessent d'être

bien dangereuses; je crus m'apercevoir, en effet, que l'objet d'une si longue course avait beaucoup perdu de son prix depuis, ou peut-être seulement parce qu'il était retrouvé. Mes devoirs étaient remplis, et mes fonctions diplomatiques dès lors expirées, m'interdisaient à cet égard toute question. Avec les princes il faut avoir grand soin de ne pas trop désirer la confiance; on en doit faire naître le besoin sans en provoquer les épanchemens : c'est un très sûr moyen de l'obtenir que de ne pas trop la chercher.

Dans tout le cours de cette audience, je dois mieux dire, de cette causerie, Élisa me prodigua toutes les preuves d'une bonté déjà tant de fois éprouvée. La reine Caroline, avant mon départ de Naples, m'avait déjà envoyé un fort beau et fort riche cadeau. J'en parlai à la grande-duchesse, qui fut très sensible à une générosité qui lui témoignait le sincère attachement d'une sœur. Élisa ne me donna point ce jour-là la peine de passer chez M. Rielle; sa délicatesse s'était précautionnée, afin de mieux reconnaître la mienne. Le bienfait que je reçus d'elle dans cette occasion pouvait abondamment suffire aux dépenses que mon voyage m'avait

coûtées, me procurer les moyens de reprendre à Florence mon genre de vie, pourtant très dispendieux, pouvait même suffire à des économies; mais des économies! voilà un talent que je n'ai jamais su me donner, et une vertu dont je ne me suis doutée que lorsqu'il a été trop tard pour l'acquérir.

Ma position devint à Florence plus intime et plus douce de jour en jour. Je puis me rendre la justice de croire que j'étais une très bonne connaissance pour Élisa. Les souverains ont rarement auprès d'eux des serviteurs qui les aiment pour eux-mêmes, qui n'abusent pas de l'intimité pour se glisser dans la politique, et qui ne profitent point des confidences pour se créer une certaine et fâcheuse influence dans les affaires. Sous se rapport, mon voyage diplomatique ne m'avait point gâtée, et j'avais rapporté, par ce désintéressement, des honneurs et des ambitions de la terre, que tant d'occasions avaient inutilement tenté. Mon cœur pourtant laissait alors toute liberté à mon esprit, et je me trouvais dans une de ces dispositions qui ne sont pas si favorables aux femmes qu'on le suppose, et qui, à défaut de ces intérêts passionnés de l'âme, les

jettent d'ordinaire dans les intrigues, et une vie de mouvement qui n'a plus rien de noble ni de délicat pour excuse. Ce veuvage du cœur, si je puis ainsi parler, ne me pesait pas assez pour me corrompre; je m'y plaisais, au contraire, comme à un hommage à celui qui était loin d'y croire et de m'en tenir compte. Je mettais un secret orgueil à embellir, à ennoblir le passé par tout ces sacrifices du présent que l'âge rend quelquefois difficiles à l'amour-propre; car, à l'approche des années qui nous avertissent que la beauté s'en va, il faut être bien peu femme pour se garantir des faiblesses qui peuvent nous assurer que le fatal moment est encore loin, et qui sont en faveur de nos charmes des protestations si flatteuses.

Oui, Ney seul, Ney absent, engagé dans des liens qui m'éloignaient de lui pour toujours, occupait cependant ce coin intime de l'âme, qu'aucune distraction ne peut jamais envahir. Ce n'était plus le feu dévorant de l'impatience, mais c'était le culte du souvenir et la préoccupation des promenades, des rêves et de la solitude; les idées de gloire surtout me ramenaient délicieusement aux rêves d'un amour dont la victoire avait été la complice. Souvent,

au milieu des lectures que me demandait souvent la princesse, j'interrompais les frivoles distractions de ses soirées et de ses loisirs par des questions sur le mouvement des armées françaises. Elisa, pour qui la gloire était aussi une idole, et qui assistait de cœur et de pensée à toutes les conquêtes de son noble frère, ne se fâchait point de mes interrogations, et y trouvait au contraire un extrême plaisir; de la sorte, j'étais toujours au courant de ces grandes entreprises par lesquelles Napoléon, ne laissant pas reprendre haleine à la victoire, occupait l'attention du monde courbé sous son sceptre, et par lesquelles, plus habile que ces empereurs qui amusaient la vieillesse de Rome par les jeux du Cirque, il donnait l'Europe entière pour théâtre à son peuple, pacifiant ainsi l'empire à force de guerres.

Tout, même dans notre coin de Florence, annonçait les préparatifs d'une nouvelle et gigantesque campagne de Napoléon. L'Italie était traversée dans tous les sens par des troupes qui passaient en Allemagne. Des points les plus éloignés, des munitions, des conscrits, de l'argent, étaient dirigés vers le Nord. La trop fameuse guerre de Russie allait s'ouvrir. Si tout

ce qu'on a déjà lu de ma vie aventureuse n'eût préparé le lecteur à toutes les velléités d'une imagination inépuisable, j'hésiterais à avouer qu'au moment de la campagne de 1812, ma résolution d'en courir les hasards fut l'affaire de quelques heures. Riche des dons d'Elisa, j'avais dans ma bourse de quoi satisfaire toutes les fantaisies de ma tête. La grande-duchesse, qui ne me refusait plus rien, m'accorda un congé, dont cette fois ma santé fut le prétexte. Personne ne fut donc mis dans la confidence de mon cœur, pas même l'objet qui, à son insu, m'entraînait dans des climats nouveaux. Je n'écrivis point à Ney; il m'eût arrêtée par une formelle défense; et je partis, sans presque espérer que tant de périls nouveaux, bravés pour lui, méritassent même son approbation.

Mille fois en route, et avant de toucher les terres de la Pologne, j'avais failli revenir sur mes pas. L'hésitation était parfois plus forte que l'amour; mais je marchais toujours au milieu des périls du plus imprudent voyage que femme pût oser. J'avais des lettres pour plusieurs généraux. Cette précaution était même la seule que j'eusse prise. Ney avait le com-

mandement du troisième corps. Je le savais, et ou m'en donna l'assurance, avec quelques autres précieux détails, à mon arrivée dans l'un des plus misérables villages de la Lithuanie, près de Newtroki au moment où Napoléon jetait le grand mot de *liberté* à la nation polonaise, opprimée par les Russes. Ces cris d'indépendance retentirent et se répétèrent avec une noble crédulité dans ces contrées auxquelles, hélas! on ne demandait que du courage. Au milieu de l'enthousiasme de la guerre, j'arrivai à Wilna, où venait d'être établi le quartier général. Là je pus contempler la réunion d'une de ces armées gigantesques, qui semblaient comme un empire armé, composé de vingt peuples qui criaient *vive Napoléon!* en trois langues différentes.

J'avais parmi mes lettres une puissante recommandation pour le général Montbrun, digne successeur du général Lasalle, et qui mourut, ainsi que son émule, à la tête de ses braves.

C'était un beau spectacle qu'une armée qui, des sables de l'Égypte et des feux de l'Espagne, venait refouler les enfans du Nord jusque dans leur dernière retraite. Il y avait beaucoup

de femmes à la suite de l'armée. J'eus le bonheur de trouver une amie dans une jeune Lithuanienne que son enthousiasme pour les Français avait élevée jusqu'à l'héroïsme. Elle avait donné au prince Eugène un avis très important sur la marche de Platow, qui avait valu à cette Jeanne d'Arc modeste la reconnaissance du chef et l'admiration des soldats. Nidia cependant, dans ses transports guerriers, cédait à une passion plus intime et plus secrète. Hélas! elle eut la douleur de perdre dans cette terrible campagne celui qui lui inspirait tant de courage. Un jour que je lui demandais qui la poussait au milieu de tant de dangers, elle me répondit : « Les éloges du prince Eugène! « En cédant à la voix de mon cœur, je croyais « obéir à une inspiration religieuse. J'étouffai « les remords d'avoir quitté ma famille, par « l'idée que mon père aussi s'était livré à nos « libérateurs et au héros qui venait de pro- « mettre une Pologne aux Polonais. A ces pen- « sées de gloire et de liberté venait se joindre « un sentiment plus puissant, le cri d'un pre- « mier amour ; mon imagination s'était à ce « point exaltée, que j'aurais été heureuse de « saisir l'aigle et de la porter comme une

« bannière de victoire au milieu de la mi-
« traille. »

J'eus le bonheur d'être souvent utile à la courageuse Nidia, qui me paya de mes services par la plus douce amitié. Lorsque les troupes furent dirigées sur Wadniloi, nous en suivîmes les mouvemens. Je ne raconterai point les détails de tout ce que nous eûmes à souffrir, tout ce que nous vîmes de courage et de persévérance, dans cette campagne, contre les obstacles. Nous voyagions en ce moment quatre femmes ensemble, parmi lesquelles il n'y avait qu'une Française; tour à tour en calèche, en traîneau, plus tard à pied, à cheval, et toujours avec des fatigues que l'amour et l'enthousiasme de la gloire peuvent seuls faire supporter. Nos deux pauvres compagnes succombèrent. Nidia et moi, plus aguerries, nous résistâmes. Après une lutte de trente lieues dans des marais presque impraticables, on nous fit faire halte dans un assez beau château. Nidia n'apprit pas dans le moment la mort du général Monthrun, tombé dans cette immortelle journée de la Moskowa, qui valut à Ney un nouveau titre, moins éclatant encore que la valeur qui le lui mérita. Hélas! la pauvra Nidia n'apprit la

mort de celui qui était pour elle le bonheur, que lorsque déjà ses restes étaient couverts d'un peu de terre glacée. En entrant dans Moskou, occupé enfin par nos troupes, cette ville immense nous apparut comme un vaste tombeau; ses rues vides, ses édifices déserts, cette solennité de la destruction, serraient le cœur. Malgré les pompes de la victoire, je me sentais atteinte de je ne sais quelle mélancolie nouvelle à son aspect; les drapeaux me paraissaient tristes et presque entourés de crêpes funèbres et de noirs pressentimens. Nous étions logées rue Saint-Pétersbourg, près le palais Miomonoff, qui fut bientôt occupé par le prince Eugène. La vue de ce jeune héros, les acclamations des soldats, dont il était adoré, nous rendirent toutes les illusions de la victoire. Nous nous étions endormies, bercées par de doux songes : hélas! nous fûmes réveillées aux lueurs de l'incendie, aux cris du pillage et de toutes les horreurs : les portes de notre appartement sont bientôt enfoncées par une troupe de soldats du quatrième corps. A notre aspect, ils nous engagent à quitter promptement le palais, que déjà envahissait l'incendie.

Comment décrire la scène d'épouvante qui s'ouvrit devant nous? Sans guides, sans protection, nous parcourûmes cette vaste cité encombrée de ruines et de cadavres, poussées par des flots de soldats, par des troupeaux de malheureux fuyant la mort, par des hordes de scélérats portant la flamme de tous côtés, pour prix de l'infâme liberté que leur avait à dessein laissée le gouverneur Rostopchin. Nidia et moi nous étions munies de pistolets bien chargés. Naturellement fortes et courageuses, enhardies d'ailleurs par le sentiment de la nécessité, nous marchions au milieu de ces périls. Au détour d'une rue, nous aperçûmes trois misérables dépouillant un militaire blessé et sans défense; l'éclair est moins prompt, le vol de l'oiseau moins rapide que l'action de Nidia saisissant un de ses pistolets et le lâchant sur un de ces bandits, qui tombe sous le coup; lâches comme le crime et la peur, ses deux complices s'enfuirent devant deux femmes. Nous conduisîmes le blessé dans une église, où nous nous arrêtâmes mêlées à la foule des enfans et des vieillards qui, sur la foi des vieilles croyances, regardant la ville sainte comme imprenable, se laissaient emporter à un désespoir

sans borne à la vue des vainqueurs; vainqueurs, hélas! bientôt plus à plaindre que les vaincus. On n'avait mis des sentinelles qu'au grand magasin des vivres. Le nombre des soldats croissait de moment en moment; leur foule obstrua bientôt tous les passages de l'église : la plupart étaient chargés d'étoffes et de fardeaux précieux. J'en vis deux qui entraînaient une Russe jeune et belle. « Il faut la sauver, dis-je à Ni- « dia, qui aussitôt me presse la main et arme « son pistolet. — Non, non, Nidia, m'écriai- « je, pas comme cela! Parlons à ces soldats, ils « sont Français; nommons *les braves que nous* « *aimons*, ils céderont à nos prières. » Ces soldats ne maltraitaient point la jeune femme, mais ils fesaient de grotesques efforts pour lui persuader qu'elle n'était pas à plaindre, puisqu'elle avait affaire aux deux *plus jolis grenadiers de l'armée.* Les noms de Ney et de Montbrun furent à peine prononcés par des bouches françaises, que nous vîmes changer les libres manières de ces chevaliers un peu vains; les noms que nous avions prononcés, et que nous répétions, agissaient comme des talismans sur les cœurs des soldats. « Allons, allons, dirent « nos deux braves, ramenés d'un seul mot à

« l'honneur, il s'agit d'accomplir une bonne « œuvre, à la considération de la *particulière* « d'un brave mort pour la France sur le champ « de bataille. De jolies femmes ne doivent ja- « mais prier en vain; » et la jeune russe, aussitôt libre, nous baisait les mains de reconnaissance.

Il était difficile que Nidia ne remportât point une pareille victoire; c'était bien la beauté la plus militaire qu'on pût voir. Qu'on se représente un œil doux et fier, un front ouvert, une bouche qui laissait compter des dents éblouissantes, un teint coloré par la force et le soleil, un nez un peu tartare, une cicatrice à la tempe gauche, une taille de cinq pieds deux pouces, des formes sveltes et délicates. Avec un croissant et une tunique on l'eût prise pour le modèle de la Diane chasseresse. Le plus grand des attraits de Nidia était de les ignorer, de ne compter que sur son âme brûlante, afin de mériter amour pour amour. Nous avions fait asseoir la jeune Russe, et avions réconforté sa frayeur par quelques gouttes du vin de nos gourdes. Elle parlait fort bien français; elle nous pria de la reconduire à une maison plus éloignée, où nous trouverions

nous mêmes un abri. En nous acheminant, elle nous avoua qu'elle n'était tombée entre les mains des grenadiers que parce qu'elle s'était enfuie de chez ses parens pour rejoindre un aide de camp du général Nagel. Nous la quittâmes après l'avoir remise entre les mains de sa vieille et heureuse gouvernante.

Nidia fut reçue par le prince Eugène avec cette bienveillance qui sait tout promettre, et qui tient plus encore qu'elle ne promet. On nous logea presque mourant de fatigues dans un des pavillons du château. L'état-major campait autour. Je fus tentée de faire une pétition à l'Empereur pour appeler son intérêt sur notre position. Je n'en fis rien par la persuasion anticipée de la réponse, qui eût bien certainement porté en marge l'ordre d'envoyer la Renommée débiter ses tirades ailleurs qu'à la suite des ambulances. Napoléon était aussi empereur à huit cents lieues de Paris qu'au palais des Tuileries. C'était chose bizarre que ce camp qui regorgeait d'objets de luxe, et d'où le nécessaire seul était absent. On mangeait ce qu'on pouvait rencontrer, au milieu des chevaux installés dans des jardins magnifiques. Excepté Napoléon, dont le front soucieux ne se dérida

qu'une fois dans cette campagne; hors le chef suprême qui veillait sur tant de misères, chacun trouvait encore l'occasion de rire avec les privations. La gaieté et la galanterie étaient en quelque sorte les dernières vertus de cette guerre. Nous fûmes traitées avec égards par tous ceux qui nous approchèrent. Le nom du prince Eugène nous couvrait, grâce à Nidia, de son égide. Cette admirable amie se serait fait tuer pour me défendre. Au milieu de nos courses périlleuses, elle me disait : « Racontez-moi votre amour « pour le héros de la Moskowa; racontez-le moi « encore, car vous semblez alors une fée, un « génie qui prédit gloire et bonheur, même « dans ces affreux climats. » Le jour que cette pauvre Nidia apprit la mort du général Montbrun, elle avait entouré son bras d'un crêpe; et quand, dans les libertés de notre vie militaire, elle entendait quelque provocation inconvenante, elle se retournait avec fierté en disant aux soldats : « Camarades, respectez le « deuil du brave Montbrun ! »

On a peint admirablement cette guerre fabuleuse, les épisodes de cette retraite si pleine d'émotions terribles et nouvelles pour des Français; mais le pinceau énergique et pittoresque

de M. de Ségur n'a pu en épuiser l'intérêt et en reproduire toutes les couleurs. J'ai vu de malheureuses femmes payer par de tristes et humiliantes complaisances la faveur d'approcher des feux d'un bivac, ou l'avare nourriture d'un jour; je les ai vues, abandonnées, périr sur la route et sous les pas de ceux qui ne reconnaissaient plus dans les misères du lendemain les victimes qui, la veille, avaient passagèrement excité la pitié de leurs désirs. Nidia allait souvent accompagner au loin les soldats pour chercher de rares et difficiles alimens; elle servait de guide et d'appui aux blessés. Jamais nous n'avons été insultées, et nous avons souvent obtenu des secours pour lesquels il fallait, la plupart du temps, risquer sa vie. Ah! je sens le besoin de le répéter pour l'honneur du soldat français, il suffit, dans les plus rudes circonstances, de prononcer le nom du héros que je pleure, pour échapper à toute espèce d'outrage. Notre projet était de regagner la Lithuanie et d'attendre le retour de l'armée. Nidia connaissait parfaitement le pays; il ne s'agissait que d'une ferme résolution, et elle ne nous manqua point.

Nous quittâmes Pétersbrea le 19 septembre,

et nous nous dirigeâmes vers Wilna. Sur la route de Borouski, nous rencontrâmes la 13e division et la cavalerie du général Ornano. Quelques officiers de notre connaissance nous montraient toutes les difficultés de notre entreprise ; Nidia s'écriait alors, généreuse Cassandre de bivac : « Pressons-nous tous maintenant, « dans un mois il sera trop tard; nous aurons « les frimas à combattre et ils seront les plus forts. » On riait encore; mais nous nous sommes revus au fatal Boristhène, et ceux qui avaient échappé répétaient alors à Nidia : « Eh ! « pourquoi votre prophétie n'est-elle pas allée « jusqu'au cœur de Napoléon ! » Jusques-là les Cosaques n'avaient point encore inquiété nos équipages; mais ils parurent pour la première fois, avec l'insolence de leur *houra*, derrière les chariots sans escorte. Je n'avais pas l'énergie guerrière de Nidia, mais à l'approche du tigre je sentis le besoin de le tuer. C'est dans leurs déserts qu'il faut les avoir vus tombant sur nos soldats, non pour les combattre, mais pour les piller, et les laisser nus comme des bêtes fauves sur les neiges. Dans cette première et subite alerte, Nidia tira huit coups de pistolet, dont cinq portèrent juste. J'essayai de ne pas être

au-dessous d'elle. Un soldat, qui ajustait l'ennemi par-dessus mon épaule, me dit : « Votre « main tremble ; auriez-vous pitié de cette ca- « naille ? » Je lâchai le coup, et tout en mâchant une autre cartouche, le soldat me fit frissonner par l'énergie de cette approbation militaire : « C'est bien cela. » Nidia, électrisée, s'était saisie d'une carabine, et allait se jeter encore plus dans la mêlée, quand le bruit de la cavalerie vint faire, ainsi qu'à l'ordinaire, lâcher prise aux cosaques. Il y eut tant d'éloges pour Nidia, que j'aurais rougi de démentir notre amitié par mon peu de courage. L'occasion se renouvela souvent d'en donner des preuves dans ces innombrables attaques de bagage, triomphe ordinaire des soldats de Platow; voir en face les sales héros du Don eût suffi pour inspirer la force de les braver.

Près de Viazma, Nidia, qui s'était un moment éloignée, nous sauva tous encore par son appel et son énergie; là elle eut à lutter corps à corps contre un cosaque qui, l'ayant reconnue pour femme, devenait presque intrépide par convoitise. La fortune nous amena heureusement le renfort de la division commandée par le général Nagel, et, toute la nuit, le nom de

Nidia fut répété par les acclamations des braves, de bivacs en bivacs. Tant que nous avons eu quelques provisions, nous les avons partagées avec les plus faibles. Quel noble prix nous en reçûmes ! Les plus nécessiteux et les plus souffrans nous offrirent souvent le partage de leur chétive nourriture ; le cheval seul devenait le seul luxe de tant de misérables repas. Une répugnance invincible m'empêchait d'y toucher. Un peu de farine restait, et un ordre sévère fixait le nombre de cuillerées pour chaque officier. Un jeune sous-lieutenant, exténué, et qui éprouvait le même dégoût, eut cependant la générosité, immense alors, de nous forcer à prendre sa part de bouillie, et quelques autres l'imitèrent. C'est là qu'il fallait étudier le cœur humain à nu, aux prises avec toutes les plus épouvantables épreuves ; les relations de cette campagne en ont négligé ce côté si tristement curieux. Que de dévouemens, que de beaux traits n'eussent pas dû rester oubliés! Il ne peut m'appartenir de m'élever jusqu'à la hauteur des considérations morales, ou à l'autorité des vues militaires ; mais il est de ces choses qui m'ont trop saisi l'âme pour que je les passe sous un silence impardonnable, telle cette

fière et admirable réponse du général Guyon au parlementaire de Miloradowitsk, qui lui répétait : « Napoléon et la garde impériale sont « en notre pouvoir ; le vice-roi est cerné par « vingt mille hommes : s'il veut se rendre, on « lui offre des conditions honorables. — Allez « dire, répliqua le noble Français, à ceux qui « vous envoient, que nous en avons encore « quarante mille pour les écraser. » Nous n'en avions pas le tiers ; cependant la réponse était exacte, car chaque Français valait encore trois Russes. Chaque jour devenait alors un combat, chaque mouvement un obstacle.

Dans un de ces assauts, Nidia, toujours héroïque, combattant toujours, reçut à mes côtés une large blessure à la tempe. L'effroi me fit à l'instant revenir femme, et je sanglottais de douleur : « Par Dieu, calmez-vous ! me disait « Nidia d'une voix plus assurée que la mienne ; « si je reste en arrière, je suis perdue : il faut « que je ne quitte pas le cheval pour être « sauvée ; » et elle y demeura, à peine pansée, avec une puissance étonnante de résolution. La foule grossissait, poursuivie par le feu meurtrier des batteries russes. Quel tableau que ce cahos sanglant des bords de la Bérézina ! Le

maréchal Ney, à force de prodiges, parvint à ranimer le combat, grand Dieu! pour que la fuite elle-même devînt possible. Trois jours n'avaient pu suffire à l'écoulement de tous ces flots d'hommes; on ne pensait plus qu'à soi dans cette fatale bagarre, que sillonnait par intervalles le canon meurtrier des Russes. Un boulet vint tomber à dix pas de nous. Je m'élançai, la tête perdue; Nidia me suivit avec un calme sublime. Je repris un peu de force, appuyée sur une telle amie. Nous nous retranchâmes alors sous deux voitures, avec une vivandière et ses deux enfans, attendant l'heure favorable. Elle vint plus tôt que ne l'attendait même notre impatience : la division du général Gérard venait de frayer et d'assurer un passage. « Le moment est venu, s'écrie Nidia; il faut « suivre. » Mais la pauvre mère, qui avait affronté tant de dangers, n'ose affronter celui-là : « Donnez-nous un de vos enfans, nous le pas- « serons. — Impossible; ils me sont tous deux « également chers; » et nous fûmes forcées de nous éloigner pour nous élancer sur les pas de ceux qui traversaient le pont au milieu de tous les périls. Nous étions à peine sur l'autre bord que le pont fut brûlé...; nous en aperçûmes les

flammes : les Russes venaient d'arriver... Une fois sur l'autre bord, nous étions presque sauvées; et le danger, toujours réel, avait du moins une face moins menaçante et moins effroyable.

CHAPITRE CXIV.

Suite de la campagne de Russie après le passage de la Bérézina. — Rencontre du maréchal Ney.

Grace à l'intrépidité de Nidia et à ma résignation, l'horizon de cette campagne s'éclaircissait un peu : on est si près dans la vie de se trouver heureux quand l'extrême malheur est du moins conjuré! Après bien des peines et avec bien de l'or, nous pûmes enfin nous procurer des guides et une assez passable calèche, et nous arrivâmes ainsi sur les terres de la Pologne, d'où tous les parens de Nidia avaient disparu, suivant le torrent de notre retraite. Avant Marienwerder, nous rencontrâmes un soldat du troisième corps qui avait été blessé à côté du maréchal Ney, et secouru par cet ami, par ce père du soldat. On peut juger de l'accueil que je pouvais faire à un blessé qui

prononçait un nom si cher. « Vous l'avez donc « vu ? demandai-je. — Oui, madame, et toujours « en avant du feu. Je chargeais mon fusil à ses « côtés; sa contenance donnerait du cœur au « plus lâche : c'est lui qui nous a sauvés, en « mettant la rivière entre nous et les soldats de « Miloradowitz. J'ai été blessé là : eh bien ! je n'y « pensais pas ; je ne voyais que mon brave ma- « réchal. Quand notre colonne épuisée eut à « faire le passage terrible du Dniéper, je l'ai « entendu de sa voix mâle crier aux officiers : « C'est aux soldats qu'il faut penser et non aux « équipages. Nous nous croyions sauvés; la nue « des Cosaques, inépuisable, fond de nouveau « sur nous. Notre corps d'armée se trouvait « presque alors réduit à trois mille hommes; « alors, madame, le prince de la Moskowa, « l'intrépide Ney, se jette au milieu de nous, « étendant les bras comme pour nous commu- « niquer à tous son âme : Soldats! s'écrie-t-il, la « France est devant nous, derrière, l'esclavage « et la mort ; abandonnerez-vous un chef qui « ne vous abandonna jamais ? S'il le faut, seul je « vais marcher au feu ; du moins je mourrai « Français Enfoncer l'ennemi fut l'affaire d'un « instant : aussitôt dit, aussitôt fait. Je m'étais

« assez bien conduit, car le maréchal, qui s'y « connaît fièrement, s'en aperçut : ce qu'il y a « de bon avec nos chefs, c'est qu'ils savent « nous apprécier, et qu'on peut causer avec « eux. J'ai dit au maréchal, en lui montrant « mon visage en déroute : Voilà un vilain ca- « deau de noces que j'emporte là pour une fille « de seize ans. Il m'a répondu : Cela ne fait pas « de tort auprès des femmes; nous y joindrons « une lieutenance et la croix. — Et votre pa- « role, maréchal, d'être parrain de notre pre- « mier enfant. — Oui, camarade, je le promets. « Après de ces mots-là, voyez-vous, madame, « il n'y a rien d'impossible au soldat français; « car ce ne sont pas les Russes qui nous ont « vaincus, c'est leur climat d'ours. »

Nous pressâmes la main du brave, et nous lui prodiguâmes tous les soins de la plus tendre fraternité. Il revint avec nous jusqu'à Marienwerder, d'où le prince Eugène faisait partir les troupes des différens corps qui arrivaient de tous côtés. Nidia lui demanda de rester; je tentai vainement de tempérer son ardeur belliqueuse, car mon héroïsme était d'admiration et non d'action. Nous nous séparâmes, pour obéir chacune à notre destinée. Je quittai avec

des larmes de reconnaissance cette admirable et courageuse fille, qui trouva la mort plus tard, hélas! au passage de l'Elbe, à Torgau. Nouvelle affreuse, que je n'appris que trois ans après; car, de toutes les personnes qu'on a chéries, il n'en est point peut-être qu'on voie disparaître avec plus de regrets que celles qui ont été de moitié avec nous dans quelques grandes épreuves de la vie.

Je viens de retracer mes fatigues, mes traverses, mes périls, dans une guerre surhumaine, par les faces nouvelles qu'elle sembla donner à la destruction et à la mort. Un sentiment bien puissant m'avait fait tout entreprendre et me faisait tout supporter. Pourquoi allais-je affronter les hasards d'une campagne? pourquoi allais-je exposer la faiblesse d'une femme aux rigueurs d'un climat d'airain? pour obtenir encore un regard de celui dont un sourire m'avait toujours payée de mes courses militaires. Ce regard était toujours comme un monde offert à mes espérances; le rêve seul de cette récompense m'avait rendu possibles toutes les impossibilités de temps, de distance, de sexe, de fortune. Ma vie s'immolait ainsi à quelques heures, incertaines encore. Je don-

nais tout pour un moment dans l'espace. Hélas! cette fois que j'allais regretter ce moment dont la conquête m'avait tant coûté! Je venais de jouer mon existence pour un éclair de bonheur, et cet éclair, le plus rapide de ma vie, en devint le plus cruel.

Avant de quitter ma petite Lithuanienne, nous avions rejoint ensemble les derrières de la division Gudin, qui s'était réunie au troisième corps, commandé par le maréchal Ney. Il y avait encore des jours de triomphe dans cette fatale déroute, et, pour ainsi dire, quelques remords de la victoire. L'excès d'une misère commune à tous, et que les officiers généraux subissaient aussi dure que les derniers soldats de l'armée, n'avait point enlevé à l'or sa toute-puissance, et je me servis de mes dernières ressources et de son reste de prestiges pour acheter les moyens de faire connaître enfin au héros de cette guerre et de mon cœur, que moi aussi j'étais de ceux qui pourraient dire un jour : J'ai vu Moskou, j'étais au passage de la Bérézina!

Il y a des choses qui, telle abnégation de vanité qu'on ait faite, tel désintéressement d'amour-propre qu'on y ait mis, coûtent sin-

gulièrement à avouer pour l'orgueil féminin. On ne sera donc pas étonné que j'aie autant retardé la confession des dernières vicissitudes de cette campagne. J'eus à passer trois mortelles heures dans une misérable cahute aux environs de Valontina. Ma toilette était si horrible, qu'elle était un véritable déguisement. Dans une personne ainsi accoutrée, on pouvait à peine soupçonner une femme. Ney cependant n'eut qu'à jeter les yeux de mon côté pour me reconnaître. Avoir été aperçue avait suffi pour être devinée. J'allais m'élancer au-devant de ce premier bonheur; j'allais témoigner à l'âme de ma vie combien j'étais fière de cette devination de l'amitié, de cette perspicacité de souvenir, lorsque des termes d'une énergie qui était loin d'être celle du sentiment dont j'étais possédée m'intimèrent l'ordre du renvoi le plus positif: « Que faites vous ici? que « voulez-vous? Eloignez-vous vite. » Avec cette apostrophe, quelques courtes et brusques réprimandes sur ma rage d'imprudence, sur ma fureur de le suivre partout, je n'eus que la force de lui répondre ces mots : « C'est une « rage, en effet, mais ce n'est pas du moins « celle des plaisirs ni de la vanité, « en dé-

signant mes vêtemens grossiers, mon visage brûlé par le soleil et fané par les fatigues Il ne tint compte ni de la harangue, ni du costume. Il était lancé. Son mécontentement de me voir là était si grand, il en laissait échapper les expressions avec tant de vivacité, que je crus qu'il allait dans sa colère me repousser au bord opposé du Dniéper. Étourdie de la réception, frappée de la foudre, je restai plus d'une heure immobile, les yeux fixés, croyant le voir; il avait disparu sans davantage s'occuper et s'inquiéter de moi.

En 1813, quand je rappelai au maréchal Ney cette scène d'une fureur si violente, suivie d'un silence et d'un abandon si cruel, il me dit qu'il avait été si mortellement effrayé de l'extravagance qui m'avait poussée au milieu de tant de périls et des licences d'une armée, qu'il avait même été tenté de me battre. La vérité exige que j'avoue que la tentation avait été si vive, qu'il y avait, je crois, cédé un peu; c'était à son insu, car les grandes passions ne savent ni tout ce qu'elles veulent, ni tout ce qu'elles font. La colère est donc encore de l'amour, puisqu'elle est aveugle comme lui.

Au passage du Dniéper à Seroknodia, j'aurais encore pu lui parler. Un nouveau laurier venait de cacher ses torts et de cicatriser ma blessure. Je pouvais, je voulais lui dire : Vous venez ici d'ajouter encore à votre gloire immortelle; vous seul venez de sauver des Français perdus dans des déserts de glace; j'aurais voulu lui exprimer ce qu'aujourd'hui tous les partis répètent, ce que la postérité proclamera sur les cendres du brave.... Mais je m'en tins au bonheur d'entendre les acclamations lointaines. Il entrait alors un peu de crainte dans mon délire pour lui, et j'ai presque l'idée que je l'idolâtrais encore plus en le craignant de cette façon-là.... Oui, le reproche même lui était compté par mon cœur, et me semblait encore un intérêt tendre. Je trouvais je ne sais quel plaisir à m'entendre plus tard gronder sur mon association avec Nidia, mes marches et contre-marches avec les troupes du vice-roi. J'avois beau dire au maréchal que toute la protection d'Eugène s'était exclusivement portée sur la jeune Lithuanienne, que j'avais glissé, inaperçue, dans cette bienveillance, il avait en tête de ne rien croire de ces sincères protestations. Le faire revenir d'une idée aussi forte-

ment conçue eût été m'exposer à voir renouveler la consigne et la correction militaire du Dniéper. Je n'eus garde de tenter deux fois la chance du même plaisir. Enfin, il se rendit à l'évidence de mon attachement, et il trouva la générosité de me prouver cette tardive mais forte conviction, d'une manière que je ne peux passer sous silence.

« Pauvre Ida, me disait alors cet illustre « guerrier, comme vous étiez affublée, ce vilain « jour-là.

« — Laide à faire fuir un cosaque, peut-« être.

« Laide....., oui, mais d'une laideur divine, « toute de passion, belle encore d'énergie, de « sensibilité, de désintéressement.

« — Vous vous trompez. L'idée de faire quel-« que chose qui vous plaise compose pour « moi une somme énorme de félicité. Ah! l'é-« goïsme le plus habile ne trouverait pas mieux « que ce que je me donne de bonheur, lorsque « je me livre à un mouvement de cœur qui peut « me rapprocher de votre âme. Oh! non, l'in-« génieux égoïsme avec son *primo mihi* n'in-« venterait pas une plus douce volupté person-« nelle.

« — Comment, du latin, mon cher frère « d'armes!

« — Comme s'il en pleuvait, M. le maré- « chal. »

Ces scènes, d'une gaieté militaire qui allait souvent jusqu'à l'extravagance, commencées par le sentiment, la raison les achevait presque toujours. Ney, alors inspiré par la conscience d'un attachement vrai, m'adressait des remontrances amicales sur ma conduite, des conseils sur ma position, des offres de services positifs. A tout cela, je répondais par la protestation sincère que je n'y pouvais rien, par l'énumération des ressources pécuniaires qui permettaient tout et ne demandaient pas autre chose.

Je puis me rendre le témoignage que j'employai autant de petites adresses et d'innocens mensonges pour convaincre le maréchal de la pureté d'un attachement qui n'avait nul besoin de ses dons, que d'autres femmes en eussent employé à provoquer ses générosités. Dans une vie si pleine d'égaremens, c'est bien quelque chose, ce me semble, que ce noble sujet de paix avec ma conscience.

J'avais éprouvé tant de contrariétés et de fatigues, supporté tant de privations dans cette

campagne de Russie, si follement entreprise, si lestement exécutée, qu'en franchissant les frontières de France pour y rentrer à la fin de nos traverses, il me sembla que rien au monde ne pourrait plus me décider à courir de nouveau les hasards de la guerre. Mais, hélas! ce cœur, que l'approche de tant de grandes âmes avaient rendu français, devait plus tard être provoqué par de si puissans appels, que ce me deviendrait un devoir d'assister à de nouveaux combats et de m'associer à des gloires douloureuses. La raison, quelques froids retours sur le monde, sur les devoirs plus simples qu'exige mon sexe, quelques intermittences de calme dans ma tête volcanique, m'avaient, comme à l'ordinaire, inspiré mille projets de repos, mille résolutions de sagesse. Mais, comme à mon ordinaire encore, je les abandonnai à la première occasion. Je ne fis, pour ainsi dire, que toucher barre à Paris, et je ne sais pas pourquoi, en vérité. Cette ville avait-elle des illusions et des consolations à m'offrir?

Cette campagne même, que je venais d'achever si péniblement, qui m'avait si peu récompensée de mes espérances et de mes sacrifices, m'avait cependant encore laissé des impres-

sions si puissantes, des souvenirs de Ney si irrésistibles, que mon imagination comptait toutes ces fatigues, toutes ces peines passées comme des délices; la guerre, les privations et les dangers, comme autant de rapprochemens avec Ney. J'avais encore d'incroyables saillies d'enthousiasme; la froideur de cet accueil peu galant que j'avais reçu dans la retraite de Moskou ne me glaçait qu'à de longs intervalles, et si je ne retrouvai pas dans le moment même l'exaltation nécessaire pour suivre immédiatement le héros de mon cœur, elle ne m'en faisait pas moins vouloir et chercher des distractions moins frivoles que celles de Paris, des distractions images de la guerre, des impressions fortes et des courses encore périlreuses.

En traversant ce Paris veuf de tout ce qui m'était cher, j'eus presqu'une joie d'enfant de trouver un prétexte outre toutes les raisons de devoir, de le quitter aussitôt et de me remettre en route pour l'Italie; c'etait un paquet de papiers que j'avais oubliés à Naples, dont plusieurs se rattachaient à mes rapports avec Florence, et auxquels cependant la précipitation de mon départ et l'incertitude de mon

domicile avaient fait faire ce circuit et de détours que le hasard s'était ainsi chargé néanmoins d'abréger. Le souvenir d'Élisa me rappelait également par la reconnaissance. Quoique cette fois mon congé fût illimité, les convenances et la délicatesse me commandaient de l'abréger. Me voilà donc ne profitant de mon séjour dans la capitale que pour y rassembler toutes mes ressources, tous mes débris d'argent, afin de m'embarquer comme ce philosophe de l'antiquité qui portait tout avec lui, et qui ne portait pas grand'chose. J'avais quelqu'un à voir à Nice, M. Tampier, directeur de la poste, homme aimable, d'un ton parfait, avec lequel j'avais quelques affaires, et dont j'aurai plus tard à citer les services obligeans.

Prendre une résolution, l'exécuter, lever les petits obstacles, me débarrasser des difficultés minutieuses, tout cela est toujours pour moi la même chose. Rien de remarquable ne m'arriva jusqu'à Nice, où je ne restai que deux jours. Je m'embarquai dans cette dernière ville sur une felouque pour Gênes. Moi qui aime tant les voyages, je n'aime pas les voyages par mer; ils ne m'incommodent ni ne m'effraient; mais l'idée de la captivité, l'aspect de cette

prison mouvante et qui semble pourtant immobile, l'impossibilité des distractions en face de ces scènes monotones et effrayantes des abîmes et des cieux, ce spectacle m'attriste et me plonge dans une mélancolie maladive. Il me semble que je ne puis échapper à la délirante activité de mon imagination qu'en la fatiguant, qu'en l'épuisant par la faculté de courir et de me mouvoir. Heureusement que cette ennuyeuse corvée maritime ne fut pas de longue durée. Elle devint presque imperceptible par le bonheur que j'avais eu de m'embarquer le soir. Le trajet se fit dans la nuit; ce fut l'affaire d'un songe. On vint nous réveiller avec l'invitation de débarquer. Je ne m'arrêtai à Gênes que pour déjeuner; mais habile à profiter des heures, je sus me les rendre douces en choisissant le lieu de ce repas si court sur le port, vis-à-vis de ce spectacle merveilleux qui tant de fois m'avait retenue et captivée. Je partis immédiatement pour Lucques, et par terre; de là je me rendis immédiatement à Pise, où j'appris que se trouvait en ce moment la grande-duchesse.

Je craindrais vraiment d'être taxée de vanité, si je disais tout ce que l'accueil que

me fit la princesse eût d'intime et d'aimable. Il y avait dans sa surprise de me voir plus qu'une gracieuse bienveillance; c'était quelque chose d'abondant, d'affectueux, de fraternel comme l'amitié. J'étais ravie, j'étais confuse de tant de bontés. Les affaires, tristes alors, et qui étaient de nature à charger de soucis les têtes sur lesquelles commençaient à chanceler les couronnes, ne rembrunissaient pas le noble front d'Élisa. Confiante, facile, abandonnée, il semblait qu'en ce moment ma présence fût le seul grand intérêt de sa vie. Elisa avait compté le temps de mon absence par chaque mois dont elle s'était composée.

« Eh, mon Dieu! ma pauvre lectrice, qu'avez-
« vous fait, qu'êtes-vous devenue pendant un si
« long congé?

« — J'ai été en Russie, j'ai fait la campagne
« de Moskou, j'ai passé la Bérézina.

« — Et vous avez échappé! N'est-ce pas que
« les Français n'ont point été vaincus?

« — Oh! non, Napoléon, Ney étaient là. Mais
« il y a eu quelque chose de plus puissant que
« le génie, de plus fort que la valeur fran-
« çaise : les glaces, les frimas, la fatalité.
« Quelle armée! quelles troupes! Le feu de vingt

« batailles avait vieilli toutes les moustaches.
« Ces bataillons innombrables, rassemblés des
« quatre vents, où se parlaient toutes les lan-
« gues de l'Europe, étaient plus nombreux
« que la population de quelques uns de ces
« royaumes. J'ai vu une division de cuirassiers
« qui, à elle seule, était une armée de fer et
« d'acier. Des batteries qui vomissaient le feu et
« la mort étaient chargées avec autant de sang
« froid que s'il se fût agi de murailles désertes.
« J'ai vu Murat, j'ai vu le prince Eugène,
« j'ai vu l'Empereur, se battre comme des sol-
« dats, s'élancer comme des géans, marcher
« plus tard comme des malheureux. Il a fallu
« la coalition de la nature entière, la révolte de
« tous les élémens, pour dissiper cette armée,
« qui, dans son abattement, était encore la
« France par les vertus du malheur et de l'adver-
« sité. Que faire, comment résister, quand sou-
« vent les mains de nos grenadiers se glaçaient
« durant le court intervalle d'une cartouche
« déchirée, que leur bouche seule pouvait re-
« jeter? Tant qu'on a pu combattre, les Russes
« ont été battus. La Victoire nous refusait les
« bras, plutôt en quelque sorte que ses faveurs.
« Vous pouvez m'en croire, je n'ai jamais vu

« nos soldats en retraite; mais une retraite pa-
« reille a montré encore des courages, et prédit
« une vengeance digne du génie de Napoléon
« et de la fortune de la France.

« — Oui, oui, soyez tranquille; il suffit au
« grand Napoléon de frapper du pied la terre
« pour en faire sortir des soldats. Il va s'avancer
« au cœur de l'Allemagne avec des phalanges
« nouvelles que son regard suffit pour aguerrir.
« Depuis la Vistule jusqu'au Rhin, il n'est pas
« une place forte que nous ne possédions. Nous
« sommes encore en Pologne; nous sommes
« encore les maîtres de nos ennemis, les maîtres
« du monde. Dans quelques mois, l'Empereur
« va nous donner de ses nouvelles, et des plus
« grandes qu'on ait eues.

« — Ah! que Votre Altesse me fait de bien!
« Elle me rafraîchit le sang avec ces espérances
« de gloire. J'oublie mes fatigues, j'oublie Mos-
« kou : il me semble que tout mon être se ra-
« nime au soleil d'Austerlitz.

« — Napoléon saura bien en faire reluire les
« rayons. Il est parmi nos serviteurs et nos
« amis les plus dévoués des âmes timides qui,
« voyant déjà au delà d'un revers, s'étonnent
« que l'Empereur ne fasse nulle attention à la

« perte d'une armée de huit cent mille hommes,
« et ne parle point de faire la paix ; ils ne son-
« gent pas qu'il n'est point de moyen terme
« dans une position pareille à celle de mon
« frère. Sa politique à lui, c'est une destinée ;
« la moitié de sa force, c'est son prestige. On
« lui rendrait tout ce qu'il a évacué, la diplo-
« matie suppliante lui offrirait le monde en-
« tier par concession et la paix par prières,
« qu'il devrait la refuser. Il ne peut pas traiter
« d'égal à égal avec ses ennemis : il est leur su-
« balterne, s'il n'est leur vainqueur. Irait-il, ré-
« pudiant toute sa vie, désenchantant la magie
« de quarante batailles, dire au monde : Eh
« bien ! tant de prodiges ont été arrêtés, tant de
« génie est venu échouer contre la lance des
« Tartares à demi-sauvages ! Réfugié dans son
« Paris, obligé de regarder tranquillement le
« vieux ménage de l'Europe, il assisterait vi-
« vant aux funérailles de sa propre renommée !
« Le vainqueur de l'Égypte, réduit à donner des
« levers aux Tuileries et des audiences à Saint-
« Cloud ! C'eût été bien la peine de monter si
« haut pour ne plus rien faire de la puissance.
« En supposant que par amour pour son peu-
« ple, que par considération pour quelques in-

« térêts matériels de commerce, Napoléon se ré-
« signât à faire au bonheur de la France le sa-
« crifice de sa gloire, le marché n'irait pas loin.
« L'Europe, qui aurait eu son secret, ne s'arrê-
« terait pas dans la carrière des réparations, et
« l'indépendance des peuples ne dure guère au
« delà de l'honneur offensé des rois. Mon frère
« ne m'a point consultée, mais je l'ai deviné, et je
« suis heureuse du moins qu'il reste lui-même.
« S'il laissait l'Europe respirer, elle lui échap-
« perait; suppliante d'abord, raisonneuse plus
« tard, enfin impérieuse et maîtresse. Il faut,
« d'ailleurs, que ce qui est commencé par lui,
« par lui s'achève; son héritier est bien jeune,
« il doit trouver son lit fait; car qui peut ré-
« pondre de l'empire d'un enfant?

« — L'amour des peuples, l'enivrement des
« soldats.

« — Sans doute; mais si ces sentimens se
« commandent par des prodiges, ils ne s'en-
« tretiendraient que par des prodiges nou-
« veaux. La médiocrité, je le sens bien, ne
« serait pas si embarrassée. Les princes ne
« savent pas à quoi ils s'engagent quand ils
« montrent aux peuples des vertus extraor-
« dinaires; s'ils cessent un moment d'agir, on

« appelle leur modération impuissance. Une « fois qu'ils ont fait du sublime, ils sont dans « l'obligation d'en faire tous les jours, sous « peine de déchéance dans l'opinion. Étrange « privilége du génie! on lui demande toujours « parce qu'il a promis beaucoup. Plus heureux « les souverains préservés de ces exigeances « par leurs facultés intellectuelles plus res- « treintes, ils contentent l'envie à bien moins de « frais. La force d'inertie leur suffit, et le « monde, qu'ils laissent tranquille, à son tour « les laisse reposer en paix; mais certaines « âmes ne s'arrangent pas de cette béatitude « politique. Mon frère est de ce nombre. Il a « tracé lui-même les conditions de son exis- « tence; il ne peut pas se mouvoir dans une « autre sphère. Les rois géans ne peuvent plus « redevenir rois lilliputiens. Napoléon ne se « rapetissera pas; cela n'irait ni à lui ni à la « France. »

La grande-duchesse s'était électrisée par la tendresse, par l'orgueil royal et fraternel, par l'inspiration de la grandeur et l'instinct d'une généreuse sympathie. Jamais je ne l'avais entendue parler sur de graves sujets avec cet élan et cet abandon. Je la regardais, dévorant

ses paroles, partageant toute la conviction de ses pensées, embrassant surtout toute la vivacité de ses espérances. Je sortis de cette première audience, que dis-je ! de cette conférence politique (chose bien nouvelle pour moi), comblée de nouvelles bontés de ma souveraine. Tout m'eût été possible pour elle, excepté de profiter de ses dons pour ma fortune.

Les illusions de l'empire duraient encore; mais elles commençaient à être moins superstitieuses. Les nécessités d'une guerre générale avaient ramené la cour de Toscane un peu à l'économie, et par conséquent à une sorte de monotonie qui n'annonçait pas encore l'ingratitude, mais qui avait diminué l'enthousiasme. La troupe de la cour avait été licenciée. Les artistes français avaient quitté Florence, et quelques autres absences avaient jeté un grand vide dans ma vie.

Les Italiens, toujours soumis et souples, ne l'étaient plus qu'avec quelque insolence; la tristesse, ainsi qu'un oiseau de mauvais augure, planait sur toutes les réunions. Plus de fêtes à Florence, partant plus de dévouement. Tout restait debout et ferme sous la main vigoureuse d'Élisa; c'était chose merveilleuse que cette sou-

veraineté, presque sans garnison, et qui semblait se tenir d'elle-même sous le sceptre d'une femme. Quand je pénétrais jusqu'à la princesse, j'étais aussi bien accueillie, mais je l'étais moins souvent. Le travail de cabinet absorbait quelquefois tous les momens d'Élisa. Elle m'avait trop bien garni la bourse pour que je laissasse mes napoléons tranquilles; de peur d'être gagnée par l'ennui de l'inaction, je résolus d'avoir recours à mon remède ordinaire, les courses pittoresques. Les provinces illyriennes étaient le seul coin de l'Italie que je n'eusse pas exploré. Ainsi que cela m'arrive toujours, je rattachai à mon caprice quelques sérieux prétextes apparens, et je fus bientôt prête pour cette nouvelle source d'émotions.

CHAPITRE CXV.

Voyage en Illyrie. — Je retrouve Junot, alors duc d'Abrantès. — Son gouvernement. — Sa folie singulière.

Cette époque de ma vie est remarquable par une disposition singulière de mon cœur. Je n'échappai pas tout-à-fait aux passions, car il était de ma destinée de ne leur échapper jamais; et cependant j'éprouvais je ne sais quel besoin de calme et de distraction, semblable à celui qui appelle le sommeil à la fin d'une journée laborieuse et pénible. Un sentiment restait à mon avenir et paraissait devoir le combler tout entier, mais j'éprouvais la nécessité de me reposer du passé dans quelques impressions nouvelles. J'ai toujours aimé les voyages, et alors les voyages étaient riches de sensations puissantes et glorieuses pour une

Française de cœur. La France était partout, et dans quelque endroit que je portasse mes pas, je voyais flotter ces drapeaux sous lesquels j'avais joui d'un bonheur qui était presque de la gloire. Rien ne me retenait dans les cours brillantes du midi de l'Italie. Je voulais voir Venise, ville miraculeuse que tout le monde a décrite, mais dont personne n'a pu juger sur le faible témoignage des livres. La renommée de nos armes n'y avait pas imprimé des traces moins vivantes que l'ancienne illustration de sa république. La statue de Napoléon, chef-d'œuvre de Battle, s'élevait sur la placette, près de l'endroit où l'étranger admirait naguère les chevaux de Corinthe et le fier lion de Saint-Marc. On venait d'achever la belle rue *Eugenio*, et les jardins merveilleux qui portaient le nom de ce prince, prêtaient depuis peu de temps aux tristes îles des Lagunes un embellissement qui semble dû à la féerie. Jamais l'éclat du grand empire n'avait été plus éblouissant, et jamais il n'avait été plus près de s'éteindre. Les désastres de Moskou commençaient à retentir dans l'Europe, et déjà Napoléon, pressé de réunir autour de lui toutes les forces morales qui avaient contribué au développe-

ment de sa destinée, retirait de ces provinces, abandonnées d'avance, l'élite de ses hommes d'État et de ses capitaines. Le comte Bertrand, qui gouvernait l'Illyrie avec cette supériorité d'esprit et cette bienveillance de cœur qui font respecter et chérir le pouvoir, venait d'être appelé auprès du souverain, juste appréciateur de la pureté de ses vues et de la sagesse de ses conseils. Il était remplacé par Junot, duc d'Abrantès, autre héros dont Napoléon n'avait jamais dédaigné les services, mais que les blessures et les fatigues mettaient, dit-on, hors de service avant l'âge, et qui ne pouvait plus fournir à ce ministère vice-impérial qu'un simulacre imposant. Il n'en fallait pas davantage chez ce peuple facile et doux, qui ne demande à ses maîtres que la liberté du travail et de la prière, et dont la plus grande partie est encore composée d'ailleurs de tribus nomades ou patriarcales. L'administration du pays était confiée, au reste, à un grand magistrat dont l'aptitude rendait l'intervention du gouverneur à peu près inutile, et qu'on appelait l'intendant général. Cette place était exercée par M. le comte de Chabrol, le même, si je ne me trompe, qui a été depuis ministre, et qui jouissait dès cette

époque d'une haute réputation de savoir, de modération et d'intégrité.

Je fus curieuse de visiter cette Illyrie, qui était encore la France. Le nom de ces provinces reculées de la grande Grèce que j'avais souvent rencontré dans mes lectures, me pénétrait d'un enthousiasme difficile à exprimer, et tel que je me faisais nommer tous les villages, comme si j'avais dû trouver partout des souvenirs et des monumens. Je ne tardai pas à en rencontrer de tous les âges. Il y a si peu de distance entre ce château de Passariano, où le traité de Campo-Formio fut signé, et ces rivages délicieux où les pâtres eux-mêmes vous nomment le Timave, immortalisé par Virgile! Quelques pas encore, et on vous dira où est débarqué Antenor, où a fleuri Japix, où a régné Diomède, où Castor et Pollux ont navigué, où Jason a bâti des murailles. Toutes ces idées me charmaient comme un enfant, et plus qu'on ne peut l'imaginer, parce qu'elles étaient si naivement empreintes dans l'esprit du peuple qu'on les aurait crues fondées sur une tradition de quelques années, plutôt que sur une fable de trente siècles, et j'admirais en cela le privilège de ces gloires héroïques dont

notre temps a renouvelé de si magnifiques exemples.

Il n'y a rien de sublime sur la terre comme le point de vue du golfe et de la ville de Trieste : depuis le hameau d'Opschina, on embrasse là une espèce de monde nouveau, qui a un ciel, des eaux, des arbres, des palais comme on n'en a vu nulle part. J'étais si fatiguée de ces sensations, que je n'eus pas la force d'écrire au duc d'Abrantès le jour de mon arrivée ; je succombai à un sommeil presque fantastique comme les impressions de mon voyage, et où m'apparurent confusément, ainsi que dans mes méditations, les héros de la guerre de Troie et ceux des guerres d'Italie. Quand le soleil fut levé, je me précipitai à ma fenêtre, je l'ouvris impatiemment, et je jetai les yeux avec une admiration indicible sur le golfe, le pont et le palais Carciotto qu'on apercevait tout à la fois de ce point de mon appartement. Il fallait peu s'en éloigner pour saisir le bel aspect de la bourse et de la place du théâtre. Le canal était hérissé de mâts dont les pointes s'élevaient parmi les faîtes des bâtimens et les flèches des clochers ; mais on distinguait malheureusement à l'horizon ceux de deux frégates an-

glaises immobiles et pourtant menaçantes. Cette insulte me brisa le cœur, et je rougis que ces déserts des mers, plus vastes que tous les continens, appartinssent à nos ennemis.

Je dînai chez le duc d'Abrantès, au palais Saint-Charles, dans une salle bien décorée qui donne sur le Môle, et d'où l'on me fit remarquer la tour d'Aquilée. Les honneurs de la table étaient faits par une dame de vingt à vingt-cinq ans, aussi belle qu'on peut l'être sans physionomie, et aussi aimable qu'on peut l'être sans usage.

On a beaucoup parlé du duc d'Abrantès, et peu de soldats ont mérité par des faits d'armes plus éclatans et plus multipliés d'être immortalisés dans les bulletins; mais il serait rigoureux de ne voir en lui qu'un soldat vulgaire. Il était né dans cette classe honorable de citoyens où les enfans ont presque le choix de leur état, et le soin extrême qu'on avait donné à quelques unes de ses études marquait qu'on l'avait destiné au monde et aux affaires. Un maître d'écriture aurait envié sa plume, et un maître d'escrime sa belle tenue sous les armes. Il était à merveille dans un salon, un peu droit, un peu tendu, faisant valoir avec quelque af-

fectation sa taille, sa jambe, ces avantages naturels et brillans qui ne lui étaient disputés dans l'armée que par le comte de Pajol, son rival en bravoure et en loyauté. Toutes ses habitudes se ressentaient de l'habitude d'une vie provinciale agréablement désœuvrée; il tirait des armes comme M. de Bondy, et ne reconnaissait pour rivaux au pistolet que Fournier et Delmas. Il avait pour la danse des prétentions moins heureuses, mais qui n'étaient jamais ridicules, parce que c'était réellement un homme de bon sens et de bon goût et qu'il apprenait ce qui est bien par une sorte d'instinct. Je crois seulement qu'on a un peu exagéré son mérite dans ce genre, et je ne vois pas que sa mémoire ait beaucoup à gagner aux succès de l'*anglaise* et de la *montferrine*.

Comme il n'y a rien que d'historique dans ces Mémoires, et que tout ce qui appartient à l'histoire doit être religieusement recueilli, quand il s'agit d'un homme tel que Junot, je n'ai pas le droit d'oublier que son orgueil aurait été moins accommodant sur ses prédilections, c'est-à-dire sur le pistolet, et surtout sur le billard. C'était à propos de ce dernier exercice en particulier qu'il ne fallait pas le

heurter d'une prétention rivale : il y avait tout tenté, tout exécuté, tout perfectionné, et le plus brillant souvenir de ses succès militaires ne l'aurait pas distrait de cette démonstration. Ainsi, c'était à lui qu'on devait l'instrument qui taille la queue de billard sans ralentir la partie, et que Bouvard venait de lui apporter de Paris; à cette incroyable époque de la gloire française, où tout ce qui était français paraissait grand, j'ai vu de hauts seigneurs, de graves diplomates, des évêques et des princes lui en faire compliment. Sa passion pour les jeux d'exercice, et sa générosité sans ordre et sans bornes, attiraient, comme on peut le croire, une foule de parasites et de spéculateurs; et l'Illyrie, sous un tel prince, tombait en proie aux premiers aventuriers venus; mais Napoléon le savait. L'Illyrie allait lui échapper, et il laissait périr une domination finie dans les mains d'un homme fini.

S'il avait été possible de douter de la décadence morale de ce noble Junot, ce n'était pas à la fin d'un de ses dîners qu'on se serait avisé d'une idée aussi consolante. Poli jusqu'au raffinement, et trop poli comme tous les hommes qui ne le sont pas par une habitude con-

stante de mœurs, ou par un instinct particulier de caractère, il s'animait tout à coup jusqu'à la brusquerie et même jusqu'à la violence. Il cherchait encore à être gracieux, mais ses caresses blessaient. On sentait qu'il ne s'appartenait plus, quand rien d'ailleurs ne pouvait expliquer cette nouvelle position; car il buvait fort peu dans le courant du repas, et il semblait que son exaltation subite résultât de quelque impulsion sympathique qui lui était communiquée par la conversation. Alors, et ce moment, prévu et senti par tous les habitués de sa table, était comme marqué par une révolution dont les étrangers seuls avaient peine à apprécier le motif; l'entraînement qui partait de si haut se communiquait sur-le-champ de monseigneur à ses convives, et du moindre invité aux gens de service. Le banquet finissait par ces éclats qui révèlent à Hamlet la joie des fêtes de Claudius; et dans une société moins choisie d'ailleurs, ce dénouement aurait ressemblé à une orgie; mais une de ces hautes précautions d'amitié, dont l'âme de Napoléon était plus capable qu'on ne le pense communément, avait prémuni le duc d'Abrantès contre le danger, si grave dans son

état, d'une société peu digne de sa position. Tout le monde y était fort bien, et j'ai vu peu de cercles plus élégans dans les capitales de notre civilisation européenne. Le secrétaire général du gouvernement, qui s'appelait, je crois, M. de Heim, et qui était un homme de la plus belle figure et des manières les plus parfaites, y maintenait surtout par la dignité de ses formes cette réserve que le duc n'était que trop disposé à franchir. Le jour où j'y dînai, le gouverneur s'avisa de varier le service des liqueurs, en faisant circuler un flacon d'éther sulfurique, et après des refus qu'on peut croire unanimes, il en remplit un verre et l'épuisa d'un seul trait, aux applaudissemens un peu contraints de l'assemblée. Cet étrange excès ne paraissait pas altérer sa raison; il lui prêtait au contraire l'enthousiasme de la jeunesse et presque l'éloquence du talent; mais cet enthousiasme et cette éloquence n'avaient qu'un objet, l'admiration fanatique de l'Empereur. Si l'on avait parlé alors de *monomanie* comme aujourd'hui, je n'aurais pas pu caractériser par un autre terme l'effet que produisait sur moi cette frénésie de glorieuse servitude, qui avait toute la piété d'un culte et

tous les emportemens d'un premier amour. Il était rare que cet élan se terminât sans que l'orateur fût obligé d'essuyer ses larmes, et c'étaient là des larmes naïves et loyales. Junot ne voyait plus rien ni ne pouvait rien voir au-delà de son gouvernement d'Illyrie, qui était une royauté fort réelle, pour lui du moins, qui n'a jamais su le secret de sa frêle existence et de sa fugitive durée. Son affection pour Napoléon était peut-être unique dans son espèce; il ne s'y mêlait point d'ambition, point d'espérance, point d'arrière-pensée, point de combinaisons pour un autre avenir, pour un autre état de choses. L'idée de survivre à l'empire, et surtout à l'Empereur, ne serait jamais entrée dans son esprit. Une prospérité inespérée, immense, accabla son intelligence, trop faible pour tant de grandeurs. L'adversité l'aurait trouvé plus résolu, car il était essentiellement décidé à tous les périls, et brave à toutes les occasions; mais les revers de Napoléon ne comptaient pas dans ses calculs. La mort a complété cette vie d'élection d'un heureux soldat, en le frappant le premier.

Cette soirée bizarre me laissait un peu d'inquiétude. Il n'y avait point là d'excès grossiers,

mais il y avait je ne sais quelle aberration, je ne sais quel oubli de soi, dont mes premières habitudes ne me rappelaient pas d'exemples. Cette idée me poursuit; elle m'occupait quand on m'annonça le duc d'Abrantès, au moment où ma toilette était à peine finie. Sa visite m'étonna d'abord, mais je n'avais guère le droit d'être difficile sur les procédés, car il n'y a rien qui nuise à la dignité du caractère comme le souvenir d'y avoir manqué. Je le reçus, et je le conduisis à un siége; cette petite circonstance n'est pas inutile à dire : je ne sais s'il y serait allé de lui-même. Sa figure animée était devenue pâle; ses yeux étaient abattus : doués d'une transparence particulière qui leur donnait beaucoup de charme, et sur l'attrait de laquelle je n'insisterai pas, parce qu'on m'a dit souvent qu'ils ressemblaient aux miens, ils étaient alors vagues et ternes comme une lumière qui s'éteint. Il s'assit, et saisit ma main d'une des siennes, tandis que de l'autre il couvrait son front et le frappait à plusieurs reprises. J'ai eu quelques entretiens qui commençaient ainsi, et ce genre de sensations n'avait jamais beaucoup effrayé ma tête extravagante : il faut bien que je le ré-

pète. J'attendais donc, avec cette sécurité émue qui se compose de l'instinct de notre pudeur et du tact de notre expérience, les premières paroles du gouverneur.

« Avez-vous dormi? me dit-il.

« — Pourquoi pas? J'étais satisfaite, tran-
« quille, heureuse...

« — Quoi! aucune pensée, aucun sujet de
« trouble, aucun bruit extérieur...

« — Aucun bruit extérieur! repris-je. Ah!
« vraiment, je me trompe! un réveil enchan-
« teur, délicieux, qui m'a plongée dans les plus
« douces idées, le chant d'un rossignol!...

« — Le chant d'un rossignol! s'écria-t-il en se
« renversant sur le dos de son fauteuil. Il est
« donc vrai! ce rossignol me poursuivra partout!
« Je n'irai plus nulle part sans y être éveillé par
« le rossignol! Avez-vous des rossignols dans
« cette maison?

« — Non, monseigneur, » dis-je, interdite et effrayée; car sa dernière question avait été proférée du ton du soupçon et de la colère. « J'ai
« pensé que ce chant provenait des jardins de
« Saint-Charles.

« — Bien, bien, reprit-il en se levant avec
« violence. Oui, c'est chez moi, c'est sous ma

« fenêtre maintenant que viennent chanter les « rossignols. Oh! cela ne peut pas être ainsi! « je ferai connaître ici comme partout ce que « peuvent la colère et la vengeance du frère « d'armes de Napoléon. »

Il me serait difficile de donner une idée de la surprise, ou pour mieux dire de la consternation où m'avait plongée ce langage. Heureusement, le gouverneur était sorti sans attendre ma réponse, et m'avait laissé le temps de réfléchir sur une incartade aussi extraordinaire. Je ne tardai pas à en apprécier le motif, et rien ne manqua bientôt à ma conviction. Le tocsin sonna, la générale battit dans toutes les rues, deux bataillons de Croates furent mis sur pied pour *traquer* dans le jardin de Sain t-Charles le rossignol qui avait interrompu mon sommeil : le duc d'Abrantès était fou; et cette infirmité s'expliquait également par les blessures nombreuses qui avaient altéré en lui le principal organe de la raison, et par les incroyables excès auxquels il se livrait depuis quelque temps. Mille nouvelles extravagances confirmèrent d'heure en heure cette triste certitude, et chaque instant nous en rapportait un nouvel exemple. Tantôt c'était une grande

conspiration organisée par tous les moutons de l'Illyrie, et contre laquelle il fallait mettre en garde toutes les investigations de la police, toutes les ressources de l'administration, toutes les rigueurs de la loi. Tantôt c'était une passion romanesque pour une jeune et jolie fille grecque, attachée au service de sa maison, et dont les vertueuses résistances avaient achevé de bouleverser ses facultés, au point de le décider à s'ensevelir dans les flammes sous les ruines du palais. On fut par bonheur averti assez à temps de ce projet pour mettre obstacle à propos aux progrès de l'incendie. Parmi ces marques innombrables de démence, il en est une qui n'est pas à dédaigner dans l'histoire de l'esprit et du cœur humain. Le duc éprouvait le besoin de se soustraire à cette éblouissante grandeur pour laquelle il n'était pas né, et de retrouver dans l'obscurité de la vie populaire la paix que lui refusait le rang élevé auquel il était parvenu. Il ne cessait de demander la campagne et une chaumière, et peut-être que si ses vœux avaient été remplis, sa carrière, qui ne pouvait plus se prolonger beaucoup, se serait terminée du moins avec plus de douceur. Enfin il s'affranchit par sa propre

volonté des contraintes que lui imposait sa dignité, et sous prétexte de visiter ses provinces, il embrassa pendant plusieurs semaines un genre de vie tout nouveau qui parut un moment rendre le calme à ses esprits troublés. Il arriva presque *incognito* dans la jolie ville de Goritzia, et s'y informa de la maison la plus modeste, entre toutes celles qui étaient consacrées aux plaisirs honnêtes du bas peuple. Elle s'appelait *la Glacière*, et c'était là que de pauvres ouvriers allaient ordinairement se délasser des fatigues de la semaine, en buvant dans un verre commun à tous de la petite bière de dernière qualité. Le gouverneur y élut une espèce de domicile, qu'il ne quittait que rarement, même de nuit, et où il prenait plaisir aux entretiens insoucians de ces heureux de la misère, comme le calife Haroun al Raschid, dont il aimait beaucoup les merveilleuses histoires. Son cœur, naturellement bienveillant et affectueux, s'y était même formé tout de suite un lien, le dernier peut-être qui l'ait retenu à la vie, et auquel il attachait de jour en jour plus de prix. Par un rapprochement plus naturel qu'on ne pense mais qui laisse étrangement à réfléchir, il avait fait son Pylade d'un

fou d'assez bonne maison, et de mœurs assez innocentes, pour qu'on n'opposât aucune contrariété à ses démarches, mais doué d'ailleurs d'un esprit satirique et bouffon, qui s'exerçait sans scrupule sur tous les états. Les *burle*, tantôt facétieuses, tantôt sanglantes, de ce Diogène d'Istrie, avaient seules le privilége d'égayer les sombres soucis du héros déchu; et celui-ci prenait un plaisir indicible à voir tourner en ridicule toutes les grandeurs de la société qu'il avait si chèrement conquises, et dont il devait jouir si peu. C'est surtout dans l'imitation burlesque de la pompe des gouverneurs et de l'élégance toute française des intendans, qu'excellait le malin fou, et c'est alors que la joie qu'il savait inspirer à son pauvre et illustre ami ne connaissait plus de bornes. C'est dans un de ces accès que le duc d'Abrantès enthousiasmé se jeta dans ses bras, et l'investit des nobles insignes de la Légion-d'Honneur, en lui passant lui-même son grand cordon. J'ai vu, à mon retour à Goritzia, le fou de monseigneur encore grotesquement revêtu de ces attributs, que la volonté seule de l'Empereur pouvait lui retirer, et dont nos autorités françaises étaient obligées, si je ne me trompe, de

reconnaître la bizarre légitimité. Je ne doute pas que cet épisode d'une vie glorieuse et déplorable ne rappelle à mes lecteurs les touchantes scènes du roi Léar et de son fou; tant il est vrai que Shakespeare avait tout prévu et tout deviné dans la nature.

Ce qu'il y a de plus étrange dans ce que je viens de raconter, c'est que cela dura longtemps, parce que cela était sans remède, et que cette Illyrie, extrême confin de notre Europe, sur laquelle ne s'étendait que de loin le sceptre de l'Empereur, ne pouvait reconnaître d'autorité absolue que celle de son délégué. Aucun pouvoir, aucune institution n'avait le droit de se mettre à la place de celle-là, ou de s'en attribuer un moment les fonctions, sans violer le sceau de souveraineté que l'Empereur lui avait imprimé. Le vice-roi même, interrogé humblement à Udine où il passa deux jours, sur ce qu'il y avait à faire, répondit simplement : *Envoyez des courriers à l'Empereur, et attendez sa réponse.* Elle arriva trop tard. Le malheureux gouverneur avait tué un homme, et ce sentiment affreux pour sa belle âme a horriblement empoisonné ses derniers momens. Rien de tout cela n'a été écrit, et pourquoi pas? Pour-

quoi dérober à Junot l'honneur que font à sa sensibilité les angoisses qui précédèrent son agonie? Pourquoi taire des faits que l'histoire sera obligée d'emprunter à une tradition vague, mal instruite, et peut-être malveillante? Les infirmités de sa raison, la tragédie de sa mort, nuisent-elles à la noble réputation de sa fidélité, de son courage, de l'héroïque candeur de ses vertus militaires? En vérité, je ne le crois pas, et c'est pour cela que je n'ai pas hésité à soulever la première le voile qui couvrait ces étranges événemens perdus, au temps où ils arrivèrent, dans le grand événement de la chute du grand empire. Ils ne me donneront plus qu'une réflexion à faire : quelle gigantesque puissance que cette puissance de Napoléon, déjà éprouvée par le revers, déjà voisine de sa chute, et dont le reflet suffit pour maintenir dans toute son inviolabilité le pouvoir d'un homme privé de raison, à deux cents lieues au delà des frontières naturelles de la France, en face d'une flotte anglaise, et au milieu d'un pays conquis auquel on n'a pas daigné donner une garnison!

CHAPITRE CXVI.

Voyage à Gratz. — Portrait de Louis Napoléon. — Fouché succède à Junot. — Séjour à Leybach.

Il n'est pas nécessaire d'avoir pénétré bien avant dans les secrets de l'âme d'une femme pour deviner le sentiment qui ne cessait de me préoccuper au milieu de ces diversions inutiles. Les succès de Lutzen et de Bautzen n'avaient brillé que comme deux éclairs au commencement de l'orage qui menaçait de tout engloutir. La tempête était au nord, et je regrettais d'être partie, pour ne pas en supporter les derniers coups, s'ils devaient être funestes à ce que j'aimais plus que moi-même. Cependant mon retour vers ces contrées était si insensé, si ridicule, si dénué de prétextes, que je cherchais à m'en créer quelques uns en

me forgeant d'illusoires pensées d'utilité, des occasions imaginaires de dévouement. Je pensais que, dans ces jours d'alarmes où le monde entier était en question bien mieux qu'à la bataille d'Actium, tout ce qui avait appartenu au tourbillon de Napoléon devait se précipiter vers lui, et que le concours des plus faibles volontés pouvait le servir, s'il était sincère, courageux, unanime. Louis Napoléon était à Gratz, et son influence morale, un peu altérée par une vie méticuleuse et une royauté bourgeoise, n'était cependant pas entièrement désarmée d'ascendant et de crédit. Je partis pour la Styrie.

Le duc d'Abrantès était à Goritzia, et probablement à la Glacière, quand je sortis de Trieste, une heure après le lever du soleil. Je m'étais promis de visiter les grottes d'Adelsberg et les curiosités du lac de Zirchnitz; mais un sentiment plus imposant que tous ces vains appâts de l'imagination avait absorbé mes pensées. Je parcourus l'espace sans le voir, et je traversai Leybach au milieu de la nuit, sans m'y arrêter. Le jour du lendemain était déjà assez avancé quand je m'éveillai près de la Save, dans une des campagnes les plus poétiques de

la terre. Comme ce n'est pas ici un de ces romans à la mode où les descriptions romantiques usurpent plus de la moitié du récit, je me garderai bien d'esquisser les impressions que j'éprouvai à la vue de ce fleuve bleu, encaissé dans des rochers pittoresques, de ces monts neigeux, et en particulier du mont d'Eg, dont le sommet se perd dans un ciel si brillant et si pur, de ce ciel surtout qui diffère de celui des Alpes de Suisse par une transparence ardente, animée, colorée, si l'on peut s'exprimer ainsi, et qui verse sur tous les aspects je ne sais quelle lueur idéale. Je n'en parle qu'autant que cette sensation se liait à quelques événemens. J'avais laissé à ma droite la fabrique fantastique du pont du diable, sous lequel une rivière d'azur se roule et se brise entre d'énormes rochers de marbre blanc, qu'elle inonde d'une écume plus blanche que le marbre même; j'avais traversé la riche ville de Krainbourg, et je côtoyais depuis long-temps les abîmes au milieu desquels on l'a jetée, quand mon postillon s'arrêta à l'aspect d'une chaise rompue. Le voyageur, un peu froissé par cet accident, semblait attendre impatiemment un moyen de continuer sa route, et il accueillit la propo-

sition que je lui fis de l'achever dans ma voiture avec ces manières exquises qui font reconnaître partout un Français. C'était M. le comte Édouard de Charnage, intendant de Villach, jeune homme de vingt-huit à trente ans, que la nature semblait avoir formé pour représenter ce qu'il y a de plus élégant et de plus élevé dans les manières et dans les sentimens d'une nation, et qui, sous ce rapport au moins, avait été admirablement choisi pour cette mission lointaine. M. de Charnage avait une figure charmante, mais un peu enfantine, à laquelle les grandes occasions seules pouvaient imprimer une fierté imposante. Sa haute taille avait plus d'abandon que de dignité, mais cet abandon était noble et presque royal; son rire surtout m'étonnait par un effet de modulation que je ne saurais exprimer, et qui me rappelait une idée connue. Je m'écriai tout à coup : « Avez-vous vu Oudet?... » Il était impossible de voir Charnage sans se rappeler quelque chose d'Oudet; c'était cette pierre de Bologne qui conserve pendant la nuit les rayons que le soleil lui a confiés. « Si j'ai vu Oudet! répondit-« il; eh! c'était mon ami et mon frère..... Mais « vous... » Le lecteur en sait déjà trop sur ce

genre de confidences; le souvenir d'Oudet n'est pas un de ces sentimens qui s'épuisent, et demandez à tous ceux qui l'ont approché quels traits il aimait à graver dans le cœur d'une femme, d'un enfant, du pauvre avec lequel il partageait sa bourse, du blessé dont il pansait la plaie, du malade dont il assistait le chevet mortuaire? J'écoutais son ami, et mon cœur, si long-temps épouvanté par l'ascendant impérieux d'Oudet, qui ne vivait plus!... s'associait avec un trait incroyable à ce panégyrique passionné. Heureux qui a vécu ainsi, et qui a laissé de pareilles sentimens!

Je n'ai pas besoin de dire que les honneurs de Villach me furent faits de la manière la plus gracieuse par le comte Édouard. Je ne l'ai jamais revu, mais je sais qu'il a épousé long-temps après madame la marquise de Montgérault, qui est justement célèbre dans les arts.

J'avais, pour compter sur l'accueil de Louis, deux titres qui en valaient mille : je pouvais m'honorer des bontés de la plus chérie de ses sœurs, et j'étais une Italienne naturalisée en Hollande. Ce pays lui avait laissé les souvenirs les plus doux de sa vie, et il n'en parlait qu'avec la tendresse qu'un époux porte à une épouse

bien aimée, qu'un père a pour ses enfans. Le plaisir de causer de la Hollande me valut sans doute une partie des témoignages d'extrême bienveillance dont il ne cessa de me combler pendant mon séjour, mais je n'en dus pas moins au sentiment d'affectueuse hospitalité qu'il aimait à exercer envers tous les étrangers. Louis Napoléon, et on peut le dire aujourd'hui même sans crainte d'être démenti, était adoré à Gratz; il n'a cependant aucune de ces qualités entraînantes qui subjugent l'âme, et qui agissent sur elle à tous les momens de la vie par une parole, par un geste, par un regard. Timidement organisé pour toutes les choses avec lesquelles on fait de la gloire, si ce n'est pour la bonté qui n'est pas le moyen le plus sûr d'y parvenir, il y avait dans toutes les habitudes de sa physionomie et de sa conversation des symptômes de faiblesse ou d'abattement. Ses traits, jeunes encore, portaient déjà l'empreinte des vieilles peines et des longs soucis, et cette empreinte d'une secrète affliction de cœur le rendait plus intéressant que ne l'aurait fait le bandeau royal. Une ride prématurée sied bien à un front qui a ceint la couronne. L'Europe lui connaissait d'ailleurs quel-

ques touchantes douleurs, et avait admiré en lui quelques nobles résistances. On prétendait qu'il s'était démis du trône pour ne pas souscrire à des concessions contraires à l'intérêt de ses peuples, et il circulait en Illyrie des copies de l'adieu royal qu'il leur avait adressé quand il fut obligé de renoncer à les rendre heureux. J'avais lu cette espèce de proclamation avec une émotion que je ne saurais exprimer : elle était belle comme ce que les anciens ont laissé de plus beau, comme l'aurait faite un Fabricius, roi, comme l'aurait écrite un Épictète, secrétaire d'État. Les ouvrages qu'il a publiés ou laissé publier depuis, sont peu propres à confirmer cet éloge ; mais est-il juste d'apprécier un homme si parfait dans ses actions par quelques imperfections auxquelles les génies les plus sublimes ont payé leur tribut, lui qui n'était que roi ?

J'avais d'abord parlé français, puis hollandais ; le mouvement de la conversation nous amena à l'italien, notre langue naturelle à tous deux. Cette facilité si multipliée de contacts engendre un peu de familiarité ; je me trouvai plus à mon aise. Le comte de Saint-Leu (c'était le nom sous lequel on le connaissait à Gratz)

ne fut peut-être jamais plus aimable, et ne jouit peut-être jamais davantage d'une conversation de faits et de souvenirs. Il y avait au fond de son cœur quelque chose de tendre et de gracieux que la nécessité de sa position ne lui avait pas permis de développer, et qu'une affection attentive et caressante aurait fait éclore. Il aimait à être écouté, et surtout à être entendu ; mais c'était avec toutes les réticences modestes d'un jeune auteur qui lit son premier ouvrage. Il venait de faire imprimer à peu d'exemplaires son roman de *Marie*, en deux beaux grands volumes in-8°, et le succès de quelques vers qui y sont répandus l'avait encouragé. Il faisait des vers, c'était son défaut ; il faisait d'excellentes actions, c'était son instinct : la postérité remarquera cette différence entre le maître d'école de Corinthe et le bourgeois de Gratz. Louis, regretté d'une nation qu'il avait quittée, chéri d'une nation qui lui donnait avec plaisir le droit de cité, appartenait à toutes les nations par son caractère ; et, chose merveilleuse, si l'empire de Napoléon s'était maintenu, il y aurait un nom qui lutterait avec celui de Napoléon devant les historiens, et qui l'emporterait aux yeux des sages, et ce serait

le nom de cet excellent Louis, prince inopiné, roi par force, le seul homme de tous les siècles qui ait prêté à une usurpation, imposée d'ailleurs, l'ascendant moral de la légitimité ; qui a porté le sceptre comme un fardeau, et qui était digne de le porter dans une tribu peu nombreuse où l'élection du souverain ne se fonderait que sur la vertu.

Ce qu'il y avait de plus remarquable dans Louis, c'est qu'il ne s'était pas identifié avec ces formes de roi, qui sont si ridicules quand on ne l'est plus ; ses prétentions littéraires l'occupaient trop pour qu'il se souvînt beaucoup de sa souveraineté passagère. C'était un lauréat enté sur un bourgmestre.

Toutes ses idées se ressentaient de ce mélange de position. Les intérêts territoriaux de la Hollande se mêlaient à tout moment à des théories nouvelles de facture poétique dont il était préoccupé. Il détestait la rime et la douane, et comme si cette famille avait été destinée à innover en tout, il était presque romantique en littérature, et libéral en politique. Cependant, de tous les écrivains français, celui qu'il estimait le plus, c'était M. de Bonald, qu'il avait voulu faire le précepteur de ses enfans,

et qu'il regardait comme le philosophe le plus profond qui ait existé, pour former un peuple de prélats et de gentilshommes.

Je ne sais si le roi de Hollande a eu beaucoup de succès auprès des femmes. Son habitude d'abandon et de tristesse, qui contrastait d'une manière si remarquable avec notre activité méridionale, ne manquait pas de quelque charme, et il n'y avait rien en lui de repoussant. Il était impossible cependant de méconnaître dans ses manières et dans sa physionomie la longue impression d'un amour malheureux; mais ce pouvait être l'effet seulement d'une extrême modestie de caractère, d'une religieuse réserve de mœurs, aussi bien que de quelque infirmité secrète qu'on lui a quelquefois, et sans doute injurieusement supposée. Tout-à-fait désintéressée dans cette question, j'ai eu l'occasion de le voir galant et même tendre. Mon passage à Gratz concourait, je ne dirai ni pourquoi ni comment, avec celui d'une belle personne qui se faisait nommer mademoiselle Pascal, et dont le talent sur la harpe n'est pas tout-à-fait oublié dans ces contrées, quoiqu'il y ait laissé moins de traces peut-être que sa figure et ses grâces. Aucune des

héroïnes de notre roi poëte ne lui a inspiré plus de vers, et ne lui en a inspiré de plus heureux. Mais leur candeur n'a cessé de révéler un chaste amour, dont les entreprises auraient été probablement mal accueillies si elles avaient été plus téméraires. Ajouterai-je que ce n'est pas ici une histoire scandaleuse, et que j'ai cependant dit sur Louis Napoléon, tout ce que mes rapports passagers avec lui, tout ce que le bruit public, tout ce que la renommée, tout ce que l'histoire m'en ont appris, excepté le bien, car c'est un chapitre sur lequel l'on ne finirait point? Il n'y a pas en Styrie une institution pieuse, un établissement utile, une pauvre famille qui ne se souvienne de ses bienfaits, et lui-même, descendu si récemment d'un trône, n'existait, dit-on, que de faibles ressources!

Le jour où l'Autriche rompit son alliance avec l'Empereur d'unem anière si inattendue, Louis sentit la nécessité de renoncer à l'asile qu'il ne pouvait plus devoir qu'aux ennemis de son frère, et il alla réclamer auprès de l'injuste grand homme qui l'avait rebuté, la seule place qui convînt à la dignité de son caractère. Que de regrets alors, que d'instan-

ces, que de prières! On lui refusait des chevaux, le peuple les dételait pour le conduire; son départ volontaire ressemblait à un triomphe, et ce roi banni qui n'avait plus de patrie, fut accompagné d'autant de démonstrations d'amour en partant de son exil qu'en arrivant à son trône.

Il n'y avait plus moyen de traverser l'Autriche, dès lors soulevée contre nos armes. Je fus obligée de reprendre la route de Leybach, à travers quelques partis qui commençaient à se jeter dans la Carinthie. J'arrivai trop tard à Villach pour y retrouver l'ami d'Oudet. L'autorité supérieure avait dû abandonner cette ville où flottaient depuis le matin les couleurs d'un autre empire. Je la parcourus de nuit aux lueurs de l'incendie qui dévorait ses faubourgs, et, à mon grand étonnement, sans apercevoir aucune troupe. L'Illyrie était déjà cédée, et toute sa défense reposait sur quelques bataillons épars, et sur quelques compagnies de douaniers. La modération bienveillante de ce peuple excluait, au reste, l'idée de tout danger pour les Français délaissés dans le pays. On avait redoublé pour eux d'égards et de sollicitude, à mesure que la mauvaise fortune de nos dra-

peaux s'était accrue, et les bons Esclavons étaient devenus plus affectueux en devenant plus libres. Pleins de dignité avec les vainqueurs, pleins d'affabilité avec les vaincus, ils avaient donné un double exemple qui mérite d'être recommandé à la mémoire des nations. Il est vrai que le peuple illyrien se distingue entre tous les peuples par la perfection de son caractère religieux et moral. J'ai entendu affirmer que depuis la conquête, il n'y avait pas eu lieu dans ses vastes et populeuses provinces, à une condamnation capitale. Nos Italiens peignent cette probité nationale de l'Illyrie par une expression assez heureuse. Ils l'appellent « le pays où l'on voyage avec l'ar-« gent sur la main. »

Je vis Leybach que j'avais traversée sans la voir, et où l'on s'occupait aussi peu de l'irruption allemande que si la ville avait été couverte par cent mille hommes. Il y avait tant de prestiges dans le gouvernement de Napoléon, que sa ruine est encore un problème pour moi. Le seul bruit de son nom faisait l'effet d'une armée, et les régimens autrichiens ne rentraient pas sans inquiétude dans leurs villes autrichiennes quand nous les avions occupées; ils

paraissaient craindre qu'il n'y restât quelque chose de notre puissance et que ces murs abandonnés ne s'écroulassent sur eux. Cette espèce de superstition était fortifiée par l'insouciance crédule des Français, qui faisaient depuis douze ans des opinions dans les bulletins, et qui prenaient au pied de la lettre les gasconnades un peu usées des journaux. Il y avait à Leybach tel honorable fonctionnaire public, sincèrement convaincu sur la foi du *Moniteur* de Paris, qu'il avait vu passer quinze jours auparavant une division de trente mille hommes, et suivant niaisement sur la carte les mouvemens de cette armée imaginaire.

CHAPITRE CXVII.

Le duc d'Otrante, nouveau gouverneur d'Illyrie. — Le comte de Chabrol, intendant général. — Un bal.

Le duc d'Otrante venait de remplacer le duc d'Abrantès au gouvernement, et la confiance affectée de ce grand politique dans l'invariable durée de la circonscription de l'empire communiquait à tous les esprits une sécurité aveugle. On ne pensait pas à quitter Leybach : on y donnait des fêtes, des comédies, on y appelait des cantatrices et des bateleurs, on dansait; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'on dansait chez le duc d'Otrante, l'homme le moins dansant peut-être qui ait jamais existé, mais qui savait être aimable, comme autre chose, parce qu'il était toujours ce qu'il était nécessaire qu'il fût.

Je ne pensais pas que mes anciens rapports avec lui fussent effacés de son imperturbable mémoire, mais je pensais moins encore qu'ils pussent m'être défavorables auprès de lui dans le profond oubli où Moreau était tombé. Je lui demandai une audience, et je l'obtins minute pour minute; car l'hôtel *du Sauvage* où j'étais logée est presque en face de celui du gouvernement. Un suisse de six pieds de hauteur vint me prévenir que son Excellence m'attendait; et quoique ma toilette fût à peine finie, je me hâtai de le suivre pour ne pas exposer le vice-roi d'Illyrie à attendre. Je le connaissais, et je savais que je venais de quitter un roi de meilleure composition.

Le gouverneur était alors dans une salle basse, consacrée à ses travaux intimes. On me nomma; il vint, m'offrit la main, attacha sur moi ces yeux pénétrans qui fascinaient les âmes les plus fortes, et me conduisit à un fauteuil avec une aménité dont on était toujours disposé à lui savoir gré, parce que la nature n'en avait imprimé le caractère ni dans sa figure de pierre, ni dans ses paroles incisives, ni dans ses manières sèches et absolues. Ensuite il me salua de la main, comme pour s'ex-

cuser de ne pas parler encore, et reprit sa promenade que j'avais interrompue, en s'arrêtant successivement à chacun de ses bureaux. Le premier était occupé par un homme d'un âge et d'une physionomie respectables, qui feuilletait des journaux étrangers et qui paraissait employé à les traduire. « Eh bien! lui « dit-il, mon Babel, car vous êtes pour moi « le trésor des langues, où en sont-ils avec « toute leur jactance? Ces Mirmidons ont-ils « un Achille? » M. Babey, c'était le nom de l'écrivain, lui répondit par un sourire équivoque. Le duc n'insista pas, imposa doucement sa main sur l'épaule du bon oratorien, et passa. C'était la simple échange d'une phrase ou d'un signe avec un ami; mais cette phrase avait son intention, et je cherchai cette intention sans m'en rendre compte au premier abord.

Le second bureau était occupé par un jeune homme de petite taille, auditeur au conseil d'état, et je crois militaire, dont les yeux animés annonçaient des résolutions décidées, promptes, impétueuses. Sa lèvre supérieure était garnie de deux moustaches épaisses, et tous ses mouvemens indiquaient une sorte de

brusquerie loyale. J'ai oublié son nom. « Quelle « folie, lui dit le duc d'Otrante, que de vouloir « nous persuader des choses pareilles! Votre « oncle Charette était un grand homme, que « personne n'a mieux apprécié que moi, mais « il se battait avec des Français contre des « Français; il courait la noble chance des « guerres civiles, et il en a subi les malheurs. « Pensez-vous qu'il eût passé sous des drapeaux « étrangers? » Et pendant qu'il semblait attendre une réponse, il me fixa de son œil de linx. Je compris qu'il s'agissait de Moreau, et je baissai les yeux. Il y avait dans ces phrases si subitement arrangées un commencement de révélation.

Au troisième bureau était un autre jeune homme, beaucoup plus grand (on se levait au passage de monseigneur). Il n'avait de remarquable qu'une physionomie douce, paresseuse et fatiguée. « Très bien, mon Moniteur, reprit « le duc; je suis enchanté de votre dernier nu- « méro. Il y a là de bonnes études et de la « solide instruction, mais cela est peut-être « trop spécial, trop scientifique, trop littéraire même pour le temps. Faites apprécier « les avantages de l'influence française sur

« l'éducation publique; parlez de l'abolition « des fiefs, parlez de la liberté : c'est un nom « qui sonne très bien dans toutes les langues. « Recueillez ce qui nous honore; démentez « ce qui nous flétrit; justifiez Moreau d'une « imputation odieuse ! » Il me regarda encore, et vint à moi : « Pardon, Madame, me « dit-il, tous mes services vous sont acquis. « J'ai peu de momens à vous donner ce ma- « tin, mais je m'en dédommagerai. On m'a « donné un gouvernement où il n'y a rien à « faire.

« — Je vous en félicite, répondis-je, et d'au- « tant plus que je m'en doutais moins. J'arrive « de Villach, qu'on a brûlé cette nuit.

« — Entendez-vous, dit-il? on a brûlé Villach « cette nuit! Des bandits! des bandits! L'é- « cume des troupes de Schill et de Chateler! « Tout ce qu'il y a de plus méprisable! La « compagnie de Jacquinot suffit pour les mettre « à la raison. Oh! point d'esclandre, point « de bruit! cela y donnerait la consistance « de quelque chose! Mais une ville qui brûle, « cela arrive tous les jours.... Avez-vous vu des « troupes?

« — Aucune.

« — Aucune troupe ! C'est cela ; c'est un crime « privé. N'oubliez pas de mettre dans le jour- « nal qu'une poignée de bandits a profité de « la sécurité de nos garnisons pour mettre le « feu dans les faubourgs de Villach, et que les « brigands vont être livrés à la main de la « justice. — Je reçois ce soir, Madame, et j'ai « entendu dire que vous dansiez à merveille. » En parlant ainsi, il m'offrait la main comme pour me reconduire avec une invitation ; mais, parvenu à un salon qui précédait ce cabinet de travail, il s'arrêta tout à coup avec un air de réminiscence. « Je l'ai entendu dire à « Moreau, reprit-il. C'était mon compatriote, « mon ami, un homme de bien, incapable, « je pense, de l'indigne trahison qu'on lui « attribue. Vous en savez quelque chose?

« — Depuis un moment, répondis-je ; et mon « étonnement ne m'a pas encore permis d'ap- « profondir cette idée. Elle m'accablerait, si « elle ne me révoltait pas. Oui, Monseigneur, « Moreau en est incapable.

« — Cela présente bien, dit-il, en parais- « sant parler à sa pensée, une apparence de « vérité. Nous avons une armée de prisonniers « en Russie, et Moreau, montré à ces troupes

« tout à coup délivrées de leur esclavage, « comme un nouveau souverain; Moreau, cou- « ronné sous le nom de Victor 1^er^, dans le « camp de l'ennemi, sous les drapeaux aux « trois couleurs; Moreau, engagé par un traité « de paix honorable avec l'étranger, par des « promesses de liberté avec l'intérieur, oppo- « serait certainement à l'Empereur le plus grand « obstacle qu'il ait rencontré dans sa glorieuse « carrière. Ce serait là, il faut l'avouer, une « abominable tactique. »

Tout cela était récité avec une méthode de calme si extraordinaire, qu'il fallait connaître Fouché depuis long-temps pour ne pas tomber dans la déception qu'il voulait produire. J'y cédais sans m'en apercevoir, et rassemblant dans mon esprit tout ce que j'avais pu saisir des projets d'Oudet, tout ce que je me rappelais de l'autorité passive que Moreau avait prêtée à cette conjuration, tout ce qu'elle lui offrait de ressources dans les rangs de l'armée, j'allais peut-être laisser échapper l'expression d'un doute qui s'éclaircit, d'une pensée qui se fixe, quand l'huissier annonça la Cour impériale. C'était la première fois qu'elle était présentée au nouveau gouverneur. Il jeta sur moi

un regard pétrifiant comme s'il avait voulu fixer à son terme l'investigation commencée, et s'assurer de la reprendre au même point, quand il en aurait le loisir. Il n'est que trop vrai de dire qu'il y avait dans ses yeux, dans son langage, je ne sais quelle puissance de volonté qui lui était particulière, une sorte de fascination, mais qui avait cela de commun avec les autres, que l'événement le plus indifférent en détruisait le prestige. Quand la Cour défila avec ses robes et ses fourrures, je retrouvai sans crainte le front glacé, la physionomie immobile et le regard creux du duc d'Otrante. Le charme était rompu, et le Méphistophélès de la révolution n'était qu'un homme.

L'audience de la Cour ne fut pas longue. Le duc d'Otrante passa dans le cercle, saluant d'un geste familier de sa main pâle, chacune des personnes qui lui étaient nommées par M. de Heim, le même que j'avais vu à Trieste, et leur adressant quelques paroles brèves auxquelles il n'attendait point de réponse. Le procureur général, qui était par paranthèse un charmant jeune homme, nommé M. Duclos, ou quelque chose comme cela, s'approcha seul de lui avec

un grand nombre de feuilles à signer; le gouverneur y jeta les yeux, regarda derrière lui, et fit appeler par l'huissier un des messieurs que j'avais vus dans la salle de travail, puis retint les feuilles, et renvoya sa réponse au lendemain. La Cour sortit.

« Que me demandent-ils? » dit le gouverneur en jetant les papiers dans la main de son jeune auditeur au conseil d'état, « et qu'ai-je à voir « dans ces paperasses?

« — Monseigneur, répondit l'auditeur, les pou- « voirs de Votre Excellence ont cela d'inusité « chez la plupart des autres nations, qu'elle a « droit de suspendre et même d'empêcher l'exé- « cution des actes de la justice, quand toutes « les voies de juridiction et de grâce sont « épuisées. L'exécution d'aucun jugement cri- « minel ne peut s'accomplir sans son autorisa- « tion, et c'est la signature de Votre Excellence « qui décidera de la vie de quatorze malheu- « reux depuis long-temps condamnés.

« — Quatorze hommes condamnés à mort! et « pour quel crime, dans ce pays si renommé « par la pureté des mœurs, par l'aménité de « ses habitans?

« — Ce sont des vagabonds étrangers au

« pays, et qui l'ont effrayé par quelques vols à « main armée.

« — Des voleurs de grand chemin ! s'écria le « duc ; quatorze voleurs de grand chemin ! Ah ! « continua-t-il avec un sourire aussi expansif « que sa figure pût le lui permettre ; nous re- « mettrons cela, s'il vous plaît, à la session « prochaine. J'ai plus besoin de quatorze vo- « leurs de grand chemin que de toute la cour « impériale. »

Je désire sincèrement qu'on ne voie dans ce récit, très fidèle, que la peinture sans haine d'un caractère d'exception, qui a prêté, par quelques côtés, à des reproches que je n'examinerai point ; mais qui a racheté des fautes de conduite et peut-être des excès, par d'innombrables services, et par des marques singulières de bonté. M. le duc d'Otrante a été peut-être de tous les hommes d'état qui ont existé, le plus facile, le plus accessible, le plus ouvert aux impressions bienveillantes, le moins entêté dans les préventions fâcheuses. Il semblait surtout s'améliorer par l'expérience, et devenir tolérant par raison, comme il avait été exagéré par sentiment. Dans l'intérieur de sa maison, il était admirable de simplicité,

de naturel, de cet abandon qui ressemble à la grâce, et dont on sait cent fois plus de gré aux hommes secs et sévères qu'aux autres. Il chérissait ses enfans dont il était chéri, et l'affection qu'il inspirait, sans effort, autour de lui, était sentie du dernier de ses domestiques. Sa conversation familière était pleine d'agrément et de charmes, surtout pour les hommes d'un esprit ferme et d'une bonne éducation. L'étude et l'enseignement des lettres avaient occupé la première partie de sa vie, et il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il pouvait rétrograder sur ses souvenirs, et *latiniser*, comme il disait, avec *ses carabins*. C'était le nom que se donnaient entre eux les Oratoriens. Le duc d'Otrante en avait toujours trois ou quatre autour de lui, et jamais il n'a oublié, dit-on, ni un de ses écoliers, ni un de ses condisciples, ni un de ses maîtres. L'engouement incroyable du faubourg Saint-Germain, en 1815, prouve qu'il avait su se faire aimer de ses ennemis naturels. Un éloge qu'il ne mérite pas moins, c'est qu'il n'a pas perdu un ami, pendant sa longue carrière politique. Il serait difficile d'y ajouter quelque chose.

A l'époque dont je parle, le duc d'Otrante

était veuf. Il n'y avait de femme dans sa maison qu'une dame parfaite dans ses manières, et qui présidait à l'éducation d'une jeune et charmante demoiselle. Le bal de monseigneur n'était donc qu'un bal de convenance politique, où, sur le point d'une dissolution infaillible d'intérêt avec les pays un moment conquis, on cherchait à mettre en rapport pour la dernière fois la haute société des deux nations, et à prévenir, par des rapprochemens d'estime et de politesse, les inconvéniens d'un brisement prochain.

Ce bal offrait, dans un pays si caractérisé, des rapprochemens extraordinaires et qui m'étonnent encore. Il y avait d'un côté, toutes les hautes décorations de l'empire, de l'autre, tous les insignes des vieilles monarchies du Nord. Les chanoinesses autrichiennes avec leurs rubans et leurs médailles y étaient mêlées à nos françaises, à nos italiennes, étourdies de leur jeunesse et de leur élégance. Parmi elles, mais sans distinction, figurait une princesse Porcia, dont la famille se flattait de remonter aux Porcius de Rome, mais qui se souciait peu, suivant le bruit vulgaire, de justifier cette légitimité sévère par la sévérité de ses mœurs. Elle avait

été belle, et sa physionomie romaine, et sa froide immobilité au milieu des groupes toujours mouvans, et ce nom qui l'entourait d'une sorte d'auréole, jetait sur la banquette qu'elle occupait, isolée, un prestige de grandeur, et de je ne sais quel autre sentiment qui contrista mon cœur. Hélas! les courtisans de toutes les fortunes et de tous les souvenirs ne se pressaient pas autour de la fille de Caton!

L'Illyrie avait appelé, parmi quelques illustrations, beaucoup de fortunes malheureuses, beaucoup d'hommes honorables, mais repoussés du centre où vivait le pouvoir. C'était là encore un nouvel objet d'observation. Il était curieux de voir ces exilés d'opinion, mêlés avec quelques favoris qu'on n'osait essayer que sur une terre étrangère et avec quelques esprits notables du pays qui s'étaient arrangés à notre domination et à nos manières, par résignation ou par goût. On distinguait entre ceux-ci le brillant Palatin, président de la cour impériale; le noble, l'élégant Guaraguin, *sauvage de Monténègre*, dont la grâce aurait fait envie au plus spirituel de nos *merveilleux;* le prince de Lichtenberg, qui, tout en se prêtant à nos lois avec complaisance, pa-

raissait les subir avec fierté. Je me rappelle un peu moins les Français qui se ressemblent un peu plus partout, et sur lesquels il y a par conséquent beaucoup moins de choses à dire. J'en ai vu quelques uns gagner en fortune, je ne crois pas en avoir vu gagner en célébrité.

Tout s'écroulait quand je quittai Leybach, le lendemain du bal, et personne ne le savait que l'homme inconcevable par qui ce bal avait été donné. Le dernier serrement de main du gentilhomme esclavon et du voyageur français fut un adieu éternel. Il n'y avait plus d'Illyrie, et le royaume de l'Adriatique, rêvé dans les hautes pensées de Napoléon pour le plus cher de ses capitaines, pour son Eugène, pour son fils, disparut cette nuit même entre la *Fourlane* et la *Montferrine*. L'Illyrie était cédée.

Mon retour ne m'offrit que ce triste spectacle d'une retraite confuse, auquel le désastre de Moskcou m'avait si péniblement accoutumée. C'était une chose qui ne manquait cependant pas de côtés plaisans, que le déménagement d'une armée d'administrateurs et d'employés à travers quelques pelotons de soldats ou de douaniers, échelonnés sur Ober-Ley-

bach, Lowich, Planina et Adelsberg. Trieste, désert des pétulans Français qui l'animaient si peu de jours auparavant de toute l'amabilité de leur caractère, de toute la vivacité de leurs mœurs, présentait un aspect de deuil et de terreur qui m'étonnait. Les frégates anglaises stationnaient toujours à la face du port, et on entendait gronder le canon autrichien dans les bois de Materia. L'arrivée du nouveau gouverneur avait fait peu d'impression. Tout le monde savait qu'elle ne devait que marquer une courte transition entre deux ordres de choses très différens. Le bruit de la mort de Junot commençait à se répandre. Il s'était tué dans son délire, en essayant de se faire l'amputation de la cuisse pour une blessure idéale. L'artère crurale avait été coupée, et le guerrier était mort du moins comme il avait vécu, dans une sorte d'illusion héroïque, et rêvant le champ de bataille et la gloire. En traversant rapidement Goritzia, j'aperçus une espèce de mendiant, bizarrement bariolé du grand cordon bleu de la Réunion et du grand cordon rouge de la Légion d'Honneur. C'était ce fou dont Junot avait fait son dernier ami, et qu'il avait décoré dans sa folie des plus nobles insignes de la France.

Ces rubans, prostitués par le fou qui les avait donnés, souillés par le fou qui les traînait, parlaient puissamment à la pensée. C'était tout ce qui allait bientôt rester du grand Empire.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME.

Pages.

CHAPITRE XCIII. Insurrection des paysans d'Arezzo. — Portrait du général Menou. — Origine de la famille Bonaparte. — Singulier testament et mort d'un oncle de l'Empereur..... 1

CHAP. XCIV. Ma position à Florence. — Les deux lectrices..... 15

CHAP. XCV. Soirées chez la grande-duchesse. — Portraits des Turcaret de la cour de Florence..... 28

CHAP. XCVI. Le prince Félix Bacciochi. — La princesse Élisa. — Leurs enfans..... 45

CHAP. XCVII. Mort d'Oudet. — Sociétés secrètes de l'armée. — Quelques souvenirs de notre liaison... 55

CHAP. XCVIII. Le dernier des Médicis. — Comédie de société..... 70

CHAP. XCIX. Lecture d'un bulletin de la grande armée.—Mort du maréchal Lannes, duc de Montebello. — Trait de vertu..... 81

CHAP. C. Continuation de mon genre de vie. — Un bal masqué à la Pergola. — La comtesse Barbarini. 92

CHAP. CI. Course en Espagne. — Le maréchal Ney. — Souvenirs du général Lasalle..... 106

Pages.

CHAP. CII. Retour à Florence. — Le *mois Napoléon*.. 126

CHAP. CIII. Voyage à Milan. — Le poëte Monti. — Un trait de bienfaisance du prince Eugène. — Histoire de Giraldina..... 137

CHAP. CIV. L'ami d'Oudet. — Le prince Eugène. — Lettres de l'empereur à Joséphine..... 158

CHAP. CV. Retour à Florence..... 192

CHAP. CVI. Rome. — Lucien Bonaparte. — Les statues des princes Borghèse. — La bulle du pape Pie VII.. 205

CHAP. CVII. Naples. — Machine infernale. — Saliceti. — Sa famille..... 220

CHAP. CVIII. Séjour à Naples. — Romilda, anecdote napolitaine..... 246

CHAP. CIX. Voyage à Caserte. — Audience de la reine. — Détails intérieurs..... 256

CHAP. CX. Nouvelle course à Caserte. — Rencontre et nuit passée chez Deborah..... 272

CHAP. CXI. Ma présentation au roi de Naples. — Lecture de l'acteur Philippe. — Les ministres du roi. 283

CHAP. CXII. Rencontre du comte Ceneri Albizzi. — Succès de ma mission. — Sir Hudson Lowe..... 298

CHAP. CXIII. Retour à Florence. — Nouvelles bontés de la grande-duchesse. — Campagne de Russie... 315

CHAP. CXIV. Suite de la campagne de Russie après le passage de la Bérézina. — Rencontre du maréchal Ney..... 339

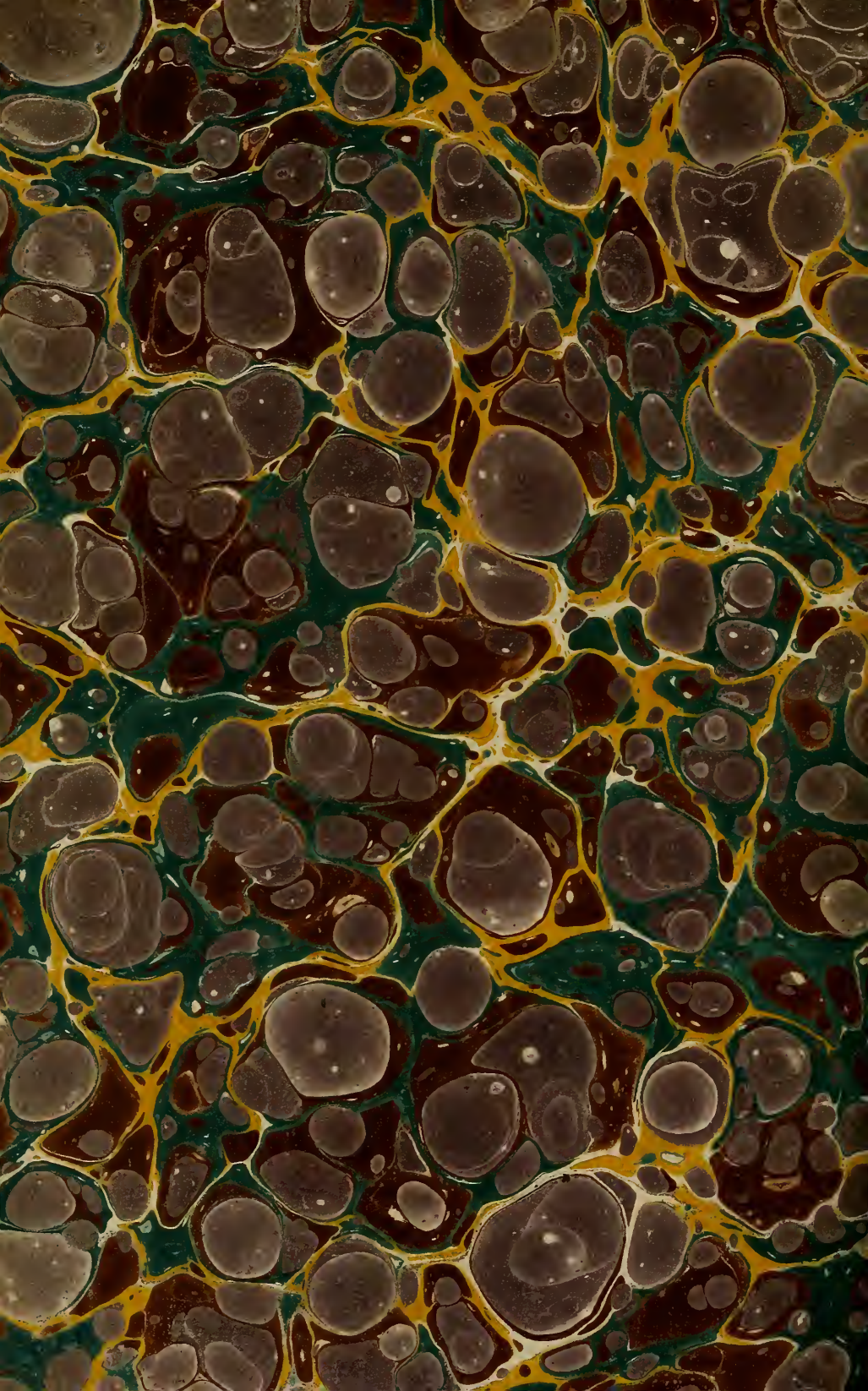
CHAP. CXV. Voyage en Illyrie. — Je retrouve Junot, alors duc d'Abrantès. — Son gouvernement. — Sa folie singulière..... 361

Pages.

CHAP. CXVI. Voyage à Gratz. — Portrait de Louis Napoléon. — Fouché succède à Junot. — Séjour à Leybach..... 380

CHAP. CXVII. Le duc d'Otrante, nouveau gouverneur d'Illyrie. — Le comte de Chabrol, intendant-général. — Un bal..... 394

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.



No P.11.393

v. 3. 4

Galatea Collection.

Established by Thomas Wentworth Higginson, Esq.

March 1, 1896.

This volume the gift of

Carnegie Fund.